Norme et variation en anglais contemporain. Etude variationniste de quelques subordonnants : complémentation de “ help ” et “ like ” conjonction

Mathilde Pinson

▶ **To cite this version:**

Mathilde Pinson. Norme et variation en anglais contemporain. Etude variationniste de quelques subordonnants : complémentation de “ help ” et “ like ” conjonction. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2009. Français. NNT : 2009PA030153 . tel-00909397

HAL Id: tel-00909397

https://theses.hal.science/tel-00909397

Submitted on 26 Nov 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS III – SORBONNE NOUVELLE
EDEAGE - ÉTUDES ANGLOPHONES, GERMANIQUES ET EUROPÉENNES

LANGUES, TEXTES, ARTS ET CULTURES DU MONDE ANGLOPHONES (PRISMES)

THÈSE DE DOCTORAT
UNIVERSITÉ PARIS III
DISCIPLINE : LINGUISTIQUE ANGLAISE

Présentée et soutenue publiquement par :
Mathilde PINSON
Le 02/12/2009

NORME ET VARIATION EN ANGLAIS CONTEMPORAIN

ÉTUDE VARIATIONNISTE DE QUELQUES SUBORDONNANTS : COMPLÉMENTATION DE *HELP* ET *LIKE* CONJONCTION

Directrice de thèse : Mme Geneviève GIRARD-GILLET (Professeur, Université de Paris III)

JURY :

M. Gérard DELÉCHELLE (Professeur, Université de Tours)
M. Claude DELMAS (Professeur émérite, Université de Paris III)
M. Jean-Louis DUCHET (Professeur, Université de Poitiers)
M. Nigel QUAYLE (Professeur, École Centrale de Lille)
Mme Geneviève GIRARD-GILLET (Professeur, Université de Paris III)

REMERCIEMENTS

Je tiens premièrement à remercier Madame Girard-Gillet de m'avoir accordé sa confiance et d'avoir accepté de diriger mes recherches. C'est grâce à son soutien et à sa disponibilité que j'ai pu mener ce travail à bien.

Je remercie également Messieurs Gérard Deléchelle, Claude Delmas, Jean-Louis Duchet et Nigel Quayle, de me faire l'honneur de participer à ce jury de soutenance.

Mes remerciements vont également à tous les membres du groupe Sesylia, ainsi qu'aux linguistes de la SAES, pour m'avoir donné la chance de m'exprimer devant eux.

Un grand merci à l'Université Paris III et à mes collègues de linguistique et de phonétique pour m'avoir permis de faire mes recherches dans des conditions idéales en tant qu'allocataire-monitrice puis en tant qu'ATER.

Ma reconnaissance va tout particulièrement à Dominique Boulonnais pour l'aide infiniment précieuse qu'elle m'a apportée, et également à Raymond Hickey pour ses conseils avisés, à Sylwia Scheuer pour ses aiguillages bibliographiques, ainsi qu'à Sam Woodyard, Peter Welshman, Brett Lipshutz, Olivia Salazar-Windspear et Chris Griffin pour leurs intuitions d'anglophones.

Pour finir, je tiens à remercier Karim Benmansour pour son aide sur les tests de fiabilité statistique, ainsi que Martine Gitton et Daniel Pinson pour leurs relectures attentives.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 12

1. Nombre de locuteurs anglophones **12**
2. Une réalité linguistique hétérogène **13**
3. La variation : reflet du passé et de l'avenir **15**
4. Parmi ce foisonnement linguistique, quel anglais enseigner ? **15**
5. La norme : bénéfices et conséquences néfastes **18**
6. La langue standard comme abstraction **19**
7. Quelles sont les limites du standard ? **20**
8. Une norme absolue ou relative ? **22**
9. Les variations **23**
10. L'anglais contemporain : une entité ? **26**
11. Objectifs de cette recherche **28**

PREMIÈRE PARTIE : LA VARIATION : DIVERGENCE OU CONVERGENCE ? 30

CHAPITRE 1 : PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES ET THÉORIQUES 31

1.1. Genèse de l'anglais standard 31
1.1.1. Sélection du futur standard 32
1.1.2. Avènement de l'imprimerie et codification graphique 34
1.1.3. Le siècle des prescriptivistes 36
1.1.4. Émergence du RP 40
1.1.5. Système éducatif et insécurité linguistique : l'exemple de l'écossais 43
1.2. Histoire de l'étude de la variation 45
1.2.1. Naissance de la dialectologie 45
1.2.2. Vers une théorisation de la dialectologie 46
1.2.3. La sociolinguistique 47
1.3. Représentations modélisées de l'anglais 49
1.3.1. Les modèles arborescents 49
1.3.2. Le modèle circulaire 54
1.3.3. Les trois cercles concentriques de Kachru et le modèle de Modiano 56

CHAPITRE 2 : HÉTÉROGÉNISATION DE L'ANGLAIS : LA FORCE CENTRIFUGE EN ACTION . 60

2.1. Résistance face à la norme : la langue symbole identitaire 60
2.1.1. La notion d'identité 60
2.1.2. Identité sexuelle 61
2.1.3. Identité sociale 62
2.1.4. Identité ethnique 62
2.1.5. Le réseau social 65
2.1.6. Identité régionale et nationale 65
2.2. La notion d'*Englishes* 66
2.2.1. Définition 66
2.2.2. Un processus graduel 68
2.2.3. Les *"Englishes L1"* ou *"new Englishes"* 68
2.2.4. "Is the native speaker dead?" 71
2.2.5. Anglais L2 ou "*New Englishes*" 72
2.2.6. L'anglais international 75
2.3. Créoles et pidgins 77
2.3.1. Définitions 77
2.3.2. Caractéristiques linguistiques des pidgins et des créoles 78

2.3.2.1. Morpho-syntaxe ... 78
2.3.2.2. Lexique ... 79
2.3.2.3. Phonologie ... 80
2.3.3. Le créole jamaïcain ... 81
2.3.3.1. Contexte historique ... 81
2.3.3.2. Particularités linguistiques 81
2.3.3.2.1. Les connecteurs ... 82
2.3.4. Le tok pisin ... 84
2.3.4.1. Expansion du pidgin et dérivation créative ... 85
2.3.4.2. Subordination ... 86

CHAPITRE 3 : DÉFINITION DE L'AUTONOMIE LINGUISTIQUE ET UNIFORMISATION DE L'ANGLAIS ... 89
3.1. Comment définir les limites d'une langue ? ... 89
3.1.1. Critères généraux ... 89
3.1.1.1. Créoles et pidgins ... 93
3.1.1.2. Perception ou réalité linguistique ? ... 93
3.1.1.2.1. Importance de la forme ... 94
3.1.1.2.2. Graphie utilisée ... 96
3.2. Vers un modèle unique ? ... 100
3.2.1. Décréolisation / débasilectalisation ... 100
3.2.1.1. Le principe de décréolisation / débasilectalisation ... 100
3.2.1.1.1. Une description biaisée ... 100
3.2.1.1.2. Le modèle du continuum linguistique ... 101
3.2.1.1.3. Le schéma implicationnel de DeCamp ... 101
3.2.1.1.4. Exemples de continuum ... 102
3.2.1.2. Perte des distinctions des pidgins et créoles – la débasilectalisation en action ... 105
3.2.1.2.1. Lexique ... 105
3.2.1.2.2. Phonétique ... 106
3.2.1.2.3. Morpho-syntaxe : quelques conséquences de la débasilectalisation ... 107
3.2.1.2.3.1. Phénomène d'hybridation : le pluriel ... 107
3.2.1.2.3.2. Attrition : le cas du système *TMA* (*Tense, Mood, Aspect*) ... 107
3.2.1.2.3.3. Introduction de distinctions traditionnellement inexistantes ... 108
3.2.1.2.3.4. Débasilectalisation et subordonnants ... 108
3.2.2 Pressions vers le nivellement : vers une langue invariante ? ... 110
3.2.2.1. Agents d'uniformisation ... 110
3.2.2.2. Un précédent : l'écossais ... 112
3.2.2.2.1. Un cas à part ... 112
3.2.2.2.2. Premières étapes de l'anglicisation de l'écossais ... 112
3.3. Bilan ... 117

DEUXIÈME PARTIE : RECENTRAGE DE LA NORME VERS L'AMÉRICAIN : LE CAS DE LA COMPLÉMENTATION DE *HELP*..... 119

CHAPITRE 4 : PRÉMICES ... 120
4.1. Contexte : convergence vers l'américain ... 120
4.1.1. L'anglais américain : de "*manifest corruption*" à "*aspirational variety*" 120
4.1.1.1. Les débuts de l'exonormativité ... 120
4.1.1.2. Facteurs principaux expliquant l'américanisation ... 122
4.1.2. Les particularités américaines ... 123
4.1.2.1. *Colonial lag* ... 123
4.1.2.2. Rôle des immigrants non anglais ... 125
4.1.2.2.1. Locuteurs du gaélique ... 125
4.1.2.2.2. Rôle des germanophones ... 125
4.1.2.2.3. La composante *Scotch-Irish* ... 126
4.1.2.2.3.1. Influence sur le *General American* ... 126
4.1.2.2.3.2. Influence sur l'américain régional ... 127
4.1.3. Une américanisation globale ... 128
4.1.3.1. La situation en EFL ... 129
4.1.3.2. Les zones d'influence britannique traditionnelle en quête d'une nouvelle norme ? 129

4.1.3.3. Influence graphique ... 130
4.1.3.4. Influence lexicale ... 131
4.1.3.5. Influence phonétique ... 132
4.1.3.6. Influence syntaxique ... 132
4.2. *Help* et l'infinitif ... 135
4.2.1. Introduction ... 135
4.2.1.1. Le changement syntaxique à court terme est-il observable ? ... 135
4.2.1.2. Pourquoi étudier ces phénomènes ? ... 136
4.2.1.3. Plan de l'étude de la complémentation de *help* ... 136
4.2.1.4. Un problème complexe ... 137
4.2.1.5. Corpus ... 137
4.2.2. Le verbe *help* : un verbe particulier ? ... 138
4.2.2.1. La structure GN V GN *to* GV ... 138
4.2.2.2. Qu'en est-il de *help* ? ... 139
4.2.2.3. Verbe à contrôle sujet ou objet ? ... 141
4.2.3. Evolution diachronique : le succès de la forme *help* (*to*) infinitif ... 143
4.2.3.1. Concurrence de la forme en *in* V-ING ? ... 143
4.2.3.2. Infinitif nu et diachronie : synthèse ... 147
4.2.4. Pourquoi le verbe *help* est-il à l'origine suivi de *to* ? ... 148
4.2.4.1. *Help to* + GN ... 148
4.2.4.2. Clarté (maxime de manière de Grice (1967)) : Coordination et ambiguïté quant à la référence de PRO ... 149
4.2.4.3. Origine de circonstancielle de but ... 150
4.2.4.3.1. Schéma nominal ... 150
4.2.4.3.2. Subordonnées en *that* ... 151
4.2.4.3.3. Du but à la complémentation infinitive ... 152
4.2.4.3.4. Un statut intermédiaire entre Circonstant et Argument ? ... 156

CHAPITRE 5 : DISTINCTION SÉMANTIQUE OU DIALECTALE ? ... 157
5.1. Des thèses divergentes ... 157
5.2. Evolution des règles d'emploi ... 158
5.2.1. Développement aux États-Unis, mais naissance en Grande Bretagne ... 159
5.2.1.1. Hiérarchie de propagation diachronique de l'infinitif sans *to* ... 161
5.2.1.2. Une innovation euphonique : *horror aequi* ... 161
5.2.1.3. Extension de l'infinitif nu de *to help* à *Ø help* et de *help* aux formes fléchies ... 164
5.2.2. Premières phases de propagation aux États-Unis ... 165
5.2.2.1. La notion de visée prospective de l'infinitif en *to* ... 166
5.2.2.2. La théorie de la hiérarchie du liage (*binding theory*) de Givón (1980, 1985) ... 169
5.2.2.3. Intentionnalité ... 170
5.2.2.4. Agentivité ... 171
5.2.2.5. Trait [+/- animé] ... 172
5.2.3. Compatibilité entre sujet inanimé et infinitif nu : tentative d'explication ... 173
5.2.3.1. Extraposition du sujet ... 174
5.2.3.2. Facteurs externes ... 175
5.2.3.3. Aide +/- directe ... 176
5.2.4. Grande-Bretagne ... 177
5.3. Principe d'économie et rôle des médias ... 180
5.3.1. Origine de l'élision ... 180
5.3.1.1. Le principe d'économie ... 180
5.3.1.2. Structure verbale et vocabulaire spécialisé ... 182
5.3.1.3. Cas innovants d'omission de *to* dans la complémentation verbale 184
5.3.2. Facteurs externes : le rôle des médias et de la publicité ... 185
5.3.2.1. Les contraintes d'économie et la compression de l'information ... 185
5.3.2.1.1. Titres et slogans ... 185
5.3.2.1.2. Corps d'article ... 186
5.3.2.2. La publicité : stratégie marketing et efficacité ... 189
5.4. Contraintes et tendances restantes ... 191
5.4.1. Négation de l'infinitive ... 191
5.4.2. Unique contrainte syntaxique résiduelle : *help* et la diathèse passive ... 194

5.4.3. Tendance actuelle : rôle de l'*Aktionsart* du verbe régi par *help* 197

CHAPITRE 6 : PROLONGEMENTS 201
6.1. Conséquence linguistique sur le statut du verbe *help* : examen de l'hypothèse de grammaticalisation de *help* 201
6.1.1. Remarques préliminaires 201
6.1.1.1. Comportement syntaxique des auxiliaires 201
6.1.2. Augmentation de la fréquence d'emploi et décoloration sémantique 203
6.1.2.1. Diminution de la fréquence des synonymes de *help* 204
6.1.2.2. *Help* + *to* + GN 207
6.1.2.3. *Help* + V-ING 210
6.1.2.3.1. L'avènement de *Help* + V-ING 210
6.1.2.3.2. Processus de fixation 213
6.1.3. *Help* : un causatif à part entière ? 215
6.1.3.1. Les structures causatives 215
6.1.3.2. Permutabilité avec *make* : la chaîne causateur-causativé-procès à l'infinitif 216
6.1.3.3. *Help* et le bénéfice 217
6.1.4. Des phénomènes contingents 220
6.1.4.1. *Type frequency* et *token frequency* 220
6.1.4.2. Nouveau sens de *help* et absence de *to* 220
6.1.5. Vers un verbe monotransitif 221
6.2. Le sens d'empêcher 225
6.2.1. *Can but / can't but* : Polarité et sémantisme de *but* 226
6.2.2. Différences sémantiques entre les variantes ? 228
6.2.2.1. Compatibilité avec *help* 229
6.2.2.2. Sémantisme 230
6.2.2.3. Régression de *can(not) but* 231
6.2.3. *Can't help* V-ING et *can't help but* 232
6.2.3.1. Origine de *can't help but* 234
6.2.3.2. Répartition de *can't help* V-ING et de *can't help but* 236
6.2.3.3. Différences entre les deux variantes 241
6.2.3.3.1. Différences syntaxiques 241
6.2.3.3.2. Distinction sémantique ? 242
6.2.3.3.3. Sujet [+/- humain] 243
6.2.4. Conclusion 245

TROISIÈME PARTIE : D'UNE FAMILIARITÉ DANS LA NORME À UNE NORME DE FAMILIARITÉ ? : le cas de *like* conjonction 248

CHAPITRE 7 : L'APPARITION DU *LIKE* CONJONCTION 249
7.1. Introduction 249
7.1.1. Délimitation du sujet 250
7.1.2. Comment nommer les deux *like* conjonction ? 252
7.2. Apparition du *like* conjonction à l'aune de la linguistique fonctionnelle 254
7.2.1. Introduction sur la linguistique fonctionnelle 254
7.2.2. Déficit linguistique comblé par l'apparition du *like* non factuel 255
7.2.3. Déficit linguistique comblé par l'arrivée du *like* de comparaison factuelle 259
7.2.3.1. Historique des emplois de *as* comme connecteur phrastique : polysémie et hétérosémie. 260
7.2.3.2. Surcodage du morphème déficitaire 265
7.2.3.4. Polysémie et monosémie 268
7.2.3.5. Valeurs actuelles de *as* 270
7.2.3.5.1. Concession et construction focalisante 270
7.2.3.5.2. Répartition des trois valeurs circonstancielles principales de *as* 274
7.3. Autres facteurs favorisants 279
7.3.1. *Like* de comparaison factuelle 279
7.3.1.1. Usure phonétique 279
7.3.1.2. Analogie 279
7.3.1.2.1. Définition de l'analogie 282
7.3.1.3. La conversion 283

7.3.1.4. Flottement préposition / conjonction dans les circonstancielles de comparaison elliptiques à verbe effacé ... 283
7.3.1.5. Poursuite de la grammaticalisation de *like* ... 284
7.3.1.6. Création des subordonnants adverbiaux ... 287
7.3.2. Origine du *like* de comparaison non factuelle ... 289

CHAPITRE 8 : DIMENSION SOCIOLINGUISTIQUE DE L'EMPLOI DE *LIKE* CONJONCTION ... 295
8.1. Prescription ... 295
8.1.1. La tradition prescriptiviste ... 295
8.1.2. Manuels pédagogiques et guides de bon usage ... 296
8.1.2.1. Guides de bon usage ... 297
8.1.2.2. Hypercorrection ... 298
8.1.2.3. Manuels pédagogiques français ... 300
8.1.2.3.1. Classes de Seconde ... 300
8.1.2.3.2. Classes de Première ... 302
8.1.2.3.3. Classes de Terminale ... 304
8.2. Présentation du corpus ... 309
8.3. Quel est le statut sociolinguistique du *like* conjonction ? ... 311
8.3.1. Stéréotype, indicateur ou marqueur ? ... 311
8.3.2. Expansion contextuelle ... 315
8.3.2.1. Discours direct ... 316
8.3.2.2. Narration non standard à la première personne (dont lettres) ... 317
8.3.2.2.1. Narration non standard ... 317
8.3.2.2.2. Lettres non standard ... 317
8.3.2.3. Narration à la première personne (quasi) standard et lettres ... 318
8.3.2.3.1. Exemple de narration (quasi) standard à la première personne ... 318
8.3.2.3.2. Lettres (quasi) standard ... 318
8.3.2.3.3. Narration standard première personne avec narrateur peu présent ... 319
8.3.2.4. Style indirect libre et narration omnisciente ... 320
8.3.2.4.1. Style indirect libre non standard et standard ... 320
8.3.2.4.2. Frontière entre style indirect libre et narration omnisciente ... 320
8.3.2.5. Les médiums passerelles ... 322
8.3.2.6. Prose scientifique ... 324
8.3.3. Différence entre les deux *like* ? ... 326
8.3.4. *Like* / *as if* : des variantes synonymes ? ... 329
8.3.4.1. *As if / as though* ... 329
8.3.4.2. Un gradient d'irréel ? ... 330

CHAPITRE 9 : EXPANSION CO-TEXTUELLE DE *LIKE* : VERS UN ÉVITEMENT DE *AS (IF)* ? ... 336
9.1. Introduction ... 336
9.2. Expansion co-textuelle du *like* factuel ... 337
9.2.1. Groupes prépositionnels et adverbes ... 337
9.2.2. *As / like* + P : entre diffusion syntaxique et lexicale ... 338
9.2.2.1. *Like* et la reprise ... 339
9.2.2.2. La question d'intégration syntaxique ... 341
9.2.2.3. Diffusion lexicale ... 342
9.2.3. Impossibilités d'employer *like* ... 345
9.2.3.1. Inversions ... 345
9.2.3.2. Ambiguïté relatives / circonstancielles de comparaison ... 346
9.2.3.2.1. Relatives à antécédent propositionnel ... 346
9.2.3.2.2. Deuxième type intermédiaire entre relative et circonstancielle ... 348
9.3. *Like* non factuel ... 350
9.3.1. Le Principe de Complexité de Rohdenburg et l'emploi du *like* conjonction ... 350
9.3.2. Schéma implicationnel ... 351
9.3.2.1. Premier co-texte [++ *like*] : *Look-sound-taste-smell-feel-seem ; it* + copule ... 351
9.3.2.2. Deuxième co-texte [++ *like*] : après les verbes *act* et *treat* ... 356
9.3.2.3. Co-texte [+ *like*] : Complément de manière intraprédicatif ... 358
9.3.2.4. Premier co-texte [+/- *like*] : complément disjoint-verbe favorisant ... 358
9.3.2.5. Deuxième co-texte [+/- *like*] : complément de manière disjoint-autres verbes ... 359
9.3.2.6. Co-textes [- *like*] ... 360

9.3.2.6.1. Présence d'un élément antéposé avant le sujet 360
9.3.2.6.2. Position initiale 361
9.3.2.6.3. Longueur du sujet de P_2 362
9.3.2.7. Agrammaticalité de *like* 363
9.3.2.7.1. Ellipses 363
9.3.2.7.2. Interjection *As if!* 364
9.3.3. Vers un complémenteur introducteur de COD ? 365
9.3.4. Bilan 367
9.4. Aspect pragmatique : vers un évitement de *as (if)* ? 369
9.4.1. Politesse 369
9.4.1.1. Paradoxe de la politesse 369
9.4.1.2. Théories de la politesse 370
9.4.1.3. Accommodation et *audience design* 371
9.4.2. Publicité et communication à grande échelle 374
9.4.3. Changements socioculturels 376
9.4.4. Autres faits linguistiques concernés 377
9.4.4.1. Faits de langue 377
9.4.4.2. Un parallèle phonologique 378
9.4.4.2.1. La fin du RP ? 378
9.4.4.2.2. Une nouvelle norme jugée "*classless*" et " *consumer friendly* " 380
9.4.5. *Like / as (if / though)* 381
9.4.6. Deux exemples cinématographiques 383
9.4.6.1. *La Guerre des étoiles* 383
9.4.6.2. Films de Walt Disney 384
9.5. Un système tripartite : la grammaticalisation de *the way* 385
9.5.1. Lexicalisation ou grammaticalisation de *the way* ? 385
9.5.2. Une nouvelle locution conjonctive ? 387
9.5.3. Deuxième étape au niveau syntaxique : le syntagme *the way* + relative déterminative devient adverbial 388
9.5.4. Troisième étape : *the way* devient conjonctif 390
9.5.4.1. Contraintes d'emploi 390
9.5.4.2. Changements formels 390
9.5.4.2.1. Erosion formelle : perte de matériel phonologique 390
9.5.4.2.2. Une forme qui se fige 391
9.5.4.2.2.1. Caractère obligatoire (*obligatorification*) de l'article *the* 391
9.5.4.2.2.2. « Obligatoirification » de *way* 392
9.5.4.3. Décatégorialisation 392
9.5.4.3.1. Décatégorialisation du GN étendu 392
9.5.4.3.2. Décatégorialisation de *the way* 392
9.5.4.3.3. Décatégorialisation du nom *way*. 393
9.5.4.4. Décoloration sémantique 393
9.6. Conclusion 395

CONCLUSION GÉNÉRALE 397

INDEX 408

BIBLIOGRAPHIE 416

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLEAUX

Tableau 1. Variation stylistique : Position + ou - marquée de la proposition relative par rapport à son antécédent 26
Tableau 2. Continuum linguistique écossais 56
Tableau 3. Le schéma implicationnel du continuum jamaïcain (DeCamp, 1971 : 355) 102
Tableau 4. Le continuum jamaïcain (extraits) 103
Tableau 5. Répartition des formes *help* (-ED/-EN/-S/-ING) + *in* V-ING et + (to) infinitif entre 1680 et 1750 dans l'*Old Bailey* 146
Tableau 6. Répartition des formes *help* (-ED/-EN/-S/-ING) + *in* V-ING et + (to) infinitif entre 1800 et 1840 dans l'*Old Bailey* 146
Tableau 7. Types de procès et compatibilité avec la complémentation infinitive 154
Tableau 8. Répartition de l'infinitif nu et de l'infinitif complet après les différentes formes du verbe *help*, entre 1680 et 1750 (source *Old Bailey*) 160
Tableau 9. Répartition de l'infinitif nu et de l'infinitif complet après les différentes formes du verbe *help*, entre 1800 et 1840 (source *Old Bailey*) 160
Tableau 10. Hiérarchie de propagation diachronique de l'infinitif nu 165
Tableau 11. Pourcentage de *help* + Ø en fonction du type de verbe employé comme complément (BNC) 198
Tableau 12. Fréquence des formes non fléchies d'*assist* et de *help* + (GN) (*in*) V-ING et + (GN) (*to*) INF sur deux décennies à un siècle d'écart. (Source : *Old Bailey*) 205
Tableau 13. Répartition des différents types de complémentation complexe de *assist* (-ED / -ING) (Source : *Old Bailey*) 205
Tableau 14. Aperçu de la répartition des différents types de complémentation complexe d'*assist*, basé sur la suite *assist him* + complément pour 4 verbes différents. (Source : *Google book search*) 206
Tableau 15. Répartition entre *help TO* GN et *help* + infinitif entre 1700 et 1750. *Old Bailey* 208
Tableau 16. Répartition entre *help TO* GN et *help* + infinitif entre 1800 et 1840. *Old Bailey* 208
Tableau 17. Répartition sémantique de *help* + *to* + GN entre le sens prototypique et le sens de (se) servir (Source : *Old Bailey*) 209
Tableau 18. Rrépartition entre *can*(-ED) NEG *help* + GN et *can*(-ED) NEG *help* V-ING aux XVIIIe et XIXe siècles. (Source *Old Bailey*) 211
Tableau 19. Compatibilité entre *help* et 5 verbes au sémantisme négatif (Source : *Google*) 218
Tableau 20. Évolution syntaxico-sémantique de la valence de *help* 223
Tableau 21. Répartition entre *can* + NEG + *but* et *can only*, XIXe et XXe siècles (*The Times*) 232
Tableau 22. Répartition des variantes *can*(-ED) (NEG) *but*, *can*(-ED) NEG *help but* et *can*(-ED) NEG *help* V-ING dans le *Times* 237
Tableau 23. Répartition des variantes *can*(-ED) NEG *help but* et *can*(-ED*)* NEG *help* V-ING (et *can*(-ED) NEG *help* Ø) dans le BNC 238
Tableau 24. Compatibilité entre *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING et les deux sens de *think* (avoir une opinion et imaginer en pensée) (BNC) 243
Tableau 25. Compatibilité entre *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING et les trois structures de *think* (*Google book search*) 243
Tableau 26. Proportion des sujets [+/- humains] avec *can*(-ED) NEG *help but* première moitié du XXe siècle et tournant XXe –XXIe siècles (*The Times*) 244
Tableau 27. L'évolution diachronique de V-ING (avec le verbe *avoid*) après *help* sans sens d'empêcher (*Google book search*) 246
Tableau 28. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. Janvier, Février, Mars 1895, *Times* Digital Archive 256
Tableau 29. .Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. *The Times*, Janvier 1995, Web Concordancer 257
Tableau 30. Évolution récente du fonctionnement de *like* (Romaine et Lange, 1991 : 261) 286
Tableau 31. Catégories grammaticales originelles les plus fréquentes des subordonnants adverbiaux dans l'histoire de l'anglais (Kortmann, 1997 : 306) 288
Tableau 32. *Like* conjonction vu par les manuels des classes de Seconde 300
Tableau 33. *Like* conjonction vu par les manuels des classes de Première 302
Tableau 34. *Like* conjonction vu par les manuels des classes de Terminale 304

Tableau 35. Pourcentage de passés et de présents après *as if* et *as though* quand la principale est au présent (deux périodes dans le *Times*) 331
Tableau 36. Échelle d'acceptabilité du *like* de comparaison factuelle 342
Tableau 37. Échelle de diffusion lexicale, verbes de parole 344
Tableau 38. Nombres absolus et pourcentages de *like* non factuel par co-texte syntaxique pour neuf ouvrages produits en anglais avancé 351
Tableau 39. Les fonctions syntaxiques des propositions en *like* non factuel : un gradient 368

FIGURES

Figure 1. Représentation arborescente de Strevens (1980) 50
Figure 2. Représentation arborescente de Crystal (1995) 51
Figure 3. Le modèle de McArthur (1987) 54
Figure 4. Le modèle de Görlach (1988-90) 55
Figure 5. Les trois cercles concentriques de Kachru (1983) 57
Figure 6. Le modèle de Modiano (1999 : 10) : l'anglais langue internationale 58
Figure. 7. Anglicisation de l'écossais, Crystal (1995 : 330) 114
Figure 8. Répartition des diverses formes interrogatives de *have* à la 3e personne du singulier [+ masculin] 134
Figure 9. Pourcentage d'infinitifs nus après *help* dans la presse britannique dite de qualité (source : *The Times* et *The Independent*) 178
Figure 10. Glissements sémantiques successifs expliquant le passage d'aider à empêcher 213
Figure 11. Évolution sémantique de *help* 224
Figure 12. Augmentation du pourcentage de *can*(-ED) NEG *help* + INF dans *The Times* 240
Figure 13. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. Janvier, Février, Mars 1895, *Times* Digital Archive 257
Figure 14. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. *The Times*, Janvier 1995, Web Concordancer 258
Figure 15. Répartition des différents types de *as* connecteur phrastique dans *Bleak House* de Dickens, 1852 274
Figure 16. Répartition des trois valeurs sémantiques principales de *as* subordonnant adverbial dans cinq romans des années 2000 275
Figure 17. Évolution de la valeur sémantique du *as* circonstanciel dans la fiction de 1850 à 1998 276
Figure 18. Hypothèse de propagation d'un marqueur sociolinguistique dans la langue écrite 316
Figure 19. Répartition des trois formes *look like I*, *look as though I* et *look as if I* sur *Google* 323
Figure 20. Répartition de *as I said* et *like I said* sur *Google* 327

INTRODUCTION

> *« [L]es règles de la grammaire sont comparables non aux lois de la physique, mais à des frontières. […] [L]e territoire situé de l'autre côté de la frontière n'est pas hors d'atteinte. La frontière franchie, on ne rencontre pas le chaos, mais des régimes langagiers qui ne sont plus, ou pas encore, dans la langue – mais qui sont susceptibles d'y entrer. »* (Lecercle, 1996 : 30)

1. Nombre de locuteurs anglophones

Le cas de l'anglais est sans précédent. Aucune autre langue n'est ou n'a été employée par autant de locuteurs sur une si grande surface du globe. Comme l'explique Chevillet (1991 : 14), il ne s'agit pas d'une langue internationale, mais bien d'une langue mondiale. Les chiffres donnés par le *British Council* en 2000 indiquent par exemple que c'est en anglais que sont écrits les trois quarts du courrier mondial ainsi que 80 % des informations enregistrées électroniquement.[1]

Les estimations diffèrent quant au nombre total de locuteurs anglophones. Au début des années soixante, Quirk (1962) proposait un chiffre de 250 millions de locuteurs natifs, auxquels s'ajoutaient les 100 millions qui parlent l'anglais en tant que langue seconde ou étrangère. Quinze ans plus tard, Fishman[2] penchait pour 300 millions pour les premiers, ainsi que pour les deuxièmes types de locuteurs. Une demi-douzaine d'années plus tard, Gunnemark et Kenrick[3] considéraient que les locuteurs natifs étaient plus de 300 millions. Le nombre de locuteurs non natifs atteignait d'après eux les 1 500 millions. Comme le précise Crystal (1985), si l'estimation totale des locuteurs non natifs a tellement augmenté, c'est principalement du fait de l'Inde, dont l'explosion démographique pendant cette période est venue considérablement grossir les rangs de ce deuxième type d'anglophones.

Crystal (1985) explique que l'estimation du nombre d'individus qui parlent anglais comme langue seconde ou étrangère dépend énormément de la définition même de la compétence linguistique. Quelles sont les capacités langagières minimales que l'on doit

[1] 2000, *Facts and Figures by the British Council*
[2] J. Fishman *et al.*, *The Spread of English: The Sociology of English as an Additional Language*, Newbury House, Rowley, 1977
[3] E. Gunnemark et D. Kenrick, *What Language do they Speak?*, Gunnemark, Kinna, 1983, publication privée, cité par D. Crystal, 1985

maîtriser pour être considéré comme locuteur d'une langue ? Existe-t-il un état intermédiaire, que l'on pourrait qualifier de semi-locuteur ? Pour Kachru (1984[1]), peuvent être pris en compte "[those] who can use English (more or less) effectively in a situation", ce qui représente, d'après lui, environ 3 % des 900 millions d'habitants du sous-continent indien.

Pour Crystal, la compétence linguistique importe moins que le simple fait que ce soit l'anglais qui soit choisi aux dépens du français, de l'espagnol, de l'arabe ou du swahili, par exemple. Il indique que la fourchette basse recense 700 millions de locuteurs, tandis que la fourchette haute s'élève à deux milliards et opte donc en 1985 pour une estimation moyenne d'un milliard de locuteurs.

L'étude de Jenkins datant de 2000 recense, elle, 337 millions de locuteurs natifs, auxquels s'ajoutent 1 350 millions de non natifs doués d'une compétence dite raisonnable. Avec un total de presque 1 700 000 speakers, cela équivaut à quasiment 30 % de la population mondiale. Les chiffres de Nettle et Romaine (2000) sont assez proches de ceux de Jenkins en ce qui concerne les anglophones natifs (322 millions), mais sont beaucoup plus limités pour les non natifs : 350 millions. Le total des deux types d'anglophones équivaut à environ 11 % de la population mondiale. À nouveau, la différence s'explique sans doute par l'épineux problème de la définition de la compétence requise. Enfin, une des plus récentes estimations, la projection de Power (2005[2]), prévoit que, dans moins de dix ans, près de trois milliards de gens parleront anglais.

2. Une réalité linguistique hétérogène

On sait que de nombreux linguistes au rayonnement considérable ont estimé à demi-mot que la variation n'a pas sa place dans la théorie linguistique. Dans un des ouvrages fondateurs de la linguistique générative, Chomsky promulgue que :

> "linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech-community, who knows its language perfectly and is unaffected by such grammatically irrelevant conditions as memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors […] in applying his knowledge of the language in actual performance." (Chomsky, 1965 : 3)

[1] B. Kachru, "South Asian English", in R. W. Bailey et M. Görlach (éds), *English as a World Language*, CUP, 1984, 353-383.
[2] C. Power, "Not the Queen's English", *Newsweek* 10 (CXLV), 7/03/2005, 46-59.

Bien sûr, cette thèse de départ a quelque peu évolué[1], mais la variation ne forme toujours pas le cœur de cette école de pensée.

Or si, comme le pensent les chercheurs, l'anglais rassemble plus d'un milliard de locuteurs, il s'avère inconcevable de considérer qu'une seule et unique norme puisse régir cette langue. Peut-on vraiment estimer savoir ce qu'est l'anglais, si on ne le conçoit que comme une entité monolithique d'où est exclue la moindre variabilité ? L'anglais est en effet une réalité hétérogène qu'il faut appréhender dans sa diversité si l'on veut en saisir toutes les subtilités.

Les compétences qu'un angliciste non natif a acquises au cours de son apprentissage lui permettent d'être compris sans difficultés par n'importe quel locuteur anglophone, mais la réciproque n'est pas toujours vraie, car l'apprenant se retrouvera souvent confronté à des variétés ne correspondant en rien à la norme qu'il a étudiée. On assiste en effet quelquefois à une asymétrie d'intelligibilité si flagrante que l'on peut dans ces cas en venir à se demander si les deux interlocuteurs parlent bel et bien la même langue. On peut citer à titre d'exemple la transcription de la phrase suivante :

(1a) /ˈhwerdji:zˈkʌmfɛ/

signifiant

(1b) Where do you come from?

Cette phrase, entendue dans la région de Glasgow – pourtant proche géographiquement de la zone d'origine de l'anglais – présente une forme de pluriel de *you* d'origine irlandaise (*yeez*) ainsi qu'une prononciation locale unique de *from* (*fae*). Le vernaculaire de Glasgow est une variété d'anglais connue pour son inintelligibilité aux yeux des autres anglophones, comme en témoigne le film *Sweet Sixteen* (2002), dont le réalisateur, Ken Loach, a fait sous-titrer les quinze premières minutes, afin de faciliter la compréhension du public britannique.

Au sein de la dichotomie langue / parole, il est donc primordial de se pencher sur ce que les locuteurs font réellement de cette langue (super-langue ? famille de langues ?) et ainsi démêler ce qui relève de la koinê – l'anglais véhiculaire – de ce qui a trait à la réalité linguistique telle qu'elle est mise en œuvre par une communauté de parole en un point donné du globe.

[1] Voir par exemple Henry, 2002.

3. La variation : reflet du passé et de l'avenir

L'étude des variétés d'anglais non standard est tout aussi pertinente que celle de la norme, dans la mesure notamment où elle permet de lier synchronie et diachronie en rendant caduque cette dichotomie habituelle. Comme dirait Bickerton (1975 : 16), "linguistic variation is the synchronic aspect of linguistic change, and linguistic change is the diachronic aspect of linguistic variation." En effet, de nombreux dialectes comportent des particularités archaïques éteintes dans les autres variétés et, à l'inverse, certains aspects des variétés non standard constitueront sans doute la norme de demain, surtout lorsque les principes d'économie, d'isomorphisme, d'analogie et de transparence entrent en jeu. Par exemple, l'emploi adverbial d'adjectifs est en train de devenir de plus en plus acceptable, après le verbe *act* notamment et, par ailleurs, nous assisterons peut-être dans quelques siècles à une simplification du paradigme prétérit / participe passé, ou à une répartition différente des emplois du prétérit et du *present perfect*, comme on le voit déjà dans certaines variétés non standard.

4. Parmi ce foisonnement linguistique, quel anglais enseigner ?

Ce travail de recherche est également nourri de questions pédagogiques. Se retrouver en position d'enseignant amène bien évidemment à s'interroger sur la norme. Premièrement, faut-il enseigner de façon privilégiée l'anglais britannique ou au contraire l'anglais américain, ou faut-il expliquer les différences entre les deux pour chaque point problématique, quitte à submerger les apprenants d'informations qui peuvent sembler parfois superflues au regard des lacunes dont certains souffrent ?

Il semble également essentiel d'envisager une réévaluation de la norme, afin de définir, entre purisme et réalité, quelle langue enseigner. Ainsi, les manuels de bon usage se contentent-ils souvent de diffuser le même anglais qu'il y a un demi-siècle, et tentent de perpétuer les mythes de la grammaire anglaise. Il y a quelques décennies, on apprenait encore en syntaxe anglaise qu'il fallait éviter l'éclatement de l'infinitif ou le rejet de la préposition en fin de proposition. Les règles syntaxiques ne sont pas immuables et il est important de redéfinir périodiquement la norme de l'anglais telle qu'on l'enseigne.

Par ailleurs, la langue qui est enseignée en L2 est souvent assez différente de celle qui est réellement parlée par les locuteurs de L1. Beaucoup des règles que l'on a acquises en tant qu'apprenant se révèlent obsolètes ou exagérément normatives et certaines expressions

idiomatiques un peu datées apprises au cours des études d'anglais sont par exemple accueillies par des railleries dans les pays anglophones.

En tant qu'enseignants, notre pratique est donc constamment remise en question par la réalité des faits, mais l'analyse de corpus peut permettre de rester ouvert aux innovations et d'être en adéquation avec la réalité langagière objective.

Par exemple, au vu des données linguistiques observées aujourd'hui, peut-on encore prétendre que *like* n'est pas une conjonction ? Que doit-on expliquer sur la distribution entre *one another* et *each other*[1] ? Peut-on encore enseigner que (*n)ever, already* ou *just* entraînent obligatoirement l'emploi d'un *present perfect*, alors que l'on assiste à une expansion progressive du *colloquial preterite,* surtout en américain[2] ? Doit-on continuer à dire que le gérondif s'accompagne d'un sujet qui prend la forme d'un déterminant possessif, comme dans *Do you mind my smoking ?*, alors que la majorité de la population préfèrera *Do you mind me smoking ?*[3], et ce d'autant plus si le sujet est un GN ? Peut-on encore affirmer que *hopefully* ne doit pas avoir pour portée une phrase, que l'adverbe de degré *so* ne porte que sur des adjectifs ou des adverbes scalaires, et pas sur des constituants non scalaires ni des prédicats tout entiers[4] ? Doit-on considérer comme incorrect l'emploi de *less* plutôt que *fewer* devant un pluriel, quand de très nombreux anglophones pourvus d'un diplôme universitaire l'utilisent quotidiennement ? Foster (1970 [1968] : 217-218) explique à propos de cet emploi de *less* :

> "[i]t was in fact a most venerable construction at one time, going back to Old English. The last example quoted by the *O.E.D.* is for 1579, though in reality there happens to be a slightly later instance quoted incidentally under *fee* (II, 7) and which is of 1583: 'The lawyers I would wish to take lesse fees of their clients.' But one of the most striking features of the good English usage since about 1950 has been the sudden reinstallment of what was considered a vulgarism in the inter-war period, and so 'less' is treated as a synonym of 'fewer' by being coupled with plural nouns. '...the same amount of money will buy less goods,' says the *Observer* (6 Oct. 1957)."

Cet emploi fonctionne par analogie sur *more*, qui peut aussi bien quantifier un GN singulier qu'un GN pluriel.

[1] Traditionnellement, il est dit qu'*each other* est employé quand deux personnes seulement sont concernées, tandis que l'on emploiera *one another* quand ce nombre est supérieur. Cependant, il est évident que ce n'est pas exact, comme l'indique par exemple Souesme (1999), et qu'il faut chercher une distinction ailleurs.
[2] Voir Schottman (1997) à ce sujet.
[3] On dirait aussi *Do you mind if I smoke?*. Après le verbe *remember*, Mair (2006 : 126-7) montre même que l'emploi du déterminant possessif pour marquer le sujet de la gérondive est statistiquement très marginal dans une étude qui porte sur la période 1800-2000. Il ne s'agit donc pas d'une évolution récente.
[4] Voir Boulonnais (2006).

En tant qu'enseignant, on se retrouve donc partagé entre le désir d'enseigner un anglais en adéquation avec la réalité, et la volonté de permettre aux apprenants de maîtriser également le registre formel et académique afin qu'ils soient armés pour n'importe quelle situation.

Incidemment, on remarque également que les apprenants ne sont pas soumis aux mêmes prescriptions normatives que les locuteurs natifs. Par exemple, les locuteurs L2 ne sont que très rarement menacés par les affres du *hopefully* adverbe de phrase ou encore de l'infinitif éclaté, et il semble même que l'on encourage les francophones à pratiquer le rejet de la préposition en fin de phrase ou à reprendre les pronoms indéfinis par *they* ou *their*, dans la mesure où ces emplois, inexistants en français, montrent une bonne maîtrise de l'anglais et non un simple calque syntaxique de la langue source.

Une réévaluation de la norme semble également nécessaire sur le plan phonologique. On est en effet en droit de se demander si l'enseignement du *Received Pronunciation*, qui constitue la norme étudiée majoritairement, est encore aussi légitime à l'heure actuelle qu'il l'était il y a cinquante ans. Tout d'abord, comme on le sait, il n'est utilisé que par une infime proportion des anglophones, à savoir entre 3 et 5 % de la population britannique (Milroy et Milroy, 1999 : 24). En outre, il est loin d'être toujours leader incontesté parmi les différents accents. Le *General American*, notamment au travers du cinéma hollywoodien et de son rayonnement planétaire, selon le phénomène dit du *soft power*, est, semble-t-il, devenu plus influent que le RP à l'échelle mondiale et fait office de modèle pour la plupart des apprenants dans le monde, hormis peut-être dans certaines poches d'influence britannique ancienne.

Même à l'échelle nationale britannique, d'autres accents, tels l'*Estuary English* et l'accent régional du nord, deviennent bien plus influents que le RP. Le nivellement dialectal s'opère au niveau local, mais ce n'est pas vers le RP que tendent ces nouvelles prononciations. Elles s'alignent graduellement sur les accents régionaux, via le phénomène dit de supralocalisation dialectale[1]. Nous nous situons donc clairement à un moment clé, en pleine période de mutation en ce qui concerne la norme de prononciation britannique.

Certaines personnes souhaiteraient même se soustraire à la dichotomie américain / britannique et enseigner un anglais qui serait différent de l'anglais des locuteurs natifs. D'après eux, les rênes de l'anglais n'appartiennent pas plus aux natifs qu'aux non natifs, vu

[1] Voir par exemple Williams et Kerswill (1999).

la répartition statistique entre les deux populations que l'on a mentionnée plus haut. Ces linguistes, et en particulier Jenkins et Seidlhofer[1], étudient et tentent de codifier cet anglais véhiculaire, cette *lingua franca*, appelée également *globish* par certains (Nerrière, 2004). Pour ces personnes, cette variété (*English as a Lingua Franca* ou *International English*) est une entité distincte de l'anglais des locuteurs natifs. Elle est en train de se développer indépendamment et n'a, pensent-elles, plus besoin de chercher à se calquer sur l'anglais L1. On reproche souvent à ce courant le caractère très artificiel de l'*ELF*, car ces linguistes essaient de substituer de nouvelles règles aux normes des locuteurs natifs. On pourrait également se demander si l'ELF a vraiment une existence propre. En effet, bien que les variétés L3 aient des points communs, les phénomènes d'interférence avec la langue maternelle provoquent des résultats linguistiques qui varient énormément d'un pays à l'autre.

5. La norme : bénéfices et conséquences néfastes

La standardisation de la langue facilite la compréhension, sert de point de référence utile pour les écrivains et les locuteurs, et s'avère nécessaire comme modèle pour les apprenants étrangers. La formule de Haugen ([1966] 1972 : 107) offre une définition très synthétique de la langue standard considérée comme idéale. Elle est censée combiner à la fois un « maximum de variation fonctionnelle » et un « minimum de variation formelle ». On comprend très bien pourquoi une langue standard doit avoir un large éventail fonctionnel. Elle doit en effet pouvoir subvenir à tous les besoins communicationnels des locuteurs et être légitimement employée dans les médias, la littérature, la prose scientifique et légale, etc. Au niveau formel, une langue « invariante » constitue un standard idéal, car elle évite tout malentendu pour un maximum d'efficacité. En effet, la variation peut générer de l'incompréhension et gêner la communication. Dans le Yorkshire par exemple, le subordonnant adverbial *while* veut dire *until* (Beal, 2004). La mention :

(2) Wait while lights flash.[2]

est indiquée sur les passages à niveau en Angleterre. On imagine les risques encourus par les locuteurs de ce dialecte septentrional. De même, dans la région de Newcastle:

[1] Voir Jenkins (par exemple 2000) et Seidlhofer (par exemple 2003)

[2] L'absence de distinction entre une simultanéité non ponctuelle (*while*) et une projection vers un point du futur (*until*) provient des stades antérieurs de l'anglais. En effet, on pouvait dire en moyen anglais :
(i) Dwelle thou, ***wil*** *ich arisen be.* (*Seuyn Sages*, XIVe siècle, *OED*)
ainsi que :
(ii) Let vs […] make haste to amende our lyues ***tyll*** *we haue tyme* (B. Watson, *Sev. Sacram.*, 1558, *OED*)

(3a) You haven't got to do that.

signifie :

(3b) You mustn't do that.

ce qui peut facilement créer des difficultés dans la vie courante.

On constate le même problème dans le cas du *how* causal qui est employé en Écosse. Voici deux témoignages qui évoquent cette rupture de communication :

> "I don't like that, I correct mah kids when they do that. Aye. I don't like that to be honest. I don't see the point in it 'cos that, that can cause conf...a lot of confusion. How, why. Like if I tell them the... 'Go for a bath!', they'll say 'how?'. Ah'll just say, with your legs, son, you just walk up the stairs an you run the bath. So I keep on at them all the time but it's not making the blind bit of difference." (R. Dick, sur le site de *BBC Scotland*[1])

> "I had never been past Blackpool and some of the accents had me baffled. Not so much the accents but the use of words. A Scots lad for instance would say the word *how*. Meaning *why*.
> You might say as I did to this Jock, 'I am off to the shop Jock'.
> He replied 'How?'
> You look at him strangely and describe how you are going to the shop, Via D Company lines.
> 'No' he says, 'HOW' (but meaning *why*); Confusion!"
> (*I saw the Advert,* John Thompson[2]*)*

Cependant, comme Partridge le dit dans *Usage and Abusage*, ouvrage pourtant éminemment normatif, "[a] language cannot be at the same time entirely standardised and truly vital" (1974 : 305).

De surcroît, la standardisation linguistique donne une fausse impression d'homogénéité culturelle. L'hypothèse de Whorf et de Sapir suppose que la langue qu'utilise une communauté influence sa vision de l'extralinguistique, mais il est bien sûr inconcevable que tous les anglophones du monde partagent la même vision de l'univers. Une conception monolithique de l'anglais implique la dénégation de la variété culturelle et des identités ethniques qui composent le monde anglophone, ou, tout du moins, une hiérarchie implicite dévalorisant les variétés jugées non standard, et donc par extension les communautés qui les emploient.

6. La langue standard comme abstraction

Pour Milroy et Milroy, la langue standard n'existe pas dans les faits. C'est "an idea in the mind rather than a reality – a set of abstract norms to which actual usage will conform to a greater or lesser extent" (Milroy et Milroy, 1999 : 19). James Milroy (1999 : 18) ajoute que "standard languages are fixed and uniform – state idealisations – not empirically

[1] http://www.bbc.co.uk/voices/recordings/individual/scotland-wigtown-dick-ramsay.html (consulté le 25/12/2008).
[2] http://www.aajlr.org/sandbag/s43thompson.html (consulté le 31/12/2008).

verifiable realities." C'est pour cela, et afin de désacraliser la norme, que de nombreux linguistes anglicistes refusent d'employer une majuscule au mot *standard* dans l'expression *standard English*.

Plus qu'une abstraction, le standard constitue pour les Milroy une idéologie, car ce n'est bien sûr pas pour des raisons purement linguistiques que telle ou telle forme alternative sera sélectionnée ou au contraire rejetée. Pour sortir de la dichotomie standard / non standard, James Milroy préfère évoquer la standardisation comme un processus continuellement en cours. Le résultat de ce processus n'est donc pas facilement définissable, puisqu'il est en constante évolution.

7. Quelles sont les limites du standard ?

On observe une zone de flou dans la définition de l'anglais standard. Où est par exemple la place du registre familier ? Doit-on, ou non, l'incorporer au standard ? Pour Milroy et Milroy (1999 : 21), il faut différencier le non standard du standard informel (*standard colloquialism*), et Trudgill (1999) va dans le même sens en mentionnant des énoncés au lexique argotique qu'il juge tout de même standard. Par exemple, Beal (2004a : 76) considère que l'omission du relatif en position sujet dans des énoncés comme :

(4a) There's some spaghetti here Ø needs draining.

(4b) It was the spaghetti Ø needed draining.

fait partie du registre informel de l'anglais standard, tandis qu'il semble tout à fait possible de juger ces phrases comme des énoncés non standard. L'existence de cet emploi n'est en général même pas mentionnée dans les cours d'anglais langue étrangère sur les relatives.

De même, Thomas, dans Graddol *et al.* (1996 : 235), rappelle que certains locuteurs, surtout dans le nord de l'Angleterre, peuvent employer un participe passé avec des verbes comme *sit* ou *stand*, là où l'usage classique a recours à une forme en V-ING, comme dans :

(5a) Recently I was ***sat*** *in my kitchen with an author, it was late at night and we were smoking cigarettes.*

ou

(5b) She called back to me, from where she was ***stood*** *up at the front of the queue.*

Ces phrases surprennent souvent les Américains[1], et étonnent quelque peu les anglicistes francophones auxquels on a rappelé régulièrement de ne pas utiliser ce qui constituerait un calque du français. Cependant, ces phrases ne sont pas d'un registre familier et se trouvent

[1] Voir le site internet d'un linguiste américain vivant en Angleterre : separatedbyacommonlanguage. blogspot.com/2006/09/exam-was-sat.html, consulté le 4/11/2008.

facilement à l'écrit. En outre, bien qu'originaires du nord du pays, ces structures s'entendent fréquemment dans la bouche d'Anglais du sud. Comment décider alors si cet emploi du participe passé a sa place ou non dans la dénomination d'anglais standard ?

Il est donc assez difficile de suivre Saussure quand il affirme que « [la langue] est un objet bien défini dans l'ensemble hétéroclite des faits de langage. » (1969 : 31). De plus, puisqu'elle est en constante évolution, comment peut-on définir ce qui fait vraiment partie de la langue au sens saussurien ? Il y a toujours une frange linguistique innovatrice en avance sur l'usage conservateur, mais qui dépasse le stade de simple mode éphémère. A-t-elle une place au sein de la « langue » ou doit-elle rester à la marge jusqu'à ce qu'elle soit elle-même remplacée par d'autres pratiques plus innovantes ?

Pour Saussure, « [la langue] est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier… » (1969 : 31) Cependant, il concède tout de même que « c'est la parole qui fait évoluer la langue » (1969 : 37) et que « tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole », ajoutant que « [c]'est dans la parole que ce trouve le germe de tous les changements. » (1969 : 138). Si l'on cherche à observer le changement linguistique en gestation dans la langue actuelle, on est donc obligé d'étudier la parole, même si, pour Saussure, la parole serait en quelque sorte un tout informe et multiple, quasiment impossible à analyser. Pour lui, en « séparant la langue de la parole, on sépare du même coup […] ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel. » (1969 : 30). Il est vrai que certains aspects de la parole ne nous semblent pas pertinents ici : la dimension purement physique d'un énoncé, avec son volume sonore, les hésitations, les balbutiements éventuels, la qualité de la voix du locuteur, ne relèvent pas de la présente étude. Cependant, il est bon de rappeler que c'est à la parole uniquement[1] que l'on a accès directement, par l'intermédiaire du corpus, et que l'on ne peut établir le fonctionnement de tel ou tel sous-système linguistique qu'en additionnant et en synthétisant tous les actes de parole observés. Les cas qui nous intéressent particulièrement étant ceux ou les changements sont en germe, les observations effectuées ne conduiront donc pas à l'établissement d'un système linguistique totalement cohérent, mais bien à un entre-deux en devenir qu'il nous incombera de déterminer. La langue est la somme et la combinaison de tous les lectes des locuteurs. On peut supposer que la grammaire intériorisée par chaque énonciateur forme un système cohérent et que

[1] Ou langue E en termes générativistes.

l'observation de ces différents systèmes nous permet, en synthétisant ces données, d'établir une grammaire qui rende compte de l'éventail des possibilités linguistiques.

8. Une norme absolue ou relative ?

Les questions de grammaticalité se révèlent concrètement moins utiles à la compétence communicationnelle d'un locuteur que la maîtrise d'un usage en adéquation avec la situation, comme l'explique Taylor (1974 : 761) :

> "[s]ince every student knows by the time he is seven that 'Whom did you see' may be correct on his English quiz but will get him in trouble on the playground, he quickly draws the conclusion that there is no inherent relationship between the nature of the language being examined on that quiz and the nature of the language by which he survives. It is logical, therefore, that these languages be judged by different criteria. The standards of the former are absolute[1], and are identified and protected by teachers; the standards of the latter are relative and are identified and protected by the immediate favorable or unfavorable social response."

Il existe donc une multiplicité de normes, qui trouvent chacune leur place en fonction de la situation communicationnelle (Quirk, 1985 : 2-3).

Une autre distinction majeure à faire consiste à différencier la / les norme(s) de l'oral et celle(s) de l'écrit. Malheureusement, certains linguistes (cf. Honey, 1997) assimilent la langue standard à la langue écrite et évaluent l'anglais oral à l'aune de l'écrit. Par exemple, Pixton (1974 : 251) déclare : "the spoken English of the educated classes is called 'standard' because in its grammar and vocabulary it conforms to the world-wide uniformities of written English". Cependant, les locuteurs des classes moyennes produisent tout autant que les autres des énoncés sans sujet, des amorces de phrases abandonnées, des changements inopinés, des anacoluthes, des phrases incomplètes. Comme le suggère J. Milroy (1999 : 27), "no one actually speaks a standard language". Carter (1999 : 158) indique d'ailleurs qu'il serait dangereux de continuer à juger l'anglais parlé selon les critères codifiés de l'anglais écrit et ajoute qu'en apprenant aux anglicistes à utiliser l'anglais standard à l'oral, on leur apprend en fait à parler un anglais complètement inadapté à ce mode de communication.

Prototypiquement, l'écrit est planifié, il ne s'intègre pas dans le contexte situationnel du lecteur, et se doit donc d'être explicite. C'est une activité solitaire, focalisée sur le contenu du message, tandis que l'oral est spontané et éphémère, qu'il dépend fortement du contexte, et est donc riche en implicite ; il est interpersonnel et en général moins concentré

[1] Dans le contexte, il est clair que ce que l'auteur veut dire par là, c'est que la norme étudiée dans l'enseignement est perçue comme absolue, et non qu'elle le soit réellement.

sur le contenu du message, car il s'agit avant tout d'une activité sociale (cf. Bernstein, 1975 ; Milroy et Milroy, 1999 : 55 ; Jenkins, 2003 ; Miller, 2006). L'oral et l'écrit présentent des différences intrinsèques majeures et l'on ne peut pas réduire l'anglais oral des classes aisées à de l'anglais écrit qui serait parlé, sauf dans le cas très limité des discours et des conférences préparés à l'avance. Même dans ce cas-là, le langage gestuel qui accompagne le discours, ainsi que sa dimension vocale – volume sonore, débit ou encore prosodie – lui confèrent des particularités sans équivalent à l'écrit.

9. Les variations

D'après Labov (1971 : 469), la variation fait partie intégrante de la communication : "variation [is] an inherent property of the linguistic situation, not an accident of an aberrant, mixed, or degenerate speech community". Si la variation n'est pas une anomalie, qu'est-elle alors, et comment peut-on l'expliquer ? Avant toute chose, il est essentiel de voir quels sont les différents types de variation à répertorier. Dans les premiers temps de la dialectologie sociolinguistique, de nombreux phénomènes non encore expliqués étaient rangés sous la catégorie de la variation libre. Mais l'étendue de ce type de variation tend à se réduire avec les progrès de la discipline. Les catégories principales recouvrent les variations diatopique, sociale, ethnique et sexuelle. À cela, il faut ajouter la composante temporelle, qui constitue la dimension diachronique de la variation.

Un autre type de variation, qui est, lui, plus rarement évoqué, est la variation idiolectale. Elle a été étudiée notamment par Dorian (1994), qui a observé le gaélique de locuteurs bilingues anglais-gaélique de l'*East Sutherland*, en Écosse. Dans ces petites communautés de pêcheurs, il relève de nombreuses différences qui ne sont imputables ni à la région, ni au niveau social, ni au sexe, ni au niveau de compétence en gaélique, ni à l'âge des locuteurs, ni aux réseaux sociaux auxquels ils appartiennent. Cette variation est double, à la fois intra-énonciateur et inter-énonciateur.

La variation intra-énonciateur peut dépendre de multiples facteurs, comme la situation de communication plus ou moins formelle, l'auditoire, et peut également changer selon le lieu, le sujet abordé et le médium (Schilling-Estes, 2002).

La variation stylistique[1] constitue un autre pan de cette notion. Il n'en sera pas question dans le corps de ce travail, car nous nous focaliserons sur les variations diatopique

[1] En terme de définition, nous n'adoptons pas ici l'acception du mot « style » telle que les sociolinguistes anglo-saxons l'envisagent. Prototypiquement, ces linguistes considèrent le style comme le degré de formalité

et sociale. Toutefois, son intérêt mérite de s'y attarder un instant. On peut notamment classer dans ce type de variation les questions de poids informationnel et de prosodie, en cherchant à comprendre si et pourquoi tel ou tel énoncé semble [+ marqué]. Par exemple, en ce qui concerne l'ordre des mots, les propositions relatives sont la plupart du temps adjacentes à leur antécédent. Quand ce n'est pas le cas, et qu'un verbe intervient entre l'antécédent et la relative, on obtient ce qui s'appelle parfois une relative extraposée. Cette structure est très fréquente en latin, qui n'a pas besoin de l'adjacence, car il présente un système flexionnel étendu, qui facilite l'identification de l'antécédent. À l'époque de la Renaissance, l'anglais imitait beaucoup le latin mais, n'étant pas suffisamment bien équipé morphologiquement pour le calquer, il a dû peu à peu restreindre et codifier l'emploi de cette structure.

Paradoxalement, cet ordre des mots est à la fois plutôt littéraire et typique de la langue orale. Il est présent à l'oral car il n'est pas syntaxiquement intégré, comme dans cet exemple en français, où l'énonciateur ajoute apparemment une relative après coup :

> *(6)* ***Maxime Brunery*** *est passé par là, [qui avait tiré sur Jacques Chirac]*. (France 5, 01/02/2004) (Thème de la prise de parole : un hôpital psychiatrique en région parisienne)

Si elle est également littéraire, c'est parce qu'elle a une longue tradition d'emploi derrière elle. En effet, auparavant, l'extraposition de la relative était plutôt fréquente, comme ici dans le Bible du roi Jacques :

> *(7) And the Lord said unto Abraham, Wherefore did Sarah laugh, saying, Shall* ***I*** *of a surety bear a child, [which am old?]*

chez Laurence Sterne :

> *(8) Knowledge in most of its branches, and in most affairs, is like music in an Italian street, whereof* ***those*** *may partake, [who pay nothing]*. *(*Laurence Sterne, *A Sentimental Journey*, 1768 : 12*)*

et dans de nombreux proverbes, comme :

> *(9)* ***He*** *stumbles [that runs fast]*.

Comme on le constate dans les extraits de la Bible, à l'époque de l'anglais de la Renaissance, on pouvait extraposer une relative plus courte que le prédicat. Cette possibilité n'apparaît quasiment plus par la suite, et on peut donc en déduire que la longueur supérieure de la relative par rapport à celle du prédicat est devenue une contrainte

---

d'un discours et réservent le terme de « registre » aux emplois associés aux divers domaines de la langue, comme le vocabulaire technique ou propre à une profession par exemple. Ici, nous employons le mot registre pour qualifier le degré de formalité d'un énoncé et le mot style pour désigner « le langage considéré relativement à ce qu'il y a de caractéristique ou de particulier pour la syntaxe et même pour le vocabulaire, dans ce qu'une personne dit, et surtout dans ce qu'elle écrit » (Littré).

nécessaire à l'emploi de cette structure en anglais moderne. Cette contrainte ne s'est toutefois imposée que progressivement, car Dickens emploie encore une relative extraposée plus courte que le prédicat dans *Oliver Twist* :

> *(10) They* ***must have powerful motives for a secret residence, or be reduced to a destitute condition indeed****, [who seek a refuge in Jacob's Island]*. (Charles Dickens, *Oliver Twist*, 1838)

Aujourd'hui, les relatives extraposées sont toujours plus longues que le prédicat, comme par exemple en (11a) :

> *(11a) Tonight he'd take their condescension without argument, he thought, more confident by the day that something* ***was coming*** *[that would rock this tower to its foundations]*. (Clive Barker, *Imagica*, 1991)

qui a été préférée à :

> *(11b) Tonight he'd take their condescension without argument, he thought, more confident by the day that something [that would rock this tower to its foundations]* ***was coming****.*

Ici, à l'inverse, c'est la non extraposition qui semble [+ marquée]. En effet, si l'on présente (11b) à des anglophones, ils diront de la phrase qu'elle « sonne mal », bien qu'elle soit tout à fait interprétable. Ce sont des questions prosodiques de cadence qui entrent en jeu :

> *(11c) /something was coming / that would rock this tower to its foundations/*

a une cadence dite majeure, tandis que :

> *(11d) /something that would rock this tower to its foundations / was coming/*

est en cadence mineure.

En (11c), la première unité intonative compte quatre accents toniques et la deuxième seulement un. Cela confère à cette phrase une mélodie qui n'est pas satisfaisante pour l'oreille de la personne qui l'écoute. Le dernier mot lexical de la première unité intonative est *foundations*, c'est donc la syllabe /deɪ/ qui fera office de noyau intonatif. Elle sera par conséquent prononcée avec plus d'intensité que le reste de la première unité intonative et c'est également sur cette syllabe que s'effectuera le changement de ton. Le nucleus de l'unité intonative qui suit arrive presque aussitôt, sur /kʌm/. Les deux nuclei sont donc trop proches l'un de l'autre. De plus, on a affaire à une intonation qui monte à la fin de la première unité intonative, indiquant ainsi que la phrase n'est pas finie, mais qui redescend presque immédiatement sur l'accent lexical qui suit. On obtient donc un énoncé dont le contour intonatif n'est pas mélodiquement satisfaisant. Le découpage en unités intonatives est déséquilibré et la fin de la phrase paraît trop brusque, plate et décevante au regard de l'attente créée par le long GN sujet. Cependant, il arrive très souvent qu'une relative ne soit pas extraposée en dépit d'une prosodie mélodiquement peu satisfaisante :

(12) All the friends and relatives [who she had been with throughout her life] ***had died***. (L. Bauer, *Daily Mail*, 1989)

Cette phrase est [- marquée] et ce serait au contraire l'extraposition de la relative qui serait problématique. En effet, aujourd'hui, une deuxième tendance contraignante, absente dans les exemples anciens mentionnés plus haut, s'est ajoutée. Le prédicat doit à présent constituer une présentation de l'existence du GN, comme dans la phrase suivante :

(13a) During the Renaissance, many words ***were coined*** *[which did not survive]*. (Crystal : 1995)

préférée à :

(13b) # During the Renaissance, many words [which did not survive] ***were coined.***

Cette dernière formulation semble illogique parce qu'elle bafoue le principe d'iconicité. Il serait en effet très étrange d'annoncer que beaucoup de mots ont disparu avant même de dire qu'ils ont été créés. Cela ne signifie tout de même pas qu'il est strictement impossible de relever des énoncés dans lesquels la relative n'est pas extraposée, malgré un prédicat très court qui présente bien l'apparition du GN.

(14) In England the eleven years of Puritan government which followed the civil war may well have helped to produce an intellectual climate of democracy, antiauthoritarianism, independence of mind, in which a distinctively British form of science – [which stressed the importance of empirical method, simplicity, utility and attention to detail] – ***arose***. (Graddol *et al*., 1996 : 172)

On peut donc établir deux continua du [- marqué] au [+ marqué] en ce qui concerne ce phénomène.

Extraposition :
(+ +) ***They*** *must have powerful motives for a secret residence, or be reduced to a destitute condition indeed, [who seek a refuge in Jacob's Island]*. (Dickens, *Oliver Twist*)
(+) ***I*** *know it well, [that have been for so long a wanderer upon the face of public resorts]*. (Ford Maddox Ford, *The Good Soldier*)
(-) During the Renaissance, ***many words*** *were coined [which did not survive]*. (Crystal)

Non extraposition :
(+) In England the eleven years of Puritan government which followed the civil war may well have helped to produce an intellectual climate of democracy, antiauthoritarianism, independence of mind, in which ***a distinctively British form of science*** *– [which stressed the importance of empirical method, simplicity, utility and attention to detail] – arose.* (Graddol *et al*.)
(-) All the friends and relatives *[who she had been with throughout her life] had died*. (*Daily Mail*, 1989)

Tableau 1. Variation stylistique : Position + ou - marquée de la proposition relative par rapport à son antécédent

Avant de clore cette introduction, il convient d'évoquer le troisième terme clé de cette étude, la notion d'anglais contemporain.

10. L'anglais contemporain : une entité ?

Certains auteurs récents, comme McArthur (1998 : 84), estiment que la période de l'anglais moderne tardif (*late(r) modern English*) recouvre trois siècles, de 1700 à nos jours. Il n'existe donc pas pour lui d'entité spécifique désignée « anglais contemporain », qui se distinguerait de l'anglais moderne tardif. Il est vrai qu'à première vue, l'anglais n'a pas changé radicalement sur le plan linguistique ces cinquante dernières années. L'ordre des mots est demeuré inchangé et le fonctionnement des auxiliaires est stabilisé depuis que les derniers emplois de *be* + verbe de mouvement au *present perfect* ou au *pluperfect* ont disparu. Le passif en *be* + V-ING (comme dans *The boat is being built*) est l'une des dernières innovations syntaxiques majeures en date. Cette structure a commencé à se multiplier rapidement au début du XIXe siècle pour s'imposer aux dépens de l'ancienne structure ergative (*The boat was building*), que l'on rencontre sporadiquement encore aujourd'hui[1]. Assez peu de changements fondamentaux ont affecté le système linguistique de l'anglais depuis lors[2]. D'ailleurs, certains linguistes émettent l'hypothèse que l'histoire de l'anglais tout entière peut se concevoir sous la forme d'une courbe logistique en S, avec une phase sans grands changements, suivie d'une période d'évolution rapide, puis d'une autre époque sans bouleversements majeurs. Ainsi, comme l'explique Denison (2002 : 68), de nombreux linguistes estiment que "Old English and (late) Modern English are relatively invariant, whereas Middle (and possibly early Modern) English show rapid change of all kinds."

Cependant, sur le plan externe de l'histoire de l'anglais, des modifications fondamentales se sont opérées. La fin de la deuxième guerre mondiale correspond à un tournant géopolitique. L'empire britannique voit son arrêt de mort signé par l'indépendance de l'Inde en 1947 et la perte de la principale richesse de l'empire n'est que le premier chapitre de ce "wind of change" de décolonisation, qui gagne l'Afrique dans les années cinquante et soixante. La deuxième guerre mondiale voit également le triomphe des États-Unis sur l'Europe. La nouvelle position politique et économique des États-Unis marque le début de son hégémonie culturelle, véhiculée entre autres par les médias de masse qui émergent à l'époque. Nous verrons que ces événements externes ont une influence sur

[1] Denison (2002). Mair et Leech (2006 : 323) montrent que la diffusion de la forme progressive continue. Elle s'emploie à une fréquence accrue actuellement et apparaît dans de nouveaux environnements, notamment au passif après les auxiliaires modaux :
(i) David supposed he must be being very dense. (Pam Rosenthal, *Almost a Gentleman*, 2003)

[2] Denison (1998 : 97) mentionne une augmentation (x 3,5) du nombre de noms dénombrables pendant la période moderne. Il rappelle également (1998 : 135-136) que la disparition de l'emploi de l'auxiliaire *be* avec les verbes de mouvement, favorisée sans doute par le recours à la forme contractée *'s*, a eu lieu au cours du XIXe siècle.

l'histoire interne de l'anglais, et que la dénomination « anglais contemporain » a donc une raison d'être sur le plan linguistique.

11. Objectifs de cette recherche

Au vu des remarques qui précèdent et des questions soulevées, on ne peut que se demander quelle relation la norme et la variation entretiennent l'une avec l'autre, et quelle dynamique les anime, pour tenter de savoir à quelle évolution l'on doit s'attendre et à quoi ressemblera l'anglais de demain. Cette interrogation se subdivise en trois dimensions principales et nous amène à conjuguer une approche microscopique et macroscopique. Tout d'abord, après un premier chapitre préliminaire sur l'anglais standard et la variation, nous étudierons le rapport que la variation entretient vis-à-vis de la norme, en tentant de voir si les variétés d'anglais sont en train de se différencier davantage (chapitre 2) ou au contraire de s'homogénéiser (chapitre 3), en nous intéressant tout particulièrement au cas des subordonnants.

Dans un deuxième temps, nous chercherons à comprendre, à l'inverse, la relation que noue la norme avec la variation, en voyant comment l'anglais standard intègre la variation. À travers l'analyse de la complémentation du verbe *help*, nous tâcherons de déterminer dans quelle mesure l'on assiste à un recentrage horizontal vers l'américain. Après un premier chapitre introducteur sur l'anglais américain et sur le verbe *help* et sa complémentation (chapitre 4), nous nous interrogerons sur la pertinence de l'hypothèse de la distinction sémantique entre l'infinitif complet et l'infinitif nu après *help* (chapitre 5). Enfin, nous proposerons deux prolongements à cette étude, en examinant l'hypothèse de la grammaticalisation de *help* et en étudiant le cas particulier de la complémentation de la séquence *can*(-ED) NEG *help* (chapitre 6).

Enfin, par le biais de l'étude de l'évolution du *like* conjonction, nous nous demanderons si la norme se recentre également sur le plan vertical. Tout d'abord, nous tenterons d'expliquer comment le *like* conjonction est apparu (chapitre 7). Puis, nous essaierons de rendre compte de l'expansion sociolinguistique de ce *like* (chapitre 8), et enfin, nous verrons dans quelle mesure les locuteurs se dirigent vers un évitement de *as* (chapitre 9).

Ces deux études de cas ont été choisies car l'on y observe une concurrence entre deux formes différentes. *Help* + *to* + infinitif s'oppose à *help* + Ø + infinitif, *can*(-ED) NEG *help*

V-ING alterne avec *can*(-ED) NEG *help but* + infinitif et *like* concurrence *as* et *as if / as though*. Ces trois situations se prêtent donc tout à fait à une analyse variationniste. De plus, elles se rejoignent car elles concernent toutes trois l'emploi de subordonnants, et elles sont également intéressantes dans la mesure où elles permettent de conjuguer l'étude de phénomènes de variation géographique et sociale.

PREMIÈRE PARTIE :

LA VARIATION : DIVERGENCE OU CONVERGENCE ?

CHAPITRE 1
PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES ET THÉORIQUES

Après avoir retracé la genèse de l'anglais standard et évoqué les divers cadres théoriques qui analysent et formalisent l'anglais dans sa diversité, il conviendra de s'interroger sur les différentes formes que peut prendre l'anglais : langue standard, dialecte, voire pidgin ou encore créole. Nous étudierons les forces qui agissent sur la variation pour l'éloigner ou au contraire la rapprocher de la norme et tenterons d'établir laquelle de ces deux tendances est dominante.

1.1. Genèse de l'anglais standard

Dans son article intitulé "Dialect, Language, Nation" (1966), Haugen décompose le processus de standardisation d'une langue en quatre phénomènes distincts. Hormis la première, ces différentes phases ne constituent pas des étapes classées chronologiquement et peuvent éventuellement se produire de façon simultanée.

1) Sélection – une variété est choisie comme futur standard.

2) Codification – on assiste à une réduction de la variabilité au sein de la variété sélectionnée, ce qui amène à une « variation formelle minimale » (Haugen, 1966 : 931).

3) Élaboration[1] – le processus d'expansion lexicale rend la variété sélectionnée apte à être utilisée dans tous les domaines, ce qui permet une « variation fonctionnelle maximale » (Haugen, 1966 : 931)

4) Application – la forme choisie comme standard doit être adoptée par la communauté. Elle est donc encouragée et l'emploi des autres variétés est dévalué.

Comme L. Milroy le précise (1999 : 1)[2], il faut distinguer deux processus différents dans cette dernière phase. La pression institutionnelle pour employer la variété sélectionnée n'est qu'une partie du phénomène, puisqu'un deuxième processus entre également en jeu, celui du nivellement dialectal. Il s'agit d'un phénomène associé à la koinêisation et qui apparaît spontanément dans les situations de contact entre dialectes.

[1] Haugen emprunte ce terme à Bernstein, "Linguistic codes, hesitation phenomena and intelligence" *Language and Speech 5*, 1962, 31-46. Il correspond au concept d'*Ausbau* de Kloss (1952).

[2] L. Milroy, "Mobility and the emergence of levelled dialects", présenté à un atelier sur l'histoire sociale et la sociolinguistique, Centre d'histoire métropolitaine, Université de Londres, cité par Takeda (2002 : 143).

Un bref aperçu diachronique présentant la genèse de l'anglais standard, ainsi que celle du *Received Pronunciation*, permettra de voir en quoi ces quatre processus s'appliquent à l'histoire de la standardisation de l'anglais.

1.1.1. Sélection du futur standard

Mühlhäusler (1982[1]) montre que dans les civilisations sans écriture les différentes variétés linguistiques ne sont pas jugées hiérarchiquement les unes par rapport aux autres ; seules les questions relatives à la clarté de l'expression sont prises en compte. Ce n'est donc qu'avec l'avènement de l'écrit qu'apparaissent les premiers jugements de valeur linguistiques.

Bien que les plus anciens documents en langue vernaculaire aient été retrouvés au nord de la rivière Humber, et soient donc écrits en northumbrien, c'est le dialecte *west-saxon*, parlé au sud-ouest de l'Angleterre, qui constitue la norme de référence du vieil anglais. C'est en effet dans le royaume du Wessex, dont le centre politique était Winchester, que s'est développée une activité littéraire très prolifique, notamment encouragée par Alfred, roi de 871 à 900.

Après la conquête normande, l'hégémonie du *west-saxon* disparaît, et chaque dialecte (kentique, northumbrien, dialectes du sud-ouest, des Midlands de l'est, ainsi que des Midlands de l'ouest) jouit d'un rayonnement à peu près identique, puisque la norme de prestige est à présent celle des Normands, comme en témoigne le proverbe "Jack wolde be a gentleman if he coude speke frensshe"[2]. Chaque dialecte a donc un statut à peu près équivalent et est utilisé non seulement à l'oral, mais également à l'écrit. De ce fait, la langue écrite de cette période est parsemée de variantes dialectales. Comme l'explique Smith,

> "The Middle English period is, notoriously, the time when linguistic variation is fully reflected in the written mode. To exemplify this, we might examine the range of Middle English spellings for the item 'through'. L.A.L.M.E.[3] (1986) records something like 500 ways of spelling this item, ranging from fairly recognisable *thurgh*, *thorough* and *þorowe* to exotic-seeming *drowgȝ*, *yhurght*, *trghug* and *trowffe*" (Smith, 1996 : 68).

À la fin du XIVe siècle, l'activité religieuse de John Wycliff et de ses disciples, les Lollards, donna naissance à une forme linguistique relativement stable qui provenait de la

[1] P. Mühlhäusler, "Tok Pisin in Papua New Guinea", in R. Bailey et M. Görlach (éds), *English as a World Language*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 439-466, cité par Milroy et Milroy, 1999 [1985] : 39.
[2] John of Trevisa, 1387, traduction du texte latin écrit par Ranulph Higden, ici dans la version imprimée par Caxton en 1480, sous le titre *Description of Britayne & also Irlonde taken out of Policronicon*, chapitre XV.
[3] *Linguistic Atlas of Late Mediaeval English*.

moitié nord des Midlands et qui eut cours dans plusieurs régions d'Angleterre (McColl Millar, 2005 : 75). Bien qu'il ait été un standard en puissance, le moyen anglais de Wycliff était fortement associé à un mouvement religieux considéré comme hérétique par la majorité de la population. Il était peut-être également trop septentrional pour faire office de standard, dans la mesure où Londres était en train de devenir le centre de gravité du pays.

L'émergence d'un standard provenant de la région de Londres, qui se situe au confluent de trois grandes zones dialectales, apparut dès le milieu du XIVe siècle. Grâce à sa position géographique stratégique, bénéficiant à la fois d'un axe de communication fluviale vers l'intérieur des terres et d'une ouverture maritime sur l'Europe, Londres commençait à acquérir une importance politique et commerciale prépondérante. La ville devint un pôle attractif pour les migrants venant de tout le pays. De ce fait, le dialecte londonien de l'époque, qui sert de base à l'anglais standard, est en réalité un hybride qui combine à la fois les particularités linguistiques du kentique, du dialecte du sud-ouest et de celui des Midlands de l'est, et qui a subi également de nombreuses influences linguistiques venues du reste du pays. Cette particularité explique les fréquentes irrégularités phonétiques qui émaillent le RP, comme les prononciations variées du digramme <ea>, qui peuvent être /i:/, /e/, ou plus rarement /eɪ/, ainsi que celles du <u> dans *bury* ou *busy*[1].

Le dialecte londonien change donc de statut et le processus de sélection décrit par Haugen s'achève. Comme le mentionne Mugglestone (2003 : 9),

> " '[a]fter a speach is fully fashioned to the common vnderstanding, & accepted by consent of a whole countrey & nation, it is called a language'[2], stated the writer George Puttenham in 1589. This is in effect, what happens over the course of the fifteenth and sixteenth centuries as one variety of London English, originally perceived as a 'dialect', shifts status to function as a non-localized, and superordinate, written 'language'."

Les autres dialectes anglais sont donc dévalués. Par exemple, c'est à partir de la deuxième moitié du XVe siècle que le dialecte northumbrien commence à perdre son statut de standard et de médium propre à diffuser la littérature septentrionale. L'étude de Takeda (2002 : 145-146) montre qu'en l'espace d'un siècle, à cause du nivellement dialectal, les traits distinctifs du nord, tels que *qwilk / whilk* (*which*), *mykill* (*much*), *swilk* (*such*) et *sall* (*shall*) ont largement disparu des textes officiels publiés à York.

[1] En effet, comme l'indique Mossé (1959 : 47), le /y/ du vieil anglais est devenu /i/ dans le dialecte des Midlands de l'est, /e/ dans le sud-est et est resté /y/, devenu plus tard /ʌ/, au sud-ouest. Il confirme également que « la région londonienne est pendant longtemps un terrain de lutte entre y / i / e ». Les prononciations irrégulières du <u> dans *busy* et *bury* sont donc la trace de ce conflit phonologique, et constituent des cas particuliers où « la langue moderne a conservé la graphie d'un dialecte […] avec la prononciation d'un autre » (Mossé, 1959 : 48).

[2] G. Puttenham, *The Arte of English Poesie* (1589).

1.1.2. Avènement de l'imprimerie et codification graphique

La standardisation s'intensifie notamment grâce à la multitude de documents officiels diffusés dans tout le pays par la chancellerie de Londres après 1430. Par exemple, comme le précise Blake (1997 : 5 *sq.*), on retrouve de nombreuses formes actuelles dans les graphies que ces scribes privilégiaient à l'époque. C'est notamment le cas des formes *any* et *many*, préférées à *(m)eny*, *(m)enny* ou *(m)ony* ; de *but*, choisi au détriment de *bot(e)*, *buth* et *butte* ; et de *such(e)*, utilisé aux dépens des formes *sich*, *sych*, *swich(e)* et *soch(e)*. Blake démontre également le rayonnement des pratiques graphiques de la chancellerie en citant l'exemple d'une célèbre famille du Norfolk, les Paston, qui a débuté sa correspondance en utilisant des formes typiques de l'Est Anglie et a graduellement calqué les normes de la chancellerie durant le troisième quart du XVe siècle (Blake, 1997 : 5).

Ce phénomène s'accéléra ensuite grandement grâce à Caxton, qui mit en place l'imprimerie en Angleterre à partir de 1477. Caxton était tout à fait conscient que la langue anglaise était très diversifiée : "comyn englysshe that is spoken in one shyre varyeth from a nother.[1]" Il raconte même l'anecdote suivante, qui illustre les difficultés auxquelles il se trouve confronté :

> "And one of theym [...] axyd after eggys, and the good wyf answered that she coude speke no frenshe. And the marchaunt was angry, for he also coude speke no frenshe, but wolde haue hadde egges, and she vnderstode hym not. And thenne at laste a nother sayd that he wolde haue eyren; then the good wyf sayd that she vnderstod hym wel. Loo what sholde a man in thyse dayes now wryte, egges or eyren. Certaynly it is harde to playse euery man by cause of dyuersitie & chaunge of langage (Caxton, 1490)

Bien qu'originaire du Kent, Caxton opte donc tout naturellement pour la variété qu'il sait être la plus influente, comme l'expliquent Milroy et Milroy :

> "The variety [Caxton] decided to use had already achieved some prominence. […] It was the obvious choice because the area concerned was the most prominent politically, commercially and academically." (Milroy et Milroy, 1999 : 27)

Bien que les habitudes syntaxiques et orthographiques de l'époque fussent loin d'être uniformes, le dialecte de Londres et de la cour avait d'ores et déjà acquis un statut national incontestable. Ce prestige était de surcroît renforcé par des préceptes formulés de façon répétée à l'intention des écrivains et des poètes, tel le suivant, émanant de Puttenham, un siècle après Caxton :

> "Ye shall […] take the vsual speach of the Court, and that of London and the shires lying about London within LX miles, and not much aboue."[2]

[1] W. Caxton, Prologue de sa traduction de *L'Énéide*, 1490.
[2] G. Puttenham, *The Arte of English Poesie*, 1589.

De nombreux scribes et imprimeurs de l'époque continuent toutefois à faire preuve de certaines pratiques graphiques non systématiques. Crystal (1995 : 66) cite notamment le cas des doubles consonnes et du *-e* final (*hadde, wel, whiche*) ; il montre que les imprimeurs hésitent par exemple entre *boke* et *book*, et entre *axed* et *axyd*, et il ajoute l'exemple du mot *fellow*, qui pouvait être transcrit, entre autres, *felow*, *felowe*, *fallow* et *fallowe*.

John Hart, dans son *Opening of the unreasonable writing of our Inglish toung*, publié en 1551, tente de convaincre les imprimeurs qu'il faut se débarrasser des lettres superflues. Il proposera par la suite, à l'instar de William Bullokar[1], de refondre totalement le système graphique de l'anglais. Mais c'est l'*Elementarie* de Mulcaster, publié en 1582, qui eut une influence décisive sur la standardisation graphique émergente, en recommandant d'employer telle ou telle graphie pour plus de huit mille mots différents (Crystal, 1995 : 67).

Au cours du XVIIe siècle, la codification graphique s'intensifie, notamment par l'intermédiaire de guides, de manuels pour enfants, et des premiers dictionnaires. Ces dictionnaires étaient à l'origine uniquement des listes alphabétiques de mots complexes, et surtout de lexèmes d'origine latine (les fameux *inkhorn terms*), qui étaient venus, non sans susciter la polémique, enrichir le lexique de l'anglais au cours du XVIe siècle, et ainsi participer au processus d'élaboration décrit par Haugen. C'est notamment le cas du premier dictionnaire anglais connu, *A Table Alphabetical* de Robert Cawdrey, publié en 1604, ainsi que de *Glossographia or the Interpretation of Hard Words*, de Blount, publié en 1656. Par la suite, sont inclus également des vocables argotiques, peu connus du public eux aussi, comme dans *An English Dictionary* de Elisha Coles, publié en 1676. Le premier dictionnaire à comprendre également les mots du vocabulaire courant est le *New English Dictionary*, de J.K., publié en 1702.

Tous ces ouvrages participèrent activement à l'uniformisation graphique de l'anglais et, à la fin du XVIIe siècle, comme l'indique Crystal (1995 : 67), "[t]he period of social tolerance of variant spelling came to an end; and as 18th-century notions of correctness emerged, poor spelling became increasingly stigmatized."

[1] W. Bullokar, *Booke at Large*, 1580.

1.1.3. Le siècle des prescriptivistes

Le XVIIIe siècle connaît en effet une période de débat linguistique intense, mené notamment par le mouvement augustéen, dont les auteurs les plus représentatifs furent Pope et Dryden. En 1712, Jonathan Swift propose la fondation d'une académie sur le modèle italien de l'*Academia della Crusca*, fondée en 1582, ou sur le modèle de l'Académie française, fondée par Richelieu en 1634. Son rôle serait de parachever la codification de la langue anglaise. En effet, d'après lui, "some Method should be thought on for *ascertaining*[1] and *fixing* our Language for ever"[2].

Swift craint en effet de voir la pérennité de ses œuvres mise en péril par l'évolution inéluctable de la langue. "[If] it were not for the *Bible* and *Common Prayer Book* in the vulgar Tongue, we should hardly be able to understand any Thing that was written among us an hundred Years ago."[3] Grâce à cette académie, qui stabilisera la langue à jamais, "the old Books will yet be always valuable, according to their intrinsick Worth, and not thrown aside on account of unintelligible Words and Phrases, which appear harsh and uncouth, only because they are out of Fashion."[4]

Certes, il n'y eut pas d'académie, mais le processus de standardisation se poursuivit néanmoins, notamment grâce à Samuel Johnson et à son *Dictionary*, publié en 1755, dont le but était d'uniformiser encore davantage le lexique et la graphie et de graver dans le marbre les vocables qu'il jugeait dignes de l'être. "Of the laborious and mercantile part of the people, the diction is in a great measure casual and mutable […]. This fugitive cant [...] cannot be regarded as any part of the durable materials of a language, and therefore must be suffered to perish with other things unworthy of preservation."[5], expliquait-il. La particularité de ce dictionnaire, qui constitue par certains aspects un tournant dans l'histoire de la lexicographie anglaise, est le recours à un corpus d'auteurs de l'époque.

Mais c'est surtout à la syntaxe que s'attaquèrent les prescriptivistes du XVIIIe siècle. Comme le précise Beal (2004 : 90), seule une poignée de grammaires anglaises parut avant 1700, mais ce chiffre s'éleva à cinquante entre 1700 et 1750, et à plus de deux cents au

[1] À l'époque, le verbe *ascertain* n'avait pas son sens actuel et signifiait "[t]o make (a thing) certain, definite, or precise, by determining exactly its limits, extent, amount, position, etc.; to decide, fix, settle, limit." *OED* en ligne.
[2] J. Swift, *A Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining the English Tongue, in a Letter to the Most Honourable Robert Earl of Oxford and Mortimer, Lord High Treasurer of Great Britain*, 1712.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*.
[5] S. Johnson, Préface du *Dictionary*, quatrième édition, 1773.

cours de la deuxième moitié du siècle. Parmi les grammairiens de l'époque les plus influents, on compte Robert Lowth, qui écrivit une *Short Introduction to English Grammar* en 1762, et Lindley Murray, Américain résidant en Angleterre, auteur d'une *English Grammar* en 1795. Ces deux ouvrages ont eu un rayonnement considérable, comme en atteste le nombre de rééditions de la grammaire de Murray, qui atteint le total de soixante-cinq, s'échelonnant sur un siècle (Beal, 2004 : 93). Cette influence est d'ailleurs encore très perceptible aujourd'hui.

Ce sont en effet eux qui, les premiers, condamnèrent le rejet de la préposition en fin de phrase (ou absence de *pied piping*), parce que cette structure était absente en latin et parce qu'ils accordaient une importance majeure à l'étymologie, *praepositio* signifiant « action de poser avant ».

Pour eux, le principe d'analogie, au sens de respect des distinctions qui différencient chaque paradigme, était primordial. Ils décrétèrent par conséquent l'omission du suffixe adverbial *-ly* agrammaticale, bien qu'elle fût extrêmement répandue, par exemple dans l'œuvre de Shakespeare[1].

De surcroît, mettant en avant la raison et la logique, ils proscrivirent les doubles superlatifs et comparatifs, malgré la nuance d'emphase qu'ils ajoutent. La négation multiple, pourtant présente dès le vieil anglais[2] et utilisée également dans beaucoup d'autres langues, mais pas en latin (Milroy et Milroy, 1999 : 53), fut, elle aussi, mise à l'index au cours du XVIIIe siècle pour son prétendu manque de logique. Le principe que Labov nomme *negative concord*[3] fut condamné pour la première fois par J. Greenwood (1711 : 160), qui considérait que "two Negatives, or two Adverbs of Denying, do in English affirm", et ce principe mathématique fut repris et popularisé par Lowth en 1763 (Beal, 2004 : 114). Cependant, comme le remarque Cheshire (1998), si l'on suit cette logique, cela signifierait qu'un nombre impair de négation est tout à fait acceptable. Les triples négations, comme :

(1) I never said nothing to no one.

---

[1] On pourrait citer par exemple : "How prodigall the tongue lends the heart vowes", *Hamlet*, I, 3, 116 ; et "methinks I am marvelous hairy about the face", *A Midsummer Night's Dream*, IV, 1, 24)

[2] Voir par exemple :

(i) For ne wæren nævre nan martyrs swa pined. (*Peterborough Chronicle*)
For not were never martyrs so tortured.

(ii) Forwhy to tellen nas nat his entente / To nevere no man, for whom that he so ferde. (Chaucer, *Troilus and Criseyde*, *c*. 1385)

(iii) Thou hast spoken no word all this while – nor understood nor neither. (Shakespeare, *Love's Labour's Lost*, V, 1, 1598)

[3] Labov, 1972.

sont pourtant condamnées.

La logique mise en avant par les grammairiens qui voudrait que les cas de *negative concord* soient interprétés positivement n'est en fait pas fondée, car, comme l'explique Labov (1972 : 784), les morphèmes de négation y sont très fortement accentués et aucun anglophone n'est donc susceptible de mal décoder la polarité de l'énoncé.

Johnson, bien que lexicographe, exprimait également ses préférences grammaticales. Il considérait notamment l'omission du pronom relatif comme un « barbarisme familier » et Visser (1963-73 : 540) observe d'ailleurs une réduction de l'emploi du relatif Ø au cours des XVIIIe et XIXe siècles. Cette consigne n'a cependant pas réussi à éradiquer le relatif Ø, mais elle est tout de même parvenue à reléguer son emploi en position sujet, pourtant très fréquent en anglais de la Renaissance, aux variétés non standard / informelles d'anglais moderne et contemporain[1].

Enfin, se fondant sur les grammaires latines, pourtant non adaptées à la langue anglaise, les prescriptivistes de l'époque maintinrent que l'anglais possédait des cas, alors que l'on n'observe qu'un reliquat de système casuel en anglais moderne, concernant uniquement le génitif, ainsi que les pronoms personnels et un pronom relatif. Par exemple, dans son *New Guide to the English Tongue*, 1793, Thomas Dilworth crée, entre autres, le vocatif *"O Book"* et l'ablatif *"From a Book"* du substantif *book* (Baron, 1982 : 132).

L'influence majeure de la grammaire latine sur les prescriptivistes du XVIIIe siècle résulte certainement de la pratique, courante encore peu de temps auparavant, de rédiger les textes scientifiques ou philosophiques en latin, comme en témoignent les célèbres ouvrages *Utopia* de Thomas More (1516) et *Principia* d'Isaac Newton (1689). De plus, ces grammaires anglaises constituaient bien souvent une préparation pour un futur apprentissage du latin (Watts, 1999 : 48). En outre, les grammairiens de l'époque, en se

[1] On le trouve en général dans des énoncés informels où la prédication incluse dans la relative, appelée alors pesudo-relative, apporte plus d'informations que celle de la principale. Cela explique son emploi fréquent dans les clivées :
(i) It was Helen drew his attention to that. (Kelman 1998 [1994] : 70)
dans les structures existentielles :
(ii) There were guys in Glancy's would do him a turn. (*ibid.* p 74)
ou présentatives :
(iii) I had a mate used to do that. (*ibid*. p 340)
Certains cas sont moins faciles à classer et à expliquer, comme par exemple (iv), avec un GN défini :
(iv) People forget about ye; the goodies I'm talking about, the only ones remember ye are the […] baddies. (*ibid*. p 194)

servant du latin comme base de référence pour codifier l'anglais, cherchaient à conférer à leur langue natale une part du prestige intellectuel et scientifique dont jouissait le latin.

Il est important de noter, incidemment, que les prescriptivistes du XVIIIe siècle sont souvent accusés à tort d'être responsables également de la condamnation de l'infinitif éclaté, que l'on associe fréquemment à leur intérêt pour la grammaire latine, où l'infinitif n'est qu'un seul et unique mot, impossible à scinder. Cette idée répandue est en fait erronée car, comme l'explique R. W. Bailey (1996 : 248[1]), la proscription de l'infinitif éclaté n'est mentionnée pour la première fois qu'en 1834 dans *le New England Magazine*[2].

Le nombre considérable d'ouvrages décrivant les pratiques grammaticales de l'élite dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle est à rapprocher des bouleversements sociaux de l'époque. Pendant cette période, marquée par les prémices de la Révolution Industrielle, le système économique féodal, fondé sur l'aristocratie et la possession de terres, s'est transformé graduellement en un système mercantile basé sur le commerce. Cela signifiait qu'il était dorénavant possible de gravir les échelons de la société. Cette nouvelle bourgeoisie émergente aspirait à une reconnaissance et à un statut similaires à ceux de l'aristocratie, qu'elle pensait ne pouvoir acquérir que si, elle aussi, maîtrisait parfaitement la langue écrite et savait éviter les nombreux écueils linguistiques signalés par les grammairiens. Elle était donc particulièrement avide de ce genre de guides normatifs.

Une autre classe sociale émergea également pendant la Révolution Industrielle, et c'est à elle en particulier que s'adressaient certains grammairiens, tels Thomas Spence, à la fin du XVIIIe siècle[3], et William Cobbet, au début du XIXe siècle[4]. Tous deux considéraient que les classes populaires ne pourraient s'émanciper que grâce à l'acquisition de la norme linguistique, qui, seule, ouvrait l'accès à la politique. En effet, à l'époque, de nombreuses demandes de réforme présentées au Parlement n'étaient pas examinées pour cause d'« agrammaticalité ». C'est la raison qui poussa Cobbett à agir :

> "The present project […] is to communicate to all uneducated Reformers, *a knowledge of Grammar*. The people, you know, were accused of presenting petitions *not grammatically correct*. And those petitions were *rejected*, the petitioners being *'ignorant'* [...]. Hence, men of a hundredth part of the mind of some of the authors of the Petitions were enabled [...] to infer

[1] R. W. Bailey, *Nineteenth-century English*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1996, cité par Beal, 2004 : 112.
[2] "The practice of separating the prefix of the infinitive mode from the verb, by the insertion of an adverb, is not unfrequent among uneducated persons. [...] I am not conscious, that any rule has been heretofore given in relation to this point: no treatise on grammar or rhetoric, within my knowledge, alludes to it. [...] The particle *To*, which comes before the verb in the infinitive mode, must not be separated from it by the intervention of an adverb, or any other word or phrase." ('P', 1834 : 469).
[3] T. Spence, *Grand Repository of the English Language*, 1775.
[4] W. Cobbett, *Grammar of the English Language, in a Series of Letters*, 1823.

> from this incorrectness that the Petitioners were a set of *poor ignorant creatures*, who knew nothing of what they were talking; a set of the *'Lower Classes'*, who ought never to raise their reading above that of children's books, Christmas Carrols, and the like." (*The Political Register*, 29 Novembre 1817, cité par Beal, 2004 : 98-99)

Les prescriptivistes de l'époque ont donc, comme nous l'avons vu, des motivations très diverses. Certains conservateurs, comme Swift, tentent d'annihiler tout changement linguistique afin de garantir la postérité des valeurs qui leur sont chères et ainsi de préserver l'ordre établi (Beal, 2004 : 94). D'autres, au contraire, voient la langue comme une arme puissante au service de la lutte des classes. Cependant, sur le plan linguistique, ils ont tous œuvré dans la même direction, vers une plus grande uniformité de la langue écrite. Il ne restait donc plus qu'à codifier et diffuser le standard émergent de la langue orale.

1.1.4. Émergence du RP

Bien que l'expression *Received Pronunciation* n'ait été employée pour la première fois dans son sens actuel qu'en 1869 par Ellis (1869[1] : 23), l'émergence d'un standard phonétique commença à se faire sentir dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Comme l'explique Mugglestone (2003 : 4),

> "[w]hen Thomas Sheridan began his elocutionary career in the late 1750s, even if the metropolitan accent of the court possessed evident (and higher) prestige, it had been seen as no disadvantage for either upper or under class to speak in a way influenced by their regional location. 'Even the gentry thought it no disgrace to speak with a provincial accent', as the historian Dorothy Marshall has noted of this time.[2]"

Cette situation se modifia rapidement : entre les années 1760 et 1800, on publia cinq fois plus d'ouvrages sur l'élocution qu'avant 1760, et cette tendance ne diminua pas avec l'arrivée du XIXe siècle (Mugglestone, 2003 : 3). Pour la première fois, il semblait possible et, selon Sheridan et ses partisans, souhaitable d'opter pour un accent non localisé à l'échelle du pays, qui permettrait d'unir les habitants et de niveler les inégalités sociales dues aux différences d'accent. Ces ouvrages, et en particulier le *Critical Pronouncing Dictionary* de John Walker, diffusèrent l'accent standard à acquérir, appelé proto-RP par Beal (2004 : 28). Ils se révélèrent extrêmement populaires, particulièrement auprès des personnes en quête de mobilité sociale, ainsi qu'auprès des précepteurs et des enseignants. En effet, le dictionnaire de prononciation de Walker, paru en 1791, fut réimprimé plus de cent fois jusqu'en 1904, et servit de base à plus d'une vingtaine d'autres ouvrages publiés

[1] A. J. Ellis, *Early English Pronunciation*, Oxford University Press Londres, 1869-1889.
[2] Mugglestone (2003 : 4). La citation de D. Marshall est extraite de *Industrial England 1776-1851*, 2e édition, Routledge and Kegan, Londres, 1982.

au cours du XIXe siècle. Cependant, bien loin de l'harmonie sociale voulue par ces orthoépistes, l'idéologie de l'accent « élégant », à l'opposé des « provincialismes vulgaires » n'a réellement fait qu'accentuer les distinctions sociales. La bonne société provinciale s'étant ralliée au standard supra-régional d'origine londonienne, une prononciation déviante ne pouvait plus qu'être le signe d'une origine modeste, agissant telle une barrière interdisant l'accès aux hautes sphères de la société à ceux qui ne maîtrisaient pas le sociolecte de l'élite (Mugglestone, 2003 : 24 *sq*.).

Un des phonèmes les plus concernés par cette fièvre orthoépiste est le /h/, dont l'omission est condamnée en premier par Sheridan (1762 : 34, cité par Beal, 2004 : 157). Cependant, le phonème /h/ était traditionnellement absent dans de nombreux mots d'origine franco-normande, tels que *herb*[1], *host*, *horrible*, *humble*, *hotel*, *hospital* et *humo(u)r*, et pas seulement dans les mots *hono(u)r*, *honest*, *hour*, *heir* et leur dérivés, comme c'est le cas actuellement.

C'est l'attention toute particulière que l'on portait à l'orthographe qui explique ce revirement phonétique. Johnson avait en effet conseillé, en matière d'élocution, de diverger le moins possible de la prononciation indiquée par la graphie, et ce précepte était très profondément ancré dans la pensée des orthoépistes de l'époque. Cette doctrine permettait ainsi d'affirmer implicitement la distinction entre les lettrés d'un côté, pour qui l'orthographe ne posait aucun problème, et les supposés « ignorants » de l'autre.

C'est cette préoccupation qui explique également que le /r/ dit intrusif ait été mis à l'index. Ce phénomène, qui accompagne la perte du /r/ non prévocalique en anglais, concerne surtout la prononciation des mots dans la chaîne parlée. Il fonctionne par analogie avec des suites comme *far away* ou *for us*, où le /r/, dit de liaison, est prononcé car il précède une voyelle. Le /r/ intrusif apparaît après /ɔː/, /ɑː/, ou /ə/ et devant une autre voyelle, comme dans les expressions *law and order* (/ˈlɔːrən(d)ˈɔːdə/) ou *the idea of* (/ðiaɪˈdɪərəv/), mais, ne correspondant pas à un graphème, il était évidemment à proscrire[2].

Un des principaux instruments de diffusion et de consolidation du RP fut le système éducatif et notamment les *public schools*, comme Eton, Harrow, Winchester ou Rugby.

[1] La prononciation sans /h/ de *herb* domine aujourd'hui encore en anglais américain.

[2] L'ajout d'un /r/ intrusif après le mot *idea* est d'autant plus naturel qu'il s'agit du seul mot courant de la langue anglaise qui s'achève par la diphtongue /ɪə/, mais pas par la lettre <r>. Les autres vocables courants se terminant par cette diphtongue ont des graphies variées : <-eer> (*deer*), <-ear> (*spear*), <-ier> (*pier*) ou <-ere> (*here*), mais ont tous en commun la présence d'un <r> final.

Daniel Jones, dans la première édition de son dictionnaire phonétique (1917[1]), appelle même le RP "*PSP*", ou *Public School Pronunciation*.

Bien qu'originellement destinées surtout à instruire gratuitement les natifs du comté d'origine sociale modeste, ces écoles accueillirent au cours des XVIIIe et XIXe siècles de plus en plus de jeunes garçons venus de tout le pays et dont les parents payaient les frais d'inscription :

> "As Jonathan Gathorne-Hardy has noted, out of 3,000 pupils who entered Eton between 1755 and 1790, only thirty-eight were the sons of tradesmen.[2] Between 1821 and 1830, two pupils alone can be said to represent the lower sections of society. By the following decade this had dropped to zero" (Mugglestone, 2003 : 222).

Auparavant éduqués principalement à domicile par des précepteurs, les fils de bonnes familles furent donc envoyés en grand nombre dans ces écoles comme pensionnaires, ce qui constituait ainsi une séparation totale d'avec leur dialecte régional natal, tout en assurant un contexte social pour le moins exclusif, qui facilitait l'apprentissage des traits distinctifs du *gentleman*.

L'enseignement du RP dans les *public schools* résultait principalement de l'influence des pairs, comme en témoigne un ancien élève du début du XXe siècle :

> "I spent my first term in a private hell of homesickness and fear that the boys would find out that I was not 'one of them' [...] I quickly acquired the right slang, and my parents were delighted with my new accent"[3] (Mugglestone, 2003 : 230).

À l'inverse, dans les écoles d'état qui apparurent à l'époque, l'acquisition du RP et de l'anglais standard faisait directement partie du programme scolaire. La sélection stricte des enseignants, dont le langage ne devait pas présenter la moindre trace de régionalisme, ainsi que la méthode pédagogique recommandée par les *HMI* (*Her Majesty's Inspectors of Schools*), consistant à corriger systématiquement, et même souvent à ridiculiser tout écart par rapport à la norme, assurèrent une large diffusion du standard phonétique et grammatical dans le pays. À défaut d'avoir complètement éradiqué les dialectes, comme cela était souhaité, le système éducatif n'a réussi qu'à produire des générations de locuteurs considérant leur propre dialecte comme inférieur et souffrant donc d'une insécurité linguistique patente. Comme l'explique un spécialiste de l'écossais,

> "the attitude of many generations of teachers to local Scots speech means that many Scots speakers have an ambivalent attitude to Scots: they are both proud of their 'guid Scots tongue' and also, at other times and in other contexts, ashamed of it as being 'ungrammatical'." [1]

[1] D. Jones, *An English Pronouncing Dictionary*, Dent, Londres, 1917.
[2] J. Gathorne-Hardy, *The Public School Phenomenon*, Hodder et Stoughton, Londres, 1977.
[3] C. Jarman, cité par J. Wakeford, *The Cloistered Elite*, Macmillan, Londres, 1969.

1.1.5. Système éducatif et insécurité linguistique : l'exemple de l'écossais

Il y a peu de temps, la correction systématique de toute déviance avait encore cours. Dans les années 1980 et 1990, en Écosse, on reprenait régulièrement les écoliers utilisant les prononciations traditionnelles *cannae* (/ˈkanɪ/) et *disnae* (/ˈdɪznɪ/), en lieu et place de *can't* et *doesn't*. Ce type d'intolérance linguistique est illustré notamment dans le roman *Glue*[2], de l'Écossais Irvine Welsh, qui contient un court dialogue entre un collégien et un enseignant, datant des années 1980, et montrant la réaction de l'enseignant face à une déviance de type lexical, pourtant très répandue en Écosse et dans le nord de l'Angleterre :

> It's Birrel, isn't it?
> **Aye**, Billy said.
> **Aye**? **Aye**? he sortay shrieks, pointing tae his specs. [...] Eyes are what you have in your head you stupid boy! We speak the Queen's English here. What do we speak?
> The Queen's English, Billy said.
> Do we indeed?
> Yes.
> Yes what?
> Yes, sir.
> That's better.

Le témoignage suivant, collecté sur le site de la BBC, évoque la situation linguistique dans laquelle un homme dit avoir évolué dans son enfance. Il met l'accent sur le contexte de diglossie[3] dans lequel il dit avoir vécu, et confirme implicitement le rôle de l'éducation dans cette tentative d'acculturation linguistique : "[i]n trying to learn to speak English down there as an everyday language (in Scotland I only used it with the teachers at the school) – I found my jaw ached from trying to pronounce the words day in day out."[4]

Au vu de l'influence du système éducatif sur la diffusion de l'idéologie du standard linguistique en Écosse, on comprend aisément que l'insécurité linguistique y soit un phénomène endémique, comme l'illustrent nombre de témoignages. En 1973, Macaulay a rassemblé des informations sur ce phénomène à Glasgow. Voici un des témoignages collectés :

> "Personally, I think it's difficult to talk. It is in tutorials at University. In the three years I didn't open my mouth once in the tutorials. It wasn't that I didn't have the ideas or the knowledge, it was just having to talk in front of other people. And in the University too, it's strange because a lot of them do have cultured accents, which doesn't help other people a lot because their accent isn't as good." (professeur dans le secondaire ; cité par Macaulay, 1997)

---

[1] A. Philp, "Dialect, Standard English, and the Child at Home and in School", *Scottish Corpus of Texts and Speech*, document 346, http://www.scottishcorpus.ac.uk/corpus/search/document.php?documentid =346.
[2] *Glue*, Irvine Welsh, 2001 : 70.
[3] Terme créé par Ferguson 1959, dans un article publié dans *Word* 15.
[4] Chris, d'Édimbourg, témoignage recueilli sur http://www.bbc.co.uk/voices/multilingual/scots.shtml#A.

Ces questions d'insécurité linguistique arrivent fréquemment dans les contextes de diglossie, où l'on observe une minoration de la langue en question, qui se voit dévalorisée par ses propres locuteurs. Voici le témoignage d'un homme, David Caplan, recueilli sur le site internet de la BBC, qui exprime un point de vue comparable et illustre le phénomène que Labov a nommé "linguistic self-hatred" (1966 : 489) et qu'il appliquait, lui, à certains locuteurs new yorkais :

> "I was born and brought up in Glasgow until I was twenty six. I associate my accent with poverty, ignorance and violence – all of which I have had first hand experience. [...] I am deeply ashamed of it and eternally grateful my children were born in the south of England."[1]

A. Philp, spécialiste de l'écossais et de l'anglais d'Écosse, détaille le processus d'insécurité linguistique et la responsabilité du système éducatif, et explique en quoi ce phénomène est potentiellement responsable de l'échec scolaire :

> "for some children in this mismatch situation, real difficulties may arise, because they gain the message from school – either explicitly or implicitly – that the school language is superior (it is 'correct') and the home language is inferior (it is 'wrong'). This obviously can create a tension for the child, since the home language is so close to his own identity and all that he values, and he is now being forced to choose between that home language and the world of the school, with the promise of achievement in life that success in school apparently implies. Many children, of course, balance the claims of these competing language worlds and their cultural and ideological implications well enough, but for many this linguistic tension may be a central cause of their growing disaffection with, and rejection of, the school – precisely because language and identity are so closely bound up together." [2]

Ce que Philp décrit à propos de l'Écosse avait déjà été signalé par Labov (1972) à propos de beaucoup de jeunes Noirs aux États-Unis qui sont en échec scolaire et souffrent de problèmes de lecture parce que le système éducatif ne prend que rarement en compte leur variété d'anglais, ainsi que l'impact retentissant que l'idéologie de la dichotomie correct / incorrect peut avoir sur leur apprentissage.[3] La situation en Écosse a fait l'objet d'un rapport en 2001[4], dont les points principaux ont été résumés dans la presse : "[a]lmost half of adults in Scotland lack basic literacy and numeracy skills, an international language expert has warned. Professor Joseph Lo Bianco said 44 per cent struggled to perform simple tasks such as reading a document […]."[5] Les systèmes éducatifs des États-Unis et

[1] http://www.bbc.co.uk/voices/multilingual/scots.shtml#A.
[2] A. Philp, "Dialect, Standard English, and the Child at Home and in School", *Scottish Corpus of Texts and Speech*, document 346, http://www.scottishcorpus.ac.uk/corpus/search/document.php?documentid =346.
[3] W. Labov, *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, 1972.
[4] J. Lo Bianco, J. *Language and literacy policy in Scotland*, Scottish Centre for Information on Language Teaching and Research, Stirling, 2001.
[5] S. MacKinnon, "Scots struggle with basic literacy", *The Scotsman*, 7/11/2001.

du Royaume-Uni, qui diffusaient encore il y a peu l'idéologie du standard[1] en faisant peu de cas de la diversité linguistique, ont donc certainement une part de responsabilité dans l'échec scolaire de nombreux locuteurs parlant une variété non standard de l'anglais.

L'insécurité linguistique, qui résulte directement de cette sacralisation de la norme, aura donc du mal à disparaître si l'on n'introduit pas un certain degré de relativité dans l'enseignement de la langue.

Ce panorama de l'histoire de la norme achevé, il s'avère primordial de se pencher à présent sur la variation en tant que telle, afin de voir brièvement quel intérêt elle a suscité chez les linguistes.

1.2. Histoire de l'étude de la variation

1.2.1. Naissance de la dialectologie

Au cours de la deuxième partie du XIXe siècle, les Néogrammariens ouvrirent la voie de la philologie comparative. On retient notamment de leurs travaux la loi de Grimm, qui montre la régularité des changements consonantiques dans les langues indo-européennes, et celle de Verner, qui a réussi à expliquer les exceptions dont souffrait la loi de Grimm. Ces travaux de recherche marquent le début de l'étude des grands principes du changement linguistique et des relations entre les langues. Entre autres, les philologues parviennent à conclure que les changements phonétiques ne sont jamais le fruit du hasard. Ils considèrent les dialectes dignes d'intérêt, mais pour eux, c'est surtout sur le plan diachronique qu'ils se situent, en tant que branche d'une langue parente.

Comme le montre Beal (2004 : 205), le *Neogrammarian Manifesto*, rédigé par Osthoff et Brugmann en 1878, encourage l'étude des dialectes, qui sont des langues vivantes, à la différence de l'indo-européen, qui pourtant suscitait davantage l'intérêt des philologues d'alors. Le premier à répondre au manifeste est Wenker, qui, en 1876, fait parvenir à des enseignants allemands une liste de faits de langue écrite en haut allemand qu'il leur demande de traduire en dialecte vernaculaire.

La fin du XIXe siècle voit donc les débuts de la géographie dialectale et les premiers pas des atlas linguistiques. Ces études sur le terrain, qui commencent surtout en France et en Allemagne et qui gagnent rapidement les îles britanniques et les États-Unis, font apparaître une variabilité qui paraît presque sans fin. Ces variations, qui semblent aléatoires

[1] L'expression « idéologie de la langue standard » provient de Milroy et Milroy, 1999.

et résistent à l'explication et à la prédiction, éloignent la géographie dialectale des préoccupations de la théorie linguistique, et sont la cause du peu de considération qu'elle suscite parmi les linguistes. Plusieurs travaux d'importance marquent néanmoins cette période. On compte notamment l'ouvrage majeur d'Alexander Ellis, *On Early English Pronunciation* (1869-89), qui est une mine d'informations sur les dialectes régionaux, mais qui n'a eu que peu d'influence, à cause de son alphabet phonétique idiosyncratique jugé trop complexe. En 1892, parut *Grammar of the dialect of Windhill in the West riding of Yorkshire*. Joseph Wright y démontrait que les dialectes régionaux ont leur propre grammaire, digne d'être étudiée. En 1873 fut fondée l'*English Dialect Society*, qui a édité un dictionnaire dialectal entre 1898-1905 ainsi qu'une grammaire en 1905.

Tous ces auteurs s'intéressent aux dialectes dits « purs », isolés et ruraux, et choisissent systématiquement leurs informateurs parmi les locuteurs qualifiés de *NORM*, acronyme de *nonmobile, older and rural males*. Leurs travaux trahissent un sentiment d'urgence, face à la menace de disparition des dialectes traditionnels, causée par la généralisation du système éducatif et du chemin de fer. Les dialectologues incluent des mots obsolètes, se désintéressent de la façon de parler des plus jeunes et de celle des populations urbaines.

Les atlas dialectaux sont des travaux d'envergure. Le *Linguistic Atlas of the United States and Canada* fut fondé en 1930 et sa publication prit plusieurs décennies, étant donné la taille des deux pays concernés. Le *Survey of English Dialects*, conçu par Dieth et Orton, fut inauguré en 1948. Les recherches ont duré dix ans et la publication de l'ouvrage s'est prolongée jusqu'en 1978.

1.2.2. Vers une théorisation de la dialectologie

À la fin des années cinquante, à cause de la définition que Chomsky donne de la théorie linguistique, qui exclut la variation, un divorce se produit entre théorie linguistique et dialectologie. Dans un effort pour systématiser les résultats observés sur le terrain, Weinreich (1954) et Stankiewicz (1957) posent les bases de la dialectologie structurale. La variation géographique est maintenant une superposition de phono-systèmes, séparés par des isoglosses, dont les différences sont illustrées par des paires minimales. Ces techniques permettent de conférer ordre et cohérence aux données que la géographie dialectale ne faisait que présenter sous la forme de résultats impressionnistes.

Les années soixante voient également le développement de la dialectologie générative, basée sur les méthodes de Kiparsky (1968) sur le changement linguistique. Ce type de dialectologie repose sur les techniques de la phonologie générative. À partir de formes profondes reconstruites, on cherche quelles lois phonétiques ont permis d'aboutir aux formes de surface. Les différences entre dialectes sont expliquées grâce à l'intervention de lois phonétiques différentes, ou de lois similaires ayant opéré dans un ordre différent.

Cette décennie a également vu un intérêt grandissant pour le vernaculaire des Noirs, avec le mouvement pour les droits civiques, et l'avènement de la créolistique, qui a constitué un enrichissement théorique considérable. Bien que beaucoup de linguistes spécialistes de ces questions aient été à l'époque obnubilés par la description de la langue comme un tout cohérent et dérangés par les phénomènes de variation, les créolistes et les spécialistes du vernaculaire des Noirs américains (AAVE) se sont attelés à la tâche de décrire des formes langagières non standard en établissant des méthodes d'analyse encore opérantes aujourd'hui.

1.2.3. La sociolinguistique

Dans les années soixante, les chercheurs en géographie dialectale ont commencé à incorporer la dimension sociale à leurs analyses et ce n'est qu'au milieu du XXe siècle que le terme *dialecte* fut utilisé pour qualifier des parlers de type urbain. Les toutes premières études urbaines furent réalisées avec une méthodologie traditionnelle de géographie dialectale. L'accent y était mis sur la notion de dialecte « pur », « authentique » et on y avait recours à des informateurs âgés, dans le but de retrouver des formes historiques.

Puis les chercheurs ont compris la nécessité d'obtenir un échantillon représentatif de la population et d'avoir accès à une parole spontanée. Pour éviter le paradoxe de l'observateur, ils conseillent de faire beaucoup parler les informateurs enregistrés et de leur demander de raconter une histoire vécue très riche en émotion, pour obtenir un résultat plus naturel. Toutes ces techniques, développées par Labov dans son étude du *Lower East Side* de New York, étaient inconnues des dialectologues traditionnels, qui se contentaient en général de poser une question précise dans le but d'obtenir une réponse particulière. Cette situation, proche de l'interrogatoire, ne permettait pas des réponses très spontanées de la part des intervenants. De plus, ces méthodes ne livraient que des résultats parcellaires, concernant uniquement le lexique et la phonétique. Il était impossible d'étudier la langue à l'échelle de l'énoncé ou du discours.

La sociolinguistique corrélationnelle fondée par Labov est basée sur des données quantitatives et cherche à établir des corrélations avec des variables non linguistiques, tels le sexe, le niveau social, l'ethnicité ou le réseau social. Par la suite, dans les années quatre-vingts, le traitement des données par ordinateur a facilité la gestion des informations nécessaire à ce type de linguistique.

C'est le champ de la phonétique qui a été le domaine privilégié de la sociolinguistique corrélationnelle. En effet, premièrement, il est plus facile d'obtenir de telles données, car les variables phonétiques étudiées apparaissent bien souvent à une fréquence élevée dans un corpus oral. Si l'on étudie, en revanche, un phénomène syntaxique, dont la fréquence est généralement moindre, on a plus de mal à réunir des données suffisamment nombreuses pour être exploitables. Ensuite, dans l'étude de phonèmes entrant en concurrence, le linguiste n'a pas à se demander si les deux variables sont synonymes ou si des nuances sémantiques les distinguent. Il semble que c'est précisément pour cela que l'étude de la variation syntaxique, même si elle comporte des difficultés intrinsèques, est un champ d'analyse particulièrement intéressant.

Les connecteurs en général et notamment les connecteurs interphrastiques sont des mots qui sont assez susceptibles de varier dans le temps, dans l'espace et sur l'axe social. C'est pour cela que nous avons choisi de nous y intéresser particulièrement. Les pronoms relatifs, par exemple, présentent une grande variabilité dans les variétés britanniques non standard (voir, entre autres, Romaine (1980) sur les pronoms relatifs en écossais, Milroy et Milroy (1999 [1985] : 63 *sq*.) pour une courte synthèse sur les relatives non standard, ainsi que Beal (2004) ou Anderwald (2004) pour quelques remarques sur les relatifs employés respectivement dans le nord et dans le sud-est de l'Angleterre). Cette variabilité touche même, comme on le sait, l'anglais standard (voir par exemple Malan (1999)).

L'alternance entre les complémenteurs *if* / *whether* et *that* / Ø, qui font elles aussi partie de l'anglais normé, ont été étudiées respectivement par Nakajima (1996) et, entre autres, par Bolinger (1972), Elsness (1984), Hawkins (2003) et Kaltenböck (2006). En outre, Kearns (2007) a montré que l'alternance entre *that* et Ø diffère sensiblement en fonction de la variété d'anglais utilisée. Par ailleurs, la concurrence entre *to* et Ø, que l'on rencontre notamment après le verbe *help*, a également suscité l'intérêt des linguistes. Les dimensions dialectales et sémantiques s'entremêlent particulièrement dans ce cas de figure, et c'est pourquoi nous avons choisi de l'aborder.

Les subordonnants adverbiaux constituent un pan de la grammaire anglaise souvent jugé périphérique. Comme ces subordonnants ont un contenu sémique, c'est plutôt sous l'angle sémantique qu'est étudié le choix de telle conjonction au profit d'une autre. La composante dialectale joue cependant un rôle fondamental dans l'emploi de *like* plutôt que *as* ou *as if*, et à travers cette étude, nous tâcherons de montrer qu'il est erroné de considérer la conjonction *like* comme un marqueur périphérique dans la grammaire de l'anglais.

Les particularités inhérentes à l'analyse variationniste des phénomènes syntaxiques impliquent que les protocoles de recherche en sociolinguistique ne sont pas toujours applicables. C'est donc en quelque sorte à la frontière entre diverses sous-branches de la linguistique que nous nous situons ici, à la croisée des chemins entre linguistique de corpus, diachronie et sociolinguistique.

Avant de clore ce chapitre préliminaire, nous allons voir comment les linguistes intéressés par la variation ont essayé de modéliser leur vision de la diversité de l'anglais.

1.3. Représentations modélisées de l'anglais

Certains linguistes travaillant sur la variation diatopique ont proposé des représentations de l'anglais dans sa globalité. Ils ont tenté de donner corps graphiquement à une situation linguistique qui, comme nous l'avons dit, est sans précédent. Chaque diagramme s'inscrit dans un mode de pensée différent, parfois empreint de considérations idéologiques sous-jacentes. La comparaison de ces représentations est riche d'enseignements et montre l'évolution de la conception de l'anglais dans sa globalité.

1.3.1. Les modèles arborescents

La première représentation est celle de Peter Strevens, qui date de 1980[1] (Figure 1). Elle a été reprise et adaptée par Crystal (1995 : 107) dans une version légèrement amendée et un peu plus complète (Figure 2). Ce modèle arborescent a la particularité de combiner deux perspectives. Comme on le voit, il possède tout d'abord une dimension géographique, puisqu'il indique de façon visuelle l'étendue du monde anglophone. Cela permet de constater immédiatement que tous les continents sont concernés, et que l'appellation de « langue mondiale » par Chevillet (1991) est amplement justifiée.

[1] Publié pour la première fois dans *Teaching English as an International Language*, Pergamon Press, Oxford, 1980.

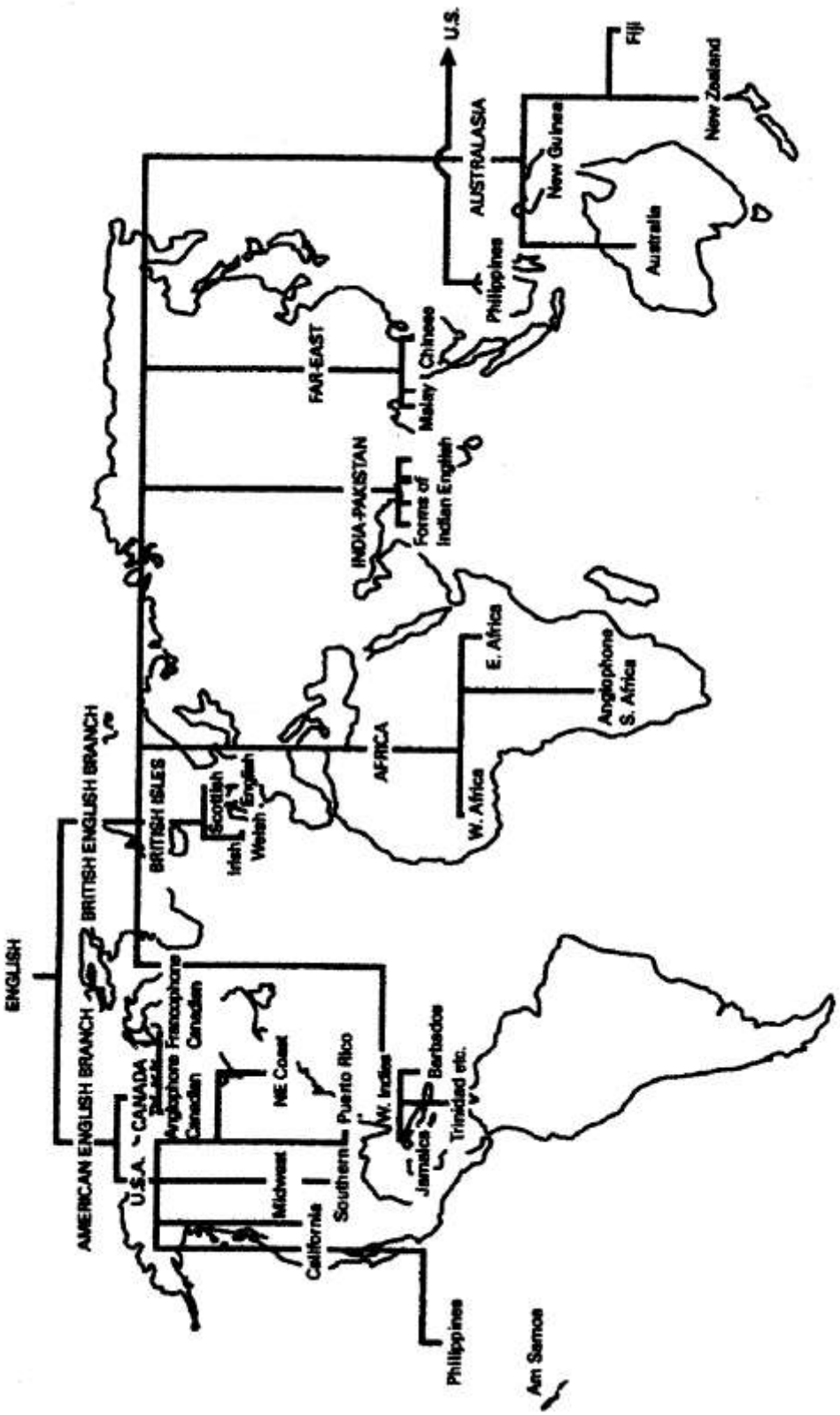


Figure 1. Représentation arborescente de Strevens (1980)

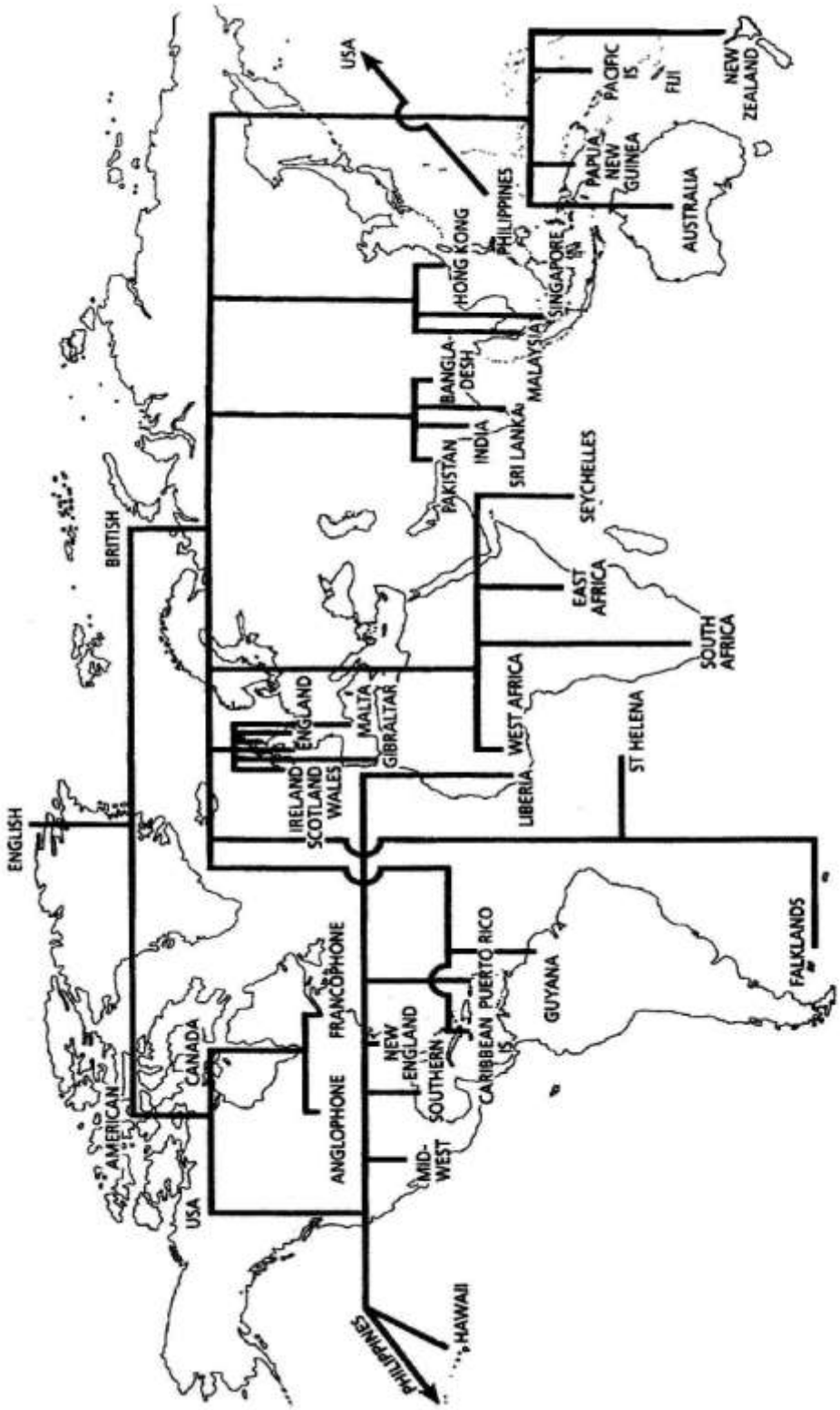


Figure 2. Représentation arborescente de Crystal (1995)

Ces deux modèles exposent également la composante diachronique de la diffusion de l'anglais dans le monde, car ils se présentent sous la forme d'un arbre généalogique, ce qui traduit une vision génétique de la langue, dans la tradition des Néogrammairiens. Ce type de diagramme met en lumière les entités appelées *Englishes* qui peuvent potentiellement devenir des langues séparées. L'accent est donc mis ici sur la fragmentation de l'anglais.

Ces deux représentations phylogénétiques retracent les grandes étapes qui composent l'expansion coloniale britannique et l'éclatement linguistique de l'anglais. Le premier embranchement correspond au grand schisme américano-britannique du XVIIe siècle qui suivit les installations à Jamestown, en 1607, et à Plymouth, en 1620.[1] Puis vint le tour des Caraïbes, envahies au cours du XVIIe siècle[2]. Les Indes furent colonisées entre le XVIIe siècle et le XVIIIe siècle. Ensuite, les Britanniques s'établirent au Canada pendant le XVIIIe siècle – hormis à Terre-Neuve, dont la colonisation date de la fin du XVIe siècle. Le début de l'installation d'une colonie pénale en Australie date de 1786, et la Nouvelle Zélande fut colonisée peu après, en 1792. Hong Kong et certains territoires d'Asie du sud-est furent placés sous tutelle britannique au XIXe siècle, en même temps que la majorité des territoires conquis en Afrique.

Ces deux modèles présentent plusieurs qualités. Leur dimension diachronique est intéressante, car elle permet par exemple de montrer que l'anglais de la Jamaïque est lié à l'anglais britannique, alors que celui de Porto Rico, pourtant géographiquement proche, s'apparente à l'américain.

La version de Crystal permet également de distinguer l'anglais du Liberia de celui des autres pays d'Afrique anglophones. De nombreux Libériens sont en effet les descendants d'esclaves américains affranchis, qu'une société philanthropique fondée en 1816, l'*American Colonization Society*, a aidés à s'installer sur le territoire africain. Cependant, cette insistance sur la notion de filiation est quelque peu problématique, surtout dans le cas du Liberia, car si l'anglais du Liberia est apparenté à une autre variété d'anglais, c'est certainement plus à l'AAVE qu'au *General American*.

[1] En termes linguistiques, ce grand schisme se traduit notamment par la présence ou l'absence de rhoticité. Aux États-Unis, le /r/ est toujours prononcé – hormis en *African American Vernacular English*, dans le sud ainsi que dans le dialecte traditionnel de la Nouvelle Angleterre – tandis que le RP a perdu son /r/ non prévocalique au cours du XIXe siècle.

[2] La Jamaïque, par exemple, fut conquise en 1655.

De plus, dans les deux versions, certaines distinctions semblent manquer. Les locuteurs L1 et L2[1] sont mis sur le même plan, comme par exemple au Canada anglophone et francophone. Les indications de lieu, plutôt que de variété d'anglais, entraînent un certain flou dans les désignations. Par exemple, que représente la mention « Papouasie-Nouvelle-Guinée » ? On y parle à la fois l'anglais et une autre forme langagière apparentée mais très éloignée de l'anglais, le tok pisin, dont nous reparlerons amplement par la suite. Le tok pisin est-il considéré par Strevens et Crystal comme une variété d'anglais ou évoquent-ils uniquement sur ces deux cartes l'anglais de Papouasie-Nouvelle-Guinée ? Ce pays d'Océanie étant très particulier, il est un peu gênant de le mettre sur le même plan que l'Australie et la Nouvelle-Zélande, car les situations linguistiques y sont très différentes, notamment pour des raisons de contact et d'interférence linguistiques.

Par ailleurs, la double dimension géographique et diachronique pose certains problèmes. Dans un arbre généalogique des langues, la distance verticale représente normalement un écart par rapport à la langue-mère et la distance horizontale correspond à une difficulté d'intelligibilité entre deux langues-filles. Spatialement, les Malouines[2] et la Nouvelle-Zélande sont plus éloignées de l'Angleterre que l'Écosse, mais elles en sont plus proches linguistiquement. Ces variétés australes sont certainement plus faciles à comprendre pour un Anglais que, par exemple, le dialecte vernaculaire de Glasgow, qui était, rappelons-le, sous-titré pendant les quinze premières minutes d'un film de Ken Loach de 2002 dans les salles de cinéma britanniques. L'Écosse est mise sur le même plan que le Pays de Galles et l'Irlande, mais sa situation linguistique est loin d'être identique. Les Basses Terres d'Écosse ont été peuplées par des Angles dès le VIIe siècle, peu après l'invasion de l'Angleterre (450). Ensuite, la variété d'anglais septentrionale, l'écossais, a évolué de façon autonome, en tant que langue officielle séparée de l'anglais, et ce jusqu'en 1707, date de l'union des Parlements. En revanche, les anglophones n'ont commencé à s'installer au nord-est du Pays de Galles qu'au XIIIe siècle, soit six siècles plus tard. L'Irlande, après une incursion rapide des anglo-normands au XIIe, n'est envahie massivement qu'au XVIIe siècle, soit un millénaire après les Basses Terres d'Écosse.

[1] L1 (langue maternelle), L2 (langue seconde), L3 (langue étrangère) sont les termes de Quirk *et al.*, 1972.
[2] Les Malouines sont indiquées sur la carte de Crystal, mais pas sur celle de Strevens.

1.3.2. Le modèle circulaire

Les difficultés propres à la représentation graphique de l'histoire de l'anglais sont absentes des deux modèles circulaires suivants, qui, eux, sont purement synchroniques, et positionnent la norme au centre et les dialectes en périphérie. Il s'agit des diagrammes de McArthur (1987) et de Görlach (1988-90).

Figure 3. Le modèle de McArthur (1987[1])

On peut tout d'abord se demander comment ces deux linguistes ont résolu la question des limites. McArthur fait le choix délibéré de faire sortir les rayons du cercle et les frontières sont donc estompées. Chez Görlach, les limites sont déterminées, mais il ajoute une zone de flou nécessaire, indiqué par des parenthèses et des barres obliques, comme par exemple « JamE / C », à savoir anglais / créole jamaïcain. Nous reviendrons en détail sur ces questions de frontières dans le chapitre 3.

[1] T. McArthur, "The English languages?", *English Today* 11, Juillet 1987.

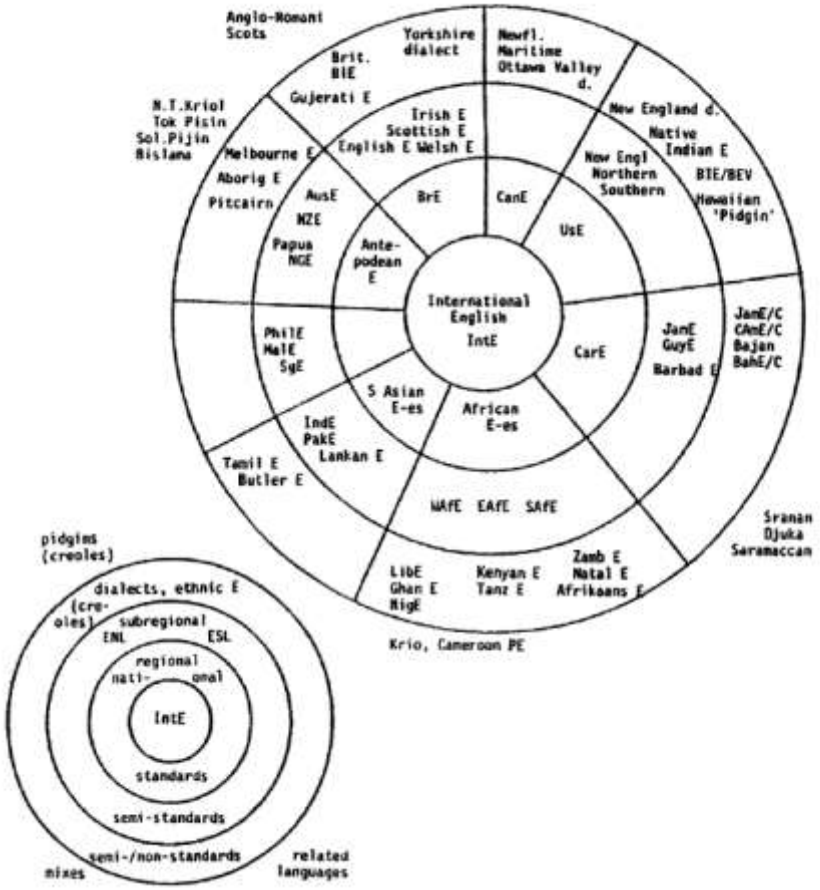


Figure 4. Le modèle de Görlach (1988-90[1])

Une différence majeure distingue les deux représentations. Le modèle de McArthur révèle le parti pris idéologique de mettre tous les dialectes au même niveau. Au point de vue strictement linguistique, en effet, toutes les variétés d'anglais constituent des dialectes. Les connotations dépréciatives associées au mot dialecte ne correspondent pas à la réalité linguistique, et le *BBC English* ou le *Network Standard* ne sont en fait pas moins des dialectes que ne le sont l'AAVE ou l'anglais d'Écosse. Cependant, au niveau sociolinguistique, ce parti pris n'a pas de sens, car il existe en effet un continuum qui sépare deux pôles linguistiques. Si l'on prend l'exemple du continuum qui a cours en Écosse, on y observe le (*near*-)RP à un point et l'écossais au point opposé. Entre ces deux extrêmes se trouve l'anglais d'Écosse, comme l'illustrent les deux exemples suivants, mêlant phonétique, morphologie et lexique :

[1] M. Görlach, "The Development of Standard English", *Studies in the History of the English Language*, Winter, Heidelberg, 1990.

[+ écossais]	**anglais d'Écosse**	**[+ RP]**
/'hem/ <hame>	/'hom/	/'həʊm/ <home>
<a(h) dinna ken>	/a do'no/~/a 'donʔ 'no/~/a 'dont 'no/	/aɪ 'dəʊnt 'nəʊ/

Tableau 2. Continuum linguistique écossais

Ce défaut est absent du modèle de Görlach, où la distance par rapport au centre équivaut bien à l'écart par rapport à la norme.

Enfin, comme chez Strevens, la différence L1 / L2 / L3 n'est pas indiquée dans le diagramme de McArthur, qui va jusqu'à mettre sur le même plan l'australien (L1), l'anglais pakistanais (L2) et l'anglais japonais (L3).

1.3.3. Les trois cercles concentriques de Kachru et le modèle de Modiano

C'est justement cette distinction qui est illustrée par le modèle de Kachru (Fig. 5). Il y différencie le cercle interne, qui a l'anglais pour langue maternelle ; le cercle externe, où il est la langue officielle dans l'éducation et l'administration ; et le cercle en expansion, qui utilise l'anglais pour le commerce international[1].

Kachru, linguiste indo-américain, a plusieurs objectifs. Tout d'abord, s'il ne prend pas à son compte la distinction tripartite entre ENL (*English as a Native Language*), ESL (*English as a Second Language*) et EFL (*English as a Foreign Language*), c'est parce qu'il préfère ne pas avoir recours à la notion de *nativeness*. En effet, pour lui, il existe d'une part une *genetic nativeness*, mais également d'autre part une *functional nativeness* (Kachru, 1997 : 4-5). Rien n'empêche en effet quelqu'un dont les parents ne sont pas anglophones de maîtriser parfaitement l'anglais.

Par ailleurs, une des nouveautés de ce modèle est qu'il met en avant le caractère polycentrique de l'anglais[2]. Kachru explique que les pays du cercle interne sont prototypiquement des pourvoyeurs de norme, que les pays du cercle externe sont en train d'établir leur propre norme, tandis que les pays du cercle en expansion s'alignent sur des normes extérieures. En effet, dans les pays du cercle externe, l'anglais a plus de fonctions intranationales qu'internationales. Par conséquent, les locuteurs de ce type n'ont aucune raison pragmatique de chercher à calquer leur anglais sur celui de Grande-Bretagne ou des

[1] Les termes L1 / L2 / L3 reprennent la trichotomie faite par B. Strang (*A History of English*, 1970) : A / B / C- speakers, qui correspond à la distinction ENL / ESL / EFL créée par Quirk *et al*., 1972.
[2] Il s'inscrit ainsi dans la lignée de Stewart (1968), qui différencie la standardisation monocentrique de la standardisation polycentrique.

États-Unis. Un par un, au moins les principaux pays du cercle externe vont donc devenir endonormatifs, plutôt qu'exonormatifs.

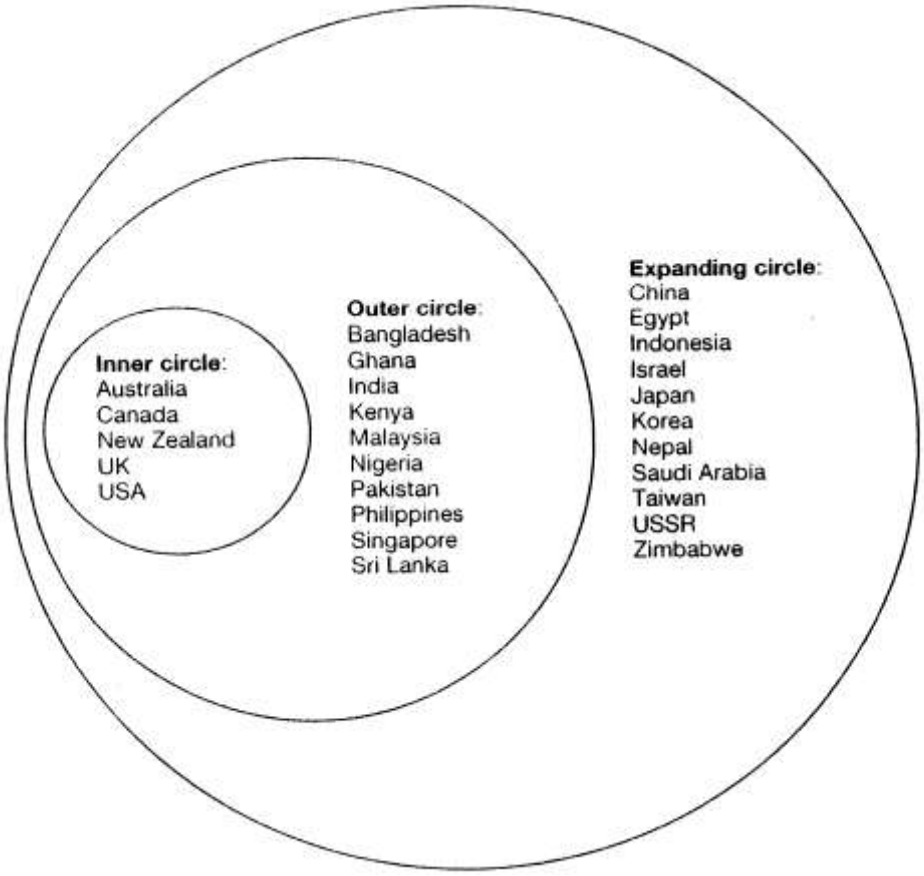


Figure 5. Les trois cercles concentriques de Kachru (1983[1])

Pour ce qui est des défauts de cette représentation, on regrettera sans doute que ce modèle qui met en avant la polycentricité de l'anglais s'intitule « les trois cercles concentriques ». Par ailleurs, on peut se poser la question de l'absence de l'Afrique du Sud dans ce diagramme. Certes, toute la population n'y est pas anglophone, mais ce pays est souvent tout de même considéré comme un membre à part entière du cercle interne. En fait, au recensement de 1991, il était montré que 45 % des Sud-Africains ont une connaissance orale de l'anglais, qui joue le rôle de *lingua franca*. L'anglais est employé dans les foyers de 8,2 % de la population. L'afrikaans est la langue première de 13,3 % des Sud-Africains, tandis que la somme des locuteurs de l'isizulu et de l'isixhosa correspond à 40 % de la

[1] B. Kachru, *The Indianization of English : the English Language in India*, Oxford University Press, Dehli / New York, 1983, cité par Bauer, 2002.

population[1]. Ce pays semble donc faire partie du cercle externe et aurait pu être mentionné[2].

Enfin, un dernier modèle, celui de Modiano, montre l'anglais dans sa globalité sous un autre angle. Ce schéma n'est ni diachronique, comme les arbres généalogiques de Strevens et de Crystal, ni sociolinguistique, comme le modèle de Görlach. Il se différencie du diagramme de McArthur, car il fait la distinction entre les différentes sortes d'anglophones. Enfin, contrairement à Kachru, il ne place pas les locuteurs natifs au centre.

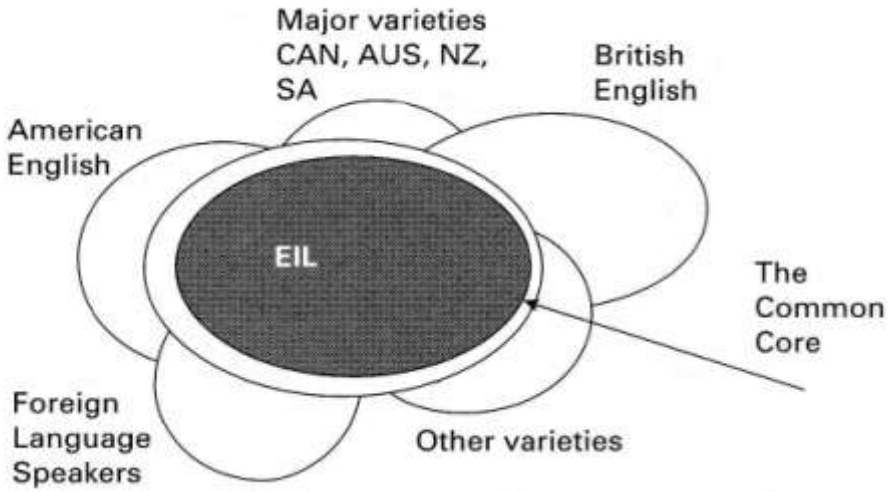


Figure 6. Le modèle de Modiano (1999 : 10[3]) : l'anglais langue internationale

Bien qu'il y ait de nombreuses différences entre les variétés d'anglais, il existe un ensemble commun, composé des traits linguistiques partagés par tous, le *common core*, auquel s'ajoutent les sous-ensembles propres à chaque variété représentés sous la forme de zones circulaires externes au centre commun. À la différence de Kachru, Modiano accorde un statut spécial à la Grande-Bretagne et aux États-Unis ; il ne met donc pas en avant l'autonomisation progressive des autres pays du cercle interne. Par ailleurs, il ne montre pas la particularité des pays du cercle externe. L'appellation « autres variétés » regroupe indifféremment pidgins, créoles, et variétés en voie de stabilisation endonormative, tel l'anglais de l'Inde. Ce modèle s'éloigne donc du schéma de Kachru, qui conférait un statut

[1] Ces chiffres proviennent du site http://www.southafrica.info/about/people/language.htm#afrikaans, consulté le 1/12/2008.
[2] Dans la mesure où toute tentative de modélisation se heurte à des problèmes de classification, il est évident que leurs auteurs se voient contraints de simplifier quelque peu. On a par exemple reproché à Kachru de considérer tous les anglophones d'Inde sur un pied d'égalité, alors que toutes les situations ne sont pas comparables.
[3] M. Modiano, 1999, "Standard English(es) and educational practices for the world's lingua franca", *English Today* 15/4, 3-13.

aux innovations observées dans les variétés d'anglais d'Australie, d'Irlande, de Nouvelle-Zélande ou du Canada, ainsi que dans les pays du cercle externe. Ce que tente de faire Modiano, qui travaille sur l'anglais international, c'est de légitimer l'anglais parlé par les locuteurs L3, en les situant sur un pied d'égalité avec les autres types d'anglophones.

Quelle que soit la représentation utilisée, la fragmentation de l'anglais est une donnée évidente. Nous allons donc à présent tenter de comprendre comment cette fragmentation a pu se produire et nous essaierons de voir si la force centrifuge qui éloigne les variétés les unes des autres l'emporte sur la tendance inverse ou si elle se subordonne au contraire à une force centripète dominante.

CHAPITRE 2
HÉTÉROGÉNISATION DE L'ANGLAIS
LA FORCE CENTRIFUGE EN ACTION

Les deux tensions qui s'opposent dans le rapport à la norme sont les forces centrifuge et centripète. Elles correspondent aux tendances contraires que Saussure appelait « esprit de clocher » et « force d'intercourse » (1969 [1916] : 281 *sq.*), qui interviennent dès que deux langues ou deux variétés d'une même langue sont en présence.

Les sciences sociales les expriment sous les traits d'une dichotomie pouvoir / loyauté ou statut / solidarité (Milroy et Milroy, 1999 : 49) ou encore sous la forme d'une opposition entre norme sociale et norme communautaire (Romaine et Reid[1], 1976 : 85). En effet, maîtriser la norme est bien souvent une condition *sine qua non* pour gravir l'échelle sociale ; elle possède donc un prestige apparent (*overt prestige*) et s'oppose en cela au prestige latent des traits non standard encouragés par les pairs (*covert prestige*). Afin d'étudier les mécanismes qui sous-tendent le phénomène de diversification, nous allons traiter dans un premier temps de la question de l'identité, puis nous aborderons les concepts d'*Englishes*, de créole et de pidgin, avant de nous interroger sur la notion même de langue et sur les frontières de l'anglais.

2.1. Résistance face à la norme : la langue symbole identitaire

2.1.1. La notion d'identité

Les phénomènes de résistance face à la norme uniformisatrice environnante sont multiples mais reposent en fait sur un grand principe, celui de l'identité sociale, conjugué au facteur temps.

L'identité est définie par R. Jenkins (2004 : 5[2]) comme :

> "the systematic establishment and signification, between individuals, between collectives, and between individuals and collectives, of relationships of similarity and difference"

[1] S. Romaine et E. Reid, "Glottal Sloppiness ? A Sociolinguistic View of Urban Speech in Scotland", *Teaching English : The Journal of Teachers of English in Scotland* 9, 1976, 12-28.
[2] R. Jenkins, *Social Identity*, 2ème édition, Routledge, Londres, 2004.

Giles et Smith (1979 : 52) rappellent que c'est le psychosociologue Tajfel qui le premier a montré quels processus entrent en jeu dans ces phénomènes de différenciation identitaire :

> "Tajfel (1974[1]) proposes that when members of different groups are in contact, they compare themselves on dimensions which are important to them, such as personal attributes, material possessions and so forth. He suggests that these 'intergroup social comparisons' will lead individuals to search for, and even create, dimensions on which they can make themselves positively distinct from the outgroup."

Schneider (2003 : 230) développe la description de ce phénomène socio-psychologique et précise pourquoi c'est la langue qui est un marqueur d'identité privilégié.

> "For an individual as well as a community, defining one's identity implies a need to decide who one is and, more importantly, who one wishes to be. [...] While other means of expressing solidarity and identity boundaries may be costly and sometimes difficult or impossible to achieve, choosing in-group specific language forms is a relatively simple and usually achievable goal, and thus a natural choice as a means of identity expression."

Plusieurs composantes entrent en jeu dans cette différenciation identitaire, dont le genre, le niveau social, l'ethnicité, la nationalité ou l'appartenance à une région géographique, à un réseau social, ou à une tranche d'âge. Nous n'évoquerons que les principaux aspects de la formation identitaire et leur influence sur la langue.

2.1.2. Identité sexuelle

Il a été démontré, notamment par Trudgill (1974[2]) et Labov (1978), que les femmes ont plus tendance à adopter les normes de prestige que les hommes. Quelques années auparavant, Craig (1971) avait déjà constaté cette plus grande orientation vers la norme chez des écolières antillaises. Au cours de son expérience en Jamaïque, il avait également observé le phénomène suivant :

> "[i]n one or two instances boys, when not aware of being observed by teachers, etc., amused themselves by a somewhat exaggerated mimicry of girlish voices conveying bits of standard speech. The point of the mimicry seemed to be that femininity or lack of toughness was to be associated with standard speech." (Craig, 1971 : 381)

Par ailleurs, Smith et Giles (1979) font l'observation suivante :

> "it was found that not only are RP-accented women [seen] as more competent than their regional accented counterparts, they are also perceived as less weak, more independent, adventurous and feminine. In other words, upward convergence for women may glean a greater array of rewards than the same speech strategy adopted by a male." (Smith et Giles, 1979 : 49)

[1] H. Tajfel, "Social identity and intergroup behaviour", *Social Science Information* 13, 1974, 65-93.
[2] P. Trudgill, *Social Stratification of English in Norwich*, Cambridge University Press, 1974.

Parallèlement, plusieurs chercheurs, dont Loban (1966[1]), repris par Dillard (1971 : 403), ont constaté que l'écart par rapport à la norme dans une population d'enfants noirs américains diminue progressivement entre sept et quatorze ans, mais qu'il augmente à nouveau à partir de quatorze ans chez les garçons. Le désir de mettre l'accent sur sa masculinité à partir de la puberté va donc de pair avec un emploi accru de formes non-standard.

2.1.3. Identité sociale

D'innombrables analyses sociolinguistiques montrent des corrélations entre langue et niveau social. Parmi les plus anciennes, on compte notamment l'étude de la rhoticité ou de la non rhoticité des New-Yorkais (Labov, 1966), ainsi que celle sur l'opposition entre /n/ et /ŋ/ à Norwich (Trudgill, 1974). Les facteurs qui expliquent la persistance de particularités sociolinguistiques stigmatisées se fondent sur la notion de prestige latent, véhiculé par le réseau social (L. Milroy, 1980[2]) et par la pression des pairs. La persistance de ces formes langagières est perçue comme un signe de loyauté envers le groupe, et est associée aux connotations de virilité que l'on vient d'évoquer. La dimension sociale va d'ailleurs souvent de pair avec les questions d'identité ethnique ou régionale, voire nationale. Milroy et Milroy (1999 : 50) décrivent le cas d'un jeune homme de Belfast qui s'est fait littéralement attaquer physiquement pour avoir prononcé le mot *pull* de façon standard (/ˈpʊl/), alors qu'en dialecte non standard il se prononce de manière identique à *pool* (/ˈpuːl/).

2.1.4. Identité ethnique

Le cas des dialectes vernaculaires des Noirs, et en particulier celui de certains Noirs américains, a suscité beaucoup d'intérêt et de polémique depuis les années soixante. Tout d'abord, on s'est interrogé sur la place et l'origine de cette variété. Certains linguistes estiment que toutes les particularités de l'AAVE trouvent leur origine dans les dialectes régionaux des îles britanniques, tandis que les linguistes dits substratophiles recherchent les racines de l'AAVE dans les langues d'Afrique de l'ouest et les créoles atlantiques.

[1] W. Loban, "The languages of elementary school children", *Research Report No. 1*, National Council of Teachers of English, Champaign, Illinois, 1966.
[2] L. Milroy, *Language and Social Network*, Blackwell, Oxford, 1980.

Par exemple, Dillard (1971) dresse la liste des points communs entre l'AAVE et les créoles caribéens. Il mentionne, entre autres, des cas d'absence d'inversion dans les questions chez certains jeunes locuteurs noirs américains :

(1a) What your name is?

et fait le parallèle avec le basilecte jamaïcain, par exemple, où l'inversion n'existe pas :

(1b) /wer hi iz/ (1971 : 398)

De plus, comme les locuteurs de nombreux créoles, certains Noirs américains ne pratiquent pas la distinction entre sujet et objet et ne différencient pas toujours les genres pronominaux. Dillard mentionne également comme caractéristiques communes l'absence de copule, l'absence d'accord sujet-verbe et l'absence du morphème -ED, ainsi que ce qu'il appelle « les pluriels non-redondants », qui aboutissent par exemple à la forme *the bottles* employée simultanément à la forme *sixteen bottle* (Dillard, 1971 : 400 *sq*.).

En fait, il y a certes des africanismes qui survivent en AAVE, que la plupart des linguistes s'accordent à considérer comme à un stade de décréolisation avancée[1], mais le vernaculaire des Noirs n'en demeure pas moins un dialecte de l'anglais, avec plus de points communs que de différences avec l'anglais standard.

Si certains Noirs américains parlent un dialecte très différent de l'anglais standard, c'est notamment parce que, comme l'explique Mufwene (1997), "African Americans and whites […] in North America do not typically socialize routinely across their ethnic boundaries." Milroy et Milroy (1999 : 156) mentionnent d'ailleurs un chiffre significatif, provenant de Patricia Williams, avocate américaine, sur les mariages interethniques : 30 % des hommes et 50 % des femmes d'origine caribéenne nés en Grande-Bretagne se marient avec des Blanc(he)s. Le pourcentage de mariages interraciaux chez les Américains noirs est de 2 %.

Wolfram (2004 : 319) reprend des chiffres de Bailey (2001 : 66[2]) et donne également des informations démographiques éclairantes. En 1970, plus d'un tiers des Noirs américains vivaient uniquement dans sept villes, à savoir New York, Chicago, Detroit, Philadelphie, Washington, Los Angeles et Baltimore. Il mentionne également le cas de la ville de Detroit, qui comptait 83 % de Noirs en 2000, contre 37 % dans les années soixante.

[1] Voir chapitre suivant pour une explication sur la décréolisation et la débasilectalisation.

[2] G. Bailey, "The Relationship between African American Vernacular English and White Vernaculars in the American South : A sociocultural history and some phonological evidence", in S. Lanehart, *Sociocultural and Historical Contexts of African American English*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2001, 53-92.

Cet enclavement ethnique, conjugué à une ségrégation *de facto*, explique donc la persistance de différences ethnolinguistiques.

Au vu de ces données démographiques, on est en droit de se demander si l'AAVE se recentre progressivement vers l'anglais américain général, ou s'il évolue au contraire de façon complètement autonome par rapport à l'anglais des Blancs. À ce sujet, Labov, dans Fasold *et al.* (1987 : 6) explique que les données observées sont contradictoires.

D'après lui, le changement vocalique des villes du nord (*nothern city shift*), qui a profondément modifié les voyelles de nombreuses villes près des grands lacs, n'affecte pas les Noirs. On trouve le même type d'observation concernant d'autres particularismes régionaux, tels le pronom *youse*, l'emploi positif d'*anymore* ou le recours à *need* + V-EN (Murray, Frazer, Simon, 1996 : 265), qui eux non plus ne sont pas en usage chez les Noirs. Dans le même temps, l'AAVE présente des innovations récentes qui n'existent pas chez les Blancs, tel l'emploi d'un *-s* de troisième personne pour indiquer un passé narratif, observé à Philadelphie (Labov, dans Fasold *et al.*, 1987 : 8) ou de *be done* pour indiquer le futur antérieur (Labov, 1998 : 110)[1].

Cependant, parallèlement à cela, de nombreuses particularités de l'AAVE, comme par exemple l'absence d'inversion dans les questions, sont récessives (Wolfram, 2004 : 334), et les marqueurs de pluriel et de passé se calquent de plus en plus sur l'anglais standard (Kautzsch, 2004 : 353). Les situations sont multiples et, bien qu'un grand nombre de Noirs restent isolés socialement du reste de la population, la classe moyenne, en augmentation depuis le mouvement pour les droits civiques, s'intègre linguistiquement aux standards américains. Comme l'explique Baugh (1983 : 337),

> "Black Americans are finally 'melting into the American cultural pot,' although at a much slower rate than white immigrants who, by comparison, are relatively newcomers as residents of the United States."

[1] Par ailleurs, il a été prouvé que l'utilisation d'un ethnolecte comme le *patwa* jamaïcain dans un pays où l'anglais est la langue principale reflète l'attitude des locuteurs face à la société dominante. Comme le démontre V. Edwards (*Language in a Black Community*, College-Hill Press, San Diego, 1986), rapporté par Romaine (1988, 195-6), "the greater the degree of criticalness of the speaker to white society, the more likely he is to be a frequent user of patois. Others had of course linked the use of talking black with black youth culture, Rastafarianism, reggae, etc. [...]. Patois is used as a symbol of black identity and defiance to mainstream society which stigmatizes blackness. Particularly when used in formal situations it constitutes what Halliday (1978 : 164) has called an 'anti-language' " (ce terme provient de M.A.K. Halliday, *Language as Social Semiotic*, Edward Arnold Publishers, Londres, 1978). Comme le montre Wolfram (2004 : 338), dans certaines zones des États-Unis, la culture urbaine de certains jeunes Noirs participe à la construction d'une identité oppositionnelle : marginalisés, ces jeunes ne peuvent que se définir et se construire à rebours de la culture dominante qui les exclut.

2.1.5. Le réseau social

Labov *et al*. (1968[1]) ont montré que l'emploi de particularités non standard sert à la cohésion du groupe. Dans leur étude sur les groupes de jeunes Noirs de New York, parmi les *Jets*, les *Cobras* et les *Thunderbirds*, ils remarquent que les membres qui forment le cœur de chaque groupe omettent la copule à 46 %, que les membres périphériques le font à seulement 26 %, et que les *lames*, qui ne font partie d'aucun groupe, ne l'effacent que dans 20 % des cas. De plus, Milroy et Milroy (1985) prouvent que les changements linguistiques se produisent plus facilement dans les communautés où les liens sociaux sont plus lâches. Les possibilités de mobilité géographique et sociale entraînent l'adoption de normes extérieures, tandis que ce phénomène n'aura pas lieu dans les réseaux sociaux très denses, où les individus restent entre eux, sans contact avec l'extérieur.

2.1.6. Identité régionale et nationale

Dans les années soixante-dix, Giles a fait une expérience très intéressante sur la résistance identitaire nationale, rapportée dans Giles et St Clair (1979). Il a été demandé à des Gallois de participer à un sondage sur les techniques d'apprentissage des langues secondes. Les questions leur ont été posées individuellement en anglais par un locuteur du RP. À un moment donné, le sondeur leur demande pourquoi ils s'obstinent à apprendre ce qu'il qualifie de "dying language which has a dismal future". Sentant la légitimité de leur identité mise en danger, les informateurs ont alors répondu avec un accent gallois plus prononcé qu'auparavant, lorsque les questions étaient émotionnellement neutres. De plus, certains locuteurs ont introduit des mots ou des expressions en gallois dans leurs réponses, tandis qu'une femme est restée muette un moment, puis s'est mise à conjuguer des verbes gallois tout doucement dans le microphone. Il est donc clair que le recours à une langue minoritaire, telle que le gallois, augmente dans une situation perçue comme une menace identitaire.

En abordant le thème de l'identité, on comprend quels processus entrent en jeu dans la fragmentation de l'anglais, dans la mesure où l'adoption par les locuteurs des normes communautaires explique la persistance de traits non standard. Mais l'anglais est-il

[1] W. Labov, P; Cohen, C. Robins, J. Lewis, *A Study of the Non-Standard English of Negro and Puerto Rican Speakers in New York City*, University of Columbia, New York, 1968

fragmenté au point de devenir pluriel ? C'est en tout cas la position défendue par les chantres du concept d'*Englishes*, qui est l'objet des paragraphes suivants.

2.2. La notion d'*Englishes*

2.2.1. Définition

L'emploi du vocable *English* au pluriel remonte aux années 1970, dans l'ouvrage diachronique de Strang (1970[1] : 19), puis dans les recherches des linguistes Kachru et Strevens, que nous avons déjà mentionnées dans le premier chapitre. Ce pluriel peut être employé seul, ou accolé à l'adjectif "new[2]" ou au nom "world", comme dans la revue fondée par Kachru en 1982.

McArthur (1992) et Crystal (1999) définissent respectivement la notion d'*Englishes* ou de *New Englishes* ainsi :

> "recently emerging and increasingly autonomous variet[ies] of English, especially in a non-western setting, such as India, Nigeria, or Singapore." (McArthur, 1992)

> "national varieties [...] which opted to make English an official language upon independence. The term is really applicable when there has been considerable linguistic development away from the traditional standards of British and American English, with some degree of local standardization." (Crystal, 1999)

On peut se demander quelles réalités linguistiques sont incluses dans cette dénomination. Cette définition comprend-elle les variétés d'anglais L1, comme l'australien ou le néo-zélandais, ou sont-elles considérées comme trop proches du standard pour avoir une autonomie suffisante ? Qu'en est-il des variétés L3, qui, elles, n'ont pas de statut officiel, ni d'ébauche de standardisation ?

Pour distinguer les *Englishes* des pays du cercle interne de ceux du cercle externe, certains linguistes, dont Jenkins (2003 : 22), parlent de *new Englishes* pour désigner les premiers, par opposition avec les *New Englishes*, avec une majuscule, pour faire référence au deuxième type.

Comme l'expliquent Platt *et al.* (1984), les *New / World Englishes* sont en général des variétés qui ont subi une influence substratale considérable. L'anglais n'a été parlé dans ces pays qu'après un apprentissage principalement scolaire, et les professeurs eux-mêmes l'avaient souvent appris de locuteurs non natifs, ce qui explique la diffusion de particularismes linguistiques vernaculaires. Dans un pays comme l'Inde, qui est

[1] B. Strang, *A History of English*, Methuen, Londres, 1970.
[2] D'après Hickey (2004 : 503), le terme *new Englishes* est parfois jugé légèrement condescendant.

particulièrement polyglotte et multiethnique, l'anglais joue également le rôle de *lingua franca* essentielle sur le plan intranational, car il est employé dans tous les domaines de la vie publique. Comme l'explique Kachru (1994), l'anglais participe à la cohésion nationale, car certaines ethnies, comme les Tamouls, récusent l'emploi de l'hindi comme langue officielle.

D'après McArthur (2001 : 1), vu le nombre de locuteurs de l'anglais, il est difficile de définir quelle norme sert d'étalon à l'anglais mondialement. En 1900, la réponse aurait été facile, car « l'anglais de la Reine » n'avait pas de concurrent. Il s'agit de l'anglais de Britanniques au statut social si bien établi qu'il sert encore de cible phonétique institutionnalisée, un siècle plus tard, pour de nombreux apprenants dans le monde. Dès les années trente, et à plus forte raison, après la deuxième guerre mondiale, les Britanniques durent cependant se résigner à accepter l'existence d'un double standard : l'anglais britannique et l'anglais américain. McArthur ajoute qu'une troisième réponse à la question de la norme émerge depuis la fin du XXe siècle. Ces deux anglais standard traditionnels coexistent avec de nombreux autres types d'anglais, qui ont commencé à affirmer leur légitimité avec plus de force qu'auparavant, en Australie, au Canada ou aux Philippines par exemple. On aboutit donc à une « fédération de standards » (2001 : 18). Dans la terminologie de Stewart (1968), on évolue d'une standardisation monocentrique vers une standardisation polycentrique.

De nombreux linguistes pensent donc que l'avenir de l'anglais pourra s'apparenter à l'histoire du latin, qui s'est divisé en plusieurs langues filles mutuellement inintelligibles. On trouve cette idée depuis Webster, qui prédisait que la langue employée en Amérique du Nord deviendrait "as different from the future language of England as the modern Dutch, Danish or Swedish are from the German, or from one another." (1789[1] : 22). Cette hypothèse fut reprise par Sweet (1877[2]) : "by that time [a century hence] English, Americans and Australians will be speaking mutually unintelligible languages, owing to their independent changes of pronunciation", et a toujours cours aujourd'hui :

> "Just as Latin, which once held sway over a great linguistic empire, split into French, Italian, Spanish, Portuguese and Romanian [...] so may the future of English be not as a single language but as the parent of a family of languages" (Bragg, 2003[3]).

[1] N. Webster, *Dissertations on the English Language*, I. Thomas, Boston, 1789.
[2] H. Sweet, *A Handbook of Phonetics*, Clarendon Press, Oxford, 1877.
[3] M. Bragg, *The adventure of English*, Hodder and Stoughton, Londres, 2003.

D'après Crystal (2002 : 241-242), le processus est déjà enclenché : "increasing variation, extending to the point of mutual unintelligibility, is already apparent in the speech of local communities."

2.2.2. Un processus graduel

Schneider (2003 : 233) décrit les différentes phases qui mènent à la naissance de nouveaux anglais. Après une première période de fondation, pendant laquelle l'anglais est établi dans un nouveau territoire, le processus de koinêisation qui s'opère parmi les colons, plus ou moins nombreux, mène à une stabilisation exonormative, qui conserve la langue de la métropole comme principal modèle. La troisième phase, celle de la nativisation[1], voit des changements cruciaux, tant sur le plan culturel que linguistique. L'environnement nouveau, auquel s'associe l'influence culturelle et linguistique plus ou moins importante des populations autochtones, crée une toute nouvelle réalité. L'ancienne colonie a une nouvelle perception de son identité et se détache peu à peu de la « mère patrie ». Ensuite intervient l'étape de la stabilisation endonormative[2]. Les locuteurs commencent à avoir suffisamment confiance en la légitimité de leur propre forme langagière pour cesser de se conformer à des normes extérieures. Enfin, la nouvelle nation cesse de définir son identité en opposition avec le pays d'origine des colons. Les locuteurs se perçoivent comme faisant partie d'une société plurielle, avec ses propres sous-groupes et ses propres divisions dialectales. C'est la phase de différenciation.

2.2.3. Les *"Englishes L1"* ou *"new Englishes"*

Sans entrer dans les détails, nous allons nous intéresser aux variétés d'anglais L1 et retracer brièvement les étapes clés de leur autonomisation. Nous ne mentionnerons pas pour l'instant le cas des États-Unis, sur lequel nous reviendrons au paragraphe 4.2..

Certaines variétés L1 se distinguent de l'anglais pour des raisons d'interférence avec une autre langue présente sur le territoire. C'est notamment le cas de l'anglais de la république d'Irlande, qui comporte de multiples particularités syntaxiques dues au gaélique. On note par exemple dans la république d'Irlande un emploi accru du déterminant défini, plus de possibilités de structures clivées :

[1] Le terme *nativisation* est également connu dans la littérature sur le sujet sous le nom de *localisation*, *contextualisation* ou encore *indigénisation*.
[2] L'étape de stabilisation endonormative est également appelée *institutionnalisation*.

(2) It's flat it was.[1]

ainsi qu'un système aspectuo-temporel très différent. Les formes progressives sont plus fréquentes, les cas de *present perfect* sont souvent remplacés par des prétérits quand ils renvoient à une antériorité indéfinie (avec *ever* ou *yet* par exemple), et parfois par des présents, quand ils correspondent à ce qui est quelquefois nommé « présent étendu » (comme avec *since*). De plus, il existe des façons originales d'indiquer que l'on vient d'accomplir une action, comme le recours à *be after* + V-ING, ainsi que l'accompli résultatif, avec antéposition de l'objet (*Medial Object Perfect*) :

(3a) I have Ulysses *read.* (J'ai fini de lire ce livre.)

qui s'oppose à V-EN avec un ordre des mots normal qui, lui, fait un bilan d'expérience :

(3b) I have read Ulysses. (Parmi les livres que j'ai lus se trouve cet ouvrage.)

Le domaine des études linguistiques de l'anglais d'Irlande, appelé parfois *Hiberno-English*, s'est particulièrement développé depuis les années 90 (voir Hickey et Filppula). Un premier glossaire fut publié en 1996, suivi d'un dictionnaire en 1998.

La situation particulière de l'Irlande, indépendante depuis 1922, est à double tranchant. La présence d'une autre langue, d'origine autochtone, elle, participe à rendre l'Irlande hautement distinctive. L'existence d'une identité proprement irlandaise ne fait donc pas question. Mais ce n'est pas l'anglais d'Irlande qui va être instrumentalisé pour s'élever au rang d'emblème identitaire privilégié, même si finalement assez peu d'Irlandais parlent encore gaélique. Pour preuve, alors que l'on utilise le terme *gaélique* en français, on emploiera le nom *Irish*, dérivé de l'adjectif / nom de nationalité pour désigner cette langue en Irlande[2].

Les autres types de variétés L1 ont subi moins d'influences substratales que l'anglais d'Irlande, mais leurs locuteurs ont tout de même un sens aigu de leur autonomie identitaire et / ou linguistique.

Le Canada fut cédé par les Français aux Britanniques en 1763. Après l'indépendance des États-Unis, les Nord-Américains qui souhaitaient demeurer fidèles au Royaume-Uni, les Loyalistes, s'établirent au Canada. Le terme *Canadian English* fut employé pour la première fois à la fin du XIXe siècle, pour en dénoncer les écarts par rapport à la norme anglaise. Le *Statut de Westminster*, signé en 1931, a conféré l'indépendance au Canada.

[1] La mise en focus d'un attribut par une structure clivée n'est pas possible en anglais standard.

[2] Cette situation diffère de l'Écosse, où le mot dérivé de la nationalité, *Scots*, après avoir désigné le gaélique écossais, sert depuis plusieurs siècles à évoquer la forme langagière apparentée à l'anglais, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre 3.

Les premiers dictionnaires de l'anglais du Canada furent publiés dans les années soixante et cette décennie coïncide avec le remplacement des symboles de la monarchie par des emblèmes nationaux. Par exemple, l'hymne *God Saves the Queen* a été remplacé par *O Canada* en 1967 et l'*Union Jack* est supplanté par la feuille d'érable en 1968 (Chambers, 2004 : 240).

Comme on le sait, une colonie pénale fut fondée à Botany Bay, la future Sidney, en 1788. Les premiers arrivants en Australie étaient principalement d'origine urbaine et venaient surtout du sud de l'Angleterre et d'Irlande. L'influence des Irlandais, bien que discrète, se retrouve dans l'emploi du pronom personnel pluriel *youse* et d'un *but* adverbial[1]. Le recours très fréquent au diminutif en *-ie* en anglais d'Australie est sans doute également d'origine irlandaise (Bauer, 2002 : 48).

Ces cinquante dernières années, la situation linguistique de l'Australie a radicalement changé. Comme l'indique Romaine (1992 : 255), quand l'équivalent australien de la BBC fut fondé, en 1932, on recommanda d'utiliser la description du RP de Jones (1917) comme modèle. À présent, pour toutes les questions relatives à la prononciation, au style, et à l'usage, c'est à un dictionnaire australien que l'on se réfère.

Schneider (2003 : 275 *sq*.) explique que le passage d'une perception de soi selon des critères extérieurs à la construction d'une identité autonome a été certainement favorisé par des événements qui se sont produits pendant la deuxième guerre mondiale. En effet, en 1942, l'Australie, indépendante depuis 1901, fut laissée sans protection au cours d'une attaque japonaise. La guerre fit place à une période de revendication d'autonomie identitaire et à un début de codification dialectale. Le *Macquarie Dictionary*, édité par Delbridge et publié en 1981, constitue en quelque sorte une "explicit declaration of linguistic independence"[2]. Encore jugé il y a peu comme "a deformed and objectionable product of an isolated antipodean community" (Delbridge, 1999 : 259), l'anglais australien a même acquis un statut international en tant que norme pédagogique dans le Pacifique sud.

On retrouve la même situation en Nouvelle-Zélande, comme l'indique Bell.

> "[I]t has taken New Zealand broadcasting many years to start realizing that 'this isn't the BBC'. Until the 1980s most announcers on prestige radio and television programmes spoke something akin to RP, and many were in fact British born and bred. The language attitudes were part of a

[1] Employé en fin de phrase, comme on le ferait avec *though*. Cet emploi se retrouve également à Glasgow, par exemple dans la prose de l'écrivain James Kelman :
(i) Ach it was hopeless. That was what ye felt. […] What can you do but. (1994 : 37).
[2] Schneider, 2003 : 275.

> more general New Zealand orientation, which looked back to Britain as its model in many fields. The orientation has tended to fade […] over recent decades" (Bell, 1991: 145-146).

D'après Schneider (2003 : 275), ce sont les conséquences économiques et politiques de l'entrée de la Grande-Bretagne dans l'Union Européenne en 1973 qui ont participé à cet éloignement de la Nouvelle-Zélande. Ces accords privèrent subitement la Nouvelle-Zélande du marché d'exportation quasiment exclusif que constituait la Grande-Bretagne. Quelques décennies plus tard parut le dictionnaire d'Orsman et Orsman (1994[1]), qui compile les particularités lexicales néo-zélandaises.

2.2.4. "Is the native speaker dead?"[2]

Les variétés L2 et L3 sont, elles aussi, des *Englishes* dont l'autonomie linguistique est revendiquée par certains. Les anglais L2 forment le cœur de ces *New / World Englishes*, et de nombreux linguistes et locuteurs considèrent que l'anglais international (EIL) qui permet la communication entre locuteurs L3 possède ses propres règles, différentes de celles de l'anglais L1.

Quelles que soient les statistiques que l'on adopte, tout le monde s'accorde à dire que le nombre de locuteurs non natifs dépasse celui des natifs (voir par exemple Bex et Watts, 1999 : 5). Rien qu'en Chine, on compte plus d'individus qui commencent à employer l'anglais dans une forme ou une autre que la population totale du Royaume-Uni[3]. Ces chiffres poussent des linguistes comme Kachru à remettre en cause la prévalence du locuteur natif. "Who owns English? If you can use it, you own it[4]" déclare-t-il, en employant volontairement le verbe *use* plutôt que *speak*. Les locuteurs natifs n'ont plus vraiment leur mot à dire. Comme le prédisait Strevens, "English will be taught mostly by non-native speakers of the language, to non-native speakers, in order to communicate mainly with non-native speakers.[5]"

[1] E. Orsman, H. Orsman, *The New Zealand Dictionary*, New House Publishers, Auckland, 1994.
[2] En référence au titre d'un ouvrage de Paidekay (1985) intitulé *The Native Speaker is Dead !* et mentionné par Kachru, 1997.
[3] *Facts and Figures by the British Council*, 2000.
[4] *Miami Herald*, 18/08/1996.
[5] *Miami Herald*, 18/08/1996.

2.2.5. Anglais L2 ou "*New Englishes"*

L'anglais a un statut de langue officielle ou semi-officielle dans soixante pays[1]. Par exemple, à New Delhi, on publie 10 journaux quotidiens en anglais[2]. Au Pakistan, on compte 149 journaux en anglais, qui incluent notamment des magazines mensuels et des hebdomadaires (Baumgardner, 1990 : 59). L'anglais fut introduit dans le sous-continent au cours du XVIIIe siècle. La souveraineté britannique, appelée le Raj, y a duré presque deux siècles, et en 1835, une loi imposa l'emploi de l'anglais dans le système éducatif.

Le fait que l'anglais asiatique soit en train de gagner en légitimité est indiqué par la parution, en 2000, d'un dictionnaire propre à ce continent : le *Macquarie Regional Asian English Dictionary*, qui compile les particularismes lexicaux de l'Asie du sud et du sud-est.

Les pays anglophones d'Afrique n'ont pas tous eu le même rapport à l'anglais. En Afrique de l'ouest, où il y eut peu de colons, un contact répété pendant le commerce triangulaire a abouti à la naissance de pidgins et de créoles. Dans les pays anglophones de l'est du continent, en revanche, où les colons se sont établis, l'anglais a joué un rôle institutionnel important (Jenkins, 2003 : 7). Aujourd'hui, l'anglais a un statut officiel dans tous ces pays, qu'ils soient à l'ouest ou à l'est. Par exemple, au Kenya, comme l'expliquent Mazrui et Mazrui (1996), l'anglais est employé au parlement aux côtés du kiswahili. On assiste actuellement à une augmentation de la part de journaux publiés en anglais, qui représentent aujourd'hui l'écrasante majorité. La situation est un peu différente au Nigeria, où, comme l'indique Bamgbose (1996), l'anglais n'est qu'une des langues véhiculaires en usage parmi les locuteurs des quelque 510 langues parlées dans le pays[3].

La plupart des pays du cercle externe ont été conquis par la Grande-Bretagne, mais certains états ont subi à l'inverse une influence américaine. C'est le cas notamment des Philippines et de Porto Rico.

Aux Philippines, indépendantes des États-Unis depuis 1946, 52 % de la population disaient parler anglais au recensement de 1980[4]. À présent, l'anglais est plus ou moins

[1] McArthur (1998 : 53) met 57 pays dans cette catégorie. Ils se situent en Afrique (Kenya, Ouganda, Nigeria, Sierra Leone, etc.) ; en Asie (sous-continent indien, Hong Kong, Singapour, Malaisie, Philippines, etc.), au Moyen-Orient (Israël, Egypte, Emirats Arabes Unis, etc.) ; en Amérique centrale (Porto Rico, Costa Rica, etc.) et en Océanie (Fidji, Papouasie-Nouvelle-Guinée).
[2] *Facts and Figures by the British Council*, 2000.
[3] http://www.ethnologue.com/country_index.asp, consulté le 8/12/2008.
[4] Aux Philippines, l'anglais est concurrencé par le tagalog (affilié et souvent assimilé au filipino), *lingua franca* permettant la communication entre locuteurs des 170 langues différentes employées dans ce pays. (http://wwwethnologue.com/show_country.asp?name=PH, consulté le 7/12/2008).

redevenu une langue étrangère, plutôt qu'une langue seconde. Son usage est en effet jugé prétentieux dans l'éducation, jusqu'à l'université, et ce, surtout chez les hommes. Il reste en revanche essentiel dans le monde du travail (Sibayan et Gonzalez, 1996 : 145-147).

Porto Rico fut acquis par les États-Unis en 1898 après la guerre américano-espagnole et il est toujours sous contrôle politique et économique américain. L'anglais y a été imposé dans le gouvernement et l'éducation, mais n'a jamais totalement remplacé l'espagnol, qui a été rétabli comme langue scolaire au milieu du XXe siècle et est redevenu langue officielle en 1991, aux côtés de l'anglais (Ramírez-González et Torres-González, 1996 : 199). À Porto Rico, 25 % de la population disent avoir un bon ou excellent niveau d'anglais et 11 % l'utilisent régulièrement dans leur travail.

L'anglais L2 est une entité multiple, mais des points communs unissent ces anglais nationaux. Pour McArthur (2001 : 17-18), la première distinction principale qui sépare les types d'anglais est que les variétés du cercle interne sont accentuelles, tandis que les autres sont très souvent syllabiques. Elles ne se conforment donc pas au principe d'isochronisme, mais à celui d'isosyllabisme. Certains considèrent incidemment que ce dernier type d'anglais est plus simple à acquérir, parce qu'il n'y a pas de réduction vocalique qui aboutit au schwa et donc que le rapport phonographématique est bien plus univoque.

Plusieurs caractéristiques linguistiques distinguent de la norme les variétés du sous-continent indien. Sur le plan syntaxique, Baumgardner (1990) montre notamment que l'anglais du Pakistan comporte fréquemment des antépositions n'existant pas en anglais standard. Il est donc plus synthétique que les anglais du cercle interne. On trouvera par exemple :

(4a) toast piece

ou

(4b) detrimental to health medicines

Platt *et al.* (1984) mentionnent que dans certains *New Englishes*, le sujet peut être omis, comme en Ouganda :

(5a) Is very nice food.

Ces énoncés *PRO-drop* se rencontrent également à Singapour :

(5b) Not good one lah. (it is not good) (Gupta, 1998)

Souvent, on observe des usages dénombrables de substantifs classiquement indénombrables. C'est par exemple le cas du mot *aircraft* au Nigeria, ainsi que de *furniture* et *clothing* à Singapour. On remarque également des différences dans l'emploi des

prépositions et des connecteurs : au Nigeria, on utilise par exemple *to enable someone do something*, *to discuss about* et *to congratulate someone for* (Bamgbose, 1992[1], cité par Graddol *et al.*, 1996 : 218)

En Inde, comme l'indique Platt *et al.* (1984), l'ordre des mots est différent dans les interrogatives. On dira :

(6a) What you would like to eat?

et

(6b) I asked Hari where does he work.[2]

On relève également l'emploi d'un tag invariant *is(n't) it* dans de nombreux pays du cercle externe[3], notamment en Afrique de l'ouest, en Malaisie, ou à Singapour.[4] Enfin, les formes progressives sont plus nombreuses dans les *New Englishes*, notamment en Inde[5].

L'extrait suivant, cité par McArthur (2001 : 11) et provenant de Baskaran (1994 : 28[6]) donne un aperçu de l'anglais parlé en Malaisie, à un niveau acrolectal. Il s'agit d'un dialogue entre deux avocates :

(7)CHANDRA : Lee Lian, you were saying you wanted to go shopping, nak perga tak? [malais : 'Want to go, not?']
LEE LIAN : Okay, okay, at about twelve, can or not?
CHANDRA : Can lah, no problem one! My case going to be adjourned anyway.
LEE LIAN : What you looking for? Furnitures or kitchenwares? You were saying, that day, you wanted to beli some barang-barang. [malais : 'buy things'].
CHANDRA : Yes lah! Might as well go window-shopping a bit at least. No chance to ronda [malais: 'patrol, loaf'] otherwise. My husband, he got no patience one!

Certains linguistes, dont Quirk, sont gênés par le caractère exonormatif de ces types d'anglais. Il évoque l'anecdote suivante dans une conférence au Japon en 1988 :

> "A few months ago […] I heard a British educational consultant […] tell Filipino teachers that there was no reason for them to correct the English of their students if it seemed comprehensible to other Filipinos. […] The advice was bad. Filipinos, like Indians, Nigerians, Malaysians are learning English not just to speak with their own country folk, but to link themselves with the wider English-using community throughout the world. It is neither liberal nor liberating to permit learners to settle for lower standards than the best […]."[7]

Au cours de la même conférence, Quirk refuse l'idée que "any English is as good as any other". Pourtant, comme Widdowson (1993) l'explique,

---

[1] A. Bamgbose, "Standard Nigerian English. Issues of Identification", in B. Kachru (ed). *The Other Tongue: English across Cultures*, University of Illinois Press, Urbana, 1992 [1982], 148 -161.
[2] C'est d'ailleurs également le cas en Irlande et au Pays de Galles, où cet ordre des mots résulte d'une influence celte.
[3] Ainsi qu'au Pays de Galles (Penhallurick, 2004).
[4] Le tag invariant existe également en Angleterre, surtout dans la région de Londres. Il s'agit de *innit*, qui proviendrait à l'origine des locuteurs jamaïcains installés en Angleterre (Andersen, 2001), mais n'est cependant pas attesté en créole jamaïcain (Patrick, 2004 : 419).
[5] C'est également le cas en anglais du Pays de Galles, d'Irlande et d'Écosse.
[6] L. Baskaran, "The Malaysian English Mosaic", *English Today 37*, janvier 1994.
[7] Cité par Graddol *et al.* 1996.

> "[t]he very fact that English is an international language means that no nation can have custody over it. To grant such custody of the language is necessarily to arrest its development and so undermine its international status. […] An international language has to be an independent language"

La reconnaissance de l'indépendance de l'anglais et de sa polycentricité se heurte indéniablement à des intérêts économiques majeurs, comme l'explique, entre autres, McArthur (2001 : 2).

> "Both the EL industry and the EL media are among the many interest groups with far more to gain from the fact or concept of a single (or at most dual) world standard than a growing medley of territorial 'brands'."

Par exemple, l'exportation de manuels et de cours d'anglais constitue un fonds de commerce remarquable pour la Grande-Bretagne de plus d'un milliard et demi de dollars par an[1].

2.2.6. L'anglais international

L'anglais que parlent ces apprenants du monde entier, les locuteurs L3, constitue-t-il une variété / langue à part ? C'est cet EIL (*English as an International Language*) qui est nommé *globish* par Nerrière (2006 [2004]). Dans son ouvrage, il explique comment il s'est interrogé sur la question de l'asymétrie d'intelligibilité entre locuteurs L1 et locuteurs L3, tandis que les locuteurs L3, eux, se comprennent facilement entre eux. Dans son ouvrage, il fait part de ses expériences de réunions internationales dans une grande firme d'informatique.

> « D'où vient que cette réunion, si productive, si détendue et si chaleureuse avant l'arrivée des deux anglophones natifs, soit devenu un soliloque ou au mieux un brillant colloque intime entre deux initiés, en présence de tous les autres qui restent pétrifiés et cois ? Pourquoi la Chilienne, le Japonais, le Belge, le Suisse, l'Italien, le Portugais et le Français, tous professionnels réputés dans le sujet qui les réunit, adoptent-ils cette attitude servile et subalterne ? […] D'où vient que le contenu du meeting soit si radicalement amputé alors que chacun débordait d'expériences à partager ?
>
> Bon sang ! Mais c'est bien sûr : de ce que Jim et William [un Américain et un Anglais] parlent une langue, leur langue, l'anglais, et que les autres communiquent entre eux dans un autre dialecte qu'il me reste à décrire et à définir, et sur lequel les deux anglophones natifs ne peuvent s'aligner » (2006 [2004] : 23).

Dans les faits, l'EIL n'est pas aisé à définir, car l'anglais de chaque pays où il est utilisé subit des interférences avec la langue ou les langues en présence. Il serait d'ailleurs intéressant de tenir davantage compte de l'importance de ces langues dans l'apprentissage de l'anglais.

[1] Ces chiffres proviennent d'un rapport de 2000 : *Facts and Figures* du *British Council*.

Comme l'explique McArthur (2001),

> "one might suppose that deciding whether to be rhotic or non-rhotic would be a significant matter for learners of English, but any such decision is normally taken for them by their teachers, institutions, or ultimately their governments, usually without protest. [...] It may – or could, if policies were flexible enough and bore the students' linguistic circumstances in mind – also be affected by the nature of the home language of the student (which in any case will have an influence). Speakers of the Romance languages and Arabic, for example, find rhoticity easier, whereas speakers of African languages, Chinese and Japanese find non-rhoticity easier."

L'anglais international partage certaines caractéristiques avec l'anglais L2. Des écarts par rapport à la norme se fossilisent en l'absence de contacts répétés avec des locuteurs natifs, tels l'emploi dénombrable de noms indénombrables, des différences aspectuelles ou temporelles, des régularisations analogiques, des calques lexicaux et structuraux sur la langue maternelle. La primauté est donnée au succès de l'activité communicationnelle, sans déférence vis-à-vis d'une norme qui s'avère sans utilité concrète.

La différence majeure qui sépare l'anglais L3 de l'anglais L2 est l'absence d'institutionnalisation et de standardisation. Les linguistes qui s'attellent à la tâche de codifier l'anglais international risquent de se heurter à des obstacles inhérents à ce type de variétés. Les anglais L3 ont des particularités communes, mais les phénomènes d'interférence avec la langue maternelle signifient que, par exemple, les Japonais auront certainement tendance à omettre les déterminants, alors que les Français ou les Espagnols seront susceptibles de les employer là où il n'y en aurait pas en anglais standard. Comment peut-on donc estimer que l'EIL constitue une entité unique ?

Le terme *Englishes* recouvre une multiplicité de réalités hétérogènes et englobe à la fois les variétés du cercle interne, celles du cercle externe et l'entité polymorphe nommée anglais international. L'ajout d'un pluriel au mot *English* constitue une légitimation de la diversité de l'anglais et une reconnaissance du droit à l'endonormativité des anglais L1 et L2, voire des anglais L3. Il nous semble cependant que ce pluriel a plus une valeur symbolique que linguistique et que l'on est loin de pouvoir envisager ces *Englishes* comme des langues à part, au sens de variétés mutuellement inintelligibles, sauf dans des cas extrêmes d'hybridation.

Les phénomènes d'interférence, ainsi que d'autres processus qui participent à la fragmentation de l'anglais, atteignent leur paroxysme dans le cas des pidgins et des créoles. Il s'agit de types de langues hautement spécifiques, mais qui résultent également de phénomènes de contact linguistique et incarnent eux aussi les conséquences de la force centrifuge sur l'anglais.

2.3. Créoles et pidgins

Bien que certains ouvrages d'importance soient antérieurs au début du XXe siècle, c'est surtout depuis les années cinquante et soixante que le champ d'étude des pidgins et des créoles s'est développé, apportant une contribution théorique fondamentale à la linguistique en général, tant au niveau de la sociolinguistique et de la linguistique diachronique, que sur le plan de l'étude des universaux du langage et des processus d'acquisition de la langue. Même si les créoles et les pidgins apparentés à l'anglais ont des caractéristiques très particulières qui les distinguent des variétés d'anglais à proprement parler et qui justifient l'existence d'une branche de la linguistique consacrée spécifiquement à leur étude, ils ont indéniablement leur place dans une analyse globale de la variation, en tant que représentants d'une hétérogénisation à l'extrême de la langue lexifiante.

2.3.1. Définitions

D'après Romaine, les créoles et les pidgins ont cinq caractéristiques en commun : ce sont des langues / variétés hybrides et réduites sur le plan de leur inventaire phonologique, lexical et de leurs ressources syntaxiques, qui présentent une absence de standardisation, d'historicité et d'autonomie[1] (Romaine 1988 : 42-45). Le critère qui distingue les pidgins des créoles est celui de la vitalité, également appelé nativisation, un créole étant « la langue maternelle de la plupart de ses locuteurs » (DeCamp 1971 : 16)[2]. En tant que langues maternelles, les créoles ont des ressources linguistiques très riches : "[their] vocabulary and syntactic devices are, like those of any native language, large enough to meet all the communicative needs of its speakers" (DeCamp 1971 : 16). La réduction mentionnée plus

[1] Néanmoins, tous ces critères ne sont pas valables pour tous les pidgins et créoles, ni uniquement valables pour eux. Par exemple, comme le précise Romaine (1988 : 44), il est extrêmement rare qu'une langue n'ait subi strictement aucune influence extérieure : les langues dites naturelles sont donc elles aussi toutes un peu hybrides, à des degrés différents. De plus, l'absence de standardisation n'est pas vraie que pour les créoles et les pidgins, car de nombreuses langues n'ont pas de norme établie. En revanche, un très petit nombre de pidgins / créoles, dont le tok pisin de Papouasie-Nouvelle-Guinée, sur lequel nous reviendrons en détail, est quasiment standardisé.

[2] Jourdan (1991), qui étudie les pidgins / créoles mélanésiens, dont le tok pisin fait partie, insiste cependant pour qu'une distinction soit faite entre langue maternelle et langue principale. Les « pidgins » mélanésiens sont typiquement utilisés pour répondre aux besoins communicatifs d'une communauté, et constituent donc une *lingua franca* très élaborée, aussi fonctionnelle qu'un créole. Cela n'exclut pas que les locuteurs aient une autre forme langagière comme langue maternelle.

haut est donc beaucoup moins importante dans le cas des créoles et des pidgins dits étendus[1].

2.3.2. Caractéristiques linguistiques des pidgins et des créoles[2]

2.3.2.1. Morpho-syntaxe

La plupart des pidgins, ainsi que certains créoles, présentent une absence de morphologie flexionnelle et dérivationnelle. Les lexèmes y sont donc principalement monomorphémiques et la redondance y est évitée, comme dans le cas du temps, du pluriel, ou encore de l'accord verbal. Les pidgins font normalement preuve d'isomorphisme, avec une absence générale de variations allomorphiques.

Par ailleurs, ces formes langagières sont majoritairement des langues à ordre Sujet-Verbe-Objet, même dans les phrases interrogatives. En effet, à cause de l'absence de flexion, l'emploi constant d'un ordre SVO facilite l'assignation des cas sujet et objet, grâce à la présence d'un verbe intercalé entre les deux (Romaine 1988 : 31).

En général, dans ce type de langues, on n'observe pas de construction passive, peu de constructions hypotactiques et, dans la majorité des cas, la construction existentielle n'est pas différenciée de l'expression de la possession (Romaine 1988 : 60). De plus, ces langues sont majoritairement analytiques[3]. Par exemple, à la différence de la structure anglaise :

(8a) John's house

[1] En règle générale, les pidgins et les créoles sont appréhendés comme deux aspects d'un même processus de développement linguistique. Après une phase embryonnaire, le pidgin devient stable, puis étendu, puis devient un créole (Romaine, 1988 : 116-117).

[2] Les pidgins et créoles apparentés à l'anglais (d'après DeCamp 1971 : 507-23) sont les suivants. Sur le continent américain et aux Caraïbes, on compte le gullah (parlé majoritairement en Caroline du Sud et en Géorgie), l'AAVE (dont le statut de créoloïde est accepté par la majorité des linguistes), le pidgin amérindien, le créole des Bahamas et des îles Caïcos, le créole jamaïcain, celui du Cap Samana, des Petites Antilles, des Antilles Hollandaises, des îles de Nouvelle Providence et d'Andros, le créole de Belize, celui de la côte de Moustique au Nicaragua, celui du Costa Rica, de Guyane, le sranan, le ndjuka tongo et le aluku tongo (créoles parlés au Surinam et à l'ouest de la Guyane française) et le saramaccan (créole anglo-portugais du Surinam). En Europe, on compte le shelta, langue secrète d'une population nomade d'origine irlandaise, au lexique principalement d'origine irlandaise et à la syntaxe anglaise. En Afrique, on dénombre le créole de Banjul, appelé parfois krio (parlé par l'ethnie aku en Gambie), le krio de Sierra Léone, le pidgin libérien, le pidgin de l'ouest nigérien, appelé parfois weskos (langue maternelle de 3 à 5 millions de personnes), le kamtok, pidgin camerounais (employé par 5 % du pays comme langue maternelle), le créole de Fernando Po (Guinée Équatoriale) et le kreyol du Liberia, aux influences anglaises et françaises. En Asie, on ne dénombre plus que quelques pidgins, comme le pidgin indo-anglais, dont le *Butler English*, qui est en voie d'extinction. En Océanie et dans l'océan Pacifique, on recense les créoles aborigènes de Darwin et du territoire du nord de l'Australie, le néo-nyungar (parlé un peuple aborigène du sud-ouest de l'Australie), les pidgins / créoles mélanésiens, dont font partie le tok pisin, le bichlamar (langue officielle du Vanuatu), le pidgin des îles Salomon et le créole du détroit de Torres. Dans l'océan Pacifique, on dénombre le créole / pidgin hawaïen, et le créole de l'île Pitcairn, et celui de Norfolk, parlés tous les deux par une poignée de locuteurs.

[3] D'après Wagner (2004 : 166), cette tendance est d'ailleurs répandue dans toutes les variétés d'anglais non standard, même dans les dialectes de Grande-Bretagne.

qui est synthétique, en tok pisin on emploie la tournure analytique :

(8b) haus bilong John

et en créole jamaïcain on fera suivre un nom de *fi-mi* ou *fi-yu* pour rendre ce qui serait exprimé par un déterminant possessif en anglais standard (Patrick, 2004).

En ce qui concerne le système pronominal, aucun créole ne fait de distinction de genre au singulier et très peu d'entre eux différencient la fonction sujet de celle d'objet, ce qui n'est pas nécessaire étant donné l'ordre SVO.

Le plus souvent, les pidgins et les créoles ne présentent pas de copule, surtout dans les structures équatives. En effet, la copule n'a pas de contenu sémantique et elle est inexistante dans de très nombreuses langues du monde (notamment en arabe et en russe).

2.3.2.2. Lexique

Une des caractéristiques définitoires des pidgins est leur lexique réduit. Par exemple, le *Chinese Pidgin English*, aujourd'hui éteint sauf dans quelques îles du Pacifique (comme Nauru), était composé de quelques 700 mots anglais et d'un petit nombre de lexèmes provenant d'autres sources linguistiques. Par ailleurs, Romaine (1988) considère que le tok pisin ne compte qu'entre 1 000 et 1 500 vocables, alors qu'un locuteur de langue dite naturelle possède entre 25 000 et 30 000 lexèmes[1] ; mais il s'avère que les pidgins, et surtout les pidgins dits « avancés », malgré leur lexique réduit, sont tout aussi fonctionnels communicativement que les langues dites naturelles. Le manque de mots est compensé par l'emploi de périphrases (en dépit du principe d'économie) et de compositions ayant recours à l'analogie et la transparence. Par exemple, en tok pisin, l'adjectif *steep* est exprimé par la périphrase *i go daun too mas* (it goes down very much / too much). Par ailleurs, à partir du lexème *gras* (*grass*), on a créé les mots composés *mausgras* (*mouth grass*), qui renvoie à une *moustache*, *gras bilong fes* (*the grass of the face*), qui signifie *barbe*, et *gras bilong pisin* (*the grass of the pidgeon*), qui veut dire *plume*, pour n'importe quel type d'oiseau. Par analogie, ce que l'herbe est à la terre est étendu à ce que le cheveu est à la tête ou la plume à l'oiseau.

Certains lexèmes englobent des réalités différentes et ont un sémantisme plus vaste qu'en anglais. Le sens repose donc beaucoup plus sur les inférences que le co-énonciateur peut déduire grâce au contexte et à la situation. Par exemple, en tok pisin, le verbe *lusim*

[1] Romaine (1988 : 34).

veut dire aussi bien « perdre » que « dépenser (de l'argent) », « quitter », « libérer », « oublier » et « pardonner ».

2.3.2.3. Phonologie

Au niveau phonologique, les créoles ont typiquement un inventaire réduit par rapport à la langue superstrat. Par exemple, les fricatives /ð/ et /θ/, qui sont des phonèmes extrêmement rares dans les langues du monde, brillent par leur absence dans tous les pidgins et créoles apparentés à l'anglais. Ils sont généralement remplacés par les occlusives /d/ et /t/. Un certain nombre de contrastes phonétiques est donc absent, ce qui rend à nouveau la communication plus dépendante du contexte.

Sur le plan phonotactique, les créoles comportent peu d'agrégats consonantiques, surtout en position initiale et finale. Par exemple, *start* se dit *taat* en jamaïcain et *stand up* est /'sænəp/ en tok pisin. La plupart des pidgins et des créoles privilégient les séquences consonne – voyelle – consonne – voyelle, comme dans de nombreuses langues du monde, tel le japonais. Cette tendance phonotactique entraîne l'effacement de certaines consonnes et l'insertion de voyelles épenthétiques. Le mot *worm* se dira par exemple *wom* au Cameroun et *worom* en Jamaïque (Romaine, 1988 : 63-64).

Enfin, les pidgins et les créoles, comme la majorité des variétés d'anglais ne faisant pas partie du cercle interne, sont syllabiques et non accentuels[1].

Afin de mieux saisir quels processus ont rendu les créoles et les pidgins si distincts de l'anglais, il est utile de sortir de ces considérations générales et d'étudier des exemples concrets. Nous avons choisi deux cas faisant partie des deux grands types de créoles apparentés à l'anglais : un créole atlantique et un pidgin / créole pacifique.

[1] Tous ces points communs entre des pidgins et créoles n'ayant eu aucun contact entre eux ont poussé certains linguistes des années soixante à postuler, à l'inverse de la théorie polygénétique de la création spontanée qui prévalait à l'époque, une origine monogénétique, basée sur un pidgin portugais, ayant eu cours dans le monde entier – lui-même peut-être apparenté au sabir méditerranéen médiéval – et dont descendrait la plupart des pidgins et des créoles. Cela expliquerait également la présence de lexèmes d'origine portugaise récurrents dans de nombreux pidgins et créoles, comme *pik(i)ni(ni)* et *save*. Ce pidgin portugais se serait ensuite relexifié en fonction de la langue ou des langues superstrats utilisée(s) dans chaque région. Par la suite, une autre théorie s'est développée pour expliquer ces points communs. Bickerton a postulé l'existence d'un bioprogramme, une grammaire universelle, qui expliquerait les caractéristiques communes aux pidgins et créoles du monde entier. Par ailleurs, les processus de simplification observés dans le cas des pidgins participent des mêmes phénomènes que ceux qui entrent en jeu dans l'acquisition du langage en général.

2.3.3. Le créole jamaïcain

Les créoles atlantiques sont les créoles employés en Amérique et en Afrique, et le créole jamaïcain en constitue l'exemple canonique (Patrick, 2004). C'est un des premiers créoles atlantiques apparentés à l'anglais à avoir été décrit de façon systématique. Il a fait l'objet de la première description d'un créole de type génératiste (Bailey, 1966[1]) et du premier dictionnaire étymologique exhaustif d'un créole (Cassidy et LePage, 1967).

2.3.3.1. Contexte historique

Conquise tout d'abord par les Espagnols, qui décimèrent la population arawak, la Jamaïque fut ensuite annexée par la Grande-Bretagne en 1655. Au cours du XVIIe siècle, le commerce triangulaire alimenta l'Europe en sucre, en tabac et en cacao notamment, en échange d'esclaves venus d'Afrique et envoyés en Amérique et dans les Caraïbes comme main d'œuvre. Comme l'explique Patrick (2004), dans le cas de la Jamaïque, on peut dater la naissance du créole aux alentours de 1703, période à laquelle le nombre de Blancs ne dépassait pas 9 000 individus, tandis que la population noire avait atteint les 45 000 personnes. Il faut en effet que la proportion d'anglophones soit très inférieure à celle des futurs créolophones pour que naisse une telle langue. Faute de quoi, la pression de l'anglais serait trop importante pour laisser les particularités non standard et les interférences substratales se fixer.

2.3.3.2. Particularités linguistiques

Nous avons déjà mentionné les principales traces d'influence africaine dans les créoles atlantiques au cours de notre évocation de la syntaxe de l'anglais vernaculaire des Africains-Américains. Au niveau lexical, le créole jamaïcain comprend par exemple des mots twis, igbos, ou encore kongos (Graddol *et al.*, 1996 : 210). Sur le plan syntaxique, il présente une absence de copule dans les prédicats adjectivaux et une absence de marque du génitif. On trouve également dans tous ces créoles et pidgins une forme de deuxième personne du pluriel *unu*, qui proviendrait de l'igbo, ou aurait convergé avec, par exemple, le wolof *yena*, le kongo *yeno*, ou le kimbundu *yenu* (Patrick, 2004).

Comme nous l'avons mentionné, les créoles et les pidgins ne comportent en général pas de construction passive (Romaine 1988 : 59-60). Pour pallier cette absence, en créole

[1] B. Bailey, *Jamaican Creole Syntax*, Cambridge University Press, 1966.

jamaïcain on a élargi le nombre de verbes pouvant avoir un emploi ergatif et l'on peut tout à fait dire :

(9a) The tree will cut.

ou

(9b) The ground can plant. (DeCamp, 1971 : 363).

2.3.3.2.1. Les connecteurs

Les ressources hypotactiques de la plupart des pidgins sont limitées, mais les créoles, eux, disposent de connecteurs et de subordonnants qui permettent une complexification syntaxique. Tout d'abord, Mufwene et Gilman (1987 : 126) observent l'emploi fréquent d'un relatif invariant *we* dans les créoles atlanitiques. Il se retrouve en gullah :

*(10a) ʌ kɪm tɛl yu ɛvri wəd **wɛ** pa sɛy*
I can tell you every word **that** Pa said.

en pidgin camerounais :

*(10b) elefan fɔ wata **we** dɛ kɔ lam se hipopotamos*
Elephant for water **where** they call-trans say hippopotamus
Water-elephant **which** is called hippopotamus

et en créole jamaïcain basilectal :

*(10c) Jan fain di mango **we** Kieti ena haid*
John find the mango **where** Katy perf+prog hide.
John found the mango **which** Katy was hiding.

Beaucoup pensent que cette forme aurait pour origine le relatif spatial *where* étendu à toutes les fonctions, mais il pourrait également s'agir d'une forme d'origine dialectale britannique. Il n'est pas évident de savoir si c'est par hasard que cette forme a été sélectionnée dans les trois variétés mentionnées ci-dessus, plutôt que *that, who* ou *which*, ou si ce choix a été motivé ou renforcé par une pratique similaire dans les langues d'Afrique de l'ouest.

Une autre caractéristique, qui provient des langues d'Afrique de l'ouest, est l'usage de verbes en série, non reliés par un complémenteur ou par une conjonction de coordination. Mufwene et Gilman (1987 : 124) montrent que cette particularité est partagée par les créoles et pidgins d'Amérique et d'Afrique. On retrouve par exemple un emploi sériel de *take,* en pidgin camerounais (11a) et en créole jamaïcain (11b). Ces emplois, respectivement comitatifs et instrumentaux, peuvent être considérés comme sémantiquement équivalents à l'usage de la préposition *with* :

*(11a) I dɔn **tek** ma wiso **go.***
He (imperfect) take my whistle go
He went away with my whistle.

*(11b) im **tek** im fut **kik** mi*.
He take his foot kick me
He kicked me with his foot.

Ces constructions font également intervenir des verbes directionnels, datifs, ou bénéfactifs (Patrick, 2004).

Le rôle relationnel de ces verbes correspond à une tendance forte dans les langues d'Afrique de l'ouest, et notamment en kwa, où de nombreux verbes et subordonnants sont homophones, ce qui suggère que c'est à partir de ces verbes que sont apparus ces connecteurs (Holm, 1988 : 171).

Un cas de subordonnant bien connu est celui de *say / se*, employé comme complémenteur en jamaïcain :

*(12) mi glad **se** im waan go*
I'm glad **that** he wants to go.

et dans la plupart des créoles atlantiques. Il sert principalement à introduire du discours rapporté et suit également les verbes d'opinion ou de perception. Le fait d'employer un verbe de parole prototypique comme connecteur est présent dans la plupart des langues de la branche kwa, ainsi que dans de nombreuses autres langues de la famille niger-congo, comme en yoruba ou en ewe, et, dans certains dialectes, les vocables utilisés sont proches phonétiquement de cette forme. Elle se retrouve dans les pidgins et créoles atlantiques, et notamment en gullah (13a), en pidgin camerounais (13b) en krio (13c) et en AAVE (13d) (Mufwene et Gilman, 1987 : 125 ; Holm, 1988 : 185) :

*(13a) də daktə tɛl ɪm **sɛ** wɛl ʌ gat sʌm pɪlz hiə*
The doctor told him, "Well, I have some pills here."

*(13b) yu no **se** mɔŋki laik mbaŋga plɛnti*
You know **that** monkeys like palm nuts a lot.

*(13c) a no **se** yu bizi*
I know **that** you're busy.

*(13d) They told me **say** they couldn't get it*.

Certains auteurs, tels Frajzyngier (1984), pensent que ce marqueur connectif provient directement du verbe anglais *say*, mais l'existence d'une forme similaire dans certains créoles non apparentés à l'anglais, ainsi que l'absence d'homophonie entre la conjonction /sɛ/ et le verbe /seɪ/ en créole jamaïcain, tendent à infirmer cette conclusion d'après Holm (1988 : 185). En revanche, la similarité avec le verbe anglais explique peut-être la persistance de cet emploi dans les variétés fortement décréolisées, comme l'AAVE.

Il est important de noter enfin que le statut syntaxique de ce marqueur connectif reste quelque peu problématique. Bien qu'il fonctionne de façon équivalente à un complémenteur, le marqueur *say* ne se rencontre pas après le verbe *say*, ce qui tend à démontrer que le processus de grammaticalisation qui a permis l'apparition de ce marqueur n'est pas total, et qu'il garde peut-être encore une partie de son contenu lexical.

Cet aperçu de quelques particularités morpho-syntaxiques du créole jamaïcain montre comment les locuteurs de ce créole ont développé des ressources syntaxiques complexes à partir d'un pidgin principalement paratactique, en généralisant certains emplois syntaxiques et en exploitant le potentiel fonctionnel des verbes jusqu'à faire d'eux des quasi-prépositions et des quasi-conjonctions. Ce mélange entre des processus universels de complexification syntaxique et des influences substratales spécifiques a fait du créole jamaïcain une entité hautement distincte, très différente de l'anglais standard.

2.3.4. Le tok pisin

Les premiers contacts réguliers entre Mélanésiens et Européens[1] (ainsi que certains Australiens et Américains) débutèrent à l'aube du XIXe siècle, quand la chasse à la baleine commença dans cette zone du Pacifique sud. Cette activité fut suivie d'un commerce du bois de santal et de la bêche-de-mer – type d'invertébré marin comestible aux prétendues vertus aphrodisiaques, très prisé des Chinois. À partir du milieu du siècle, les populations locales furent engagées, parfois de force, et plusieurs variétés de pidgins résultèrent de ces échanges commerciaux, dont le bichlamar, parlé au Vanuatu, le pijin des îles Salomon, le « broken » du détroit de Torres et le tok pisin de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Le terme bichlamar, ou bislama, dont le nom provient de l'invertébré susmentionné, révèle le rapport direct qui lie échanges commerciaux et pidgin. Par la suite, ces activités commerciales laissèrent place à une agriculture de plantation de la canne à sucre, du coton et du coprah dans le quart nord-est de l'Australie. Elle nécessitait beaucoup de main d'œuvre et l'on recruta donc notamment dans les îles alentour. Pour communiquer entre eux, les ouvriers agricoles parlant des langues mutuellement inintelligibles développèrent l'usage du pidgin mélanésien.

Depuis son indépendance en 1975, le tok pisin est l'une des trois langues officielles de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, avec l'anglais et le hiri motu (pidgin austronésien). Il compte

[1] Les Britanniques occupèrent principalement le sud de l'île (la Papouasie), tandis que les Allemands envahirent le nord (la Nouvelle-Guinée), qui revint à l'Australie après la deuxième guerre mondiale (Oladejo, 1996 : 589).

environ deux millions de locuteurs, dont un quart l'emploient comme langue maternelle. Il sert de *lingua franca* pour les locuteurs des 820 langues vivantes recensées dans le pays[1], le plus polyglotte du monde. Il est donc à mi-chemin entre créole et pidgin. Le tok pisin est utilisé par les médias et le gouvernement de Papouasie-Nouvelle-Guinée, bien qu'il y soit moins employé que l'anglais. Certaines écoles primaires enseignent en tok pisin.

Le tok pisin est très différent de l'anglais, au point d'être tout à fait inintelligible, et mérite donc bien d'être considéré comme une langue à part. D'ailleurs, dans sa représentation modélisée, Görlach le plaçait à l'extérieur des frontières du cercle de l'anglais. Cependant, le tok pisin est inclus dans l'excellent ouvrage en deux volumes édité par Kortmann *et al.* (2004) et intitulé *A Handbook of Varieties of English*. Il justifie ce choix en introduction :

> "[i]n accepting English-oriented pidgins and creoles in the present context, we adopt a trend of recent research to consider them as contact varieties closely related to, possibly categorized as varieties of, their respective superstrate languages (*eg* Mufwene, 2001)" (Kortmann, 2004 : 3).

En effet, la phrase suivante :

> *(14) Wanpela diwai i pundaun antap lo pikinini*. (G. Smith, 2004 : 726)
> A tree fell on top of the child

montre bien que la barrière de l'inintelligibilité sépare le tok pisin de l'anglais. Cependant, le premier mot de la phrase, aux allures pourtant exotiques, est en fait composé de deux morphèmes d'origine anglaise, *one* et *fellow*. En effet, le tok pisin utilise dans 80 % des cas les ressources lexicales de l'anglais, et c'est en cela que son traitement comme une variété de l'anglais se justifie, en dépit de particularités formelles hautement spécifiques.

2.3.4.1. Expansion du pidgin et dérivation créative

Dans le cas des créoles ou quand un pidgin devient plus établi, les locuteurs ont recours à la troncation ou à d'autres moyens dérivationnels pour se débarrasser des formules périphrastiques nuisant à l'économie. Par exemple, l'observation du site de Radio Australia permet de constater que l'ancien schéma analytique *nomba bilong tuna* a laissé sa place à l'expression plus économique *tuna nomba*, qui est même plus synthétique que l'anglais *number of tuna fish*.

En devenant étendu, le tok pisin introduit la redondance. Les locuteurs se mettent par exemple à employer un marqueur d'antériorité (*bin*), même dans les cas où un adverbe de temps (*asde*) rendait cela évident :

[1] Ce chiffre provient du site www.ethnologue.com/show_country.asp?name=PG, consulté le 27/11/2008.

(15) ***Asde*** *mi* ***bin*** *go lo taun.* (Aitchison, 2001 [1991] : 230)
Yesterday I past go to (lo = long) town.

Le tok pisin a également étendu sa complexité morphologique et ajouté de la redondance avec le suffixe *-im*, ajouté à un verbe pour indiquer son caractère transitif. Ce morphème lié provient de la généralisation à toutes les personnes de l'usage du pronom *him* après un verbe. L'emploi pronominal a laissé place à un suffixe dérivatif verbal. On peut ainsi différencier *kamap*, qui est intransitif et veut dire « se produire » (*come up*), de *kamapim*, verbe transitif qui signifie « causer, provoquer ». L'emploi de ce suffixe est complètement grammaticalisé et s'est même étendu aux adjectifs, à partir desquels il permet de créer des verbes, comme *bikim*, qui signifie agrandir, ou *strongim*, qui veut dire renforcer (Jenkins, 2003 : 57-58). L'observation des articles du site de Radio Australia permet d'observer que ce suffixe dérivationnel s'applique également aux adverbes, comme on le constate dans la phrase suivante :

(16) Ol kantri i wanbel long ***daunim*** *tuna namba*[1].
The countries agree to reduce the number of tuna fish

2.3.4.2. Subordination

Comme le créole jamaïcain, le tok pisin possède une certaine complexité syntaxique et les subordonnants qui y sont utilisés sont très souvent le fruit d'un processus de grammaticalisation. Par exemple, pour ce qui est des circonstancielles, le substantif *time* a donné lieu à une conjonction adverbiale signifiant *when* ou *while*, comme dans :

(17) ***Taim*** *bel bilong man i bagarap, olgeta wok bilong bodi tu i kisim bagarap.* (Verhaar, 1995 : 429)
When a man is sick in the belly, all the functions of the body are also badly affected.

D'ailleurs, la conjonction anglaise *while* provient originellement, elle aussi, d'un substantif.

Les verbes sont également utilisés à des fins connectives. La forme *sapos*, qui provient du verbe anglais *suppose*, est en effet utilisée comme conjonction indiquant l'hypothèse (Aitchison, 2001 [1991] : 103). On imagine facilement que dans une phrase comme :

(18a) Suppose you are surrounded by crocodiles, what would you do?

le verbe *suppose* puisse être réanalysé comme un subordonnant, car cette phrase est équivalente à :

(18b) If you are (/were) surrounded by crocodiles, what will (/would) you do?

[1] http://www.radioaustralia.net.au/tokpisin/news/stories/200812/s2445795.htm, consulté le 15/12/2008.

Cependant, il est clair qu'il s'agit bien d'une conjonction en tok pisin, car, *suppose* étant un verbe transitif, il serait suivi du suffixe *-im* s'il était vraiment un verbe. De plus, la protase en *sapos* peut être postposée à la matrice, comme dans :

(18c) yumi save lusim mani long taxi ***sapos*** *yumi laik go long nalopalo hap*[1].
we-INC HAB spend money on taxi **if** we-INC like go to another place

Alors que cette construction ne serait pas possible en anglais avec le verbe *suppose* :

*(18d) * We spend money on taxis suppose we want to go somewhere.*

Enfin, l'adverbe *olsem* (provenant de *all-same*), qui signifie « ainsi », a donné lieu à un emploi prépositionnel indiquant la comparaison :

(19a) Me ***olsem*** *man I stap insait long bikpela hul i daun tumas* (Verhaar, 1995 : 124)
I am **like** a man who is at the bottom of a very deep pit.

Il est également devenu conjonctif et sert à introduire des subordonnées adverbiales de comparaison, à la fois fictives :

(19b) I ***olsem*** *wanpela ensel i karim em na i flai i kam* (Verhaar, 1995 : 100)
It was **as if** an angel came flying, carrying me.

et factuelles :

(19c) Bai mi lusim sin bilong ol, ***olsem*** *yu askim mi long mekim* (Verhaar, 1995 : 442)
I will forgive their sins, **as** you have asked me.

Il est intéressant de constater que l'emploi d'un adverbe signifiant littéralement « tout à fait identique », pour créer un connecteur de comparaison, est un mécanisme similaire à celui qui a permis l'arrivée du connecteur anglais *as*. De plus, la dérivation d'une préposition exprimant la similarité en conjonction de comparaison factuelle et fictive rappelle également ce qui s'est produit avec le *like* conjonction anglais.

L'adverbe *olsem* est également à l'origine d'un complémenteur, comme l'explique Romaine (1988 : 140-2, citant Woolford, 1981[2] : 132-133). À partir de l'adverbe, employé de façon privilégiée pour introduire du discours rapporté, comme dans :

(19d) Elizabeth i tok ***olsem****, 'Yumi mas kisim ol samting pastaim.'*
Elizabeth spoke **thus**, "We must get things first".

on a dérivé un complémenteur, comme on le constate dans l'énoncé suivant :

(19e) Na yupela i no save ***olsem*** *em i mat mat?*
And you (pl.) did not know **that** it was a cemetery?

[1] Extrait de *Tok Pisin Texts : From the Beginning to the Present* collectés par P. Mühlhäusler, T. E. Dutton, S. Romaine, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2003.
[2] E. Woolford, "The Developing Complementizer System of Tok Pisin", in P. Muysken (éd.), *Generative Studies in Creole Languages*, Foris, New York, 1981, 125-139.

D'autres complémenteurs résultent d'un processus de grammaticalisation. Par exemple, à partir de la préposition *long* – qui est une réduction de *b(i)long* et provient du verbe *belong* – que l'on trouve par exemple dans :

*(20a) Yupela i go antap **long** ples.*
You (pl.) go up **to** the village.

on a obtenu un complémenteur, via un sens de but. On peut maintenant dire :

*(20b) Ol i no save **long** ol i mekim singsing.*
They did not know **that** they had performed a festival.

et l'on peut noter d'ailleurs que c'est un phénomène comparable qui a permis l'apparition du complémenteur *to* en anglais.

Enfin, un dernier exemple de conjonction de subordination est fourni par *na*, qui à l'origine n'était qu'une conjonction de coordination. Cette conjonction coordonne en :

*(21a) Ol karim em long disla [= dispela] rum nau. **Na** dokta givim shoot finish nau.*
They carry him to this room. And the doctor gave him an injection (Romaine, 1988 : 139-142)

et est un outil d'enchâssement dans la phrase suivante :

*(21b) Gutpela **na** yu kam.*
It is good that you come

On peut remarquer incidemment que l'emploi d'un même mot comme conjonction de coordination et comme outil d'enchâssement concerne également le mot anglais *but*, dont nous reparlerons au chapitre 6, à propos de la complémentation de la locution *can*(-ED) NEG *help*.

Ces paragraphes soulignent le lien privilégié qui unit grammaticalisation et genèse des subordonnants et illustrent les parallèles intéressants que l'on peut observer entre des langues aussi distinctes que l'anglais et le tok pisin. Paradoxalement, le même phénomène linguistique a contribué à accroître les différences formelles entre l'anglais et le tok pisin.

Comme l'ont montré les énoncés cités dans ces paragraphes, l'étude du créole jamaïcain et à plus forte raison encore celle du tok pisin ne peuvent que pousser l'observateur à s'interroger sur l'appartenance ou non de ces systèmes linguistiques à cet amalgame qu'est anglais. C'est sur cette question que nous allons nous pencher à présent.

CHAPITRE 3
DÉFINITION DE L'AUTONOMIE LINGUISTIQUE ET UNIFORMISATION DE L'ANGLAIS

Le cas des différents types d'*Englishes* et *a fortiori* celui des pidgins et créoles nous obligent à nous interroger sur les frontières de l'anglais et sur la définition même de langue.

3.1. Comment définir les limites d'une langue ?

Les chercheurs s'accordent à dire que la question des limites de la langue est épineuse. Par exemple, Thomas, dans Graddol *et al.* (1996 : 222), affirme : "it is by no means clear even how much to include within the term 'English' ", et cette question semble encore plus délicate quand on se rappelle que "paradoxically enough, a 'language' is not a particularly linguistic notion at all" (Chambers et Trudgill, 1998 : 4).

Le critère linguistique majeur, celui de l'intelligibilité[1] mutuelle, n'est pas aussi facile à jauger qu'il n'y paraît. L'intelligibilité peut être asymétrique car elle dépend du degré d'exposition à la variété concernée. Par exemple, l'anglais américain a été introduit en Grande-Bretagne par l'intermédiaire des films et de la radio dans les années trente. À l'inverse, certains dialectes britanniques locaux paraissent très étranges aux habitants d'Amérique du Nord. On peut mentionner à titre d'exemple l'extrait suivant, qui provient du roman *Trainspotting* de l'Écossais Irvine Welsh[2] (1996 : 115) :

> 'Whair's it yis come fae then?'
> 'Sorry, I can't really understand you....'
> [...] Ye huv tae speak louder, slower, n likesay mair posh, fir [thaim] tae understand ye.
> 'WHERE ... DO ... YOU ... COME ... FROM?'
> That dis the [...] trick. [...]
> 'Ehm ... we're from Toronto, Canada.'

3.1.1. Critères généraux

Comme on le sait depuis Bloomfield (1933 : 54), la distinction entre une langue et un dialecte "[is of a] purely relative nature". Par définition, un dialecte est subordonné à une

[1] L'intelligibilité se décompose en trois niveaux différents, identifiés entre autres par A. Bamgbose ("Torn between the Norms: Innovations in World Englishes", *World Englishes* 17.1, 1998, 1-14, p. 10), cité par Jenkins (2000 : 69-70). Il s'agit tout d'abord de l'identification des mots et des expressions, ensuite se pose la question de la connaissance du sémantisme de ces éléments et enfin, celle de l'interprétation de l'intention du locuteur dans son contexte socioculturel.

[2] *Trainspotting*, Minerva, Londres, 1996 [1993].

langue, mais, comme le rappelle Haugen (1966 : 924), le terme « dialecte » possède des connotations péjoratives qui influencent quelque peu l'emploi de ce mot en langage courant.

Afin d'avoir une idée précise de ce que les langues comme l'anglais, le français, l'espagnol ou encore le russe ont en commun, McClure (1997) a recours aux sept critères suivants, qui sont à la fois d'ordre linguistique, sociologique, culturel et politique.

1) Une langue possède une forme « standard » pourvue d'un ensemble de règles syntaxiques et orthographiques qui sont employées lors de la rédaction de quasiment tous les documents écrits et servent de base aux apprenants.

2) Une langue est, dans sa forme standard tout du moins, mutuellement inintelligible avec tout autre idiome.

3) Il s'agit de la forme utilisée par une communauté de parole dans la vie quotidienne.

4) Ses locuteurs – à savoir ceux du standard – considèrent qu'ils utilisent une forme langagière pourvue de ses propres normes d'usage « correct » et qu'il n'est nullement nécessaire de la modifier en direction du standard d'un autre système linguistique.

5) Une langue présente une tradition d'emploi dans toutes les branches de la littérature et possède donc un corpus très conséquent.

6) Elle est également employée dans d'autres domaines que la littérature, à des fins utilitaires.

7) Il s'agit de la langue officielle d'au moins un territoire autonome défini politiquement en tant qu'entité nationale[1].

Si l'on suit à la lettre les sept critères susmentionnés, il apparaît évident que quantité de langues ne pourront pas être reconnues comme telles. Premièrement, puisque de très nombreuses langues n'ont pas de forme écrite[2], elles ne peuvent bien sûr pas posséder d'orthographe standardisée (critère 1). Ensuite, plusieurs langues sont susceptibles d'être partiellement intelligibles mutuellement, comme l'italien et l'espagnol, l'espagnol et le portugais, le norvégien *bokmål* et le danois ou encore le hollandais, le flamand, le bas-

[1] À l'époque de l'avènement des états-nations, les dialectes n'étaient en effet pas souvent vus d'un très bon œil. Comme Haugen (1966 : 927-928) l'explique, on considère qu'une nation est une entité d'action politique internationale. En tant qu'entité politique, elle sera probablement plus efficace si elle est également une entité sociale. Comme toute entité, elle cherche à minimiser ses différences internes et à maximiser les différences externes. Les dialectes, au moins s'ils menacent de devenir des langues, sont des forces potentiellement perturbatrices dans une nation unifiée : ils font appel à des loyautés locales, qui peuvent éventuellement entrer en conflit avec la loyauté nationale.

[2] Par exemple, Haugen (1966 : 929) cite le cas du quechua de l'empire inca, qui ne s'écrivait pas et qui a tout de même rayonné sur une zone importante pendant une longue période.

allemand et l'afrikaans (critère 2)[1]. De plus, les langues artificielles, comme l'esperanto, ne sont pas employées par une communauté de locuteurs natifs (critère 3). Enfin, les langues sans frontières politiques sont légion, qu'il s'agisse par exemple du breton, du basque ou du gallois (critère 7)[2].

D'autres linguistes, tels Stewart (1968 : 534), ne retiennent que quatre critères. Il s'agit tout d'abord de l'autonomie (1968 : 537), qui recouvre plus ou moins les critères n°2, n°4 et n°7 de McClure. Pour Stewart, « un système linguistique est autonome par rapport à tout autre système linguistique auquel il n'est pas historiquement apparenté ». À l'inverse, si un système est dit hétéronome, il ne constituera qu'une variété subordonnée à un autre système. La deuxième condition requise par Stewart est la standardisation, qui correspond au critère n°1 de McClure. La standardisation est « la codification et l'acceptation, parmi la communauté des locuteurs, d'un ensemble formel de normes définissant l'usage "correct" » (Stewart, 1968 : 534). Une autre caractéristique essentielle est la vitalité – critère n°3 chez McClure. Il s'agit de « l'utilisation du système linguistique par une communauté de locuteurs natifs non isolée » (Stewart, 1968 : 536). Enfin, la dernière composante d'une langue est son historicité : « ce qui confère de l'historicité à une langue est son association avec une tradition nationale ou ethnique » (Stewart, 1968 : 536).

Un autre chercheur a joué un rôle majeur dans l'étude des différences entre langues et dialectes. Il s'agit de Kloss (1967[3]), qui a développé le concept de langues *Ausbau*, opposées aux langues *Abstand* et qui a montré que les critères purement objectifs, comme ceux de Stewart, ne suffisent pas pour différencier une langue d'un dialecte. Les langues *Abstand* sont celles dont personne ne remet en cause le statut de langue, car elles présentent une distance linguistique inhérente par rapport aux autres systèmes. Kloss illustre ce concept par le cas du néerlandais face à l'allemand (1967 : 31)[4].

[1] D'après Haugen (1966 : 926), « entre incompréhension totale et compréhension totale réside une vaste zone intermédiaire de compréhension partielle, dans laquelle a lieu ce que l'on pourrait nommer "semi-communication" » Ceci est notamment dû à l'existence d'un continuum linguistique, le long duquel, de différences minimes en différences minimes, on peut passer d'un système linguistique à un autre. Cependant, comme l'indiquait en son temps Saussure (1969 [1916] : 280), les dialectes de transition, comme celui que l'on trouve en Savoie, entre le français et l'italien, disparaissent progressivement.

[2] Certains cas sont particulièrement extrêmes : l'Inde compte environ 415 langues différentes, le Nigeria 510, l'Indonésie 740, et la Papouasie-Nouvelle-Guinée, dont nous avons parlé longuement, rassemble environ 820 langues différentes (http://www.ethnologue.com/country_index.asp, consulté le 8/12/2008).

[3] H. Kloss , "Abstand Languages and Ausbau Languages", *Anthropological Linguistics* 9, n° 7, 29-41.

[4] Comme le précise McColl Millar (2005 : 56-57), cet exemple n'est pourtant peut être pas le plus pertinent, puisque le néerlandais est très comparable au bas-allemand.

À l'inverse, les langues *Ausbau* (langues par développement) sont des langues qui structurellement pourraient être considérées comme des dialectes d'une autre langue, parce que le critère d'inintelligibilité mutuelle est absent, par exemple. Cependant, ces langues sont perçues comme telles car des caractéristiques sociales, culturelles et politiques, mises en œuvre par le biais d'une planification linguistique, leur confèrent une autonomie fonctionnelle. Il cite ici l'exemple du tchèque et du slovaque.

La particularité de ce modèle est son caractère dynamique. Kloss explique qu'il est tout à fait possible, à partir deux langues standard polycentriques – à savoir deux variantes très proches d'une même langue coexistant en tant que double standard (1967 : 31-32) – d'obtenir par l'intervention humaine deux langues *Ausbau*. L'exemple qu'il donne pour illustrer les deux standards quasiment identiques est d'ailleurs très révélateur, puisqu'il s'agit du serbe et du croate. À l'époque, en 1967, ces deux idiomes constituaient bel et bien deux variantes standard de la même langue, mais aujourd'hui, après la guerre de Yougoslavie et ses conséquences, le serbe et le croate sont devenues deux langues *Ausbau*. Tout d'abord, les Croates, qui sont majoritairement catholiques, ont employé l'alphabet latin depuis le XVIIIe siècle, tandis que les Serbes, qui sont principalement orthodoxes, utilisent l'alphabet cyrillique. Leur lexique a considérablement divergé pour ce qui est du vocabulaire technique. Tandis que les Serbes ont eu recours à des emprunts, les Croates ont créé de nouveaux vocables à partir de leur propre lexique. Par exemple, un télégramme se dit *brzojav* (« informer rapidement ») en croate et *telegram* en serbe ; un avion est appelé *zrakoplov* par les Croates (« l'objet qui se balance dans les airs ») et *avion* par les Serbes.

D'après Kachru, l'anglais est lui aussi une langue polycentrique. Il pourrait donc tout à fait se subdiviser en plusieurs langues *Ausbau*, si les locuteurs d'une variété d'anglais ressentaient le besoin de marquer leur différence par une planification linguistique. L'écossais, sur lequel nous reviendrons, a été une langue distincte au cours de son histoire, mais il est aujourd'hui redevenu un dialecte de l'anglais et les tentatives récentes de quelques activistes et de certains écrivains n'ont pas suffi pour lui redonner le prestige et la littérature qui lui manquent. Comme l'explique Kloss, pour qu'une langue devienne *Ausbau*, il faut qu'elle soit employée dans tous les domaines. Tout d'abord reléguée à un registre humoristique ou folklorique, elle devient ensuite le moyen de communication des médias et des ouvrages pédagogiques, avant d'être employée dans le registre formel de la prose scientifique. Parallèlement, les thèmes évoqués dans la langue *Ausbau* en devenir commencent sur le plan local. Il s'agit de la faune, de la flore, de l'histoire et de la culture

autochtones. Par la suite, la langue est utilisée pour discuter de thèmes plus généraux à portée nationale ou internationale. Enfin, elle est employée pour évoquer des sujets scientifiques ou techniques.

Kloss montre donc que la dimension humaine a un rôle majeur à jouer. Hormis le critère d'inintelligibilité, c'est principalement, semble-t-il, la représentation qu'une communauté de locuteurs se fait de son lecte qui fait de lui une langue ou un dialecte.

3.1.1.1. Créoles et pidgins

Les créoles et les pidgins apparentés à l'anglais sont-ils des langues à part ? Si l'on reprend l'exemple suivant :

(1a) Wanpela diwai i pundaun antap lo pikinini.

qui signifie en tok pisin

(1b) Un arbre est tombé sur l'enfant.

et que l'on prend comme critère principal l'inintelligibilité, on considérera évidemment qu'il s'agit d'une langue à part. D'ailleurs, le tok pisin est en cours de standardisation et a un statut de langue officielle. Parmi tous les créoles et pidgins apparentés à l'anglais, il est certainement le plus à même d'être qualifié de langue distincte de l'anglais. Mais si l'on se rend compte que la mondialisation des cultures et de l'information touche également ces formes langagières, on comprend que l'influence de l'anglais standard puisse y être omniprésente. L'anglais a, comme le tok pisin, le statut de langue officielle en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où il constitue la langue de prestige. Il s'insinue petit à petit dans le système morphologique du tok pisin, notamment dans le cas du pluriel, comme nous allons l'expliquer ci-dessous.

3.1.1.2. Perception ou réalité linguistique ?

Comme nous venons de le rappeler, l'intervention humaine est un facteur clé pour donner à un idiome une autonomie linguistique. Par exemple, les locuteurs de l'américain, qui domine actuellement le monde anglophone, n'ont plus besoin de clamer la légitimité de leur identité et de leur langue, alors qu'au XVIIIe siècle, quand l'identité américaine était en gestation et que planait sur eux l'influence omniprésente de la Grande-Bretagne, les activistes mettaient en avant l'existence d'une « langue américaine » distincte.

De plus, la dimension perceptuelle des locuteurs est indissociable du concept de langue. Des facteurs extralinguistiques, tels un passé partagé et une littérature commune, ou

des fondements idéologiques semblables, jouent en faveur d'une représentation de la langue comme entité unique. Évidemment, cette perception peut évoluer au cours du temps ou être manipulée.

De nombreux créolistes, comme Romaine, Mufwene (1997, 2004), ou Mühlhäusler (1986) rapportent que les créolophones ou pidginophones considèrent rarement leur variété linguistique comme une langue à part. "Speakers do not usually claim autonomy for non-standard varieties of a language, or for a pidgin or creole" (Romaine, 1988 : 15-17). Dans le cas du tok pisin, Mühlhäusler rapporte que nombre de ses informateurs considèrent qu'ils parlent anglais et non pidgin (Mühlhäusler, 1986 : 15). Mufwene (1997 : 79) fait la même observation pour le gullah et se conforme à l'avis des locuteurs en considérant cette forme langagière comme un dialecte de l'anglais.

Par ailleurs, on peut également se demander si la transcription graphique d'une variété linguistique a une influence sur la perception des locuteurs.

3.1.1.2.1. Importance de la forme

D'après Anderson (1983 : 48[1], cité par Fenigsen, 1999), l'apparition sous forme imprimée d'une variété linguistique lui enlève son statut subordonné, mais cette remarque ne reflète qu'un seul aspect d'une situation complexe. Comme l'explique Fenigsen (1999 : 62-63), représenter la langue n'est jamais idéologiquement neutre, et les transcriptions graphiques peuvent tout autant diminuer que promouvoir le statut des variétés représentées.

Dans certains romans d'Irvine Welsh[2] ou de James Kelman[3], l'emploi du vernaculaire écossais dans des récits à la première personne, ou en discours indirect libre, montre qu'il est possible de sortir de la dichotomie habituelle qui consiste à cantonner l'usage du vernaculaire aux dialogues et à conserver l'anglais standard pour la narration. Cette dichotomie trahit une inégalité *de facto* entre les deux variétés, qu'arrivent à dépasser ces auteurs. Écrire en dialecte a donc une portée politique. De fait, James Kelman est un fervent défenseur de la culture de la classe populaire de Glasgow, et, en écrivant en dialecte écossais, il participe à légitimer sa culture, en obligeant pour ainsi dire le lecteur à garder à l'esprit à chaque page, à chaque mot, que l'on se situe dans une réalité écossaise, distincte du reste du monde anglophone. L'ancrage dans un cadre social qui n'a en général pas voix

[1] B. Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, Londres.
[2] On compte notamment, parmi les romans d'Irvine Welsh, *Trainspotting* (1993) ; *The Acid House* (1994); *Marabou Stork Nightmares* (1995) ; *Ecstasy : Three Chemical Romances*, (1996) et *Glue* (2001).
[3] James Kelman a reçu le *Booker Prize* en 1999 pour *How Late It Was, How Late* (1994) ; on trouve également un usage dialectal dans certaines nouvelles de *The Burn* (1991).

au chapitre est également une composante essentielle de cet usage dialectal en littérature écossaise. En agissant ainsi, ces auteurs promeuvent un mode d'expression culturelle qui n'a d'habitude pas sa place dans les médias, si ce n'est sur quelques radios locales.

À l'inverse, l'usage d'un dialecte à l'écrit peut également lui nuire, parfois même à l'insu de l'auteur. Par exemple, Walter Scott (1771-1832) a cherché à défendre et à magnifier les traditions culturelles et historiques de l'Écosse, mais son emploi de l'écossais à l'écrit n'a pas eu pour effet de le valoriser. Il n'y a recours que dans les dialogues pour parfaire la caractérisation des personnages de ses romans. Il associe classiquement l'écossais aux personnages des classes populaires ou à ceux qui s'opposent au progrès, et les distingue des personnages plus modernes qui, eux, s'expriment en anglais[1]. Comme l'explique McCordick (1996 : 391), « cette pratique a renforcé la notion, au sein même de l'Écosse, que l'écossais était l'apanage des classes populaires ou non éduquées. Ainsi, les romans de Walter Scott ont-ils paradoxalement rendu l'écossais plus acceptable dans la littérature et moins acceptable dans la société[2] ».

Fenigsen (1999) a étudié les implications de l'emploi du créole de la Barbade dans la presse écrite. Le créole de la Barbade, appelé bajan, est un créoloïde fortement décréolisé, mais qui conserve des particularismes absents en anglais. La situation linguistique de l'île est bipolaire, et certains locuteurs se sentent un peu perdus, comme en témoigne la déclaration suivante, émanant d'un Barbadien : "[w]e cannot speak the language we write, we cannot write the language we speak" (cité dans Fenigsen, 1999 : 66).

Son observation de l'emploi du bajan dans la presse l'amène à penser que, bien loin des déclarations d'Anderson (1983 : 48), qui estime que l'impression sur papier d'une variété linguistique constitue en soi un progrès, l'on assiste au contraire à une parodie plutôt qu'une célébration du bajan et de ses locuteurs (1999 : 79). Comme l'explique une autre locutrice du bajan, "when we see this Bajan writing and thing [it] is like we see we [our] language in a broke-up mirror…" (Fenigsen, 1999 : 78) Ce sentiment provient notamment du fait que la presse présente une version exagérée du bajan. Un maximum de particularismes y est rassemblé, dans une espèce de peinture grossie d'un basilecte qui n'existe plus. En réalité, les locuteurs emploient un mésolecte qui comporte de nombreux traits linguistiques standard.

[1] C'est notamment le cas dans *La Fiancée de Lammermuir*, où tout différencie deux familles : leur classe sociale, leur attitude envers la tradition et les variétés linguistiques qu'ils emploient.
[2] Notre traduction.

De surcroît, Fenigsen (1999 : 74-75) indique que dans les récits relatant les affaires pénales dans la presse barbadienne, seuls les accusés voient leurs paroles transcrites en discours direct. Les énoncés provenant des policiers, qui contiennent sans nul doute également des traits non standard, ne sont pas rapportés directement, et cela donne la fausse impression que le bajan est l'apanage des criminels et autres individus peu recommandables. Fenigsen explique que cette regrettable pratique est malheureusement systématique et qu'elle fait partie de la politique éditoriale de la presse barbadienne.

3.1.1.2.2. Graphie utilisée

Nous venons de montrer que l'emploi de dialecte à l'écrit était à double tranchant. Il est essentiel d'évoquer à présent les systèmes graphiques employés, afin de voir s'ils peuvent jouer un rôle bénéfique vis-à-vis du statut des dialectes ainsi représentés.

La première question a trait aux conventions graphiques utilisées. Peut-on transcrire un dialecte sans avoir recours aux règles phonographématiques de la variété dominante ? Certains auteurs, comme Irvine Welsh, y parviennent avec succès. Par exemple, quand il emploie la graphie <oa>, comme dans <joab>, <boatil>, <hoaspital>, il ne fait pas référence à la diphtongue /əʊ/ du RP, mais à la version monophtonguée /o/ en usage en Écosse, et qui remplace la voyelle /ɒ/ que l'on aurait eue en RP dans ces trois mots. Cela implique que le RP n'est pas pour Welsh l'étalon linguistique par excellence.

L'emploi des apostrophes, pour indiquer que certains phonèmes ne sont pas prononcés, est problématique pour les mêmes raisons. Son usage, que Fenigsen (1999 : 79) observe à la Barbade, sous-entend que les phonèmes non prononcés sont « manquants », que la prononciation est donc « déficitaire » par rapport à une norme vue comme absolue. Irvine Welsh, à l'inverse, évite soigneusement d'y recourir et emploiera par exemple <aw> pour <all>, plutôt que <a'>[1] que l'on rencontre pourtant fréquemment ailleurs.[2]

[1] C'est la graphie <a'> que l'on retrouve par exemple dans le titre du poème de Robert Burns "A Man's A Man for A' That". La vocalisation du /l/ est d'ailleurs une caractéristique très ancienne de l'écossais. Ce processus a eu lieu au début du XVe siècle (Robinson, 1985 : xiv), époque à laquelle le phonème /l/ fut remplacé par un /u/ après les voyelles d'arrière relâchées. Les diphtongues ainsi obtenues se changèrent rapidement en monophtongues, aboutissant à des exemples comme *saut* pour *salt* et *foo* pour *full*.

[2] En revanche, le système graphique employé par Welsh présente une lacune regrettable, mais difficile à combler. Il s'agit de l'impossibilité de représenter graphiquement l'occlusive glottale /ʔ/, qui remplace presque constamment le phonème /t/ (ainsi que parfois le /p/ ou le /k/) en écossais urbain, sauf à l'initiale d'un mot. L'apostrophe aurait éventuellement pu contribuer à rendre cette occlusive glottale, mais comme nous l'avons montré, ce n'était pas envisageable dans ce contexte. Dans *Fortune's Always Hiding*, Welsh réussit à transcrire ce phonème dans un mot en particulier, <Prawstint>, qui signifie *Protestant*. La présence de l'occlusive glottale est rendue ici par l'effacement de toute la syllabe concernée, schwa inclus.

Le poète Tom Leonard évoque, dans la nouvelle *Honest*[1], quelques-unes des questions auxquelles est confronté un auteur qui veut écrire en dialecte :

> "Yi write doon a wurd, nyi say ti yersell, that's no thi way a say it. Nif yi try ti write it doon thi way yi say it, yi end up thi page covered in letters stuck thigithir, nwee dots above hof thi letters, in fact, yi end up wi wanna they thingz yid needti huv took a course in phonetics ti be able ti read"[2].

Comme Leonard l'explique, et comme l'illustre l'extrait, il parvient à une sorte de compromis. Il lie certains mots pour indiquer qu'ils ne sont pas séparés par des pauses : *nyi* (and you), *nif* (and if), *nwee* (and wee), *wanna* (one of), *yid* (you'd), *needti* (need to), mais en restant dans les limites de l'intelligible. De même, il conserve de nombreuses conventions orthographiques, comme l'emploi de <w> dans <write>, <tt> dans <letters> et <ph> dans <phonetics>, pour que la lecture ne soit pas trop ardue.

Pour donner du prestige à une forme linguistique, il faut qu'elle soit employée dans tous les domaines de l'écrit, littéraire, scientifique et technique. Il faut également que les auteurs se mettent d'accord sur la norme à adopter. C'est la tâche à laquelle se sont attelés certains activistes écossais de la première moitié du XXe siècle, sous l'égide de Hugh MacDiarmid. Ce mouvement, connu sous le nom de Renaissance Écossaise, promouvait une recréation radicale de la langue, déconnectée de son usage contemporain, jugé vulgaire. Ces auteurs furent confrontés à de nombreuses interrogations lors de la tentative d'élaboration d'une orthographe écossaise standardisée. Par exemple, le digraphe <ou> constitue un usage historique en écossais pour représenter la voyelle /u:/[3]. Cela convient tout à fait pour les mots *doun* (*down*) ou *toun* (*town*). Cependant, dans des mots comme *mouth*, *about*, ou *loud*, l'emploi de la graphie <ou> ne rendrait pas compte de la prononciation écossaise et ressemblerait trop à l'anglais. C'est d'ailleurs souvent la graphie <oo> qui est préférée pour tous ces vocables. Dans ce genre de cas difficile à résoudre, le désir d'autonomie linguistique s'oppose à l'ambition d'être étymologiquement correct.

---

[1] T. Leonard, *Intimate Voices*, Galloping Press, Newcastle, 1984.

[2] Comme on le constate, en plus des particularismes phonétiques tels *a* (pour *I*), *doon* (pour *down*) et *yersell* (pour *yourself*), on compte des différences au niveau lexical (*wee* signifie *small*), morphologique (*thegither* pour *together*) et morpho-syntaxique : emploi de la forme *they* (parfois écrite *thae*) plutôt qu'un déterminant démonstratif comme *these* ou *those* ; simplification du paradigme du prétérit et du participe passé (*yid needti huv took*).

[3] Il s'agit d'une simplification d'une réalité plus complexe. Comme l'édicte la loi sur la longueur vocalique en écossais et en anglais d'Écosse, la voyelle sera longue devant un /r/, une fricative sourde ou une frontière morphémique, courte dans les autres environnements phonétiques. Dans certaines régions, la qualité de la voyelle peut également varier (Scobbie *et al*., 1999).

Ces débats ont eu des prolongements dans les années quatre-vingts, pendant lesquelles un ouvrage scientifique écrit entièrement en écossais, *Our Ain Leid*[1], expose différents essais de transcription. Dans ce premier extrait, McClure explique comment il a traduit son texte de l'anglais standard vers l'écossais.

> "He tuik sicht o ony vocabils wi aisy owersets in the weil-kent word-huird o modren Scots [...]. For words wantan ony sic likeworth, he begouth be certifyan whethir thay hae been ti finn in Middil Scots [...]. Gif nae siccan word, nor ony wi a like sense, wes inhaudin in Middil Scots, nor in the Inglish o the fowerteent or fifteent yearhunnirs, he syne certifyit [...] the owerset in French and German, and luikit ti a twa-leidit dictionar for the gloss o hit in Russian. Gif aa thae tongues uisit the samin word, hit wes deimit ti belang the common European huird o vocabils fae modren kennin, an adopit wi an expedient Scots randerin o the pronunciation. Converslins, gif the German owerset differit fae the Inglish, or the Anglo-French, the screivar walit atweish the adopin o a form derivit fae the Inglish an the componin o a new Scots word fae hameilt ruits efter the German prattic. [2]"

Cette version de l'écossais, qui, comme McClure lui-même l'explique, repose beaucoup sur un emploi de mots obsolètes, voire disparus ou même recréés, ne laisse pas indifférents ceux qui promeuvent au contraire un écossais plus proche de l'usage actuel, comme Purves :

> "Awbodie kens that an independent mynd is a guid thing, but no ti the lenth o makkan up yeir ain leid as ye gang alang. In ma day, A hae seen a hantil[3] Scots, but A fand Derrick McClure's airtikil that ill ti reid. [...] It cam inti ma mynd whyle A wes reidan this airtikil that gin[4] McClure haed been wrytan about airiplaines, he micht hae cryit[5] thaim *flichterbarraes*[6], as wes proponit a whyle back [...]. Sic an unnaitral leid is fair sindert[7] frae its ruits in speech en wha is gaun ti reid it?"

Comme on le constate, la tâche des défenseurs de l'écossais est très complexe, car ils ont des conceptions fondamentalement différentes de la norme à adopter. Quand l'obstacle de la standardisation commence à être franchi, comme en tok pisin ou en créole jamaïcain (Cassidy et Le Page, 1967), on peut observer l'influence bénéfique qu'exerce une

[1] « Notre propre langue », article de J. D. McClure *et al.*, reproduit dans Görlach (1985).
[3] « Il chercha les vocables qui possédaient une traduction évidente dans le vocabulaire bien connu de l'écossais moderne. Pour les mots n'ayant pas de tel équivalent, il commença par vérifier s'ils se trouvaient en moyen écossais. Si aucun mot correspondant, ou aucun mot de sens proche, ne se trouvait en moyen écossais ou en anglais du quinzième ou du seizième siècle, il vérifia alors la traduction en français et en allemand et chercha dans un dictionnaire bilingue la formulation employée en russe. Si toutes ces langues avaient recours au même mot, il fut considéré comme faisant partie du vocabulaire commun européen propre à la connaissance moderne et fut adopté avec une graphie appropriée reflétant la prononciation écossaise. À l'inverse, si la traduction allemande différait de l'anglais, ou du franco-anglais, l'auteur hésita entre l'adoption d'une forme dérivée de l'anglais et la composition d'un nouveau mot écossais à partir de racines autochtones, suivant la pratique allemande. » (Notre traduction).
[3] *A hantil* signifie « un grand nombre de ».
[4] *Gin* est signifie « si ».
[5] *Cryit* correspond à *called*.
[6] *Flichterbarrae* signifie *flying barrow*.
[7] *Sindert* veut dire *distinct*.

transcription graphique spécifique sur la perception d'autonomie linguistique. Par exemple, les deux phrases suivantes, en tok pisin :

> *(2a) Em tokim tupla stori long pik ia husat ia, em ol man, long ol man ronewe igo ia.* (Sankoff et Brown 1976 : 637)
>
> She told the two of them the story of the pig who, uh, the people, that the people ran away from.

et

> *(3a) E! Man ia toktok wantaim husat?* (*ibid*. 641)
>
> Hey! Who's this guy talking to?

ne produiraient pas du tout une impression similaire si elles étaient écrites dans une graphie anglicisée :

> *(2b) Him talk-him two-fellow story long pig here who's that here, him all man, long all man run away he-go here.*

et

> *(3b) Hey! Man here talk-talk one time who's that?*

Dans cette graphie anglaise, le tok pisin perd une grande partie de son autonomie, ce qui montre à quel point le simple choix de graphie est primordial. Dans un cas, la graphie employée donne à ce système linguistique l'apparence d'un idiome un peu rudimentaire et déficitaire par rapport à l'anglais standard, alors que dans l'autre cas, on a la sensation visuelle d'avoir affaire à une langue à part entière.

Encore plus flagrant est l'exemple suivant, en créole jamaïcain :

> *(4a) Potenshal, faib milian piipl, di papiulieshan a Jumieka (h)inkluudn di daiaspora, taak Jumiekan iina wan faam ar di (h)ada*[1].

Sans cette transcription graphique particulière, on aurait :

> *(4b) Potential, five million people, the population of Jamaica including the diaspora, talk Jamaican in one form or the other.*

qui est quasiment de l'anglais standard.

L'exemple du jamaïcain montre bien que la force centrifuge n'est pas sans bornes. Certes, de nombreux processus l'ont amené à se différencier de l'anglais, mais il peut également être parfois si proche de l'anglais qu'on peut se demander si ce créole ne s'est pas progressivement recentré sur l'anglais standard. En effet, la subdivision de l'anglais en plusieurs *Englishes* a commencé à une période où les moyens de transport et de communication n'avaient pas atteint l'incroyable rapidité qu'ils ont aujourd'hui, et comme nous allons le montrer, il semblerait que la force centripète soit en fait plus puissante que la force centrifuge.

[1] http://www.jumieka.com/index.html, consulté le 21/12/2008.

3.2. Vers un modèle unique ?

Comme l'écrit Görlach (1995), "the pattern of past linguistic history may not be repeated. New factors of electronic communication and travel are likely to prevent the fracturing of English into mutually incomprehensible languages". En effet, à plusieurs niveaux, on observe un certain nivellement en direction de la norme. Cette homogénéisation est en train d'affecter de nombreuses variétés britanniques traditionnelles, et correspond à ce que Trudgill nomme dédialectalisation (1998). C'est également ce qui s'est produit dans le cas de l'écossais, qui a subi une attrition progressive entamée au XVIe siècle, bien avant l'avènement de la communication globale et des médias de masse. On le voit également aujourd'hui pour les pidgins et les créoles, dont les particularités paraissent soumises à la même disparition graduelle : c'est cette « décréolisation » ou « débasilectalisation » qu'il convient à présent d'examiner.

3.2.1. Décréolisation / débasilectalisation

3.2.1.1. Le principe de décréolisation / débasilectalisation

3.2.1.1.1. Une description biaisée

À l'origine, comme l'explique entre autres Bickerton (1976), les créolistes ont eu tendance à décrire leur objet d'étude dans sa forme la plus éloignée de l'anglais. C'est notamment le cas de Bailey, qui présente le créole jamaïcain sous la forme d'une abstraction idéalisée distincte de la forme langagière utilisée par les locuteurs, même les plus basilectaux. Il s'agit plutôt du système le plus différent possible de l'anglais, que Bailey estime avoir été employé dans le passé. De tels linguistes voulaient ainsi montrer que les créoles et les pidgins n'étaient pas simplement une version imparfaite de la langue superstrat, comme beaucoup le pensaient à l'époque – ce que suggère le terme *broken English* souvent appliqué à ces formes langagières –, mais que les pidgins et les créoles constituaient bel et bien des systèmes propres, dignes d'être étudiés, ce dont beaucoup doutaient encore.

Cette description biaisée était généralement accompagnée d'une négation de la variabilité linguistique, car constater la présence de variations, que l'on estimait aléatoires, équivalait, pensait-on, à admettre que les locuteurs étaient versatiles, voire incompétents, et que leur forme langagière ne constituait donc pas un système cohérent. Cet accent mis sur

la description d'un basilecte idéalisé et l'absence de variabilité a donc longtemps masqué la réalité des faits, dont le modèle du continuum permet bien mieux de rendre compte.

3.2.1.1.2. Le modèle du continuum linguistique

Comme l'explique DeCamp (1971 : 28-9), en ce qui concerne la situation linguistique en Jamaïque,

> "there is […] a socio-economically-oriented linguistic continuum in Jamaica, a continuous spectrum of speech varieties whose extremes are mutually unintelligible but which also includes all possible intermediate varieties. [...] At one end of this continuum is the speech of highly-educated Jamaican leaders [...]; it is mutually intelligible with but undeniably different from standard British. At the other extreme is the so-called 'broad creole' or 'broken language', the variety which so far has received the most attention from linguists." (DeCamp 1971 : 28-9)

Ce genre de situation peut se produire si la langue officielle est la même que la langue lexifiante du créole, faute de quoi le créole reste une entité bien distincte ou au contraire s'éteint. Deuxièmement, le système social, bien que potentiellement stratifié, doit permettre une certaine mobilité sociale et comporter une forme de « pression corrective », comme peuvent l'exercer l'éducation ou les médias, susceptible d'influencer les locuteurs créolophones.

3.2.1.1.3. Le schéma implicationnel de DeCamp

L'intérêt principal de l'analyse de DeCamp réside dans son utilisation d'un schéma implicationnel, dans lequel intervient un certain nombre de traits distinctifs jamaïcains, d'ordre à la fois lexical (emploi de *pikni* pour *child*, de *nana* pour *granny* et de *nyam* pour *eat*), morpho-syntaxique (emploi de *no ben* pour *didn't*), et phonologique (convergence de /t/ et /θ/, ainsi que de /d/ et /ð/). En comparant le lecte de nombreux locuteurs, il s'est rendu compte que ces variables jamaïcaines ne sont pas employées de façon indifférenciée. Alors que ces six variables pourraient théoriquement aboutir à soixante-quatre combinaisons différentes, on constate que les possibilités sont en fait en nombre très limité. L'étude de l'emploi ou de l'absence de ces traits linguistiques permet de mettre en lumière un système ordonné. Par exemple, d'après DeCamp, il serait anormal de rencontrer un locuteur jamaïcain qui emploie *nyam* (pour *eat*) mais pas *pikni* (pour *child*), ou à l'inverse quelqu'un qui ferait la distinction entre /t/ et /θ/ et utiliserait le mot *nana* (pour *granny*). Ce schéma implicationnel permet donc de formuler des prédictions sur les différentes variables qui

peuvent ou ne peuvent pas coexister dans un même lecte, comme l'indique le tableau suivant, adapté de celui de DeCamp (1971 : 355)[1] :

locuteurs	eat-nyam	granny-nana	didn't-no ben	child-pikni	/t/vs/θ/-/t/	/d/vs/ð/-/d/	
5	+	+	+	+	+	+	**acrolecte**
1	+	+	+	+	+	-	
6	+	+	+	+	-	-	
2	+	+	+	-	-	-	
7	+	+	-	-	-	-	
3	+	-	-	-	-	-	
4	-	-	-	-	-	-	**basilecte**

Tableau 3. Le schéma implicationnel du continuum jamaïcain (DeCamp, 1971 : 355)

Les phénomènes de type implicationnel sont, par nature, dynamiques, car les vagues de décréolisation qui font passer d'un lecte à un autre touchent peu à peu toute la population[2]. Mufwene (1994) préfère parler de « débasilectalisation », qu'il décrit comme "[the] loss of features that make [a creole] distinct from more prestigious varieties of the language". Pour lui, le terme « créole » désigne le processus de formation de ces systèmes linguistiques et ne correspond pas à des particularités structurelles. Les changements structurels n'affectent pas la façon dont une langue s'est développée. Ces variétés sont et resteront donc des créoles, même quand elles seront devenues très semblables à l'acrolecte aux côtés duquel elles coexistent.

3.2.1.1.4. Exemples de continuum

Le tableau suivant, dans une forme tronquée, est tiré du site internet *Jumieka langwij*, entièrement dédié au jamaïcain[3]. Il illustre le continuum jamaïcain sous forme tabulaire, et présente l'acrolecte à gauche, le basilecte à droite et trois versions mésolectales intermédiaires.

[1] Le symbole [+] désigne l'anglais et [–] le créole.
[2] En fait, la plupart des créolistes s'accordent aujourd'hui à dire que la présence d'un continuum n'est pas un fait récent, mais qu'il a certainement existé dès le départ, à cause d'une exposition plus ou moins importante à l'acrolecte, en fonction des circonstances de la vie des locuteurs (lieu de résidence, type d'activité dans la hiérarchie de la plantation, taille de l'exploitation agricole, etc.). Cela n'empêche pas que l'on assiste aujourd'hui à la « décréolisation » évoquée par les spécialistes, et que ce phénomène se met en place par vagues successives qui correspondent bien au phénomène décrit par DeCamp.
[3] Site créé par Larry Chang, http://www.jumieka.com/aatagrafi.html, consulté le 27/11/2008.

KANTINIUOM A JUMIEKA PIICH **diraiv frahn Hinglish** Continuum of Jamaican speech derived from English				
Hakrolek	Miizolek			Bazilek
Hinglish	**Jumieka Hinglish**	**Jumiekan1**	**Jumiekan2**	**Jumiekan3**
almost	awlmos	aalmos	aalmuos	liklmuos
another	anoda	aneda	anieda	wanieda
ask	aask	aaks	aks	hax
bottle	botl	bokl	bakl	
boy	boi	bwoi	bwai	
catch	kach	kiach	kech	
church	cherch		choch	
favour	fayvo	fayva	fieva	fieba
her	har		im	
hers	erz	arz	fiar	fiim
his	iz		fiim	
listen	lisn			yeri
palm	hand-middle	an-midl	an-migl	ang-migl
spoil	spwoil	spwail	pwail	
stop	stap		tap	
that	dat		da	daa

Tableau 4. Le continuum jamaïcain (extraits)

On y observe maints traits consonantiques caractéristiques, dont le remplacement systématique des fricatives dentales par des occlusives, la simplification des consonnes multiples, surtout en position initiale (*tap* pour *stop*, *pwail* pour *spoil*) ou finale (*awlmos* pour *almost*), l'introduction d'un yod après /k/ (*kiach* pour *catch*), la labialisation du /b/ et du /p/ (*bwoi* et *spwoil*), le remplacement de /d/ par /g/ ou de /t/ par /k/ devant /l/ (*bokl* et *an-migl*) (voir Cassidy, 1971 : 209), ou l'absence de rhoticité (*choch*). On repère quelques différences lexicales entre les multiples variétés en usage en Jamaïque : *listen* devient *yeri* (*hear*) en basilecte, et *palm* est rendu par la périphrase *hand-middle* dans la plupart des variétés. Dans ce tableau, quelques différences morpho-syntaxiques sont également observables, dont l'exemple le plus complexe est le pronom possessif *hers*. En mésolecte supérieur, on emploiera des prononciations différentes de ce même mot (*erz* et *arz*), puis, dans un mésolecte plus proche du basilecte, on aura recours au schéma analytique

caractéristique des créoles : *fiar* (*for-her*). Enfin, en basilecte, on utilisera la version au genre indifférencié, qui est traditionnellement associée aux créoles : *fiim* (*for-him*).

Bailey (1971 : 343-6) donne également un exemple intéressant de continuum linguistique en Jamaïque. Le premier extrait constitue la version en créole jamaïcain d'une courte narration :

> *(5a) Wantaim, wan man en ha wan gyal-pikni nomo. Im en niem Pini. Im ena wan priti gyal fi-truu. Im neba laik fi taak tu eni an eni man. Im laik a nais buosi man fi taak tu. Im taat taak tu wan man, tingk se a soch wandaful man.*[1]

En fait, la version qu'a réellement observée Bailey est la suivante :

> *(5b) Wans opan a taim die woz a jengklman huu had wan uondli daata. Har niem woz Pini. She woz a gie an dandi gorl. Shi didn laik tu taak tu eni an eni man. She laik a gie fain man tu taak tu. Shi staat tu taak tu a man, thingkin that it woz soch a wandaful man*[2].

La locutrice de ces propos est une grand-mère de soixante ans habitant un village isolé sur une colline au milieu du pays. À part l'emploi de *like*, là où *want* serait plus spontané en anglais standard, l'emploi d'*eni an eni man*, au lieu de simplement *any man*, et l'absence de marqueur de passé pour *started*, cet extrait ne comporte que des particularités phonétiques. Même au niveau phonétique, la locutrice n'emploie pas la version basilectale, mais dit *staat*, au lieu de *taat*, et utilise /θ/ et /ð/ au lieu de /t/ et /d/. Elle n'utilise pas de vocabulaire créole – elle dit *daata*, quand elle aurait pu dire *gyal-pikni*, *wans opan a taim*, au lieu de *wantaim* –, et a recours à des structures syntaxiques absentes en créole basilectal. Par exemple, elle dit *die woz*, calqué sur *there was*, qui n'existe pas dans le basilecte ; elle emploie le relatif *huu*, absent du créole basilectal, ainsi que les complémenteurs *that* (au lieu de *se*) et *tu* (au lieu de *fi*). Elle utilise l'article indéfini *a*, au lieu de *wan*, ainsi que les formes *shi* et *her* (déterminant), au lieu de *im*. Quand on garde en mémoire qu'il s'agit des propos d'une sexagénaire qui vivait dans un village isolé il y a plus de trente-cinq ans, on peut aisément imaginer que le processus de débasilectalisation s'est accentué depuis. Les créolophones font en effet l'objet d'une pression pour employer l'acrolecte, ou tout du moins, d'après Washabaugh (1977) pour éviter le basilecte : "speakers are often not so aware of how they want to talk, but they have a clear concept of how they do not want to talk" (1977 : 334, à propos du créole de l'île de la Providence).

[1] En anglais standard jamaïcain, la narration serait :
(i) Once upon a time, there was a gentleman who had an only daughter. Her name was Peony. She was a gay and dandy girl. She didn't like to talk to just any man. She liked (wanted) a gay, fine man to talk to. She started to talk to a man, thinking that he was a very wonderful man.
[2] Orthographe de Cassidy et Le Page, 1967.

À terme, cette tendance entraînera la disparition de la plupart des singularités des pidgins et créoles. D'après Alleyne (1971 : 182-3),

> "[w]here continua still exist, there will be a tendency for the segment called 'creole' to become more and more modified in direction of the model language and to disappear as the acculturation process continues. This, as I have said, is what has happened in Barbados where nineteenth-century texts attest to the existence of a dialect variety very similar to Jamaican. It will also undoubtedly happen in Jamaica and Antigua, unless a new cultural and political movement reverses the current process of change."

3.2.1.2. Perte des distinctions des pidgins et créoles – la débasilectalisation en action

Qu'elles soient pidgins ou créoles, ces formes langagières subissent l'influence de la langue superstrat, et ce, dans tous les domaines linguistiques.

3.2.1.2.1. Lexique

Dans un stade précoce, les pidgins ont, comme nous l'avons vu, un lexique réduit, et leurs locuteurs recourent fréquemment à la périphrase et à la composition pour pallier ce manque. Quand le pidgin gagne en utilisation, le critère d'économie devient prépondérant et le besoin se fait sentir d'élargir le lexique. Cela se fait parfois en empruntant massivement à la langue lexifiante, notamment dans les cas où le contact entre les deux est important. Par exemple, en tok pisin, *kot bilong ren* (*coat for the rain*) peut maintenant se dire *renkot*, et *waia i go antap* (littéralement " *wire it goes on top*") se dit maintenant *aerial* (Romaine, 1988 : 37). Le phénomène d'emprunt va plus loin que cette simple expansion lexicale, car les jeunes enfants étudiés par Romaine en 1986 utilisent fréquemment des mots anglais là où il existe pourtant déjà un mot tok pisin bien établi. Ils diront par exemple *chicken* au lieu de *kakaruk* et *sheep* au lieu de *sipsip*[1].

De plus, elle précise (1988 : 69) que les locuteurs du tok pisin dont l'âge est compris entre sept et quinze ans possèdent un vocabulaire actif d'un millier de mots. Dans les zones urbaines, ce chiffre atteint environ 1 500 mots, mais cette augmentation est largement due à l'incorporation de mots anglais.

Dès 1966, Hall (1966 : 45) notait une anglicisation du tok pisin. Il évoquait le « mélange étrange » que constitue l'extrait suivant, rapportant l'arrivée du Duc d'Édimbourg à Rabaul, sur l'île de Nouvelle-Bretagne.

[1] Cependant, l'introduction du lexème anglais ne mène pas nécessairement à la disparition du mot tok pisin, car Romaine observe que certains enfants semblent profiter de ces doublets pour faire intervenir une distinction sémantique entre les deux, et utilisent en effet souvent le mot anglais pour désigner le petit de l'animal (Romaine 1988 : 135-6).

(6a) Today i bikpela de bilong ol i welcomim Duke of Edinburgh i kamap long aerodrome bilong city Rabaul.

En tok pisin cette phrase devrait théoriquement être :

(6b) ***Tude*** *i bikpela de bilong ol i* ***heloim Djuk bilong Edinboro*** *i kamap long* ***ples balus*** *bilong* ***siti*** *Rabaul.*

ce qui correspond à l'anglais :

(6c) Today is the big day for all to welcome the Duke of Edinburgh to Rabaul airport.

Hall fait les remarques suivantes (1966 : 45-6) :

> "*Djuk* 'Duke' and *Edinboro* 'Edinburgh' would presumably be inevitable loanwords in any case, but the phrase 'Duke of Edinburgh' is a crass Anglicism, as are also *welcomim*[1] for normal *heloim* 'to greet', and *aerodrome* for *ples balus* 'airport'; and *today* and *city* are Anglicised spellings for normal *tude* and *siti*."

La langue des villes et des médias, en particulier, est de plus en plus marquée par l'anglais. L'influence de l'anglais apparaît parfois de façon très flagrante, comme dans les phrases suivantes, qui proviennent du site de *Radio Australia*[2] :

(7) Mr. Bush ibin tokaut tu long ol wok bung bilong despela tupela kantri bilong pait agensim terrorism na controllim proliferation of weapons of mass destruction

et

(8) America itok, em bai go hed long kamapim ol toktok blong missile defence na cooperation long civilian nuclear energy wantaim India.

En effet, comme le signale Aitchison (2001 [1991]), le vocabulaire lié à la politique et aux informations internationales est très fréquemment emprunté. Cela se comprend facilement quand on sait que la Papouasie-Nouvelle-Guinée ne compte que deux journaux quotidiens nationaux et qu'ils sont tous les deux rédigés en anglais. De surcroît, la seule chaîne de télévision nationale comporte une majorité de programmes en anglais (Oladejo, 1996 : 612).

Les phénomènes d'hybridation observés, qui sont dus à l'influence de l'anglais, touchent de nombreux aspects du système linguistique des pidgins et créoles, surtout au niveau morpho-syntaxique.

3.2.1.2.2. Phonétique

Nous avons vu que les pidgins et créoles ont un inventaire phonémique réduit par rapport à l'anglais. Par exemple, nous avons constaté qu'en tok pisin, le phonème /f/ est traditionnellement absent. Cependant, suite à l'importation de nouveaux lexèmes, de

[1] Smith (2004 : 722) rapporte d'autres cas de verbes empruntés auxquels le suffixe de transitivité a été ajouté, comme *witnessim* et *othoraisim*.
[2] http://www.radioaustralia.net.au/tokpisin/, consulté le 16/03/2008.

nouvelles combinaisons consonantiques et de nouveaux phonèmes sont également introduits. Sur le site de *Radio Australia*[1], on relève par exemple les mots ***f**ainensal*, *lai**f***, ***F**iji*, *a**f**eas* (*affairs*) ou encore ***F**ranis* (*French*). Le tok pisin est donc en train de perdre certaines de ses caractéristiques phonologiques.

3.2.1.2.3. Morpho-syntaxe : quelques conséquences de la débasilectalisation

3.2.1.2.3.1. Phénomène d'hybridation : le pluriel

Le fonctionnement du pluriel en tok pisin actuel constitue ce que Mühlhäusler appelle une hybridation menant à des développements non naturels. Il indique (1981 : 43[2] *sq*., cité par Romaine, 1988 : 131 *sq*.) que le marqueur de pluriel nominal est *ol*[3], mais explique que le morphème anglais *-s* fait des incursions en tok pisin urbain. D'abord affixé aux emprunts lexicaux récents, il a ensuite été employé avec des mots d'importation ancienne, et peut maintenant être employé en conjonction avec le déterminant défini pluriel *ol*, comme par exemple dans *ol gels* (*the girls*).

On assiste à un phénomène similaire en créole jamaïcain, décrit par Patrick (2004). Il note qu'à présent le morphème de pluriel *-z* est compatible avec le marqueur de pluriel créole *-dem*. On l'observe par exemple dans la phrase suivante :

> *(9) Fi-dem pieren mait muor richa dan mai pieren, so dem mait av muor– beta fasiliti**z-dem**.*
> Their parents might be richer than mine, so they might have more– better facilities.

Le morphème de pluriel *dem* (ou *den* en créole libérien), qui résulte de la grammaticalisation du pronom *them*, est même en passe de disparaître en gullah et en anglais des colons du Liberia, comme le rapportent respectivement Rickford (1986[4]) et Singler (1989).

3.2.1.2.3.2. Attrition : le cas du système *TMA* (*Tense, Mood, Aspect*)

Au niveau du système aspectuo-temporel, de nombreuses modifications rapprochent les créoles et pidgins de l'anglais standard. Mufwene et Gilman (1987 : 131) signalent que le marqueur préverbal duratif *de / da / di*, employé traditionnellement dans les créoles et les

[1] http://www.radioaustralia.net.au/tokpisin/, consulté le 14/12/2008.
[2] P. Mühlhäusler, "The development of the category of number in Tok Pisin", in P. Muysken (éd.), *Generative Studies on Creole Languages*, Foris, New York, 1981, 35-84.
[3] Il est employé comme déterminant, avec les noms définis et selon le gradient suivant, par ordre décroissant : [+ humain] > [+ animé] > [+ dénombrable] > [- dénombrable]. Il est également employé de préférence pour les sujets, puis pour les objets, ensuite pour le régime de la préposition *bilong*, et enfin pour le régime de la préposition *long*.
[4] J. R. Rickford, "Some Principles for the Study of Black and White Speech in the South", in M. Montgomery et G. Bailey (éds), *Language Variety in the South*, University of Alabama Press, Tuscaloosa, 1986, 38-62.

pidgins atlantiques, est supplanté progressivement par V-*in*. Il en va de même pour le marqueur *wi* (*will*), qui remplace de plus en plus *go* dans les Caraïbes pour indiquer la futurité. Dans les créoles et pidgins africains, ce marqueur persiste, car ils sont moins directement exposés à l'influence de l'anglais (Mufwene et Gilman, 1987 : 131). De même, en ce qui concerne l'accompli, Patrick (2004 : 413) explique que la particule temporelle du passé en basilecte, *ben* (et ses variantes) est remplacée de plus en plus par -ED chez les plus jeunes. Comme l'explique Bickerton à propos du créole guyanais, "English forms are added to the grammar in pretty much their English functions, while non-English forms either drop out altogether or are crushed and distorted into patterns that become steadily closer to English ones" (Bickerton, 1975 : 114).

3.2.1.2.3.3. Introduction de distinctions traditionnellement inexistantes

Dans le système pronominal des créoles atlantiques, outre la disparition de la forme *unu* (et ses variantes) spécifique à la deuxième personne du pluriel, on note une innovation importante, l'introduction du genre. En gullah, comme en créole guyanais, et en jamaïcain, *she* est employé concurremment avec /i/ pour marquer le féminin (Patrick : 2004).

3.2.1.2.3.4. Débasilectalisation et subordonnants

D'après Patrick (2004), le relatif à tout faire *we*, qui provient certainement de *where* et a été élargi aux emplois non spatiaux, est remplacé par *huu* [+ humain] en jamaïcain mésolectal, sous la pression de l'anglais.

L'influence que subissent les outils d'enchâssement ne concerne pas seulement des emprunts, mais peut également s'apparenter au calque. Par exemple, Siegel (2008 : 243) note en tok pisin un recours récent au relatif *husat*. Originellement uniquement employé en tant que pronom interrogatif, comme dans :

(10a) E! Man ia toktok wantaim ***husat****?* (Sankoff et Brown, 1976: 641)
Hey! Who's this guy talking to?

ce pronom est maintenant utilisé comme relatif par mimétisme avec le double fonctionnement de l'anglais *who*. Ce calque a pour origine directe l'anglais écrit, mais il s'en distingue légèrement, car il est devenu compatible avec du [- humain]. C'est tout de même l'emploi [+ humain] qui domine statistiquement, comme dans la phrase suivante :

(10b) Na i gat planti nesenel politik man ***husat*** *i givim sapot bilong ol i go long pati ya.*
And there are many national politicians **who** are giving their support to this party

Les subordonnants adverbiaux subissent également l'influence de l'anglais. Nous avions évoqué l'existence en tok pisin de la conjonction hypothétique *sapos*, fruit de la grammaticalisation du verbe. Dans l'énoncé suivant, extrait de Siegel (2008 : 249), qui offre un exemple d'alternance codique, on constate que *sapos* est remplacé par son équivalent anglais, au sein d'une phrase en tok pisin :

(11) Okay, then you see, then yu lukim ***if*** *mi kisim ol lain Rigo na go slip long*
you see **if** I take Rigo people and go and stay at
Kainantu haus lain bilong yu, bai tu tok wanem ?
Kainantu clan's place, what will you say?

Bickerton (1971) a montré un exemple de décréolisation avec le remplacement du complémenteur basilectal *fi / fu* par l'acrolectal *tu* en créole guyanais, observé également par Patrick (2004 : 417) en créole jamaïcain. En créole guyanais, le remplacement de *fi* / *fu* par *tu* a lieu d'abord après les verbes inceptifs (*begin*) et les quasi-modaux, puis après les verbes désidératifs (*want*), et enfin avec les compléments de but et les autres cas, dans un schéma de vague implicationnelle. Plusieurs facteurs expliquent que *fu* soit si fermement implanté avec les compléments de but (Holm, 1988 : 168). Tout d'abord, en anglais dialectal régional (West Country et Merseyside), *for* est parfois employé pour indiquer le but :

(12a) I came ***for*** *see.*

et il est prouvé que les créoles caribéens ont subi une certaine influence des dialectes britanniques non standard. Ensuite, une autre source majeure qui explique certaines particularités caribéennes, l'anglais archaïque, possède un schéma final en *for...to*. De plus, ces influences ont pu être renforcées par une construction similaire dans une langue substratale, le mandinka, où le marqueur du but est la particule *fó*, comme dans la phrase suivante :

(12b) m bàtu ngá táa ***fó*** *íte s'ìíla dòoku nyáa sòto.* (Rowlands, 1959 : 82[1])
Let me go so that you may have a chance to do your work.

De surcroît, ce type de construction existe également dans des créoles non apparentés à l'anglais, comme en haïtien :

(12c) M vle ***pu*** *l vini.*
I want for he come
I want him to come

[1] A. C. Rowlands, *A Grammar of Gambian Mandinka*, School of Oriental anf African Studies, Londres, cité par Holm, 1988 : 168.

La disparition progressive des particularités linguistiques des créoles et des pidgins apparentés à l'anglais s'explique par la constante exposition des créolophones et des pidginophones à l'anglais standard, notamment par le biais des médias.

3.2.2 Pressions vers le nivellement : vers une langue invariante ?

3.2.2.1. Agents d'uniformisation

La force d'intercourse décrite par Saussure et le pouvoir qu'incarne l'acquisition de la norme sont véhiculés notamment par l'école (voir § 1.1.5.), la pression du monde du travail, ainsi que les médias. En anglais, on appelle tous ces éléments des *focusing agencies*, terme que l'on pourrait traduire par « agents d'uniformisation ».

Nous avons évoqué plus haut le rôle normatif du système éducatif. D'après Mufwene (1997), ce pouvoir est quelque peu surestimé, car l'école se contente d'engendrer du bidialectalisme. Si son rôle était si prépondérant que cela, l'anglais du sud des États-Unis, par exemple, aurait été éradiqué. Cependant, le prestige apparent (*overt prestige*) d'une variété bannie des écoles diminue tellement au cours du temps qu'elle ne peut qu'en souffrir. Reléguée à l'expression de la vie quotidienne, cette variété perdra progressivement tous les vocables qui sortent un peu du vocabulaire courant, jusqu'à devenir un simple lexique minimal.

En ce qui concerne le rôle linguistique des médias en tant que vecteur d'uniformisation, les linguistes sont partagés. D'aucuns pensent que l'influence des médias sur la langue est largement surévaluée. D'après Mufwene (1997 : 76), les médias participent peut-être à l'acquisition d'une norme de prestige, mais cela ne signifie pas que les locuteurs vont arrêter de parler leur dialecte entre eux. À propos des médias, Mufwene (1997 : n) déclare

> "I have been told anecdotally that children left alone watching television without interaction with the speaking community have failed to learn the language spoken on this medium. It would thus take more than simple exposure to learn to speak any variety, except of course in cases where one deliberately selects such a medium as the source of linguistic information."

Les Milroy estiment également que le rôle des médias est surestimé, car cela fait plus de 70 ans que le RP est entendu à la radio et à la télévision, et pourtant seuls entre 3 et 5 % de la population britannique le parlent (1999 : 24).

Néanmoins, le rôle des medias n'est pas négligeable. La radio fut inventée en 1895 et la BBC fondée en 1922. Les responsables de la BBC voyaient bien le potentiel uniformisateur de la radio : "[o]ne hears the most appalling travesties of vowel

pronunciation. This is a matter on which broadcasting may be of immense assistance", déclarait John Reith, directeur général, en 1924, dans son texte intitulé *Broadcast over Britain*.

Les résultats se font sentir immédiatement.

> "Already in December 1922 *Popular Wireless* reported instances of the ways in which the 'perfect diction' of announcers 'had improved the accent and pronunciation of a large number of children'. […] Children in particular have acquired the habit of copying the announcer's articulation; this has been observed by their teachers, and so long as the announcer is talking good English, and without affectation, I find it much to be desired that the announcer should be copied." (Reith, 1924, cité par Mugglestone, 2003 : 268)

Dans les faits, il est rare que les médias influent radicalement sur le système phonétique des locuteurs. Cependant, leur rôle est indéniable, à plusieurs niveaux. Tout d'abord, bien qu'ils ne modifient que rarement le système phonétique, ils peuvent faire évoluer la prononciation de mots isolés, ainsi qu'introduire de nouveaux vocables et de nouvelles structures dans le répertoire des locuteurs. De surcroît, comme l'explique Fitzmaurice (2000 : 54), les médias influent sur l'acceptabilité de ces nouvelles structures : "the spoken media, especially the broadcast media, provide a context in which [new] constructions and expressions may be conventionalized as unmarked". Fitzmaurice mentionne l'exemple de la nouvelle structure suivante : démonstratif + adjectif + *of* + GN, et explique que l'emploi régulier de telles structures par des locuteurs très en vue, très populaires et potentiellement considérés comme des modèles à imiter accélère l'acceptation de ces faits de langues dans la langue courante. Elle cite notamment le cas du très populaire animateur américain David Letterman, qui declare par exemple : *I didn't know you had those strong* ***of*** *feelings.* On imagine très bien que les constructions syntaxiques employées par ces locuteurs au statut particulier se teintent de connotations très positives qui facilitent leur expansion.

De plus, les médias participent à dévaluer les variétés qui n'y sont pas employées :

> "what BBC English did was persuade people repeatedly on a daily basis (not just the Scots!) that the sounds that came out of their mouth were somehow inferior and not worthy of being broadcast." **(**Kim Traynor, professeur d'Édimbourg)[1]

De telles attitudes ont nui de façon répétée aux variétés septentrionales de Grande-Bretagne, dont la légitimité et l'historicité sont souvent mésestimées. Cependant, ce sont des dialectes d'origine ancienne dont l'histoire et l'évolution peuvent peut-être permettre d'entrevoir l'avenir des autres variétés d'anglais.

[1] http://www.bbc.co.uk/voices/multilingual/scots.shtml#A.

3.2.2.2. Un précédent : l'écossais

L'histoire du cousin septentrional du vieil anglais fournit des éléments qui permettent d'entrevoir ce qui est peut-être en train de se passer pour les variétés d'anglais aujourd'hui.

3.2.2.2.1. Un cas à part

De nombreuses personnes ont tendance à méconnaître le caractère historique de l'écossais et le considèrent seulement comme un nouveau développement de l'anglais, oubliant le fait qu'il a évolué de façon autonome dès le début du Moyen-Âge. Crystal, par exemple, essayant de simplifier la question des variétés d'anglais, assimile l'écossais à des variétés d'anglais beaucoup plus récentes dans son *Language Death* (2000 : 90) :

> "Some of the new[1] varieties of English may, in the course of time, become sufficiently distinct to be justifiably called separate languages (Scots, Ebonics, Australian Aboriginal English, Singlish, etc.)[2] ".

Bien que l'*inglis* parlé en Écosse fût apparenté à l'*inglis* du nord de l'Angleterre, les guerres d'indépendance du XIe siècle eurent tôt fait de séparer les deux variétés qui évoluèrent de façon autonome chacune de son côté. L'émergence des deux entités politiques que sont l'Angleterre et l'Écosse ont causé un déplacement du centre de gravité de chaque population. En Écosse, la population se tourna vers Édimbourg et vers l'*inglis* parlé dans les Lothians comme standard naissant. Durant la période des Stuart, l'écossais était devenu la langue principale du gouvernement, de l'administration et de la littérature dans un état-nation autonome. Un ambassadeur espagnol en visite à la cour de Jacques IV (roi de 1488 à 1513) déclara même que l'écossais était aussi différent de l'anglais que le catalan l'est du castillan[3].

3.2.2.2.2. Anglicisation de l'écossais

La standardisation émergente qui eut lieu en Angleterre ne toucha pas l'Écosse, pays autonome. Cependant, comme l'explique Aitken (1979), certains poètes écossais de la fin du Moyen-Âge ont cherché à imiter des auteurs anglais comme Chaucer. Bien que la plupart des mots anglicisés que l'on trouve dans la poésie en écossais ancien soient probablement dus à des impressions postérieures, certains d'entre eux sont clairement le

[1] C'est nous qui soulignons.
[2] L'écossais étant le descendant du dialecte northumbrien du vieil anglais et le médium d'une littérature foisonnante remontant à 1375, il ne peut être assimilé aux autres variétés, toutes plus récentes. Par exemple, les premiers colons britanniques accostèrent en Australie en 1788, et le pidgin australien le plus ancien, celui de la Nouvelle-Galles-du-Sud, n'apparut pas avant 1800 (Calvet, 1999).
[3] Cité dans *Early Travellers in Scotland*, P. Hume Brown, Édimbourg, 1891, mentionné par McClure, 2000.

fait des auteurs. Par exemple dans le *Wallace*, de *Blind Harry*, le mot écossais *glore* (pour *glory*) rime avec la forme anglicisée *sore* (en écossais *sair*) et le mot *more* (en écossais *mair*) est utilisé pour rimer avec *before* ou *thairfore*.

Le poète Dunbar accentue l'anglicisation dans son œuvre, toujours pour augmenter le nombre de rimes possibles, et il utilise également la flexion verbale *-ith*, d'origine anglaise, au présent de l'indicatif. Aitken donne quelques exemples de vocables que Dunbar a empruntés au lexique chaucérien ; il s'agit notamment de *frome* (écossais *fra*), *lyte* (écossais *litill*), ou encore *twane* (écossais *twa*).

Le processus d'anglicisation en était donc à ses débuts. Jusqu'à l'aube du XVIe siècle, il s'agissait surtout de l'importation de formes méridionales dans la poésie, mais par la suite, l'écossais fut remplacé par l'anglais dans quelques textes très influents et son répertoire d'emploi commença à décroître. La première étape décisive se produisit aux alentours de 1560 avec la Réforme. Dans la mesure où lire les Écritures dans la langue vernaculaire et non en latin était un des piliers du protestantisme, chaque famille protestante pouvant se le permettre financièrement se devait de se procurer une nouvelle version de la Bible. Malheureusement pour l'écossais, les réformateurs se contentèrent d'utiliser des textes publiés hors d'Écosse, plutôt que de réaliser une version locale pour l'usage de l'église protestante écossaise, car, bien que les formes parlées de l'écossais et de l'anglais standard fussent très distinctes, l'anglais écrit ne posait pas de problèmes d'intelligibilité insurmontables pour un public éduqué (McClure, 1983).

Dans les années 1550 et 1560, les protestants d'Écosse utilisèrent le deuxième livre de prières du roi Édouard VI. Il fut plus tard remplacé par une version, très légèrement amendée, du livre de prières publié par les protestants anglais exilés à Genève. Par conséquent, les protestants écossais s'habituèrent à lire l'anglais, qu'ils associaient inconsciemment avec le solennel, le spirituel et le sacré. Cette langue liturgique venue du sud possédait tant de connotations positives que l'écossais commença graduellement à paraître trop prosaïque pour certains emplois.

Certains catholiques protestèrent en vain contre ce recours à l'anglais. Pittock (2001 : 42) cite Ninian Winzet, qui écrivit à l'époque :

> "Gif ye, throw curiositie of novations hes foryet our auld plane Scottis, quilk your mother lerit you, in tymes coming I sall wrytt to yow my mind in Latin, for I am nocht acquyntit with your Southron."

Pittock (2001 : 42) présente des chiffres qui illustrent le déclin de l'écossais dans les documents imprimés. Avant 1560, les formes méridionales étaient quasiment absentes des documents écossais, mais entre 1560 et 1580, 18 % d'entre eux en contenaient. Cette tendance s'accéléra grandement au cours des décennies qui suivirent. Entre 1580 et 1590, 57 % des textes imprimés en Écosse contenaient des formes anglaises ; ce chiffre passa à 68 % entre 1590 et 1600 et à 78 % entre 1600 et 1610. Sur la période 1610-1625, 93 % des ouvrages recouraient à des formes anglicisées.

Crystal (1995 : 330) donne des chiffres comparables. Comme le graphique suivant l'indique (Fig. 7), il expose cinq variables différentes. Trois d'entre elles étaient présentes dans le court extrait mentionné ci-dessus, à savoir l'emploi de <qu> plutôt que <wh> dans *quilk*, de *nocht* pour *not* et de la flexion *-it* plutôt que *-ed* dans le prétérit de *acquyntit*. Les deux autres traits étudiés sont le suffixe du participe présent en *-and* laissant la place au standard *-ing*, ainsi que l'article indéfini *ane* et *ae*, graduellement supplantés par les formes *a* et *an*. L'écossais a peu à peu perdu nombre de ses particularités linguistiques et ce phénomène est très comparable à la débasilectalisation décrite plus haut.

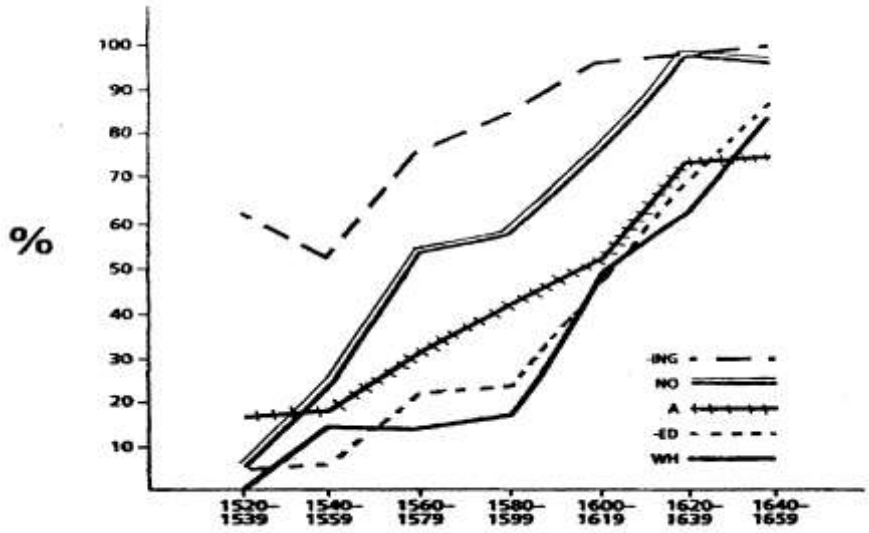


Figure. 7. Anglicisation de l'écossais, Crystal (1995 : 330)

En 1603, suite à l'union des couronnes d'Angleterre et d'Écosse, la cour s'installa à Londres, ce qui eut pour conséquence d'accroître encore davantage le statut de l'anglais du sud, et de priver l'Écosse du pôle culturel et littéraire que constituait la cour. Comme l'explique Robinson (1985),

> "in the course of the seventeenth century there was [...] a considerable increase in meetings between Scotsmen and Englishmen. No doubt most important of all these anglicising influences was the great increase during this century in contacts of all sorts between the upper classes of the two countries. Intermarriage between the Scottish and the English aristocracies was becoming common, a trend almost unknown before 1603. After the Restoration in 1660, every Scotsman of the nobility was likely to spend part of his time in southern England, at court or residing in the Home Counties, and nearly all other eminent Scots visited London for shorter or longer periods."

Bien que l'écossais ait déjà commencé à perdre son statut social, il conserva son statut légal pendant encore un siècle. En 1707, l'union des parlements anglais et écossais marqua la fin de la publication de documents légaux à Édimbourg et l'écossais cessa d'être la langue officielle de l'Écosse.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, le XVIIIe siècle fut une période de débats intenses sur la langue au Royaume-Uni. Dès 1752, les particularités linguistiques écossaises furent identifiées comme des « impropriétés » à éradiquer de la langue écrite et parlée. À partir de 1748, de nombreux orthoépistes anglais ou anglicisés furent même envoyés à Édimbourg pour que les Écossais puissent aligner leur prononciation sur celle de l'anglais du sud.

L'emploi récurrent dans les grammaires de l'adjectif « britannique », chargé d'une signification politique particulière depuis l'Union, montre que les particularités écossaises devaient être évitées car elles nuisaient à l'unité du royaume. Buchanan, qui, notons-le, était lui-même écossais, publia une *Linguae Britannicae Vera Pronuntiatio* en 1757, une *British Grammar* en 1762 et un *Essay Towards Establishing a Standard for an Elegant and Uniform Pronunciation of the English Language, Throughout the British Dominions* en 1766. Il promet qu'après l'étude de son ouvrage de 1757,

> "people of North Britain […] may in a short time pronounce as properly and intelligibly as if they had been born and bred in London and be no more distinguished by that rough and uncouth brogue which is so harsh and unpleasant to an English ear" (1757 : xv, cité par Beal, 2004 : 173)

Comme l'explique Beal (2004 : 174), les membres du parlement originaires d'Écosse étaient régulièrement ridiculisés à cause de leur accent. Les Écossais ambitieux comprirent donc bien vite que leur accent constituait un lourd handicap et ils devinrent un marché important pour ces ouvrages normatifs.

En 1752, le philosophe écossais David Hume publia une liste de scotticismes à éviter, réimprimée dans le *Scots Magazine* de 1760. Elle inclut les règles d'emploi standard de *shall* et *will*, *should* et *would*, condamne les formes *proven*, *improven* et *approven*, l'emploi de *drunk* et *run* pour *drank* et *ran*. Certaines constructions adjectivales et verbales sont

également proscrites, telles que *angry at*, pour *angry with* et *hinder to do* au lieu de *hinder from doing.* Comme l'indique l'introduction du *Concise Scots Dictionary*, "under these circumstances it is not surprising that the Scottish upper classes gradually gave up their native Scots speech for what had long been regarded as the more 'elegant and perfect' English of the South." Cette pratique fut très vite imitée par les classes moyennes, puis par tous ceux qui désiraient accéder à une position sociale plus élevée.

D'après Wolfram et Schilling-Estes (1999 : 487), deux types de processus caractérisent la disparition d'un dialecte. Le plus courant est le modèle de dissipation. Il correspond à la diminution ou à la perte des traits distinctifs d'un dialecte en phase postinsulaire. L'exemple que ces auteurs ont étudié est celui du dialecte de l'île d'Ocracoke, en Caroline-du-Nord, où l'économie basée sur la mer est peu à peu supplantée par le tourisme. En revanche, le dialecte de Smith Island près de Chesapeake, dans le Maryland, ne perd pas ses particularités ; il aurait même tendance à contenir de plus en plus de traits distinctifs. S'il est considéré comme moribond, c'est parce qu'il perd ses locuteurs, par manque de travail dans l'île. Ce phénomène, plus rare, correspond au modèle de disparition dialectale par concentration (1999 : 488). En Écosse, c'est bien évidemment au premier type que l'on a affaire. Il a par exemple été observé que la bande dessinée *Oor Wullie*, créée à l'origine par Dudley Watkins et qui paraît dans le *Sunday Post* depuis les années trente, s'est anglicisée progressivement sur les plans graphique et lexical au fil des années (Meyerhoff, 2006[1]).

Macafee (1994), qui a étudié le vocabulaire employé de nos jours à Glasgow, détaille le processus d'extinction lexicale. Premièrement, l'emploi actif fait place à une simple connaissance passive du vocable. Par exemple Menzies, dans une expérience auprès de collégiens écossais, découvre que certains lexèmes écossais typiques, comme par exemple *dreich* (froid et humide, pour le temps), sont totalement inconnus des jeunes générations[2]. Par ailleurs, l'emploi dialectal devient idiolectal, ce qui signifie que les locuteurs oublient qu'un mot était à l'origine utilisé quotidiennement par une communauté de parole, et le voient comme une simple idiosyncrasie caractéristique de tel ou tel individu. Enfin, l'emploi de lexèmes pourtant au départ tout à fait banals se raréfie. Devenus moins fréquents, ils provoquent un effet stylistique plus ou moins conscient et acquièrent des connotations qu'ils ne possédaient pas originellement.

[1] http://heritage.scotsman.com/scotslanguage/Wullies-still-oors-and-not.2798471.jp.
[2] http://www2.arts.gla.ac.uk/SESLL/STELLA/STARN/lang/MENZIES/MENZIE1.HTM consulté le 28/11/08.

Au niveau phonétique, on assiste également à une disparition progressive des particularités écossaises. Par exemple, la fricative vélaire /x/ est souvent remplacée par /k/ dans le mot *loch*, surtout chez les jeunes locuteurs des classes défavorisées. La distinction entre /w/ et /hw/, noté /ʍ/ par Wells (1982), est également récessive, et à présent, les mots *witch* et *which* ou *wine* et *whine* deviennent homophones. On note également chez certains locuteurs une réalisation rétroflexe du /r/, qui se distingue du traditionnel [ɾ] roulé employé en Écosse. Parfois, le /r/ disparaît complètement en position postvocalique, surtout chez les jeunes des classes populaires d'Édimbourg et de Glasgow (Stuart-Smith, 1999 : 210).

L'attrition des variables phonétiques écossaises se perçoit à deux niveaux. Tout d'abord, certaines des prononciations typiques deviennent rares. À titre d'exemple, pendant six mois passés à Glasgow en 2001, /ˈhem/, la version écossaise de *home*, n'a été entendue qu'une seule fois en tout et pour tout. De plus, la réalisation phonétique /e/ pour rendre un <o> était auparavant généralisée, mais aujourd'hui, on ne l'entend plus que pour certains lexèmes, tels *more*, *no*, *none, do* ou *home*, par exemple. Cette prononciation a en revanche totalement disparu pour les mots *soap*, *moan*, *comb*, ou encore *boat* (Robinson, 1985). On pourrait alors parler de nivellement phonétique lexicalement différencié.

Enfin, au niveau sociolinguistique, il est intéressant de noter que dans son étude sur l'attitude envers la langue de collégiens de l'*East End* de Glasgow, Menzies observe que 75 % des élèves reconnaissent que la prononciation /'hus/ pour *house* est écossaise. Cependant, 88 % des collégiens considèrent, à tort, que /'hus/ est argotique. À leurs yeux, cette forme langagière a donc perdu tout prestige apparent.

3.3. Bilan

À l'avenir, les particularismes des anglais L2 gagneront sans doute en légitimité, mais il serait peu probable qu'en ces temps de globalisation les locuteurs de ces variétés décident consciemment de se couper du reste du monde anglophone en franchissant les barrières de l'intelligibilité. Hormis dans ces variétés, qui constituent un cas très particulier, on constate que la plupart des formes langagières apparentées à l'anglais, comme les pidgins et les créoles, se recentrent peu à peu sur la norme.

La débasilectalisation fait d'ailleurs pendant à un phénomène que Trudgill nomme dédialectalisation. (1998) En effet, les dialectes employés localement dans la majorité des pays du cercle interne, tels le vernaculaire australien (Pawley, 2004) et les dialectes

britanniques traditionnels, comme l'écossais, le *Geordie* de Newcastle (Beal, 2004), l'*Ulster Scots* d'Irlande du Nord (Robinson, 1985), le dialecte du Norfolk (Trudgill, 1998), ou encore le *doric* du nord-est de l'Écosse (Kynoch, 1994), perdent progressivement en singularité. C'est donc, semble-t-il, la force centripète qui prédomine.

Ce recentrage de la norme s'effectue en direction de l'anglais américain, dont le rayonnement à travers le monde est fondamental. Cette américanisation globale est une tendance bien établie, mais il reste à déterminer exactement quels domaines linguistiques sont affectés par ce phénomène. En deuxième partie, nous allons donc étudier les différentes composantes de l'américanisation de l'anglais, en nous concentrant sur l'influence syntaxique de l'américain sur l'anglais britannique et en nous intéressant principalement à l'emploi des complémenteurs *to* et Ø après le verbe *help*.

DEUXIÈME PARTIE :

RECENTRAGE DE LA NORME VERS L'AMÉRICAIN : LE CAS DE LA COMPLÉMENTATION DE *HELP*

CHAPITRE 4
COMPLÉMENTATION DE *HELP*
PRÉMICES

Les deux études de cas qui vont faire l'objet des deuxième et troisième parties de cette recherche ont été sélectionnées tout d'abord car elles concernent des connecteurs propositionnels (*to, but* et *like*) et également car elles font intervenir une concurrence entre plusieurs formes.

Bien que, comme nous le verrons, les dimensions diatopiques et sociales ne soient pas totalement dissociables en ce qui concerne ces deux études de cas, nous avons choisi d'orienter davantage l'analyse de la complémentation de *help* sur la dimension spatiale et d'étudier en revanche le *like* conjonction sous un angle plus social. Cette division est quelque peu artificielle, car ces deux aspects sont souvent intimement associés, mais elle a le mérite d'offrir une vision structurée du rapport que la norme entretient avec la variation.

Le recentrage de la norme vers un modèle unique s'observe à plusieurs niveaux. Avant de mettre en lumière certains de ces phénomènes linguistiques, nous allons évoquer comment la variété d'anglais américain, à l'origine périphérique, est devenue le centre de gravité et le moteur principal d'innovation linguistique de la langue anglaise.

4.1. Contexte : convergence vers l'américain

Comme nous l'avons montré en première partie, la variation a tendance à se recentrer globalement vers une norme unique de l'anglais. Avec ce réajustement, le centre de gravité de la norme se rapproche sur le plan social du pôle informel de la langue, comme nous le verrons en troisième partie, et il se déplace également sur le plan diatopique vers la variation géographique d'hier que constitue l'anglais américain.

4.1.1. L'anglais américain : de "*manifest corruption*" à "*aspirational variety*"

4.1.1.1. Les débuts de l'exonormativité

Dès 1787, un observateur[1] remarque que nombre d'habitants des futurs États-Unis emploient le terme *American* pour désigner la forme langagière qu'ils utilisent. Bien souvent, ce terme est employé pour en déplorer les particularismes locaux, qualifiés de

[1] Marquis de Chastellux, *Travels in North America* (1787 ; II : 265), cité par Baron (1982 : 13).

"manifest corruptions[1]", mais ils sont tout de même nombreux à refuser l'exonormativité : "they […] insist upon being absolved from all allegiance, and even from any deference, to English use and authority[2]". Qu'il s'agisse de Thomas Jefferson, de Walt Whitman ou de Noah Webster, les justifications qui expliquent ce désir d'autonomie linguistique se recoupent.

> "[T]here are so many differences between us and England, of soil, climate, culture, productions, laws, religion and government, that we must be left far behind the march of circumstances, were we to hold ourselves rigorously to their standard." (Thomas Jefferson, lettre à Cardell, 1822, cité par Baron, 1982 : 109)

> "These States are rapidly supplying themselves with new words, called for by new occasions, new facts, new politics, new combinations." (Walt Whitman, *Atlantic Monthly* 93, 1904, 461-464, cité par Baron, 1982 : 115)

> "[T]he principal differences between the people of this country and of all others, arise from the different forms of government, different laws, institutions and customs. Thus the practice of *hawking* and *hunting*, the institution of *heraldry* and the *feudal system* of England originated terms which formed, and some of which now form, a necessary part of that country; but in the United States, many of these terms are no part of our present language, - and they cannot be, for the things which they express do not exist in this country. [...] On the other hand, the institutions of this country which are new and peculiar, give rise to new terms or to new applications of old terms, unknown to the people of England; which cannot be explained by them, and which will not be inserted in their Dictionaries, unless copied from ours." (Webster, *American Dictionary*, 1832 : vii)

L'indépendance linguistique est perçue par Webster comme le corollaire de l'indépendance politique : "[c]ustoms, habits and *language*, as well as government should be national. America should have her *own* distinct from all the world" (1789 : 179).

La volonté de Webster de codifier l'anglais américain fut incarnée par une tentative de réforme orthographique abordée dans ses *Essays and Fugitiv Writings* (1790). Calquer la graphie sur la prononciation permettrait, pensait-il, une acquisition plus facile pour les apprenants et une graphie réformée serait également un bon moyen de se différencier de la Grande-Bretagne. Ces recommandations, qui allaient probablement beaucoup trop loin, furent plus tard modifiées en fonction des critiques reçues. Comme on le sait, assez peu de différences graphiques séparent les deux types d'anglais aujourd'hui, notamment *-our* / *-or*, *-ise* / *-ize*, *-re* / *-er*, *-ogue* / *-og*, et *-ce* / *-se*, *-ae-* / *-e-* et *-oe-* / *-e-* dans les mots grecs; *-ge-* / *-g-* (*judg(e)ment*, *ag(e)ing*), certaines géminations ou simplifications consonantiques, un emploi différent du trait d'union dans quelques mots composés et une vingtaine de mots

[1] *American Review*, juillet 1800, cité par Baron (1982 : 50).
[2] *North American Review* (1860 : 508), cité par Baron (1982 : 25).

isolés (*tire / tyre, programme / program, cheque / check, draught / draft,* etc.) (Trudgill et Hannah, 2002 : 80-84).

Au niveau lexical, Webster légitime de nombreux américanismes en les incluant dans son *Compendious Dictionary of the English Language, in which Five Thousand Words are added to the number found in the best English Compends* de 1806.

Sur le plan juridique, il est intéressant de noter que le dictionnaire de Webster de 1832 a été adopté comme standard officiel au Congrès et dans les tribunaux (Beal, 2004 : 53) et qu'en 1923, une loi a été votée promulguant l'américain, et non l'anglais, comme langue officielle de l'état d'Illinois (Baron, 1982 : 40).

4.1.1.2. Facteurs principaux expliquant l'américanisation

C'est par l'intermédiaire du cinéma parlant que les Britanniques et les autres anglophones ont eu accès à l'américain. Le premier film parlant fut la comédie musicale américaine *The Jazz Singer* sortie en 1927 (Beal, 2004 : 9). Par la suite, les westerns et les films policiers américains furent inclus dans les programmes télévisés britanniques. Vu la participation décisive des Américains à l'industrie du spectacle, Foster (1970 [1968] : 20) signale qu'il est logique que le vocabulaire technique du cinéma et du divertissement soit majoritairement d'origine américaine, comme *to feature, the release of a film, a fan, the radio, a disk/c-jockey, a quiz*. Au niveau lexical, il montre par exemple que c'est par l'intermédiaire du film *Mr Deeds Goes to Town* de 1937 que le verbe *to doodle* (griffonner distraitement) s'est introduit dans le répertoire linguistique des Britanniques (Foster, 1970 [1968] : 22).

Le deuxième facteur majeur est le rôle important que les Américains ont joué pendant la deuxième guerre mondiale. "These media, along with the presence of American troops in Britain during World War II ('overpaid, oversexed and over here'), established American English as an important influence as an aspirational variety, at least for young people in Britain" (Beal, 2004 : 10).

Cette période clé est marquée par l'incompréhension qui résidait alors entre les deux peuples : "[b]efore 1939, very few people could afford to cross the Atlantic. [...] While the printed word and popular music clearly did have an effect in terms of vocabulary before that time, reactions to the speech of American servicemen in Britain during the war suggest that the effect had not been all that great in other areas, and even in the area of vocabulary had not been all-pervasive" (Bauer, 1994 : 65-66). En effet, comme l'explique Strang

(1970 : 36-37, citée par Beal, 2004 : 10), on fournissait à l'époque aux soldats américains présents en Angleterre des glossaires anglais-américain. Rétrospectivement, ces glossaires illustrent très clairement l'influence américaine sur l'anglais britannique. "The extent of American influence on British English is shown by the quaintness, to late twentieth / early twenty-first-century readers, of such supposedly 'British' terms as *shocker* for *thriller* and *buttered eggs* for *scrambled eggs*" (Beal, 2004 : 10).

Aujourd'hui, le rôle des médias continue d'être prépondérant. Après le cinéma, la musique populaire et la télévision, ce sont les modes de communication numériques qui perpétuent le modèle américain : "the predominance of AmSE conventions in the spelling- and usage- checkers of word-processing packages, as well as on the Internet at large and among World Wide Web sites, works massively in favour of the international use of US norms" (McArthur, 2001 : 8).

4.1.2. Les particularités américaines

4.1.2.1. *Colonial lag*

C'est Ellis (1869-89, 1 : 19) qui a défini la notion de *colonial lag* pour la première fois, bien que ce terme ne soit apparu que bien plus tard (Marckwardt, 1958). Ellis avait remarqué qu'une langue transplantée évolue en général moins vite que la langue mère non transplantée. C'est le cas notamment en Islande, où l'on parle une forme bien plus conservatrice qu'en Suède ou au Danemark, comme le signale par exemple l'existence du graphème <ð>, disparu dans toutes les autres langues germaniques, mais préservé en Islande. Selon Marckwardt (1958 : 80),

> "[t]hese post-colonial survivals of earlier phases of mother-country culture, taken in conjunction with the retention of earlier linguistic features, have made what I should like to call a colonial lag. I mean to suggest by this term nothing more than that in a transplanted civilization […], certain features which it originally possesses remain static over a period of time. Transplanting usually results in a time lag before the organism, be it a geranium or a brook trout, becomes adapted to its new environment. There is no reason why the same principle should not apply to a people, their language, and their culture."

Le cas le plus marqué de *colonial lag* aux États-Unis concerne l'anglais des Appalaches, qui comporte certains traits linguistiques archaïques. Cela dit, la perception classique de cette variété d'anglais comme une relique parfaitement préservée d'anglais de la Renaissance est exagérée (Montgomery, 1998).

Sur le plan phonétique, Trudgill (1999 : 234) explique que la version non arrondie de /ɒ/, à savoir /ɑː/, qui constitue la norme aux États-Unis, était vraisemblablement

auparavant d'emploi généralisé en Angleterre. On la trouve notamment chez Chaucer (Crystal, 1995 : 93) et elle persiste dans la plupart des zones périphériques du sud de l'Angleterre. De même, la prononciation du /r/ dans tous les contextes phonétiques est une particularité américaine conservatrice.

Pour ce qui est du lexique, de nombreux mots employés quotidiennement aux États-Unis étaient obsolètes en Grande-Bretagne avant leur éventuelle réintroduction par le biais de l'américain. Comme le mentionne Foster (1970 [1968]), c'est le cas notamment du verbe *quit*, qui était poétique ou archaïque en Grande-Bretagne à l'origine, et s'est vu repopularisé par les Américains avec la nouvelle forme de prétérit *quit*, qui a supplanté l'ancien prétérit britannique *quitted*. Il en va de même pour l'adjectif *rare* (*underdone*), le terme *fall* (*autumn*), que l'*OED* date de 1545, et le verbe *wed*, qui était archaïque ou dialectal en Grande-Bretagne.

Au niveau morphologique, quelques particularités conservatrices sont notables. Par exemple, la forme de passé par alternance vocalique *holp*, que l'on trouve chez Chaucer, se rencontre dans certains dialectes ruraux traditionnels américains. Par ailleurs, la forme *gotten* est un reliquat de l'anglais d'Angleterre du XVIIIe siècle (Butters, 2001 : 326).

Dans son article de 2009, Hundt nous invite cependant à émettre des réserves sur le concept de *colonial lag*. Tout d'abord, elle propose le terme plus neutre de conservatisme extraterritorial et nous montre que cette vision des faits peut parfois être trop schématique. Par exemple, pour ce qui est du participe passé *gotten*, ou encore du subjonctif mandatif, elle indique que ces formes étaient très rares aux États-Unis aux XVIIIe et XIXe siècles et préfère donc parler de renouveau, voire de résurrection postcoloniale. En outre, il arrive fréquemment, comme avec la régularisation des formes de prétérit et de participe passé en *-t* (*spelt*, *burnt*, etc.), que l'anglais américain soit d'abord conservateur, avant de devancer l'anglais britannique sur le plan de l'innovation linguistique. Parfois, la situation est même particulièrement complexe. C'est notamment le cas du recours au *do-support* avec le verbe *have*. Cette particularité d'origine américaine constitue une innovation, mais elle serait en fait le résultat d'un retard vis-à-vis du britannique concernant l'emploi dynamique de *have*, comme dans *have / take a look* (Trudgill, Nevalainen et Wischer, 2002).

4.1.2.2. Rôle des immigrants non anglais

4.1.2.2.1. Locuteurs du gaélique

Au niveau lexical, plusieurs sources s'accordent à penser que l'adjectif *phon(e)y* (factice, contrefait) serait une variante de *fawney*, signifiant « bague de pacotille » en gaélique (*fáinne*) (Foster, 1970 [1968] : 72). De même, le verbe *dig* signifiant « comprendre » ou « apprécier » viendrait de l'irlandais *tuigim* (comprendre), et enfin, l'expression *so long* (Au revoir !) proviendrait du gaélique *slán*, mot disyllabique au même sémantisme (Hickey, 2004). D'autres hypothèses rattachent cette formule à l'allemand ou au norvégien, mais son apparition simultanée dans plusieurs pays anglophones après la grande famine du milieu du XIXe accrédite la thèse de l'origine gaélique.

Pour ce qui est de la syntaxe, Crozier (1984 : 318) relie l'emploi de l'adverbe *anymore* dans des phrases à polarité positive, comme dans :

> *(1) The downtown garages are crowded* ***anymore****.* (exemple cité dans le *American Heritage Dictionary*, 1982)

en usage notamment dans le Kentucky, l'Indiana, l'Oklahoma et le Missouri (Youmans, 1986), à un calque provenant d'Irlande. Bien que certains, comme Butters (2001 : 331), rappellent que cet emploi existe même dans des régions où il y avait peu d'immigrants irlandais, le parallèle avec le gaélique est frappant : "Irish *feasta* in affirmative sentences means 'from now on' and in negative sentences '(not) any more' " (Hickey, 2004 : 51).

4.1.2.2.2. Rôle des germanophones

Les germanophones semblent également avoir eu une influence notable sur l'anglais d'Amérique. Comme Foster (1970 [1968] : 88) le souligne, "[s]ince the end of the eighteenth century, the Germans have always been the most numerous foreign immigrants entering America, with the movement reaching its peak in the decade 1880-90 when well over a million and a half Germans settled in the United States." Les germanophones auraient contribué à certains glissements sémantiques, comme le passage de *dumb* de « muet » à « stupide » (cf. allemand *dumm*). L'adjectif allemand *fresch*, signifiant « insolent » aurait également participé au glissement de *fresh* vers son nouveau sens en américain argotique (Foster, 1970 [1968] : 98-9)[1].

Morphologiquement, on note également que le suffixe adverbial *-wise* est particulièrement fréquent en américain, alors qu'il était archaïque en anglais britannique.

[1] De ce sens dérive l'emploi de ce terme en tant qu'adjectif signifiant « bien, excellent ». Il est intéressant de noter que ce dernier sens s'est récemment propagé au lecte de certains adolescents français (*frais / fraîche*).

La popularité de ce morphème provient certainement de l'influence du très productif suffixe allemand *-weise* (Foster, 1970 [1968] : 100).

Enfin, pour ce qui est de la syntaxe, les inversions exclamatives, comme :

(2a) Boy, am I tired!

qui sont fréquentes en anglais américain, mais pas en anglais britannique, seraient dues à un calque sur la construction germanique :

(2b) War das ein Tag!
Was that a day! (Foster, 1970 [1968] : 94-5)

4.1.2.2.3 La composante *Scotch-Irish*

Comme l'explique Crozier (1984 : 310 *sq*.),

> "It has been estimated that up to 300,000 Scotch-Irish emigrants went to America in the eighteenth century.[1] Most of them were Presbyterians, descendants of Lowland Scots who had settled in Ulster as part of the seventeenth-century Plantation of the province. […] At the time of the 1790 census the Scotch-Irish constituted [...] twenty-one percent [of the population] in Pennsylvania, fourteen percent in Virginia, thirteen percent in North Carolina, twenty-four percent in South Carolina, and twenty-seven percent in Georgia."

Pendant la période coloniale, l'émigration irlando-écossaise se poursuivit, et, comme le précise Montgomery (2001 : 89), les Écossais et les Irlandais ayant souvent des noms anglais, les chiffres ont été fréquemment sous-estimés, car les études se servent en général de l'origine des noms de famille comme base de recherche.

4.1.2.2.3.1. Influence sur le *General American*

Plusieurs phénomènes linguistiques typiquement américains peuvent être rapprochés des particularités écossaises ou irlandaises. Sur le plan morphologique, on observe que le participe passé *proven*, qui est limité aux emplois adjectivaux en britannique, est fréquent en américain :

(3) Even the progression Lyman noted from grammar as art to grammar as science has ***proven*** *cyclical.* (Baron, 1982 : 130)

Cette forme est d'origine écossaise et faisait partie des listes de scotticismes à éradiquer au XVIIIe siècle.

Également d'emploi fréquent en américain, l'ellipse du verbe de mouvement avec un adverbe directionnel après *want* (*The cat wants out*.) est sans doute d'origine irlando-écossaise :

[1] D. N. Doyle, *Ireland, Irishmen and Revolutionary America*, *1760-1820*, Mercier Press, Dublin, 1981, cité par Crozier (1984 : 310).

> "it is explained by Kurath as either the influence of German constructions like *ich will hinaus* or the preservation of an archaic English usage like Shakespeare's *I'll in*. Marckwardt (1948), however, points out that the usage is not really typical of the Pennsylvania German area. Furthermore, a distinction should be made between the ellipsis of a verb of motion after *will* and ellipsis after *want*. The former was once general in English, whereas the latter has a limited distribution. It arose in the early eighteenth century, after *will* had become a future auxiliary and *want* had acquired the meaning 'to desire', and it occurs only in Scotland and Ulster. It is fairly certain that the construction came to Pennsylvania with the Scotch-Irish." (Crozier, 1984 : 326)

Enfin, sur le plan syntaxique, on relève un emploi accru du déterminant défini (Montgomery, 2001 : 133), comme en écossais, ainsi qu'en gaélique. On peut également penser que la rareté d'emploi de *shall* en américain est due à l'influence des Écossais et des Irlandais, chez qui on dira même :

(4) Will I sing you a song? (Joyce, 1910 : 77, cité par Filppula, 2004 : 80)

De même, l'emploi du prétérit là où le *present perfect* serait préféré en britannique, est souvent considéré comme une innovation américaine favorisée par l'usage irlando-écossais. Comme le signalent Miller (2004 : 55) ou Filppula (2004 : 74-75), le prétérit est par exemple compatible avec *just* ou *ever* en écossais et en anglais d'Irlande :

(5) You said you enjoyed fishing – were you ever interested in football? (corpus : Edinburgh Corpus of Spoken Scottish English, Miller 2004 : 55)

4.1.2.2.3.2. Influence sur l'américain régional

Plusieurs particularités américaines régionales sont également potentiellement attribuables à l'influence irlando-écossaise. C'est notamment le cas des doubles modaux du type :

(6) Home defibrillator – wouldn't you think MJ ***might could*** *have had one - they cost about $1300.*[1]

Cet usage, qui combine un modal épistémique et un modal déontique, se trouve dans le sud des États-Unis, dans les Midlands et en Pennsylvanie et provient certainement d'Écosse. Dans les langues scandinaves, où les modaux sont toujours des verbes lexicaux, ces combinaisons sont possibles, et cela a peut-être renforcé l'emploi de ces formes multiples en écossais. En écossais, *ken (can)* était un verbe lexical. *Will can* a été exporté en Ulster puis aux USA, où l'on a interprété *can* comme modal à cause du contact avec les autres dialectes et cela aurait donc permis ces nouvelles combinaisons[2] (Montgomery 2001 : 148).

[1] www.democraticunderground.com/ (consulté le 1/07/2009).

[2] L'influence de l'AAVE n'est pas totalement à exclure, mais Montgomery (2001) précise que les combinaisons et le fonctionnement pragmatique des doubles modaux y sont différents.

Un autre usage, limité géographiquement et lié à l'irlando-écossais, est le recours aux verbes *want* et *need* + V-EN, du type :

(7a) The house needs painted.

ou

(7b) The dog wants fed.

Comme l'expliquent Murray, Frazer et Simon (1996) et Murray et Simon (1999), ces usages, surtout celui avec le verbe *need*, sont d'emploi fréquent dans la région du nord-est des États-Unis quel que soit le niveau de formalité du contexte. La filiation avec l'Écosse est bien établie :

> "in April 1995, for example, George Halliday noted, 'The use of a past participle after need [as in] Yer lugs needs washed 'Your ears need washing / to be washed' [is] normal Scots grammar and so could be expected anywhere where there was substantial Scots or Ulster Scots settlement.' […] and Michael Montgomery [...] shows convincingly that *need* + V-en was brought to the New World in the seventeenth and eighteenth centuries by the Scotch-Irish." (Murray, Frazer et Simon, 1996 : 258)

Avant le XVIIIe siècle, le passif progressif n'existait pas et l'on disait *The house was building* pour dire *The house was being built*[1]. Cela explique certainement la possibilité de dire *The house needs cleaning* en anglais standard, alors que cette structure, qui n'est pas très transparente car la voix passive n'y est pas encodée syntaxement, s'est vue remplacée par un schéma plus explicite en écossais.

4.1.3. Une américanisation globale

Graddol (1997 : 57) prétend que "British publishers have a major share of the global ELT market and there are signs that even US companies are using the British variety to gain greater acceptance in some world markets." Cependant, il nous semble évident, à l'instar de Jenkins (2003 : 211), que le fait que l'ouvrage de Graddol soit une commande du British Council n'est pas sans rapport avec cette mise en avant du rôle mondial de l'anglais britannique. Dans l'ensemble, c'est au contraire l'impression d'une domination américaine qui prime : "[t]he intrusion of American English into British English is slow but perceptible […] American English is slowly becoming today's world language and its impact is all pervasive on the English speaking world (Kachru, 1990 [1986] : 143-145).

[1] On trouve encore aujourd'hui l'ancienne version, mais assez rarement. Elle apparaît par exemple dans *Hamlet is now playing at the National Theatre* ou *What film is showing at the cinema?* (Berland-Delépine, 1989 : 217). Les emplois ergatifs du type *The cake is baking* ou *The stew is cooking* rentrent également dans la même problématique.

4.1.3.1. La situation en EFL

Plusieurs études concordent pour prouver que les jeunes apprenants de différents pays se tournent davantage vers l'anglais américain que vers l'anglais britannique. C'est notamment le cas des Danois (Preisler, 1999 : 249), des Japonais (Benson, 1991[1] ; Starks et Paltridge, 1994[2], études citées par Jenkins, 2000 : 16), des Coréens (Kim, 2007[3]), ou encore des Brésiliens (Rivens Mompean, 1997). Un petit questionnaire que nous avons soumis à environ deux cents étudiants français inscrits en première année d'anglais donne des résultats similaires[4]. Ce mouvement est généralisé : "[t]aking a long-term perspective – as the global information society imposes its own supranational norms and values on the language of wider communication – this worldwide *lingua franca* […] is quite likely to undergo spontaneous and continuous standardisation in the direction of [the American] model" (Preisler, 1999 : 266).

4.1.3.2. Les zones d'influence britannique traditionnelle en quête d'une nouvelle norme ?

À tous les niveaux, on note des signes d'influence américaine dans le monde anglophone. On sait que le Canada, de par sa situation géographique, est depuis longtemps dans la sphère d'influence américaine. Chambers (2004 : 236) montre par exemple que la prononciation de *leisure* avec /i:/ continue de gagner du terrain dans ce territoire. Dans une étude en temps apparent réalisée en 1994 dans la région du Golden Horseshoe, il remarque que les plus de 80 ans emploient /i:/ à 60 % et les 14-19 ans, à 98 %. Il note également une fréquente omission du yod après /t/, /d/ et /n/, comme en américain.

En ce qui concerne l'Australie, Romaine (1992 : 257) remarque que : "[a]lthough most Australians have learned at school to take an anti-American stance in language, especially in spelling, Delbridge (1990 : 73[5]) observes that by mid-1985 six of Australia's major urban newspapers used the American *-or* spellings for British *-our* ones."

On observe une tendance comparable en Nouvelle-Zélande, incarnée par la place que prennent les programmes télévisés américains dans ce pays. "The [British] orientation [of

[1] M. J. Benson, "Attitudes and motivation towards English: A survey of Japanese freshmen", *RELC Journal*, 22. 1, 34-48.
[2] D. Starks, B. Paltridge, "Varieties of English and the EFL Classroom: A New Zealand Study", *The TESOLANZ Journal* 2, 1994, 69-77.
[3] http://www.era.lib.ed.ac.uk/bitstream/1842/1903/1/Korean+adults'+attitudes+towards+varieties+of+English. doc
[4] Test mené de 2006 à 2008. Il leur était demandé en début d'année de répondre à la question suivante : Préféreriez-vous parler un anglais britannique ou américain (ou autre) ? Pourquoi ?
[5] A. Delbridge, *The Macquarie Encyclopedic Dictionary*, Macuqrie Library, North Ryde, 1990.

New Zealand broadcasting] has tended to fade, especially refocusing towards the United States over recent decades" (Bell, 1991: 145-146). Bell (1991 : 137) a calculé en effet que 25 % des programmes télévisés néo-zélandais sont produits localement, que 25 % proviennent du Royaume-Uni, et que 45 % proviennent des États-Unis.

Les conséquences linguistiques sur le lexique, premier pan de la langue à être modifié, sont claires. Dès les années soixante, Turner (1966 : 124) constatait par exemple que *lorry* était déjà en train de se faire supplanter par *truck* en Australie et en Nouvelle-Zélande.

De même, Lass (2004) note que les vocables d'origine américaine entrent en concurrence avec les britanniques en Afrique du Sud. Il explique que cela est dû à la saturation de programmes américains à la télévision sud-africaine, surtout pendant l'apartheid : entre 1976 et le début des années quatre-vingt-dix, les représentants de l'industrie du film britannique refusèrent, en effet, de vendre leurs produits en signe de protestation.

Enfin, on observe également une influence de l'américain dans d'autres pays, comme en Inde (Kachru, 1994) ou à Singapour. Gupta (1994) mentionne par exemple un voisement du /t/ intervocalique à Singapour et Deterding (2007[1]) indique que les locuteurs de l'anglais acrolectal de Singapour, pourtant à l'origine zone d'influence britannique, se mettent à utiliser un /r/ en position non prévocalique. Ce phénomène est observé chez 20 % des étudiants singapouriens du premier cycle pendant la lecture de passages écrits.

4.1.3.3. Influence graphique

En ce qui concerne les graphies <ae> <oe> simplifiées en <e>, le Royaume-Uni et l'hémisphère sud ont souvent adopté la graphie américaine, mais le changement n'est pas aussi rapide pour tous les vocables. On voit très souvent *encyclopedia* écrit ainsi, même dans les territoires d'influence britannique, tandis qu'un mot comme *oestrogen* est plus susceptible de se maintenir dans cette graphie classique (Bauer, 2002 : 65). Il arrive également que la différence de graphie fasse l'objet d'une réallocation sémantique (Trudgill, 1986 : 110). C'est notamment le cas des mots *disc* et *disk* qui, en britannique, renvoient respectivement à un disque et à une disquette d'ordinateur (Bauer, 2002 : 63).

En Grande-Bretagne, on observe quelquefois des graphies qui, plus que de simples fautes d'orthographe, traduisent cette répartition inégale des pouvoirs. On trouve en effet

[1] D. Deterding, *Singapore English*, Edinburgh University Press, Édimbourg.

parfois des exemples d'hypercorrections orthographiques, comme l'ajout d'un <u> dans <superiour> (erreur produite par un Britannique et relevée sur un site Internet) ou dans <censourship> :

> *(8) Minio-Paluello's arrest is illegal and the people of Swansea should condemn this blatant form of censourship.*[1]

Ces erreurs sont symptomatiques de la suprématie linguistique des États-Unis. L'internaute montre qu'il connaît la norme américaine et qu'il s'est promulgué une règle interne telle que : la graphie *-or* doit être anglicisée en *-our*. Cependant, il ne connaît pas la règle d'emploi de son propre pays, puisqu'il ajoute le <u> à tort dans ce mot. Ce cas d'hypercorrection peut se comparer à ce que Trudgill nomme hyperdialectisme (1986 : 66-78). Il s'agit d'un mécanisme de défense dans lequel des locuteurs minoritaires vont élargir leurs particularités phonétiques à des contextes où ils n'apparaissent normalement pas, comme par exemple dans le cas d'un locuteur rhotique dans une zone non rhotique qui se mettrait à employer un /r/ dans *walk* ou dans *calf*.

4.1.3.4. Influence lexicale

Il existe plusieurs types de différences lexicales entre l'anglais britannique et l'américain. Parfois, un même mot est polysémique (*homely, pants*), parfois, une des deux variétés comporte un sens additionnel (en américain, *bathroom* veut dire salle de bains et également toilettes ; en britannique, *smart* veut dire intelligent, mais aussi élégant). Ce sont tantôt des différences de fréquence ou de connotations qui séparent les deux anglais (*autumn* est formel et poétique en anglais américain) ; et tantôt les mots sont tout simplement différents d'une variété à l'autre (*tap* / *faucet* ; *pavement* / *sidewalk*, etc.) (Jenkins, 2003 : 73).

L'américain est aujourd'hui le principal pourvoyeur lexical des autres pays anglophones. Comme le mentionnent Bauer (2002 : 37-41) et Trudgill (1998 : 31), les États-Unis ont apporté leur contribution lexicale grâce à, notamment, *gangster, joy-ride, sky-scraper, usherette, bouncer, raincoat, movie, briefcase, dessert, junk, peanut, soft drinks, sweater*, etc.

Le vocabulaire de l'anglais s'est également enrichi de nombreuses créations grâce à des dérivations plus productives en américain (*-ize* (*accessorize*), *-ian* (*mortician*, *beautician*), *-ee* (*abductee*), *-wise* (*profitwise*)).

[1] https://www0.indymedia.org.uk/en/regions/cambridge/2004/12/302889.html?

En résumé, sur le plan du vocabulaire, tous s'accordent à dire, dans la lignée de Trudgill (1998 : 31), que l'on observe une "homogenisation in the direction of North American usage". Il pense à l'inverse que l'on assiste à une différentiation au niveau phonétique[1].

4.1.3.5. Influence phonétique

Les différences entre le RP et le *General American,* hormis la rhoticité et la qualité de certaines voyelles, concernent surtout l'accentuation des suffixes (*-ary, -ory, -ile*) et d'un certain nombre de mots d'origine française. Les principales autres distinctions concernent la prononciation de mots isolés. On ne peut pas dire que le système phonétique de l'anglais britannique se calque sur celui de l'anglais américain, mais on assiste à une modification de la prononciation de certains lexèmes. Au niveau mondial, par exemple, les mots *lieutenant, dinasty* et *harassment* sont de plus en plus prononcés à l'américaine (Bauer : 2002 : 125). Le mot *schedule* est en train de perdre son /ʃ/ initial au profit de la prononciation américaine /sk/[2]. Aujourd'hui, Wells (1999) montre que les Britanniques nés avant 1933 utilisent /sk/ à 8 % ; ceux nés entre 1934 et 1953 l'emploient à 12 %, ceux qui ont vu le jour entre 1954 et 1973 y recourent à 33 % et les plus jeunes à 65 %. Enfin, sur le plan de la réalisation des consonnes, Wells (1982 : 250) considère le voisement du /t/ intervocalique comme "the first distinctively American phonetic innovation likely to spread in time to most accents of English".

4.1.3.6. Influence syntaxique

Trudgill (1998[3]), comme on l'a dit, considère qu'il y a une convergence vers l'américain au niveau lexical et une divergence entre l'américain et le britannique au niveau phonétique. Sur le plan grammatical, il estime que ni une convergence ni une divergence ne sont corroborées par des preuves concluantes (1998 : 33). Il cite un exemple de convergence vers le britannique, qu'il appelle l'emploi non prédicatif de *do* :

---

[1] L'hypothèse de Trudgill sur la divergence entre anglais britannique et anglais américain au niveau phonétique semble fondée, mais elle n'est pas incompatible avec l'existence d'une tendance à l'homogénéisation au sein même de ces deux entités. À l'échelle nationale ou régionale, on observe un phénomène de supralocalisation dialectale. Par exemple, les particularités traditionnelles de l'anglais de New York – notamment l'emploi de /ɝ/ pour /ɔɪ/ – et la non rhoticité de la Nouvelle-Angleterre sont en voie d'extinction. De même, les variétés locales parlées à Aberdeen ou à Newcastle se calquent sur des dialectes régionaux plus vastes et moins spécifiques, à savoir respectivement l'anglais d'Écosse et l'anglais du nord de l'Angleterre.

[2] Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la prononciation était d'ailleurs /ˈsedjuːl/.

[3] P. Trudgill, "World Englishes: Convergence or divergence?" in H. Lindqvist, S. Klintborg, M. Levin, M. Estling (éds), *The Major Varieties of English*, Acta Wexionensis, Växjö University, 1998, 29-36.

(9a) I don't know if I'm going to the party tonight, but I might do.

qui remplace progressivement l'usage traditionnellement américain :

(9b) I don't know if I'm going to the party tonight, but I might.

Hormis ce cas particulier, très marginal[1], il est tout à fait évident que c'est la tendance inverse qui prévaut sur le plan grammatical. L'américanisation de l'anglais britannique concerne notamment les faits de langues suivants.

On note par exemple une tendance à accorder de plus en plus les noms collectifs au singulier, comme en américain, dans toutes les zones du monde anglophone. (Bauer, 2002 : 50). Ce phénomène ne touche pas tous les types de noms à la même vitesse et par exemple, les équipes sportives et le mot *police* résistent bien en britannique.

L'augmentation progressive du nombre de noms dénombrables (*a surgery, an e-mail*, etc.) est également une tendance générale qui associe américanisation et évolution naturelle. Comme le montre Denison (1998 : 98), le nombre de noms dénombrables a en effet été multiplié par 3,5 pendant la période moderne.

Pour ce qui est du système verbal, on note tout d'abord un évitement de *shall* partout dans le monde (Bauer : 2004 : 51), ainsi qu'une augmentation du recours au *do*-support avec *have.*

Normalement, en britannique, la construction avec *do* est limitée aux cas où la possession est temporaire et ne s'emploie pas quand la possession est inaliénable. Cependant, cet usage est présent en britannique depuis les années cinquante, comme le signale Foster, (1970 [1968] : 209-211) :

(10) I do have a cockney accent. (lettre à l'éditeur du *Times*, 29/01/1958)

(11) It does not have the direct appeal of Paris or New York (*The Listener*, 2/12/1954)

(12) Some have money, some don't (annonceur sur la BBC, 7/10/1956)

et cette tendance s'est poursuivie de nos jours :

*(13) If you were feeling uncharitable, you might say that the comedian Alan Carr has a face for radio. And he'd probably be the first to agree, frequently playing his toothy, goofy mien for laughs, even naming his last tour 'Tooth Fairy Live'. But **does** he **have** a voice for radio?* (*The Independent*, 22/10/2008)

En faisant une étude de l'emploi du verbe *have* dans le *Times* des années trente aux années quatre-vingts, ciblée sur la forme interrogative de la troisième personne du singulier

[1] Il existe également de rares cas où l'anglais britannique présente des évolutions syntaxiques autonomes par rapport à l'américain. C'est le cas de la classe des verbes d'empêchement qui peuvent de plus en plus être suivis d'un gérondif sans *from* (Mair, 2002). On peut donc penser que le critère d'économie prime ici sur la tendance à l'américanisation et fait disparaître ce qui constitue peut-être un cas de cryptanalyse (cf. § 6.2.3.1. et § 9.3.3.).

[+ masculin], nous observons la chute rapide de *has he*[1], au profit de *does he have* et, de façon plus minoritaire, du britannique *has he got*[2] :

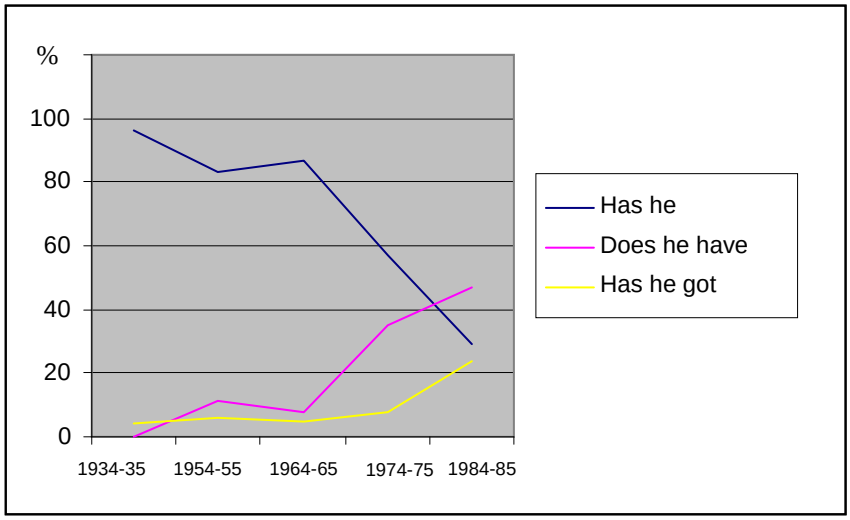


Figure 8. Répartition des diverses formes interrogatives de *have* à la 3e personne du singulier [+ masculin] (Les résultats passent directement de 1934-35 à 1954-55, car les données pendant la seconde guerre mondiale sont trop faibles)

Sur le plan du système aspectuo-temporel, on observe également des évolutions, surtout concernant la répartition des emplois entre prétérit et *present perfect*. Elsness (2009) propose une étude très précise sur ce point. Il montre que l'emploi du *present perfect* a augmenté fortement entre le vieil anglais et l'anglais moderne, mais qu'il diminue depuis le début du XIXe siècle en américain et depuis le milieu du XXe siècle en britannique. Certains co-textes anciennement compatibles avec le *present perfect* donnent aujourd'hui des énoncés agrammaticaux, comme :

> *(14a) The Englishman […] has murdered young Halbert […] yesterday morning.* (Scott, *Monastery*, 1820)
>
> *(14b) I have been to Richmond last Sunday.* (Galsworth, *In Chancery*, 1920)

L'emploi du *present perfect* est donc en train de décliner. Dans ses tests de recevabilité, Elsness observe que les formes typiquement américaines (qui privilégient l'emploi du prétérit) sont plus universellement acceptées que les formes typiquement britanniques.

Enfin, Mair et Leech (2006) observent une augmentation en britannique du subjonctif mandatif due à l'influence américaine, ainsi qu'une augmentation des semi-modaux et une diminution du passif en *be*, qu'ils attribuent à l'influence de l'américain informel : "the

[1] Les occurrences de *has he* + V-*EN* ne sont bien sûr pas comptabilisées.
[2] Un test de χ^2 comparant les données des trois premières dates et celles des deux dernières montre que l'évolution est significative ($p << 0{,}001$) ; L'évolution est également significative entre les années 70 est les années 80 ($p=0{,}011$).

spoken American variety of the language is the main driving-force of change in this area [increase in use of semi-modals], as presumably in others" (Mair et Leech, 2006 : 328).

Après ce panorama rapide des principales conséquences linguistiques de l'influence américaine, qui montre que, contrairement à ce que pense Trudgill, la grammaire de l'anglais britannique est également concernée, nous allons nous pencher sur un cas particulier de convergence syntaxique vers l'américain : la complémentation du verbe *help*.

4.2. *Help* et l'infinitif

4.2.1. Introduction

4.2.1.1. Le changement syntaxique à court terme est-il observable ?

D'après C. Jones (1989),

> "[t]here has always been a suggestion […] especially among those scholars writing in the first half of the twentieth century, that phonological and syntactic change is only properly observable at a great distance and that somehow the eighteenth, and especially the nineteenth century, are 'too close' chronologically for any meaningful observations concerning language change to be made" (Jones, 1989 : 279).

Toutefois, nous démontrerons au travers de cette étude qu'il est tout à fait possible d'analyser des phénomènes d'évolution diachronique récents, voire encore en cours comme c'est le cas pour la complémentation de *help*. Bien sûr, les conclusions de cette recherche ne peuvent être que provisoires du fait du caractère inachevé des changements diachroniques étudiés, mais l'étude d'un corpus large permet d'obtenir de nombreux éléments qui donnent une idée précise de l'évolution à venir.

Un des éléments fondamentaux à la base de cette recherche est la conception de la langue comme un fait social. Par conséquent, nous considérons, à l'instar de J. Smith, (1996) que :

> "[t]he various changes at an intralinguistic level […] cannot be meaningfully accounted for without reference to the extra-linguistic contexts (historical, geographical, sociological) in which these phenomena are situated [...]. If we attempt to explain language change entirely intralinguistically, without ultimate reference to extralinguistic factors, then [we] will ultimately fail" (Smith, 1996 : 3).

C'est en gardant constamment à l'esprit ce postulat de départ que cette étude a été menée, et, comme nous allons le montrer, plusieurs facteurs externes à la langue ont été en effet identifiés comme étant des vecteurs de changement linguistique, tant en ce qui concerne le cas de la complémentation de *help* que pour ce qui est du *like* conjonction, auquel nous consacrerons notre troisième partie.

4.2.1.2. Pourquoi étudier ces phénomènes ?

Help est un verbe fréquent, dont l'histoire est intéressante, notamment du fait de sa polysémie, que nous aborderons en détail. De plus, l'emploi de *to*[1] après *help*, ainsi que de *but* après la locution *can*(-ED) NEG *help*, de même que la conjonction *like*, se prêtent tout à fait à une étude variationniste et diachronique, car il est démontré que ce genre de connecteur constitue un pan syntaxique particulièrement susceptible de varier et d'évoluer. Milroy et Milroy (1999 : 70) considèrent en effet que : "[i]n English speech, there is a good deal of variation in the choice of connecting particles (conjunctions, prepositions) and relativisers." Cette observation reprend celle qu'avait faite Curme, près de soixante-dix ans auparavant : "[n]othing in English grammar has changed so much within the Modern English period as our conjunctions" (1931, 1 : 94[2]).

L'étude de l'évolution de la complémentation de *help* au cours du XXe siècle illustre de manière éclairante les changements résultant du passage de l'anglais moderne à l'anglais contemporain et les nouveaux rapports de force au sein du monde anglophone qui l'ont accompagné. Elle permet également, comme nous le verrons, de mettre en lumière l'influence sur la langue qu'exercent les médias et en particulier la publicité, dont la dimension éminemment pragmatique est indiscutable.

4.2.1.3. Plan de l'étude de la complémentation de *help*

Après une présentation des caractéristiques syntaxiques du verbe *help* et un bilan de l'histoire de la complémentation de ce verbe (§ 4.2.), nous établirons une comparaison entre l'anglais britannique et l'anglais américain en étudiant l'évolution quantitative des deux variantes *help to* V et *help* Ø V. Nous étudierons les facteurs favorisant la persistance ou l'effacement de *to*, en évoquant des notions telles que l'agentivité du sujet de la principale, le rôle de visée prospective de *to*, ou encore la télicité du procès et en établissant dans quelle mesure ces critères sont opérants pour comprendre la répartition de ces deux variantes (chapitre 5). Ensuite, nous discuterons les conséquences linguistiques que certains linguistes attribuent à l'omission de *to* après ce verbe (§ 6.1.) et enfin, nous étudierons un

[1] Le statut syntaxique de *to* est un point très discuté. Certains conservent l'appellation « préposition » pour le désigner, tandis que d'autres le baptisent « complémenteur ». D'autres encore le considèrent comme une matérialisation de la soudure prédicative, au même titre que les auxiliaires. Et enfin, certains lui accordent un statut mixte, mêlant à la fois subordonnant et instrument de soudure prédicative.
[2] G. Curme, *A Grammar of the English Language*, Heath and Company, New York, 1931.

deuxième type de complémentation de *help*, qui subit une évolution comparable à plus d'un aspect (§ 6.2.).

4.2.1.4. Un problème complexe

L'opposition entre les deux formes *help* + infintif complet et *help* + infinitif nu constitue une alternance qui intrigue et suscite souvent la curiosité et l'interrogation des anglicistes et de certains anglophones. Beaucoup affirment que les deux variantes sont interchangeables, tandis que certains linguistes au contraire pensent, dans la lignée de Saussure, que la valeur sémantique de chaque marqueur se définit par rapport aux formes qui entrent en concurrence avec lui, et s'attendent donc à ce que cette différence de forme soit exploitée par les anglophones pour encoder une distinction sémantique. Ce qui ne fait aucun doute, en revanche, c'est le caractère particulièrement épineux de la question du choix entre les deux variantes. Ainsi Larreya et Rivière (2002 [1991] : 324) mentionnent-ils la « difficulté de décrire ces facteurs avec précision ».

Au vu de la répartition des deux variables, on peut donc s'interroger : s'agit-il d'une différence de registre, de dialecte ou de sens ?

En fait, il s'agit avant tout d'une différence diachronique, étant donné que l'on est parti d'un premier système A où la forme sans *to* était pour ainsi dire inexistante, et que l'on se dirige progressivement vers un nouveau système, B, où l'on ne rencontrera certainement plus que la base verbale nue. Ainsi, dans le corpus américain FROWN composé en 1991, McEnery et Xiao recensent environ 82 % d'occurrences de *help* + infinitif sans *to* et en 2006. Sur un échantillon aléatoire de 100 occurrences de *help* + infinitif obtenu sur Internet (que l'on sait être plutôt familier et à dominante américaine), nous n'avons relevé, pour notre part, que 10 exemples avec *to*[1].

Entre les deux pôles *to* obligatoire et *to* quasi inexistant, des règles et des tendances se sont dessinées, tout en laissant le système intermédiaire évoluer vers la situation actuelle.

4.2.1.5. Corpus

Dans le but de démontrer l'américanisation syntaxique de l'anglais britannique contemporain, nous avons débuté la collecte des données par les archives du quotidien britannique *The Times*, en rassemblant près de 1500 occurrences du verbe *help* + infinitif sur les soixante dernières années. De multiples exemples récents, britanniques et

[1] La supériorité numérique de la forme sans *to* sur cet échantillon aléatoire est très significative ($p << 0{,}0001$).

américains, ont également été extraits de romans, de magazines, du *British National Corpus*, ainsi que d'Internet.

Afin d'élargir l'éventail des occurrences sur le plan diachronique, des recherches ont été menées sur les archives de la cour criminelle de l'*Old Bailey* (1674-1913), sur une vingtaine de romans consultables grâce au projet Gutenberg, sur des textes et des poèmes mis en ligne sur le site *Literature Online*. Nous avons également compulsé *the Corpus of Middle English Prose and Verse*, *the Early Modern English Dictionaries Database*, *the Eighteenth Century Collections Online*, et *Making of America*, qui est une ressource de périodiques américains du XIXe siècle, ainsi que *the Presidency Project*, qui contient tous les discours et la correspondance des présidents américains.

4.2.2. Le verbe *help* : un verbe particulier ?

4.2.2.1. La structure GN V GN *to* GV

Les constructions du type GN V GN *to* GV sont des structures qui peuvent être centrées soit autour d'un verbe monotransitif prototypique, comme *like* :

(15) We like them to feel special.

soit autour d'un verbe ditransitif, comme les verbes à contrôle *persuade* et *promise*, soit autour d'un verbe ECM (ou *exceptional case marking*), comme *believe* ou *expect*, soit autour d'un verbe monotransitif suivi d'un adjoint. La première différence entre les verbes à contrôle et les verbes ECM est que ces derniers sont bivalents, comme *like* :

(16a) [We] like [them to feel special]. (verbe monotransitif prototypique)

(17a) [I] believe [him to be innocent]. (verbe ECM)

(18a) [I] persuaded [him] [to come to the party]. (verbe à contrôle)

La paraphrase de *to* + GV par une subordonnée en *that* peut parfois permettre de distinguer les monotransitifs des ditransitifs :

*(16b) *We like them that they feel special.*

*(17b) *I believe him that he's innocent.*

(18b) I persuaded him that he should come to the party.[1]

La marque [+ objet] que portent *him* et *them* en (16b) et (17b) se conçoit traditionnellement comme une montée du sujet de la subordonnée au rang de pseudo-COD des verbes *like* et *believe*. À la différence des verbes à contrôle, ces verbes n'assignent pas de rôle thématique

[1] Une nuance sémantique de taille distingue cependant (18a) de (18b). En (18a), il est clair que le référent de *him* est allé à la fête, tandis que rien n'oblige cette interprétation en (18b), où tout ce qui est sûr, c'est que le référent de *him* est conscient de l'intérêt ou de l'attrait de cette soirée. Rien n'indique que sa participation à la fête a effectivement eu lieu. (Mair, 1990).

au GN qui suit, ce qui explique que ce GN puisse être explétif (Huddleston, 1971 : 154-161 ; Radford, 1988 : 317-324) :

(16c) I would like [there to be someone waiting for me at the airport].

(17c) I expect [there to be someone waiting for me at the airport].

*(18c) *I persuade [there] [to be someone waiting for me at the airport].*

Cela permet également de comprendre pourquoi la passivation de la subordonnée n'influe pas sur le sens de la phrase avec les monotransitifs, à la différence des verbes à contrôle (Chomsky, 1965 : 22-24) :

(16d) He would like the doctor to examine David.

= He would like David to be examined by the doctor.

(17d) He expected the doctor to examine David.

= He expected David to be examined by the doctor.

(18d) He persuaded the doctor to examine David.

≠ He persuaded David to be examined by the doctor.

Ce qui sépare les monotransitifs classiques des verbes ECM, c'est la possibilité de ces derniers d'apparaître au passif, particularité partagée par les ditransitifs :

*(16e) *He was liked to wait for me at the airport.*

(17e) He was expected to wait for me at the airport.

(18e) He was persuaded to wait for me at the airport.

Il apparaît donc, comme le montrent Quirk *et al.* (1985 : 1218-9), que l'on a affaire à un gradient entre verbes monotransitifs et verbes ditransitifs. Entre ces deux pôles se trouvent de nombreux cas de figure et le recours à un petit nombre de tests syntaxiques n'est pas toujours suffisant pour faire une typologie précise de ces verbes. En effet, de nombreux verbes se comportent de façon spécifique et la dimension sémantique est une composante qu'il est essentiel de prendre en compte.

4.2.2.2. Qu'en est-il de *help* ?

Généralement, *help* est suivi d'un GN animé, auquel il assigne un rôle de bénéficiaire de l'aide. Cette situation prototypique trouve sa source dans l'histoire du verbe *help*. Comme l'indique l'*OED*, en vieil anglais le verbe *help* se construisait avec un génitif ou un datif, comme s'il s'agissait d'une structure du type « to be a helper *of* » ou « to be helpful *to* ». L'emploi du génitif est par la suite devenu obsolète et le datif, employé encore aujourd'hui en allemand :

*(19) Er hat **mir** geholfen, meinen Rucksack zu tragen.*
Il a moiDAT. aidé mon sac à porter.

ou en islandais :

*(20) Fjölskyldan hjálpaði **þér**.*
Famille-NOM aida toiDAT
La famille t'aida.

s'est confondu avec l'accusatif en anglais.

Il paraît clair dans le cas de *help* que l'infinitive ne forme pas un constituant unique avec le GN post-verbal, à la différence des monotransitifs classiques et des ECM :

(21a) I believe him to be innocent. (ECM)

(21b) = I believe it.

(21c) ≠ I believe him.

(22a) I would like him to be innocent. (monotransitif prototypique)

(22b) = I would like it.

(22c) ≠ I would like him.

(23a) I helped him to prove his innocence.

(23b) ? I helped it.*

(23c) = I helped him.

Avec *help*, la passivation du verbe de la subordonnée entraîne un changement de sens :

(24a) He helped the doctor to examine David

(24b) ≠ He helped David to be examined by the doctor

Enfin, si l'on met un prédicat ECM au passif, on obtient une montée[1], alors que ce n'est pas le cas des verbes à contrôle :

(25a) John was expected to arrive on time. (montée)

(25b) [John - arrive on time] was expected (to happen). (structure profonde)

(25c) It was expected that John would arrive on time. (extraposition)

(26a) John was persuaded to arrive on time.

*(26b) * [John - arrive on time] was persuaded (to happen).*

*(26c) * It was persuaded that John would arrive on time.*

[1] Impossible avec *want*.

(27a) John was helped to arrive on time.

*(27b) * [John - arrive on time] was helped (to happen).*

*(27c) * It was helped that John arrived on time.*

Ces remarques introductives nous amènent donc à conclure que *help* n'est ni un verbe ECM ni un verbe monotransitif et qu'il s'agit à l'inverse d'un verbe à contrôle.

4.2.2.3. Verbe à contrôle sujet ou objet ?

Il est intéressant de noter que des catégories qui semblent diamétralement opposées comme celle des verbes à contrôle objet et à l'inverse celle des verbes à contrôle sujet sont en fait plus perméables qu'il n'y paraît.

Comme on le sait, les verbes comme *persuade* et *promise* se construisent d'une façon similaire en surface :

(28) He persuaded me to write a book.

(29) He promised me to write a book.

mais cette similitude recouvre une structuration profonde différente. Dans la phrase :

(28') He persuaded $\underline{me}_i$ $\underline{PRO}_i$ to write a book.

le référent du sujet de *write* correspond à l'objet de *persuade*, verbe à contrôle objet. Tandis qu'avec le verbe *promise* :

(29') $\underline{He}_i$ promised me $\underline{PRO}_i$ to write a book.[1]

le sujet de *write* correspond au sujet de *promise*, qui est un verbe à contrôle sujet.

Dans le cas de *help*, cette répartition est moins nette. Avec un prédicat de type psychologique, comme dans les phrases :

(30) He helped me to realize that I wasn't free.

ou

(31) He helped me to be happy.

les sujets de *realize* et de *be* ne peuvent être que l'objet de *help* :

[1] Occasionnellement, le verbe *promise* peut être suivi d'une infinitive dont le sujet PRO est contrôlé par l'objet de *promise*, comme dans une des deux interprétations possibles de l'énoncé suivant (rapporté par Los, 2005 : 144) :
(i) Grandma$_i$ promised the children [PRO$_i$ to stay up late]. (promesse d'une action future)
(ii) Grandma promised the children$_i$ [PRO$_i$ to stay up late.] (promesse d'une permission)
Il est important de noter également que le verbe *promise* est très marginal, parce qu'il est à peu près le seul verbe à contrôle sujet et que, de surcroît, de nombreux anglophones le jugent agrammatical avec une infinitive à sujet exprimé, surtout quand l'infinitive ne contient pas d'anaphore reprenant le COI (à l'inverse, quand l'infinitive contient *never* ou un verbe au passif, la phrase est jugée plus acceptable). Certains proposent *I threatened him to leave* et *I offered him to pay* comme cas de verbes à contrôle sujet, ou encore *He asked me what to wear* (vs. *He told me what to wear*.), mais il est sûr que ce type de structure est moins canonique que ne le laissent souvent entendre les ouvrages de syntaxe (pour une description du caractère atypique de *promise*, voir Deschamps (2004), ainsi que le site internet http://linguistlist.org/issues/9/9-651.html, consulté le 20/07/2009).

(30') He helped <u>me</u>$_i$ <u>PRO</u>$_i$ to realize that I wasn't free.

(31') He helped <u>me</u>$_i$ <u>PRO</u>$_i$ to be happy.

Un processus cognitif comme celui que l'on a avec le verbe *realize* ne peut être que le fruit d'une réflexion personnelle. Le caractère pronominal de la traduction de ce verbe en français (« se rendre compte ») montre bien que ce processus ne fait intervenir qu'un seul protagoniste. En (30), l'assistance extérieure apportée à *me* est le catalyseur d'une prise de conscience qui touche la personne bénéficiaire de l'aide. De même, le prédicat *be happy* incarne un état qui ne peut pas être validé par l'intermédiaire d'une tierce personne.

Avec un autre prédicat à l'infinitif, la situation peut être différente, comme dans la phrase :

(32) He helped me to carry the sofa.

Le lexème *sofa* inclut dans son sémantisme l'idée de siège destiné à accueillir plusieurs individus en même temps. Dans un cas prototypique, il est donc trop lourd pour être soulevé par une seule personne. C'est pourquoi il paraît évident que le sujet du prédicat *carry the sofa* est à la fois *he* et *me* :

(32') <u>He</u>$_i$ helped <u>me</u>$_j$ <u>PRO</u>$_{i+j}$ to carry the sofa.

Cette particularité du verbe *help* avait déjà été mise au jour par Denison (1993), dans son étude diachronique sur la complémentation verbale. Ce cas de « contrôle partagé[1] » n'est d'ailleurs pas impossible pour d'autres verbes, bien qu'il soit très rare :

(33a) John$_i$ promised his son$_j$ [PRO$_{i+j}$ to go to the movies together].

(33b) John$_i$ persuaded Mary$_j$ [PRO$_{i+j}$ to kiss in the library]. (Landau, 2000 : 31)

Dans le prolongement de ce contrôle partagé, on trouve également le contrôle arbitraire ou générique, comme dans la phrase suivante où apparaît le pronom réfléchi *oneself* :

(34) A supporting environment can help (to) pull oneself together after a tragedy. (Landau, 2000 : 164)

Il subsiste cependant un autre cas de figure, jamais évoqué auparavant, où l'emploi de *help* peut sembler un peu abusif. Il est néanmoins très fréquent et est illustré par l'énoncé suivant :

(35) Cyrano helped Christian to find the right words to seduce Roxane.

[1] "*Split Control* : Two matrix arguments jointly control (a plural) PRO" (Landau, 2000 : 3).

En fait, *stricto sensu*, Cyrano n'a pas aidé Christian à trouver les mots justes, puisqu'il les a trouvés lui-même. Christian n'a pas été acteur dans cette quête et s'est contenté d'émettre le désir de séduire Roxane.

(35') Cyrano$_i$ helped Christian PRO$_i$ to find the right words to seduce Roxane.

Ce type de situation est certainement plus fréquent qu'il n'y paraît. En effet, dans des phrases comme :

(36a) He helped me to open the door.

ou

(36b) He helped me to find a solution.

rien n'indique les degrés de participation respective des deux intervenants. Il est clair que le référent du GN qui suit *help* bénéficie de l'action, qu'il en est en général l'instigateur et qu'il a *a priori* fourni des efforts afin de valider la prédication à l'infinitif, mais rien n'indique que ce n'est pas *he* qui finalement a ouvert la porte ou trouvé la solution.

On se retrouve donc, au niveau théorique, avec une perméabilité de catégories distinctes : *help* peut être parfois un verbe à contrôle sujet ou à contrôle générique ; il est souvent un verbe à contrôle objet, et peut également être un verbe à contrôle partagé et ce, beaucoup plus facilement que des verbes comme *persuade* ou *promise*.

Au niveau interprétatif, on se retrouve avec un brouillage possible de l'identification de l'agent ou des agents qui effectue(nt) l'action. Comme nous allons le voir, cette dimension importante a joué un rôle dans la répartition des deux types d'infinitifs après *help*.

4.2.3. Evolution diachronique : le succès de la forme *help* (*to*) infinitif

La forme infinitive après *help* ne voit pas le jour simultanément avec l'apparition du verbe. La première mention de cette structure dans l'*OED* date de 1175 environ :

(37) To seke gan, and þa deden helpen to buriene. (*Lambeth Homilies, c.* 1175)

tandis que la première mention du verbe *help* suivi d'un GN est antérieure de trois siècles.

4.2.3.1. Concurrence de la forme en *in* V-ING ?

Avant d'étudier en détail la structure qui recourt à une infinitive après *help*, nous évoquerons brièvement une autre construction qui peut sembler de prime abord entrer en concurrence avec cette dernière. Il s'agit de l'usage de *in* + V-ING après le verbe *help*. L'origine de cette structure, qui reste dans l'ensemble marginale avec *help* et n'est même

pas mentionnée dans l'entrée sur *help* de l'*OED*, est peut-être à chercher dans un calque structurel sur le verbe *assist*, qui se construit principalement avec la préposition *in* :

> *(38a) he was inticed, for a small Reward, to* ***assist*** *the principal Burglarian (who is fled from Justice) in carrying part of the Money as far as Deal;* (*Old Bailey*, 1679)
>
> *(38b) Hill […] enticed him to be* ***assisting*** *in Robbing the House of the Plate,* (*Old Bailey*, 1684)

L'analogie entre les deux verbes se justifie premièrement grâce à leur synonymie. Ensuite, comme avec *help*, d'autres constructions sont possibles, à savoir V + infinitif et V *to* GN :

> *(39a) So a Workman was called to* ***assist*** *to finde out any such secret places,* (*Old Bailey*, 1680)
>
> *(39b) Obrian was likewise proved to be One of the Six, and to have been* ***assisting*** *to the said Murther* (*Old Bailey*, 1683)

Tous ces points communs invitent le locuteur à étendre la similarité d'emploi plus avant.

On pourrait estimer qu'il réside une distinction sémantique entre *help* (GN) *in* V-ING et *help* (GN) + infinitif, qui distinguerait en quelque sorte le moyen du résultat. *In* V-ING serait la façon privilégiée d'exprimer le moyen, comme dans la phrase suivante, où l'on imagine par exemple que le locuteur possède une petite entreprise et fait faire un travail de secrétariat au référent de *he* :

> *(40a) He helped me in typing letters.*
>
> *(40b) Il m'a aidé en tapant des lettres.*

À l'inverse, dans :

> *(41a) He helped me to type letters.*
>
> *(41b) Il m'a aidé à taper des lettres.*

le locuteur s'initie au traitement de texte grâce à l'aide du référent de *he*. Alors qu'en (40a), *he* est le seul à taper des lettres, en (41a) le sens est ambivalent : soit les personnages travaillent à quatre mains, soit le locuteur dactylographie seul des lettres en suivant les conseils du référent de *he*.

En fait, cette distinction entre moyen et action conjuguée ne se vérifie pas vraiment. On trouve effectivement des cas où la notion de moyen est clairement présente, comme en (42) :

> *(42) I am a porter at St. Katherine's Docks. On the 27th of January I was employed to* ***help*** *in conveying the Colonel's luggage from the Custom House – there were about fourteen packages, large and small –* ***I*** *got a coach and truck – when* ***I*** *came back, between twelve and three o'clock,* ***I*** *missed a portmanteau.* (*Old Bailey*, 1837)

Il est évident dans cet énoncé, à cause de la référence répétée à *I* et non à *we*, que le locuteur est seul à effectuer le transport des bagages. On ne peut donc pas dire qu'il participe au transport des bagages, mais bien qu'il apporte son aide en transportant ces bagages.

En revanche, dans le cas suivant, toujours extrait de l'*Old Bailey*, l'interprétation de manière est impossible :

> *(43) On the 28th of December, the Tuesday after Christmas-day, between eleven and twelve o'clock at night, I saw a woman, who turns out to be Mrs. Ivory, lying on her face in the snow, just off the curb-stone, in front of Mr. Spicer's house, in Seven-dials—I assisted her up, and the prisoner* ***helped*** *me in doing so.* (*Old Bailey*, 1837)

Dans cette phrase, le prédicat anaphorique *doing so* renvoie à l'action de relever Mrs. Ivory. Le co-texte de gauche indique que l'énonciateur a déjà entrepris d'aider cette dame à se remettre debout (*assisted her up*), l'aide apportée par le protagoniste appelé « le prisonnier » se surajoute donc à l'aide du locuteur. Cette notion d'action conjointe empêche que l'on interprète le complément de *help* comme un GP dénotant le moyen.

De nombreux exemples récents indiquent l'absence de notion de moyen dans la structure en *in* V-ING. On pourrait citer :

(44a) He helped me in making the right decision.[1]

où le sujet de *make* semble plutôt être *me* que *he*. Cette phrase est équivalente à la structure infinitive :

(44b) He helped me to make the right decision.

Si l'on veut indiquer explicitement la notion de moyen, on n'aura pas recours à *in* V-ING, mais on utilisera *by* et l'on obtiendra :

(44c) He helped me by making the right decision.

L'absence d'apport sémique tangible par rapport à la forme infinitive explique peut-être pourquoi la structure en *in* V-ING a toujours été marginale statistiquement. En effet, étonnamment, alors qu'*assist* est majoritairement employé avec *in* V-ING, cette structure a toujours été employée de façon très minoritaire avec le verbe *help*, comme le montrent les données suivantes, que nous avons extraites de l'*Old Bailey*[2] :

[1] www.hderie.com/testimonials_display2.asp (consulté le 13/03/2009).
[2] Le total des occurrences relevées sur les onze décennies concernées s'élève à 952.

	Help (-ED/-EN/-S/-ING) + IN V-ING	*Help* (-ED/EN/-S/-ING) + infinitif
1680-1690	0 %	100 %
1691-1700	0 %	100 %
1701-1710	0 %	100 %
1711-1720	4 %	96 %
1721-1730	5 %	95 %
1731-1740	4,5 %	95,5 %
1741-1750	1,5 %	98,5 %
MOYENNE SUR LA PERIODE	**2,7 %**	**97,3 %**

Tableau 5. Répartition des formes *help* (-ED/-EN/-S/-ING) + *in* V-ING et + (to) infinitif entre 1680 et 1750 dans l'*Old Bailey*

	Help (-ED/-EN/-S/-ING) + IN V-ING	*Help* (-ED/EN/-S/-ING) + infinitif
1800-1810	0,65 %	99,35 %
1811-1820	2,4 %	97,6 %
1821-1830	0,45 %	99,55 %
1831-1840	1,3 %	98,7 %
MOYENNE SUR LA PERIODE :	**1,1 %**	**98,9 %**

Tableau 6. Répartition des formes *help* (-ED/-EN/-S/-ING) + *in* V-ING et + (to) infinitif entre 1800 et 1840 dans l'*Old Bailey*

Les chiffres de ces deux tableaux montrent qu'il n'y a pas de tendance réelle d'évolution en ce qui concerne *help* + *in* V-ING aux XVIIIe et XIXe siècles. Ce type de complémentation est très marginal dès le début de l'*Old Bailey* et le reste tout au long de la période observée. Cette remarque s'applique toujours à présent, et même dans des registres plus soutenus que l'*Old Bailey*. Dans les exemplaires du *Times* de janvier, février et mars 1995, on observe que le complément en *in* V-ING est employé dans moins de 1 % des cas après le verbe *help*, qu'un GN intervienne ou non entre le verbe et le complément phrastique. Par ailleurs, les proportions observées sont sensiblement similaires sur le moteur de recherche *Google book search*, qui rassemble des énoncés extraits d'ouvrages publiés. À l'inverse, une étude succincte, toujours effectuée grâce à *Google book search*, sur la structure qui suit le substantif *help* montre que le schéma *in* V-ING est alors

beaucoup plus présent et représente plus de la moitié des cas. La seule exception à cette tendance concerne l'emploi de *your* devant *help*, auquel cas le pourcentage de *in* V-ING descend à moins de 20 %.

On peut supposer, vu ces chiffres, que l'emploi de *in* V-ING après le nom *help* connote une participation plus importante de la part de l'aidant que *to* V. C'est classiquement à une demande d'aide que l'on a affaire dans ces cas-là (après les verbes *need, ask, want*, etc.), et l'infinitif serait donc utilisé pour diminuer l'impact de la requête. Cela expliquerait pourquoi les résultats trouvés pour la suite *your help in* V-ING / *to* V ne cadrent pas avec les autres chiffres observés.

De même, c'est la structure *in* V-ING qui est employée après l'adjectif *helpful*, l'emploi de l'infinitif après *helpful* correspondant, quant à lui, prototypiquement à une extraposition du sujet ou de l'objet.

En résumé, l'emploi du groupe prépositionnel *in* V-ING après le verbe *help* ne se différencie pas sensiblement du schéma *help* + infinitif sur le plan sémantique. Il a toujours été et reste aujourd'hui statistiquement marginal par rapport à ce dernier. En position de complément du substantif *help*, en revanche, il se révèle beaucoup plus usité, et semble connoter une plus grande participation de l'aidant que *to* V. Enfin, après l'adjectif *helpful*, le schéma *in* V-ING est obligatoire.

4.2.3.2. Infinitif nu et diachronie : synthèse

Historiquement, l'infinitif nu est premier par rapport à l'infinitif en *to*, mais le fait qu'une première forme d'infinitif se fasse remplacer par une deuxième est fréquent dans les langues indo-européennes (Los, 2005 : 196, citant Beekes[1], 1995 : 251). Il est bon de rappeler que l'infinitif sans *to* et l'infinitif avec *to* ne diffèrent pas seulement par l'absence ou la présence de *to* en vieil anglais, car le premier est une forme non fléchie (comme *bindan*), tandis que le deuxième est une forme fléchie (comme *to bindenne*).

Dans des états de langue antérieurs à l'anglais moderne, l'infinitif sans *to* était beaucoup plus fréquent et n'était pas du tout limité aux modaux, à la plupart des verbes coercitifs et aux verbes de perception, où il entre aujourd'hui en concurrence avec V-ING. En vieil anglais, il pouvait s'employer après des verbes de mouvement, où il correspondait à ce que l'on exprimerait aujourd'hui par une gérondive, ainsi qu'après les verbes de type

[1] R. S. P. Beekes, *Comparative Indo-European Linguistics : An Introduction*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1995.

jussif et de permission, mais pas avec des arguments de but[1] (Los, 2005). Puis, en moyen anglais, l'infinitif nu a disparu avec les verbes d'intention (Los, 2005 : 83). Pour cette époque, Warner (1982) (dans les textes de Wycliffe), note une tendance à employer Ø avec les futurs auxiliaires modaux, ainsi qu'avec certains verbes, comme par exemple *bidde*, *lete* ou *make*. Enfin, quand l'infinitif est immédiatement précédé d'une conjonction de coordination, l'emploi de Ø est également accru (Warner, 1982 : 130).

Après la période du moyen anglais, connue pour sa variabilité, pendant laquelle, d'après Fischer (1995), on dénombre sporadiquement des cas de *help* + infinitif nu, l'emploi de *to* + infinitif semble se stabiliser après *help*. Comme elle l'explique dans un autre ouvrage (2006 : 175), trois facteurs principaux expliquent la diminution de l'éventail d'emplois de l'infinitif nu après le moyen anglais. Il s'agit premièrement de la perte de désinence de l'infinitif nu (*-(i)an* → *-en* → Ø), qui engendre des confusions possibles avec le subjonctif pluriel puis avec les formes non fléchies. Par ailleurs, à partir du moyen anglais, l'infinitif nu se voit concurrencé par les formes verbales en V-ING, provenant de celles en *-ende*. Enfin, il est également concurrencé par l'infinitif complet, qui se multiplie pour remplacer les subordonnées en *that* + subjonctif, devenues inopérantes suite à la coalescence formelle entre le subjonctif et l'indicatif.

4.2.4. Pourquoi le verbe *help* est-il à l'origine suivi de *to* ?

Trois facteurs principaux expliquent la présence de *to* après le verbe *help*. Tout d'abord, on note la présence fréquente d'un schéma *help to* + GN.

4.2.4.1. *Help to* + GN

Le sémantisme correspond à l'idée d'aider quelqu'un à atteindre un objet, un lieu, ou une entité abstraite.

(45) I should help you to success. (Dickens, *Nicholas Nickelby*)

(46) [he] had helped Henry to the crown (Dickens, *A Child's History of England*)

(47) I will help you to a method of taking up such a sum as this. (Fielding, *Amelia*)

(48) [it] had helped her to the reading of his mystery (Dickens, *Martin Chuzzlewit*)

(49) The comrade she helped me to dealt in three sorts of craft (Defoe, *Moll Flanders*)

[1] Voir infra pour une définition du terme « argument de but ».

La plupart de ces usages sont à présent plutôt obsolètes, hormis dans les emplois purement directionnels comme :

(50) He helped her to her seat / bed / feet.

mais cela prouve que la structure *help* + *to* + GN n'est pas restreinte au seul sens de se servir (*to help oneself to something*) et définit un premier schéma où le verbe *help* et *to* ont une certaine affinité. L'exemple suivant présente une ambiguïté potentielle entre nom et verbe :

(51a) [They] help'd rakes to sin. (T. Dwight, *The triumph of infidelity*, 1788)

S'agit-il du verbe ou du nom *sin* ? Au vu des vers précédents :

(51b) [They] help'd blockheads oft to fun, / Help'd fops to folly

c'est l'interprétation substantivale qui prévaut. Cette ambiguïté souligne cependant l'analogie entre les structures nominales et verbales après *help*, ce qui renforce la justification de la présence de *to* après le verbe *help*.

4.2.4.2. Clarté (maxime de manière de Grice (1967)) : Coordination et ambiguïté quant à la référence de PRO

Dans certains cas de coordination, l'absence de *to* peut favoriser des ambiguïtés. C'est le cas quand *help* suit un modal :

(52a) This will help him (to) stay motivated and develop his resilience.

Comment savoir quel est le sujet du verbe coordonné ? Est-ce la paraphrase (52b) :

*(52b) This will help him (to) stay motivated and **this will** develop his resilience.*

ou la paraphrase (52c) :

*(52c) This will help him (to) stay motivated and **this will help him (to)** develop his resilience.*

qui convient ?

Dans le cas présent, la différence sémantique n'est pas majeure, mais elle est plus importante en (53a), où l'ambiguïté résulte de la similarité formelle entre l'infinitif nu et l'impératif :

(53a) Help him (to) select an interesting career and stay positive.

À nouveau, quel sujet doit-on assigner au verbe coordonné ? S'agit-il de *he* :

*(53b) Help him (to) select an interesting career and **help him (to)** stay positive.*

ou du sujet de l'impératif ?

*(53c) Help him (to) select an interesting career and **don't become negative.***

Il paraît plus logique d'interpréter cette phrase comme (53b), mais si *help* était constamment suivi d'un infinitif complet, il n'y aurait strictement aucun risque d'ambiguïté :

*(53d) Help him **to** select an interesting career and **to** stay positive.*

signifierait que le sujet de *stay* est *him.*

*(53e) Help him **to** select an interesting career and stay positive.*

voudrait dire que le sujet de *stay* est le sujet de l'impératif.

On aurait la même absence d'ambiguïté dans (52d) :

*(52d) This will help him **to** stay motivated and **to** develop his resilience.*

où le sujet de *develop* serait *him.* En (52e), au contraire :

*(52e) This will help him **to** stay motivated and develop his resilience.*

develop aurait pour sujet *this*.

Ce problème se pose pour d'autre cas d'ambiguïté possible, comme avec un verbe au présent à toutes les personnes hormis la troisième personne du singulier :

(54) We help him to select an interesting career and stay positive.

Les risques d'ambiguïtés peuvent donc survenir assez fréquemment dans des phrases comprenant deux GV coordonnés. Le principe de clarté favoriserait donc un emploi généralisé de *to*. Cependant, c'est le deuxième GV qui a un sujet potentiellement ambigu. Rien n'empêche donc d'omettre *to* dans le premier GV et de l'employer dans le deuxième. Cette solution était fréquemment employée en moyen anglais, quel que soit le verbe recteur (Fischer, 1995), et on la retrouve dans l'énoncé suivant, pourtant non ambigu :

> *(55) While the man lay by the fire and wept, she cooked, and in the morning **helped lash** the sleds, and in the evening **to unlash** them.* (Jack London, *The God of his Fathers*, 1901)

Le Principe de Complexité de Rohdenburg (1996) explique sans doute pourquoi *to* a été employé ici. Il n'y a aucun risque d'ambiguïté (notamment grâce au parallélisme entre *unlash* et *lash*), mais le traitement de l'information est rendu cognitivement complexe du fait de la distance qui sépare *unlash* de son verbe recteur, ce qui favorise l'introduction de *to* devant le deuxième verbe.

4.2.4.3. Origine de circonstancielle de but

Ensuite, si à l'origine c'est la forme avec *to* qui est utilisée, c'est également certainement à cause de la proximité sémantique qui lie le complément infinitif de *help* aux circonstancielles de but.

4.2.4.3.1. Schéma nominal

D'une part, le nom *help* est suivi d'une circonstancielle de but :

*(56) [He] requests their **help** to take him down / Before he wear the universal Crown* (A. Bradstreet, 1612-1672)

L'emploi du connecteur *pour* en français souligne d'ailleurs le caractère final du constituant qui suit le nom « aide » :

(57a) J'ai besoin de ton aide pour faire ça.

*(57b) *J'ai besoin de ton aide à faire ça.*

La filiation entre le nom et le verbe *help* favorise peut-être l'emploi d'une subordonnée de but après le verbe. Notons tout de même que ce critère n'est pas opérant en allemand moderne, où l'on aura le simple complémenteur *zu* après le verbe *helfen* et le subordonnant adverbial discontinu *um…zu* qui indique le but après le nom *Hilfe*[1] :

*(58a) Ich habe ihm geholfen, sein Haus **zu** bauen.*
I helped him (to) build his house

mais

*(58b) Er brauchte meine Hilfe, **um** sein Haus **zu** bauen.*
He needed my help in order to build his house

4.2.4.3.2. Subordonnées en *that*

D'autre part, en moyen anglais, vers 1400, dans *La Mort d'Arthur* de Malory, à côté de structures comme :

(59) help me to get my hawk.

ou

(60) [they] holp for to sing mass[2].

on trouve également les phrases suivantes :

(61a) Now help me that I were armed in his armour.

ainsi que :

(62a) O gentle knight, Sir Lavaine, help me that this truncheon were out of my side, for it sticketh

et

(63a) help me that I were on my horse.

Dans ces trois phrases, *help* est suivi d'une subordonnée en *that* + subjonctif, ce qui correspond au but, à la différence de *that* + indicatif, qui renvoie à la conséquence. Aujourd'hui, pour exprimer ces idées, on n'aurait pas recours à une circonstancielle de but, mais à la forme infinitive :

(61b) help me (to) put his armour on

(62b) help me (to) remove this truncheon

[1] Notons qu'en français, le verbe « aider » peut être suivi à la fois de *à* (qui introduit un argument du verbe) et de *pour* (qui introduit une proposition circonstancielle de but).
[2] La structure en *for...to* a déjà commencé à perdre du terrain au XIVe siècle (Fisher, 1995 : 2).

(63b) help me (to) get on my horse

Deux siècles plus tard, le subjonctif est remplacé par un modal, mais la structure existe toujours, comme dans cette traduction de Plutarque, qui date de 1603 :

(64) To incarnate, that is to say, to make flesh, or helpe that the flesh may grow. (Plutarch, *Plutarch's Morals*, 1603)

On dirait aujourd'hui *help the flesh to grow*.

Ces exemples démontrent donc le lien privilégié qui existe entre le verbe *help* et les subordonnées de but, massivement introduites par *to*.

4.2.4.3.3. Du but à la complémentation infinitive

La proximité entre l'infinitif et le but n'est pas limitée au cas du verbe *help*, puisqu'il est démontré que l'infinitif anglais en *to* a pour origine une subordonnée de but. D'après Haspelmath (1989), le passage d'une forme utilisée pour indiquer la direction (à savoir le but spatial), puis par extension le but, vers l'infinitif est d'ailleurs un exemple de grammaticalisation universelle. Il donne pour illustrer sa thèse des exemples provenant de nombreuses langues différentes, dont des langues non indo-européennes. On pourrait ajouter le cas du gullah (et de nombreux autres créoles et créoloïdes), dans lequel le marqueur de l'infinitif *fi* dérive d'un marqueur de but (cf. *for*).

À l'origine, en vieil anglais primitif, l'infinitif en *to* indiquait exclusivement le but et était l'équivalent non fini d'une subordonnée en *that* + subjonctif. En vieil anglais, l'infinitif nu n'est jamais employé pour indiquer le but dans des manuscrits en anglais authentique[1]. Progressivement, l'infinitif en *to* et les subordonnées en *that* + subjonctif ont gagné du terrain de façon parallèle et ont pu apparaître comme argument interne de verbes, puis comme attribut au moyen anglais. Ils n'étaient donc plus limités à l'expression du but (Los, 2005).

Une fois que la forme correspondant au but a pu s'employer dans d'autres cadres et qu'elle s'est affaiblie sémantiquement, elle s'est vue renforcée par un autre marqueur servant à nouveau à indiquer le but. Les exemples provenant des langues germaniques sont flagrants. D'une forme d'infinitif, précédée d'un morphème originellement prépositionnel, pour indiquer le but :

(65) Soþlice ut eode se sæder [hys sæd to sawenne]
truly out went the sower his seed to sow
(Vieil anglais, *Matthew*, cité par Boulonnais, 2004 : 61)

[1] Les contre-exemples proviennent de traductions calquées sur le latin, dans lesquelles les infinitifs sont systématiquement traduits par des infinitifs nus et les gérondifs et participes futurs sont toujours traduits par des infinitifs en *to* (Los, 2005 : 124).

(66) Er ward zi manne, [bi si zi irsterbanne]
he became to man with them to die
[Christ] became a man in order to die with them.
(Vieux haut allemand, *Otfrid*, cité par Haspelmath, *ibid*. p. 289)

on est passé à un stade où le renforcement par *for* ou *um* est considéré comme nécessaire pour encoder la notion de but[1] :

(67) [for to scheawen hit bet] dele we nu þis lim o sixteen stucchenes
for to show it better divide we now this part in(to) sixteen particulars
(Moyen anglais, XIIIe siècle, *Ancren Riwle*, cité par Boulonnais, ms)

(68) Er ging nach Amerika, [um Arbeit zu finden]
He went to America for work to find.
(Allemand moderne, cité par Haspelmath, *ibid*. p. 303)

À son tour, le morphème ajouté a commencé à perdre son sens de but, quand la subordonnée s'est mise à gagner du terrain dans ses emplois syntaxiques. Par exemple, en ce qui concerne le moyen anglais, Warner (1982 : 125) montre que *for … to* était employé de manière privilégiée pour encoder le but, mais qu'il commençait déjà à s'affaiblir sémantiquement en élargissant sa distribution syntaxique. L'exemple suivant illustre une occurrence de *for… to* sans sens de but datant du XVe siècle :

(69) Whan he … ceseþ [for to blede], in al haste agayn he toke his stede.
When he ceased to bleed in all haste again he took his steed
(Moyen anglais, XIVe-XVe siècle, Lydgate, cité par Boulonnais 2004 : 64)

On sait que la forme *for … to* a commencé à perdre du terrain au XIVe siècle (Fischer, 1995 : 2) car, ayant perdu son sens, *for* était devenu redondant. Certains, comme Fischer (2000) interprètent d'ailleurs la disparition de *for* comme un signe de resémanticisation de *to*, mais cette hypothèse est contestée (Los, 2005 : 229).

Dans les variétés où la structure en *for … to* a perduré, comme dans certains types d'anglais d'Écosse, on peut toujours la rencontrer sans notion de but :

(70) You werenae allowed at this time for to go and take another job on. (Miller, 2004)

La forme *for … to* est d'ailleurs toujours attestée en anglais moderne standard, mais uniquement quand le sujet de l'infinitive est présent, dans les structures clivées (71), ou encore avec certains verbes seulement, comme *plan, arrange, wait, pressure, signal, need, wish, desire, ask, do, care, hope, beg* ou encore *hate* (72)[2]:

[1] L'emploi de *for … to* pour indiquer le but proviendrait peut-être d'une influence du scandinave (Fischer, 2006 : 180).
[2] Elle est d'ailleurs en augmentation, d'après Mair, 2006.

(71) What I would like is for me to leave me alone.

(72) I'd hate for him to miss out on something he may be good at, but I'm tired of fighting with him.

Haspelmath (1989 : 298), qui reprend entre autres les travaux de Givón (1980[1]), présente une échelle (reproduite dans une version simplifiée ici) de différents types de procès, du plus susceptible au moins susceptible d'être suivi par une infinitive, permettant ainsi de classer une langue sur une échelle de grammaticalisation de l'infinitif, en fonction du stade où elle en est :

[+ COMPATIBLE]----------				[- COMPATIBLE]
ALLATIVE → PURPOSIVE →	IRREALIS DIRECTIVE →	IRREALIS POTENTIAL →	REALIS NON-FACTIVE →	(REALIS FACTIVE)
	Manipulative *order, ask…*	Modal pred. *be able, have to...*	Thinking *think, seem…*	Cognition *know…*
	Desiderative *want, prefer...*	Evaluative pred. *be funny…*	Utterance *say, claim…*	Evaluative pred[2]. *be funny…*

Tableau 7. Types de procès et compatibilité avec la complémentation infinitive

Cette échelle reprend en partie la notion de Fact des Kiparsky (1970) et les questions de visée prospective ou au contraire d'actualisation du procès comme critères différentiels principaux entre les différentes formes de complémentation. Le verbe *help* se situe sans nul doute dans la moitié gauche de l'échelle. On peut en revanche hésiter entre la catégorie *irrealis directive* et la classe de prédicats appelée *purposive*. Le verbe *help* n'est en effet pas toujours analysé de la même façon. D'après Quirk *et al*. (1985 : 1203-1205), *help* fait partie d'une liste qui « rassemble une variété de verbes dénotant l'influence, dont la caractéristique commune est d'être suivis d'une proposition non finie qui a un sens de but[3] ». À l'inverse, la paraphrasabilité de l'infinitive par un groupe prépositionnel (73a), ainsi que le test de la mobilité, qui sert à caractériser les adjoints (73b), suggèrent, d'après Mair (1990 : 100), qu'il s'agit plutôt d'un verbe ditransitif, ce qui l'associe aux verbes de manipulation :

(73a) We helped / assisted [her] [with her work].

*(73b) *To solve the problem he helped her.*

[1] T. Givón, "The binding hierarchy and the typology of complements", *Studies in Language* 4, 1980, 333-377.
[2] Les prédicats dits évaluatifs peuvent à la fois correspondre à la catégorie *irrealis potential* et au type *realis factive*, comme l'indiquent respectivement les deux énoncés suivants :
(i) It's interesting to listen to her.
(ii) It's interesting that she arrived so early. (Haspelmath, 1989 : 298).
[3] Notre traduction.

Un autre test peut également être utilisé pour évaluer le statut de circonstant ou d'argument de l'infinitive. Il s'agit de l'extraction d'un constituant, qui est en général possible dans un argument, mais pas dans un circonstant :

(74a) I helped him [to finish the house].

(74b) What$_i$ did you help him [to finish t$_i$]?

(75a) I helped him, [to finish the house quicker].

*(75b) *What$_i$ did you help him, [to finish t$_i$ quicker]?*

En règle générale, d'après Mair (1990 : 104), plus il se trouve de matériel linguistique intervenant entre le verbe de la matrice et l'infinitive et plus l'aspect adverbial de l'infinitive devient prégnant, comme dans le cas d'une pause intonative ou par exemple dans :

*(75c) I helped him **very hard** to finish the house.*

C'est également très clair dans l'énoncé authentique suivant :

*(76) We helped **in a positive way** to put that government in office and used the discourse of our union to assist in that campaign...* (*The Times*, 07/07/1975)

En somme, l'interprétation de l'infinitive se fait en fonction d'un continuum de cohésion syntaxique au sein de l'énoncé.

La multiplicité des agents semble également entrer en jeu. En effet, dans la phrase (77a) :

*(77a) The public generally, food producers and handlers, transportation companies, organizations, and government agencies – all **have helped** to make this impressive record possible*[1]. (Déclaration de Harry Truman, 12/07/1946)

l'ajout de *in order to* est possible :

*(77b) The public generally, food producers and handlers, transportation companies, organizations, and government agencies – all have helped **in order to** make this impressive record possible.*

tandis que la phrase suivante est, elle, plus discutable :

*(77c) Government agencies have helped **in order to** make this impressive record possible.*

En (77a), on aurait un sens d'aider, de contribuer, tandis que l'expression explicite du but en (77b) dénoterait un sens de s'allier, d'agir de concert, qui est plus compatible avec un sujet à référents multiples.

[1] À l'oral, la présence ou l'absence d'une pause intonative après *help* permettrait de désambiguïser l'énoncé :
(i) ... all have helped / to make this impressive record possible. → but
(ii) ... all have helped to make this impressive record possible. → simple complémentation

4.2.4.3.4. Un statut intermédiaire entre Circonstant et Argument ?

Comme nous l'avons montré, l'infinitif en *to* servait à l'origine exclusivement à encoder le but. Il constituait donc un circonstant, normalement supprimable et non régi par le verbe. Puis, est apparue la catégorie que Los (2005) appelle *GOAL-argument*, argument de but. Cette expression, qui constitue a priori une contradiction dans les termes, permet bien de rendre compte de ce qui s'est passé diachroniquement. Par exemple, avec le verbe *tilian*, on est passé du sens de « faire tout son possible », suivi d'une subordonnée de but, au sens d'« essayer » suivi d'un argument. Il est donc devenu possible d'extraire un constituant du complément de *tilian*, comme on le voit en (78) :

(78) [Of ðysum tintregum] men ða leofstant tiligen we us to gescildenne and us to
From these torments men the dearest strive we us to shield and us to

gewarnigenne ða hwile ðe we lifes leoht habban. (cité par Los, 2005 : 50, HomS 44 158)
guard the while that we life's light have

From these torments, dearest people, we should try to shield ourselves, and guard ourselves, while we have the light of life.

Il y a donc eu une réanalyse du but en argument de but, puis en argument classique, à valeur de thème. En vieil anglais, les verbes dits d'influence sont prototypiquement de deux types : verbe + thème + argument de but (type *persuade*) et verbe + récipiendaire + thème (type *order, recommand*, à trois places). Le verbe *help* est donc un peu particulier (verbe + récipiendaire + (argument de) but). Cette particularité explique peut-être que la réanalyse complète du but en argument ait mis plus de temps. En effet, l'ajout de *in order* après *help* est encore possible, alors qu'il sera totalement agrammatical après un verbe comme *persuade*.

Comme nous allons le montrer, la présence ou l'absence de la notion de but et les différents effets de sens qui en découlent jouent un rôle sur le type de complémentation employée.

CHAPITRE 5
COMPLÉMENTATION DE *HELP*
DISTINCTION SÉMANTIQUE OU DIALECTALE ?

5.1. Des thèses divergentes

Nous allons évoquer à présent les différents travaux traitant de la présence ou, au contraire, de l'absence de *to* après le verbe *help*. Comme nous l'avons entrevu dans le paragraphe 4.2.1.4., plusieurs thèses principales s'opposent. De nombreux linguistes, comme Wood (1964 [1962]), Dixon (1991), Duffley (1992) et Fischer (1995), défendent l'hypothèse de la distinction sémantique, quand d'autres estiment au contraire que les deux variantes sont totalement interchangeables et que les disparités d'emploi sont principalement dues à des différences dialectales. Par ailleurs, certains linguistes, comme Mair, pensent que le verbe *help* s'est grammaticalisé, ce qui expliquerait l'absence de *to*. Nous reviendrons sur cette hypothèse au chapitre 6.

Quirk *et al*. étaient auparavant partisans de la thèse de la distinction sémantique (1972 : 841), puis ils se contentent d'affirmer en 1985 (1985 : 1206 note) "of the two constructions with *help*, that with *to* is more common in Br E, and that without *to* is more common in Am E." Cette affirmation était vraie dans les années 1980 selon notre corpus du *Times*, qui indique un pourcentage de formes sans *to* un tout petit peu en dessous de la barre des 50 %, mais elle est fausse aujourd'hui, puisque la forme sans *to* est statistiquement majoritaire même en anglais britannique.

Parmi une dizaine d'études précises, une des plus complètes est celle de McEnery et Xiao (2005), qui ont utilisé un corpus très étendu, évaluant trois variables différentes : ils comparent la situation en anglais britannique et en anglais américain, tiennent compte de la dimension écrit / oral et incluent la comparaison diachronique en étudiant des corpus de 1961 et des années 1990. Leur conclusion principale est que leur corpus réfute la thèse de la distinction sémantique entre les deux variantes.

Il semble en effet indéniable que cette distinction sémantique est inexistante aujourd'hui. Voici par exemple deux phrases très similaires, désignant exactement le même événement au niveau extralinguistique, publiées le même jour et dans le même quotidien britannique, *the Independent* :

(1a) Now, Mr Sharon has quit Likud, the hardline party he ***helped*** *found more than three decades ago.* (22/11/2005)

(1b) He has severed his ties with the right-wing party he ***helped*** *to found 30 years ago, and is looking to forge a new national consensus.* (22/11/2005)

La seule variable qui entre en jeu est celle de l'identité, potentiellement différente, des deux auteurs. Mais on peut également relever dans le BNC la quasi paire minimale suivante, provenant du même auteur :

(2a) Cyclists, this special cycle track will ***help*** *you make your journey safer.*

(2b) Cyclists, the special facilities, where they are available, will ***help*** *you to make your journey safer.*

De même, dans l'étude la plus récente sur le sujet, Egan (2008) montre la non pertinence de la distinction sémantique dans la plupart des cas, bien qu'il tâche de dresser un tableau général de la complémentation non finie dans le cadre de la linguistique cognitive. Malgré ses tentatives de trouver des distinctions entre les deux types d'infinitifs, il déclare à propos de *help*, "the semantics of the two constructions are thus very similar and it should not therefore be surprising that in many instances speakers may choose to use either of them to encode one and the same situation" (2008 : 214) et précise plus loin que "this distinction between the two construction types is blurred in the case of *help*" (2008 : 243).

Cependant, une étude diachronique permet de remarquer que cette distinction sémantique a bel et bien existé, et il semble qu'elle a joué un rôle fondamental dans la répartition quantitative des deux variables que l'on observe actuellement.

5.2. Évolution des règles d'emploi

Lorsque l'on étudie précisément le phénomène, on repère différentes phases, composées de contraintes et de tendances qui progressivement s'assouplissent ou disparaissent. D'après l'*OED*, qui confirme que la forme canonique est celle avec *to*, la base verbale nue apparaît fréquemment après le verbe *help* dès le XVIe siècle. Il semble cependant que l'*OED* ait quelque peu exagéré la fréquence de la structure sans *to* en anglais de la Renaissance. Par exemple, dans *the Early Modern English Dictionaries Database*, constitué de dictionnaires unilingues, bilingues, trilingues et de glossaires thématiques (nautiques, médicaux ou religieux) écrits entre 1525 et 1652, sur 128 exemples de *help* + infinitif relevés, on ne dénombre qu'un seul exemple de *help* sans *to* (dans un lexique sur le

vocabulaire naval[1]). Par ailleurs, dans les œuvres britanniques des XVIIe et XVIIIe siècles et du début du XIXe siècle que nous avons observées, écrites par John Bunyan (*The Pilgrim's Progress, Life and Death of Mr. Badman*), Jonathan Swift (*Gulliver's travels, The Journal to Stella*), Samuel Richardson (*Pamela*), Henry Fielding (*Amelia, Joseph Andrews, The Author's Farce*), Daniel Defoe (*Robinson Crusoe, History of the Plague Memoirs of a Cavalier, Memoirs of Major Alexander Ramkins, Captain Singleton, Moll Flanders, An Essay Upon Projects, The Consolidator, Dickory Cronke*), Laurence Stern (*Tristram Shandy, A Sentimental Journey*), Tobias Smollett (*Peregrine Pickle, Roderick Random, Humphry Clinker, Sir Launcelot Greaves, Ferdinand Count Fathom, Travels through France and Italy* et *The History of England in III Volumes, vol. II*) et Jane Austen (*Emma, Mansfield Park, Northanger Abbey, Persuasion, Sense and Sensibility*), on ne compte que cinq occurrences de *help* + infinitif nu :

> *(3) For perhaps some creditor honestly received in the way of trade a large sum of money of the debtor for goods sold him when he was sui juris, and he by consent shall own himself a bankrupt before that time, and the statute shall reach back to bring in an honest man's estate, to* ***help*** *pay a rogue's debt.* (D. Defoe, *An Essay upon Projects*, 1697)
>
> *(4) Thus a second time these Loyal Solunarian Church-men Establish'd their Enemy, and built up what they were glad afterwards to pull down again, and to beg the assistance of those Crolians whom they had so rudely handled, to* ***help*** *them demolish the Power they had erected themselves, and which now began to set its foot upon the Throat of those that nourish'd and supported it.* (D. Defoe, *The Consolidator*, 1705)
>
> *(5) She formed a long tale of that part; how she had it from one that I had told the whole story to, and that was to* ***help*** *me dispose of the goods;* (D. Defoe, *Moll Flanders*, 1722)
>
> *(6) In one year's time we had nearly fifty acres of land cleared, part of it enclosed, and some of it planted with tabacco, though not much; besides, we had garden ground and corn sufficient to* ***help*** *supply our servants with roots and herbs and bread.* (D. Defoe, *Moll Flanders*, 1722)
>
> *(7) I should be glad you was present at the nuptials, to* ***help*** *me throw the stocking, and perform other ceremonies peculiar to that occasion*[2]. (T. Smollett, *Humphry Clinker*, 1771)

5.2.1. Développement aux États-Unis, mais naissance en Grande-Bretagne

Comme nous l'avons vu, à l'origine, la variante sans *to* constitue la forme marginale, mais cet emploi, qui va se développer aux États-Unis, n'est pas une création américaine. Bien qu'elle soit presque totalement absente de la langue standard en anglais britannique,

[1] *(i) In some places (as in the Straightes) when it is extraordinary greate storm wth much windes and a wroughte sea on the suddaine there wilbe noe winde but a flatt Calme yett an extraordinarie billowe, wch is wondrous troublesome and dangerous, for then haveinge noe vse for sayle to* ***helpe*** *her stedy…* (Henry Mainwaring, *Nomenclator Navalis*, 1620-1623).

[2] Rappelons que la forme *was* était compatible avec la deuxième personne à cette époque.

elle était employée en anglais non standard. Les deux tableaux suivants présentent le type d'infinitif après *help* dans le corpus *Old Bailey* sur deux périodes. Ils confirment ce que l'observation des six exemples mentionnés ci-dessus – provenant de l'œuvre de Smollet, de celle de Defoe et de *Nomenclator Navalis* – pouvaient suggérer : c'est à partir de la forme *to help* que l'infinitif sans *to* s'est répandu.

	Ø HELP		**TO HELP**		**HELPS**		**HELPED HELP'D HELPT**		**HELPING**	
	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV
1680-1690	1	1	1	1	0	0	4	0	2	0
1691-1700	3	0	3	1	0	0	5	0	0	0
1701-1710	1	0	1	0	0	0	0	0	1	0
1711-1720	1	1	5	5	0	0	3	0	8	0
1721-1730	2	0	2	7	0	0	5	0	3	0
1731-1740	10	0	10	6	0	0	17	0	2	0
1741-1750	11	6	8	6	1	0	33	1	0	0
TOT	**29**	**8 22 %**	**30**	**26 47 %**	**1**	**0 0 %**	**67**	**1 1,5 %**	**16**	**0 0 %**

Tableau 8. Répartition de l'infinitif nu et de l'infinitif complet après les différentes formes du verbe *help*, entre 1680 et 1750 (source *Old Bailey*)

	Ø HELP		**TO HELP**		**HELPS**		**HELPED**		**HELPING**	
	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV	TO BV	Ø BV
1800-1810	20	2	14	15	1	0	85	5	13	0
1811-1820	10	2	18	12	1	0	73	1	6	0
1821-1830	18	9	17	34	0	0	125	9	14	0
1831-1840	28	10	38	27	3	0	155	6	34	2
TOT	**76**	**23 23 %**	**87**	**88 50 %**	**5**	**0 0 %**	**438**	**21 5 %**	**67**	**2 3 %**

Tableau 9. Répartition de l'infinitif nu et de l'infinitif complet après les différentes formes du verbe *help*, entre 1800 et 1840 (source *Old Bailey*)

Les archives de la cour de justice de l'*Old Bailey* sont composées, outre quelques lettres de condamnés à mort, de récits relatant des faits passés. La nature éminemment narrative de ce corpus explique le nombre très limité d'occurrences de formes de présent. Les données obtenues pour *helps* seront donc écartées, car les chiffres sont trop réduits pour être considérés comme représentatifs. Par ailleurs, la forte augmentation que l'on observe pour toutes les formes de *help* + (*to*) infinitif ne peut pas être interprétée comme une tendance probante, parce que la taille du corpus est irrégulière et que les archives les plus anciennes sont très éparses.

5.2.1.1. Hiérarchie de propagation diachronique de l'infinitif sans *to*

On observe dans les tableaux ci-dessus une surreprésentation d'infinitifs sans *to* après la forme *to help* : sur la période 1680-1750, ils représentent 47 % des infinitifs après *to help*, au lieu des 19,8 % observés en moyenne générale, toutes formes de *help* confondues (sauf pour *helps* qui n'est pas comptabilisé). Il en est de même pour *Ø help*, mais dans une bien moindre mesure (22 %). Ensuite, entre les deux périodes étudiées, les pourcentages de *helped* + infinitif nu et de *helping* + infinitif nu augmentent et passent respectivement de 1,5 % à 5 % et de 0 % à 3 %. On peut donc établir une propagation diachronique de la forme sans *to* selon la hiérarchie suivante (*helps* exclu) :

(8) To help > Ø help[1] *> helped*[2] *> helping*[3]

Nous allons donc à présent détailler chaque phase de cette propagation.

5.2.1.2. Une innovation euphonique : *Horror Aequi*

L'origine euphonique de l'infinitif sans *to* après *help* que nous venons de démontrer signifie donc qu'il n'y a pas à l'origine de différence de sens entre les deux formes d'infinitifs après *help*. En effet, la présence de *to* juste avant le verbe *help* encourage l'omission de *to* après *help* pour des raisons euphoniques évidentes. Le tout premier cas de *help* sans *to* que nous ayons relevé en prose correspond d'ailleurs déjà à ce cas de figure :

(9) For to [two] mennys labour to ***helpe*** *brewe*[4] (1446, manuscrit en provenance du Somerset)

L'origine géographique de cet extrait pourrait nous laisser penser que la forme sans *to* pourrait avoir une origine dialectale spécifique. Cependant, il est très plausible que cette innovation soit apparue à de multiples endroits dans la langue familière.

Le facteur euphonique, décisif dès le début, constitue une tendance encore valable aujourd'hui, qui a été observée par de nombreux auteurs, et notamment par Lind (1983) et Kjellmer (1985). Elle a été étudiée précisément par McEnery et Xiao (2005). Leur six corpus confondus présentent des résultats probants : le verbe *help*, non précédé de *to*, ainsi que ses formes fléchies, sont suivis à 60 % par la base verbale nue ; en revanche, quand le

[1] Un test de χ^2 montre que la supériorité numérique de *to help* Ø V par rapport à Ø *help* Ø V est très significative ($p << 0{,}0001$).
[2] La supériorité numérique de Ø *help* Ø V sur *helped* Ø V est très significative ($p << 0{,}0001$).
[3] Du fait de la rareté de la complémentation sans *to* pour *helped* et *helping* dans ces tableaux retraçant le tout début de cette innovation, il est impossible de démontrer statistiquement la supériorité numérique de *helped* Ø V sur *helping* Ø V. Cependant, comme nous le montrons au § 5.2.1.3., d'autres éléments indiquent que *helping* est bien la dernière forme à avoir toléré une complémentation par l'infinitif nu.
[4] *Church-wardens' Accounts of Croscombe, Pilton, Yatton, Tintinhull, Morebath and St. Michael's, Bath, Ranging from A.D. 1349 to 1560*, B. Hobhouse (éd.), Somerset, 1890.

verbe *help* est introduit par *to*, la proportion de compléments en bases verbales nues augmente de 28 %.

À titre d'exemple, qui montre que ce critère est toujours valable aujourd'hui, on peut observer les énoncés suivants, qui proviennent tous du même article du *Times* du 24/11/2006 :

> *(10a) A daily dose of folic acid could* ***help to prevent*** *heart attacks and strokes* (titre)
>
> *(10b) Previous studies have also suggested that eating plenty of folic acid, a type of vitamin B, could* ***help to prevent*** *strokes and some cancers and could potentially halve the risk of developing Alzheimer's disease.*
>
> *(10c) Since folic acid* ***helps to lower*** *homocysteine, the scientists believe increasing intake of the vitamin could* ***help to reduce*** *the risk of disease.*
>
> *(10d) The Department of Health recommends that all women take a daily supplement of 0.4mg of folic acid before they conceive and for the first 12 weeks of pregnancy while the baby's spine is developing* ***to help prevent*** *spina bifida.*
>
> *(10e) Folic acid is already recommended to pregnant women as it is known* ***to help prevent*** *spina bifida in babies.*

Cet article compte six occurrences de *help* + infinitif. L'infinitif complet est visiblement la forme privilégiée par cet auteur britannique, mais dès que le verbe *help* est lui-même à l'infinitif complet, il est suivi de la base verbale nue.

Ce principe euphonique a été identifié par Bolinger (1979 : 44[1], cité par Vosberg, 2009 : 222) à propos des verbes en -ING : "the closer the echo, the worse it sounds. Two *-ings* with a preposition are better than two without". Il a été baptisé Principe de l'*Horror Aequi* par Rohdenburg (2003 : 236) : "[t]he *Horror Aequi* Principle involves the widespread (and presumably universal) tendency to avoid the use of formally (near-) identical and (near-) adjacent (non-coordinate) grammatical elements or structures".

Plusieurs phénomènes différents relatifs à la complémentation sont attribuables à ce principe. C'est le cas notamment de la complémentation du verbe *decline* dans le sens de « refuser ». De *decline* + V-ING on est passé à *decline* + *to* infinitif. La seule poche de résistance qui subsiste encore correspond à la forme *to decline*, où persiste souvent l'emploi d'une gérondive (Vosberg, 2009 : 217) :

> *(11) But Ojai wants the supervisors* ***to decline placing*** *the initiative on the ballot …* (*Los Angeles Times*, 1994)

[1] D. Bolinger, "The Jingle Theory of Double *-ing*", in D. J. Allerton, E. Carney, D. Holdcroft (éds), *Function and Context in Linguistic Analysis: A Festschrift for William Haas*, CUP, Cambridge, 1979, 41-56.

De plus, comme l'expliquent Tottie (2009 : 343-344) et Rohdenburg (2009 : 177), le choix entre les deux variantes *try and* V et *try to* V est conditionné premièrement par la forme de *try* (*try and* V n'est compatible qu'avec les formes non fléchies de *try*), par la variété d'anglais (*try and* V est plus utilisé en anglais britannique qu'en anglais américain) et éventuellement par des différences sémantiques (interprétées de façon assez fluctuante par les linguistes qui ont travaillé sur cette question). Cependant, quand le verbe *try* est à l'infinitif complet, on remarque une très nette augmentation du pourcentage de la complémentation en *and* V.

Ce principe est donc général et ne concerne pas seulement le verbe *help*. L'observation des données montre que c'est bien par l'intermédiaire de cette tendance universelle que l'infinitif nu s'est peu à peu implanté après le verbe *help*.

On pourrait se demander toutefois pourquoi ce phénomène n'a pas affecté d'autres verbes suivis de *to*, comme *want*, *ask* ou *persuade* :

*(12a) *He's likely* ***to want Ø*** *go abroad in July.*

*(12b) *He's likely* ***to ask*** *you* ***Ø*** *go with him.*

*(12c) *He tried* ***to persuade*** *me* ***Ø*** *help him.*

Une des explications possibles serait que *help*, de par son sémantisme, peut entrer dans une structure complexe interprétée comme un seul macro-événement (voir § 5.2.2.1.), à la différence des verbes désidératifs ou manipulatifs :

(13a) Yesterday John ***wanted*** *to solve the problem* ***tomorrow****.*

(13b) Yesterday John ***asked*** *her to solve the problem* ***tomorrow****.*

(13c) Yesterday John ***persuaded*** *her to solve the problem* ***tomorrow****.*

*(13d) *Yesterday John* ***helped*** *her to solve the problem* ***tomorrow****.*[1]

[1] Cette explication n'est cependant qu'une réponse partielle, dans la mesure où des verbes inchoatifs, comme *start* ou des verbes dénotant la réussite, comme *manage*, entrent également dans ce type de macro-événement unique.
*(i) *Yesterday John* ***managed*** *to solve the problem* ***tomorrow****.*
*(ii) *Yesterday John* ***started*** *to solve the problem* ***tomorrow****.*
Dans le cas de la phrase (ii), Landau (2000 : 57) précise que "the time of the beginning [is] conceptually prior to the time of solving. Yet this intuition is not part of the grammar of these constructions: they involve a singular event located in a singular point in time".
Ce fonctionnement n'est cependant pas une condition suffisante pour permettre l'effacement de *to* dans les compléments infinitifs :
*(iii) *He tried* ***to manage Ø*** *arrive on time.*
*(iv) *You're supposed* ***to start Ø*** *revise tomorrow.* (l'emploi de V-ING dans cette phrase permettrait en revanche de satisfaire au principe d'*Horror Aequi.*

5.2.1.3. Extension de l'infinitif nu de *to help* à *Ø help* et de *help* aux formes fléchies

La propagation de l'infinitif nu de *to help* à *Ø help* a pu être facilitée par des énoncés comme :

*(14a) He demanded me **to** go and **help search** the house of Cavenhau.* (*Old Bailey*, 1750)

*(14b) Mrs. Brand asked me **to** come and **help move** the goods at one o'clock in the morning;* (*Old Bailey*, 1828)

On peut supposer que la suite verbe de mouvement + *help* a pu être analysée par les receveurs et les locuteurs comme un constituant verbal complexe, avec un emploi de *to* en facteur commun. Puis, une fois ces énoncés possibles, rien n'empêche l'occurrence de phrases comme :

*(15a) What have I got? Come and **help** me **carry** this.* (*Old Bailey*, 1828)

*(15b) He asked me if I would go and **help** him **carry** his chest as far as the George public-house in Shoreditch.* (*Old Bailey*, 1840)

ce qui ouvre donc l'éventail des emplois possibles de *Ø help* + infinitif nu.

Ensuite, le passage de *help* + infinitif nu à *helped* + infinitif nu a pu être favorisé pas la forme négative ou emphatique du prétérit :

*(16a) He was no farther concern'd in the Robbery, only that he was present at the Time of committing it, he being 7 Yards distant, and **did not help** them **take** any Thing from Mr. Daniel*; (*Old Bailey*, 1742)

*(16b) The Prisoner complain'd that she was not well, and had the Gripes, etc. but **did help** her **make** the Bed.* (*Old Bailey*, 1718)

Ce fonctionnement s'applique également à *helps*, mais pas à *helping* :

*(17a) He does not **help** them **make** the bed.*

*(17b) He doesn't have to do it, but he does **help** her **make** the bed.*

Cela explique sans doute que *helping* soit la dernière forme de *help* à tolérer l'emploi d'un infinitif nu. Par exemple, dans son corpus de cinquante romans britanniques des années 1960, Lind (1983 : 266-7) ne relève que 4 occurrences de *helping* (GN) Ø V sur les 25 cas de *helping* (GN) + infinitif relevés. Ce résultat, équivalant à 16 % d'infinitifs nus, contraste avec les 60 % de formes sans *to* observées en moyenne dans les autres cas. De même, dans le corpus américain de 1961 BROWN, *helping* est la seule forme à être encore majoritairement suivie de l'infinitif complet. Elle l'est à 58 %, alors que les autres formes du verbe le sont en moyenne à seulement 35 % dans ce corpus.

Enfin, l'emploi de l'infinitif nu après les formes fléchies strictement verbales est sans doute facilité par le fait que ces formes font partie du même paradigme que la forme non

fléchie, à la différence de la forme en V-ING, qui ne peut pas apparaître immédiatement après le sujet :

*(18a) I **help** her make the bed.*

*(18b) You **help** her make the bed.*

*(18c) He **helps** her make the bed.*

*(19a) I **help** her make the bed.*

*(19b) I **helped** her make the bed.*

*(19c) *I **helping** her make the bed.*

Les chiffres obtenus par McEnery et Xiao et Lind montrent que l'infinitif nu est statistiquement plus compatible avec *helped* qu'avec *helps* dans les années cinquante-soixante dans les deux variétés d'anglais. On peut donc compléter la hiérarchie de propagation diachronique de l'infinitif sans *to* esquissée en (8) :

To help > Ø help > helped > helps > helping

Tableau 10. Hiérarchie de propagation diachronique de l'infinitif nu

Bien qu'initiée en Grande-Bretagne, c'est aux États-Unis que l'emploi de l'infinitif en Ø après *help* va prendre toute son ampleur, comme nous allons le démontrer à présent.

5.2.2. Premières phases de propagation aux États-Unis

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle aux États-Unis, toutes les formes d'infinitif nu relevées après *help* dans notre corpus de *LION*, parmi plus d'une centaine d'occurrences, apparaissent uniquement dans la poésie. Cela laisse à penser que cette variante est à l'époque uniquement une forme additionnelle et est utilisée principalement pour des raisons prosodiques, comme le suggèrent les exemples suivants[1] :

*(20) O **help** me pay my Vowes, O Lord!*
That ever I may thankfull bee,
And may putt him in mind of what
Tho'st done for him, and so for me. (Anne Bradstreet, 1612?-1672)

(21) Yes, I invok'd the Muses' aid
*To **help** me write, for 'tis their trade;* (Ann Eliza Bleecker, 1752-1783)

Mais dès la fin du XVIIIe siècle, la forme sans *to* apparaît également dans la prose littéraire américaine, comme le montre l'exemple suivant :

[1] Los (2005 :77), dans son étude diachronique générale sur l'infinitif, note une proportion plus importante d'infinitifs nus en poésie vieille anglaise qu'en prose à la même époque. Dès cette période, les facteurs prosodiques étaient donc déjà essentiels.

(22) They were instructed by her ladyship [...] to ***help*** *them pay the debt which they had incurred by the lawsuit;* (Jeremy Belknap, *The Foresters*, 1792)

Au cours du XIXe siècle, les occurrences de *help* + infinitif nu se multiplient aux États-Unis. C'est alors qu'une différence sémantique s'insinue entre les deux variantes. Ce phénomène est appelé réallocation par Trudgill (1986 : 110) : la coexistence de deux variables (il parle de situation de contact linguistique, mais le processus est le même ici) est réinvestie pour encoder une différence fonctionnelle, car "there is a strong tendency to avoid complete synonymy" (Croft, 2000 : 176). Il peut s'agir d'une distinction sociolinguistique : les différentes variantes régionales d'Est Anglie pour les mots de type *broom* et *room* se sont trouvées réorganisées sur l'axe social dans les zones urbaines ([u:] pour les classes moyennes, [ʊ] pour les classes populaires supérieures et enfin [ʉ:] pour les classes les plus populaires (Trudgill, 1986 : 112-119)).

Cette réallocation fonctionnelle peut toucher le domaine d'emploi d'un binôme lexical, comme pour les deux pluriels de *brother* (*brethren* : religieux *vs*. *brothers* : courant ; Croft, 2000 : 36, 177), ou son sémantisme (*die* / *starve, sky* / *heaven, skirt* / *shirt, road* / *raid,* etc.). La présence de deux variantes pour la construction de la complémentation infinitive du verbe *help*, originellement due à des raisons euphoniques, puis économiques, se voit donc réinvestie d'une distinction sémantique, fondée sur la présence ou l'absence du morphème *to*.

5.2.2.1. La notion de visée prospective de l'infinitif en *to*

L'homonymie entre la préposition *to* et le marqueur d'infinitif, ainsi que la flexion *e* du datif, qui marque le cas régime des prépositions et qui est présente sur les infinitifs en *to* en vieil anglais, indique que le *to* de l'infinitif dérive bien de la préposition. Cette préposition allative fut utilisée également pour indiquer le but ; or la notion de but correspond bien à une projection vers l'avenir. En moyen anglais, l'arrivée des structures ECM, dues à une réanalyse facilitée par le changement de l'ordre des mots, a peut-être participé à la désémanticisation de *to* (Los, 2005) :

(23) Thou, that art not beleeued ***to*** *ben in vertue fulendid.* (Wycliffe 1390, cité par Warner, 1982 : 142)

L'hypothèse selon laquelle l'infinitif confère une interprétation temporelle particulière au prédicat qu'il accompagne remonte à Bresnan (1972[1]), qui remarque que les

[1] J. Bresnan, "Control and Complementation", in J. Bresnan (éd.) *The Mental Representation of Grammatical Relations*, MIT Press, Cambridge, Mass, 1982.

infinitives décrivent typiquement des événements hypothétiques ou non réalisés. Stowell (1982) reprend cette idée et fait l'hypothèse que toutes les infinitives à contrôle non sujet ont une interprétation temporelle *irrealis* par rapport au temps de la matrice. Il s'oppose à Karttunen (1971), qui montre que les compléments infinitifs des verbes de type implicatif (comme *manage*) ou factif (comme *hate*) ont une valeur *realis* par rapport à la matrice.

Il est vrai que la notion de visée prospective ne constitue pas la valeur invariante de *to*, puisque l'on compte également des exemples, notamment avec des compléments d'adjectifs, qui contredisent cette hypothèse :

(24a) I'm happy to see you.

(24b) I was surprised to realise that he was right.

(24c) I'm sorry to have let you down.

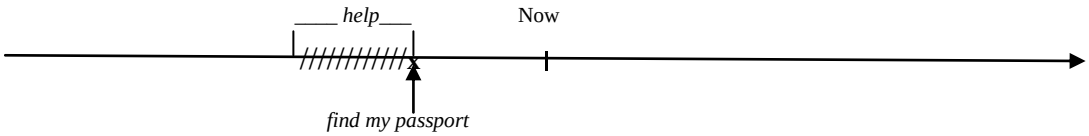
Ce type d'exemples, que Jespersen (1940 : 157) appelait infinitif de réaction, est constitué d'un affect déclenché par un stimulus ; donc le stimulus précède nécessairement la réaction affective. Jespersen mentionne également le cas des infinitives sujet et attribut, telles que « to see her is to love her » où il n'y a pas de valeur de visée temporelle non plus[1]. Certains émettent donc l'hypothèse que *to* est en soi sémantiquement vide et que c'est le co-texte dans lequel il apparaît qui lui confère dans certains cas un sens de visée prospective. Cela correspond à l'opinion de Chomsky (1957 : 100), pour qui *to* est un élément de discours "that can hardly be said to have a meaning in any independent sense". D'autres, tel Egan (2008 : 102), proposent une caractérisation élargie des infinitifs en *to* selon laquelle "a situation, viewed as a whole, is profiled as the targeted of several theoretically possible situations in some specified domain". Malgré tout, dans son corpus du BNC, Egan (2008 : 57) observe que 77 % des infinitifs en *to* compléments sont orientés vers l'avenir (*forward-looking*), ce qui confirme l'analyse qu'avait faite Geneviève Girard en 2001. On pourrait donc estimer que, bien que *to* soit parfois asémantique, il garde souvent ce sens d'orientation vers l'avenir quand il introduit un complément du verbe. Il s'agirait du phénomène que Hopper (1991) appelle persistance : même après un processus de grammaticalisation, un morphème peut conserver un reliquat sémantique dû à son sens d'origine.

[1] D'après Biber *et al.* (1999 : 722) cités par Egan (2008 : 100), les nominalisées infinitives sujet sont cependant d'apparition rare dans tous les registres. Girard (2001) fait l'hypothèse que les infinitives sujet ont majoritairement une interprétation temporelle relevant de l'antériorité, à la différence des infinitives COD, qui dénotent en général un prédicat postérieur chronologiquement au procès décrit par le verbe recteur.

Pour Duffley (1992), qui propose une analyse générale de l'infinitif en anglais, l'emploi d'un complément à l'infinitif nu signifie que les deux procès dénotés par le verbe recteur et le verbe régi coïncident sur l'axe chronologique. *To* + BV signifie au contraire que l'événement décrit par l'infinitif suit celui énoncé par la superordonnée et qu'ils ne sont donc pas concomitants. Avec l'infinitif nu, "no room is left for the non-realization of the infinitive event" (Duffley, 1992 : 82).

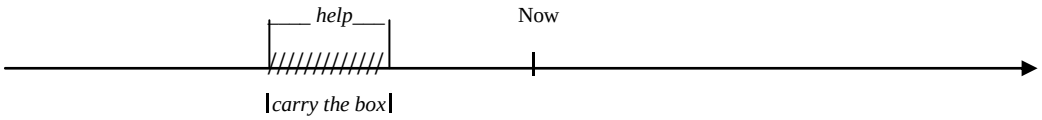
Il est important de noter toutefois que le fait d'appréhender la structure complexe comme un seul macro-événement ou comme deux événements successifs relève plus de la représentation conceptuelle des locuteurs que de la réalité extralinguistique. Par exemple, à part avec les *achievements*, où l'aide est nécessairement antérieure au prédicat à l'infinitif, du fait de son caractère ponctuel, comme dans :

(25) John helped me (to) find my passport.



il est tout à fait possible d'imaginer des énoncés pour lesquels l'aide et le prédicat à l'infinitif coïncident en fait dans le temps. C'est d'ailleurs l'interprétation temporelle qui est déclenchée par l'emploi d'un prédicat de type *accomplishment* avec un contrôle partagé, comme dans :

(26) John helped me (to) carry the box from Waterloo to Charing Cross.



En (25), le prédicat ponctuel *find my passport* constitue l'aboutissement de l'aide. L'aide – à savoir la recherche de l'objet égaré – et la découverte du passeport se succèdent chronologiquement, tandis qu'en (26) l'aide et le procès non ponctuel *carry the box from Waterloo to Charing Cross* se superposent et ne constituent en fait qu'un seul et unique événement, car John aide l'énonciateur à porter le paquet tout au long du chemin à parcourir. Selon Duffley, on devrait donc prototypiquement trouver l'infinitif nu en (26) et l'infinitif complet en (25), mais ce n'est pas le cas. On peut donc en déduire, si la thèse de Duffley est juste, que la réalité des faits est secondaire par rapport à la façon qu'a le locuteur de concevoir symboliquement la chronologie des événements de l'extralinguistique.

Il n'y a pas que l'étymologie qui ait poussé certains linguistes à postuler une différence sémantique entre *to* et Ø. D'autres, comme Givón, mettent en avant le principe d'iconicité dans leur façon d'appréhender la complémentation verbale.

5.2.2.2. La théorie de la hiérarchie du liage (*binding theory*) de Givón (1980, 1985)

Dans sa théorie à visée universelle de la complémentation verbale (1985 : 199-200), Givón considère trois traits sémantiques qui définissent ce qu'il nomme l'échelle de liage : contrôle, succès et indépendance. "The binding scale […] ranks *manipulative* over non-manipulative verbs, *implicative* over non-implicative verbs, *intended* manipulations over unintended / accidental manipulations, and *direct* causation over indirect causation" (1985 : 200).

Il considère également quatre traits syntaxiques caractérisant la structure de la proposition complément : le degré de marquage casuel (plus ou moins identique au marquage casuel d'une proposition indépendante), le type de marquage de temps, d'aspect et de modalité (plus ou moins similaire à celui d'un GV indépendant), le degré de fusion du verbe complément avec celui de la superordonnée et le degré de séparation entre les deux verbes (présence ou absence d'un complémenteur inséré entre le verbe recteur et le verbe régi). C'est ce quatrième trait qui nous concerne ici.

Selon lui, plus le sémantisme de V_1 est haut sur l'échelle du liage (+ causatif, + direct, + intentionnel, + réussi, + manipulateur), moins la proposition complément a les caractéristiques d'une indépendante, et plus elle est intégrée structurellement à la superordonnée. Pour synthétiser l'analyse des deux derniers traits syntaxiques mentionnés ci-dessus, Givón développe le principe iconique de proximité : "the closer together two concepts are semantically or functionally, the more likely they are to be put adjacent to each other lexically, morpho-tactically or syntactically" (1985 : 202).

Fischer reprend un des grands principes de la thèse de Givón pour l'appliquer spécifiquement aux deux types d'infinitifs compléments, surtout après les verbes coercitifs. Quand le verbe recteur est suivi d'un infinitif nu, "the subject of the matrix controls the event described in the infinitival complement." À l'inverse, quand l'infinitif est précédé de *to*, "the subject of the matrix has no control over the event described in the infinitival complement" Fischer (1995 : 19-20). De même, pour Duffley, "when compliance is not taken for granted, *to* is used in order to 'futurize' the infinitive event's actualization, i.e., to

evoke it as something which the person receiving the request may or may not decide to do" (Duffley, 1992 : 83).

Le cas de *help* diffère sensiblement, puisque qu'il ne s'agit pas d'une requête ou d'une coercition, étant donné que l'aidant et l'aidé agissent normalement de concert. Il convient donc de s'interroger précisément sur les effets de sens créés par ces deux types d'infinitifs en étudiant en détail les différentes composantes de cette distinction. Le premier effet de sens relevé dans les exemples américains du XIXe siècle concerne la question de l'intentionnalité du référent du sujet de *help* vis-à-vis de la validation du procès décrit par l'infinitive.

5.2.2.3. Intentionnalité

On retrouve avec le verbe *help* certaines des particularités évoquées notamment par Fischer (1995) et Morgenstern (2004) à propos des structures causatives. D'après la *binding theory* de Givón, le trait [+/- intentionnel] explique en partie la différence entre *cause* (avec *to*) et *make* (construit sans *to*). Au XIXe siècle aux États-Unis**,** le trait [+/- intentionnel] semble également opérant pour comprendre la répartition des deux variantes après *help,* comme le suggèrent ces quelques exemples :

> *(27a) Mr. Burlingame went with me all the time, and* ***helped*** *me question the men – throwing away invitations to dinner with the princes and foreign dignitaries, and neglecting all sorts of things to accommodate me.* (*Correspondance de Mark Twain*, Honolulu, 1866)

Le contexte indique que cet homme, l'ambassadeur des États-Unis en Chine, accompagne volontiers Twain dans ses déplacements. Il est très amical avec lui, et l'invite même chez lui en Chine :

> *(27b) He* ***hunted me up*** *as soon as he came here, and has* ***done me a hundred favors*** *since, and says if I will come to China in the first trip of the great mail steamer next January and* ***make his house in Pekin my home****, he will* ***afford me facilities that few men can have there*** *for seeing and learning.*

On retrouve la même notion d'intentionnalité dans les deux exemples suivants[1] :

> *(28a) Now, hearken to me, Miss Rose, and I will let you into the secret of my* ***plan*** *to* ***help*** *Mr. Mulford make a launch.* (James Fenimore Cooper, *Jack Tier*, 1848)

> *(28b) Mike, however, had not the slightest idea of desertion, the motive which prevailed on him to quit the Hut being a* ***desire*** *to see the major, and, if possible, to* ***help*** *him escape.* (James Fenimore Cooper, *Wyandotté*, 1843)

[1] Le critère d'intentionnalité se recoupe ici avec la forme infinitive de *help*.

Comme l'indique le sémantisme des mots *plan* et *desire*, il s'agit bien ici d'actions intentionnelles.

À l'inverse, les énoncés suivants présentent un caractère non intentionnel évident. Le procès décrit en (29) est clairement effectué contre la volonté de l'agent :

> *(30) He whom love of country made a hater of her foes […] here he was at last, serving that very people as a slave, better succeeding in making their bricks than firing their ships. To think that he should be thus* ***helping****, with all his strength, to extend the walls of the Thebes of the oppressor, made him half mad. Poor Israel!* (Herman Melville, *Israel Potter*, 1855)

De même, en (31), le chien dont il est question n'a pas la volonté de faire du mal au marin, mais c'est la malchance, comme l'indique l'adjectif *hapless*, qui provoque chez l'individu une terrible souffrance à chacun des mouvements du chien :

> *(31) Every struggle of the dog* ***helped*** *to throttle the hapless sailor.* (Jack London, *The God of his Fathers*, 1901)

5.2.2.4. Agentivité

Ce trait [+/- intentionnel] s'accompagne d'un critère d'agentivité qui s'applique en fait en deux temps distincts. La première période est décrite par Wood, dans *Current English Usage* (1964 [1962]) : "[w]e could scarcely say 'These tablets will help you sleep' or 'Writing out a poem will help you learn it'. [...] [*To*] can be omitted only when the 'helper' does some of the work, or shares in the activity jointly with the person that is helped. [...] The tablets do not do some of the sleeping, or writing out a poem some of the learning." En d'autres termes, la structure

> *(32)* S_1 *helped* S_2 *do something*

sous-entend nécessairement que la relation prédicative S_1 - *do something* est validée.

Cette thèse est abondamment confirmée par les exemples de l'époque. En voici quelques illustrations. La première phrase a pour sujet des corneilles ; quand il est dit d'elles qu'elles aident Mark Twain à manger son petit déjeuner, cela signifie nécessairement qu'elles se nourrissent elles aussi, et, bien sûr, aucune autre interprétation n'est possible.

> *(33) [The crows] were very sociable when there was anything to eat – oppressively so. With a little encouragement they would come in and light on the table and* ***help*** *me eat my breakfast* (Mark Twain, *Following the Equator*, 1897)

De même, dans l'énoncé suivant :

> *(34) Hast thou ever* ***helped*** *carry a bier, and heard the coffin knock against the churchyard gate, going in?* (Herman Melville, *Moby Dick*, 1851)

il faut être plusieurs pour porter un tel objet. Dans cet exemple de contrôle partagé, le sujet de *help* est donc vraisemblablement aussi sujet de *carry*. La phrase suivante présente également un cas où S_1 effectue le procès décrit par le GV à l'infinitif :

> *(35) This is a secret, to be known to nobody but you [...] that Bret Harte came up here the other day and asked me to* ***help*** *him write a play and divide the swag, and I agreed.* (*Correspondance de Mark Twain*, 1876)

Il n'y aurait en effet pas de quoi en faire un secret si Mark Twain s'était contenté de prodiguer des conseils littéraires à cette personne. C'est donc bien qu'il accepte de co-écrire la pièce de théâtre avec l'individu en question.

L'énoncé suivant semble de prime abord constituer un contre-exemple à cette règle, comme le suggère le GV *attend upon them* :

> *(36a) The burgomasters then, as I have already mentioned, were wisely chosen by weight, and the schephens, or assistant aldermen, were appointed to* ***attend upon them****, and* ***help*** *them eat;* (Washington Irving, *Knickerbocker's History of New York*, 1809)

mais la suite de la phrase prouve que les assistants participent en fait activement aux repas :

> *(36b) but the latter, in the course of time,* ***when they had been fed and fattened into sufficient bulk of body and drowsiness of brain****, became very eligible candidates for the burgomasters' chairs, having fairly eaten themselves into office, as a mouse eats his way into a comfortable lodgement in a goodly, blue-nosed, skimmed milk, New England cheese.*[1]

Dans l'exemple suivant, au contraire, le sujet de *helped* n'est pas sujet de *kill*, comme l'indique la présence de deux propositions hypothétiques coordonnées, qui sont bien différenciées et distinguent clairement « tuer » de « participer indirectement à la mort de quelqu'un » :

> *(37) If you have slain one of our warriors, and* ***helped*** *to kill others, you have a life of your own ready to give away in return.* (James Fenimore Cooper, *The Deerslayer*, 1840)

5.2.2.5. Trait [+/- animé]

Une conséquence fondamentale de cette règle, qui est également mentionnée par Wood, est que S_1 ne peut pas être inanimé quand le complément de *help* est à l'infinitif nu. Cette tendance est très perceptible à l'époque, et les quelques énoncés suivants suffiront à l'illustrer :

[1] On peut éventuellement imaginer, au vu d'exemples comme :
(i) Help me undo these bricks and pull the straw off. (*Old Bailey*, 1822)
et
(ii) Help me, undo these bricks and pull the straw off.
que des structures comprenant deux impératifs juxtaposés aient participé à renforcer cette première contrainte sur l'emploi de l'infinitif nu. En effet, dans ces cas de figure, qui se distinguent uniquement par une pause intonative des cas de *help* + infinitif nu, le sujet de V_2 est aussi sujet de *help*.

-Référent du sujet de *help* [- animé] et infinitif complet :

(38) After some ten minutes of delay, blended with an excitement which ***helped*** *to quicken the blood and to awaken the faculties of even the females, the mules were all happily regained.* (James Fenimore Cooper, *The Deerslayer*, 1841)

(39) Then the wild and distant seas where he rolled his island bulk; the undeliverable, nameless perils of the whale; these, with all the attending marvels of a thousand Patagonian sights and sounds, ***helped*** *to sway me to my wish.* (Herman Melville, *Moby Dick*, 1851)

(40) [T]his second supper has ***helped*** *surprisingly to digest the first.* (James Fenimore Cooper, *Satanstoe*, 1845)

(41) If those articles will at all ***help*** *to solace your seclusion, I will bring them to you.* (Herman Melville, *Israel Potter*, 1855)

(42) These offerings greatly ***helped*** *to ease Tom's conscience.* (Mark Twain, *Tom Sawyer*, 1876)

-Référent du sujet de *help* [+ animé] et infinitif nu :

(43) And now, my dear, as the vicar of Wakefield said, 'Go ***help*** *your mother make the goose-pie.'* (James Kirk Paulding, *Westward Ho!*, 1832)

(44) Not that I'll forget my duty? no, I'll ***help*** *you catch the Englishman; but when that is done, hey! for Katherine Plowden and my true love!* (J. F. Cooper, *The Pilot*, 1823)

(45) You must come down yourself, and ***help*** *me seek him out.* (H. Melville, *Redburn*, 1849)

(46) Oh, you better take the whole furniture, Doctor Franklin. Here, I'll ***help*** *you drag out the bedstead.* (H. Melville, *Israel Potter*, 1855)

(47) Then the king begins to work his jaw again, and says how him and his nieces would be glad if a few of the main principal friends of the family would take supper here with them this evening, and ***help*** *set up with the ashes of the diseased;* (Mark Twain, *Huckleberry Finn*, 1884)

(48) Before setting out, Cadmus ***helped*** *Thasus build a bower;* (Nathaniel Hawthorne, *Tanglewood tales*, 1853)

5.2.3. Compatibilité entre sujet inanimé et infinitif nu : tentative d'explication

Dans un deuxième temps, les sujets inanimés deviennent compatibles avec *help* sans *to*. D'après notre corpus de romans américains, le début de cette évolution linguistique se situe à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. De nombreux facteurs peuvent contribuer à expliquer ce changement. Tout d'abord, le Principe de l'*Horror Aequi* continue de jouer un rôle déterminant pour certains auteurs, comme le suggèrent les trois énoncés suivants de James Fenimore Cooper, où l'on trouve une co-occurrence de l'infinitif complet de *help*, d'un sujet [- animé] et d'un complément à l'infinitif nu :

(49) By adopting this precaution, he effectually concealed the canoes from the eyes of all on that side of the river, unless they stood directly on its margin, and had the aid of the shadows ***to help*** *conceal them from any who might happen to be on the other.* (*Oaks Opening*, J. F. Cooper, 1848)

(50) Generally the husbandman sells to the miller, but occasionally he pays for making the flour, and sends the latter off, by railroad, to Detroit, whence it finds its way to Europe, possibly, ***to help*** *feed the millions of the old world.* (*Oaks Opening*, J. F. Cooper, 1848)

(51) The parson of the parish, or the Pastor as he was usually termed, belonged to the second category, that good man being firmly impressed that most, if not all of Deacon Pratt's worldly effects would eventually go ***to help*** *propagate the gospel.* (*The Sea Lions*, J. F. Cooper, 1849)

Comme on le constate, pour ce locuteur, le principe de l'*Horror Aequi* prime sur la contrainte qui juge incompatible l'infinitif nu avec un sujet [-animé].

En outre, on peut faire l'hypothèse que les problèmes d'interprétation liés à l'extraposition du sujet aient participé à cette propagation de l'infinitif nu.

5.2.3.1. Extraposition du sujet

Il a déjà été établi, notamment par Lind (1983 : 269-270), dans son étude sur les romans britanniques des années soixante et soixante-dix, que l'absence de *to* dans un cas ambigu permet de clarifier l'énoncé à l'écrit et d'identifier plus aisément la référence de *it*. Voici un exemple qui, hors contexte, est ambigu[1]:

(52a) It ***helps*** *to make the engine*

En effet, rien n'indique si *it* est de type cataphorique et renvoie à l'infinitive qui suit, comme, par exemple, dans :

(52b) It$_i$ ***helps*** *to make the engine out of steel$_i$, because this metal will make it last longer.*

ou si *it* est anaphorique et qu'un GN saillant dans le co-texte gauche lui sert de référent, comme c'est le cas dans le texte d'origine :

(52c) Last, and most wonderful of all, by the application of fire we transform water into that most potent of all agents, steam$_i$. [...] It$_i$ ***helps*** *to make the engine, which it afterwards inhabits.* (*The North American Review*, 1832)

Depuis la fin du XIXe siècle, grâce à la toute nouvelle compatibilité entre la base verbale nue et le trait [- animé], les locuteurs américains ont à leur disposition une méthode pour éviter de telles ambiguïtés potentielles, comme l'indique la comparaison des deux exemples suivants :

[1] À l'oral, un contour intonatif différent permettrait l'identification correcte des deux structures syntaxiques distinctes.

(53a) [T]he material$_i$ is relevant intellectually if it$_i$ ***helps*** *make the action clear.* (Arthur Huntington Nason, *Efficient Composition: A College Rhetoric*, New York University Press, 1917)

(53b) If you have vital matters to discuss with your husband, it$_i$ ***helps*** *to make them brief at the moment of homecoming$_i$* (*Child Study*, Child Study Association of America, 1923)

En effet, l'extraposition n'est possible qu'avec des nominalisées infinitives en *to*, des nominalisées en *that* non effacé et des interrogatives indirectes. L'emploi d'un infinitif nu après *help* bloque donc l'interprétation de la structure comme extraposition du sujet. Ce facteur interne peut éventuellement avoir joué un rôle dans l'avènement de la compatibilité entre sujet [- animé] et infinitif nu.

5.2.3.2. Facteurs externes

L'hypergénéralisation de l'emploi de la forme sans *to*, même quand le sujet de *help* est de type [- animé], par analogie avec les autres cas, a certainement été encouragée par le phénomène de contact linguistique avec les nouveaux arrivants, et en particulier avec les non anglophones. Il est en effet prouvé, comme le signalent par exemple Trudgill, Nevalainen et Wischer (2002), que les situations de contact linguistique déclenchent très fréquemment des processus d'hypergénéralisation des règles grammaticales. Les deux exemples suivants, même s'ils ne sont pas représentatifs puisqu'ils proviennent de fiction, peuvent illustrer cette tendance qui va se généraliser au cours du XXe siècle. La première phrase est attribuée par l'auteur à un Irlandais et la deuxième à un Amérindien :

(54) And is n't mutthon good 'atin', ladies! Och! If I had but a good swate pratie, now, from my own native Ireland, and a dhrap of milk to ***help*** *wash it down!* (James Fenimore Cooper, *Jack Tier*, 1848)

(55) But he say to the Great Spirit, `May as well be deep like before; nothing to eat yet, very hungry.' Then the Great Spirit tell him blow again, and he send the winds to help him. And he blow, blow, blow, and the winds come and ***help*** *him blow till all the water go away.* (James Kirke Paulding, *Westward Ho!*, 1832)

Dans les deux cas, les locuteurs présentent des traits linguistiques non standard, respectivement phonétiques et morphologiques. Il serait donc probable que d'autres particularités, d'ordre syntaxique, elles, caractérisent le lecte de chacun de ces énonciateurs.

Cette nouvelle règle plus libre a pu ensuite être reprise et diffusée par les adolescents, car, comme l'on sait, les jeunes locuteurs ont tendance à généraliser les règles d'emploi, en

se fondant sur le principe d'analogie. Les deux exemples suivants ont été mis dans la bouche de Huckleberry Finn, treize ans :

> *(56) I done it, and he eat it$_1$ and said it$_2$ would* ***help*** *cure him.* (*it$_1$* : le serpent qui a mordu son ami Jim; *it$_2$* : ce remède) (Mark Twain, *Huckleberry Finn*, 1884)

> *(57) I says: "All right—that's mighty good; they won't find me, and they'll think I've been killed, and floated down the river—there's something up there that'll* ***help*** *them think so – so don't you lose no time, Jim, but just shove off for the big water as fast as ever you can."* (Mark Twain, *Huckleberry Finn*, 1884)

Par ailleurs, l'évolution de la technique en cette période de révolution industrielle a pu participer à rendre la distinction [+ animé] / [- animé] plus floue, comme semble le suggérer l'exemple suivant :

> *(58) It [a kind of sledge] had no engine or other propelling power, and needed none to* ***help*** *it fly down those steep inclines.* (Mark Twain, *Following the Equator*, 1897)

5.2.3.3. Aide +/- directe

La conséquence principale de la règle décrite par Wood cesse donc d'être vérifiée et l'on aboutit à une version nuancée de cette tendance, plus souple et plus générale, qui correspond à la thèse défendue entre autres par Duffley (1992), Dixon (1991) et Fischer (1995), c'est-à-dire l'hypothèse de l'aide directe et de l'aide indirecte. Cette idée d'assistance plus ou moins participative est présentée par Larreya et Rivière (2002 : 324 [1999]) de la façon suivante : « la construction avec TO est choisie de préférence si l'on se réfère à une aide indirecte (≈ faciliter ou créer des conditions favorables). Ainsi, on dira *Ted helped the child to eat the dessert* si, par exemple, Ted a montré à l'enfant comment tenir sa cuillère, et *Ted helped the child eat the dessert* si Ted a lui-même mangé une partie du dessert[1] ». Dans le même ordre d'idée, dans Delmas *et al*. (1993 : 166-167), deux gloses sont proposées pour mettre en lumière la distinction entre les deux types d'infinitifs dans la phrase suivante :

> *(59) Kate helps Petruchio [to / Ø] win his bet*

Avec *help* Ø V_2 : « Kate fait tout ce qui est en son pouvoir pour qu'il y ait victoire de Petruchio sans que celui-ci y soit pour quelque chose » → la fonction de S_2 est passivée. Avec *help to* V_2 : « Kate apporte accessoirement son soutien à Petruchio pour qu'il ait davantage de chances de gagner » → la fonction de S_2 est activée.

[1] Ces gloses correspondent à très peu de choses près aux paraphrases proposées par Dixon (1991 : 199).

To y est appréhendé comme l'indice en surface d'une structure à sujet. L'emploi de *to* accentuerait donc le caractère agentif de S_2.

Cette tendance est confirmée par la comparaison des deux phrases suivantes :

-aide directe :

> *(60a) However, he told her that she would have to eat up all the meat. She said she couldn't. "I will* ***help*** *you eat," said the man.* (*The Journal of American Folklore*, 1888)

-aide indirecte :

> *(60b) [She] could neither sit nor be made to sit; she had an attendant to move her and* ***help*** *her to eat* (*Publications of the Oriental Translation Fund*, University of Michigan, 1922)

La nouveauté est la possibilité d'employer *help* sans *to* avec un agent inanimé. Cela crée donc l'impression qu'une entité comme un médicament peut avoir une action directe :

> *(60c) Bitter Tone Tonic Tablets* ***help*** *you eat more, digest more, hence weight more.* (US Federal Trade Commission, 1920)

Par la suite, cette distinction sémantique s'est trouvée peu à peu diluée, principalement à cause de l'augmentation statistique très rapide de la forme sans *to*. À ce propos, Duffley regrette que certains linguistes se contentent de signaler la différence statistique entre anglais britannique et américain. Il reconnaît volontiers la réalité de ces faits, en citant Algeo (1988) qui se base sur deux corpus des années soixante et note une proportion de 25 % de *to* dans le corpus américain BROWN, comparé à 73 % de *to* dans le britannique LOB. Mais il ne voit pas qu'il paraît invraisemblable qu'une distinction sémantique puisse ainsi coexister avec une telle disparité numérique. Si distinction sémantique il y a, pourquoi ne serait-elle pas exploitée de façon à peu près comparable dans les deux pays ? Est-il envisageable que la très grande majorité des locuteurs d'un pays souhaitent rendre une des deux nuances de sens disponibles et que la plus grande partie des habitants de l'autre pays veuillent au contraire traduire l'autre nuance ? En fait, c'est en négligeant la composante diachronique de ce phénomène que Duffley s'est quelque peu fourvoyé.

5.2.4. Grande-Bretagne

Il s'est produit un processus similaire en Grande-Bretagne. La forme sans *to* était employée de façon très marginale dans la langue standard des XIXe et XXe siècles, mais en raison de l'américanisation de l'anglais britannique, elle a commencé à se multiplier, principalement après la deuxième guerre mondiale.

Foster (1970 [1968] : 213) indique que cette structure a commencé à s'implanter à la fin des années trente et au début des années quarante. Il signale que

> "[i]ts acceptance into the standard language was very rapid and J. Hubert Jagger, writing his *English in the Future* (1940), commented on 'the speed with which the American habit of omitting *to* after *help* has invaded Britain' (p. 55). But in spite of this speedy acceptance of the new form the old one is still well entrenched and the two rivals seem destined to battle it out for some time to come."

Par exemple, dans le *Times*, on compte peu d'exemples de formes sans *to* dans les années cinquante. Parmi ces rares occurrences, certaines émanent directement de locuteurs américains :

> *(61) [The President of the U.S.A.] thereby made sure that there would be no avoidable delays and no unbridgeable gaps in the effort that we are making to rearm at home and to* ***help*** *rearm other free nations.* (extrait d'un discours de Mr. Walter S. Gifford, Ambassadeur américain, 10/01/1951)

À partir des années quarante, la forme sans *to* se répand dans la presse britannique dite de qualité, comme l'indique le graphique suivant :

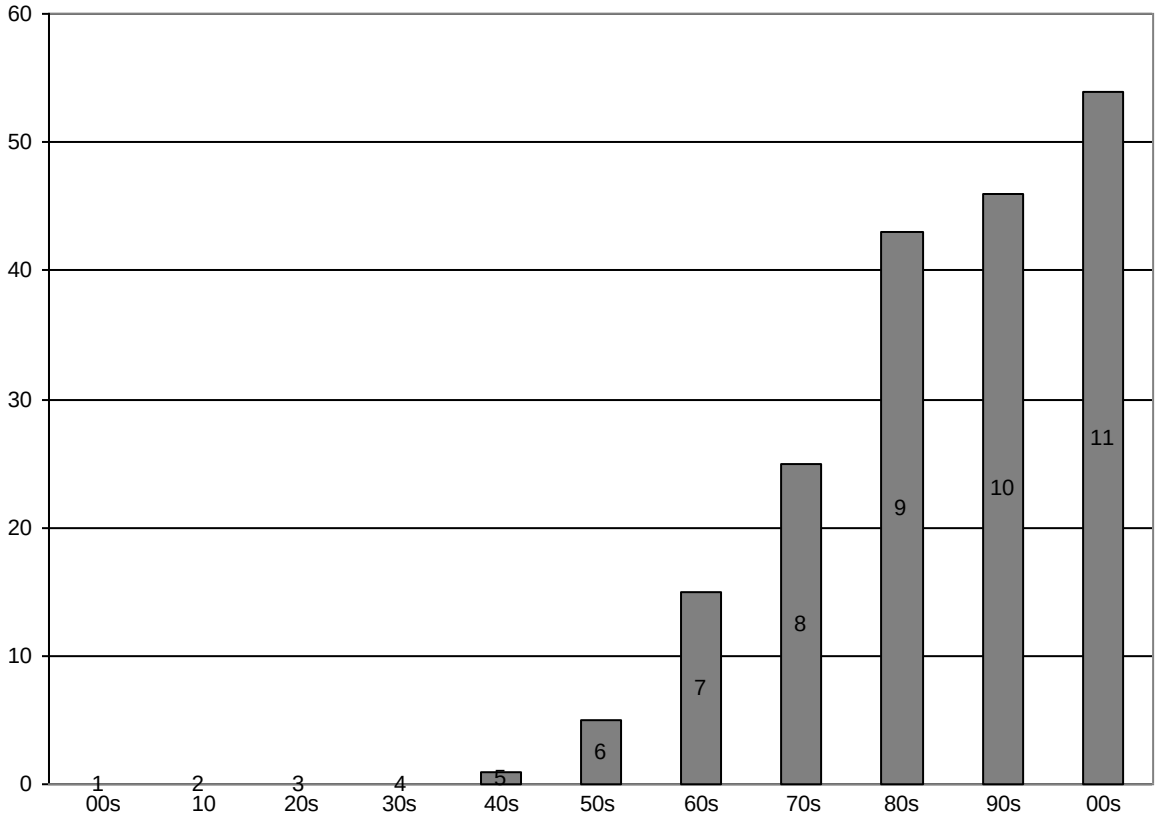


Figure 9. Pourcentage d'infinitifs nus après *help* dans la presse britannique dite de qualité (source : *The Times* et *The Independent*)

Les valeurs positives de modernité et d'efficacité véhiculées par les États-Unis, ainsi qu'une certaine connivence déclenchée par cette structure qui, à l'origine, paraissait

familière aux Britanniques, ont participé à cette diffusion. Elle fut également rapidement utilisée dans le registre publicitaire, dont font partie nombre des anciennes occurrences relevées dans le *Times* :

> *(62) Kardex will do everything for your salesman except make his calls. Shows him where to concentrate on the most profitable prospects, indicates the current need of each account, automatically prepares his selling angles and* ***helps*** *plan his day.* (20/04/1950, Remington Rand Ltd.)

Dans cet exemple, le style elliptique utilisé a sans nul doute encouragé l'emploi de l'infinitif nu. Il apparaît également dans un style moins télégraphique :

> *(63) Free and post free, it* ***helps*** *you add a lot to the fun and substracts much from the cost of a motoring holiday abroad.* (09/01/1951, Autocheques Ltd Category)
>
> *(64) A correct colour plan – created to meet the special needs of your factory –* ***helps*** *fix attention and guide motion and provides welcome relief through restful tones*. (16/01/1951, British Paints Limited)
>
> *(65) It stimulates the appetite and* ***helps*** *calm 'edgy' nerves.* (13/02/1952, Lucozade)

Grâce à ces exemples, on constate clairement que, dès le début de la diffusion de la structure sans *to* en anglais britannique, la contrainte de l'incompatibilité avec du [- animé] est absente. Cependant, Lind (1983 : 270) observe, à partir de l'étude de cinquante romans britanniques des années soixante et soixante-dix, une certaine tendance à privilégier la forme sans *to* pour les sujets animés et la forme avec *to* pour les inanimés. Lind indique également que *it* semble être incompatible avec la forme sans *to*, mais cette thèse qui, comme nous le voyons, est erronée, constitue certainement une conséquence de son corpus restreint.

La plus grande compatibilité entre sujet animé et infinitif nu à cette période en anglais britannique peut être mise en lumière par les deux phrases suivantes, extraites de *The Birds* (1952) de Daphne Du Maurier. Il est en effet intéressant d'avoir plusieurs occurrences d'un même auteur, pour voir comment se constitue le système *to* / Ø. Bien que le trait [+ animé] du sujet ne soit plus une obligation pour pouvoir employer la forme sans *to* à cette époque, cela reste visiblement une tendance réelle, comme semble en témoigner la comparaison des deux phrases suivantes :

> *(66a) <u>His hammering</u>* ***helped*** *to deafen the sound of the birds…*
>
> *(66b) He made <u>the children</u>* ***help*** *him rearrange the furniture*

Cette tendance va disparaître complètement dans la dernière partie du siècle.

5.3. Principe d'économie et rôle des médias

5.3.1. Origine de l'élision

Comme l'expliquent Milroy et Milroy (1999 : 47), "linguistic change, especially in phonology and grammar, originates in speech rather than in writing." En effet, le recours fréquent à l'élision est une des caractéristiques définitoires de la langue orale. On pourrait d'ailleurs se demander si l'omission de *to* est due à une élision ou à une usure phonétique. Le *to* de l'infinitif est inaccentué, et cela transparaissait dans la graphie <*te*>, employée par exemple dans *Vices and Virtues* (c. 1200). On trouve même parfois seulement <*t*> devant un infinitif commençant par une voyelle en moyen anglais (Los, 2005 : 227). Par exemple, dans un énoncé au passé avec un infinitif commençant par une voyelle, comme :

(67) They helped t'unload the horse.

le /t/ de l'infinitif peut se fondre dans celui du passé et ne pas s'entendre :

(67') /ðe(ɪ)'helptʌn'ləʊdðə'hɔ:(r)s/

Cependant, cette hypothèse est peu vraisemblable car l'omission de *to* a été initiée, comme nous l'avons vu, après *to help* et non après un passé.

5.3.1.1. Le principe d'économie

L'omission de *to* participe du principe du moindre effort. Comme le précise Keller (1994 [1990] : 106-107) dans ses maximes : "[t]alk in such a way that you are most likely to reach the goals that you set for yourself in your communicative enterprise […] at the lowest possible cost."

Le principe d'économie joue un rôle fondamental dans le changement linguistique, comme on le sait depuis Zipf ou Martinet. Keller l'exprime également sous la forme suivante : "[t]alk in such a way that you do not expend superfluous energy" (1994 [1990] : 101). Dans les faits, une distinction sépare en effet la grammaticalité de la pertinence communicationnelle. Par exemple, l'anglais est une langue à sujet explicite, mais cela n'empêche pas de nombreux énoncés qui manquent d'un sujet et parfois même d'un auxiliaire (*Wanna go for a bite?*) d'être correctement interprétés en contexte. Si ces omissions se conventionnalisent, elles peuvent entrer dans la langue.

Outre la tendance à omettre l'article défini avec les instruments de musique (*to play piano* (Bauer, 2002 : 54-56)), on observe également une disparition progressive des pronoms réfléchis avec de nombreux verbes (Rohdenburg, 2009 : 167). Par exemple, au

XIXe siècle on disait *I overslept myself*, et cette tendance touche aujourd'hui des verbes comme *to empty (oneself)* (pour un fleuve par exemple), *to keep (oneself) from* V-ING, *to commit (oneself) to something* ou plus récemment *to brace (oneself)* :

*(68) I **brace** for a rough landing but am gifted with a soft touchdown, obvious showoff from the pilot.* (blog, 29/09/2008[1])

Le principe d'économie se retrouve également dans l'emploi causatif de certains verbes, comme *grow* ou plus récemment *progress* :

*(69) Now in order to **grow** the economy, the government must open the door to the Trojan horse of information technology.* (A. L. Kavanaugh, *The Social Control of Technology in North Africa*, 1998)

*(70) They would be willing also to seize this opportunity that we have to **progress** this nation together, in a united front.* (Déclaration de Sarah Palin, 2008)

Cependant, ce sont surtout les connecteurs qui sont effacés et les prépositions sont les principales cibles de cet effacement. On remarque tout d'abord l'omission de *on* ou de *at* dans les GP adverbiaux de type temporel ou spatial, comme dans :

(71a) See you Friday[2]

(71b) Washington was inaugurated President April 30, 1789.

ou encore

(71c) They live this side of the river.[3]

L'omission de la préposition affecte également certains compléments de l'adjectif (Rohdenburg, 2009 : 195-6) :

*(72a) John is **worthy** our help.*

*(72b) It's the money that is **due** him.*

*(72c) The amount **owed** him escalated to $40,000.*

[1] http://www.naturevacations.com/blog/category/drake-bay-osa-peninsula-costa-rica/ (consulté le 10/06/09).
[2] Expression d'origine américaine, adoptée dans d'autres parties du monde anglophone.
[3] En règle générale, l'anglais américain est plus avancé sur le plan de l'effacement des prépositions. On relève tout de même un contre-exemple notable, celui des verbes de séparation (*banish, discard, eject, exile, expulse*), pour lesquels on abandonne peu à peu la construction traditionnelle sans préposition (Rohdenburg, 2009 : 202) :
(i) This procession finished, they banished him the *town, forbidding him ever to return.* (traduction des *Mille et Une Nuits* de 1811)
(ii) The Governor sentenced him to a hundred lashes and banished him from the *city.* (traduction des *Mille et Une Nuits* de 1973)

De plus, de nombreux verbes transitifs indirects deviennent transitifs directs. Cette tendance à la transitivisation directe touche tout particulièrement le champ des verbes antagonistes (73) et de ceux qui dénotent le départ (74) (Rohdenburg, 2009 : 198 *sq.*) :

*(73a) They **fought** the troops.*

*(73b) They **appealed** the decision*[1].

*(74a) He **escaped** the prison.*

*(74b) She **departed** the scene.*

Il est clair qu'avec ces deux types de verbes, la préposition renforçait de façon quelque peu redondante le sémantisme du verbe, car *against* à lui tout seul exprime l'antagonisme et *from* sous-entend la notion de départ.

Cette tendance à la transitivisation directe n'est pas nouvelle, car, comme le rappelle Traugott (1972 : 174-5), au XVIIIe siècle on pouvait dire en anglais britannique : *I accept of your offer, I miss of it* et *I consider of the matter*.

5.3.1.2. Structure verbale et vocabulaire spécialisé

On remarque que les structures directes ont souvent pris leur source dans des vocabulaires spécialisés. Le caractère non explicite de la structuration directe laisse à penser que l'association entre le verbe et son complément est non problématique et habituelle[2]. Par exemple, le verbe *play* dans son emploi direct fait partie du vocabulaire technique des sportifs et allonge la liste des verbes antagonistes employés directement :

*(75a) Reading will **play** Chelsea in a pre-season friendly at Madejski Stadium on Saturday August 1.*[3]

On retrouve la même situation en français :

*(75b) Le Havre se présentait au Stade Vélodrome […] et espérait secrètement ramener un résultat même si Frédéric Hantz reconnaissait en conférence de presse que « ce n'était peut être pas le meilleur moment pour **jouer** l'OM ».*[4]

Dans la sphère politico-financière, on rencontre également fréquemment la formule *to agree (on) a deal* (Filppula 2004 : 87). Par exemple sur *Google book search*, la version sans préposition est majoritaire (55 %) par rapport à la version avec préposition :

---

[1] Cette structure est employée en Australie, en Nouvelle-Zélande et aux USA, tandis que la structure traditionnelle : *to appeal against a decision* a cours en Grande-Bretagne (Bauer, 2002 : 54-56).

[2] Il arrive, surtout avec les verbes de mouvement désignant une traversée, que la version indirecte indique que le complément est un élément affecté, tandis que la version prépositionnelle l'encode comme un simple lieu, ce qui explique son incompatibilité avec le passif :
*(i) This delayed the start, and in the meantime the Atlantic was flown (*over) by Lindbergh and Chamberlin.*

[3] www.getreading.co.uk/sport/football/ (consulté le 30/01/2009).

[4] http://m.goal.com/fr/art_1065572. (consulté le 30/01/2009).

(76) Liverpool legend Robbie Fowler could ***agree*** *a deal with Blackburn in time to face Arsenal* (10/09/2008 *Daily Mail*)

En ce qui concerne *talk*, l'emploi direct est utilisé en conjonction avec une thématique conversationnelle classique pour le(s) référent(s) du sujet de *talk*. Cet usage, qui existe également en français, est beaucoup plus productif en anglais, où ce type d'emploi se multiplie. À côté des fréquents *talk shop*, *talk politics* ou encore *talk football*, on pourra rencontrer par exemple :

(77a) Rod Steward ***talks*** *'70s rock* (msn, 10/10/2006)

ce qui constitue sans auncun doute un sujet de conversation habituel pour ce chanteur. On pourrait imaginer en revanche que l'exemple suivant :

*(77b) Now he****'s talking*** *genocide, and once again he has his figures off pat: how many villages were razed, how many inhabitants crucified or hacked to death…* (Le Carré, *the Mission Song*, 2006 : 137)

constitue un contre-exemple, mais quand on sait que le locuteur est un spécialiste de la République Démocratique du Congo, pays en guerre depuis quinze ans, on se rend compte que le thème du génocide doit être récurrent dans les conversations du narrateur.

On se dirige cependant peut-être vers un usage élargi du verbe transitif direct, comme on l'observe en (77c) :

(77c) Ant and Dec ***talk*** *friendship, falling out and fending off over-familiar fans.* (Sommaire, *Company*, octobre 2007)

Les thèmes de l'amitié et des disputes doivent être habituels pour ces deux humoristes-présentateurs britanniques, car ils forment un duo depuis presque vingt ans. En revanche, le problème des admirateurs trop enthousiastes n'est peut-être pas si courant :

(77c') ? Ant and Dec ***talk*** *fending off over-familiar fans.*

et on en déduit que la coordination rend compatible la structure directe avec le sémantisme classique de *talk*.[1]

5.3.1.3. Cas innovants d'omission de *to* dans la complémentation verbale

Enfin, l'omission du *to* de l'infinitif ne s'observe pas qu'avec *help*. Filppula (2004 : 86-87) note qu'en Irlande on constate fréquemment aujourd'hui une omission de *to* après

[1] En français, on peut également *parler chiffons, politique, football* ou *musique*. L'emploi d'un déterminant semble proscrit, sauf dans le cas particulier du vocabulaire spécialisé des psychologues, comme dans la phrase suivante, où l'on observe de surcroît un emploi transitif du verbe intransitif *agir* :
*(i) Le foyer d'accueil Carnot […] se définissait comme un lieu d'accueil à l'écoute des besoins fondamentaux des enfants et ouvert sur l'environnement autour de différentes actions qui visaient à amener l'enfant […] à se référer à des repères stables et progressifs et à « **parler ses difficultés** » plutôt que **les agir**.*
http ://www.homedesflandres.fr/CBP.php (consulté le 31/01/2009).

be allowed et il ajoute : "Irish English is not alone in this tendency, which seems to be on the increase in other varieties of English too". En effet, on retrouve l'omission sans *to* à la fois sur un site d'informations irlandaises :

(78a) Gerald Barry ***was allowed*** *say what he wanted about the girl he murdered*[1]

et également dans une occurrence émanant d'un locuteur américain :

(78b) He stated that he understood half of the parking space in front of the marina, which was marked as a tow zone, belonged to the City and wondered why the marina ***was allowed*** *do this.* (Minutes d'une réunion municipale en Floride, 2001)[2]

Callies, dans une communication au symposium du Survey of English Usage (ICLCE3) de juillet 2009, montre que l'alternance entre infinitif complet et infinitif nu est plus fréquente qu'il n'y paraît. Hormis le verbe *help* et le verbe *allow* au passif, il relève des cas d'infinitifs nus après le verbe *assist* (nous en avons également noté quelques occurrences, cf. § 6.1.2.1.), après le verbe *allow* à l'actif et après le verbe *enable* :

(79) She was called away to ***assist*** *Dr McNab perform an amputation on a Sikh whose arm had been shattered by shrapnel.* (BNC, EFW, cité par Callies, à paraître)

(80) Choose an exercise that fits your fitness level and incorporate it into your usual routine; this ***allows*** *the back remain strong and fresh while performing your other exercises.* (COCA 1998, *Saturday Evening Post*, cité par Callies, à paraître)

(81) HUD's seller-assistance policy also ***enabled*** *a woman who called herself Maria Guerra become a Colorado homeowner.* (COCA 2006, *Denver Post*, cité par Callies, à paraître)

On peut imaginer que cet emploi de *allow* est un calque sur le verbe *let*, qui partage avec lui une part de son programme sémantique. Il semble également que les emplois innovants concernant la complémentation des verbes *assist* et *enable* proviennent, au moins partiellement, d'un phénomène d'intraférence sur la structure du verbe *help*. L'intraférence, terme de Croft (2000), correspond à une "extension of a form to a function not previously associated with that form" (Croft, 2000 : 154). Il s'agit du même phénomène que l'interférence, mais sans influence d'une langue ou d'un dialecte extérieur (2000 : 148).

Le cas de *help* n'est donc pas isolé, mais participe au contraire d'une tendance générale à l'évitement des connecteurs dont la contribution communicationnelle est vue comme négligeable. De surcroît, le cas de *help* crée, comme on le voit, un précédent structurel qui rend possible des innovations syntaxiques avec des verbes comportant la même notion sémantique de facilitation (faciliter l'amputation (79) et faciliter l'accession à la propriété de Maria Guerra (81)).

[1] www.tribune.ie/news/article/2009/may/31 (consulté le 31/01/2009).
[2] http://www.stpetebeach.org/minutes/ph011106.pdf (consulté le 31/01/2009).

5.3.2. Facteurs externes : le rôle des médias et de la publicité

Il nous paraît clair, à l'instar de Snoddy (2003 : 18), que "the modern mass media is the single most important, or at least one of the most important, instruments of language change." C'est pourquoi il semble fructueux d'étudier le rôle que jouent la presse et la publicité en faveur du principe d'économie.

5.3.2.1. Les contraintes d'économie et la compression de l'information

5.3.2.1.1. Titres et slogans

La concision fait vendre, notamment dans les titres d'articles. On sait que les titres d'articles ont leurs propres règles syntaxiques et qu'ils présentent une tendance à la compression de l'information. Tout d'abord, l'exemple suivant, tiré du *Sun*, illustre la compression lexicale par le recours à l'apocope pour les mots *nuclear* et *submarines* :

(82) Nuke subs crash (*The Sun*, 16/02/2009)

Ce type d'usage est tout à fait symptomatique de la compression de l'information propre aux titres d'articles et cela a sans doute participé à la diffusion de ce genre de vocables. D'apocopes, on est en effet passé aujourd'hui à des néologismes tout à fait acceptés. Après une période de flottement orthographique (*nuc* (*Times*, 1958), *nook* (*Daily Mirror*, 1964[1])), normal dans un tel cas, la graphie *nuke* est à présent bien établie, de même que le lexème *sub*, dont la pluralisation démontre une intégration dans la langue.

Les trois exemples suivants, tirés du site internet du *Daily Mirror*[2], illustrent plusieurs composantes de la dimension syntaxique de la compression de l'information :

(83) Harry Potter stuntman family thank fans for prayers (31/01/2009)

(84) British soldier killed in southern Afghanistan (31/01/2009)

(85a) Custody fight dad Arthur Freeman hurls daughter off bridge in Melbourne (31/01/2009)

En (83), c'est l'apostrophe <s> qui est élidée, en (84), il s'agit du déterminant et de la copule, et l'exemple (85) présente une triple omission du déterminant, accompagnée d'un long prémodifieur *custody fight dad* (voir § 5.3.2.1.2.). Cette structure est particulièrement économique, comme l'indique la comparaison avec la paraphrase suivante.

(85b) Arthur Freeman, a dad fighting over the custody of his daughter, hurls her off a bridge in Melbourne.

La version du *Daily Mirror* permet d'économiser 6 mots, soit 22 caractères.

[1] *OED.*
[2] www.mirror.co.uk

D'après Barber (1964 : 119), la demande de concision dans la presse et en particulier dans les titres d'articles n'a pas uniquement fait évoluer la syntaxe et la forme du lexique, mais explique également la popularité de nouveaux sémantismes. Le verbe *probe* signifiait à l'origine explorer une blessure avec une sonde. Le sens dérivé d'enquête s'est généralisé pour des raisons de gain de place. Barber cite comme exemple : *Labour Demands Rent Probe*, qui est en effet bien plus économique que *The Labour Party demands an investigation of rents*.

Ces caractéristiques propres aux titres de presse ont certainement participé à l'avènement de la forme *help* + BV, plus concise, dans les exemples anciens du *Times*, comme dans le titre suivant, datant de 1959 :

(86) Recruiting Rise Helps Defence Plan Progress (*The Times*, 11/02/1959)

La compression de l'information n'a pas uniquement affecté les titres d'articles, mais est également employée dans les slogans publicitaires, rendus ainsi plus percutants. L'énoncé (87) en est un exemple :

(87) Datel helps a business improve its business. (*The Times*, 25/01/1972)

De même, dans l'énoncé suivant, provenant du *Times*, à une période où la version sans *to* était encore minoritaire, on observe une différence de structure entre le corps du texte (88) et le slogan de la publicité (89)[1] :

(88) Wherever possible, the Distressed Gentlefolk's Aid Association helps people to stay in their homes. (*The Times*, 3/02/1972)

(89) Help them grow old with dignity (*The Times*, 3/02/1972)

5.3.2.1.2. Corps d'article

La compression de l'information touche également le corps des articles de presse, dans lesquels on rencontre de plus en plus souvent de longs prémodifieurs, comme dans l'énoncé (85). Comme le remarque Bell (1991), avant 1950, on pouvait trouver des descriptions telles que (90) :

(90) …the dead woman, Mrs Mary Ann Message, a widow, aged about fifty, of Fulham-road, London, S.W.

Ce long type d'apposition est évité de nos jours. On transforme les caractéristiques de la personne en prémodifieur, on rend le GN plus synthétique, on supprime les virgules éventuelles et le déterminant (sur le modèle des titres *President Clinton*, *Lord Lucan*), ainsi

[1] La distinction entre corps du texte publicitaire et slogan n'est pas l'unique facteur qui permet d'expliquer cette différence de structure, comme nous le verrons dans le paragraphe 5.4.3.

parfois que les prépositions : *The Secretary for the Environment* devient *Environment Secretary*. Cette tendance, initiée aux États-Unis, est devenue la norme dans la presse britannique populaire et est en augmentation à la radio et à la télévision, mais l'on observe une certaine résistance dans la presse écrite dite de qualité (Jucker, 1992 : 218-219).

L'augmentation du nombre de structures en N_1-N_2 en anglais contemporain a été observée par Mair et Leech (2006 : 334), qui signalent une hausse de presque 18 % de cette construction entre les corpus LOB et FLOB. Cette progression va de pair avec une diminution de l'usage de prépositions de 3 % et de presque 5 % pour le schéma N_2 *of* N_1.

On remarque également une augmentation (plus ou moins aboutie selon les vocables) des formes N_1-N_2 aux dépens de V-EN N, comme dans le cas de *cream(ed) cheese, spice(d) cake, king-size(d) bed, corn(ed) beef, skim(med) milk*, etc. Dans certains cas, la version en -EN a même totalement disparu, comme pour *iced cream*, dont la dernière référence dans le *Times* (hors utilisation comme nom propre et hors référence métalinguistique) date de 1922.

La composition N_1-N_2 s'emploie aussi de plus en plus en français et deux phénomènes distincts sont repérables. D'une part, on assiste à une adjectivisation des noms communs : *couleur fétiche, saveur vanille, film culte, remède miracle,* etc. D'autre part, avec des noms propres, on aboutit à une certaine réification de N_2. Par exemple, dans *la candidature d'Obama*, Barack Obama est agentif, alors que dans *la candidature Obama*, cette candidature devient un véritable fait de société, un mouvement populaire qui dépasse sa simple personne, et est presque érigée en emblème. Le procédé est né dans la publicité et on le rencontre largement en français familier. Un des premiers à avoir popularisé cette formule est le publicitaire Jacques Séguéla, avec le fameux slogan *Génération Mitterrand*, directement inspiré des campagnes américaines *Pepsi Generation* des années soixante.

Les relations sémantiques exprimées entre les deux N sont variables. Il peut s'agir d'une notion d'identité (*acteur monstre*), de destination ou de but (*repas bébé, chaudière gaz naturel, conseils fermeté*), d'une relation métonymique partie / tout (*Donnez plus de saveur gourmande au moment café*[1]). Ce procédé publicitaire est parfois hyperbolique et confère un statut particulier au produit dont les mérites sont vantés. Par exemple, sur une boîte d'épingles à cheveux se trouve la mention *embouts douceur* : les embouts de ces épingles ne sont pas simplement doux, mais deviennent l'incarnation même de la douceur.

[1] Tous les exemples français de compositions N_1-N_2 cités, hormis *Génération Mitterrand*, proviennent des exemplaires de *Télérama* du mois de novembre 2008.

Un autre phénomène observé dans la presse contemporaine participe de l'augmentation de la compression d'information. Il s'agit du recours très fréquent aux acronymes ou aux sigles[1], qui est devenu aujourd'hui « the most important word formation process based on shortening » (Mair, 2006 : 38) et est en augmentation (Mair, 2006 : 62). Ils permettent de cumuler économie et connivence avec le lecteur. En effet, l'acquisition de l'acronyme ou du sigle est en quelque sorte un rite de passage nécessaire pour faire partie d'une communauté, et ce sentiment d'appartenance et d'exclusivité renforce les liens entre les locuteurs et le journal en question. Les magazines féminins sont particulièrement riches en acronymes de toutes sortes. Toutes les occurrences suivantes proviennent du numéro de novembre 2006 du magazine féminin britannique *Company*.

(91) (We're) loving Rachel Bilson's ***LBD*** *with a twist.* (little black dress),

(92) Company readers reveal why the ***WAG*** *lifestyle is not on their wish list, but being a success is.* (Wives and Girlfriends (of the English Football team))

(93) When you met, he wowed you with his looks and ***GSOH*** (good sense of humour)

(94) This isn't the only weird and wonderful way to show [them] some ***TLC*** (tender loving care)

(95) Rachel has embraced the look without going ***OTT***. (over the top)

(96) A facial is practically an ***MOT*** *for your whole body.* (moment of truth)

Tous ces sigles n'ont pas la même origine et ne jouent pas le même rôle de symbole identitaire. On peut imaginer que *GSOH* est un peu un cas à part car il s'agit clairement d'un sigle provenant du lecte propre aux petites annonces, ici de type matrimonial, registre particulièrement riche en acronymes pour des raisons pécuniaires évidentes (attesté dans l'*OED*, daté de 1993). Si *TLC* et *OTT* sont attestés dans l'*OED*, et sont datés respectivement de 1960 et 1982, d'autres, comme *WAG*, *LBD* ou *MOT*, qui provient du vocabulaire de la corrida (*el momento de la verdad*, Foster, 1970 [1968] : 114), ne sont pas attestés. Cependant, le terme *WAG* est en passe de devenir un néologisme à part entière. On observe ce processus dans la phrase suivante, qui décrit un programme de téléréalité sur les femmes de footballeurs d'Irlande du Nord[2] :

(97) Inside the hectic social whirl that is the stuff of everyday life for Northern Ireland Wags.

[1] Les acronymes sont prononcés comme des mots, ce qui indique qu'ils sont complètement lexicalisés, tandis que les sigles sont prononcés comme une suite de lettres isolées.
[2] http://www.bbc.co.uk/northernireland/tv/programmes/wags/index.shtml (consulté le 31/01/09).

La pluralisation, l'absence de majuscules pour A et G, et la prononciation non alphabétique qu'elle reflète, tendent en effet à prouver que ce mot a complètement acquis un statut de lexème.

C'est donc à la fois pour des raisons d'économie de place et de connivence avec les lectrices que des acronymes sont employés fréquemment dans ce type de presse.

5.3.2.2. La publicité : stratégie marketing et efficacité

En plus des contraintes d'économie, qui ont certainement en partie encouragé l'emploi de la variante sans *to*, il semble que c'est la nuance sémantique entre infinitif nu et infinitif en *to* qui explique la prédominance de l'emploi de la base verbale et, par là même, la perte de cette nuance sémantique. En effet, si la distinction sémantique entre les deux variantes a disparu, c'est parce que les locuteurs, et surtout les publicitaires et les communicants, ont très volontiers exploité cette possibilité, jusqu'à rendre la variante avec *to* minoritaire. Dès qu'une forme cesse d'être générale pour devenir mineure, elle est ressentie comme plus ou moins marginale et la distinction sémantique entre les deux variantes devient alors de moins en moins opérante.

En effet, si la distinction sémantique a été en quelque sorte victime de son succès, c'est parce que la nuance entre les deux formes a désigné d'emblée la forme sans *to* comme la variante privilégiée par les publicitaires. La publicité a pour vocation de réunir à la fois la fonction que Jakobson appelait dénotative (ou référentielle) et la fonction qu'il nommait conative[1], puisqu'elle a pour mission, d'une part, d'informer le consommateur potentiel sur les caractéristiques du produit et, d'autre part, de le pousser à l'achat. La fonction dénotative est orientée vers l'extralinguistique, tandis que la fonction conative est centrée vers le destinataire du message. Cette dernière englobe la dimension pragmatique, puisqu'elle correspond, entre autres, aux tentatives de la part de l'énonciateur d'influencer le comportement du destinataire.

Comme l'explique Cook (1992 :152),

> "[a]s advertising has matured, formidable restrictions have grown up alongside it, imposed by publishers, broadcasters, the law or advertisers' own organizations. If factual claims are untrue, the advertiser is held responsible. Ads are withdrawn, goods are returned; and, because literal untruth is also bad advertising, it is now shunned by advertisers quite as much as their moralistic critics. Of course, advertisers continue to use **deceptive strategies** for disguising or avoiding

[1] R. Jakobson (1963). Ces deux fonctions font partie des six fonctions du langage : le dénotatif / référentiel et le conatif s'ajoutent à l'expressif / émotif, centré sur l'énonciateur, le phatique, correspondant au lien entre énonciateur et co-énonciateur, le métalinguistique et le poétique.

> unattractive facts, for **presenting descriptions in such a way that the inattentive may miss the bad aspects or imagine good aspects of a product**.[1]"

Dans les publicités, les phrases contenant *help* sont fréquentes car elles servent prototypiquement à présenter les propriétés du produit, comme dans cette publicité pour un médicament antihistaminique :

> *(98) Dristan **helps** you breathe free and easy[2], as if you were far away from pollen and allergy irritation.* (publicité télévisée américaine des années cinquante)

Si la forme sans *to* est utilisée, cela permet :

-de donner une dimension quasi-humaine au produit, car même si la règle d'emploi a évolué, comme nous l'avons vu, et que *help* sans *to* est désormais compatible avec un sujet [- animé], le consommateur peut encore avoir inconsciemment cette idée à l'esprit. Or, la personnification du produit est une technique de marketing éprouvée, comme le signale Hermerén (1999)

-de mettre en avant l'efficacité du produit, car on insiste sur son caractère agentif, tandis que l'emploi de *to* donnerait l'impression d'une action indirecte

-et enfin de souligner la rapidité supposée de l'action du produit, puisque avec la base verbale nue les deux événements – l'aide et le résultat – sont appréhendés comme un macro-événement unique. Ceci s'explique par l'absence de visée prospective, ainsi que par le caractère iconique de la structure : pas de *to* signifie pas d'obstacle entre l'aide et le résultat.

Cette haute compatibilité entre publicité et emploi de la base verbale nue est très perceptible dès la première moitié du XXe siècle, comme le montrent ces quelques exemples américains :

> *(99) Pepsodent Tooth Paste **helps** stop decay before it starts.* (*Saturday Evening Post*, 1950)
>
> *(100) **Help** remove your faded unlovely 'Top-Skin'* (*Life*, 1943)
>
> *(101) DuBarry Special Night Creams to **help** keep your complexion 'Soignée'.* (*Vogue*, 1940)
>
> *(102) Little rules that **help** you look your best.* (*New York World*, 1920)

Un exemple remonte même à 1885 :

> *(103) We make over two hundred devices solely to **help** readers and writers, librarians, authors, and all who work at the desk, accomplish the most possible with time and strength.* (*The Bay State Monthly*, 1885)[1]

[1] C'est nous qui soulignons.

[2] L'emploi adverbial des adjectifs *free* et *easy* confère une certaine familiarité à l'énoncé qui attire la sympathie des consommateurs potentiels. Nous reviendrons brièvement sur l'emploi adverbial d'adjectifs en troisième partie.

La grande compatibilité entre certaines structures et le discours publicitaire a été mise en lumière par Hundt (2006[2]), cité par Mair (2006 : 118) dans le cas des constructions pseudo-passives. Ce genre de structure, qui fait complètement disparaître l'agent et tend donc à donner l'impression que les actions s'effectuent presque sans aucune intervention humaine, est beaucoup plus fréquent dans la publicité qu'ailleurs. On peut donc penser que le choix des structures utilisées (omission de *to* après *help* ou pseudo-passif) est motivé par l'ambition d'influencer le consommateur potentiel de façon quasi subliminale, à travers la syntaxe, pour qu'il acquière un produit dont les propriétés sont rendues presque miraculeuses (effets instantanés pour *help* + infinitif nu, et autonomie des objets pour le pseudo-passif).

Les médias ont donc certainement joué un rôle dans la généralisation de la forme sans *to*.

5.4. Contraintes et tendances restantes

5.4.1. Négation de l'infinitive

Une contrainte syntaxique parfois mentionnée qui rendrait nécessaire l'emploi de *to* est celle de la négation du complément**.** D'après Mittwoch (1989 : 116-7) "*help* with a *to*-infinitive, (which differs from *help* + BI in that the referent of the subject does not have to be a direct participant in the action), permits a negated complement", à l'inverse de l'infinitif nu. Elle donne comme exemples :

*(104a) *I helped him not set the table.*

(104b) His faith helped him not to despair.

Tout d'abord, le choix du premier exemple est assez discutable, car en plus d'être agrammatical, il est surtout peu naturel. Alors que le fait de ne pas désespérer peut facilement être envisagé comme le résultat d'une aide, ne pas mettre la table paraît assez mal convenir. On dirait peut-être plus spontanément :

(104c) I helped him (to) avoid setting the table.

La comparaison entre les deux énoncés proposés par Mittwoch aurait été plus fructueuse si elle s'était davantage rapprochée d'une paire minimale, comme :

(104d) His friend helped him not to despair.

---

[1] Cet énoncé démontre également que la longueur extrême du GN intercalé entre *help* et son verbe subordonné ne suffit pas pour déclencher la présence de *to*. Les questions de longueur sont en effet assez secondaires, comme le montrent McEnery et Xiao (2005) dans leur étude sur BROWN, FROWN, LOB, FLOB, CPSA et BNC Spoken.

[2] M. Hundt, *English Mediopassive Constructions*, Rodopi, Amsterdam, 2006.

*(104e) *His friend helped him not despair*[1].

Mair (1995 : 270 n) fait la même observation et mentionne l'exemple :

*(105) * This helped me not lose my temper.*

avant de conclure : "this has nothing to do with the verb *help* itself but is a reflection of general properties of bare infinitive constructions". En effet, pour ces auteurs, à l'instar de Fiengo (1980 : 194) ou encore de Pullum (1982 : 197), le *to* qui précède l'infinitif fonctionne syntaxiquement comme un auxiliaire, équivalent d'un modal non fini, parce qu'il marque le lien prédicatif et donc qu'il sert de support à la négation, qu'il peut recevoir un accent contrastif :

*(106) A : I want them not to go. B: And I want them **to** go.*

et qu'il est compatible avec la reprise elliptique du groupe verbal :

(107) Please come, we all want you to (come).

Mair et Mittwoch comparent cette supposée contrainte à celle qui restreindrait l'emploi de *make* + NEG +infinitif nu :

*(108) This made me (*not) leave soon.*[2] (Mair, 1995 : 270 n)

Mittwoch, elle, cite la phrase suivante, en précisant qu'elle la considère agrammaticale

(109) Instinct made them not waste the peeling of the apple. (D.H. Lawrence, *The Rainbow*, 1915)

En fait, il est tout à fait possible de rencontrer la négation sans *to* après *make*. On la rencontre aussi bien dans des exemples assez anciens :

> *(110) [T]he unusual coldness that appeared in your looks and words […]* ***made*** *me not presume on a nearer address to ask what I now adventure …* (Evêque de Salisbury, 1673, cité dans *The History of the Sufferings of the Church of Scotland*, Robert Wodrow, 1829)
>
> *(111) [A]nd thus did he, for a Time, use a great and despotic Power, to let Unbelievers understand, that it was not Want of, but Superiority to all wordly Dominion, that* ***made*** *him not exert it.* (Richard Steele, *The Christian Hero*, 1755)

que tout au long des XIXe et XXe siècles :

> *(112) [I]t was more the fear of shame, than the love of virtue, which* ***made*** *me not break out into open licentiousness.* (*The Riches of God's Free Grace*, C. Cayley, 1863)
>
> *(113) Down inside of me was a feeling like fire in my stomach that* ***made*** *me not want to eat, and that made what I did eat go wrong.* (Harper's Magazine**,** 1900)
>
> *(114) As we have seen, these last may have made Jones a clever surgeon or engineer, but it was not these that* ***made*** *him not want his patient to die under his knife* (*Education and Reason* , R. F. Dearden *et al*., 1975)

[1] Nous suggérons d'effectuer des modifications minimales, mais l'incompatibilité plus importante observée en anglais britannique au milieu du XXe siècle entre forme sans *to* et sujet [- humain] nécessite de supprimer cette variable dans l'énoncé.

[2] Il precise "[t]he constraint is relaxed for some uses of *let*." (Mair, 1995 : 270 n)

ainsi qu'au XXIe siècle :

> *(115) When [you] came out and made it an illness not to be ashamed of, it made me stop pretending, it* ***made*** *me not be embarrassed about the idea of going on a walk* (*Lucky Man: A Memoir*, Michael J. Fox, 2003)

Un petit test rapide montre même que la version sans *to* après *make* quand le complément est négatif ne constitue pas une simple variante marginale tolérée, mais qu'elle représente au contraire la tendance dominante. Sur *Google book search*, on dénombre en effet 2 occurrences de "made him not to want" , contre 293 cas de "made him not want" ; pour "made him not to be", on trouve 40 occurrences, contre 79 sans *to* ; et pour "made him not to doubt", on en relève 4, contre 21 cas sans *to*. Cette supposée « propriété des infinitifs nus » n'est donc pas vérifiée pour *make*. Qu'en est-il de *help* ?

Pour *help*, cette contrainte n'en est plus une depuis quelques décennies seulement. Sur un échantillon d'un peu plus d'une centaine d'exemples contenant une négation du complément après *help*, collectés grâce à *Google book search*, qui s'échelonnent sur tout le XXe siècle, on compte 7 occurrences sans *to*, toutes récentes. Sur ces 7 occurrences, 4 datent des années 1990, 2 des années 1980, et le plus vieil exemple relevé date de 1971 :

> *(116) His aunt* ***helped*** *me not mind too much when he left.* (*Catholic World*, Paulist Fathers, 1971)

Cette construction reste marginale, puisqu'elle ne représente qu'environ 10 % des constructions avec un complément négatif relevées depuis 1970, mais une nouvelle brèche est ouverte pour permettre à la forme sans *to* de gagner encore plus de terrain. La plupart de ces exemples sont américains, mais on observe également des occurrences en anglais britannique, comme le prouvent les deux exemples suivants, extraits du BNC :

> *(117) The commentary should not interrupt or structure the child's play and the parent needs to resist the temptation to turn it into a teaching session. The parent can join in but playing in parallel alongside the child may* ***help*** *the parent* ***not*** *take over what the child is doing.* (Jo Douglas, *Behaviour Problems in Young Children*, 1992)

> *(118) Dear Lord God, help me,* ***help*** *me* ***not*** *become today a murderer and a ravisher.* (Marina Warner, *Indigo*, 1992)

Il est vrai que ces exemples sont rares, car si le locuteur a un doute sur leur recevabilité, il peut souvent inverser la polarité de l'infinitive à l'aide d'un antonyme. Ils sont tout de même bel et bien réels et signalent que l'infinitif nu est en train de priver *to* de son caractère unique. Ces exemples peuvent même être considérés comme un argument en faveur d'un statut de subordonnant pour *to*. En 2002, Huddleston et Pullum (2002 : 1185 *sq*.) sont revenus sur les propos de Pullum (1982), en expliquant que le statut de *to* en

anglais moderne oscille entre celui de verbe / auxiliaire et celui de subordonnant, mais qu'ils privilégient la deuxième hypothèse[1] Parmi les arguments pour le statut de complémenteur, ils mettent en avant son absence de sémantisme ("*To* has no meaning independently of the semantic properties of the infinitival complement construction as a whole", 2002 : 1185) et sa possible omission (comme *that*, mais avec plus de contraintes). En revanche, en guise de contre-arguments, ils mentionnent le fait que *to* n'est pas toujours le premier mot de la subordonnée :

(119a) She taught her children always to tell the truth.

et que, comme avec les auxiliaires, on observe certains phénomènes de *stranding* :

(120a) It is possible to beat the computer at 3-dimensional chess, but it is not easy to.

impossibles avec les complémenteurs :

*(120b) *It is possible that the computer made an error but it is not likely that.* (Pullum, 1982 : 190)

Ils ajoutent cependant que les phénomènes de *stranding* observés sont plus réduits dans le cas de *to* que pour les auxiliaires.

Enfin, on pourrait émettre des réserves sur l'argument mis en avant par la phrase (119a), car il est prouvé que l'interdiction de l'infinitif éclaté est un des mythes de la grammaire anglaise et qu'il n'a aucun fondement réel dans l'usage. Il est donc plus probable que la phrase (119a) soit réalisée sous la forme de (119b) :

(119b) She taught her children to always tell the truth.

Dans le même ordre d'idée, on observe actuellement une augmentation de l'emploi de *not* après *to* (Fitzmaurice, 2000) dans des phrases du type : *Traveling has also taught me to not take life too seriously*. *To* a donc bien ici la même place qu'un complémenteur. De plus, comme le rappellent Huddleston et Pullum (2002 : 1186-1187), l'emploi de *to* est bien sûr limité aux subordonnées et cette caractéristique est évidemment propre aux subordonnants et non aux verbes / auxiliaires.

Le fait que l'emploi de *to* ne soit pas nécessaire pour porter la négation après *help* et *make* tendrait donc à infirmer l'hypothèse selon laquelle *to* se comporte comme un auxiliaire.

5.4.2. Unique contrainte syntaxique résiduelle : *help* et la diathèse passive

La seule contrainte syntaxique qui entraîne obligatoirement encore aujourd'hui l'emploi de *to* est le recours à la diathèse passive.

[1] "The case for *to* being a VP subordinator is stronger." (Huddleston et Pullum, 2002 : 1185).

D'après Quirk *et al*, (1985 : 1205), *help* fait partie des verbes pour lesquels "the passive is of doubtful or limited acceptability". Ils illustrent ce point d'un exemple jugé « douteux » :

(120) ? We have been ***helped*** *to edit the script.*

Cette affirmation semble étrange, car il est tout à fait possible de trouver des occurrences de *help* au passif, tant américaines que britanniques :

(121) Further intelligence about the amazing Mr Humphrey Berkeley, who left the Conservative Party after bequeathing it an elective system for choosing its leaders, joined Labour, then moved on to the SDP, only to resign from it, too. He is now thought to have rejoined the Labour Party, and to have composed an 'open letter' to Neil Kinnock hinting that he should be ***helped*** *to find a suitable constituency.* (*The Guardian*, 1989, BNC)

(122) Beginning with a problem posed by experience, the student must then be ***helped*** *to gain command of data […]* (FROWN, cité par McEnery et Xiao)

Cependant, la faible fréquence du passif avec *help* est en effet notable. Plusieurs études (Svartvik, 1966 : 41[1] ; Francis et Kučera, 1982[2]) citées par Mair (1990) démontrent que les occurrences de verbes au passif représentent environ 10 % des cas, tandis qu'avec le verbe *help*, trois études sur des corpus différents (Andersson, 1985[3] ; Van Ek, 1966 ; Mair, 1990) montrent que ce chiffre tombe à 5 %. Il peut être intéressant de rappeler ici que le verbe *help* était originellement suivi d'un GN au datif (ou parfois au génitif en vieil anglais). Or, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les datifs ne pouvaient pas devenir sujets d'un verbe au passif (Los, 2005 : 249). En allemand (123a) et en islandais (123b), on observe d'ailleurs une situation assez particulière: le GN qui suit le verbe *aider* peut devenir le point de départ d'un énoncé et apparaître en position préverbale, mais il garde tout de même sa flexion de datif (Croft, 2000 : 123) [4] :

(123a) ***Ihm*** *wurde geholfen.*
HeDAT was helped

(123b) ***Honum*** *var hjálpað.*
HeDAT was helped

Quand le verbe *help* est au passif, comme l'indiquent Wierzbicka (1988 : 44) et Deléchelle (1998 : 122), *to* n'est pas omis. Cette particularité rappelle les verbes de

[1] J. Svartvik, *On Voice in the English Verb*, Mouton, La Haie, 1966.
[2] N. Francis, H. Kučera, *Frequency analysis of English usage: Lexicon and grammar*, Houghton Mifflin, Boston, 1982.
[3] E. Andersson, *On Verb Complementation in Written English*, CWK Gleerup, Malmö, 1985.
[4] En allemand, le pseudo-sujet de la phrase a un statut intermédiaire, car il ne remplit pas toutes les caractéristiques d'un sujet, tandis qu'en islandais, malgré sa marque casuelle, il est bel et bien sujet. Le datif a donc été réanalysé en objet, ce qui facilite la passivation.

perception, ainsi que *make*. Les verbes de perception au passif sont souvent assimilés à des comptes rendus factuels, plutôt qu'à de simples perceptions sensorielles ; *make* au passif, lui, est souvent comparé au sens de *force to*, car le sujet thématisé présente dans ce cas une plus grande résistance. D'après Khalifa (2004 : 179),

> « à l'actif, *make* régit des prédicats agentifs ou non agentifs (*he makes me laugh*) et sert aussi, par transfert métaphorique […] à exprimer des relations de type cause-effet, où aucun des actants n'est humain agentif (*the wind made the leaves rustle*). Or, au passif, seuls les actants agentifs peuvent passer en position sujet. On n'a pas **I was made to laugh* ni **the leaves were made to rustle* […]. La notion de relation intersubjective (de manipulation si l'on préfère) plutôt que de causalité, est donc soulignée dans la construction passive qui exige que les deux actants soient agentifs. »

On sait que le verbe *make* pouvait être suivi de *to* en anglais de la Renaissance, et que cette pratique a eu longtemps cours en Irlande :

> *(124a) And God **made** a wind **to** pass over the earth and the water asswaged* (Bible de 1611, énoncé cité par Khalifa, 2004 : 179)
>
> *(124b) And out of the ground **made** the Lord God **to** grow every tree that is pleasant to the sight, and good for food;* (Bible de 1611, énoncé cité par Khalifa, 2004 : 179)

L'évolution formelle de *help* partage donc des points communs avec *make* causatif. Cela est compréhensible lorsque l'on invoque le Principe de Complexité de Rohdenburg (2003) "the Complexity Principle […] predicts that more explicit novel constructions are first established in more complex environments and that more explicit recessive (or obsolescent) constructions survive longer in exactly the same types of context" (2003 : 205). On peut estimer que la voix passive, par sa nature minoritaire (10 % en moyenne, et même seulement 5 % des occurrences dans le cas de *help*) et son caractère marqué syntaxiquement, constitue une structure cognitivement plus complexe que la phrase active. Cela expliquerait donc que la construction avec l'infinitif complet, plus explicite, perdure dans ce contexte.

De plus, en ce qui concerne *help*, comme la personne aidée est thématisée au passif et que l'aidant passe au second plan, voire est complètement ignoré, il semble que l'on insiste plus sur l'incapacité du sujet à effectuer l'action seul. Cette difficulté et cette insistance sur l'aide nécessaire afin de réaliser l'action semblent rapprocher le complément d'un sens de but :

> *(125) He is now thought to have rejoined the Labour Party, and to have composed an 'open letter' to Neil Kinnock hinting that he should be **helped** in order to find a suitable constituency.*

La structure du français, d'ailleurs, va dans le même sens, comme semble l'indiquer l'opposition *à* / *pour* dans les phrases suivantes :

(126a) J'ai été aidée ***pour*** *nettoyer mes baies vitrées.*

*(126b) * J'ai été aidée* ***à*** *nettoyer mes baies vitrées.*

(126c) ?J'ai été aidée par ma sœur ***à*** *nettoyer mes baies vitrées.*

En (126c), la personne aidée n'est pas la seule à être mentionnée, l'accent mis sur la difficulté s'estompe et, avec lui, l'obligation stricte d'employer *pour*.

Notons tout de même qu'il n'est pas totalement impossible de trouver des énoncés avec *help* au passif sans *to* dans des textes publiés :

(127) He also threw himself in the profession of belletristic higher journalism, which at this period offered lucrative opportunities for his fluent pen. And he was ***helped*** *make his way in the literary world by his strikingly impressive physical appearance, crowned by a full head of golden hair.* (John Sutherland, *The Stanford Campanion to Victorian Fiction*, 1990)

(128) Air Corps veteran Walter Trojanowski was ***helped*** *get a job in a chemical laboratory pending plans to go to college in the fall.* (*The Budget Report of the State Board of Finance and Control*, 1945)

(129) No stranger to Mexico, Sol Lesser had been ***helped*** *make films there before* (Alfred Charles Richard, *Censorship and Hollywood's Hispanic Image*, 1993)

Avec *make*, la situation est claire : l'emploi de *to* est prohibé à l'actif et obligatoire au passif. En ce qui concerne *help*, la plus grande liberté d'emploi à l'actif induit un flou qui s'est étendu au passif, mais cet usage reste tout de même très marginal pour l'instant.

5.4.3. Tendance actuelle : rôle de l'*Aktionsart* du verbe régi par *help*

Comme nous venons de le montrer, il n'existe plus qu'un seul type de co-texte qui interdise pratiquement tout emploi de la base verbale nue, et les autres contraintes suggérées, comme celles de Mittwoch (1990 : 105) et de Fischer (1995 : 20), se révèlent erronées. Fischer élargit les remarques de Mittwoch à propos des verbes de perception à tous les verbes qui peuvent être suivis de la base verbale nue, et déclare : "verb complements which take a bare infinitive denote an event in the narrow sense, i.e. 'processes that culminate in end-point […] and achievements.' " On dénombre cependant de nombreux contre-exemples en anglais contemporain, comme :

(130) He helped me recover and ***helped*** *me stay sober.*[1]

(131) ***Help*** *me be a vegetarian with Jamie!*[2]

Toutefois, une observation minutieuse du BNC démontre que la contrainte indiquée par Mittwoch et Fischer a laissé place à une tendance, plus souple certes, mais bien réelle. En

[1] *www.thesoberlifestyle.com/.*
[2] *www.jamieoliver.com/.*

effet, alors que dans les années 1990 on recense en moyenne 60 % de formes sans *to* en anglais britannique, comme le signalent McEnery et Xiao, avant *be* ce chiffre passe à moins de 17 %, d'après notre étude du BNC. Il s'avérait donc intéressant de tester l'hypothèse selon laquelle des distinctions aspectuelles entre différents types de prédicats, comme celles définies par Vendler (1967), correspondaient à des différences d'emploi des deux types d'infinitif en anglais britannique.

Comme l'indique le tableau suivant, où cinq verbes incarnant des types de prédicats relativement représentatifs de chaque catégorie ont été choisis pour illustrer trois des quatre types de procès de Vendler, cette hypothèse est vérifiée. Bien sûr, aucune contrainte n'entraîne l'emploi obligatoire d'une forme aux dépens de l'autre, et, d'autre part, le cas des *activities* résiste à l'analyse[1], mais une tendance nette se dessine néanmoins.

Tableau 11. Pourcentage de *help* + Ø en fonction du type de verbe employé comme complément (BNC)

STATES : [+ statique] ; [- télique] ; [- ponctuel]				
BE	LIVE	HAVE (dynamique exclu)	STAY / REMAIN (moyenne)	KNOW
16,7 % (18/108)	**21,7 %** (5/23)	**29,1 %** (7/24)	**43,9 %** (18/41)	**46 %** (17/37)

ACCOMPLISHMENTS : [- statique] ; [+ télique] ; [- ponctuel]				
MAKE	IMPROVE	LEARN	BECOME	BUILD
50,2 % (260/518)	**54,8 %** (107/195)	**57 %** (53/93)	**57 %** (58/102)	**57,1 %** (56/98)

ACHIEVEMENTS : [- statique] ; [+ télique] ; [+ ponctuel]				
ACHIEVE	REACH	ACQUIRE	PASS	FIND
63 % (106/168)	**69,5 %** (32/46)	**68,1 %** (15/22)	**70 %** (14/20)	**70,6 %** (60/85)

[1] Si les *activities* résistent à l'analyse, c'est, semble-t-il, à cause de l'influence de *help*. En effet, ce verbe recteur modifie quelque peu ce type de prédicats en leur donnant une lecture proche de celle des *accomplishments*, car il introduit une notion de résultat, comparable à la télicité propre aux *accomplishments*.

Comme on le constate, les *states* tendent à être majoritairement précédés de *to*, les *accomplishments* apparaissent sous la forme d'une base verbale nue dans 50 à 57 % des cas, et les *achievements*, eux, sont plus massivement employés avec la forme sans *to*. Un test de χ^2 comparant la moyenne obtenue pour chacun des trois grands types de prédicats montre que le pourcentage de Ø après les *states* est significativement inférieur au pourcentage de Ø observé après les *accomplishments* ($p << 0{,}0001$). De même, la moyenne de la proportion de Ø après les *accomplishments* est significativement inférieure à celle que l'on obtient après les *achievements* ($p < 0{,}0001$).

Une partie de l'analyse de Duffley peut expliquer la différence notée entre le pourcentage de *to* avant les verbes d'*accomplishment* et avant les verbes d'*achievement*. En effet, il explique (1992 : 18) que *to* correspond à un "movement in time from a before-position to an after-position", et ajoute (1992 : 17) que "[the bare infinitive] evokes that which defines the end-point of the movement denoted by *to*." En d'autres termes, *to* + infinitif renvoie à un mouvement dans le temps suivi d'une borne, et est donc plus compatible avec un événement [+ télique] et [- ponctuel], tandis que l'infinitif nu correspond uniquement à la borne, c'est-à-dire à un prédicat ayant les traits [+ télique] et [+ ponctuel]. Il est donc compréhensible que le pourcentage de formes sans *to* soit moins élevé quand le prédicat désigne un processus et un résultat – c'est-à-dire dans le cas des *accomplishments* – que quand le procès désigne seulement le *telos*, comme avec les *achievements*.

Bien sûr, cette tendance, comme toutes les autres avant elle, n'est que transitoire et est vouée à disparaître, en même temps que l'infinitif complet après *help* à l'actif. Il est tout de même intéressant de constater que le sens de *to* continue de jouer un rôle important dans le choix de la forme employée en anglais britannique.

En résumé, les deux mécanismes que sont l'économie et l'iconicité jouent un rôle fondamental dans le changement linguistique. Comme ils peuvent opérer de façon contradictoire, il est impossible de deviner la direction du changement. Pour *help*, on observe que plusieurs motivations se sont succédé : on pourrait tout d'abord rattacher le principe de l'*Horror Aequi* à une considération d'ordre esthétique. Ensuite, l'omission de *to* s'est développée pour des raisons d'économie, car il ne jouait pas un rôle prépondérant sur le plan communicationnel. Puis, une réallocation sémantique s'est effectuée pour des raisons d'iconicité, car l'existence de deux formes distinctes était interprétée comme un

indice de leur non synonymie. Enfin, la forme sans *to* s'est généralisée pour des raisons pragmatiques, liées aux motivations stratégiques des publicitaires. La distinction sémantique n'étant plus pertinente, la raréfaction de la forme en *to* va s'intensifier, car elle n'a plus vraiment de raison d'être. Elle perdurera plus longtemps avec les prédicats [- ponctuels] pour des raisons imputables au reliquat de sémantisme que possède encore *to* aux yeux de certains locuteurs. Les seules poches de résistance qui subsisteront seront les co-textes cognitivement complexes qui sont toujours les derniers bastions d'une forme récessive plus explicite que la forme majoritaire.

Cette étude diachronique a permis de montrer qu'il était possible de concilier les différentes approches divergentes qui tentent de rendre compte de ce phénomène complexe. Ce n'est pas parce que le système est en pleine transition qu'il faut renoncer à chercher des explications sur le plan synchronique, mais, à l'inverse, des justifications synchroniques trop rigides se heurtent nécessairement à l'épreuve des faits et du corpus.

La deuxième moitié du XXe siècle a vu deux tendances importantes influer sur la langue. Tout d'abord, depuis la seconde guerre mondiale, l'anglais américain est peu à peu devenu la nouvelle norme linguistique et les conséquences lexicales et syntaxiques de ce bouleversement se font clairement sentir aujourd'hui, ainsi qu'en témoignent par exemple l'augmentation du nombre d'occurrences de *have + do* périphrastique et l'introduction du *colloquial preterite* ou du subjonctif mandatif en anglais britannique. Cette période a également vu s'accroître l'importance des médias et des techniques de communication à visée pragmatique, en particulier dans la publicité et la politique. Avec l'arrivée des médias de masse, la manipulation efficace du Verbe est devenue le premier pouvoir pour influencer le plus grand nombre. L'étude de la complémentation du verbe *help* montre comment ces deux tendances se combinent pour faire évoluer la norme linguistique, et prouve que l'étude d'un épiphénomène comme celui-là permet d'entrevoir les caractéristiques définitoires de l'anglais contemporain qui régissent son évolution.

CHAPITRE 6
COMPLÉMENTATION DE *HELP*
PROLONGEMENTS

Dans ce chapitre, nous proposons deux études dans le prolongement de l'analyse de l'alternance entre *help to* V et *help* Ø V. Avant d'aborder les questions relatives à la complémentation de la locution quasiment lexicalisée *can*(-ED) NEG *help,* il semble essentiel de se demander si l'omission généralisée de *to* a des conséquences sur le statut syntaxique du verbe *help*.

6.1. Conséquence linguistique sur le statut du verbe *help* : examen de l'hypothèse de grammaticalisation de *help*

6.1.1. Remarques préliminaires

6.1.1.1. Comportement syntaxique des auxiliaires

L'absence généralisée de *to*, comme avec les auxiliaires, peut nous inviter à estimer que *help* est en train de se grammaticaliser, comme le pense Mair (1995 ; 2002). Cette théorie est réfutée par McEnery et Xiao (2005), qui déclarent : "[w]e cannot find any evidence showing that sentences like [1a] are becoming acceptable. In contrast, though, *need* and *dare* can be used both as a main verb and as a modal auxiliary, and thus [1b] and [1c] are quite felicitous:

*[1 a] *Helped Mrs Arthur Goldberg sponsor the art gallery?*

[1 b] Do we need / dare to escape? (Duffley, 1992: 99)

[1 c] Need we / Dare we escape? (*ibid*) "

On pourrait bien sûr ajouter que *help* ne remplit aucune autre des *NICE properties*, telles que la possibilité de porter la négation :

*(2) *You helpn't me find the answer.*

de s'utiliser dans les *tags* :

*(3) *You help her find the answer, helpn't you?*

ou de servir de support pour l'emphase :

(4a) A: You didn't help me find the answer. *B: *I HELPED you.*

(4b) A: You didn't help me find the answer. *B: I DID help you.*

Help ne présente pas non plus de particularités propres aux auxiliaires modaux, telles que l'impossibilité d'apparaître à la forme BE + V-EN (5), BE + V-ING (6), l'incompatibilité avec l'infinitif (7), ou avec un autre modal[1] (8), ou avec un simple GN (9) :

(5a) He has helped me find the answer.

*(5b) *He has could find the answer.*

(6a) He was helping me find the answer.

*(6b) *He was canning find the answer.*

(7a) He wanted to help me find the answer.

*(7b) *He wanted to can find the answer.*

(8a) He must help me find the answer.

*(8b) *He must can find the answer.*

(9a) He helped the committee.

*(9b) *He can the answer.*

En termes génératives, *help*, à la différence des auxiliaires et des auxiliaires modaux, ne se place pas sous I mais sous GV. De plus, il faut ajouter que l'emploi obligatoire de l'infinitif nu en position de complément ne fait pas d'emblée du verbe recteur un auxiliaire, comme on le voit dans le cas des verbes de perception.

Bien sûr, cette première réfutation ne rend pas justice à la subtilité de l'analyse de Mair, mais elle constitue tout de même un premier argument.

Mair met en relation trois phénomènes qu'il a observés pour le verbe *help*, à savoir une augmentation de la fréquence d'emploi de *help*, l'apparition d'un nouveau sémantisme plus général et une augmentation de la fréquence d'emploi de l'infinitif nu. C'est en effet la conjonction de ces trois aspects qui permet de faire l'hypothèse d'une grammaticalisation de *help*. Bien que ces trois faits soient effectivement avérés, nous allons montrer, en testant plusieurs points de l'argumentation de Mair, que cette hypothèse soulève tout de même plusieurs objections.

6.1.1.2. Distribution comparable à celle d'une préposition ?

Mair (1995 : 266) cite Rohdenburg (1990 : 146-148[2]), qui montre que de nombreux verbes à l'infinitif "may function as quasi-prepositions […] in certain contexts" et mentionne l'exemple suivant :

[1] Les doubles modaux existent dans certaines variétés d'anglais.

[2] G. Rohdenburg, "Aspecte einer vergleichenden Typologie des Englischen und Deutschen", in C. Gnutzmann, *Kontrastive Linguistik*, Lang, Frankfurt, 1990, 133-152.

> *(10) David McCreary is coming on **to replace** Tommy Jackson. […coming on **for / instead of** Tommy Jackson]*

qu'il compare avec *help* :

> "A 'plan to help youngsters find jobs' is nothing more specific than a 'plan *for* them to find jobs'; and money used to 'help pay' for something is just money used *for* paying something. The specific contribution made by the verb is to express the idea that the expenditure or other effort involved are in partial rather than complete fulfilment of a task. […] **[T]he meaning conveyed by *help* (in such uses) has become so general that it is difficult to describe in lexical terms**.[1]" (Mair, 1995 : 265)

Il est pourtant possible d'exprimer cette notion lexicalement, comme le montrent les paraphrases suivantes :

(11a) A plan to enable youngsters to find jobs.

(11b) A plan to assist youngsters in finding jobs.

(11c) A plan to make it easier for youngsters to find jobs.

(12a) A loan to pay off part of a debt

(12b) A loan to facilitate paying off a debt

(12c) A loan to make it easier to pay off a debt

Il est donc tout à fait possible de trouver des équivalents lexicaux aux énoncés contenant *to help* que Mair mentionne. Par ailleurs, la possibilité de remplacer *to help* par une préposition ne fait pas d'emblée de lui un quasi-auxiliaire ; cela ne pourrait éventuellement faire de lui qu'une locution prépositionnelle en cours de grammaticalisation. De plus, la possibilité de remplacer un verbe par une préposition suffit-elle pour parler de grammaticalisation ? Si tel était le cas, cela signifierait que des verbes comme *get over* ou *write* sont en cours de grammaticalisation, ce qui semble contestable, malgré la possibilité d'avoir (13b) et (14b) :

*(13a) I've worked very hard **to write** this book.*

*(13b) I've worked very hard **on** this book.*

*(14a) He helped me **(to) get over** my addiction.*

*(14b) He helped me **with** my addiction.*

6.1.2. Augmentation de la fréquence d'emploi et décoloration sémantique

Un des arguments avancés par Mair concerne l'augmentation de la fréquence d'emploi de *help*. Il indique que les occurrences de *help* + infinitif (avec ou sans *to*) se sont multipliées au cours du XIXe siècle : "[f]rom the mid nineteenth century onwards [...] uses of *help* with infinitival complements start mushrooming" (2002 : 123). Il base son étude statistique sur la fréquence normalisée des citations contenant *help* dans l'*OED*.

[1] C'est nous qui soulignons.

Une observation personnelle indique la même tendance. En recherchant des occurrences de *help* + infinitif dans des romans du XVIIIe siècle, on est très frappé de constater que les cas de *help* + infinitif représentent moins de 10 % des occurrences totales de *help* dans la dizaine de romans observés, alors qu'ils sont bien plus fréquents aujourd'hui. Dans *Tristram Shandy* de Laurence Sterne (1759), par exemple, on recense huit cas de *cannot help* + V-ING, neuf occurrences de *help* + GP, de nombreux exemples de *help* + GN [+ humain], mais aucun cas de *help* + infinitif. Pour Mair, cette augmentation statistique implique nécessairement que le sémantisme du verbe est en train de se généraliser, caractéristique potentiellement liée à la grammaticalisation. D'après lui,

> "[t]he higher frequency of *help* is not due to the fact that it has ousted synonyms such as *support* or *aid*. Nor can the infinitives be said to have encroached on *that*-clauses, as these are rare in Old and Middle English and absent from the Early Modern period onwards[1]. **The only plausible explanation is that the meaning of *help* has broadened**[2], from 'somebody lends support to somebody else in performing some task' to a more general notion of contribute to / provide a favourable environment for.' "

Il semble indéniable que les propositions en *that* après *help* (cf. § 4.2.4.3.2.) étaient archaïques bien avant cette multiplication de *help* + infinitif. La conclusion qu'en tire Mair, cependant, se heurte à une objection. Si *help* + infinitif était si minoritaire à l'époque, ce n'est pas nécessairement parce que le sens du verbe était plus restreint, mais ce peut être également parce que d'autres structures équivalentes à *help* + infinitif, concurrençaient cette forme.

6.1.2.1. Diminution de la fréquence des synonymes de *help*

Dans sa remarque sur les concurrents de *help*, où il estime que "[t]he higher frequency of *help* is not due to the fact that it has ousted synonyms such as *support* or *aid*", Mair n'évoque pas du tout le verbe *assist*. Or il est bien synonyme de *help*, comme le suggèrent les quelques énoncés suivants, extraits de l'*Old Bailey* :

> *(15a) The Evidence which most affected the Prisoner only saw him **help to carry the Chest**; upon which the Jury found him Guilty of Felony, and acquitted him of the Burglary.* (1716)
>
> *(15b) It appeared that the prisoner got over the Prosecutor's Wall, and opening the Yard Door, let in Thomas Bennet (an Evidence) and the other two Labourers, who **assisted in carrying away several Baskets full of Slates**.* (1722)
>
> *(16a) After this a Woman came by, who said she would **help me to secure them**, and I went with her to St Luke's Head, and sent for the Watch* (1740)

[1] Les subordonnées en *that* + subjonctif et les infinitives en *to* se sont développées en parallèle : de subordonnées de but, elles sont devenues arguments de but, puis arguments classiques. Les subordonnées en *that* n'étaient pas plus rares que les infinitifs en vieil anglais. Dès les débuts du moyen anglais, elles ont commencé à être remplacées par des infinitives (Los, 2005 : 86 *sq*.).

[2] C'est nous qui soulignons.

(16b) [T]he mob thought we were quarrelling, till they saw the knife; Cording and another person ***assisted me in securing him****;* (1799)

Une observation précise du corpus de l'*Old Bailey* montre que la fréquence du verbe *assist* a bel et bien diminué au cours du XIXe siècle, comme l'indique le tableau suivant, qui présente la fréquence des formes non fléchies d'*assist* et de *help*[1] :

	Assist + (GN) (*in*) V-ING / (GN) *to* INF.	Verbe *help* + (GN) (*in*) V-ING / (GN) (*to*) INF.
1800-1810	**106**	**51**
1900-1910	**61**	**128**

Tableau 12. Fréquence des formes non fléchies d'*assist* et de *help* + (GN) (*in*) V-ING et + (GN) (*to*) INF sur deux décennies à un siècle d'écart. (*Old Bailey*)

La baisse de la fréquence du verbe *assist* constitue donc un premier élément qui a pu participer à l'augmentation de l'emploi de *help*.

On observe une deuxième tendance très nette concernant le verbe *assist* qui peut peut-être nous aider à saisir les raisons de cette diminution. Il s'agit, comme on le voit dans le tableau ci-dessous, d'une augmentation de la complémentation en (GN) *to* + infinitif aux dépens de (GN) (*in*) V-ING dans l'*Old Bailey* :

		(GN) *in* V-ING	**(GN) V-ING**	**(GN) *to* V**
Assist	**1800-1810**	93	1	12 (11,3 %)
	1900-1910	37	1	23 (37,7 %)
Assisted	**1800-1810**	152	0	11 (6,7 %)
	1900-1910	71	0	80 (53 %)
Assisting[2]	**1800-1810**	20	1	4 (16 %)
	1900-1910	7	0	14 (66,6 %)
MOYENNE	**1800-1810**	**90 %**	**0,7 %**	**9,2 %**
	1900-1910	**49,4 %**	**0,4 %**	**50,2 %**

Tableau 13. Répartition des différents types de complémentation complexe de *assist* (-ED / -ING) (*Old Bailey*)[3]

Cette tendance ne s'est pas concrétisée dans la langue standard actuelle, comme le suggèrent les échantillons suivants, extraits de *Google book search* :

[1] Un test de χ^2 indique une différence significative entre les deux périodes concernant les proportions d'*assist* et de *help* et prouve donc que l'on observe une diminution d'*assist* au profit de *help* ($p << 0,0001$).
[2] On précise à nouveau que la forme *assists* n'a pas été étudiée car elle est trop rare dans ce corpus narratif.
[3] L'évolution de la répartition des deux principaux types de complémentation entre le début du XIXe siècle et le début du XXe siècle est statistiquement très significative ($p << 0,0001$).

	Assist him in making	*Assist him (to) make*[1]	*Assist him in solving*	*Assist him (to) solve*	*Assist him in doing*	*Assist him (to) do*	*Assist him in working*	*Assist him (to) work*
1900-1949	684	463	232	25	609	364	310	53
1950-1999	693	402	284	34	612	357	240	60
2000-2009	600 **86 %**	97 **14 %**	60 **92,3 %**	5 **7,7 %**	214 **78,1 %**	60 **21,9 %**	56 **90,3 %**	6 **9,7 %**
MOYENNE SUR LA PERIODE 2000-2009, LES QUATRE VERBES CONFONDUS :								
***In* V-ING : 84,7 %**				**Infinitif : 15,3 %**				

Tableau 14. Aperçu de la répartition des différents types de complémentation complexe d'*assist*, basé sur la suite *assist him* + complément pour 4 verbes différents. (Source : *Google book search*)

On est ici bien loin des 50 % observés plus haut vers 1900 dans la langue courante[2]. Cela est peut-être dû à l'interdit jeté contre cette forme, qui est jugée non standard par des auteurs normatifs comme Partridge, par exemple, qui déclare : "*assist to (do something)* is incorrect for *assist in (doing)*. We help a person to do, we assist in the action" (1974 : 48).

Le complément du verbe *assist* était au départ purement nominal (nom déverbal) :

> *(17) Upon Tryal it was proved against him, that he had hid the Prisoner in his House, furnished him with a Horse and other riding materials in order to make his Escape, telling him upon his declaring he was in danger of being undone if he was discovered, that if he was not guilty of Treason or Murther, he would* ***assist him in his Escape***. (*Old Bailey*, 1686)

puis on a utilisé un gérondif [+ nominal] (avec un déterminant et un complément en GP) :

> *(18) A near neighbour […] perswaded him to go with him, and* ***assist him in the breaking and robbing of the said Mr. Grimshaw's House***. (*Old Bailey*, 1718)

Ce gérondif acquiert progressivement des caractéristiques verbales, comme l'indique l'exemple hybride suivant (avec un déterminant et un adjectif qualificatif, mais avec un vrai COD) :

> *(19) If any Person, after the 29th of June 1729, shall […]* ***assist in <u>the</u> <u>false</u> making, forging, or counterfeiting Ø any Deed, Will, Testament, Bond, Writing-Obligatory, Bill of Exchange***… (*Old Bailey*, 1733)

Une quinzaine d'années plus tard, la même loi est exprimée différemment et le complément d'*assist* est devenu strictement verbal (absence de déterminant, vrai COD et adverbe) :

> *(20) That from and after the 9th of June, 1729 "in case any Person shall falsely make, or counterfeit," or aid and* ***assist in Ø <u>falsely</u> making, forging, "or counterfeiting any Deed,***

[1] On relève quelques rares cas où *assist* est suivi d'un infinitif sans *to*, ce qui constitue vraisemblablement, rappelons-le, une intraférence sur *help*. Il est important de garder à l'esprit que tous les ouvrages d'où sont extraits ces énoncés ont été publiés. (1900-1950 : *assist him make* : 7 ; *assist him do* : 6 ; 1950-2000 : *assist him make* : 6 ; *assist him solve* : 2 ; *assist him do* : 7 ; *assist him work* : 3 ; 2000-2009 : *assist him make* : 2 ; *assist him solve* : 1 ; *assist him do* : 3 ; *assist him work* : 1)

[2] La supériorité numérique de *assist* + INF dans l'*Old Bailey* pour la période 1900-1910 par rapport à *assist* + INF dans *Google book search* pour la période 2000-2009 est hautement significative ($p << 0{,}0001$).

> ***Will, Bill of Exchange," Promissory Note, or any Acquittance, for "Money or Goods****, with an Intention to defraud" …* (*Old Bailey*, 1747)

Il est démontré qu'il existe un continuum allant du [+ nominal] au [+ verbal] qui distingue les différents types de nominalisées : les gérondives sont plus nominales que les infinitives, elles-mêmes moins verbales que les nominalisées en *that*. Dans son mouvement du [+ nominal] au [+verbal], il était donc logique que la complémentation du verbe *assist* évolue vers les infinitives. Comme l'emploi d'une infinitive après *assist* est plutôt limité à la langue non standard, c'est en toute logique que les locuteurs se sont tournés vers *help* et sa construction infinitive bien établie pour poursuivre le mouvement vers le [+ verbal] entamé avec *assist*. Contrairement à ce que dit Mair, le verbe *help* a donc bien partiellement évincé un de ses synonymes, à cause d'une tendance des compléments à aller vers plus de « verbalité »[1]. Cet élément a contribué au succès de *help* + infinitif, mais ne suffit pas totalement à l'expliquer. D'autres évolutions linguistiques ont certainement joué un rôle important.

Deux structures principales empiétaient sur le périmètre de *help* + infinitif : les structures avec *to* + GN et celles faisant intervenir un gérondif.

6.1.2.2. *Help* + *to* + GN :

Nous avons déjà mentionné plusieurs cas de *to* + GN. En voici quelques autres :

> *(21a) The Protector [told] him that if he would* ***help*** *him to the Sight of Mr. Howe, [...] he would then give his judgement.* (Calamy, *A Continuation of the Account of the Ministers*..., 1727)
>
> *(22a) There were the two Persons of the Kingdom the King was most obliged to, since they* ***helped*** *him to the Victory of Bosworth [...].* (M. Rapin de Thoyras, *History of England*, 1728)
>
> *(23a) He had teiz'd my Mother 500 times to* ***help*** *him to a Wife* (*Old Bailey*, 1725)
>
> *(24a) I should* ***help*** *you to success.* (Dickens, *Nicholas Nickelby*, 1839)

Les premiers exemples de cette structure, qui signifie « aider quelqu'un à obtenir ou atteindre quelque chose, fournir », datent de 1380 d'après l'*OED*. De ce sens provient celui de « servir de la nourriture à un repas », comme dans :

> *(25) Shall I* ***help*** *you to a piece of Veal?* (1e exemple de l'*OED* : G. Miege, *The Great French Dictionary,* 1688)

[1] Egan (2008 : 143) observe un développement similaire avec le verbe *prefer*. Quand il est apparu en anglais, il était suivi d'un complément nominal, puis, dans un deuxième temps, il a été complété par une nominalisée gérondive. Ce n'est qu'au XIXe siècle que la complémentation infinitive s'est implantée après ce verbe. De surcroît, la rareté des gérondives compléments avec un sujet exprimé sous la forme d'un déterminant possessif ou d'un génitif en anglais contemporain témoigne de la plus grande « verbalité » de ces constituants.

Ce nouveau sens plus restreint apparaît à la fin du XVIIe siècle et a certainement participé à la diminution de cette structure, remplacée le plus souvent par *help* + infinitif.

Les tableaux suivants (Tabl. 15 et 16) présentent la répartition entre *help to* GN et *help* + infinitif dans l'*Old Bailey*[1] sur deux périodes distinctes.

		Help (-ED/-EN/-S/-ING) + TO + GN (hormis purement directionnel)	*Help* (-ED/-EN/-S/-ING) + infinitif
1700-1710	Nombres absolus :	5	3
	Pourcentages :	62,5 %	37,5 %
1711-1720	Nombres absolus :	23	23
	Pourcentages :	50 %	50 %
1721-1730	Nombres absolus :	39	19
	Pourcentages :	67 %	33 %
1731-1740	Nombres absolus :	63	45
	Pourcentages :	58 %	42 %
1741-1750	Nombres absolus :	53	66
	Pourcentages :	44,5 %	55,5 %
MOYENNE SUR LA PÉRIODE :		54 %	46 %

Tableau 15. Répartition entre *help TO* GN et *help* + infinitif entre 1700 et 1750. *Old Bailey*

		Help (-ED/-EN/-S/-ING) + TO + GN (hormis purement directionnel)	*Help* (-ED/-EN/-S/-ING) + infinitif
1800-1810	Nombres absolus :	11	155
	Pourcentages :	6,6 %	93,4 %
1811-1820	Nombres absolus :	15	123
	Pourcentages :	10,8 %	89,2 %
1821-1830	Nombres absolus :	11	226
	Pourcentages :	4,6 %	95,4 %
1831-1840	Nombres absolus :	12	303
	Pourcentages :	3,8 %	96,2 %
MOYENNE SUR LA PÉRIODE		5,7 %	94,3 %

Tableau 16. Répartition entre *help TO* GN et *help* + infinitif entre 1800 et 1840. *Old Bailey*

[1] L'augmentation numérique observée est due à une importance accrue des données de l'*Old Bailey*. Le système judiciaire de Londres et par conséquent les archives de ses tribunaux se sont grandement développés entre ses débuts en 1674 et sa clôture en 1913. Ce sont donc plus les pourcentages obtenus que les chiffres absolus qui sont pertinents pour notre analyse.

Parallèlement, les chiffres montrent que le sens de « (se) servir » s'est développé aux dépens du *help* TO + GN prototypique, comme le suggère le tableau suivant (Tabl. 17).

La comparaison entre ces trois tableaux permet tout d'abord d'observer l'avancée du sémantisme « (se) servir (principalement de la nourriture) ». Ce sens, qui provient directement du sens originel proche de celui de « fournir », est apparu progressivement.

		Help to GN prototypique	*Help to* GN (se) servir
1800-1810	Nombres absolus :	9	2
	Pourcentages	82 %	18 %
1811-1820	Nombres absolus :	10	5
	Pourcentages	66,6 %	33,3 %
1821-1830	Nombres absolus :	7	4
	Pourcentages	63,6 %	36,4 %
1831-1840	Nombres absolus :	6	6
	Pourcentages	50 %	50 %

Tableau 17. Répartition sémantique de *help* + *to* + GN entre le sens prototypique et le sens de (se) servir (Source : *Old Bailey*)

Inexistant dans le corpus de l'*Old Bailey* sur la période 1700-1750, le sens de « se servir » se développe graduellement jusqu'à représenter 50 % des cas de *help* + GN[1] entre 1830 et 1840. La deuxième conclusion que l'on peut faire de la comparaison de ces tableaux est la forte régression de la structure *help to* GN. Sur la période 1700-1750, on observe en effet que 54 % des cas de *help* sont suivis de *to* GN[2]. Ce pourcentage passe à moins de 6 sur la période 1800-1840[2]. C'est donc une régression très forte que l'on observe, qui est hautement significative ($p << 0{,}0001$). Il semble logique de penser que tout ou partie des emplois de *help to* + GN ont été graduellement pris en charge par la structure *help* + infinitif. On peut donc comprendre que l'augmentation de l'emploi de cette structure n'est pas corrélée avec un élargissement sémantique du verbe *help*.

[1] Les résultats obtenus pour *help to* GN sont très peu nombreux sur la période 1800-1840. C'est donc avec certaines réserves que l'on doit mentionner l'avancée observée pour le pourcentage du sémantisme « (se) servir ». Cependant, avec le recul sur la langue d'alors dont nous disposons aujourd'hui, nous pouvons avec certitude évoquer la régression de la structure *help to* GN dans un sémantisme autre que « (se) servir (principalement de la nourriture) », aboutissant aujourd'hui à sa quasi-disparition, hormis dans son emploi directionnel.

[2] Hormis les cas purement directionnels, comme :
(i) Who helped him to bed? (*OB*, 1771)

On passe en effet de 53 occurrences de *help* + *to* + GN sur 1741-1750 à seulement 11 sur une période équivalente 60 ans plus tard et, de surcroît, nous estimons que la taille du corpus a augmenté entre temps[1]. Si l'on adapte la fréquence de *help* entre 1741 et 1750 à la taille du corpus de 1800-1810, on obtient : 66 x 2,5 = 165. Ce chiffre est proche du résultat observé pour 1800-1810, à savoir 155. Ce n'est donc pas *help* + infinitif qui a augmenté dans la langue orale pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle, mais bien *help* + *to* + GN qui a baissé. Cette diminution a été par la suite partiellement compensée par un recours accru à *help* + infinitif. En effet, les structures mentionnées de (21a) à (24a) peuvent être paraphrasées par les suivantes :

(21b) The Protector told him that if he would ***help*** *him* <u>*to see / meet*</u> *Mr. Howe, he would then give his judgement.*

(22b) There were the two Persons of the Kingdom the King was most obliged to, since they ***helped*** *him* <u>*to win*</u> *at Bosworth.*

(23b) He had teiz'd my Mother 500 times to ***help*** *him* <u>*to find*</u> *a Wife.*

(24b) I should ***help*** *you* <u>*to succeed*</u>*.*

On peut en outre comparer avec profit les énoncés (25a) et (25b) avec l'énoncé (25c), prononcés respectivement à 140 et 180 ans d'écart :

(25a) The Prisoner said in his Defence, that he enquiring of a Baker's Man for Business, he promised to ***help*** *him* <u>*to a Place*</u> (*Old Bailey*, 1717)

(25b) Blee told him he could ***help*** *him* <u>*to a job*</u> *at Tottenham* (*Old Bailey*, 1756)

(25c) The RECORDER suggested that Mr. Wheatley might ***help*** *him* <u>*to find work*</u> (*Old Bailey*, 1896)

6.1.2.3. *Help* + V-ING

6.1.2.3.1. L'avènement de *Help* + V-ING

La deuxième structure concurrente est celle en *help* + V-ING avec ou sans déterminant. Comme on le voit dans le tableau suivant, obtenu à partir des données de

[1] Pour faire une estimation de l'évolution de la taille du corpus entre ces deux périodes, il a semblé judicieux de sélectionner une dizaine de lexèmes courants et de comparer leur fréquence entre les deux décennies :

	crime	*robbery*	*prosecutor*	*death*	*wounded*	*stolen*	*load*	*work*	*man*	*woman*	*said*	*robbed*
1741-50	117	383	677	635	42	264	60	408	1329	897	2331	462
1800-10	218	545	2279	904	47	814	169	1656	4318	2104	6355	1121
Augmentation	**x1,86**	**x1,42**	**x3,36**	**x1,42**	**x1,12**	**x3**	**x2,8**	**x4**	**x3,24**	**x2,34**	**x2,72**	**x2,42**
MOYENNE DE L'AUGMENTATION À PARTIR DE CET ÉCHANTILLONNAGE LEXICAL : ≈ 2,5												

l'*Old Bailey*, cette structure se répand en anglais moderne aux dépens de son équivalent sémantique *can*(-ED) NEG *help* + GN[1].

		Can(-ED) NEG *help* + GN (hormis *it*)	*Can*(-ED) NEG *help* V-ING
1700-1750	Nombres absolus :	12	17
	Pourcentages :	41 %	59 %
1800-1840	Nombres absolus :	8	48
	Pourcentages :	14,3 %	85,7 %

Tableau 18. Répartition entre *can*(-ED) NEG *help* + GN et *can*(-ED) NEG *help* V-ING aux XVIIIe et XIXe siècles. (Source *Old Bailey*)

À nouveau, on observe que les compléments étaient à l'origine [+ nominaux], comme dans :

(26a) This is because they call me a Molly, and say I am more like a Woman than a Man, and how can I ***help*** *my Face?* (*Old Bailey*, 1738)

La formule *I can't help my face* se dirait plutôt aujourd'hui :

(26b) I can't help looking the way I do.

Les sens d'aider et d'empêcher pouvaient tous deux s'exprimer par le truchement d'une gérondive. On recense par exemple des cas de *help* dans le sens d'aider + (déterminant) gérondive depuis le début de l'anglais moderne primitif :

(27) Myrtles are [...] verye profitable to ***helpe*** *the restoring of broken bones,* (Lanfranco of Milan, *Chirurgia*, 1565)

(28) What reverses may attend the remainder is in the hand of Providence; but, if they arrive, the reflection on past happiness enjoy'd ought to ***help*** *his bearing them with more resignation.* (Benjamin Franklin, *Autobiography*, 1784)

Cette structure est très ambiguë car le sens d'empêcher est lui aussi souvent suivi d'une gérondive. On a donc une concurrence de deux structures identiques au sens diamétralement opposé (favoriser et empêcher). Certains énoncés, extraits des guides médicaux de l'*Early Modern English Dictionaries Database*, nous permettent de comprendre comment ce nouveau sens est apparu. Du sens d'« aider, faciliter, favoriser », comme dans :

(27) Myrtles are [...] verye profitable to ***helpe*** *the restoring of broken bones,* (Lanfranco of Milan, *Chirurgia*, 1565)

[1] L'évolution observée entre les deux périodes est statistiquement significative (p=0,0052).

on a peu à peu glissé vers le sémantisme de « soulager, guérir », comme l'indiquent l'emploi de *swage* (*assuage*) en (29) et la syntaxe en (30) :

> *(29) If it be strened, it* ***helpeth*** *and swageth the sores in a mannes mouthe* (Anonyme, *Banckes's Herbal*, 1525)

> *(30) [This herb] shall* ***helpe*** *hym* ***of*** *the yelowe euyll.* (Anonyme, *Banckes's Herbal*, 1525)

La préposition *of* montre clairement que la permutation avec le verbe *cure* est possible.

Le sens de guérir est également clair dans l'exemple (31). Dans cette phrase, on remarque que *help* a pour sujet non pas le médicament, mais l'organe malade et qu'il acquiert ainsi un sens passif, dans un emploi de type ergatif :

> *(31) Mederi vulneribus. Cicero. It* ***helpeth****, or is medicinable, it cureth.* (John Baret, *An Alveary or Triple Dictionary, in English, Latin, and French*, 1574)

Du sens de guérir dérive la forme passive *It can't be helped*, signifiant *It can't be remedied*.

On comprend aisément que dans le domaine médical les notions de guérison, de protection et de prévention puissent s'interpénétrer et se confondre. Par exemple, dans la phrase suivante :

> *(32) The floures of Lavander [...] mixed with Cinnamon, Nutmegs, and Cloves, made into pouder, and given to drinke in the distilled water thereof, doth* ***helpe*** *the panting and passion of the heart.* (Thomas Johnson, *The Herbal or General History of Plants*, 1633)

on peut penser que ce remède, qui soulage les palpitations et l'essoufflement, peut être également utilisé pour empêcher que de tels symptômes ne se déclenchent. En effet, rien dans la structure de la phrase ne précise explicitement si ce breuvage est bu pour prévenir ces désagréments ou bien, au contraire, après coup, pour les guérir.

De même, dans la phrase (33), on peut penser en toute logique que le sérum anti-venin est utilisé pour ses vertus curatives après la morsure de serpent, mais la préposition employée (*against*) peut faire glisser l'interprétation vers le sens de protéger, en prévention, contre lesdites morsures :

> *(33) It* ***helpeth against*** *the bitings of any venomous beast, either taken in drinke, or outwardly applied.* (Thomas Johnson, *The Herbal or General History of Plants*, 1633)

Enfin, la structure passive *It can't be helped*, avec ce nouveau sens de « prévenir / empêcher », est adaptée à l'actif et devient *I can't help it*. Le diagramme suivant (Fig. 10) résume les glissements sémantiques successifs qui ont abouti à la notion d'empêchement.

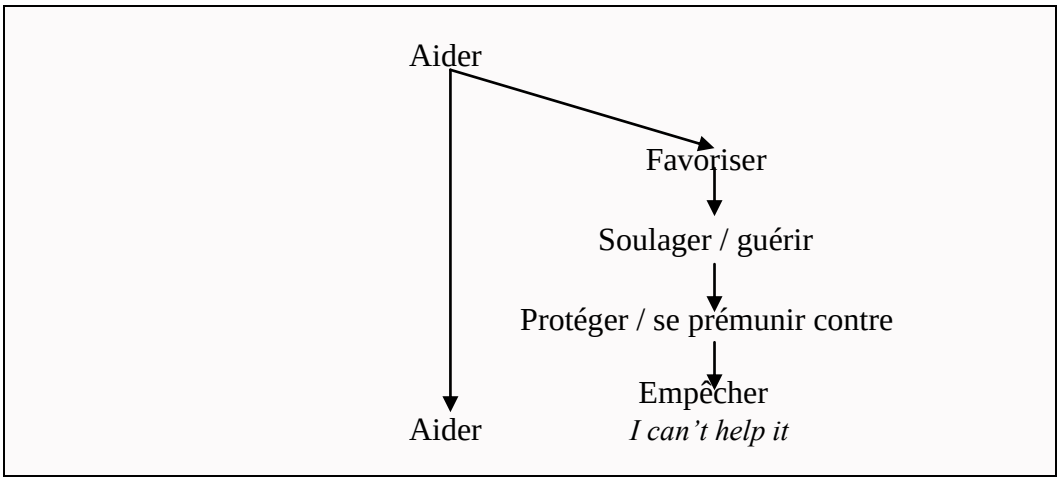


Figure 10. Glissements sémantiques successifs expliquant le passage d'aider à empêcher

La structure accompagnant le sémantisme d'empêcher a mis un certain temps à se fixer.

6.1.2.3.2. Processus de fixation

On peut considérer que cette locution verbale (considérée également comme un idiome[1]) a subi une lexicalisation partielle, car son sens n'est plus déductible de la somme de ses parties (« ne pas pouvoir aider *x* » *vs.* « ne pas pouvoir s'empêcher de *x* »). De plus, on peut aujourd'hui parler de colligation pour la structure *can*(-ED) NEG *help*, dans la mesure où ce terme « se définit par la relation régulière observée dans les énoncés, entre une unité lexicale particulière et une catégorie grammaticale » (Legallois, 2008).

Le processus de fixation de la structure qui accompagne ce sémantisme s'est effectué de façon graduelle en ce qui concerne la forme du complément du verbe, sa polarité et sa co-occurrence avec la notion de capacité.

Actuellement, le choix du COD de *help* dans cette structure est normalement limité à un gérondif ou à *it*[2]. Ce n'était pas le cas au XVIIIe siècle, où l'on pouvait rencontrer des GN de toutes sortes :

> *(34) I confest my Cruelty towards my Wife, who is a Woman to good for me, but I was at first forced to forsake her for Debt, and go to Sea; I hope in God none will reflect on her, or my poor Innocent Children, who could not* ***help*** *my sad Passion, and more sad Death.* (*Old Bailey*, lettre, 1722)

[1] La locution *can*(-ED) NEG *help* est par exemple incluse dans le *American Heritage Dictionary of Idioms*, de C. Ammer (Houghton Mifflin Company, Boston, 1997)

[2] On trouve cependant aujourd'hui encore des GN autres que *it* après *can*(*-ED*) + NEG. + *help*, comme dans :
(i) As I stood and gazed at the now empty slit trenches, I couldn't ***help*** *a sinking feeling in my stomach as I pictured in my mind those who had occupied the trenches in this orchard, those who had been killed or seriously wounded.* (BNC)
ou des relatives avec antécédent intégré :
(ii) I cannot ***help*** *what I am.* (BNC)
mais ces cas de figure sont rares.

(35) This is because they call me a Molly, and say I am more like a Woman than a Man, and how can I ***help*** *my Face?* (*Old Bailey*, 1738)

(36) I have [...] followed pretty much the form you have prescribed for me, in the letter to Mrs. Jervis; and the alterations I have made (for I could not ***help*** *a few) are of such a nature, as, though they shew my concern a little, yet must answer the end you are pleased to say you propose by this letter*. (Richardson, *Pamela* 1740)

(37) I do not believe the prisoner could ***help*** *the accident—he was going at a slow walk, and was perfectly sober—I attribute no blame to him at all.* (*Old Bailey*, 1834)

Aujourd'hui, le verbe *help* au sens d'empêcher apparaît prototypiquement à la forme négative, comme l'indique de Beaugrande (2008)[1], qui ne trouve aucune occurrence affirmative dans son corpus. Cela dit, à l'origine, on pouvait l'employer sans la notion de capacité et / ou sans négation :

(38) One thing there is […] which I fear will touch me; but I shall ***help*** *it, I hope.* (Pepys, *Diary*, 1668)

(39) This is very hard, sir, said I; but I must say, you shall not [see my journal], if I can help it. [He] said, Well said, my pretty Pamela, if you can help it! But I will not let you ***help*** *it.* (Richardson, *Pamela*, 1740)

Parallèlement, on voit arriver des structures, toujours sans *can* + NEG, mais qui contiennent l'idée de capacité et de négation :

(40) This was a heavy piece of news to my nephew, but there was no way to ***help*** *it but to comply; so, in short, he went on board the ship again, and satisfied the men that his uncle had yielded to their importunity, and had sent for his goods from on board the ship;* (Defoe, *Robinson Crusoe*, 1719)

(41) [T]he Prisoner did confess that her Master was the Father of it, and said that it dropt from her at the Vault […]. The Prisoner deny'd the Fact, as to the Murther of the Child, and said, that she knew not that she was so near her Time and that it dropp'd from her at the Vault, when uncapable to ***help*** *it. Upon a full Hearing of the Matter, the Jury acquitted her.* (*Old Bailey*, 1729)

(42) ...to say all in a word, he doats upon you; and I begin to see it is not in his power to ***help*** *it.* (Richardson, *Pamela*, 1740)

On peut être amené à faire précéder *help* de *can't* ou *couldn't* tout en voulant conserver le sens premier de ce verbe. Par conséquent, pendant la période nécessaire à une certaine fixation de la structure correspondant au sens d'empêcher, les ambiguïtés ont pu être évitées grâce à un emploi accru de *help* + infinitif.

Par exemple, pendant ces temps de flottements structurels, l'extrait suivant était ambigu :

(43a) My sister could not help their coming there.

S'agissait-il du sens d'aider / favoriser ou du sens inverse, celui d'empêcher ?

[1] www.beaugrande.com/UPLOADGRAMMARFIVE%20ONE%20NEWER.htm (consulté le 2/07/2009).

(43b) My sister could not facilitate their coming there.

(43c) My sister could not prevent them from coming there.

Les flottements sont tellement marqués que des auteurs pourtant réputés, comme Jane Austen, sont amenés à employer une syntaxe hybride mêlant une des constructions du verbe aider et le sémantisme d'empêcher :

> *(44) Elizabeth was prepared to see him in his glory; and she could not **help in** fancying that in displaying the good proportion of the room, its aspect and its furniture, he addressed himself particularly to her, as if wishing to make her feel what she had lost in refusing him.* (Jane Austen, *Pride and Prejudice*, chap. 38)

Si le nombre de *help* + infinitif s'est multiplié au cours du XIXe siècle, ce n'est donc pas parce que son sémantisme s'est élargi, mais parce que les formes concurrentes ont perdu de l'influence.

6.1.3. *Help* : un causatif à part entière ?

Mair pense que l'augmentation de la fréquence de *help* + infinitive est due à une généralisation de son sens qui le rapprocherait de *make* et en ferait un opérateur de causativité. Nous avons montré que cette augmentation est attribuable à d'autres facteurs, tels que la diminution d'emploi du verbe *assist* et le flottement structurel qui a régné pendant un certain temps entre les sémantismes d'aider, de (se) servir et d'empêcher. Mais, comme nous le montrerons plus loin, Mair a raison quand il constate un généralisation du sens de *help*. Cependant, l'élargissement sémantique à lui seul est-il un critère de grammaticalisation ? Le verbe *contribuer*, par exemple, signifiait à l'origine apporter une contribution financière, son sens s'est élargi à quelque chose d'aussi « général et abstrait » que ce nouveau sens de *help*. Dirait-on pour autant qu'il est grammaticalisé ?

6.1.3.1. Les structures causatives

Deux façons différentes d'appréhender la causation se distinguent. La définition large associe la causation à un type de verbes nombreux, entrant dans la catégorie des procès dynamiques (Talmy, 2000 ; Jackendoff, 1990 : 133). Ce qui rassemble tous ces types de prédicats différents, c'est la présence d'une interaction entre deux protagonistes suivie d'un effet (comme avec les verbes *prevent, allow,* etc.) et non plus la nécessité d'avoir un agent causateur qui fait effectuer une action à un agent causativé. Dans ce cadre théorique, *help* est considéré comme un verbe causatif et cela ne peut pas être remis en question.

Jackendoff (1990 : 134) indique notamment qu'avec le verbe *help* le second argument est affecté de façon positive (AFF^+) et qu'il a donc le rôle de bénéficiaire.

Quand on adopte une version plus classique de la causation, on considérera que *help* n'est prototypiquement pas un verbe causatif car l'agent S_1 n'est en général pas à l'origine de l'action, et qu'il n'est nulle question de pression, voire de coercition. Cependant, les choses sont plus complexes que cela.

6.1.3.2. Permutabilité avec *make* : la chaîne causateur-causativé-procès à l'infinitif

Reprenons les quelques exemples mentionnés au tout début de cette étude et illustrant les différents types de contrôle qui interviennent avec le verbe *help* :

(45a) He helped me to carry the sofa.

(45b) He made me carry the sofa.

(46a) Cyrano helped Christian to find the right words to seduce Roxane.

(46b) Cyrano made Christian find the right words to seduce Roxane.

Le sens de chaque binôme est très différent. Avec *make* causatif, il s'agit obligatoirement d'un cas de contrôle objet. On ne peut pas avoir de contrôle partagé, comme en (45a), ou de contrôle sujet qui est, on le rappelle, un cas classique avec *help* malgré les apparences. Pour la situation avec Cyrano et Christian, la version causative serait plutôt :

(46c) Christian made Cyrano find the right words (to seduce Roxane).

parce que le causateur est l'agent qui donne l'impulsion à l'action et que c'est Christian qui demande à Cyrano d'agir. En (46a), on ne dit pas qui est à l'origine du procès mais on sait que Christian en est le bénéficiaire. On a donc une dissociation possible entre origine / agent causateur et bénéficiaire. Avec *make* (46b), on ne dit pas qui va bénéficier de l'action, mais on infère, dans la mesure où c'est Christian qui en est à l'origine, qu'il en bénéficiera également.

Dans :

(45a) He helped me to carry the sofa.

on ne sait pas qui est l'instigateur du procès complexe. Y a-t-il une demande de la part du $porteur_1$ d'être aidé ou bien le $porteur_2$ propose-t-il son aide spontanément ? La paraphrase par *make* oblige de poser le $porteur_1$ comme agent causateur :

(45c) He made me carry the sofa with him.

Seul le cas suivant est réellement paraphrasable par *make* :

(47a) He helped me to realize that I wasn't free.

(47b) He made me realize that I wasn't free.

Ici, l'instigateur est l'agent aidant et son action permet à la personne aidée d'obtenir un résultat qui constitue de fait pour l'aidé un bénéfice. Dans le cas de *help*, on a une dissociation entre l'instigateur et le bénéficiaire, qui n'est pas de mise avec *make*.

6.1.3.3. *Help* et le bénéfice

Mair a raison, cependant, quand il indique que *help* a acquis un sens plus général, comparable à celui de contribuer, dans les exemples suivants :

> *(48) Nor have they eliminated the unburned hydrocarbons which* ***help*** *produce the smog that blankets such a motor-ridden conurbation as Los Angeles.*
>
> *(49) Negro cabbie John W. Smith, whose arrest for tailgating a police car [...]* ***helped*** *spark five days of rioting [...], was found guilty of assaulting a policeman.* (cités par Mair, 1995 : 125)

"Examples [48] and [49] feature negative effects – smog and rioting – which are not compatible with the core semantics of *help*." (Mair, 1995 : 126)

On trouve en effet des cas où le résultat provoqué est négatif : il ne s'agit donc pas du sens propre de *help*. Deléchelle (1998) a également travaillé sur ce type d'exemples, dans lesquels il ne se trouve pas de GN intercalé entre *help* et le verbe à l'infinitif. Nous observons que ce genre d'occurrences existe avec ou sans *to* :

> *(50) But the rising cost of imported oil* ***helped*** *produce deficits in the US…* (*The World Book Encyclopedia*, World Book Inc, 1993)
>
> *(51) Overhunting by Ptolemaic hunting expeditions could have* ***helped*** *produce the bleak situation attested in early Roman period sources such as Pliny the Elder…* (*Topoi Orient-Occident*, 1996)
>
> *(52) But there is a second way in which the cultural left has* ***helped*** *to produce 9/11.* (Dinesh D'Souza, *The Enemy at Home: The Cultural Left and Its Responsibility for 9/11*, 2008)
>
> *(53) US investments in Mexican agriculture* ***helped*** *to produce economic conditions that encouraged rebellion;* (Curtis Marez, *Drug wars: the political economy of narcotics*, 2004)
>
> *(54) This alone would have created serious problems for Frelimo, but three other factors* ***helped*** *to create an emergency situation.* (Malyn Newitt, *A History of Mozambique*, 1995)

On a là un verbe qui traduit la participation du sujet au procès. Dans ces exemples, sans GN postverbal, la causation n'est pas directement exprimée par *help*, mais par la jonction de *help* et des verbes d'apparition *produce*, *create* ou *spark*. Il est cependant possible de rencontrer des cas où l'infinitive ne dénote pas un bénéfice et où le verbe n'a pas un sens inhérent d'apparition :

> *(55) If the news is really not so bad, why hasn't the government said so? Partly because for the past year the finance minister, Leszek Balcerowicz, and the former prime minister, Tadeusz Mazowiecki, stuck to a policy of preparing the nation for the worst. The current government wants to change this approach, which* ***helped*** *Mr Mazowiecki lose last month's presidential election.* (BNC)

Toutefois, il semble intéressant d'effectuer une recherche sur corpus, pour voir si le verbe *help* peut vraiment être considéré comme un causatif à part entière. Pour cela, le BNC a été utilisé pour tester la compatibilité entre le verbe *help* (sous toutes ses formes) et une cinquantaine de verbes. Les verbes sélectionnés sont de différents types : des verbes très négatifs (*suffer, ache, jeopardize, sin*, etc.), des verbes à connotation négative (*blurt (out), lag, snigger*, etc.), des verbes faisant partie du domaine de l'échec (*flunk, blunder, fail, lose*), des verbes plutôt neutres (*hesitate, waver*, etc.), ainsi que des verbes dénotant une action physique involontaire (*cry, flinch, wince, fall, stumble blush, fumble, spill, freak (out), sneeze, hiccough / hiccup, yawn, faint, shudder, shriek, shrivel, snivel, cough, sweat, sob, whimper, shout, yell, yelp, scream*, etc.). On ne relève que cinq occurrences où *help* n'a pas son sens premier (un avec *fail* et quatre avec *lose*). Par ailleurs, une étude sur le corpus extrêmement conséquent qu'offre le moteur de recherche *Google* a été menée. Nous avons comparé les résultats obtenus pour les formules suivantes : {*made, helped*} *me* (*to*) + *ache / make mistakes / suffer / faint* et *fail*. Le verbe *lose* n'a pas été étudié car un grand pourcentage de prédicats en *lose* sont en fait vus positivement (comme *lose weight*), ce qui rend la recherche difficilement faisable. Les résultats obtenus apparaissent dans le tableau suivant (Tabl. 19).

	Made me + V	*Helped me + to* + V	*Helped me* + V
ache	17 500	0	0
make mistakes	7 460	0	0
suffer	56 500	7	8
faint	18 400	0	1
fail	5 660	7	261

Tableau 19. Compatibilité entre *help* et cinq verbes au sémantisme négatif (Source : *Google*)

Pour ce qui est de *suffer*, tous les cas sauf un sont vus positivement, comme :

> *(56a) It perhaps wasn't anything big to you, but those after-work mini-lectures helped keep me involved with the paper and, ultimately,* ***helped*** *me* <u>*suffer*</u> *through my internship*[1].

> *(56b) These thoughts* ***helped*** *me to* <u>*suffer*</u> *in silence while the blood still trickled over my neck and dripped upon the stone floor.*[2]

Un seul exemple est négatif, mais il est provient clairement d'un non natif :

> *(56c) She not only* ***helped*** *me* <u>*suffer*</u>*, she pushed me, for her own entertainment, and took me as a "project" – her own words.*[3]

[1] www.billspeak.com/wog/2006/09/bills-brief-but-big-impact-on-my-life.html (consulté le 05/06/2008).
[2] www.worldwideschool.org/library/books/lit/adventure/TheAdventuresofGerard/chap1.html (consulté le 05/06/2008).
[3] suzza.diaryland.com/041223_61.html (consulté le 05/06/2008).

car la locutrice dit également *: I'm sick with tired; I've changed muchly since finding God* et *I want to live my life with a song and a conscious*. Pour le verbe *faint*, on s'aperçoit que la seule occurrence avec *help* est le fruit d'une confusion avec *feign* :

> *(57) Yet my poor Spanish really* ***helped*** *me faint incomprehension but the word PROHIBITO is very clear*[1].

En ce qui concerne *fail*, on remarque plusieurs cas où le prédicat en *fail* est appréhendé de façon positive, comme dans :

> *(58a) Keeping my cap low* ***helped*** *me fail the Army's eye exam for cartoon characters – meaning I won't be sent to Afghanistan for a war-zone pummeling.*[2]

mais dans l'ensemble, les cas relevés sont bien négatifs, et sont très majoritairement sans *to* :

> *(58b) Most of my college exams required a lot of problem-solving and conceptual thought so sleep-deprivation + coffee + nerves just* ***helped*** *me fail*[3].
>
> *(58c) I have felt like cutting my calories to try to speed up the weight loss, but I know that this won't work - and it is the behavior that has* ***helped*** *me fail in the past.*[4]

On peut donc en déduire que le sens causatif de *help* existe bel et bien et que l'hypothèse de Mair, que reprend également Deléchelle (1998), est partiellement vérifiée. Cependant, ce type de sémantisme de *help* est très restreint lexicalement et n'est compatible qu'avec certains verbes comme *lose* ou *fail*. Il est donc loin d'être un causatif à part entière, dont l'emploi serait syntaxiquement productif.

Enfin, on peut noter que ce sens, qui a peut-être pour origine un emploi ironique, a quelques précédents dans l'histoire, puisque le schéma obsolète *help* + TO + GN n'était pas totalement incompatible avec un résultat négatif, comme l'indique :

> *(59) At last, I went to Sea of my own Accord, against my Mother's Will; which I fear was the Cause of breaking her Heart, and has been a Means of* ***helping*** *me to this unfortunate End, because I disobeyed her.* (*Old Bailey*, 1749)

Ce sens élargi de *help* a donc été compatible avec des structures non infinitives, pour lesquelles il n'est pas question de grammaticalisation.

[1] thecandytrail.wordpress.com/2003/09/09/(consulté le 05/06/2008).
[2] www.huffingtonpost.com (consulté le 02/07/2009).
[3] forums.studentdoctor.net/.../t-258755.html – (consulté le 02/7/2009).
[4] http://www.3fatchicks.com/forum/showthread.php?t=55566 (consulté le 02/07/2009).

6.1.4. Des phénomènes contingents

6.1.4.1. *Type frequency* et *token frequency*

On peut considérer cet élargissement des contextes d'emploi du verbe *help* comme un cas d'augmentation de la *type frequency*, telle qu'elle est notamment décrite par Brinton et Traugott (2005 : 29-30) : "[a] much-noted characteristic of grammaticalization – growth in type frequency – involves the cooccurrence of the unit undergoing grammaticalization with an increasingly large number of other unit types."

Cependant, ce processus, qui va de pair avec la décoloration sémantique, précède l'augmentation purement statistique de la fréquence de l'élément : "[…] the type frequency of the construction increases. It leads to increase in token frequency (the number of instances of a form) [...]" (Brinton et Traugott, 2005 : 30).

Or, Mair détecte une augmentation statistique de la fréquence de *help* + infinitif au cours du XIXe siècle. Le glissement sémantique qu'il observe concerne uniquement des exemples récents. Il n'y a donc pas de rapport de cause à effet entre les deux processus observés. Il le dit lui-même : "[t]he type of 'desemanticised' used of *help* + bare infinitive that provides the input for the grammaticalisation process studied here is attested in the BROWN material – more frequently in fact than in LOB – but to judge from the evidence it was still far from common in the 1960s". Si ce nouveau sens de *help* était rare en 1960, comment expliquer qu'il soit responsable de la forte augmentation de *help* + infinitif observée dans la deuxième moitié du XIXe siècle ? De plus, comme on le note dans cette citation, Mair associe de façon catégorique le nouveau sémantisme de *help* et l'emploi de l'infinitif nu, mais c'est loin d'être une description adéquate des faits.

6.1.4.2. Nouveau sens de *help* et absence de *to*

Si Mair a raison, on aurait donc ce que Hopper (1991 : 22) appelle phénomène de strates (*layering*). Cela signifie que dans un état de langue *x*, on pourra trouver à la fois un élément dans une construction grammaticalisée et le même dans une version non grammaticalisée. Par exemple :

(60a) I'm going to London next week.

où *going to* n'est pas grammaticalisé, coexiste avec

(60b) John's not going to be happy about it.

où la construction renvoie à la futurité.

Quand la grammaticalisation s'accompagne de phénomènes de coalescence phonétique, ils ne touchent bien évidemment pas la version non grammaticalisée :

*(60c) *I'm gonna London.*

Or, dans le cas de *help*, l'omission de *to* a d'abord et avant tout concerné les constructions avec des sujets humains, où *help* possède bien un sens d'aide *stricto sensu*, comme dans :

(61) The Prosecutor's Wife depos'd, That the Prisoner being employed to ***help*** *her Wash, carried away the Goods.* (*Old Bailey*, 1717)

(62) Mrs. Taylor her Mistress deposed, that on Sunday the 26th of October, the Prisoner complain'd that she was not well, and had the Gripes, &c. but did ***help*** *her make the Bed, and she afterwards went out to Church leaving her to dress Dinner,* (*Old Bailey*, 1718)

(63) He did not confess to me any more Robberies, but own'd a great number of small Thefts, he constantly did as occasion offer'd; and in Alleviation of his Guilt in this Affair, he said, he was no farther concern'd in the Robbery, only that he was present at the Time of committing it, he being 7 Yards distant, and did not ***help*** *them take any Thing from Mr. Daniel;* (*Old Bailey*, 1742)

La plus grande compatibilité entre sujet humain, qui apporte donc une aide au sens propre, et omission de *to* a même été relevée par de nombreux observateurs, comme nous l'avons mentionné au paragraphe 5.2.2.5.. Comment serait-il possible que l'omission de *to* soit le signe d'une grammaticalisation en cours si elle concerne à l'origine uniquement le sens de *help* qui est justement celui qui n'est pas grammaticalisé ?

Enfin, d'après Mair, "examples [48] and [49] feature negative effects [...], which is why adding *to* before the infinitives would be slightly incongruous" (Mair, 2002 : 126). C'est pourtant tout à fait possible, comme l'indiquent les exemples suivants, qui présentent des occurrences avec ou sans GN intercalé entre *help* et le verbe à l'infinitif :

(64) Baxter Int. to release vaccine for 'pandemic they ***helped*** *to create'* (titre, *National Business Review*, Nouvelle-Zélande, 29/06/2009)

(65) I think to an extent the bank [...] ***helped*** *small businesses to make this mistake.* (BNC)

(66) The diesel also produces 90% less carbon monoxide, 60 % fewer oxides of nitrogen and 90 % fewer of unburnt hydrocarbons which ***help*** *to produce acid rain.* (BNC, cité par McEnery et Xiao, 2005 : 21)

Rien ne rend donc obligatoire l'emploi de la forme sans *to* dans de tels cas de figure.

6.1.5. Vers un verbe monotransitif

Parler de grammaticalisation pose donc plusieurs problèmes. Mair (2006 : 139) considère que *help* + verbe est sur le point d'être ajouté à la liste de concaténations et d'idiomes modaux, mais cette catégorie verbale n'est pas clairement définie et aucun test syntaxique n'est établi qui puisse mettre en lumière les caractéristiques supposées de ces

concaténations modales. Il est donc difficile de les catégoriser. Il est en tout cas évident, comme le mentionne Deléchelle (1998 : 125), que *help* ne se comporte pas comme un auxiliaire modal. Personnellement, il nous semble que *help* doit toujours être vu comme un verbe à part entière, car on peut lui ajouter un adverbe comme *quickly* ou *strangely*, à la différence des mots grammaticaux, qui ne sont normalement pas expansibles.

On pourrait donc estimer, au regard des différents sens de *help*, que ce nouveau développement n'est qu'un glissement sémantique parmi d'autres et que la présence ou l'absence de *to* est un phénomène distinct. Il semble que l'évolution de *help* corresponde à ce que Martinet nomme synchronie dynamique, et non pas à un phénomène de grammaticalisation *stricto sensu*. « [La grammaticalisation] ne prend en considération ni les modifications de forme, ni les variations de sens ou les extensions d'emploi, si la classe dont relève l'unité n'est pas affectée […]. En revanche, ces différents phénomènes feront l'objet de la synchronie dynamique » (Feuillard, 2007 : 26).

Cependant, un changement syntaxique a bel et bien affecté le verbe *help* récemment. D'une part, la possibilité d'omettre *to* après le verbe *help* démontre que l'infinitive qui suit ne peut bien sûr plus du tout être interprétée comme une subordonnée de but. Par ailleurs, en 1973, Hudson (1973 : 181) affirmait que *help*, comme *persuade*, *encourage* ou encore *invite*, ne peut pas être suivi d'une nominalisée infinitive ayant *there* pour sujet :

*(69) *Susan helped there (to) be lots of suitors for her sister.*

En fait, la structure que Hudson considérait comme irrecevable en 1973 est acceptable depuis le début des années quatre-vingts, comme l'indique une recherche sur *Google book search*. On peut très bien trouver un sujet explétif existentiel, avec ou sans *to* :

(70a) Now, what the Federal Government has never answered is do we have a role to play in ***helping*** *there to be technology in the classroom?* (United States Congress, *Departments of Labor, Health and [...] Education,* 2003)

(70b) What would it take to ***help*** *there be peace all over the world?* (Dana Newmann, *The New Early Childhood Teacher's Almanack,* 1992)

ainsi qu'un *it* atmosphérique non référentiel, toujours avec ou sans *to*[1] :

(71a) For example, cloud seeding programs are being used to try to ***help*** *it rain more in dry places like West Texas.* (R. LaRue, *Cloud Juice*, 2004)

[1] Ces observations coïncident avec la remarque que faisait Mair dans son ouvrage sur les compléments infinitifs (1990 : 166). Il ne mentionne pas la possibilité d'avoir un sujet explétif, mais cite le cas suivant, où *help* est également monotransitif et où *to* est présent :
(i) What we need is fair negotiations between all the parties concerned, but clearly the present situation is not going to ***help*** *such a thing to happen.*

(71b) [T]he national Academy of Sciences cautiously reaffirmed what the Eisenhower Committee on Weather Modification had announced in 1957—that cloud-seeding does indeed ***help*** *it to rain.* (Victor Boesen, *Storm: Irving Krick vs. the U.S. Weather Bureaucracy*, 1978)

Le verbe *help* se met donc à se comporter davantage comme les verbes monotransitifs *want* ou *like*. Le passage d'un verbe ditransitif à un verbe monotransitif est d'ailleurs classique dans l'histoire de l'anglais. On l'observe par exemple pour *order*, qui, en plus d'un schéma uniquement ditransitif :

(72a) I ***ordered*** *him to do this*

peut de plus en plus être employé monotransitivement, comme l'indiquent Barrie et Pittamn (2004) :

(72b) Arsalan ***ordered*** *there to be chocolate available at CLA conferences*. (Barrie et Pittman, 2004 : 5)

et comme en témoignent les quelques énoncés authentiques ci-dessous :

(72c) The Roman people had at that time ***ordered*** *there to be a war with King Antiochus*. (M. Dillon, L. Garland, *Ancient Rome*, 2005)

(72d) … the long, magnificiently arcaded Rue de Rivoli (where Napoleon ***ordered*** *there to be 'no shop signs, hammering, bakers or sausage-and-meat purveyors')…* (R. Horricks, *Napoleon's Elite*, 1995)

(72e) In the 5th century Bishop Memertus of Vienne ***ordered*** *there to be processions of prayer on these days because his diocese was being troubled by earthquakes and eruptions (c.470AD).* (H. Walker, *Claves Regni*, 1997)[1]

Pour *help*, cette évolution a seulement été retardée, sans doute à cause de la proximité sémantique forte de l'infinitive avec le sens de but. En résumé, sur le plan syntaxico-sémantique, la valence de *help* a connu l'évolution suivante :

SVO (+Circ)	⟶	SVOO	⟶	SVO
AGENT V RECIP. BUT	⟶	AGENT V RECIP. THEME	⟶	AGENT V THEME

Tableau 20. Évolution syntaxico-sémantique de la valence de *help*

La construction monotransitive s'éloigne encore davantage de la notion de bénéficiaire, comme l'indique la possibilité pour le complément de *help* d'avoir un sujet non référentiel. Au lieu d'une assistance apportée à un référent humain pour lui permettre de réaliser une action, la notion encodée par le verbe *help* dans son schéma monotransitif se rapproche de plus en plus d'une simple contribution engendrant un événement. Cela explique l'observation de Deléchelle (1998), qui constate une augmentation des schémas ne

[1] http://nottinghamchurches.org/seasons/pentecost.htm

faisant pas intervenir de GN intercalé entre *help* et l'infinitif qui le suit. Au niveau sémantique, l'évolution du verbe *help* peut donc être schématisée ainsi :

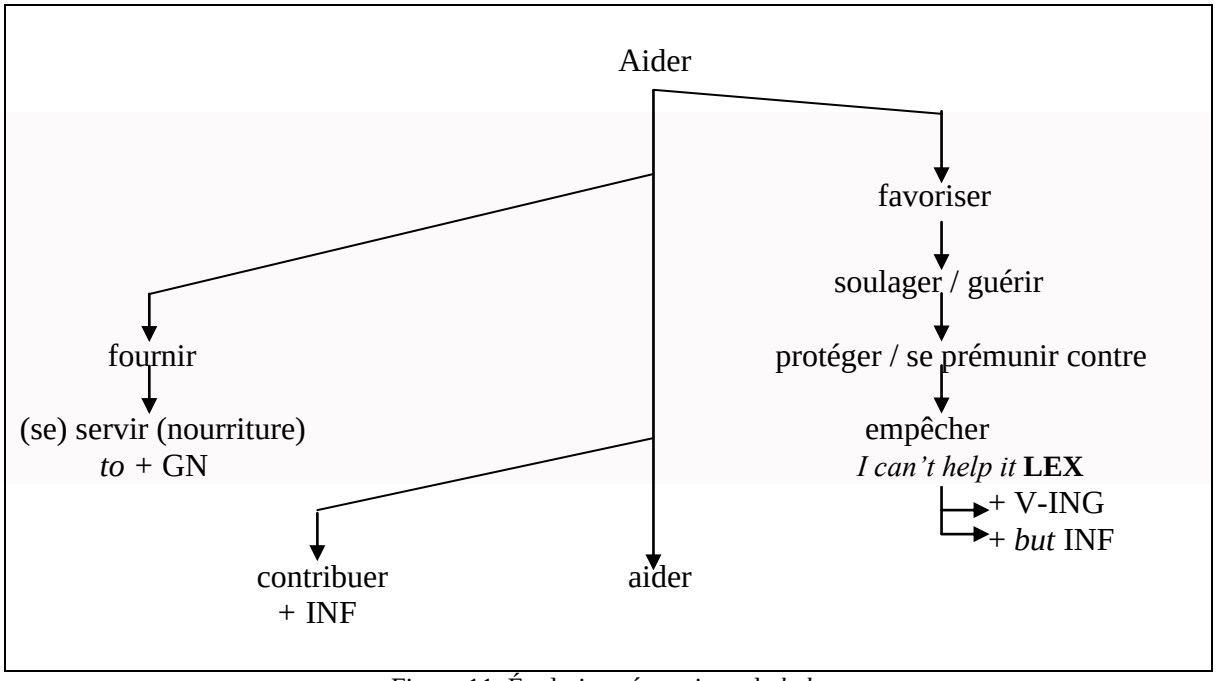


Figure 11. Évolution sémantique de *help*

Nous avons montré qu'il était possible de concilier les approches diverses qui tentent d'expliquer la présence ou l'absence de *to* après *help*. En mettant l'accent sur la diachronie, on comprend mieux comment la plupart des contraintes syntaxiques ou sémantiques se sont transformées en simples tendances avant de disparaître.

Au niveau purement linguistique, nous avons vu que l'hypothèse de la grammaticalisation de *help*, si intéressante qu'elle soit, soulève des objections. Il est premièrement possible, contrairement à ce que soutient Mair, de prouver que l'augmentation du nombre de *help* + infinitif (avec ou sans *to*) observée au XIXe siècle n'est pas due à un élargissement sémantique du verbe, mais a été favorisée pour des raisons d'isomorphisme, afin d'éviter des ambiguïtés possibles avec deux autres sens de *help*, ainsi que pour compenser la diminution de la fréquence d'*assist.* Nous avons observé également que, bien que *help* partage certaines caractéristiques avec *make*, il serait sans doute erroné de le considérer comme un causatif à part entière, car c'est souvent le verbe auquel il est associé qui dénote la causation. Les cas vraiment causatifs sont rares et clairement restreints lexicalement. Enfin, l'augmentation statistique de *help* + infinitif ne coïncide ni avec une décoloration sémantique ni avec la perte de *to*, de même que le nouveau sens de *help* n'entraîne pas catégoriquement l'absence de *to*, contrairement à ce que Mair suggère.

Il paraît donc plus prudent de considérer que les modifications subies par le verbe *help* relèvent de la synchronie dynamique et non du processus de grammaticalisation. Au niveau syntaxique, on peut observer que le changement qui affecte *help* fait apparaître un nouveau type de structure : de verbe à contrôle, il acquiert des caractéristiques propres aux verbes monotransitifs. Cela est d'ailleurs tout à fait cohérent avec son sémantisme de contribution, qui est en augmentation en anglais contemporain, comme le montre Deléchelle (1998).

6.2. Le sens d'*empêcher*

Cette étude ne serait pas complète sans une analyse de la complémentation après un autre sémantisme de *help*. Nous avons évoqué précédemment les glissements sémantiques qui ont permis l'apparition de ce sens spécialisé : du sens d' « aider / favoriser », on est passé au sémantisme de « soulager / guérir », puis à l'idée de « protéger contre / se prémunir » et enfin à la notion de « prévenir / empêcher ». Nous choisissons donc de partir de ce sens et d'en faire une étude de type onomasiologique, en nous limitant toutefois aux tournures ayant recours au modal *can*.

Il existe beaucoup de flottement dans l'expression du sémantisme « ne pas pouvoir s'empêcher de…/ ne pouvoir que… ». Cinq formes entrent en concurrence, comme l'illustrent les énoncés suivants, extraits de *The Times* :

> *(73) For in this place of darkness and malediction, we* ***can but stand*** *and remember these stateless, faceless and nameless victims.* (*Times*, janv 1995)
>
> *(74) The suggestion of weight loss* ***cannot but smack*** *of cultural imperialism.* (*Times*, janv 1995)
>
> *(75) Of course, one* ***can't help but*** *have one's confidence knocked.* (*Times*, mars 1995)
>
> *(76) It was, one* ***cannot help thinking****, a real disaster for him.* (*Times*, mars 1995)
>
> *(77) The Times* ***could not help stave*** *off defeat for Gracey*. (*Times*, janv 1995)

Comme on le constate, deux des cinq formes n'ont pas recours au verbe *help* : il s'agit de *can* à la forme négative ou affirmative + *but* + infinitif. Les trois autres formules comprennent *can* à la forme négative + *help*. C'est la complémentation de *help* qui varie alors. On trouve soit *can't help* + V-ING, soit *can't help* + *but* + infinitif, soit, très marginalement, *can't help* + infinitif sans *but*.

Plusieurs questions se présentent alors. Comment ces formes se répartissent-elles ? Cette répartition est-elle stable ? Si évolution il y a, correspond-elle à la tendance générale décrite précédemment ? Existe-t-il des différences d'emploi ou de sens entre ces variantes ?

Comment expliquer que deux formes à la polarité inverse puissent correspondre au même sémantisme ? Comment la forme *help but* est-elle apparue ?

6.2.1. *Can*(-ED) (NEG) *but* : polarité et sémantisme de *but*

Il semble assez curieux que deux formulations à la polarité inverse, comme *can but* et *can't but*, puissent renvoyer à un signifiant identique. Pour des raisons évidentes d'interprétation, ce cas de figure est rare et se produit surtout dans des expressions relativement figées, comme c'est le cas ici. Cette particularité étrange s'explique par la polysémie de *but*. Le *but* de *can but* provient de l'adverbe signifiant *only*, qui est maintenant obsolescent, et que l'on trouve par exemple dans :

(78a) She's but a young girl.

Comme l'indique l'*OED*, ce sens est apparu par omission de la négation accompagnant le verbe qui précède : "*but* passes into the adverbial sense of *nought but, no more than, only, merely*. (Thus the earlier 'he nis but a child' is now 'he is but a child')[1] "

En revanche, dans *can't but*, le *but* provient du sémantisme prépositionnel équivalant à *except, barring, save*. Ce sens, qui constitue un des sémantismes originels de *but*[2], se retrouve dans :

(79) He's anything but violent.

ou

(80) Everyone has left but Tom.

On obtient donc une opposition entre :

(78b) She's but a young girl = She's a young girl.

(78c) She's anything but a young girl = She's ***not*** *a young girl.*

On peut donc paraphraser les deux expressions *can('t) but* par :

(81a) I can but : je ne peux que / je peux seulement…

(81b) I can't (do anything) but : je ne peux rien faire à part / si ce n'est…

Les ambiguïtés liées à la polysémie de *but* se retrouvent dans l'expression *all but*, qui peut d'une part avoir un sens exceptif, comme dans :

[1] Joly (1982 : 158) indique que le *but* restrictif commence à apparaître au XIVe siècle. Il relie la disparition de *not* dans cette structure à la disparition généralisée de la négation préverbale, devenue redondante quand le morphème de renforcement postverbal s'est vu attribué un sémantisme négatif : *Ic ne secge > Ic ne secge naht > I ne seye not > I say not* (1982 : 165)

[2] Après le sens abessif, qui est premier, et que l'on rencontre par exemple dans :

(i) Þrie Scottas comon to Elfrede cyninge, on anum bate ***butan*** *elcum gereÞrum of Hibernia.*
Three Scots came to Alfred king on a boat **without** any oars from Ireland.

*(82a) Remove **all but** three stems at planting and cut those back to one bud apiece*. (J. Lowe, *Ortho's All about Pruning*, 1998)

*(82b) Remove **all** stems **except** three at planting and cut those back to one bud apiece.*

et qui peut également signifier « presque totalement », comme dans :

*(83a) [it] has **all but** disappeared in contemporary English.*

équivalent à :

*(83b) [it] has **almost** disappeared in contemporary English.*

On identifie donc ici un sémantisme adverbial supplémentaire de *but*, différent d'*only* :

*(83c) *[it] has **all only** disappeared in contemporary English.*[1]

En ce qui concerne l'étiquetage syntaxique, il faut noter que le *but* de *can but* a conservé son statut d'adverbe et peut être remplacé par *only*, *merely* ou *solely*, par exemple :

*(84a) We can **but** stand and remember these stateless, faceless and nameless victims.*

*(84b) We can **only** / **solely** / **merely** stand and remember these stateless, faceless and nameless victims.*

Le *but* de *can't but*, quant à lui, a conservé le sémantisme de la préposition d'origine, mais a changé de catégorie et ne peut plus être considéré comme une préposition, puisqu'il n'est pas suivi d'une proposition nominalisée gérondive[2], mais d'un verbe à l'infinitif nu :

(85a) The spectator can't but wonder in awe at the life of the artist.

*(85b) *The spectator can't but wondering in awe at the life of the artist.*

Ce *but* joue donc davantage le rôle de complémenteur dans cette tournure, ainsi que dans la formule *can't help but* + infinitif. D'ailleurs, ce n'est pas le seul cas où *but* est utilisé en tant que charnière syntaxique subordonnante. Dans des états antérieurs de l'anglais, *but* était le pendant négatif de *that*, employé avec une matrice à la forme négative (Joly, 1980). Il a été subordonnant adverbial indiquant l'exception ou traduisant une hypothèse négative

[1] On interprète facilement le sémantisme de *all but* grâce au co-texte droit. En effet, le sens de « tout sauf » précède normalement un GN et celui de « presque totalement » apparaît en général avant un GV, mais, les deux types de constituants pouvant être anaphorisés de façon identique, on peut aboutir à des ambiguïtés, comme dans cet extrait d'une traduction des *Misérables* :
(i) [He] had done all but that.
est potentiellement équivalent à (ii) et à (iii):
(ii) [He] had done almost that.
(iii) [He] had done everything except that.
Le co-texte large est nécessaire pour interpréter correctement cet énoncé :
*(iv) This man was **almost** a monster: he had not voted for the King's death, but had done **all but** that, and was a **quasi**-regicide.*

[2] Il existe une exception à cette règle. Il s'agit d'*about* qui est une préposition mais qui n'est pas suivie d'une gérondive.

et il a également été un complémenteur signifiant *that… not* après des verbes de cognition, de perception et de parole et un complémenteur signifiant *that* après des verbes de dénégation, de doute ou de peur (Joly, 1980). Puis ce morphème s'est également vu employé comme pronom relatif négatif. À l'origine, il était accompagné d'un pronom résomptif, comme l'explique l'*OED* :

> *(86a) We cannot conceive of any portion of matter* ***but*** *it is either hard or soft. (*1662, H. More, *Immortoral Soul)*
>
> *(86b) We cannot conceive of any portion of matter* ***that*** *is* ***n****either hard* ***n****or soft.*

Ce n'est que dans un deuxième temps que le GN a été effacé et que *but* est devenu de fait un pronom relatif :

> *(87) Surely there isn't a mother* ***but*** *faces this problem.*

6.2.2. Différences sémantiques entre les variantes ?

Dans son court article de 1948, Thomas (1948 : 39), qui évoque toutes les variantes mentionnées précédemment hormis celle en *can't help* + infinitif sans *but*, estime que "these four idioms are used interchangeably". Elles semblent en effet souvent substituables l'une à l'autre. Par exemple :

> *(88a) The spectator* ***can but wonder*** *in awe at the life of the artist.* (*The Times*, 15/07/1975)
>
> *(88b) The spectator* ***can't but wonder*** *in awe at the life of the artist.*
>
> *(88c) The spectator* ***can't help wondering*** *in awe at the life of the artist.*
>
> *(88d) The spectator* ***can't help but wonder*** *in awe at the life of the artist.*

ou

> *(89a) One* ***can but admire*** *the sentiments expressed by Mr Duncan Sandys about the Common Market.* (*The Times*, 20/07/1965)
>
> *(89b) One* ***can't but admire*** *the sentiments expressed by Mr Duncan Sandys about the Common Market.*
>
> *(89c) One* ***can't help admiring*** *the sentiments expressed by Mr Duncan Sandys about the Common Market.*
>
> *(89d) One* ***can't help but admire*** *the sentiments expressed by Mr Duncan Sandys about the Common Market.*

sont toutes très proches interprétativement.

Cependant, ces quatre variantes ne sont pas tout à fait interchangeables. Observons tout d'abord les différences entre *can but* et *can't but*, qui sont, eux, strictement équivalents sémantiquement. Les seules restrictions qui les distinguent concernent bien évidemment la polarité. Si le sujet grammatical contient une négation, seul *can but* pourra être utilisé :

(90a) ***No*** *account of 1964 in India* ***can but*** *mark our sadness at the passing of Mr Nehru.* (*The Times*, 4/03/1965)

(91a) ***No*** *Pole* ***can but*** *take pride in this great feat.* (*The Times*, 12/08/1954)

(90b) ****No*** *account of 1964 in India* ***can't but*** *mark our sadness at the passing of Mr Nehru.*

(91b) ****No*** *Pole* ***can't but*** *take pride in this great feat.*

Pour éviter une double négation, on emploiera la version affirmative après un sujet contenant un élément négatif. Même en anglais non standard, ce type de double négation n'existe pas. L'emploi d'une négation uniquement dans le GV n'est pas régulier non plus[1] :

(90c) ****Any*** *account of 1964 in India* ***can't but*** *mark our sadness at the passing of Mr Nehru.*

(91b) ****Any*** *Pole* ***can't but*** *take pride in this great feat*

À part ces différences spécifiques entre *can but* et *can't but*, les nuances sont surtout présentes entre les formes sans *help* et les formes avec *help*.

6.2.2.1. Compatibilité avec *help*

Tout d'abord, on remarque un détail mineur, qu'il convient cependant de mentionner. Les tournures en *can but* et *can't but* sont stylistiquement plus compatibles avec l'emploi du verbe *help* que ne le sont les structures faisant déjà intervenir ce verbe :

(92a) [They] ***cannot but help*** *the cause of Franco-British friendship.* (*The Times*, 14/1/1954)

(92b) ? They* ***cannot help helping*** *the cause of Franco-British friendship.*

*(92c) ?** ***They cannot help but help*** *the cause of Franco-British friendship.*

6.2.2.1.1. Restrictions sur le sujet

L'observation d'exemples en *can but* et *can't but* montre également que le remplacement par une des deux expressions en *help* n'est pas toujours possible. Une des tendances principales que l'on observe est la plus haute probabilité d'avoir un sujet inanimé avec *can but* ou *can't but* qu'avec une expression en *help* :

(93a) ***That*** ***can but*** *imply that it has received less than 5 % of the capital.* (*The Times*, 23/03/1974)

(94a) ***It*** ***can but*** *be hoped that, next time, plans will be best laid and not gang agley.* (*The Times*, 1/11/1975)

L'expression idiomatique partiellement lexicalisée *x can*(-ED) NEG *help* est le renversement de la structure passive *it can't be helped (by x)*. L'élément qui devient sujet à

[1] On le rencontre tout de même, mais très marginalement et ce, uniquement avec *anyone*. Avec *cannot help but*, il existe également :
(i) Anyone concerned about future peace cannot help but record his deep dismay… (*The Times*, 20/08/1945).

l'actif est donc le complément d'agent sous-entendu. Le rôle d'agent, ou éventuellement d'expérient, réduit donc la possibilité d'avoir affaire à de l'inanimé. Ne pas pouvoir s'empêcher d'effectuer un procès présuppose un référent du sujet qui est capable d'agir et également de réfléchir, puisqu'il tente en vain de ne pas réaliser cette action. On assiste prototypiquement aux efforts d'un sujet qui essaie de se maîtriser, de s'autocensurer, mais échoue. Le référent du sujet est donc nécessairement doué de volonté, bien que l'expression de cette volonté n'aboutisse pas au résultat souhaité. On a un sujet doué de volonté qui est soit agentif soit expérient, et qui est également de type quelque peu patientif, puisqu'il subit le procès qu'il ne maîtrise pas. Le sémantisme des expressions en *can but / can't but* est, lui, un peu différent, car aucune notion de volonté n'entre en jeu. On pourrait synthétiser cette distinction en disant que les expressions en *help* traduisent une impossibilité subjective de faire autre chose, tandis que *can but / can't but* renvoient à une impossibilité objective que les choses se passent autrement. Les tournures en *can*(-ED) (NEG) *but* avec un sujet [- humain] relèvent de la modalité aléthique, et traduisent souvent une conséquence qui se produira nécessairement :

*(92d) [They] will **necessarily** help the cause of Franco-British friendship.*

*(94b) That implies **necessarily** that it has received less than 5 % of the capital.*

6.2.2.1.2. Sémantisme

Tandis que les expressions en *can*(-ED) NEG *help* impliquent prototypiquement que le référent du sujet aimerait ne rien faire, mais ne peut pas résister, la plupart des structures en *can*(-ED) (NEG) *but* laissent entendre que le sujet aimerait en faire plus, mais qu'il ne peut que se contenter d'effectuer l'action décrite par l'infinitive. Il y a donc souvent une notion de restriction, qui est absente avec *help*. Cette idée de restriction est directement perceptible grâce à l'emploi de certains modifieurs adverbiaux qui minorent le lien prédicatif en renvoyant à la faible fréquence du procès (95) :

*(95a) [They] can but **rarely** enjoy the company of their human friends.* (*The Times*, 12/12/1924)

*(95b) *[They] can't help **rarely** enjoying / but **rarely** enjoy the company of their human friends.*

ou en dénotant la difficulté de réaliser l'action, comme en (96), (97), (98) ou en (99) :

*(96a) What the cuckoos think of it we can but **dimly** guess.* (*The Times*, 3/05/1951)

*(96b) *What the cuckoos think of it we can't help **dimly** guessing / but **dimly** guess.*

*(97a) [He must be] delighted with the clear vision of so much that here he could but **half-guess*** (*The Times*, 13/12/1944)

*(97b) *[He must be] delighted with the clear vision of so much that here he couldn't help* ***half****-guessing / but* ***half****-guess.*

(98a) Mr Maxton said the wages paid could but ***barely*** *maintain existence*. (*The Times*, 12/2/1925)

*(98b) *Mr Maxton said the wages paid couldn't help* ***barely*** *maintaining existence/ but* ***barely*** *maintain existence.*

(99a) [They knew that it] would cost the country what the country to-day could but ***ill*** *afford.* (*The Times*, 9/10/1925)

*(99b) *[They knew that it] would cost the country what the country to-day couldn't help* ***ill*** *affording / but* ***ill*** *afford.*

La plupart des verbes qui suivent *can('t) but* et qui sont moins compatibles avec une tournure en *help* traduisent le caractère non garanti de l'aboutissement du processus engagé, comme avec *try*. Un énoncé caractéristique de cette valeur sémantique serait, par exemple :

(100) I ***could but*** *stutter in ineffectual protest.* (*The Times*, 23/01/1924)

On trouve également souvent des verbes comme *hope*, *wish*, ou *(a)wait*, qui traduisent une incapacité d'agir de la part du référent du sujet. Les énoncés suivants ne sont donc pas compatibles avec les expressions en *help* :

(101a) We can('t) but wait and see.

*(101b) ?*We can't help waiting and seeing.*

*(101c) ?*We can't help but wait and see.*

Ne pas pouvoir s'empêcher de faire quelque chose présuppose l'existence d'une action, tandis qu'un prédicat comme *wait and see* traduit justement l'absence d'action.

6.2.2.2. Régression de *can(not) but*

John M. Lawler, professeur de linguistique à l'université du Michigan, répond sur un site internet[1] à une question sur le choix à faire entre les trois structures suivantes :

> "The constructions at issue are:
>
> 1- *I cannot but think (that S)* – where S is some sentence
> 2- *I cannot help but think (that S)*
> 3- *I cannot help thinking (that S)*
>
> Let's turn *cannot* into *can't* so it sounds like English – nobody ever says *cannot*, they write it. With this proviso, I'd opine that No. (1), *I can't but think* stinks; and the same is true of the *cannot* form […]. Do not say or write *I cannot but think* ..., then. One down."

1 www-personal.umich.edu/~jlawler/aue/canthelp.html, consulté le 18/08/2008.

La structure en *can't but* est peut-être un peu littéraire ou obsolescente, mais il serait un peu prématuré de l'écarter ainsi. La compatibilité avec le verbe *think* n'est pas discutable non plus, comme le signalent les deux énoncés suivants :

> *(102a) This, one* ***cannot but*** *think, is what the revolution would wish all Egyptians to be.* (*The Times*, 26/01/1955)

et

> *(102b) You will, I* ***cannot but*** *think, see how greatly reference of the Formosan question to the United Nations would be likely to complicate settlement of the Korean problem […]* (*The Times*, 26/04/1955)

Cela dit, la formule *can(not) but* est bien récessive. On en trouvera l'illustration dans le tableau 21, qui présente l'évolution diachronique de la répartition de *cannot / can't but* et de son équivalant plus courant *can only* en anglais moderne tardif dans les archives du *Times*[1].

Période	Nombre de *can't but*	Nombre de *cannot but*	Nombre de *can only*	Nombre total	% de *can* + NEG + *but*	% de *can only*
1835 → 1870	12	7 236	21 864	29 112	25 %	75 %
1960 → 1985	35	1 242	23 824	25 101	5 %	95 %

Tableau 21. Répartition entre *can* + NEG + *but* et *can only*, XIXe et XXe siècles (*The Times*)

On remarque une baisse significative de la proportion de cette tournure formelle au profit du plus usuel *can only*.

6.2.3. *Can*(-ED) NEG *help* V-ING et *can*(-ED) NEG *help but*

En 1917[2], Jespersen estime qu'en Angleterre, il est habituel d'utiliser la construction avec le gérondif, tandis qu'en Amérique, c'est l'emploi de *but* qui est favorisé. (cité par Thomas, 1948 : 38). De nombreux puristes américains ont conseillé aux auteurs d'éviter *cannot help but*. Par exemple, *Outlines of Rhetoric*, de John Franklin Genung (1893),

[1] Si les résultats pour la structure *can but* ne sont pas présentés, c'est qu'il existe une marge d'erreur assez importante. De nombreuses occurrences de la suite *can but* correspondent en fait à des énoncés comme :
(i) He can but he doesn't want to do it.
ou
(ii) She's trying as hard as she can, but she won't manage.
Le moteur de recherche utilisé par les archives du *Times* ne détecte en effet pas la ponctuation et n'est bien sûr pas sensible au sémantisme recherché. L'expérience montre qu'au moins un bon tiers, voire la moitié des cas ne correspondent pas à la structure étudiée. Ce problème existe également pour *cannot / can't but*, mais l'observation montre que c'est dans une bien moindre mesure, ce qui explique que les résultats aient été tout de même présentés dans le tableau. De plus, cette petite marge d'erreur est présente à la fois pour la période 1835-1870 et pour celle recouvrant les années 1960 à 1985. Elle ne joue donc qu'un rôle mineur et ne modifie pas la tendance des résultats observée, qui est extrêmement significative ($p << 0{,}0001$).

[2] O. Jespersen, *Negation in English and Other Languages*, A. F. Høst, Copenhague, 1917.

considère que "*Help but be*, as in *I cannot help but be sorry*, is clumsy; say rather *help being*".

Si c'est la forme en V-ING qui est employée à l'origine, c'est tout d'abord parce que c'est le type de complémentation complexe le plus proche du pôle nominal et que, comme nous l'avons montré, ce sémantisme de *help* est apparu tout d'abord avec des compléments nominaux. Ensuite, comme l'explique Fischer (2006), les formes en V-ING se sont répandues selon un schéma de diffusion lexicale menée par des verbes au sémantisme négatif, comme *avoid, escape* et *forbear*. L'origine de ces usages serait à chercher dans la structure V *from* V-ING, qui existait déjà en moyen anglais avec les verbes d'empêchement. C'est cette diffusion lexicale qui expliquerait également l'emploi de V-ING après *can*(-ED) NEG *help*, ainsi qu'après les verbes *decline, fail* et *refuse* (qui ont depuis évolué vers un complément à l'infinitif) (2006 : 177).

Le plus vieil exemple relevé par Thomas provient d'*Endymion* de Keats, publié en 1818 :

> *(103) So fond, so beauteous was his bed-fellow, / He* ***could not help but*** *kiss her* (livre 4)

On en trouve un plus ancien dans les *Miscellanies* de John Aubrey (1626-1697) :

> *(104) I* ***cannot help but*** *admire his probity in the next place, that where he might have arrogated the merit of the invention to himself…* (*Miscellanies***,** publié de façon posthume en 1721)

mais cette structure n'a jamais été très fréquente chez les Britanniques.

Dès les années 1930, elle devient bien établie aux États-Unis. Thomas (1948) explique que, malgré les réactions de certains puristes, *cannot help but* est bien implanté en anglais américain, aussi bien informel que formel.

Comme le montre de Beaugrande (2008[1]), la colligation *can*(-ED) NEG *help* est tout particulièrement employée conjointement avec les verbes *feel*, *think*, *notice*, et *wonder*[2]. Ils se retrouvent en effet fréquemment dans notre corpus et les emplois avec *but* et V-ING y sont visiblement équivalents :

> *(105a) While ostriches everywhere will no doubt heave a sigh of relief, those of us who have long admired Sir Elton for his tireless dedication to all things camp* ***cannot help but feel*** *a tinge of sadness.* (*Times Online,* 28/02/2008)
>
> *(105b) One* ***could not help feeling*** *pity for Boyd…* (*The Times*, 20/08/2007)

[1] www. beaugrande.com/UPLOADGRAMMARFIVE%20ONE%20NEWER.htm.
[2] On rencontre également fréquemment les verbes *admire, recall / remember, be* + adj, *note, suspect*, etc.

(106a) If this is Macey's last year of competition then you ***cannot help but*** ***<u>think</u>*** *that he has been unlucky.* (*The Times*, 19/05/2008)

(106b) So while I'm grateful to the minister for saving me from myself with this new regulation, I ***can't help*** ***<u>thinking</u>*** *that it reflects a peculiarly masculine approach, not just to driving but to life.* (*The Times*, 24/01/2007)

(107a) I have no doubt that Gordon Brown has his political weaknesses, but even a casual observer ***cannot help but*** ***<u>notice</u>*** *that Labour's real problems are rooted in something much deeper than who lives at 10 Downing Street.* (*The Times*, 27/05/2008)

(107b) The president ***could not help*** ***<u>noticing</u>*** *the latter problem.* (*The Sunday Times*, 23/07/2006)

(108a) You ***cannot help but*** ***<u>wonder</u>*** *how many Bulgarian holiday homes are being built without the necessary permits.* (*The Times*, 15/11/2007)

(108b) Anyone who lives in a city such as mine and interests himself in the fate of the world ***cannot help*** ***<u>wondering</u>*** *whether, deeper than this immediate cultural desperation, there is anything intrinsic to Islam that renders it unable to adapt to the modern world.* (*The Times*, 15/4/2004)

Ces verbes hautement fréquents soulignent le caractère généralement [+ humain] du sujet de la locution verbale *can*(-ED) NEG *help*.

6.2.3.1. Origine de *can*(-ED) NEG *help but*

Curme (1931) rapproche cette tournure de l'ancienne construction avec *choose* "I cannot choose but speak", qui, comme l'explique Thomas (1948 : 38), a été employée des alentours de 1542 à environ 1890. Sur ce point, l'*OED* apporte un élément de réponse intéressant. Les auteurs ne mentionnent aucunement l'expression *can*(-ED) NEG *help but* dans l'entrée *but* du dictionnaire, mais ils citent un emploi particulier de la conjonction (sens n° 22) :

> "After *prevent* (*let*), *hinder*, *restrain*, etc.; now expressed by *from* with the gerund, or the gerund alone. (Cf. L. *nihil impedit quin* or *quominus*.) Also after *fail*, *miss*, *hold*, *forbear*, and the like, where various constructions are now used, for which see those verbs. (An infinitive phrase often took the place of the clause.)"

Parmi les exemples mentionnés, on compte :

(109) Our maker may not be in all cases <u>restrayned</u>, ***but*** *that he may […] manifest his arte.* (G. Puttenham, *The Arte of English Poesie*, 1589)

(110) He could not <u>hold</u> ***but*** *let fall teares at the sight thereof.* (G. Hakewill *A comparison between the Days of Purim and that of the Powder Treason*, 1626)

(111) Cloria […] could not <u>forbeare</u> ***but*** *plainly to tell him her thoughts.* (Anon. *Cloria & Narcissus* I. 294, 1653)

Ces trois phrases présentent trois cas différents de structures composées d'un verbe d'empêchement + *but*. Le premier illustre le cas de figure d'origine, où *but* est suivi d'une

subordonnée à verbe fini et complémenteur exprimé. Dans le troisième cas, la proposition est non finie, et l'infinitif est précédé de *to*. Le deuxième cas est plus ambigu, car il peut s'agir soit d'un infinitif à la forme nue, soit éventuellement d'un prétérit conjugué à la troisième personne du singulier.

La référence au latin présente dans l'extrait de l'*OED* est très éclairante. Les conjonctions *quin* et *quominus* sont employées pour enchâsser une subordonnée après un verbe d'empêchement à la forme négative ou interrogative. On emploiera en revanche *quominus* ou *ne* si le verbe est affirmatif. « Je ne peux m'empêcher de » est d'ailleurs donné comme exemple prototypique d'expression suivie de *quin* (*Précis de grammaire latine*, Magnard, 1988 : 151).

Les exemples cités dans l'*OED* sont tous à la forme négative, comme en latin. On a donc certainement affaire à un calque syntaxique qui a recours à une conjonction utilisée quasi exclusivement pour enchâsser une subordonnée après les verbes du champ sémantique de l'empêchement, comme en latin. *Quin* n'est en effet utilisée que dans ce cas de figure particulier. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que *can't help* puisse être suivi de *but*. On a choisi cette conjonction pour son sémantisme négativisant, présent également dans *quin*.

Warner (1982 : 220) montre que l'influence du complémenteur latin *quin* sur ce point de syntaxe anglaise est très probable, en indiquant que le parallèle entre la distribution de *þat ne* dans les sermons de Wycliffe et celle de la conjonction *quin* en latin classique est tout à fait frappant. On les rencontre toutes deux après les verbes à la forme négative de doute, d'empêchement, d'opposition et de refus. Il pense donc qu'il y a une « strong possibility that *þat ne* arose under the influence of *quin* » Par exemple, *quin* apparaît fréquemment dans les textes en latin de l'époque, comme le *De Officio Pastorali* de Wycliffe. De surcroît, *that ne* se trouve dans des textes provenant du latin (1982 : 221), mais la traduction n'y est pas systématique. Cela indique que *that ne* est bel et bien une conjonction productive en anglais (1982 : 224). Par la suite, l'emploi de *ne* décline en fréquence (1982 : 222). "The development (or, perhaps, spread) of *but* as a conjunction introducing clauses in *þat ne*-contexts in the late fourteenth and early fifteenth centuries may be interpreted as showing that the steady loss of *ne* led to the increasing isolation of *þat …ne* in such contexts in those varieties of Middle English with the construction, and to

systemic pressure for an alternative to it" (Warner, 1982 : 222). La conjonction *but* aurait donc été utilisée pour remplacer *þat …ne*, qui elle-même provenait d'un calque du latin.

En latin, avec les verbes d'empêchement affirmatifs, on aura des phrases comme :

(112) Potuisti prohibere ***ne*** *fieret*
You could have prevented it from happening.

Cet emploi, que Croft (2000, 135 *sq*) appelle négation paratactique, est à rapprocher du *ne* explétif du français :

(113a) Il faut empêcher qu'il ***ne*** *démissionne avant l'échéance de son mandat.*

(113b) Évitez que cette nouvelle ***ne*** *soit publiée aujourd'hui.*

En quelque sorte, le sémantisme négatif du verbe déteint sur la syntaxe et on a l'ajout d'une négation explicite, pourtant déjà implicitement présente dans le lexique. Croft appelle cela la cryptanalyse : (2000 : 134) : "in cryptanalysis, the listener analyzes a covert semantic / functional property of a syntactic unit as not grammatically marked, and insert an overt marker expressing its semantic value. […] Cryptanalysis is the source of many cases of pleonasm and reinforcement…" Le pendant négatif de ces structures affirmatives sera *quin* en latin et *that ne* puis *but* en anglais. Le caractère redondant de ce renforcement négatif, qui devient d'autant plus inutile que la prédication qui suit *can't help* est bel et bien validée, explique quelque peu la prescription qui déconseillait l'usage de cette structure, à l'instar de Kennedy (1935[1]), qui classait cette tournure avec les cas de double négation, ce qui la reléguait d'emblée au rang de structure non-standard (cité par Thomas, 1948 : 38).

6.2.3.2. Répartition de *can't help* V-ING et de *can't help but*

Le tableau suivant (Tabl. 22) présente les statistiques obtenues pour les variantes *can*(-ED) (NEG) *but* et *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING sur la quasi-totalité du XXe siècle. Ces chiffres ont été trouvés grâce aux archives digitales du *Times*. La dernière colonne ne recouvre pas une période similaire aux autres. Les résultats qui nous intéressent sont donc uniquement ceux qui concernent les proportions observées pour cette période et non les chiffres bruts reportés dans cette colonne[2].

[1] A. Kennedy, *Current English*, Ginn and Company, Boston, 1935.

[2] Les archives digitales du *Times* permettent de rechercher des mots ou des expressions sur une période allant de 1785 à 1985. Les résultats des 8 premières colonnes indiquent donc le total des cas observés pour le milieu de chaque décennie, entre le 1e janvier de la quatrième année et le 31 décembre de la cinquième année. Il n'était pas possible d'obtenir des données aussi précises et nombreuses pour les années postérieures à 1985. En revanche, grâce au site internet Web Concordancer (http://vlc.polyu.edu.hk/ concordance/), l'on peut

On constate également que pendant la période de la deuxième guerre mondiale, les publications du quotidien furent certainement plus minces ou moins fréquentes, comme le suggèrent les résultats bruts observés, qui constituent une anomalie numérique relativement aux autres décennies. À nouveau, cette limite ne modifie en rien les pourcentages relevés pour cette période singulière.

	1914-1915	1924-1925	1934-1935	1944-1945	1954-1955	1964-1965	1974-1975	1984-1985	Janv. Fév. Mars 1995
cannot help + V-ING	186	208	218	70	142	108	121	100	14
cannot help but + INF.	1	9	4	7	11	20	23	20	10
cannot help + INF.	0	0	0	0	0	0	2	1	1
can't help + V-ING	8	6	7	4	2	9	15	32	7
can't help but + INF.	0	1	2	1	0	0	3	12	3
can't help + INF.	0	0	0	0	0	0	0	0	0
could not help + V-ING	144	155	149	36	78	73	38	41	1
could not help but + INF.	0	4	10	3	9	9	4	9	3
could not help + INF.	0	0	0	0	0	1	1	0	1
couldn't help + V-ING	3	4	1	0	4	2	6	20	7
couldn't help but + INF.	1	0	0	0	0	1	0	3	1
couldn't help + INF.	0	0	0	0	0	0	0	2	0
total des tournures en *can*(-ED) + NEG + *help*	**343**	**387**	**391**	**121**	**246**	**223**	**213**	**240**	**48**
can but + INF.	64	44	75	30	29	26	34	17	3
cannot but + INF.	175	225	185	80	144	132	107	51	5
can't but + INF.	0	0	0	0	0	0	1	0	1
could but + INF.	13	26	15	7	7	6	2	0	0
could not but + INF.	61	74	88	25	50	38	13	14	2
couldn't but + INF.	0	1	0	0	0	1	0	1	0
% *help but* + INF.[1]	**0,6**	**3,6**	**4**	**9**	**8,1**	**13,5**	**14,3**	**18,6**	**37**
% *help* + V-ING	**99,4**	**96,4**	**96**	**91**	**91,9**	**86,5**	**85,7**	**81,4**	**63**

Tableau 22. Répartition des variantes *can*(-ED) (NEG) *but*, *can*(-ED) NEG *help but* et *can*(-ED) NEG *help* V-ING dans le *Times*

On observe très clairement une augmentation du pourcentage de *can*(-ED) NEG *help but*[2]. La comparaison entre les pourcentages obtenus pour les deux premières décennies et pour les deux dernières décennies du XXe siècle montre que la progression de la complémentation en *but* + INF est hautement significative ($p << 0{,}0001$).

effectuer des recherches sur un corpus limité, qui comprend trois mois d'exemplaires du *Times* de 1995. Cela explique le caractère lacunaire des chiffres obtenus pour 1995.

[1] *Can*(-ED) NEG *help* + INF. sans *but* exclu.

[2] Dans son article de 2004 sur les subordonnées en *but*, Cotte met l'accent sur le caractère obsolète et stylistiquement marqué de ce type de subordonnée non prototypique, en ajoutant (2004 : 220) que sa « complexité peut expliquer que la forme [de *but* subordonnant] ait pratiquement cessé de s'employer ». Son étude, qui se concentre surtout sur les relatives et les complétives en *but*, n'évoque pas du tout le cas de la locution *can*(*-ED*) NEG *help*, qui, comme on le constate, fait figure d'exception à plus d'un titre. Tout d'abord, elle est une des seules tournures dans lesquelles *but* introduit une infinitive, et, en outre, elle est de plus en plus fréquente et est donc loin d'être obsolète.

Les pourcentages d'emploi de *can*(-ED) NEG *help but* et de *can*(-ED) NEG *help* V-ING observés dans le BNC[1] (Tabl. 23) complètent ces données :

	V-ING	***but* + infintif**	**Ø infinitif**
cannot help	88	47	4
	65 %	35 %	
can't help	216	41	0
	84 %	16 %	
could not help	127	48	2
	72,5	27,5 %	
couldn't help	261	68	2
	79,5 %	20,5 %	
MOY formes non contractées	**69,4 %**	**30,6 %**	
MOY formes contractées	**81,4 %**	**18,6 %**	

Tableau 23. Répartition des variantes *can*(-ED) NEG *help but* et *can*(-ED*)* NEG *help* V-ING (et *can*(-ED) NEG *help* Ø) dans le BNC

La disparité que l'on observe entre les formes contractées et non contractées de *can* + NEG dans le tableau 23 suggère fortement que l'emploi de *but* est plus courant dans la langue soutenue. La proportion de complémentation en *but* est en effet statistiquement différente selon le type de forme négative de *can* ($p < 0{,}0001$).

L'emploi de la construction-anomalie *can* (-ED) NEG *help* + infinitif sans *but* est intéressant. On peut supposer que cette structure est le fruit d'une confusion entre les deux variantes principales. L'hésitation entre les deux structures est soulignée par l'énoncé suivant, tiré du BNC oral :

> *(114) it's a much more accurate guide than any opinion poll. Erm again I, **I can't help but s er er getting** slightly digressed but it is rather interesting that John Major this year decided to go for a general election before the local elections.*

La tournure infinitive sans *but* est vraisemblablement utilisée par des locuteurs qui emploient d'habitude la forme gérondive de façon privilégiée, mais qui connaissent l'existence d'un recours à l'infinitif. Ils ne sont peut-être pas assez familiarisés avec la tournure infinitive pour l'employer dans sa version normale. Cette particularité relève de ce que Trudgill (1988 [1980]) appelle un *fudged lect* : au contact de deux dialectes (il étudie l'alternance entre [ʌ] et [ʊ] dans la zone de transition qui sépare l'Est Anglie des Midlands), on trouvera des lectes où les deux variantes co-existent (*mixed lects*) et des locuteurs qui ont opté pour un compromis entre les deux variables. Ces derniers emploient

[1] Le corpus du BNC date des années 1990 et contient une part d'oral. Cela contribue sans doute à expliquer pourquoi le pourcentage de *but* n'y est pas plus élevé.

la *fudged forms* [ɤ], intermédiaire entre la forme méridionale [ʌ] et la forme septentrionale [ʊ].

On observe donc une première forme d'évitement hybride, sans gérondif et sans *but*, mais on relève également une deuxième forme hybride, qui comporte, elle, à la fois le gérondif et *but*. Cet énoncé est l'unique de ce genre dans le BNC :

> *(115) I could hear the young man's hiccoughy laughter all over again, this time with more telling effect.* ***I couldn't help but joining in****.*

Si ce type de forme d'évitement est beaucoup plus rare que le premier, c'est d'une part parce qu'il se conforme moins à la loi de l'économie que l'autre (*but* V-ING *vs*. Ø Ø), et d'autre part parce que la version infinitive sans *but* a un précédent, à savoir le verbe *help* dans son sens d'aider sans le *to*, tandis que la forme en V-ING *but* ne correspond nullement à un calque. La forme sans *but* et sans gérondive est donc à la fois le fruit d'une interférence entre deux dialectes et d'une intraférence avec une autre structure du verbe *help*.

À la différence des cas de [ɤ] relevés dans les zones transitoires, il y a tout lieu de penser que l'emploi de la forme *can't help* + Ø infinitif ne va pas se stabiliser dans la communauté de parole.

Ces résultats se doivent d'être complétés par des chiffres correspondant à la décennie actuelle. Une recherche de la suite *can* (-ED) + NEG + *help* sur le site internet du quotidien *The Times*[1] donne des résultats s'échelonnant sur plusieurs années, de 2003 à 2008. Sur 143 occurrences relevées au hasard, 2 comportent un infinitif sans *but* après *help*, 60 ont recours à une gérondive et 81 sont composées de *help* + *but* + infinitif.

Un graphique récapitulatif, se concentrant uniquement sur les deux variantes principales, montrera clairement la tendance diachronique générale que l'on observe entre 1915 et 2008 (Fig. 12).

L'augmentation observée correspond à la première partie du schéma dit « en S » (Chen, 1972) qui caractérise tout changement diachronique. La nouvelle variante apparaît d'abord timidement, puis, dans une deuxième phase, elle est employée de plus en plus fréquemment. Si l'évolution continue ainsi, la tournure en *but* + infinitif poursuivra son augmentation rapide pendant quelque temps, avant de ralentir à nouveau, car de nombreux locuteurs résisteront à la disparition totale de la structure gérondive.

[1] Le site du *Times* est /*www.timesonline.co.uk/*. Il a été consulté en décembre 2007, puis en août 2008.

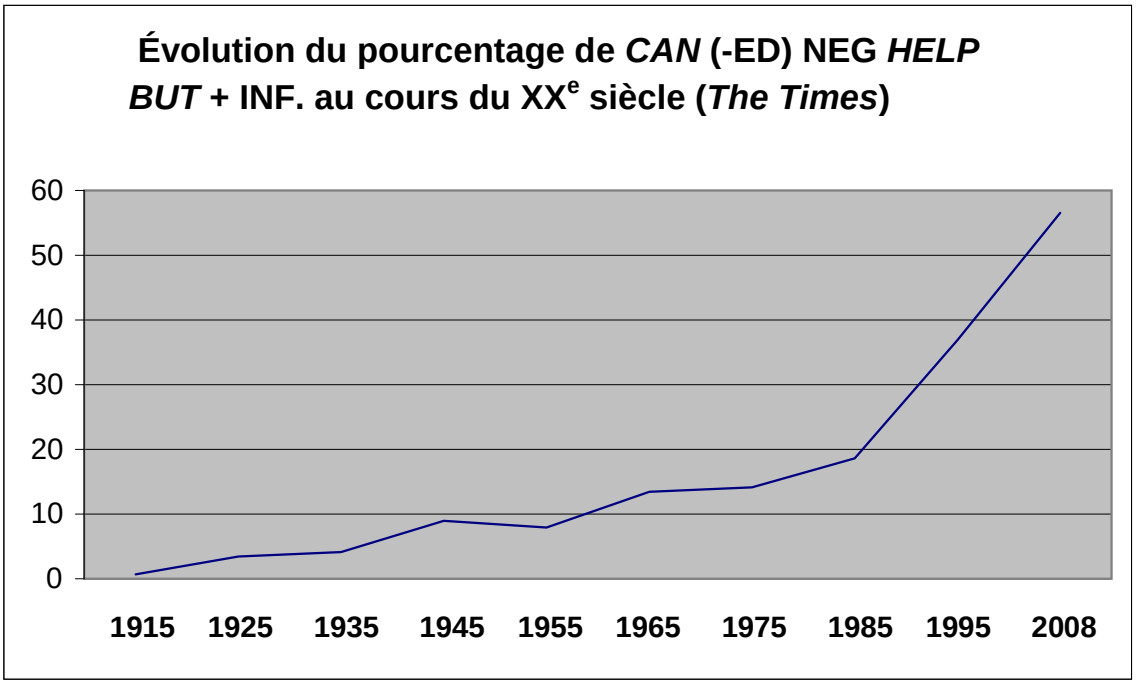


Figure 12. Augmentation du pourcentage de *can*(-ED) NEG *help but* + INF dans *The Times*

Comme nous l'avons mentionné, en 1948, Thomas expliquait que, malgré les réactions de certains puristes, *cannot help but* était déjà bien implanté en anglais américain, aussi bien informel que formel, bien que "the one which appears most frequently in standard written English is *cannot help* plus gerund" (Thomas 1948 : 39). Parmi les plus anciens exemples de *can*(-ED) NEG *help but* dans le *Times*, on dénombre des cas émanant de locuteurs américains. De plus, on constate qu'entre 1935 et 1945, la structure en *help but* a plus que doublé, certainement à cause du contact grandissant avec l'anglais américain, notamment par le biais de la radio, puis en raison de la présence d'Américains en Europe.

Bien que certains puristes aient contesté la légitimité de cette tournure, leurs critiques semblent être largement passées inaperçues. Comme avec l'omission de *to* après le verbe *help* dans son sens classique, on a affaire à un changement linguistique en cours qui a lieu principalement au-dessous du niveau de conscience des locuteurs, qui concerne l'usage ou l'absence d'un subordonnant, et qui illustre un mouvement de l'anglais britannique dans la direction de l'anglais américain.

6.2.3.3. Différences entre les deux variantes

6.2.3.3.1. Différences syntaxiques

Contrairement à *can*(-ED) NEG *help but*, *can*(-ED) NEG *help* V-ING permet l'emploi d'un sujet explicite pour la gérondive. Ce sujet peut être co-référentiel avec le sujet de la proposition supérieure, comme dans :

*(116a) Eva couldn't help **herself** crying out at him,* (BNC)

*(116b) Which is what Dr Starkie can't help **herself** doing.* (BNC)

Ces structures paraissent assez redondantes, car l'absence de sujet explicite pour la gérondive oblige déjà l'interprétation co-référentielle. On relève également dans le BNC un certain nombre d'énoncés avec sujet non co-référentiel exprimé, soit par l'intermédiaire d'un déterminant possessif :

*(117a) 'I couldn't help **your** seeing me again!' cried Tess, moving nervously away from him.'*

soit grâce à un simple GN sans marque casuelle de génitif :

*(118a) But we couldn't help **our train** being late.*

*(119a) Kate couldn't help **a small shiver** running down her back at his words, but he misinterpreted it.*

*(120a) she can't help **it** shining out of her*

Ces structures à sujet exprimé sont très rares et proviennent à la fois d'un calque sur la structure des verbes d'empêchement avec effacement de *from*[1] et également d'un reliquat d'une époque plus ancienne, où l'on employait majoritairement un GN (cf. *I can't help my face, they can't help my misfortune*.), puis une nominalisée, éventuellement précédée d'un déterminant, après *can*(-ED) NEG *help*. Aujourd'hui, le déterminant (qui permet la non co-référence) est prototypiquement absent. On observe une disparition progressive du caractère « nominal » du complément de *help* : le passage à l'infinitif (moins nominal que V-ING) est donc compréhensible.

Les subordonnées à sujet exprimé sont en tout cas complètement incompatibles avec *but* :

*(117b) *'I couldn't help but **you** see me again!' cried Tess, moving nervously away from him.'*

*(118b) *But we couldn't help but **our train** be late.*

*(119b) *Kate couldn't help but **a small shiver** run down her back at his words, but he misinterpreted it.*

*(120b) *she can't help but **it** shine out of her*

[1] Voir Mair (2002) sur l'effacement de *from* après les verbes d'empêchement en anglais britannique.

mais, comme la co-référence est devenue la norme statistique, cette contrainte ne pèse nullement sur l'emploi de *but* infinitif. Un dernier exemple de sujet non co-référentiel exprimé présente un cas intéressant, qui constitue un autre cas de cryptanalyse. Il s'agit de :

> *(121) Theda eyed him uncertainly, some of the fire dying out of her face. But she was still indignant, and she* ***could not help*** *the protest* ***from*** *leaving her lips. 'What could I have to gain, other than making the best of a bad bargain?'*

Les verbes d'empêchement forment un sous-ensemble sémantique dont le fonctionnement syntaxique similaire souligne la cohésion : les verbes *block, hinder, hold, impede, keep, prevent* ou encore *protect* fonctionnent tous avec la préposition *from*. La notion d'empêchement de *can't help*, et donc son appartenance à ce sous-ensemble sémantique, est renforcée dans cet énoncé par l'emploi d'un fonctionnement syntaxique propre à ce groupe.

6.2.3.3.2. Distinction sémantique ?

John M. Lawler[1] propose une distinction sémantique entre les deux variantes dans le cas particulier de l'emploi avec le verbe *think*. D'après lui,

> "The sense of
> *(122a) I can't help (but) think(ing) (that S)*
> is
> *(122b) I am not able to abstain from thinking/the thought (that S)*
> which might be construed either as an generic event:
> *(122c) I'm always thinking about (the fact that) S, though I'd rather not do that*
> or as a stative result of some mental sort:
> *(122d) I am forced to the conclusion that S, though I'd rather not believe it*
> *(122e) I am forced to the experience of S, though I'd rather not have it*
> because *think* is ambiguous between a (mental) action (conceptually a verb, whence *do*) and its resultant mental state (conceptually an abstract noun, whence *it*).
>
> The *I can't help thinking* construction seems to be ambiguous between these two senses:
> *(122f) I can't help thinking he was hiding something. (stative)*
> *(122g) I can't help thinking about Bosnia. (generic)*
>
> To me, the *I can't help but think* construction seems more oriented toward the first, rather than the second, sense:
> *(122h) I can't help but think he was hiding something. (stative)*
> *(122i) ?I can't help but think about Bosnia. [...think what about Bosnia?] (generic)*
> Which makes sense, since the first one has an actual clause (an S, a proposition) involved, whereas Bosnia is a label, not a proposition."

La distinction qu'il propose semble de prime abord se confirmer, car elle est corroborée par le corpus du BNC :

[1] www-personal.umich.edu/~jlawler/aue/canthelp.html, consulté le 18/08/2008.

		but think		*thinking*	
+ GP	*About*	0	0	10	≈ 23 %
	Of	0		11	
+ P	*That* / Ø (et assimilés[1])	13	100 %	67	≈ 77 %
	Exclamatives indirectes	1		4	
autres				1[2]	

Tableau 24. Compatibilité entre *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING et les deux sens de *think* (avoir une opinion et imaginer en pensée) (BNC)

Cette disparité de compatibilité s'expliquerait par le caractère imperfectif et duratif de V-ING qui est donc plus à même d'exprimer la notion non ponctuelle d'« imaginer quelque chose en pensée et s'y attarder » que *but* + infinitif, qui serait, lui, restreint au sens de *think* qui correspond à « estimer » et qui est suivi d'une proposition.

Cependant, dans le corpus bien plus large qu'offre *Google book search*, on constate que cette incompatibilité n'est pas réelle :

THINK	***About* GN**		***Of* GN**		***That* P**	
	BUT	V-ING	BUT	V-ING	BUT	V-ING
Cannot help	579	639	718	1022	802	4000
Can't help	739	704	626	832	739	1072
Could not help	610	681	722	1340	684	1990
Couldn't help	659	723	739	835	717	892

Tableau 25. Compatibilité entre *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING et les trois structures de *think* (Ø n'a pas pu être pris en compte) (*Google book search*)

Comme on l'observe, *can* (-ED) NEG *help but* est tout à fait compatible avec le verbe *think* suivi d'un GP en *of* ou en *about* et donc avec le sens d'imaginer en pensée. Cette structure n'est donc pas limitée au sens d'« estimer », « avoir une opinion » et la distinction suggérée par Lawler ne paraît pas pertinente. En revanche, une différence non catégorique semble tout de même distinguer les deux formes.

6.2.3.3.3. Sujet [+/- humain]

Les cas de sujets non humains sont rares avec *can*(-ED) NEG *help*. Par exemple, dans le BNC, ils concernent moins de 3 % des occurrences. En dépit de cette rareté, on constate que le pourcentage de recours à *but* n'est pas équivalent selon le type de sujet. Dans le BNC, quand le référent du sujet est [+ humain], *but* n'est employé que dans 21 % des

[1] *We cannot help thinking it good that there should be such a thing.*
[2] *One cannot help thinking the same thing about this new initiative.*

cas. Par contre, lorsque le sujet est [- humain], le pourcentage de *but* passe à 64 % des cas. Cette distinction est statistiquement significative (p= 0,00046).

La part de non humain avec *but* a évolué au cours du siècle. Le tableau 25 présente les données obtenues sur deux ans des exemplaires du *Times* pour chacune des cinq décennies de la première moitié du siècle, ainsi que sur un corpus d'énoncés du même quotidien datés de 1995 à 2008. La part de [- humain] a réduit quelque peu au fil du temps, car *but* est employé plus librement aujourd'hui dans tous types de contextes. De surcroît, le recours à *but* quand le sujet est [- humain] est devenu généralisé.

Can(-ED) NEG *help but*	Sujet [+ humain]	Sujet [- humain]
TOTAL 1914-1915 ; 1924-1925 ; 1934-1935 ; 1944-1945 ; 1954-1955	45 71,3 %	18 28,6 %
Corpus d'énoncés de 1995 à 2008	87 81 %	20 19 %

Tableau 26. Proportion des sujets [+/- humains] avec *can*(-ED) NEG *help but* première moitié du XXe siècle et tournant XXe -XXIe siècles (*The Times*)

Dans notre corpus récent du *Times* (énoncés datés de 1995 à 2008), sur les 22 énoncés en *can*(-ED) NEG *help but* / V-ING avec sujet non humain[1], *but* est employé dans plus de 90 % des cas[2]. On peut donc imaginer que les sujets non humains ont été un facteur facilitant l'emploi de *but* dans la première moitié du siècle et que maintenant le recours à *but* est devenu quasiment obligatoire avec ce type de sujet. Dans ce contexte, la courbe logistique en est donc à sa dernière phase.

Les cas de *but* avec sujet [- humain] concernent des énoncés comme :

(123) ***Pleasure*** *once created* ***cannot help but*** *communicate itself.* (*The Times*, 23/07/1924)

(124) When a man lugs around 40 pounds of excess fat every day in the year it weakens him – ***it can't help but*** *make him weak – the job is too big.* (*The Times*, 20/06/1935)

(125) ***A divorce rate in England and Wales of about 30,000 a year cannot help but*** *have a steadily increasing effect on the minds of young people entering or contemplating marriage.* (*The Times*, 25/11/1955)

(126) But ***the shares cannot help but*** *suffer should financial markets endure more turmoil* (*The Times*, 4/12/2007)

(127) It makes the central bank look hostage to events in ***a way*** *that cannot* ***help but*** *undermine confidence in it.* (*The Times*, 4/12/2007)

[1] Les cas où un ou plusieurs sujet(s) humain(s) sémantique(s) sont récupérables à partir d'un sujet grammaticalement [- humain] n'ont pas été comptabilisés.

[2] Un test de χ^2 montre que, malgré le petit nombre de données, le pourcentage de *but* avec un sujet [+humain] est significativement différent du pourcentage moyen de *but* (p=0,0053) dans ce corpus d'énoncés.

Il paraît évident que la grande compatibilité des tournures *can but* et *can't but* avec les sujets inanimés (cf. § 6.2.2.1.1.) a été étendue par analogie à la structure en *can*(-ED) NEG *help but*, car elle contient également le subordonnant *but*. *Can but* et *can't but* étant obsolescents, ils sont peu à peu remplacés par *can*(-ED) NEG *help but*. Cette locution, originellement synonyme de *can*(-ED) NEG *help* V-ING, semble donc élargir ses possibilités d'emploi. Elle conserve la possibilité d'exprimer l'idée que quelqu'un essaie de s'empêcher de réaliser un procès, mais échoue. S'ajoute à cela la possibilité de désigner une conséquence logique vue objectivement, qui va nécessairement se produire, sans passer par le prisme d'un sujet doué de volonté. Dans la phrase :

(126) But the shares cannot help but suffer should financial markets endure more turmoil.

les actions en bourse ne sont pas agentives et ne peuvent pas être à l'origine d'un procès. Le journaliste économique explique simplement que la cause, *financial markets endure more turmoil*, amènerait obligatoirement à la conséquence : *the shares will suffer*.

6.2.4. Conclusion

Cette étude nous a permis d'observer un autre pan de l'américanisation de l'anglais britannique. Nous avons mis en lumière le remplacement progressif de *can*(-ED) NEG *help* V-ING par *can*(-ED) NEG *help but*, en montrant dans quels contextes il s'est imposé plus facilement jusqu'à y devenir quasiment obligatoire. Toutes ces évolutions, ainsi que le passage d'un *help + to* à un *help* sans *to*, sont facilitées par le fait qu'elles sont relativement peu saillantes. En effet, "[w]hile the average man is vaguely aware of the introduction of new words into his language [...], he tends to consider grammar as something eternal and immutable. Even so, the constructions accompanying certain verbs quietly change over the years without causing any great outcry" (Foster, 1970 [1968] : 213). Ceci est dû au fait que les changements syntaxiques se situent principalement sous le niveau de conscience du locuteur moyen.

Ces deux types de complémentation de *help* vont tous les deux dans la direction de l'américain. Une différence les sépare, toutefois. Alors que *help* sans *to* s'est propagé à partir de la langue familière, l'emploi de *can't help but*, originellement un calque du latin, s'est semble-t-il étendu à partir de la langue formelle. Il est ainsi comparable au subjonctif mandatif, qui a commencé à se répandre en britannique par les niveaux de langue plutôt soutenue, bien qu'il puisse également se trouver aujourd'hui dans des registres plus courants, comme le montre Quayle (1998).

Un dernier élément mérite d'être mentionné ici. Il s'agit de l'emploi d'une nominalisée en V-ING après *help*, sans sens d'empêcher et sans préposition. Cette structure, qui paraît étonnante, est observable principalement depuis la moitié du XXe siècle. Elle n'est généralement pas mentionnée dans les grammaires, sauf par Van Ek (1966 : 94), qui reprend Poutsma[1] et cite un exemple du romancier Ernest Temple Thurston :

> *(128) It [what I have told you]'ll* ***help*** *you* ***knowing*** *what to do with him next time.* (*Traffic: The Story of a Faithful Woman*, 1906)

Une recherche portant sur les formes fléchies du verbe *help* + le verbe *avoid* sur *Google book search* donne les résultats suivants :

	helps avoiding		*helped avoiding*		*helping avoiding*[2]	
	nombre	% par rapport au total de *helps* + *(to) avoid(*-ING*)*[3]	nombre	% par rapport au total de *helped* + *(to) avoid(*-ING*)*	nombre	% par rapport au total de *helping* + *(to) avoid(*-ING*)*
1500-1800	0	0 %	0	0 %	0	0 %
1800-1900	0	0 %	0	0 %	0	0 %
1900-1930	1	0,167 %	0	0 %	0	0 %
1930-1950	2	0,198 %	0	0 %	0	0 %
1950-1970	16	1,184 %	3	0,268 %	0	0 %
1970-1990	51	3,227 %	8	0,605 %	2	0,2 %
1990-2009	367	16,48 %	34	2,439 %	5	0,386 %

Tableau 27. L'évolution diachronique de V-ING (avec le verbe *avoid*) après *help* sans sens d'empêcher (*Google book search*)

Cette construction, qui est donc en progression, apparaît dans des ouvrages publiés, mais nombre de ces occurrences semblent produites par des locuteurs dont l'anglais n'est pas la langue maternelle. Par exemple, le plus ancien cas relevé de *helps avoiding* sur *Google book search* est extrait de la *Rivista di politica economica* et, par ailleurs, le romancier cité par Van Ek et Poutsma a vécu de nombreuses années à Cork à une période où l'on y parlait encore beaucoup gaélique.

Parmi les occurrences relevées sur *Google book search*, on recense de nombreux cas émanant d'ouvrages indiens, allemands ou néerlandais[4] – tous ouvrages sérieux écrits par des locuteurs qui connaissent bien l'anglais. D'ailleurs, si cette recherche a été effectuée, c'est parce qu'un tel exemple a été trouvé chez Kortmann (1997), linguiste allemand spécialiste de l'anglais.

[1] H. Poutsma, *Grammar of Late Modern English*, Noordhoff, Groningen, 1929.
[2] La compatibilité entre la base verbale de *help* et la forme en V-ING du verbe *avoid* n'a pas été étudiée car la présence potentielle de *cannot / can't* ou *could not* / *couldn't* compliquait les calculs.
[3] Sauf sémantisme d' « empêcher ».
[4] Sur la période 1990-2009, pour la suite *helps avoiding*, on compte par exemple des occurrences provenant de locuteurs allemands, indiens, néerlandais, scandinaves, roumains, français, hongrois, italiens, bulgares, croates, israéliens, japonais et coréens.

Après les questions de l'influence américaine sur l'anglais, on peut donc se demander s'il ne faudra pas également compter avec les locuteurs L3. En effet, maintenant qu'il y a plus de locuteurs non natifs de l'anglais que de locuteurs natifs, et qu'Internet permet une diffusion mondiale de ces publications en un temps record, ce type de structure va peut-être s'implanter. On aurait donc un brassage dialectal à l'échelle mondiale. Il convient donc de rester attentif vis-à-vis de cette nouvelle complémentation de *help*, de procéder à des recherches plus approfondies sur le sujet et de guetter son expansion éventuelle parmi les locuteurs natifs.

Cette deuxième partie s'est focalisée principalement sur la dimension diatopique de la variation. C'est à présent la dimension sociale de l'évolution de la norme que nous allons aborder, en nous concentrant sur l'exemple de la conjonction *like*.

TROISIÈME PARTIE

D'UNE FAMILIARITÉ DANS LA NORME À UNE NORME DE FAMILIARITÉ ?
LE CAS DE *LIKE* CONJONCTION

CHAPITRE 7
L'APPARITION DU *LIKE* CONJONCTION

7.1. Introduction

Nous venons d'observer, à travers l'étude de la complémentation du verbe *help*, l'évolution de la répartition de certains subordonnants sur l'axe horizontal, en nous concentrant principalement sur les phénomènes de variation diatopique. Intéressons-nous à présent à un subordonnant qui illustre l'évolution de la norme sur le plan social.

Mair (2006 : 82) estime qu'il y a un regrettable déséquilibre entre le grand volume de recherche consacré à un petit nombre d'usages hautement saillants et la relative indifférence suscitée par d'autres phénomènes très importants passés largement inaperçus. Il a tout à fait raison de souligner l'intérêt de ces phénomènes (augmentation de la forme progressive, des quasi-modaux, du passif en *get*, etc.), mais ce qu'il dit sur les usages hautement saillants doit être discuté. Parmi les trois exemples qu'il cite à ce sujet – *hopefully* adverbe de phrase, longs prémodifieurs nominaux et *like* conjonction – il nous semble que le *like* conjonction mérite tout de même de faire l'objet d'une étude. En effet, les nombreuses pages qui lui sont consacrées l'abordent généralement sous l'angle prescriptif et sont loin de l'analyser objectivement sous l'angle syntaxique, sémantique, pragmatique et fonctionnel. Après des années de prescription, il semble donc intéressant de faire un point sur la distribution actuelle du *like* conjonction.

Nous tenterons tout d'abord de comprendre l'origine du *like* conjonction et de voir en quoi son apparition a permis de répondre aux besoins communicationnels des locuteurs de l'anglais. Puis nous étudierons les facteurs qui ont favorisé son développement, en montrant notamment comment s'appliquent à ce *like* les phénomènes d'analogie, de grammaticalisation, de réanalyse et d'isomorphisme.

L'analyse d'un corpus récent, à la fois oral et écrit, nous permettra d'établir un schéma implicationnel qui rende compte des règles d'emploi de ce connecteur. Nous verrons également qu'au-delà de son rôle de marqueur sociolinguistique l'usage de cette conjonction et à l'inverse celui de *as*, quand *like* est possible, ont acquis une dimension pragmatique indéniable. Nous montrerons pour finir que, pour de nombreux locuteurs, l'opposition des conjonctions *like* et *as* prend place dans un système non pas bipartite, mais

tripartite, car un nouvel item, en cours de grammaticalisation, est en train de s'imposer comme solution intermédiaire entre ces deux variantes.

7.1.1. Délimitation du sujet

Nous nous intéressons ici au *like* conjonction, c'est-à-dire celui auquel est substituable *as* ou *as if*. Le morphème *like* est très productif et est à l'origine d'autres phénomènes notables, mais qui ne nous concernent pas directement ici. Par exemple, la locution verbale *be like*, qui sert de verbe introducteur de discours direct et de pensées, est une structure récente qui a été étudiée, entre autres, par Romaine et Lange (1991) et Tagliamonte et D'Arcy (2004). Cet emploi, d'origine principalement américaine, a été noté pour la première fois par Butters (1982). Il est aujourd'hui, d'après Tagliamonte et D'Arcy, la locution verbale majoritaire pour introduire du discours (65 %). Perçu à l'origine comme typiquement féminin, il était l'apanage des locutrices jeunes, surtout de moins de trente ans à l'époque (dans les années quatre-vingts). Ce « complémenteur citationnel » (Romaine et Lange, 1991 : 248) permet, d'après les auteures, de conserver la vivacité du discours direct, ou de la traduction directe de pensées, tout en préservant la force pragmatique du style indirect, grâce à l'emploi d'un connecteur qui permet de réduire sa responsabilité et son implication vis-à-vis de la véracité de la délivrance du propos rapporté (1991 : 263). Il est majoritairement employé en combinaison avec la première personne (58 % des cas dans leur corpus), tandis que *say* sera surtout employé en référence à autrui (83 %), ce qui est attribuable à la faculté qu'a *be + like* de transmettre aussi des pensées.

Un autre type de *like* suscite l'intérêt des linguistes. C'est le fameux *filler*, considéré comme "a meaningless interjection" par l'*OED*, qui tient parfois, il est vrai, un peu du tic de langage. Lange (1988 ; cité par Romaine et Lange, 1991) mentionne par exemple le cas d'une locutrice qui emploie *like* vingt fois par minute dans une conversation.

Cependant, ce marqueur a une valeur discursive et pragmatique. Il peut notamment jouer le rôle d'atténuateur pour diminuer l'impact d'un énoncé et laisser l'affirmation un peu plus ouverte dans les requêtes (Underhill, 1988). Il a une fonction relationnelle et est orienté vers le destinataire. D'après Underhill (1988), entre autres, ce *like* joue en effet un rôle dans la structuration de l'information, en indiquant que le constituant qui suit constitue le focus de l'énoncé. Cela explique que les GN introduits par *like* soient plus souvent indéfinis que définis (D'Arcy, 2005 : 140).

Il semble cependant que la thèse du *like* comme annonciateur de focus doive être quelque peu nuancée, étant donné l'existence d'un emploi de ce *filler* en fin de phrase, et ce, surtout en anglais britannique et particulièrement à Newcastle (Beal, 2004 : 135-136). Par exemple, le Robert et Collins troisième édition (1993 : 445) indique : "(Brit) *he felt tired like*, (US) *he felt like tired*".

En fait, comme l'explique Miller (2004 : 69-70) : "there are two constructions with *like* [...]. The older construction has *like* in clause-final position and is used by speakers to provide explanations and forestall objections. [...] In the second, more recent construction, *like* occurs in any position except at the end of clauses. [...] It is regularly equivalent to WH or IT clefts" (Miller, 2004:69-70).

Le premier *like*, qui est encore très productif, exploite le sémantisme de ressemblance de la préposition pour modaliser l'énoncé qui précède, comme dans cet exemple ancien :

> *(1) Father grew quite uneasy, like, for fear of his Lordship's taking offence.* (F. Burney, *Evelina*, 1778)

D'après D'Arcy (2005 : 63 *sq*.), c'est de ce *like* en position finale que provient le *like* discursif moderne. Le *like* britannique serait en effet un adverbe de phrase et constituerait une étape intermédiaire du développement du *like* en tant que particule pragmatique. En passant d'adverbe de phrase à particule discursive, il a perdu en contenu sémantique et a gagné en mobilité au sein de l'énoncé.

L'analyse en temps apparent sur l'anglais de Toronto de D'Arcy (2005) montre que depuis le début du XXe siècle, on peut employer *like* à l'initiale d'une matrice et qu'à partir des années 1930, il est également possible de l'utiliser en début de subordonnée. Depuis les années 1940, on y a aussi recours à l'initiale d'un GN et, dès les années 1950, il apparaît en début de groupe adjectival attributif, ainsi qu'à la gauche d'un verbe lexical. À partir des années soixante-dix, il est possible d'utiliser *like* après une conjonction introduisant une subordonnée, tandis que ce n'est que depuis les années 1980 que l'on peut également l'intercaler entre un déterminant et le reste du GN. Il apparaît donc que l'expansion syntaxique de *like* est ordonnée ; sa portée diminue progressivement, car il s'adjoint à des propositions, puis à des syntagmes, jusqu'à être aujourd'hui accolé à de simples lexèmes.

Cependant, sa grande mobilité ne signifie pas, contrairement à l'idée générale, que le *like* discursif puisse être employé n'importe où dans un énoncé. En effet, comme le montre D'Arcy (2005 : 30-31), le *like* discursif n'apparaît jamais devant la copule *be* quand elle est finie et qu'elle n'est pas précédée d'un auxiliaire (**They* ***like*** *are just on my bed.*) ni devant

un auxiliaire (**Bob **like** was thinking of himself.*). Prototypiquement, il n'apparaît pas non plus à l'initiale d'une réponse à une question directe (*A : Are you guys close? B : *__Like__ when we see each other.*), ni dans les relatives (2005 : 80). Il n'apparaît pas non plus avant les pronoms personnels. Contrairement à ce qui est généralement estimé, l'emploi du *like* discursif est donc bien contraint syntaxiquement.

Nous nous concentrerons sur le cas où *like* est une conjonction et nous ne nous appesantirons pas sur ces cas connexes qui n'ont que peu de rapport avec le *like* qui nous intéresse. Il reste néanmoins deux points à mentionner. Cette prolifération de *like*, d'une part, souligne le fait qu'il s'agit d'un morphème particulièrement susceptible d'évoluer et d'assurer de nouvelles fonctions communicationnelles. D'autre part, l'emploi fréquent de ce *like* discursif, que les non linguistes ne comprennent pas vraiment et jugent dépourvu de sens, se voit assez souvent stigmatisé. Cette stigmatisation resurgit parfois à propos du *like* qui nous intéresse et les deux se trouvent ainsi rejetés sans distinction par les locuteurs conservateurs.

7.1.2. Comment nommer les deux *like* conjonction ?

Nous avons décidé de nommer les deux valeurs sémantiques qui nous concernent, incarnées respectivement par *as* et *as if*, comparaison factuelle et comparaison non factuelle. Nous utilisons ici le terme de comparaison factuelle de façon générale, pour recouvrir également des notions comme la manière, la similarité et le commentaire / accord.

Kortmann (1997 : 87-88) représente la manière par le mot allemand *indem* : *indem p, q*. Dans ce type de phrase, *p* et *q* s'apparentent au même événement, ou au même état, et *p* spécifie comment l'événement est réalisé ou quelle est la manière d'être du référent. À la différence de l'instrument, qui répond également à une question en *how*, *p* et *q* ne peuvent pas nécessairement être convertis en une relation de but (*My father stiffened, straightening his shoulders*).

Ensuite, Kortmann caractérise la similarité grâce à l'expression *q (just) as p*. La similarité répond elle aussi à une question en *how*. Le caractère d'une situation *q* y est décrit en la comparant à une situation *p* réelle (et éventuellement typique) ayant lieu dans le présent ou ayant eu lieu dans le passé. Pour les situations dynamiques en *q*, la similarité

s'apparente à la manière (*It was just as I imagined. She cooks a turkey (just) as / like her mother did.*).

Enfin, Kortmann définit le commentaire / accord en l'illustrant par la structure *as p, q*. Comme il l'explique, cette relation interpropositionnelle est très difficile à résumer en quelques mots : *p* exprime le commentaire du locuteur sur le contenu de la matrice, typiquement dans le but d'affirmer la vérité (et donc la fiabilité) de *q* ; par exemple *p* peut identifier la source de l'information du locuteur, ou exprimer l'accord avec l'opinion de quelqu'un d'autre (*As (it) appears from her essay, she has read widely in English literature. As you said, George has no children.*).

D'un autre côté, ce que nous nommons comparaison non factuelle est simplement appelé comparaison par Kortmann (1997 : 88). Symbolisée par la séquence *q as if p*, la comparaison répond aussi aux questions en *how*. *P* y est typiquement hypothétique, mais pas obligatoirement (*He looks as if he's getting better*.).

Le terme comparaison est souvent appliqué à ce que Kortmann appelle similarité et, d'autre part, on pourrait parler de manière dans une structure en *as if* comme *He treats me as if I was a child*, qui relève d'après lui de la comparaison. En effet, comme l'évoque Mauroy (2006), la manière est une « catégorie très mal définie regroupant des éléments fort disparates sur le plan sémantique ». C'est pourquoi nous préférons avoir recours à cette distinction binaire entre comparaison factuelle et comparaison non factuelle pour évoquer les deux sens de *like*, incarnés respectivement par *as* et *as if*, tout en gardant à l'esprit que cette dichotomie dissimule un réseau complexe de sémantismes différents. Nous aurons l'occasion d'évoquer certains d'entre eux plus précisément dans la suite de notre étude.

Une série de questions vient à l'esprit lorsque l'on s'interroge sur le *like* conjonction : pourquoi, comment, où et quand le *like* conjonction est-il apparu ? Comment peut-on expliquer son succès ? Est-il encore non standard ? *As (if / though)* et *like* peuvent-ils être considérés comme des valeurs concurrentes au niveau sociolinguistique ou présentent-ils un sémantisme distinct ? Les deux *like* conjonctions ont-ils la même acceptabilité ? Quelles sont leurs règles d'emplois ? Peut-on employer *like* à chaque fois à la place de *as (if / though)* ? Le sémantisme respectif des deux prépositions *like* et *as* a-t-il une influence sur l'emploi des deux conjonctions *like* et *as* ? Peut-il à terme supplanter *as (if)* ? Nous tâcherons d'apporter des réponses à ces nombreuses interrogations.

7.2. Apparition du *like* conjonction à l'aune de la linguistique fonctionnelle

7.2.1. Introduction sur la linguistique fonctionnelle

Frei, l'un des fondateurs de la linguistique fonctionnelle, écrit dans *La Grammaire des fautes* (1929 : 18) « [u]ne des thèses de ce livre sera de montrer que dans un certain nombre de cas la faute, qui a passé jusqu'à présent pour un phénomène quasi pathologique, sert à prévenir ou à réparer les déficits du langage correct. »

Cette tendance innovatrice est universelle. On peut citer un exemple bien connu de ce genre de déficit en anglais. Depuis la disparition de la deuxième personne du singulier *thou* / *thee*, l'anglais présente une lacune linguistique qui peut engendrer beaucoup de difficultés de compréhension. Par exemple, comment un locuteur prononçant la phrase *Do you want to come to the party?* devant un groupe d'individus, peut-il n'inviter qu'une seule personne ? Ne pas avoir de forme spécifique pour différencier le singulier du pluriel est un déficit assez gênant pour une langue, qui favorise les innovations spontanées. L'activité du locuteur est donc au centre de cette conception de la langue, au point qu'il est considéré non pas comme un élément passif dans l'évolution linguistique, mais comme un *language builder*, selon le terme d'Hagège (1993).

Les locuteurs des variétés d'anglais non standard ont trouvé diverses solutions pour pallier ce manque. Historiquement, la première tentative fut d'employer *was* au singulier et *were* au pluriel, distinction qui devint fortement stigmatisée au XIXe siècle (Butters 2001 : 332). Dans les créoles atlantiques, on a eu recours à l'emprunt d'une forme Igbo et c'est le vocable *unu* qui est employé pour spécifier la seconde personne du pluriel. Par un processus d'analogie avec les substantifs, et en suivant un procédé synthétique, les Irlandais ont ajouté le morphème de pluriel /z/ pour créer le pronom *youse*, parfois aussi prononcé *yeez*. Il est employé de façon marginale dans toutes les parties du monde gagnées par la diaspora irlandaise, et en particulier dans les régions de Glasgow et de Liverpool, en Australie et dans les zones urbaines du nord-est des États-Unis.

Aux États-Unis, d'autres formes de pluriel coexistent, dont l'apparition relève de procédés analytiques. Dans le sud et les Midlands des États-Unis, on emploie *you all*, souvent réduit à *y'all* dans le sud ; dans les Midlands et particulièrement dans l'Ohio, on utilise *you'uns*, qui dérive de l'écossais (Montgomery, 2001 : 149). La forme de pluriel la plus utilisée aux États-Unis, qui est en passe de devenir standard et a bien plus d'influence

que le britannique *you lot* à l'échelle mondiale, est le pronom *you guys*. Il est clair qu'il s'agit bien d'un nouveau pronom, et non d'une simple juxtaposition de deux termes, car une certaine décoloration sémantique est intervenue. Des sèmes « masculin » et « pluriel », seul le sème « pluriel » a été conservé puisque le terme « guys » n'est pas du tout limité aux individus mâles dans cette nouvelle locution pronominale.

C'est avec cette conception de l'évolution linguistique, qui place au cœur de son analyse les besoins communicationnels des locuteurs, que nous avons abordé l'apparition du *like* conjonction.

7.2.2. Déficit linguistique comblé par l'apparition du *like* non factuel

Comme l'observait Foster il y a près de quarante ans (1970 : 227), les façons d'exprimer la comparaison non factuelle sont en train d'évoluer :

> "In linguistic matters as elsewhere it sometimes happens that rivalry between two possibilities is settled by the triumph of a newly-arrived third party and this may ultimately be the case for the dilemma involving 'It looks as if...' and 'It looks as though...', for the future victor might well be 'It looks like...'. The sphere of action of *like* is certainly enjoying an extension in present-day English."

Tentons de comprendre comment cette évolution a pu se produire et à quel stade nous en sommes actuellement.

Un système comprenant uniquement *as if / as though* accompagné d'un prétérit dit modal (ou du reliquat de subjonctif passé de *be* que constitue la forme *were* aux 1e et 3e personnes du singulier) ne permet pas d'exprimer certaines nuances de sens importantes. Le décrochement par rapport au réel déclenché par le prétérit fait basculer la relation prédicative introduite par *as if* dans le monde irréel du non asserté. Or, dans certaines circonstances, surtout celles mettant en jeu les perceptions sensorielles, ce décrochement vers du contrefactuel ne correspond pas à ce que veut encoder le locuteur. Quand la subordonnée suit un verbe dit « évidentiel[1] », comme *look*, *sound*, ou *smell*, le locuteur a en effet de bonnes raisons de croire que la relation prédicative incluse dans la subordonnée est validée puisque des stimuli perçus par ses sens (vue, ouïe, goût, etc.) lui fournissent des éléments probants tendant à démontrer la valeur de vérité de cette prédication.

Plusieurs possibilités linguistiques permettent au locuteur de pallier ce déficit de la langue. Schématiquement, deux principales options s'offrent aux anglophones. La solution adoptée originellement par la plupart des Britanniques consiste à permettre l'emploi d'un

[1] Voir par exemple Miller, 2009.

présent après *as if*, même si l'on note que cette pratique, longtemps rejetée par les puristes, reste encore aujourd'hui exclue de certains manuels pédagogiques d'EFL[1]. On pourra ainsi différencier l'énoncé suivant :

> *(2) I flatter myself that I am a tad more responsible, and always resent well-meant campaigns that treat me as if I* ***smoked*** *out of mere perversity.* (BNC)

dans lequel l'énonciateur ne fume bien sûr pas par pure perversité, mais parce que la nicotine est hautement addictive ; la relation prédicative [I - smoke out of mere perversity] n'est donc pas assertée, comme l'indique clairement le prétérit modal, et la phrase qui suit :

> *(3) He looks as if he* ***wants*** *to laugh, and a small voice inside my head is telling me to stop.* (CYKS[2], p. 121-2)

Ici, le personnage masculin a très vraisemblablement envie de rire réellement. L'emploi d'un présent indique que la relation prédicative [he - want to laugh] est validée.

Cette opposition est remarquée par Wood (1964 [1962] : 25), qui déclare, à propos de l'emploi du subjonctif passé après *as if*, jugé obligatoire par les puristes de l'époque : "[t]here is surely a distinction between 'He walks as if he were drunk' (implying 'but he is not') and 'He walks as if he is drunk', meaning 'He is drunk, judging from the way he walks.'" La première façon de pallier ce déficit linguistique est donc de faire varier le temps (et le mode) après *as if*. La comparaison fictive est exprimée par le prétérit modal ou par le subjonctif passé, tandis que la forte probabilité déduite de stimuli sensoriels est rendue par un présent.

Cette évolution diachronique en anglais britannique peut être illustrée par une comparaison des temps employés après *as if* quand la proposition supérieure est au présent. La presse écrite présente prototypiquement plus de présents que les fictions narratives, qui sont généralement au passé. On pourra donc utilement comparer la répartition des temps après *as if* dans le *Times* de 1995 et celle dans le même quotidien cent ans auparavant. Ces résultats, basés sur un échantillon d'une centaine d'occurrences pour chaque période, sont exposés ci-dessous :

TOTAL	présent	*present perfect*	prét. modal	prét. chron.	subj.	*plu-perfect*	ambig. subj. prét.	*will*	*would*	*could*	*might*	*must*
98	3	1	18	3	29	17	18	1	4	1	1	2

Tableau 28. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. Janvier, Février, Mars 1895, *Times* Digital Archive

[1] Voir par exemple *Partners*, classes de Terminales, Nathan, 1997.
[2] S. Kinsella, *Can You Keep a Secret*, Black Swan, Londres,2003 (inclus dans notre corpus sur *like*).

TOTAL	présent	*present perfect*	prét. modal	prét. chron.	subj.	*plu-perfect*	ambig. subj. prét.	*will*	*would*	*could*	*might*	*must*
118	43	15	12	11	13	7	5	7	2	0	2	1

Tableau 29. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. *The Times*, Janvier 1995, Web Concordancer

Ces chiffres sont reportés dans les représentations graphiques ci-dessous (Fig. 13 et Fig. 14), qui présentent une vision claire du pourcentage des formes utilisées.[1]

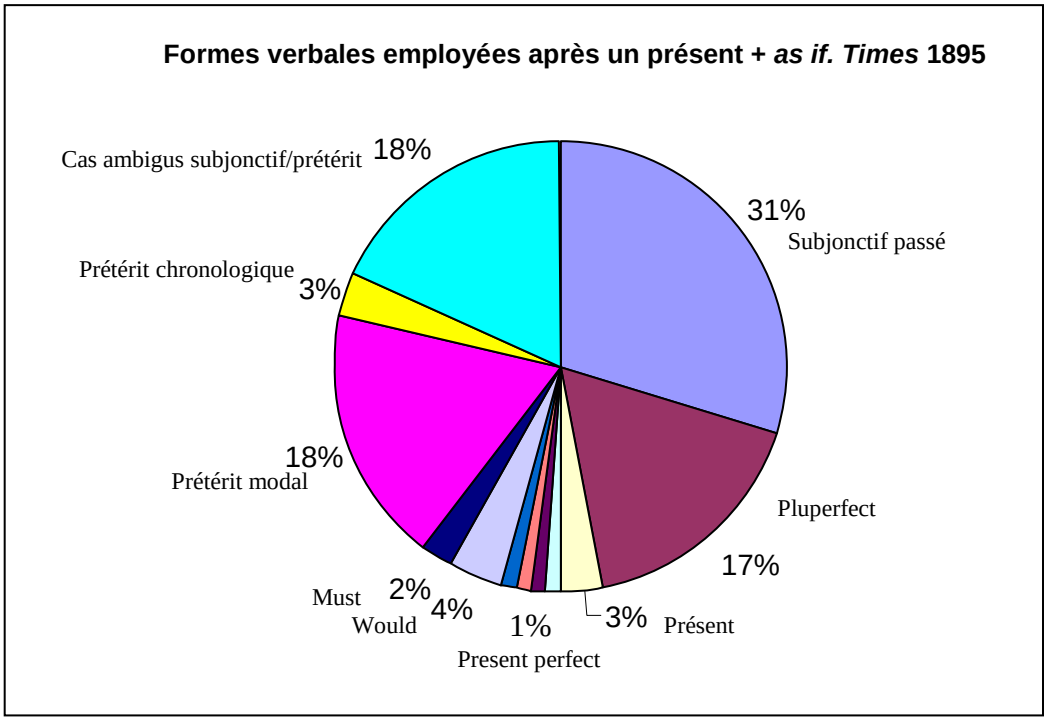


Figure 13. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. Janvier, Février, Mars 1895, *Times* Digital Archive

Comme on le constate, les formes de passé fictif (prétérit modal, subjonctif passé[2], *pluperfect* et cas ambigus entre subjonctif et prétérit) sont en forte régression, au profit des formes du présent (présent, *present perfect* et formes en *will* + BV)[3]. D'ailleurs, la compatibilité particulière entre les verbes du type *seem*, *look*, etc. et les formes de présent est tout à fait remarquable. En 1995, sur les cinquante cas de verbes favorisants de type évidentiel relevés, 68 % d'entre eux sont suivis d'un temps en rapport avec le présent,

[1] Par manque de place, les résultats à très faible pourcentage ne sont pas légendés. On se reportera au tableau correspondant pour plus d'informations.
[2] La forte diminution du subjonctif en *were* est généralisée en anglais britannique, comme le signale Quayle (1998). Mair et Leech (2006 : 329) montrent que de 95 occurrences de cette forme dans le corpus LOB, on est passé à seulement 41 dans FLOB.
[3] L'évolution entre les deux périodes quant à la répartition des temps du passé et des temps du présent est statistiquement significative ($p << 0{,}0001$).

(58 % par un présent, 12 % par *will* et 10 % par un *present perfect*). Ces verbes ne sont suivis par un temps de passé fictif que dans 10 % des cas[1].

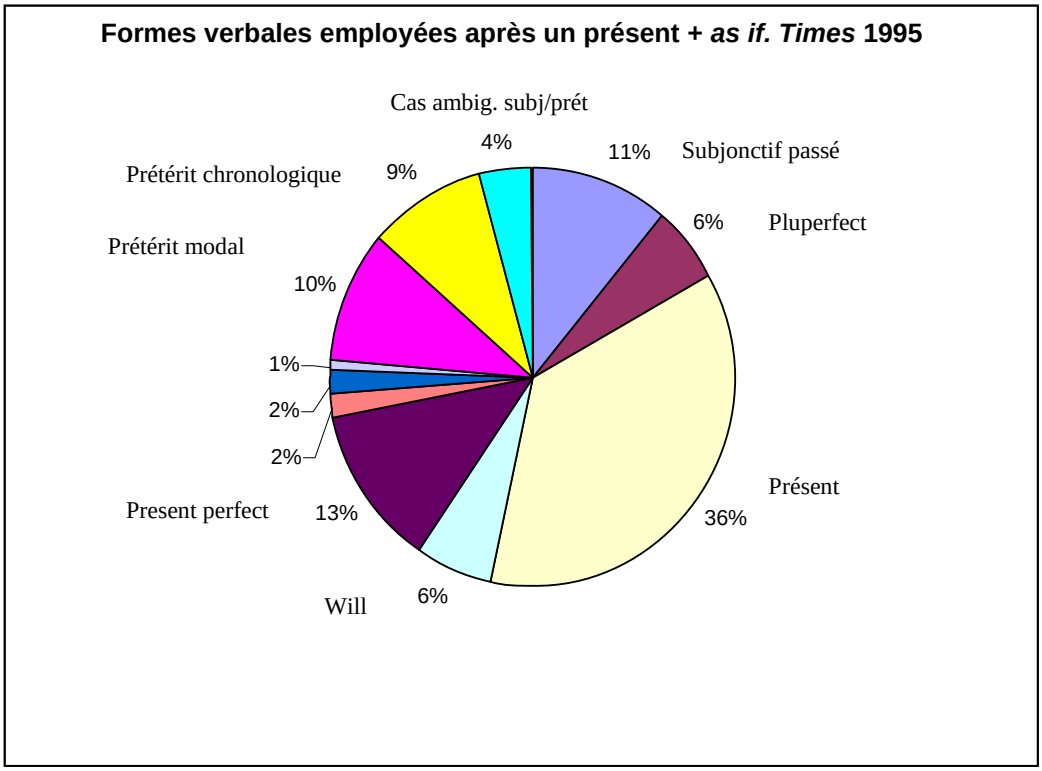


Figure 14. Formes verbales de la subordonnée en *as if*, après une principale au présent. *The Times*, Janvier 1995, Web Concordancer

Les rares occurrences de temps du présent dans le *Times* de 1895 sont principalement le fait de lecteurs, puisque plus d'un tiers d'entre elles proviennent de la rubrique *Letters to the Editor*. Cela signale la dimension quelque peu informelle de cet usage, commune à la plupart des innovations spontanées d'apparition récente. Quand un temps du présent est employé, c'est en effet parce que la relation prédicative de la subordonnée est assertée, comme on peut l'observer dans l'exemple suivant, au *present perfect* :

> *(4) It appears* ***as if****, for the first time, it* ***has been overlooked*** *that there is an English community now in Madagascar who are virtually cut off from all communication with this country*. (*The Times*, 7/03/1895)

En effet, à cette époque, une guerre fait rage entre les Français et les Malgaches, et cela contribue à couper les ressortissants britanniques du reste de l'Empire britannique.

Les locuteurs américains, quant à eux, n'ont pas privilégié cette option. Par exemple, dans un roman américain récent, on ne compte que 5 cas de présent (ou de

[1] Un test de χ^2 montre que la probabilité pour un verbe de perception d'apparaître avec une subordonnée à un temps du présent est significativement supérieure à la probabilité qu'un tel verbe soit employé avec une subordonnée à un temps du passé ($p < 0{,}0001$).

present perfect) sur 45 cas de *as if*. Les Américains ont plutôt opté pour la possibilité offerte par *like*. Rien ne contraint en effet à employer un prétérit modal après *like*, à la différence de *if*, et remplacer *as if* par *like* permet donc de rester dans le domaine du réel, du validable. Avec *like*, tout se passe comme si on avait affaire à une modalité épistémique de très forte probabilité, comme dans :

(5) You look like you've lost some weight. (HIPFC[1], 16)
= You must have lost some weight.

On notera que cette question n'est pas limitée à l'anglais. En français, par exemple, quand des stimuli sont perçus par les organes sensoriels du locuteur, on n'emploiera pas la locution *comme si*, car celle-ci est toujours suivie d'un passé modal (imparfait ou plus-que-parfait) qui crée un décalage par rapport au réel, peu compatible avec la présence de sensations physiologiques. On utilisera en revanche une expression comme *x a l'air de* + prédicat à l'infinitif ou *On dirait que x* + prédicat conjugué. Le français a moins de ressources que l'anglais pour encoder spécifiquement le sens concerné. À part la vue, qui peut être représentée par l'expression *x a l'air de* + prédicat à l'infinitif, les autres sens n'ont pas d'expression spécifique, à la différence de l'anglais (*it tastes, smells, sounds, feels like*…), et l'on est obligé de se rabattre sur *On dirait que x* + prédicat conjugué, qui n'encode pas un sens en particulier.

7.2.3. Déficit linguistique comblé par l'arrivée du *like* de comparaison factuelle

As, qui est employé depuis le moyen anglais, est la forme réduite de l'adverbe vieil anglais *eal(l)swa*, littéralement *all-so*, signifiant « de même », « également » (*also*). *Eal(l)swa* contient le morphème *swa*, qui est à l'origine de *so*. Ce vocable était à la base un adverbe (ainsi) :

(6) Hie ða ***swa*** *dydon.* (*Anglo Saxon Chronicle*, 895)
And then they did so.

qui s'est vu ensuite redoublé pour devenir une conjonction, de façon à la distinguer de l'adverbe :

(7) þat …ne … beo gebunden and geworpen into þeaostrum, ***swa swa*** *þæt hajge godspell sægð.* (Préface d'Aelfric)
Afin qu'il ne soit pas lié et jeté dans les ténèbres comme le saint Évangile dit

puis resimplifiée :

[1] M. Acito, *How I Paid for College*, Broadway Books, New York, 2004 (inclus dans notre corpus sur *like*).

(8) Gæð a wyrd ***swa*** *hio scel.* (*Beowulf* 455)
Fate will go as it must.

En vieil anglais, *swa* (*swa*) disposait d'un répertoire d'emplois circonstanciels très étendu : similarité, comparaison fictive, simultanéité, condition, degré / étendue (*inasmuch as*) lieu et parfois manière (Kortmann, 1997 : 316). À cette période, *eal(l)swa* n'était employé que pour indiquer la similarité et la comparaison fictive, ainsi que, dans une moindre mesure, la manière. Dès le moyen anglais, *as* (*that*) commence à supplanter *so*, tandis que le morphème *so*, lui, se spécialise progressivement vers le marqueur de conséquence et de but que l'on connaît aujourd'hui.

Il est à noter également que la distinction sémantique entre les prépositions *as* et *like* n'a pas toujours eu cours :

(9a) Grammar is an art which teacheth to write or speak any language truly and properly, ***as*** *the English tongue.* (Saxon, 1737 : 1)

(9b) Abundance of common words are of Latin Extraction, ***as*** *Names ending in (ion) and (ty)* ***as*** *Nation, Station, Humanity…* (Duncan, 1731 : 20-21)

(9c) The Greek and Latin among the antient, and some too among the modern languages, ***as*** *the German, vary the termination or ending of the Substantive to answer the same purpose.* (Duncan, 1731 :24-25)[1]

7.2.3.1. Historique des emplois de *as* comme connecteur phrastique : polysémie et hétérosémie[2]

Au cours de son histoire, le morphème *as* a eu de nombreux rôles à jouer dans la grammaire de l'anglais. Cette polyvalence est assez fréquente pour ce type de conjonctions, puisque parmi les langues d'Europe[3], les subordonnants circonstanciels qui s'expriment sous la forme d'un seul mot ont, dans la moitié des cas, plusieurs natures grammaticales et plusieurs sémantismes (Kortmann, 1997 : 103). *As* est cependant marginal, car, parmi tous les subordonnants circonstanciels des langues d'Europe, moins de 15 % expriment, comme *as*, plus de deux sémantismes distincts (Kortmann, 1997 : 103). Cela s'explique en partie par la tendance édictée par Zipf (1949) : la petite taille d'un vocable va de pair avec une

[1] Cités par Watts (1999 : 48 -52) dans son article sur les grammairiens anglophones.
[2] Le terme *hétérosémie*, que l'on doit, entre autres, à Lichtenberk (1991), désigne l'emploi d'un même vocable avec plusieurs sémantismes correspondant à des catégories grammaticales distinctes.
[3] L'étude de Kortmann (1997) porte sur les conjonctions circonstancielles d'une cinquantaine de langues d'Europe. Elle comprend une majorité de langues indo-européennes, ainsi que quelques langues ouraliennes, altaïques, caucasiennes, sémitiques et le basque.

haute fréquence d'emploi[1] et une multiplicité de sémantismes. À une certaine période, *as* s'est même vu utilisé comme une espèce de conjonction par défaut, au même titre que *that*. En effet, en moyen anglais et au début de la Renaissance, *as* fut même ajouté à des adverbes pour les transformer en conjonctions[2]. Il est en cela comparable à *that*, qui constitue en quelque sorte la conjonction par excellence de la langue anglaise. En étant permutable avec *that*[3], *as* acquiert pour un temps le statut fondamental de complémenteur et est employé en tant que morphème de transcatégorisation, comme dans ces exemples de l'*OED*[4] :

> *(10a) Wel may the sike man wayle and wepe,* ***Ther as*** *ther is no wyf the hous to kepe.* (Chaucer, *Merchant Tale, c*1386)
>
> *(10b) Anon,* ***after as*** *Balin was dead, Merlin took his sword.* (Malory, *La Mort d'Arthur*, version de 1634)

En tant que conjonction à tout faire, il est évident que *as* a eu, au cours de son histoire, un réseau d'emplois et de polysémie complexe. On sait qu'il existe quatre types de subordonnées : nominales, relatives, circonstancielles et comparatives. Il est très frappant de constater qu'au cours de son histoire, *as* a été employé comme connecteur dans chacune de ces quatre sortes de subordonnées, comme l'indique l'*OED*. Il a été utilisé pour introduire plusieurs types de circonstancielles, et a notamment servi à indiquer la conséquence, comme dans :

> *(11a) I warrant you we will play our part,* ***as*** *he shall think by our true diligence He is no less than what we say he is.* (Shakespeare, *Taming of the Shrew*, 1594)
>
> *(11b) I warrant you we will play our part,* ***so that*** *he shall think by our true diligence he is no less than what we say he is.*

As a été employé pour introduire des circonstancielles d'opposition, comme en (12) :

> *(12a) The King's own religion was suspected,* ***as*** *his brother's was declared.* (Burnet, *Own Time*, 1715)

---

[1] *As* est le vingtième mot le plus employé du corpus américain BROWN (1982).

[2] On a observé la même pratique avec *that*, comme dans *how that* ou *after that*. En vieil anglais, l'ordre des mots permettait de différencier les subordonnées des principales, comme en allemand moderne. Une fois que l'ordre des mots est devenu uniformément SVO, il a été impossible de différencier un adverbe d'une conjonction grâce à la syntaxe et l'ajout de *that* s'est donc généralisé, et ce, au point d'être même employé là où la confusion n'était pas possible. D'après Rissanen (dans Lass, 1997 : 303), "in Middle English, these groups [of conjunctions] are simplified, but *that* still often follows the conjunction, and can be appended even to conjunctions with which it did not occur in OE texts. It is possible that Scandinavian influence supported the use of this post conjunctive *that*." En plus des conjonctions, ce *that* pouvait être ajouté à des pronoms relatifs ainsi qu'après *how*.

[3] En anglais de la Renaissance on employait indifféremment *while*, *while that* et *while as* ; *when*, *when that* et *when as*, ou encore *be it so*, *be it so that* et *be it so as* (Kortmann, 1997 : 297-8).

[4] Il a d'ailleurs également été ajouté à des adverbes interrogatifs et l'on constate même un phénomène de lexicalisation dans le cas de *whereas*

(12b) The King's own religion was suspected, ***whereas*** *his brother's was declared.*

Il a servi à enchâsser une circonstancielle de lieu :

(13a) Þen went þey þederward ***as*** *þis tresere lay.* (Anon., *Chron. Vilod., c*. 1420)

(13b) Þen went þey þederward ***where*** *þis tresere lay.*

De surcroît, il a également été employé pour encoder le sens de *as if / as though*, quand il était suivi d'un subjonctif, comme dans :

(14a) Vndoing all, ***as*** *all had never bin.* (Shakespeare, *2 Henry VI*, 1593)

(14b) Vndoing all, ***as if*** *all had never bin.*

ou dans :

(15a) He looks ***as*** *he had seen a ghost.* (Coleridge, *Wallenstein*, 1800)

(15b) He looks ***as if*** *he had seen a ghost.*

On notera que ce sémantisme de *as* persiste uniquement dans l'expression figée *as it were*, qui n'indique pas la comparaison en tant que telle, mais la comparaison fictive, ce qui donne à cette expression modalisante une valeur d'approximation.

L'emploi d'un subjonctif après *as if* provient donc de cet état antérieur où *as* était suivi d'un subjonctif pour indiquer le caractère fictif de la comparaison. Ce mode, dans la droite lignée de l'optatif vieil anglais, est le mode de l'irréel par excellence. Il servait traditionnellement à indiquer le souhait, le commandement ou l'hypothèse. Les verbes de volonté et de doute étaient suivis d'un optatif en vieil anglais et l'emploi de ce mode servait également à différencier le but de la conséquence. En un mot, l'optatif était le mode des relations prédicatives non assertées.

On peut signaler que dès l'arrivée du morphème *if* dans l'expression de la comparaison fictive, le subjonctif est en fait devenu redondant. Il a certainement à l'origine fonctionné en binôme avec l'indicatif au prétérit et devait servir à renforcer le caractère fictif de la subordonnée, tandis que l'indicatif devait être employé dans les cas assertables, comme après *look* ou *sound*, etc.

Hormis les circonstancielles, *as* a servi à introduire des comparatives d'inégalité, comme en allemand (*besser als*). Cet emploi, qui a persisté plus longtemps en écossais, est maintenant très archaïque :

(16a) I hadde never more neede […] ***as*** *I have at this tyme.* (1460, *Paston Letters*)

(16b) I hadde never more neede […] ***than*** *I have at this tyme.*

D'après Montgomery (2004 : 275), ce genre d'emploi a persisté encore aujourd'hui en anglais des Appalaches, que l'on sait être fortement influencé par l'écossais :

*(17) I'd rather work **as** go to school.*

As a également joué le rôle fondamental d'outil pour enchâsser une nominalisée complétive.

*(18a) That the Fop […] should say, **as** he would rather have such-a-one without a Groat, than me with the Indies.* (Steele, *Spectator*, 1712)

*(18b) That the Fop […] should say, **that** he would rather have such-a-one without a Groat, than me with the Indies.*

La conjonction était parfois dédoublée en *as that* ou *as how*, ce qui suggère que les problèmes d'interprétation étaient déjà présents à l'époque. L'emploi de *as how* a perduré longtemps, comme le signale cet extrait datant des années cinquante :

*(19) I'm not saying **as how** you may not know a fair bit about this furniture business, but what I'm saying is this: How on earth can you be so mighty sure it's a fake when you haven't even seen what it looks like underneath all that paint?* (R. Dahl, *A Parson's Pleasure*, 1960. L'histoire se passe dans le Buckinghamshire)

On note que l'emploi de *as* seul a persisté dans deux locutions conjonctives informelles : *seeing as* et *providing as*, employées en concurrence avec les classiques *seeing that* et *providing that* :

*(20a) I saw her in the bathroom last night. Her belly is completely flat. I thought you ought to know **seeing as** you are the father of the phantom kid.* (S. Townsend, *Adrian Mole and the Weapons of Mass Destruction*, 2004)

*(20b) All of these binds and scripts are completely legal and are not considered hacks or unfair gaming (**providing as** they are used responsibly).*[1]

Un autre cas de subordonnée de type nominal a été concerné par l'emploi de *as*. Il s'agit des exclamatives indirectes :

*(21a) But see **as** our gudemither's hands and lips are ganging.* (Scott, *Antiquary*, 1816)

*(21b) But see **how** our gudemither's hands and lips are ganging.*

Le dernier type de subordonnées concerne les propositions relatives. *As* y a été employé comme pronom relatif depuis le XIIe siècle, d'après Jespersen (1940-1956). Il était standard à l'époque de Defoe, comme l'indique cet extrait de *History of the Plague* :

*(22a) it is requisite to observe that the justices of peace within those parishes and places **as** were called the "hamlets" and "outparts" took the same method.* (1722)

Cet emploi de *as* a existé à la fois en Angleterre et aux États-Unis :

[1] www.invision-gaming.co.uk/ (consulté le 3/07/2009).

(23) It's he ***as*** *lives in the great stone house.* (M . S. Cummins, *Lamplighter*, *c.* 1852)

Il est encore d'emploi fréquent dans les dialectes traditionnels du nord de l'Angleterre et surtout à Newcastle, où il est utilisé en concurrence avec *at*, comme l'explique Beal (2004 : 77). Dans le reste du pays, le relatif non standard est plutôt *what*.

Milroy et Milroy (1999 : 71) indiquent que ce rôle cumulé de conjonction de comparaison et de pronom relatif est également présent en danois, où *som* se trouve aussi bien dans :

(24a) ***som*** *du vil*
as you wish

que dans :

(24b) det store hus ***som*** *jeg så i dag*
the big house as I saw today.

ce qui contribue peut-être à expliquer l'origine de cette persistance dans le nord. Il est à noter que les relatives en *such as* se trouvent toujours, mais qu'elles sont confinées au registre très formel et qu'elles sont en forte régression dans l'anglais spontané.

(25a) Their common aim will be to advance by all means at their disposal ***such*** *reforms* ***as*** *are essential to the creation of a unified social structure embracing all Kivu [...]* (John Le Carré, *The Mission Song*, 2006)

De rares occurrences sans *such* peuvent être rencontrées de nos jours, comme dans l'exemple suivant qui provient d'un registre légal :

(26a) Syndicate undertakes to provide out of its own purse all necessary experts, technicians, instructors and cadre personnel ***as*** *may be necessary to the training of the local workforce in the use of such equipment […]* (John Le Carré, *The Mission Song*, 2006)

Trois des quatre cas mentionnés comportent un élément prénominal particulier : *those ... as*[1] *...* ; *such ... as ...* ; et *all ... as*[2] *...*. Ces éléments employés comme déterminants semblent jouer un rôle non négligeable dans l'acceptabilité de ces énoncés. Si on les remplace par *the*, on semble perdre en acceptabilité :

(22b) ?it is requisite to observe that the justices of peace within ***the*** *parishes and places* ***as*** *were called the "hamlets" and "outparts" took the same method.*

(25b) ?Their common aim will be to advance by all means at their disposal ***the*** *reforms* ***as*** *are essential to the creation of a unified social structure embracing all Kivu […]*

[1] L'emploi de *that* / *those* se trouvait fréquemment avec *as*, comme l'indique l'*OED* :
(i) ***That*** *kind of fruite* ***as*** *maides call medlers.* **(**Shakespeare, *Romeo & Juliet*, 1592).

[2] Peitsara (2006 : 276), dans son étude des pronoms relatifs employés dans le dialecte du Somerset, remarque que *as* est particulièrement compatible avec *all*. Sur la dizaine de relatives en *as* relevées, 70 % ont *all* (+ nom) pour antécédent.

(26b) ?Syndicate undertakes to provide out of its own purse ***the*** *necessary experts, technicians, instructors and cadre personnel* ***as*** *may be necessary to the training of the local workforce in the use of such equipment […]*

Ces relatives en *those … as …* ; *such … as …* ; et *all … as …*ne sont pas prototypiques et constituent en quelque sorte un reliquat d'un état antérieur de la langue où *as* était devenu un pronom relatif à part entière. On pourrait presque parler ici de pronom relatif discontinu.

As a donc été un connecteur hautement polysémique et polyfonctionnel, mais toutes les valeurs que nous venons d'évoquer ont disparu progressivement sous la pression d'un évident besoin de différenciation. Il ne reste aujourd'hui en anglais standard qu'un nombre réduit de valeurs sémantiques, qui sont toutes circonstancielles : la concomitance, la cause, la comparaison, et accessoirement la concession. Avant de développer ces différentes valeurs, il peut être intéressant de voir comment les problèmes d'interprétation peuvent être surmontés. En effet, l'emploi d'un morphème aussi polysémique que *as* constitue un obstacle majeur à la communication. Une première façon de pallier cette difficulté est de surcoder le morphème interprétativement déficitaire.

7.2.3.2. Surcodage du morphème déficitaire

Le surcodage peut se faire de façon discontinue, avec par exemple un renforcement par *so*, au sein d'une structure corrélative. On en trouve de nombreux exemples dans *The History of the Plague* de Daniel Defoe. La plupart du temps, cette structure donne un sémantisme de cause à *as* :

(27) But ***as*** *nothing could be proved,* ***so*** *nothing could be done to them.*

(28) ***[A]s*** *it was of the utmost consequence to families not to be known to be infected, if it was possible to avoid it,* ***so*** *they took all the measures they could to have it not believed, and if any died in their houses, to get them returned to the examiners, and by the searchers, as having died of other distempers.*

Cependant, il peut parfois s'agir plutôt de comparaison au sens large :

(29) ***As*** *I could not refrain from contributing tears to this man's story,* ***so*** *neither could I refrain my charity for his assistance; so I called him.*

(30) ***As*** *they expected,* ***so*** *the people whom they had heard came on directly to the barn, when one of our travelers challenged, like soldiers upon the guard, with, "Who comes there?"*

et parfois, il peut être difficile de trancher, comme ici entre une idée de concomitance et une notion de comparaison tentée d'opposition :

(31a) ***As*** *the richer sort got into ships,* ***so*** *the lower rank got into hoys, smacks, lighters, and fishing boats.*

(31b) ***Pendant que*** *les riches embarquaient sur des navires, les pauvres embarquaient sur des barques et des radeaux.*

(31c) ***De même que*** *les riches embarquaient sur des navires, les pauvres embarquaient sur des barques et des radeaux.*

Ce type de surcodage n'est donc pas totalement opérant.

Plus récemment, le surcodage se fait par l'ajout d'un adverbe modifieur adjacent à *as*. Avec l'ajout de *just,* il ne subsiste que les sémantismes de concomitance, comme dans :

(32) Hesitantly I get down a gleaming pan from the rack, ***just as*** *Trish bustles in with the newspaper.* (UG[1], 90)

ou de comparaison / manière :

(33) I'm sure Arnold's the one who's rooting for me to be made partner. ***Just as*** *I'm equally sure Ketterman will be opposing it.* (UG, 21)

*(34) 'Your coffee,' I add, handing the cup to Melissa. '****Just as*** *you asked for it.'*

Le sémantisme de cause-implication est incompatible avec l'ajout de *just* :

(35a) 'It seems … very … efficient,' I say, ***as*** *she seems to be waiting for a compliment.* (UG, 72)

*(35b) * 'It seems … very … efficient,' I say,* ***just as*** *she seems to be waiting for a compliment.*

Un rare cas a été trouvé où l'ajout de *just* rend également l'interprétation temporelle problématique. L'énoncé suivant est tout à fait ambigu :

(36a) He was bent over shaking the mud from his boots. And he did it formidably slowly, ***as*** *he spoke, and with his translucent eyelids fluttering like a man in a coma.*

Il est impossible de savoir si le personnage enlève la boue de ses bottes tout en parlant – ce qui relèverait d'une relation de concomitance temporelle entre la subordonnée de la deuxième phrase et la relation prédicative décrite dans la participiale de la première phrase qui est reprise par anaphore dans la deuxième – ou s'il parle aussi lentement qu'il se débarrasse de la boue. Dans la deuxième interprétation *as* introduit une circonstancielle de comparaison qui reprend le complément de manière portant sur le GV *shake the mud* pour l'appliquer également au GV *speak*. En fait, le texte réel est :

(36b) He was bent over shaking the mud from his boots. And he did it formidably slowly, ***just as*** *he spoke, and with his translucent eyelids fluttering like a man in a coma.* (WT[2], 388)

Prototypiquement, l'emploi de *just* est compatible avec les deux valeurs de concomitance et de comparaison, mais là, il nous fait pencher vers la comparaison qui met en parallèle la lenteur du nettoyage et de la parole.

[1] S. Kinsella, *The Undomestic Goddess*, Black Swan, Londres, 2006 [2005] (inclus dans notre corpus sur *like*).
[2] Z. Smith, *White Teeth*, Penguin, Londres, 2001 [2000] (inclus dans notre corpus sur *like*).

Enfin, l'ajout de *even* est lui aussi désambiguïsant, car il confère un sémantisme de concomitance au *as* qu'il précède :

(37) ***Even as*** *I think the thought, I can hear the outraged voice of my oldest school friend Freya ringing in my mind.* (UG, 30)

(38) ***Even as*** *I put the phone down I realize it's fruitless.* (UG, 101)

Notons toutefois qu'il n'en a pas toujours été ainsi, car le sens de comparaison se trouvait fréquemment dans des stades antérieurs d'anglais moderne :

(39) Just as he had attained the upper end of the lane, where the underwood was thickest, four men sprung upon him, ***even as*** *his fears anticipated* (W. Scott, *Ivanhoe*, 1819)

(40) For the husband is the wife's head, ***even as*** *Christ is the head of the Church* (Shakespeare, *The Comedy of Errors*, 1594)

Les techniques de surcodage se heurtent donc à certaines limites.

Le deuxième et principal phénomène observé quand un morphème polysémique pose des problèmes d'interprétation est la disparition progressive de certains sémantismes au profit d'un seul, selon le principe d'isomorphisme.

7.2.3.3. Isomorphisme

Frei fait siens les propos de Jespersen (1925 : 140[1]) sur une définition fonctionnelle du correct : « le plus correct est ce qui, émis le plus aisément, est compris le plus aisément. » (Frei, 1929 : 16). De cette définition fondamentale découle le principe d'isomorphisme (Haiman, 1980). Comme l'explique Givón (1985 : 189), "[a]ll other things being equal, a coded experience is easier to store, retrieve and communicate if the code is maximally isomorphic to the experience." En d'autres termes, l'isomorphisme, qui est un phénomène universel, encourage "a one-to-one correlation between form and meaning"[2]

L'isomorphisme est une des composantes du principe d'iconicité de la langue. Si la langue reflète le monde extralinguistique, alors les objets distincts dans l'extralinguistique se doivent d'être encodés différemment dans la langue, dans un « rapport biunivoque entre mot et chose nommée[3] ».

[1] Jespersen O., *Mankind, Nation and Individual from a linguistic point of view*, H. Aschehong, Oslo, 1925.
[2] Givón (1985 : 189).
[3] Honeste (1999 : 28).

7.2.3.4. Polysémie et monosémie

La monosémie, qui présente une efficacité référentielle bien meilleure que la polysémie, est-elle la norme statistique dans la langue ? D'après Honeste[1] (1999 : 27),

> « dans la mesure où il s'agit de la structure sémantique la plus massivement représentée dans un lexique, on peut considérer [que la polysémie] constitue la norme et que la monosémie n'en est qu'un cas particulier, une forme idéalisée de la relation mots / choses, cultivée dans les lexiques de spécialité et autres nomenclatures à usage technique ou scientifique. »

Elle ajoute même que « l'examen des listes de fréquence de mots, quel que soit leur mode de constitution, montre de façon évidente que plus un mot est fréquent dans une langue, plus il est polysémique » (1999 : 28). Cela correspond en effet au Principe de Versatilité Économique de Zipf (1949 : 66-133), qui stipule que la fréquence d'emploi d'un mot est corrélée avec sa polyvalence sémantique[2].

Deux principes d'économie s'opposent ici. La force que Zipf appelle force d'unification, qui est une tendance à l'économie orientée vers l'encodeur, entre en conflit avec la force de diversification, qui encourage une économie orientée vers le décodeur. Comme le signale Tobin (1990 : 59), la tâche de l'encodeur est rendue plus facile s'il a à choisir parmi un nombre relativement limité de signes polysémiques. Il se reposera alors sur la capacité du décodeur à interpréter de façon adéquate ces signes à plusieurs sens. Si tous les mots d'un énoncé sont polysémiques, le recours aux inférences nécessaires à l'identification du sémantisme adéquat de chaque signe risque de s'avérer inopérant et, à terme, cette tendance peut donc grandement compliquer la communication.

Le receveur, lui, est dans la position inverse. Plus les signes sont monosémiques et plus il a de facilité à interpréter le message. Il s'appuie donc sur la capacité de l'encodeur à passer en revue les différents signes et à sélectionner le mot juste parmi tous les vocables sémantiquement spécifiques. On retrouve ici la maxime de manière de Grice, qui encourage la langue à différencier précisément les objets distincts du monde extralinguistique, suivant le principe d'iconicité.

---

[1] Honeste, qui pense que c'est la multiplicité des sens qui constitue la norme, montre l'intérêt des réseaux sémantiques qu'offrent des mots polysémiques du français courant comme par exemple *canard* ou *loup*. Chaque sens s'enrichit des autres sens, qui restent présents à l'esprit et permettent des associations d'idées et des connotations multiples.

[2] Le Principe de Versatilité Économique s'ajoute aux trois autres principes suivants : Principe d'Abréviation Économique (la complexité formelle est corrélée avec une faible fréquence d'emploi) ; Principe de Permutation Économique (plus un mot est fréquent, et plus il entre dans des compositions employées fréquemment) ; Principe de Spécialisation Économique (plus un mot est d'apparition ancienne et plus il est court et fréquemment employé).

Il semblerait que la langue, pour se développer, ait recours dans un premier temps à la polysémie. De même que les premiers subordonnants circonstanciels sont recrutés principalement parmi les autres catégories grammaticales, les nouveaux sémantismes plus complexes sont à l'origine développés à partir de valeurs cognitivement premières. Comme le démontre Kortmann (1997 : 17), quand un receveur a affaire à des énoncés tels que :

> *(41a)* ***After*** *we read your novel we felt greatly inspired.* (Hopper-Traugott 1993 : 74, cité par Kortmann, 1997 : 91)

ou

> *(41b) The president approved selling military arms to Iran and trading them for hostages* ***after*** *proclaiming publicly that he would do neither.* (Kortmann, 1997 : 91)

avec un circonstant dénotant l'antériorité, il opère des inférences pragmatiques qui aboutissent respectivement à un ajout sémique de cause (41a) et de concession (41b). Si ces inférences se conventionnalisent (ce qui n'est pas le cas pour *after*), l'on aboutit à un sémantisme supplémentaire du connecteur, non induit par le co-texte. Ces inférences pragmatiques mènent parfois à une réelle porosité des valeurs sémantiques, comme l'explique Bat-Zeev Shyldrot à propos du français (1995 : 145-146) :

> « [i]l a été démontré par König (1985-1986) et Harris (1986) *inter alia*, que la distinction traditionnelle entre les différentes classes de subordonnées adverbiales (SA) n'est guère pertinente. Les étiquettes que portent traditionnellement les subordonnées circonstancielles (SC) : subordonnée temporelle, subordonnée causale, subordonnée conditionnelle, pourraient suggérer que ces subordonnées forment des catégories discrètes qui peuvent, sans trop de difficultés, être distinguées les unes des autres. Or, dans de nombreux cas il n'est pas possible d'attribuer à un SC un sens précis vu que ces catégories sémantiques se fondent l'une dans l'autre, de sorte que le rapport qui existe entre la principale et la subordonnée est souvent ambigu. »

On pense en effet par exemple à *while* et *alors que / tandis que*, qui peuvent à la fois exprimer la simultanéité et l'opposition. Ceci est dû à la grande flexibilité sémantique de ces connecteurs : « [d]'un point de vue sémantique, le passage Espace – Temps – Cause – Concession constitue un parcours bien connu que certains mots, notamment les connecteurs, sont susceptibles de suivre. » (Bat-Zeev Shyldrot 1995 : 149)

Ces connecteurs circonstanciels sont donc particulièrement susceptibles d'évoluer sémantiquement, pour devenir polysémiques, voire difficilement interprétables. Cependant, une langue qui utiliserait un seul et même marqueur grammatical pour indiquer une bonne demi-douzaine de valeurs sémantiques circonstancielles différentes, pour introduire des nominalisées, des exclamatives, des comparatives ainsi que des relatives, manquerait cruellement d'efficacité communicationnelle. Elle serait certes facile à produire, mais très

difficile à interpréter, car elle reposerait intégralement sur les inférences que peut tirer l'auditeur / lecteur du co-texte et de la situation.

7.2.3.5. Valeurs actuelles de *as*

À cause du phénomène d'isomorphisme, il subsiste uniquement quatre valeurs circonstancielles principales de *as*, dont une, plus marginale que les autres, qui s'accompagne d'une structuration particulière.

7.2.3.5.1. Concession et construction focalisante

La concession est en général la dernière valeur sémantique qui peut s'ajouter à un subordonnant circonstanciel, car elle constitue une « impasse » au niveau du parcours de glissement sémantique. Une fois ce sens obtenu, aucune inférence pragmatique ne peut aboutir à une nouvelle interprétation (Kortmann, 1997 : 319).

L'*OED* indique que cet emploi dérive d'une inférence concessive ajoutée aux structures comparatives :

> *(42a) I took leave of […] Antwerp,* ***as*** *late* ***as*** *it was, embarking for Brussels.* (Evelyn, *Memoirs,* 1641 (1857))
>
> *(42b) The world,* ***as*** *censorious* ***as*** *it is, hath been so kind, etc.* (Swift, *Wond. Wonders,* 1727)

Ce n'est qu'en anglais moderne que l'emploi sans le premier *as* se rencontre :

> *(43) Bad* ***as*** *his Actions were […] would there not have been room for any one, who should have seen what you wrote, to imagine they had been still worse?* (Richardson, *Pamela,* 1742)

L'origine comparative de cette structure explique qu'on la croise très souvent avec des adjectifs. On la rencontre également avec des adverbes de manière :

> *(44) Crudely* ***as*** *it had been told to him, it had yet stirred him by its suggestion of a strange, almost modern romance.* (Wilde, *The Picture of Dorian Gray,* 1890)

ou encore avec un adverbe quantifieur :

> *(45) It seems that my current formats are not suitable for a large portion of my potential audience; little* ***as*** *I like it, market forces have made MS Word the prevailing document format.*[1]

L'élément antéposé peut également être un GN :

> *(46) Hard workers* ***as*** *they are, they are poor.* (Kortmann, 1997: 63)

Dans toutes ces configurations, *as* est remplaçable par *though* (ou encore par *that*[2]). Le *as* concessif peut également apparaître avec une antéposition du verbe :

---

[1] members.tripod.com/~hawk (consulté le 15/06/2009).

[2] Quirk *et al.* (1985 : 1097) signalent que seule l'antéposition d'un GN est compatible avec l'emploi de *that* en anglais américain. En ce qui concerne l'anglais britannique, Aarts (1988 : 44-46), cité par Kortmann

*(47) Strive **as** we may to be objective analysts of language, complete objectivity can never be possible [...]* (Cheshire, 1999 : 129-130)

Cette construction focalisante n'est en fait pas spécifique à la concession et n'a pas de valeur sémantique en soi, puisqu'elle est également compatible avec la cause-implication[1] :

*(48) Passive **as** / **that** / ***though** they are, they are poor.* (Kortmann, 1997 : 63)

Par ailleurs, une autre valeur sémantique, qui n'est ni causale-implicative ni concessive, et que Kjellmer (1992) appelle concomitance, exploite également cette structuration :

*(49) The deteriorating economic situation, serious **as** it is, is the result of political and constitutional uncertainty, among other factors*. (LOB, cité par Kjellmer, 1992 : 341)

La structuration seule ne permet donc pas une interprétation sans équivoque. Certains auteurs se sont interrogés sur la question, comme Kjellmer (1992) et Tottie (2000), et ont mis au jour quelques facteurs potentiellement déterminants, tels les indices sémantiques, la nature de l'élément antéposé (les participes sont plus compatibles avec la cause), la place de la subordonnée (la concession est favorisée par l'antéposition et la cause par la postposition), mais l'ambiguïté reste, en tout état de cause, notable. Cela contribue peut-être à la disparition progressive de cette valeur sémantique, dans la mesure surtout où elle peut être aisément remplacée par *(al)though*, qui, lui, est monosémique[2] ou encore par *however*, en changeant l'ordre des mots. En effet, dans *Emma* (Jane Austen, 1815) ou *The Mayor of Casterbridge* (Thomas Hardy, 1886), on compte un peu plus de 6 % des valeurs circonstancielles de *as* + proposition qui ont un sémantisme concessif, ce qui est relativement conséquent. Aujourd'hui, plusieurs des romans observés ne contiennent strictement aucun *as* concessif parmi tous les *as* conjonctifs (EWK[3] : 0 / 192 ; UG : 0 / 328 ; TT[4] : 0 / 482). Les quelques romans actuels observés qui en contiennent utilisent presque exclusivement *much* comme élément antéposé. Sur dix exemples relevés, huit sont composés de *much as* et deux autres sont adjectivaux. L'emploi de *much* avant *as* permet à

(1997 : 356), montre qu'avec *though* en position non initiale, l'antéposition de verbe ou d'adverbe est beaucoup plus rare qu'avec un adjectif ou un GN.

[1] Cette polysémie apparaît également dans la structure française équivalente :
*(i) Impie **comme** je suis, je donnai mon offrande avec un sentiment de respect.* (Mérimée, *Mosaïque*, 1833)
*(ii) Intelligent **comme** il l'est, je le crois en route pour la gloire.* (Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, 1925) (CNRTL).

[2] *Although* est tout à fait monosémique. En revanche, *though* dans *as though* n'a pas son sens de concession. Cela ne pose pourtant pas de problème d'interprétation étant donné la présence de *as*, qui signale que le sens est particulier dans cette locution.

[3] L. Weisberger, *Everyone Worth Knowing*, HarperCollins, Londres, 2005 (inclus dans notre corpus sur *like*).

[4] I. Wolff, *The Trials of Tiffany Trott*, HarperCollins, Londres, 1998 (inclus dans notre corpus sur *like*).

la fois de désambiguïser, puisque seule la concession est interprétable, et de retrouver l'ordre des mots classique :

> *(50a)* ***Much as*** *I adore her company, she has certain financial commitments to BT and London Electricity, which I am currently meeting for her.* (LLA[1], p. 29-30)
>
> *(51a)* ***Much as*** *he thought she was a nice girl, Gabi did bring out the impatience in him.* (LLA, p. 30)

sont à peu de choses près remplaçables par :

> *(50b)* ***Although*** *I adore her company, she has certain financial commitments to BT and London Electricity, which I am currently meeting for her.*
>
> *(51b)* ***Although*** *he thought she was a nice girl, Gabi did bring out the impatience in him.*

Tout fonctionne presque comme si l'on avait affaire à une locution concessive *much as*, fonctionnant comme la conjonction *(al)though*.

Les structures non canoniques avec antéposition d'un verbe peuvent donc être remplacées par cette nouvelle locution conjonctive *much as*, et les exemples comme :

> *(52a) Try* ***as*** *we may to suppress memories of highly stressful experiences, they nevertheless come back to bother us, even causing attacks of intense fear or other undesirable effects*[2].

laissent place de plus en plus à des cas comme :

> *(52b) Much* ***as*** *we try to reduce the differences between the Pocket PC and Smartphone, there are still some things that are unique to each of these flavors of Windows Mobile from a developer's perspective.*[3]

ou

> *(52c) Much* ***as*** *we try, we can't stop humanizing our horses.* (*Time*, 28/05/2006)

Cette structure non canonique paraît visiblement étrange aux locuteurs, car on observe une recrudescence de l'emploi d'une corrélation en *as* en anglais américain (Tottie, 2000 : 318) :

> *(53a)* ***As*** *tedious* ***as*** *the completion of the questionnaire no doubt was, the results show that the respondents, for the most part, completed carefully.* (Fasold, 1990 : 26 ; cité par Tottie, 2000 : 318)

employé pour :

> *(53b) Tedious* ***as*** *the completion of the questionnaire no doubt was, the results show that the respondents, for the most part, completed carefully.*

Par ailleurs, la structure avec antéposition du verbe semble être un peu floue grammaticalement. Dans les exemples suivants, qui correspondent à la notion de cause, les locuteurs semblent hésiter entre une reprise par *be* ou par *do*, après un verbe en -ING [1] :

---

[1] H. Browne, *The Little Lady Agency*, Hodder et Stoughton, Londres, 2005 (inclus dans notre corpus sur *like*).
[2] http://news.bio-medicine.org/biology-news-2/Hebrew-University--German-and-British-researchers-develop-means-to-help-stress-sufferers-2946-1/ (consulté le 10/05/2009).
[3] http://blogs.msdn.com/windowsmobile/archive/2007/02.aspx (consulté le 10/05/2009).

(54a) Qantas have not operated from Rome since 2003 so this is quite an occasion for the airline, ***providing as*** *they* ***are*** *direct return flights to Sydney from the Italian capital.*[2]

(54b) I have argued elsewhere that we need to re-evaluate the evidence provided by eighteenth-century pronouncing dictionaries, since, ***providing as*** *they* ***do*** *a record of pronunciation across the whole lexicon, they are potentially very valuable sources of evidence for lexical diffusion.* (Beal, 2004 : 128)

(55a) However, unlike aquaculture, harvests are uncertain and returns are more difficult to predict, ***depending as*** *they* ***are*** *on the quality of fingerlings released and their survival in an uncontrolled environment.*[3]

(55b) Status differences among fisherfolk families during the childhoods of most of the speakers in this study were small, ***depending as*** *they* ***did*** *not on more obvious distinctions of occupations or education or wealth, but on personal qualities and on moral conduct.* (Dorian, 1994)

Les deux exemples suivants renvoient à deux sens différents du verbe *try*, mais l'on observe toutefois la même hésitation entre la reprise par *be* et celle par *do* :

(56a) Competitions this year will be hectic, ***trying as*** *we* ***are*** *to fit in several of them, so in order to have a better shot at making the team, make sure you come down from the very beginning.* (site de tir à l'arc de l'université de Swansea)

et

(56b) "We believe this is the centre of excellence, ***trying as*** *we* ***do*** *serious crime day in, day out," he told BBC Radio Four's Today programme.* (BBC news, 27/02/2007)

La variabilité de la forme de la reprise après V-ING souligne et renforce encore davantage le caractère non prototypique de la structure. Ce flottement suggère en effet que cette construction est marginale puisqu'elle semble être assez mal maîtrisée par les locuteurs.

La construction à focalisation cumule donc plusieurs inconvénients. Cette structuration marginale gêne visiblement les locuteurs puisqu'ils tendent à la régulariser ou à l'éviter. De plus, elle est potentiellement porteuse d'ambiguïté et est mal maîtrisée quand l'élément antéposé est en V-ING. La combinaison de ces caractéristiques fait que cette structure, pourtant d'apparition assez récente, est rare[4] et a tendance à disparaître, soit avec un remplacement par *though*, soit par une régularisation de l'ordre des mots et une désambiguïsation grâce à *much as*, soit par un calque sur la structure comparative. Le caractère éphémère de cette structure concessive correspond bien à l'observation de

[1] C'est la reprise par *do* qui est la plus répandue mais, dans Quirk *et al.*, c'est la version en *be* qui est mentionnée :
(i) Writing hurriedly ***as*** *she was, she didn't notice the spelling errors* (1985 : 1107).
[2] worldyouthdayblog.blogspot.com/ (consulté le 15/01/2009).
[3] http://www.fao.org/fishery/topic/4350/en (consulté le 15/01/2009).
[4] Le fait que le sens de concession de *as* ne soit pas mentionné par West (1963 : 26-27) dans sa liste de fréquence des mots anglais ne constitue pas une preuve formelle en soi, mais sachant qu'il a identifié dix types différents de *as* et qu'il a travaillé sur un large corpus, il se peut que l'absence de ce sémantisme dans sa liste traduise en effet sa faible fréquence.

Kortmann (1997 : 335), qui remarque que : "the inventory of concessive subordinators exhibits a strong tendency not only for expansion, but also for renewal compared with other circumstancial relations."

7.2.3.5.2. Répartition des trois valeurs circonstancielles principales de *as*

Voyons maintenant ce qu'il en est des autres valeurs sémantiques du *as* connecteur phrastique dans la fiction. La figure 15 montre un exemple du milieu du XIXe siècle. On observe deux types de *as* non circonstanciels, qui sont non standard et ne sont employés que dans les dialogues qui retranscrivent les paroles de locuteurs des classes populaires, ainsi qu'une valeur circonstancielle marginale, la concession.

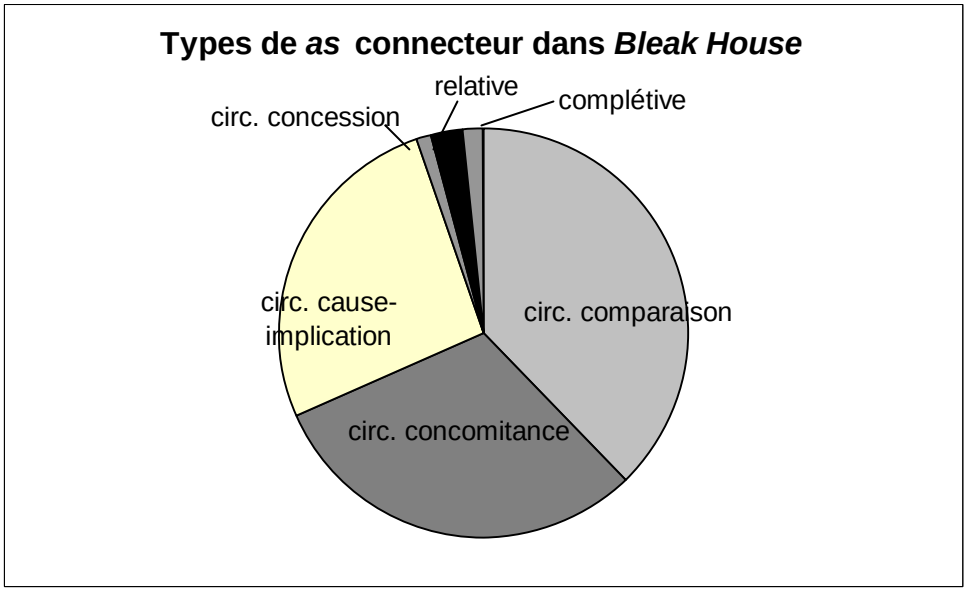


Figure 15. Répartition des différents types de *as* connecteur phrastique dans *Bleak House* de Dickens, 1852[1]

Comme on le constate, les trois sémantismes restants se partagent à peu près également le terrain[2]. Il s'agit de la comparaison au sens large, de la concomitance

[1] Les cas où *as* accompagne *same* ou *such* ne sont pas pris en compte.

[2] Comme l'explique, entre autres, Bat-Zeev Shyldrot (1995), il n'est pas toujours aisé de distinguer les différentes valeurs des connecteurs adverbiaux, surtout dans le cas de la cause-implication et de la concomitance temporelle. Elle se demande même s'il est souhaitable de chercher à les différencier. En effet, par exemple dans :

(i) ***As*** *he turns to answer I catch a glimpse of dark eyes, stubble; a deep frown etched on his forehead.* (CYKS, 24)

la narratrice voit le visage du personnage quand il se retourne et étant donné qu'il se retourne. Ces deux rapports logiques sont indissociables l'un de l'autre. Comme test discriminant, Deléchelle (1989 : 484-5) propose le clivage en *it*, qui serait possible pour l'emploi temporel de *as*, mais pas pour son emploi implicatif. Dans l'exemple qui nous concerne, le test semble cependant peu concluant car le clivage aboutit à une phrase qui semble problématique :

(i) ?It's ***as*** *he turns to answer that I catch a glimpse of dark eyes, stubble; a deep frown etched on his forehead.*

temporelle et de la cause, qui est plutôt qualifiée de valeur implicative par les spécialistes qui ont investigué la notion de cause, comme Deléchelle (1989 : 482). Dans le même ordre d'idée, Fuchs et Le Goffic préfèrent parler d'inférence que de cause pour *comme* (2005 : 272), car on paraphrasera plus volontiers cette valeur sémantique par les locutions *étant donné que* ou *du fait que* que par *parce que*. En effet, avec *comme* ou *as*, la justification est envisagée comme allant de soi, non problématique.

Dans la figure 16, qui présente la situation dans cinq romans récents, on observe une situation très différente de *Bleak House*. Des trois valeurs principales, une – la concomitance – domine largement les deux autres.[1] L'évolution observée entre *Bleak House* et ces cinq romans contemporains est hautement significative ($p << 0{,}0001$).

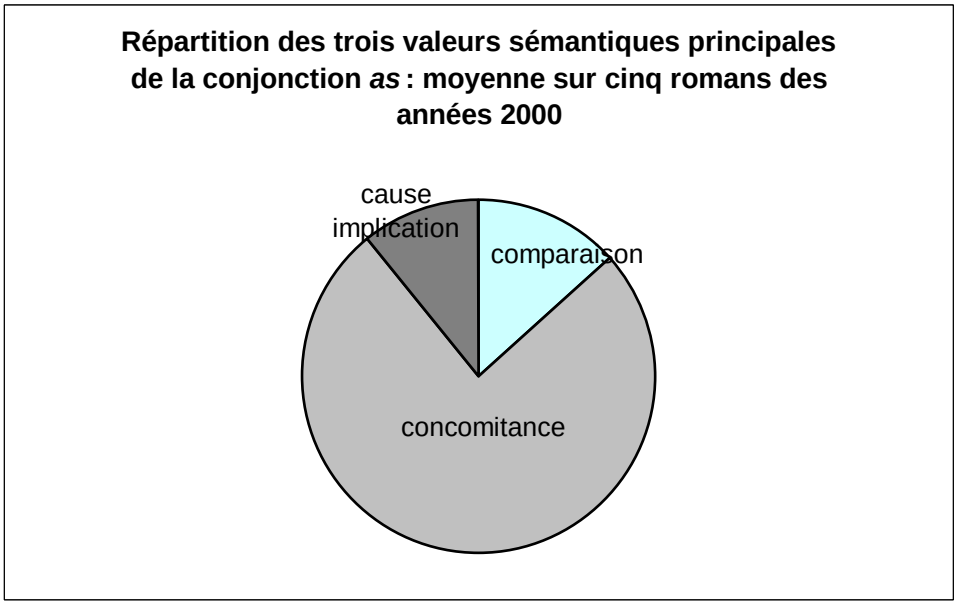


Figure 16. Répartition des trois valeurs sémantiques principales de *as* subordonnant adverbial dans cinq romans des années 2000

De plus, la figure 17 montre que cette évolution diachronique est bien réelle. On constate que les valeurs de comparaison et de cause-implication diminuent

tandis que le remplacement par *when* semble convenir :
(ii) ***When*** *he turns to answer I catch a glimpse of dark eyes, stubble; a deep frown etched on his forehead.*
Les cas ambigus constituent toutefois une minorité et la valeur sémantique dominante est le plus souvent identifiable. Ils n'ont pas été présentés séparément dans cette étude car ils ne modifient pas les proportions et les tendances exposées ici.

[1] La domination statistique du sens temporel sur le sens causal-implicatif a été observé par West (1963 : 26-27). Sur le total de tous les *as* observés (préposition, subordonnant, marqueur du comparatif et élément intégré à une locution conjonctive ou prépositive), il relève 7 % de *as* subordonnant temporel et seulement 4 % de *as* subordonnant causal-implicatif.

progressivement, au profit de la concomitance[1]. Un test de χ^2 regroupant les points du graphique deux par deux (1852-1890 ; 1905-1922 ; 1950-1960 ; 1979-1998) montre que la hausse du poucentage de la concomitance aux dépens de la cause-implication et de la comparaison est significative[2].

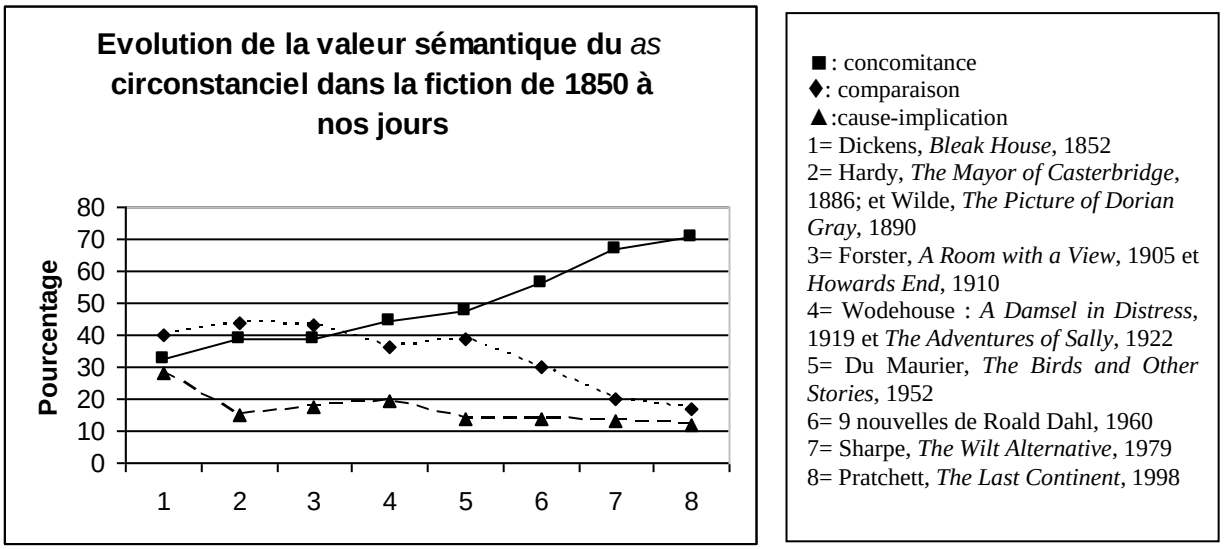


Figure 17. Évolution de la valeur sémantique du *as* circonstanciel dans la fiction de 1850 à 1998. Se reporter au cadre de droite pour connaître les romans et les dates concernés.

Les romans observés en figure 16 ne contiennent pas de *like* conjonction, ce qui signifie que la diminution du pourcentage d'*as* de comparaison n'est pas imputable à *like*. C'est une tendance générale à l'isomorphisme qui préexiste à l'emploi massif de *like*, et qui encourage aujourd'hui son usage. On se dirige vers un système où *as* n'aura plus, à terme, qu'une seule valeur sémantique prototypique dans la narration, celle de la concomitance temporelle.

La valeur de cause de *as* est seconde historiquement par rapport au sens temporel et ne s'est développée qu'à partir de l'anglais de la Renaissance. Le passage de la simultanéité à la cause est un parcours classique[3] (Kortmann, 1997 : 190). En français, par exemple, le

[1] Cette observation est valable pour un type de discours uniquement : la narration. Il n'est pas question ici de généraliser cette remarque à tous les genres. Par exemple, les textes argumentatifs, qui prototypiquement ne comportent pas de subordonnants temporels, ne sont très certainement pas concernés pas cette tendance.

[2] L'évolution entre 1852-1890 et 1905-1922 est significative ($p = 0{,}0027$), ainsi que celle entre 1905-1922 et 1950-1960 ($p = 0{,}007$). Il en va de même pour l'évolution entre 1950-1960 et 1979-1998 ($p < 0{,}0001$).

[3] Le passage de la simultanéité à la cause est illustré par un grand nombre de subordonnants adverbiaux dans les langues européennes : irlandais *nuair* ; manx *er-yn-oyr* ; français *comme* ; latin *cum, quando* ; italien *quando* ; roumain *cînd, cum* ; danois *idet, da, når* ; néerlandais *nu*, anglais *as, now (that)* ; allemand *wenn, da* ; bulgare *kato* ; macédonien *dodeka, kako* ; albanais *si* ; grec ancien *h(op)èníka* ; grec *san* ; arménien *yerb (vor)* ; romani *kana* ; finnois *kun, koska* ; maltais *la, la darba* (Kortmann, 1997 : 190).

sens temporel de *comme* est apparu vers l'an 1000, tandis que la cause n'est observée qu'à partir de 1275 et est rare avant le XVe siècle (CNRTL).

En français, on constate également une tendance à diminuer la polysémie de *comme*, mais c'est l'inverse qui s'est produit. Des deux valeurs proches – la cause et la simultanéité – c'est la cause qui l'a emporté. « On observe […] que [l'emploi concomitant], où la proposition introduite par *comme* est le plus souvent postposée à la principale, est de plus en plus réservé au style soutenu et légèrement teinté d'archaïsme ou de recherche d'expressivité littéraire ».

> *(57a) Une charrette en travers de la rue arrêta sa voiture quelques instants,* ***comme*** *elle sortait de chez elle* (Mérimée, *Arsène Guillot*, 1847).
>
> *(57b) Le soleil se leva* ***comme*** *elles [Jeanne et Rosalie] causaient encore* (Maupassant, *Une Vie*, 1883).

Ce mouvement vers une réduction de la polysémie des subordonnants adverbiaux, et donc vers une plus grande précision sémantique, est très répandu, voire universel. En anglais, par exemple, on passe de 65 % de subordonnants adverbiaux polysémiques en vieil anglais, à moins de 45 % en anglais actuel (Kortmann, 1997 : 315). De plus, dans son étude sur les langues d'Europe, Kortmann montre que l'on constate une réduction généralisée du nombre moyen de sémantismes par subordonnant circonstanciel polysémique depuis l'Antiquité : de 3,16 sens par conjonction polysémique à 1,8 aujourd'hui.

Cette tendance à l'isomorphisme, que l'on observe ici, est encore accentuée par l'emploi du *like* conjonction, qui diminue davantage le ratio de *as* de comparaison. Par exemple, dans un roman britannique de 2003 (*Can You Keep a Secret ?*), on dénombre 17 *as* de comparaison sur un total de 267 *as* connecteurs phrastiques. Par ailleurs, on compte autant de cas de *like* signifiant *as*. En d'autres termes, la valeur de comparaison représente 12 % des cas, mais une fois sur deux, elle est prise en charge par *like* et non par *as*, ce qui fait passer l'emploi de *as* de comparaison de 12 % à 6,4 %. La diminution de la fréquence du *as* de comparaison, déjà entamée, se trouve donc accélérée par l'expansion du *like* conjonction.

Grâce à la réduction de ce type de *as* et *a fortiori* grâce à l'emploi de *like*, le nombre d'énoncés ambigus diminue. Par exemple, le cas suivant présente une ambiguïté entre comparaison et cause-implication due au fait que l'héroïne vit en recluse, et ne fréquente personne :

> *(58a) [Dr Reeves talked] about his profession and his ambitions, about the place in which they lived, the Korean War, the Iron Curtain, and the changing times. Gwendolen talked about these things too,* ***as*** *she had never talked to any one before, and sometimes about hoping to see more life, making friends, travelling, seeing the world.* (*Thirteen Steps Down*, Ruth Rendell, 2004)

Une des maximes de Keller (1994 [1990] : 94), "[t]alk in such a way that you are not misunderstood" – reprenant une des composantes de la maxime de manière de Grice ("Don't be ambiguous") – représente un vecteur important d'innovation linguistique, comme nous le voyons ici. Le remplacement par *like* permettrait en effet une interprétation non équivoque :

> *(58b) Gwendolen talked about these things too,* ***like*** *she had never talked to any one before, and sometimes about hoping to see more life, making friends, travelling, seeing the world.*

D'ailleurs, comme nous le montrerons plus loin, on remarque que, dans certains cas où il n'y a pas d'ambiguïté sémantique possible entre différents types de *as*, *like* n'est pas employé.

On pourrait arguer qu'il y a un paradoxe entre le fait que, d'une part, *like* soit apparu pour des raisons d'isomorphisme et que, d'autre part, l'on aboutisse cependant à un *like* conjonction pourvu de deux sens différents. En effet, les cas d'ambiguïté entre les deux *like* sont extrêmement rares mais néanmoins possibles, comme en :

> *(59a) I see people snicker among themselves, clearly enjoying the joke, but not wanting to look* ***like*** *they do.* (HIPFC, 94)

Deux interprétations sont possibles, à cause du rôle de proforme de *do*. Soit il reprend *look* et *like* signifie alors *as* :

> *(59b) They don't want to look* ***like / as*** *they do (= look).*

Bien sûr, la bonne interprétation est celle où *do* renvoie à *enjoy the joke* et où *like* correspond à *as if* :

> *(59c) They don't want to look* ***like*** *they enjoy the joke.*

On peut comprendre ce paradoxe si l'on tient compte du fait que les deux *like* conjonctions sont apparus à deux endroits distincts et à deux moments différents. Le *like* qui est apparu pour des raisons d'isomorphisme a vu le jour bien longtemps avant l'autre *like*, qui lui est né après le schisme avec l'américain. Il n'y avait donc aucun obstacle à l'interprétation de ce premier *like*. Le deuxième *like* est apparu pour les raisons sémantiques que nous avons évoquées ; la question de l'isomorphisme était donc très

secondaire, d'autant plus que les cas d'ambiguïté entre les deux *like* sont, comme nous l'avons dit, extrêmement rares.

7.3. Autres facteurs favorisants

7.3.1. *Like* de comparaison factuelle

7.3.1.1. Usure phonétique

Like pourrait provenir de l'effacement du *as* dans l'ancienne locution conjonctive *like as*, que l'on observe dans l'exemple suivant :

> *(60) They are all of dry'd Flesh,* ***like as*** *her Heart is.* (tr. *Emilianne's Frauds Rom. Monks*, 1691, cité dans l'*OED*)

C'est en effet possible puisque *as* contient un schwa. Il est par conséquent plus susceptible de disparaître que *like* qui, lui, contient une diphtongue, et est donc forcément plus saillant phonétiquement.

Par ailleurs, nous avons évoqué précédemment la tendance généralisée qui consistait à employer deux connecteurs à la suite, comme dans *when that*, *before that*, ou justement *like as*. La plupart du temps, c'est le deuxième connecteur qui s'est vu supprimé par la suite. *Like as* serait donc devenu *like*. Cependant, la présence d'exemples très anciens, antérieurs à l'apparition de la locution conjonctive *like as*, comme celui relevé par Simpson (1952 : 463) :

> *(61) Elpendes hȳd drincan* ***gelice*** *an spinge deð.* (Alfred, *Orosius*, fin IXe s.)
> An elephant's hide will drink (water) like a sponge does.[1]

laisse penser que c'est l'origine analogique avec la préposition qui est la plus vraisemblable.

7.3.1.2. Analogie

Le marqueur *like*, qui ne pouvait que régir des GN, peut avoir à présent des compléments phrastiques finis. Comme le mentionne Bolinger (1986 : 332), cet emploi de *like* constitue un cas d'analogie sur *before*, *after*, ainsi que sur le comparatif suivi de *than*. On sait en effet, comme l'illustrent les exemples suivants, que ces connecteurs sont à la fois prépositions et subordonnants :

> *(62) He was a grocer* ***before*** *the war (started).*
>
> *(63a) I went to Australia* ***after*** *my brother (did).*

[1] Bosworth et Tuller, *An Anglo-Saxon Dictionary* (1898 : 409)

*(64a) I can talk better **than** John (does).*

et la proximité avec *like* est notable, surtout pour (63) et (64):

*(63b) I went to Australia **like** my brother (did).*

*(64b) I can talk eloquently **like** John (does).*

D'ailleurs, de nombreux linguistes, tels Jespersen (1924 : 88-89[1]), s'interrogeaient déjà sur la pertinence de séparer les prépositions des conjonctions :

> "[there is no] reason for making conjunctions a separate word-class. […] The so-called sentence conjunction is really […] a sentence preposition: the difference between the two uses of the same word consists in the nature of the complement and nothing else; and just as we need no separate term for a verb completed by a whole sentence (clause) as distinct from one completed by a substantive, so it is really superfluous to have a separate name for a 'conjunction' "

Ces propos, bien qu'assez radicaux, ont le mérite de mettre en lumière la perméabilité de ces deux catégories grammaticales. D'ailleurs, entre les deux pôles : [+ GN] et [+ P], il existe le cas intermédiaire [+ gérondive], qui tient à la fois de la proposition et du GN. D'après Kortmann (1997 : 66), "[i]n the former situation they are classified as prepositions, in the latter as adverbial subordinators; when operating over *ing*-clauses, […] it is ultimately a matter of taste of whether to classify them as prepositions […] or as adverbial subordinators". De plus, Hartig (1976 : 229-230[2]), cité par Kortmann (1997 : 58), montre que ces deux catégories entrent dans un même continuum qui réunit adpositions, subordonnants adverbiaux et adverbes.

Les cas de catégorisations grammaticales ambiguës abondent (Aarts, 2007). Par exemple, Pierrard (2002), à propos du français, souligne la paraphrasabilité de :

*(65a) Marie aime Pierre **comme** un frère.*

par

*(65b) Marie aime Pierre **comme** une sœur aime son frère.*

et considère donc qu'en (65a), *comme* n'est pas une préposition, mais une conjonction introduisant une prédication ayant subi une ellipse. Si l'on suit cette interprétation, *like* serait donc également une conjonction dans la phrase anglaise équivalente, qui n'est pourtant nullement stigmatisée.

Dans le cas du comparatif suivi de *than*, le flottement entre le statut de préposition et celui de conjonction est encore plus frappant quand il est suivi d'un pronom personnel.

[1] O. Jespersen, *The Philosophy of Grammar*, Allen and Unwin, Londres, 1924.
[2] M. Hartig, « Zur Syntax der Konjunktionen. *Oder* : Das Problem des sprachlichen Kategorien », *Grammatik*, 1976, 223-232.

L'emploi d'une forme nominative après un comparatif, bien qu'en régression, est tout à fait possible, même quand le verbe n'est pas exprimé :

(66a) He's taller ***than*** *me.*

(66b) He's taller ***than*** *I am.*

(66c) He's taller ***than*** *I.*

Cette pratique constituait la norme il y a encore peu de temps, et on peut se demander quel statut accorder à *than* en (66c). En effet, les prépositions sont suivies d'un cas régime, comme dans *between us*, *with her* ou *without them*. Les suites **between we*, **with she* et **without they* sont agrammaticales. L'emploi classique de l'expression *between you and I* n'est qu'une hypercorrection utilisée notamment parce que l'on a affaire à une coordination[1]. Elle correspond à une réaction contre des énoncés du type :

(67) You and ***him*** *are working fine together.*

Si les prépositions sont suivies d'un cas régime, cela implique que *than* dans *He's taller than I* n'est pas une préposition. Ce n'est pas non plus une conjonction à proprement parler puisque le pronom personnel *I* ne constitue pas une proposition à lui tout seul. Dans ce type de phrases, *than* a donc un statut intermédiaire qui est tout à fait révélateur de la perméabilité de ces catégories grammaticales.

Hormis les exemples de *before*, *after* et *than*, qui ont été cités par Bolinger, on pourrait mentionner le cas d'*until*, de *since*, d'*except*[2], et de *as* bien sûr.

(68) He lived in New York ***until*** *(he left the USA in) 1958.*

(69) He has been living in Brooklyn ***since*** *(he moved to New York in) 1973.*

Enfin, avant de clore ce retour sur les précédents qui ont favorisé l'apparition du *like* conjonction, notons que l'emploi de *like* conjonction devant un groupe prépositionnel, comme dans :

> *(70) The house is quiet, naturally, but the lights are still on, which feels vaguely sinister to me,* ***like in*** *those old detective movies when they arrive at the scene of the crime and the needle on the phonograph is stuck on the end of the record while the victim lies splayed across the floor […]* (HIPFC, 257)

provient certainement de l'analogie sur *unlike*, qui peut être assez facilement suivi d'un GP en anglais standard, étant donné qu'il n'a pas de forme concurrente :

---

[1] Cette hypercorrection est assez répandue. L. Milroy, dans Bauer et Trudgill (1998 : 100), rapporte un cas émanant de Margaret Thatcher, sans coordination :
(i) It is not for I to condemn the Malawi economy.

[2] Dans le sens d'*unless* :
(i) I wouldn't be here except I had to. (Quirk *et al*., 1985 : 999).

(71a) ***Unlike in*** *the rest of Texas, voter registration has decreased in Southeast Texas since 2004.*[1]

*(71b)** ***Unas in*** *the rest of Texas, voter registration has decreased in Southeast Texas since 2004.*

7.3.1.2.1. Définition de l'analogie

L'analogie est l'un des principes fondamentaux d'évolution linguistique, qui a été défini en premier à la fin du XIXe siècle. Comme l'explique Marchello-Nizia (2006 : 82), « Victor Henry, au début de son *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque* (1883), le premier ouvrage consacré à ce phénomène, définit ainsi le processus analogique : "Il y a contamination analogique toutes les fois qu'une forme hystérogène et anti-grammaticale s'introduit dans le langage, créée à l'image d'une autre forme primitive et régulière" (1883 : 14[2]) ».

On employait autrefois le terme de « contamination » pour décrire les changements analogiques qui affectent la syntaxe. On comprend aisément pourquoi il n'est plus utilisé aujourd'hui, étant donné les connotations péjoratives qu'il confère au changement linguistique. Il en est de même pour le mot *hystérogène* qui, dans ce contexte et de par son étymologie, apparaît particulièrement malheureux.

Comme Anttila (1989 : 100[3] ; cité par Marchello-Nizia, 2006 : 83) le signale, ce processus repose sur une similarité sémantique et fonctionnelle entre deux items. L'analogie renforce encore cette ressemblance, puisqu'elle ajoute une similarité d'emploi aux deux éléments mis en parallèle. C'est bien le cas ici, puisque *as* et *like* fonctionnent en binôme quand ils sont prépositions, comme dans la paire minimale suivante :

(72a) She behaves ***as*** *a mother.*

et

(72b) She behaves ***like*** *a mother.*

Bien qu'ils aient un sens différent, puisque *as* renvoie à l'identification tandis que *like* indique la ressemblance, leur sémantisme et leur fonctionnement prépositionnel sont suffisamment proches pour que *as* et *like* soient mis en parallèle. *As* étant également une conjonction, pourquoi *like* n'en serait-elle pas une aussi ?

[1] http://www.beaumontenterprise.com/news/local/unlike_in_the_rest_of_texas__voter_registration_has_decreased_in_southeast_texas_since_2004_10-16-2008.html, consulté le 7/11/2008

[2] V. Henry, *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque*, Danel, Lille, 1883.

[3] R. Anttila, *Historical and Comparative Linguistics*, J. Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1989.

7.3.1.3. La conversion

Le processus d'analogie aboutit ici à un cas de conversion, ou dérivation zéro. Il s'agit d'un procédé morphologique extrêmement productif en anglais moderne (Mair, 2006 : 53). La création de conjonctions par conversion n'est certes pas le plus typique, mais ce procédé est omniprésent en anglais. Il est utilisé principalement pour transformer des noms en verbes (*to log*), des verbes en noms (*a read, a win*), des adjectifs en verbes (*to clean*), également des noms en adjectifs (*orange*, *fun*), ou encore des adjectifs en noms, comme avec les adjectifs substantivés classiques, ainsi que dans certains emplois nouveaux, comme dans une publicité récente pour un brillant à lèvres, qui promet *Three ways to shine without all that sticky* (*Cosmopolitan*, janv. 2008 : 9).

Bauer (1983 : 226) note que la conversion n'a pas de limites démontrées en anglais, car toutes les catégories sont susceptibles et capables de produire des lexèmes d'autres catégories, voire de n'importe quelle catégorie, dans les cas des classes ouvertes.

7.3.1.4. Flottement préposition / conjonction dans les circonstancielles de comparaison elliptiques à verbe effacé

On a évoqué le cas des phrases telles que :

*(66c) He's taller **than** I.*

où *than* est à mi-chemin entre préposition et conjonction. Dans certains cas de figure, relevés également par Huddleston et Pullum (2002 : 1159), l'emploi de *like* est tout à fait standard, bien qu'il ait un statut syntaxique intermédiaire. C'est le cas dans des phrases comme :

*(73a) Although he had never worked in an office before, he took to the routine **like** a duck to water*. (*English Idioms*, 2001 [1986])

ou

*(74a) Archie, scooting around the room in his chair **like** the glass on a Ouija board, came to a sudden stop in front of Kevin.* (Atkinson, *Emotionally Weird*, 2000 : 47)

Par définition, les prépositions introduisent des GN. Or ces phrases sont tout à fait grammaticales et pourtant *like* n'y introduit pas un simple GN :

*(73b) *Although he had never worked in an office before, he took to the routine **like** a duck.*

*(74b) *Archie, scooting around the room in his chair **like** the glass, came to a sudden stop in front of Kevin.*

Like introduit dans ces énoncés un GN (*a duck*, et *the glass*) suivi d'un GP essentiel – complément indirect ou élément locatif obligatoire (*to water* et *on a Ouija board*). Les GP ne font pas partie des GN qui suivent *like* :

*(73c) *Although he had never worked in an office before, he took to the routine* ***like*** *[a duck [to water]$_{GP}$]$_{GN}$.*

*(74c) *Archie, scooting around the room in his chair* ***like*** *[the glass [on a Ouija board]$_{GP}$]$_{GN}$, came to a sudden stop in front of Kevin.*

Cette suite GN-GP représente un squelette de phrase, dans la mesure où elle constitue une prédication à reprise verbale sous-entendue, comparable au *gapping*[1].

(73d) Although he had never worked in an office before, he took [to the routine] ***like*** *a duck Ø [to water].*

(74d) Archie, scooting [around the room in his chair] ***like*** *the glass Ø [on a Ouija board], came to a sudden stop in front of Kevin.*

Dans ce type de circonstancielles prédicatives, *like* joue un rôle à mi-chemin entre préposition et conjonction. Il est conjonctif car il a pour complément une prédication, mais cette prédication ne peut pas tout à fait être considérée comme une proposition subordonnée, dans la mesure où elle est averbale.

7.3.1.5. Poursuite de la grammaticalisation de *like*

Le fait d'acquérir de nouveaux fonctionnements syntaxiques, selon un processus de conversion, fait partie d'une tendance générale pour *like*.

Brinton et Traugott (2005 : 15) distinguent les prépositions grammaticales, comme *of*, et les prépositions plus lexicales, pour lesquelles les auteurs donnent l'exemple de *with*. En effet, comme ils l'expliquent, dans le syntagme *the painting of the artist, of* peut exprimer à la fois des relations d'agent à patient (l'artiste a peint la peinture), de patient à procès (quelqu'un a peint l'artiste), ou de possesseur à possédé. À la différence de *of*, qui est donc une « préposition par défaut », *like*, tout comme *with*, conserve un certain sémantisme. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des prépositions. Il existe donc différents degrés de lexicalité des prépositions, des plus grammaticales, appelées parfois « casuelles » ou « incolores », à des prépositions pleines sémantiquement, bien que non référentielles, dont *like* fait partie.

[1] À la différence du *gapping* classique que l'on trouve dans des cas de coordination tels que :
(i) Bill wants to buy a shirt and Luke Ø a pair of jeans.
on n'observe pas de pause intonative entre le GN et le GP dans les exemples qui contiennent *like*.
On pourrait éventuellement comparer également ce type de structures aux *small clauses*, bien que celles-ci contiennent en général deux constituants co-référentiels, comme dans le cas des attributs de l'objet :
(ii) They proved him wrong.
ou
(iii) They considered him a fool.

Cependant, bien qu'il reste du sémantisme dans *like*, cette préposition-conjonction est le résultat d'un processus de grammaticalisation très riche, car, d'un même lexème substantival provient un adjectif, un verbe, et deux morphèmes dérivationnels, ainsi qu'une préposition et une conjonction.

Le substantif *lic* avait pour signifié la notion de corps, vivant ou mort. Ce mot se trouve encore dans le lexème *lichgate*, qui désigne la porte où est amené le corps du défunt. Cette notion d'enveloppe charnelle est devenue plus abstraite et a renvoyé progressivement aux concepts d'image, de forme, d'apparence. C'est de ce sens que provient l'adjectif *gelic*, signifiant « ayant la forme de ». L'emploi strictement adjectival de *like* existe aujourd'hui sous la forme *like*, bien qu'il soit assez rare :

> *(75) Broadly speaking, she wanted him to be as* ***like*** *as he could to a medieval page, one of those silk-and-satined little treasures she had read about in the Ingoldsby Legends.* (P. G. Wodehouse, *A Damsel in Distress*, 1919)

Le nom *lic* est également devenu un morphème dérivationnel servant à créer des adjectifs (*-lic* puis *lych / lich*) et on y a également ajouté la dérivation adverbiale du vieil anglais *-e* (*-lice*), qui a disparu par la suite, laissant sa place à un deuxième morphème dérivationnel *-ly*, adverbial celui-là (Brinton et Traugott, 2005 : 133).

De l'adjectif *gelic* « ayant la forme de » (cf. l'allemand *gleich*) provient la préposition. Le passage d'un adjectif à une préposition est un phénomène relativement fréquent. Barber (1964 : 137-8) explique cette évolution dans le cas de la locution *due to*, en identifiant le co-texte passerelle qui l'a rendue possible :

> *(76a) His death was* ***due to*** *heart-failure.*
>
> *(76b) He suffered an early death,* ***due to*** *heart-failure.*
>
> *(76c)* ***Due to*** *heart-failure, he suffered an early death.*

Ces exemples montrent comment cette nouvelle locution prépositive, qui est encore parfois condamnée, a pu apparaître. En (76a), elle est adjectivale et constitue la tête lexicale de l'attribut de *his death*. L'exemple (76b) est ambigu, car il peut s'agir à la fois d'un adjectif portant sur *death* ou d'une locution prépositive introduisant le GN *heart-failure*. Une fois que le syntagme est interprété comme un GP, il devient déplaçable, et c'est ce que l'on a en (76c).

L'exemple de P.G. Wodehouse présente un cas d'adjectif *like* suivi de *to*. Cependant, dès le début du moyen-anglais, comme l'*OED* l'indique, *like* pouvait être suivi d'un simple datif, sans *to*. À l'origine, l'adjectif *like* suivait son complément, ce qui a permis le développement des suffixes *like* :

(77) In this world was ther noon it ***lyche****.* (Chaucer, *The Squire's Tale.* 54, c. 1386)

Par la suite, il s'est vu employé devant le substantif complété :

(78a) Addison's sister is a sort of a wit, very ***like*** *him.* (Swift, *Journal to Stella,* 1710)

Dans cet exemple, la qualification par l'adverbe de degré indique clairement que l'on a affaire à l'adjectif, mais il suffit de supprimer *very* pour rendre l'interprétation en préposition possible.

(78b) Addison's sister is a sort of a wit, ***like*** *him.*[1]

(78c) ***Like*** *him, Addison's sister is a sort of a wit.*

Bien que Romaine et Lange (1991 : 271) aient un avis différent, c'est aussi très vraisemblablement de l'adjectif que provient le verbe, par l'intermédiaire des structures suivantes : *to be like* (forme nordique de *lich* / *lych*)[2] « être de forme similaire » a donné *it likes me* : « cela est de la forme qui me convient », qui est ensuite devenu *I like it* (voir entre autres Lab, 1999 : 90-92), par l'intermédiaire de l'antéposition fréquente des datifs à référents humains (*Me likes it*) et d'une réanalyse subséquente de ces datifs en sujets.

Le morphème *like* poursuit encore aujourd'hui son évolution grammaticalisante. (Romaine et Lange, 1991 ; D'Arcy, 2005). Il s'est affaibli sémantiquement en devenant un marqueur discursif, suivant le phénomène appelé subjectification (Brinton et Traugott 2005 : 29). Il s'agit d'un processus dans lequel des marqueurs utilisés pour exprimer quelque chose à propos du référent du sujet grammatical de la phrase sont ensuite sélectionnés pour traduire le point de vue de l'énonciateur, suivant un mouvement du textuel vers l'interpersonnel, comme l'indique le tableau suivant (Romaine et Lange, 1991 : 261 ; voir également D'Arcy, 2005 : 58-59) :

Propositionel	→	Textuel	→	Interpersonnel
like (PREP)		CONJONCTION		MARQUEUR DISCURSIF
		↓		
		COMPLÉMENTEUR CITATIONNEL		
syntaxiquement fixe				*syntaxiquement + libre*

Tableau 30. Évolution récente du fonctionnement de *like* (Romaine et Lange, 1991 : 261)

[1] Le flottement entre adjectif et préposition est notamment étudié par Aarts (2007 : 215 *sq*.) qui évoque les cas de *like* et de *near*. Il conclut en présentant le schéma suivant, qui classe plusieurs adjectifs-prépositions selon un continuum qui va du [+ adjectival] au [+ prépositionnel] :
(i) [+ adj] close / due near like worth at [+ prep]

[2] Voir Nevalainen, 1997 : 155.

Le morphème *like* s'est donc révélé particulièrement susceptible d'évoluer et, de plus, il est démontré que dans de nombreuses langues du monde « les adpositions représentent une importante source pour le développement de subordonnants adverbiaux » (Kortmann, 1997 : 68). Mais on peut se demander si le simple passage d'une préposition à une conjonction constitue un cas de grammaticalisation en tant que tel. Ces deux catégories éminemment fonctionnelles servent à relier des éléments, il est donc difficile de savoir laquelle est la plus grammaticale. De plus, comme on vient de le voir, parmi chacune des deux classes, il existe des degrés : *of* est plus grammatical que *like* et *because* est sans nul doute plus lexical que *as*.

Pour les génératives, les prépositions correspondent à une des quatre catégories lexicales (nom, verbe, adjectif et préposition) et elles peuvent constituer la tête d'un groupe prépositionnel. Sous cette catégorie P, certains d'entre eux classent également les subordonnants circonstanciels, les adverbes et les particules adverbiales, tandis que d'autres génératives associent les subordonnants adverbiaux aux complémenteurs. Dans les autres cadres théoriques, les prépositions et les subordonnants sont des catégories grammaticales et non lexicales. D'ailleurs, elles sont prototypiquement inaccentuées dans la chaîne parlée, caractéristique propre aux items grammaticaux.

Certains considèrent que la grammaticalisation d'un élément s'accompagne d'une diminution de sa portée, principe appelé parfois condensation[1]. Or, c'est l'inverse que l'on observe quand une préposition devient conjonction, mais il est démontré entre autres par Haspelmath (1998b : 137), cité par Croft (2000 : 157), que c'est bien de grammaticalisation qu'il s'agit. De surcroît, Kortmann (1997 : 22), dans son ouvrage entièrement consacré aux subordonnants circonstanciels, affirme :

> "Even if the word class of the source of adverbial subordinators qualifies as a grammatical one already […], the development of adverbial subordinators always makes it 'more grammatical'."

ce qui tend à renforcer le sentiment que le passage de *like* préposition à *like* subordonnant constitue une étape de plus dans l'histoire de la grammaticalisation de ce morphème.

7.3.1.6. Création des subordonnants adverbiaux

Un cas extrême de préposition devenue connecteur phrastique est celui de *to*, qui, comme nous l'avons vu en deuxième partie, est passé d'une préposition allative à un

[1] Cette diminution de portée n'est cependant pas une caractéristique universelle de la grammaticalisation, car, dans le cas du développement des marqueurs pragmatiques, comme *well* par exemple, c'est au contraire à une augmentation de la portée que l'on assiste.

complémenteur et est devenu un élément essentiel de la subordination en anglais. De même, la conjonction *but* provient à l'origine d'une préposition signifiant *outside,* ou *without.* Le passage d'une préposition à un connecteur phrastique est donc récurrent dans l'histoire de l'anglais. Un dernier exemple est comparable au cas de *like* : en anglais dialectal, la préposition *without* est également employée comme subordonnant. Anderwald (2004 : 192) signale que cet usage se retrouve dans tout le pays et qu'il était standard jusqu'au XIXe siècle. On le trouve par exemple dans la phrase suivante :

> *(79) Because my old man couldn't walk from here to the corner* ***without*** *he had to sit on the floor.* (corpus FRED LND_004)

Le fait de recruter des prépositions pour créer des subordonnants adverbiaux est une méthode à laquelle l'anglais a souvent eu recours au cours de son histoire. Le tableau suivant, extrait de Kortmann (1997 : 306) est très riche d'enseignement sur l'origine des subordonnants adverbiaux en anglais :

	Adverbe	Démonstratif	**Préposition**	Nom	Verbe	Complé-menteur
Vieil anglais (37 = 100 %)	37,8 %	13,5 %	**10,8 %**	_	_	8,1 %
Moyen anglais (74 = 100 %)	20,3 %	1,4 %	**17,6 %**	1,4 %	_	5,4 %
Anglais Renaissance (96 = 100 %)	14,3 %	1,0 %	**18,4 %**	3,1 %	4,2 %	4,1 %
Anglais actuel (63 = 100 %)	22,2 %	1,6 %	**17,5 %**	1,6 %	1,6 %	4,8 %

Tableau 31. Catégories grammaticales originelles les plus fréquentes des subordonnants adverbiaux dans l'histoire de l'anglais (Kortmann, 1997 : 306)

Ce tableau montre qu'à part en vieil anglais, les prépositions ont toujours représenté une part substantielle de la formation des subordonnants adverbiaux, et ce, particulièrement en anglais de la Renaissance, où c'est la méthode la plus fréquemment utilisée. Au Moyen Âge et à la Renaissance, période de grande expérimentation linguistique, on pouvait dire par exemple[1] :

> *(80a)* ***[F]rom*** *she was twelve years of age, she of hir love graunt him made.* (Chaucer, *Parson's Prologue, c.* 1390)
>
> *(80b) He would needes goe on shore […],* ***notwithstanding*** *some advised and intreated him the contrary.* (1449; Visser 1966: 1220)
>
> *(80c) To remaine […]* ***during*** *a necessary conveniency might also be had for the repairing of her own ship.* (*Cloria & Narcissus*, 1653, *OED*)

L'extension d'emploi d'une préposition vers une conjonction constitue donc un schéma classique en anglais.

[1] Ainsi que *against* significant *until*, en usage dès 1300 (*OED*), et qui se retrouve encore au XIXe siècle.

Comme nous l'avons démontré, l'emploi de *like* pour remplacer *as* s'inscrit dans une tendance isomorphique, tandis que l'usage de *like* plutôt que *as if* a une explication sémantique. Intéressons-nous plus particulièrement à ce deuxième type de *like*.

7.3.2. Origine du *like* de comparaison non factuelle

Il semble établi que cet emploi de *like* conjonction s'est répandu principalement à partir du sud des États-Unis, comme l'explique Simpson (1952 : 463-464).

> "[It] cannot be denied […] that the conjunctive *like* is more widely prevalent in America outside New England. Though Wentworth, in his *American Dialect Dictionary*, cites general usage from 1820, most of his citations are drawn from the South and West, and he specifically notes that the construction is 'almost universal in Texas.' Moreover, C. Alphonso Smith, southern scholar and historian, parallel to Lowell's seven rules for New England, has supplied seven rules for writing the southern dialect, of which the first is: '*Like* does duty for *as if* in such a sentence as, *He looks like he was sick*' Indeed, *look like* and *feel like* plus a clause are used so frequently in the South that they are considered southern idioms."

En effet, alors que les exemples de l'*OED* illustrant le *like* de comparaison factuelle sont principalement britanniques, on compte un certain nombre d'exemples du sud des États-Unis pour le *like* de comparaison non factuelle, et notamment :

> *(81) Don't it look to you* ***like*** *she would of asked us to stay for supper?* (M. Mitchell, *Gone with Wind*, 1936)
>
> *(82) For a while it looked* ***like*** *I was going to get shut of it.* (W. Faulkner, *Hamlet*, 1940)
>
> *(83) It seemed* ***like*** *we begun to hear it right away.* (W. Faulkner, *Hamlet*, 1940)

Cette idée semble d'ailleurs confirmée par la présence de plusieurs occurrences de cette provenance parmi les cas recensés grâce à *Google book search* sur la période 1800-1900.

> *(84) [H]e stooped down an' kissed 'im jes'* ***like*** *he wuz a baby layin' dyah in de bed.* (Thomas Nelson Page, *Marse Chan: A Tale of Old* ***Virginia***, 1892)
>
> *(85) [W]hen I sea his fais, it lookt* ***like*** *he ware laffin, but fit to kill hisself with it.* (George William Bagby, "The Letters of Mozis Addums to Billy Ivvins", ***Southern*** *Literary Messenger*, 1858)

De plus, la structure non standard employée majoritairement en Grande-Bretagne à l'époque pour traduire cette notion est plutôt *like as if*, comme les quelques exemples suivants l'indiquent :

> *(86) I used to think about it* ***like as if*** *it was a kind of a glorious Palace.* (*Wesleyan-Methodist Magazine*, 1778)
>
> *(87) [A]fter the Pall Mall Gazette came out on the Monday they read it, and then they told me it looked very much* ***like as if*** *I had sold the child* (Old Bailey, 1885)

Cette locution est toujours en usage dans certains registres de langue des années 1950 :

> *(88) She gave a sort of laugh to herself, and settled down* ***like as if*** *she might have been in an armchair [...]* (Du Maurier, *Kiss me Again Stranger*, 1952)

où elle est employée parallèlement à *like as though*:

> *(89) She held my ear a moment before she pulled it,* ***like as though*** *she were feeling the skin and liked it, and then she just gave it a lazy tug.* (Du Maurier, *Kiss me Again Stranger*, 1952)

Murray et Simon (2004 : 241) mentionnent l'existence de cette structure pléonastique en anglais des Appalaches, où elle est utilisée, d'après eux, pour traduire une grande émotion.

En ce qui concerne l'hypothèse de l'usure phonétique, il est assez difficile d'imaginer une usure de *as if* ou *as though* dans *like as if* ou *like as though*. On peut imaginer que *as* puisse éventuellement disparaître, étant donné qu'il a une forme réduite /əz/. Toutefois, *if*, comme tous les monosyllabes contenant uniquement la voyelle relâchée /ɪ/, n'a pas de forme réduite, et ne peut *a priori* donc pas disparaître si facilement à cause d'un phénomène phonétique. De même, *though*, qui contient une diphtongue, est forcément phonétiquement saillant. Cela tend donc à confirmer que le principal foyer d'expansion du *like* de comparaison non factuelle est américain.

De plus, dans le corpus britannique de l'*Old Bailey*, seuls deux cas de *like* signifiant *as if* ont été relevés. À chaque fois, ils sont présentés dans l'original en italique, ce qui indique qu'ils sont considérés comme des erreurs linguistiques par les greffiers. L'autre type de *like* conjonction est, lui, employé fréquemment et n'est jamais indiqué en italique. Les deux énoncés en question regorgent d'autres formes non standard, et l'un des deux émane clairement d'un locuteur non natif, visiblement un Juif russe ou polonais[1] :

> *(90) PHILIP KOOTOSKI: I am a butcher, of 4, Montague Street, Bell Lane, Spitalfields—on Saturday, June 20, I left the Synagogue at 9.30 p.m., and was in Bell Lane—the prisoner came up against me, and when I turned round to see what it was he* made **like** *he was drunk and stood against the wall, and* done so as if *he was sick—I went about eight or nine houses up, and heard steps very sharp, and turned and saw him again near me—I went to the other side—it was a rainy night—he* done again **like** *he was drunk, and* catched *me by my neck and called out "Make haste"* (*Old Bailey*, 1885)[2]

L'origine géographique de la structure est donc bien américaine, mais l'origine étymologique de cet emploi de *like* est peut-être plus complexe qu'il n'y paraît. Parallèlement à l'analogie sur *it feels like silk, it sounds like piano,* ou encore *it tastes like*

[1] Des pogroms en Russie et en Pologne à partir de 1881 ont accéléré l'émigration massive des Juifs de ces pays vers les grandes villes européennes.
[2] Le soulignement est utilisé pour mettre en exergue les éléments qui étaient en italique dans l'original.

chicken, nous faisons l'hypothèse que cet emploi a une deuxième origine, qui a sans doute renforcé la première.

Le *like* qui signifie *as if / as though* a peut-être été renforcé par la réanalyse et la grammaticalisation de l'adjectif *like*, dans le sens de « vraisemblable ». Il s'agirait donc, dans la terminologie de Traugott (2002), d'un exemple de grammaticalisation primaire, car l'on passe d'un statut lexical à un statut grammatical. Ce sens, comparable au *likely* moderne, est mentionné dans l'*OED* accompagné d'exemples qui datent de 1375 à 1816.

> *(91) It wes weill* ***lik*** *that he mycht haff conquerit the land of Irland.* (c1375, Barbour, *The Bruce* XVI. 324)
>
> *(92) It's* ***like*** *we maun wait then till the gudeman comes hame*. (1816, Scott, *Antiquary*)

Cet usage est maintenant uniquement dialectal.

Par ailleurs, il est clair que l'emploi de *like* signifiant *likely* a été importé aux États-Unis, comme l'indiquent ces exemples, tirés du journal de William Bradford, un des passagers du Mayflower :

> *(93a) And thus were they put off; indeed Mr. Sherley write things tending this way, but it is* ***like*** *he was overruled by Mr. Allerton.* (W. Bradford, *Of Plimoth Plantation*, 1606-1646 [1899])
>
> *(93b) It is* ***like*** *he will plant to ye southward of ye Cape, for William Trevore hath lavishly tould but what he knew or imagined of Capewack.* (W. Bradford, *Of Plimoth Plantation*, 1606-1646 [1899])

La réanalyse est définie par Langacker (1977 : 58[1], cité par Marchello-Nizia, 2006 : 43) comme un « changement dans la structure d'une expression ou d'une classe d'expressions qui n'engendre aucune modification immédiate ou intrinsèque de sa forme en surface ». Pour qu'elle puisse avoir lieu, il faut qu'il existe ou qu'il ait existé des co-textes passerelles (*bridging contexts*), permettant cette réinterprétation syntaxico-sémantique.

Comme l'explique Marchello-Nizia (2006 : 78), « [c]e phénomène a lieu quand une forme ou une construction produite par un locuteur est interprétée et donc analysée différemment par l'auditeur et spécialement par l'apprenant. Cette réinterprétation suivie d'une réanalyse d'une séquence ou d'une unité ne se traduit pas dans un premier temps par un changement sensible en surface, mais la réanalyse peut avoir comme conséquence l'introduction d'une nouvelle forme ou construction dans la grammaire, et elle est souvent suivie d'une re-catégorisation de l'unité ré-analysée. »

[1] R. W. Langacker, "Syntactic reanalysis", in C. N. Ni (éd.), *Mechanisms of Syntactic Change*, 1977.

L'observation d'exemples anciens nous permet d'identifier le co-texte passerelle qui a permis cette réanalyse de *like* adjectif signifiant « vraisemblable » en *like* conjonction de comparaison non factuelle. En effet, au regard d'exemples contenant des nominalisées en *that* effacé en position de sujet extraposé, comme les exemples de Bradford susmentionnés, ainsi que :

(94a) It's ***like*** *he loves the Light.* (Richard Baxter, *Poetical Fragments,* 1689)

ou

(95a) It is ***like*** *he did not see it.* (William Sewel, *A Compleat Dictionary English and Dutch*, 1766)

on comprend que la passage entre le sens de forte probabilité et celui de comparaison non factuelle ait pu s'effectuer.

Dans les deux cas mentionnés ci-dessus, il s'agit en fait de probabilité. Cela est notamment très clair dans le deuxième exemple, car, dans le dictionnaire bilingue anglais-néerlandais d'où elle est extraite, cette phrase fait partie de la même entrée lexicale que des énoncés non ambigus comme :

(96a) He is not ***like*** *to live long*

(96b) It is not ***like*** *that he should say so*

(96c) The ship was ***like*** *to sink*

(96d) You are not ***like*** *to see me any more in this place*

et

(96e) He is ***like*** *to do well.*

Ces occurrences ne sont pas ambiguës, parce que dans un cas le sujet extraposé présente un *that* exprimé, et que dans les quatre autres cas, il s'agit d'une montée du sujet et non d'une extraposition. En revanche, le cas des nominalisées en *that* effacé en position de sujet extraposé, accompagnées du GV *be like*, présente une source possible de passage vers un *like* conjonctif de comparaison non factuelle. Dans la phrase (94a), le groupe adjectival *like* et la nominalisée en *that* effacé extraposée, qui sont deux constituants séparés :

(94b) It_i*'s [***$\textbf{like}_1$***]*$_{G.ADJ}$ *[Ø he loves the Light.]*$_{i\,P}$

(94c) [He - love the Light] is $\textbf{like}_1$*.*

(94d) He is $\textbf{like}_1$ *to love the Light.*

peuvent être réinterprétés comme faisant partie d'un seul constituant et analysés comme une subordonnée adverbiale de comparaison :

*(94e) It's [***$\textbf{like}_2$** *he loves the Light.]*$_P$

Le rôle de subordonnant du complémenteur sous-entendu est dévolu à *like* et, dans cette nouvelle structure, l'emploi de *that* n'est plus possible. La montée est bien évidemment à présent exclue également :

*(94f) *It's* ***like₂*** *that he loves the Light.*

*(94g) *He is* ***like₂*** *to love the Light.*

Les paraphrases et les traductions de (95a) indiquent d'ailleurs que le sens des deux phrases est assez proche :

(95b) It's ***like₁*** *he didn't see it.*

(95b') It's ***like(ly)*** *(that) he didn't see it.*

(95b'') Il est ***probable*** *qu'il ne l'ait pas vu.*

(95c) It is ***like₂*** *he didn't see it.*

(95c') ***On dirait qu****'il ne l'a pas vu*

Dans les deux cas, l'énonciateur suppose que le référent du sujet *he* n'a pas vu l'objet en question ; et dans les deux cas cette assertion est modalisée, par l'expression de la probabilité avec *likely*, ou bien par le léger décalage vers le non factuel apporté par le subordonnant *like*, marqueur de la ressemblance.

On peut tout à fait imaginer que l'emploi de *like* pour *likely* était devenu rare, voire obsolète, au cours du XVIIIe siècle – les deux exemples post-1720 cités dans l'*OED* sont limités géographiquement à l'Écosse. Son sens n'était pas évident à décoder et la suite *[it is like + P]* était donc devenue opaque aux yeux des apprenants – jeunes locuteurs ou immigrants non anglophones arrivés depuis peu en Amérique du nord. Ce vocable rare n'était plus productif, alors que la préposition *like*, ainsi que la conjonction *like* signifiant *as*, étaient facilement accessibles dans l'esprit de ces locuteurs. Or, on sait depuis Lightfoot (1979[1]), et son Principe de Transparence (cité par Newmeyer, 2003 : 22), que l'opacité d'une structure peut favoriser sa réanalyse.[2]

On constate donc que la forme archaïque de l'adjectif *likely*, qui était devenue opaque aux yeux des générations suivantes, a été réinvestie d'un nouveau fonctionnement grammatical, tout en conservant un sémantisme proche de la probabilité. La probabilité fait d'ailleurs partie du sémantisme de base de ce *like*, qui encodait à l'origine surtout des événements déductibles par la perception.

[1] D. Lightfoot, *Principles of Diachronic Syntax*, CUP, Cambridge, 1979.

[2] L'emploi de *like* dans le sens de *likely* est certainement aussi à l'origine d'un quasi-modal employé surtout dans le sud des États-Unis et traduisible par « faillir » :
(i) He ***like*** *to fell down and broke his leg.* (cité par Romaine et Lange, 1991 : 271)
(ii) The evening ***liked*** *to have been a tedious evening.* (J. A. Benton, *California Pilgrim*, 1853)

Nous verrons d'ailleurs par la suite que le contexte *it* + copule constitue un environnement particulièrement favorable à l'emploi de la conjonction *like* dans le sens de *as if*. C'est donc certainement l'origine étymologique de cette conjonction qui explique sa grande compatibilité avec la structure *it* + copule.

Après avoir étudié comment la conjonction *like* est apparue en anglais, nous nous tournons à présent vers l'analyse de l'emploi de ce *like*, en nous intéressant tout d'abord à son expansion sur le plan sociolinguistique et à la façon dont il est perçu par les prescriptivistes.

CHAPITRE 8
DIMENSION SOCIOLINGUISTIQUE DE L'EMPLOI DE *LIKE* CONJONCTION

Like employé comme conjonction fait partie de ces éléments qui font l'objet d'une prescription sévère.

8.1. Prescription

8.1.1. La tradition prescriptiviste

La tradition prescriptiviste a eu ses heures de gloire au XVIIIe siècle, comme nous l'avons vu en début de première partie. Les grammairiens s'opposaient à tout changement linguistique, qui ne pouvait constituer à leurs yeux qu'une corruption de la langue : "[i]f the changes that we fear be thus irresistible, what remains but to acquiesce with silence, as in the other insurmountable distresses of humanity? It remains that we retard what we cannot repel, that we palliate what we cannot cure" (*Johnson's Dictionary*, 1755).

On observe à toutes les périodes une certaine tradition du blâme (*complaint tradition*), dont Milroy et Milroy (1999 : 40-41) détaillent les composantes principales. Parmi les thèmes récurrents, on retient l'idée très répandue que la situation linguistique se dégrade, ce qui est faux, puisque auparavant l'illettrisme était généralisé. Les puristes cherchent en général à faire peser la responsabilité sur tel ou tel groupe d'individus et associent en général cette prétendue corruption linguistique à une dépravation morale.

Au début du XXe siècle, les puristes rejetaient, entre autres, les mots *lengthy, talented*, les verbes *decease, jeopardize, donate*, les noms *ovation, leniency* (pour *lenity*) (William Cullen Bryant (éditeur du *New York Evening Post*), cité par Baron, 1982 : 216). Ces mots sont tellement bien implantés dans l'anglais standard d'aujourd'hui que l'on saisit pleinement l'inanité de ces tentatives prescriptivistes.

Aujourd'hui, d'autres expressions et structures d'apparition récente subissent les foudres des puristes, tout comme à l'époque. On a cité plus haut le cas de *due to* employé comme préposition, c'est aussi le cas du verbe *aggravate*, des structures *different to* et surtout *different than*. Dans le *Harper Dictionary of Contemporary Usage* (1975), un intervenant déclare par exemple : "I propose that it be made a federal offense to use *fun* as

an adjective". En 1978, un universitaire, Peter M. Neely, déclarait encore : "[b]ut what does *to really try* mean? I contend it is not English, but merely teenager jargon" (1978 : 404).

D'après Shapiro (1998), "[t]he most controversial word-usage of our time is undoubtedly the use of the word *hopefully* as a sentence adverb meaning 'it is hoped', as in *Hopefully, the project will take no more than a week*." Ce qui est très frappant dans ce genre de situation est que ces usages non encore standard suscitent chez ces puristes des réactions on ne peut plus irrationnelles : "[o]ne panelist for the *Harper Dictionary of Contemporary Usage* said of this construction, 'Its adherents should be lynched.' Other comments by panelists included 'Strike me dead if you ever hear me using it this way,' […] and 'This is the one that makes me physically ill' (Morris and Morris, 1975, 311-12)" (Shapiro, 1998 : 279).

La tradition des guides de bon usage se poursuit encore aujourd'hui. Beal (2004 : 123) en mentionne quelques exemples très récents : *Eats, Shoots and Leaves : A Zero-Tolerance Guide to Punctuation* (Truss, 2003) ; *Between You and I : A Little Book of Bad English* (Cochrane et Humphreys, 2003) et *The Grouchy Grammarian: A How-not-to Guide to the 47 most Common Mistakes in English Made by Journalists, Broadcasters, and Others who should Know Better* (Parrish, 2002).

8.1.2. Manuels pédagogiques et guides de bon usage

C'est le *like* qui signifie *as* qui a subi le plus les foudres des puristes, car il est d'apparition beaucoup plus ancienne. Dès 1790, Webster l'inclut dans une liste d' « improper and vulgar expressions » à éviter, dans son *Rudiments of English Grammar* (*Merriam-Webster Dictionary of English Usage*, 1994 : 600). Le deuxième *like* était certainement trop marginal à l'époque de Fowler pour qu'il ait ressenti le besoin de le commenter. De plus, Fowler voulait démontrer que même les journaux de qualité et les écrivains reconnus commettaient des « fautes ». C'était le cas du *like* signifiant *as*, mais pas du deuxième à cette époque-là en Grande-Bretagne. Dans la deuxième édition de *The King's English*, qui date de 1908, Fowler mentionne des exemples provenant du *Daily Telegraph* :

*(1) Sins that were degrading me, **like** they have many others. (Daily Telegraph)*

*(2) They should not make a mad, reckless, frontal attack **like** General Buller made at the battle of Colenso. (Daily Telegraph)*

*(3) Coming to God the loving Father for pardon, **like** the poor prodigal did. (Daily Telegraph)*

8.1.2.1. Guides de bon usage

Meyers (1995) présente une étude très intéressante sur la prescription récente. Il a observé une soixantaine d'ouvrages de conseils pour les rédactions des étudiants de première année à l'université, écrits pendant les années 1980 et 1990. Il a ensuite comparé ces résultats avec une étude similaire pratiquée sur des guides datant d'avant la deuxième guerre mondiale et réalisée par Allen en 1954[1]. *Like* conjonction employé au lieu de *as* est l'un des points les plus fréquemment mentionnés dans ces manuels de bon usage :

> « [n]ext on the popularity charts [after *different to / than*] in today's texts is the use of *like* as a conjunction: 57 of 60 have entries. […] Is there anyone who can't guess what freshman handbooks say about using *like* as a conjunction? The only surprise here may be what they said in 1954: "One author intelligently comments that although *like* should be used in this way with caution, 'it obviously is on its way to becoming generally accepted and is a good instance of change in usage, one that we can observe as it takes place.' Three call it informal, four call it colloquial; but three more dogmatically assert, 'It should not be used' (Allen, 1954 : 18)".
>
> Today, only Axelrod and Cooper[2], Belanoff[3] *et al*., and Kolln[4] lack entries; 31 of the other texts assert "it should not be used" [...]. Their advice takes different forms, of course: some say "don't use it as a conjunction," others say "use it only as a preposition"; they may say *as* is "better" or "preferred"; they may say *like* as a conjunction is "unacceptable" or "not its proper role"; but it comes to the same thing in the end. One-quarter of Allen's texts had a sweeping prohibition; today, over one-half do » (Meyers, 1995 : 45-46)

Cette augmentation du nombre de guides proscrivant *like* conjonction est symptomatique de la tradition prescriptiviste. Plus un usage réprouvé est employé et plus il est saillant. Dès lors, au lieu d'être considéré comme plus acceptable, ce qui concrètement est le cas statistiquement dans la langue, il devient de plus en plus critiqué. C'est la fréquence d'emploi qui accentue la gravité de la « faute » : "H. Shaw[5] […] says that "the chief objection to *like* as a subordinating conjunction is ... its overuse" (126)" (Meyers, 1995 : 47)

Certains auteurs essaient de justifier leur proscription :

> "[m]ost current texts give no reason to avoid *like*, though it is 'widespread' (Corder and Ruszkiewicz[6], Mulderig and Elsbree[7]), 'often used' (Kane[8]), and 'more common even among the educated' (Marius and Wiener[9]), but a few select a reason from the usual handful. Carter and

[1] H. Allen, "Freshman Textbooks in the Light of Linguistics" *College Composition and Communication* 5, 1954, 16-19.
[2] R. B. Axelrod, C. R. Cooper, *The St. Martin's Guide to Writing*. 3e éd., St. Martin, New York, 1991.
[3] P. Belanoff, B. Rorschach, M. Oberlink, *The Right Handbook: Grammar and Usage in Context* 2nde éd., Heinemann, Portsmouth, 1993.
[4] M. Kolln, *Language and Composition: A Handbook and Rhetoric*, Macmillan, New York, 1984.
[5] H. Shaw, *Harper Handbook of College Composition*. 5e éd., Harper, New York, 1981.
[6] J. W. Corder, J. J. Ruszkiewicz, *Handbook of Current English*, 7e éd., Scott, Glenview, 1985.
[7] G. P. Mulderig, L. Elsbree, *The Heath Handbook*, 12e éd., Lexington, Heath, 1990.
[8] T. S. Kane, *The Oxford Guide to Writing: A Rhetoric and Handbook for College Students*, Oxford University Press, New York, 1983.
[9] R. Marius, H. S. Wiener, *McGraw-Hill College Handbook*. 3e éd., McGraw, New York, 1991.

> Skates[1], Kirkland and Dilworth[2], and Trimmer[3] call it 'inappropriate.' McKernan[4] says that 'Careful writers know that misuse of *like* and *as* can distort intended meaning' […] [and] H. Shaw[5] [thinks] it may lead to 'inexactness' […]" (Meyers, 1995 : 47).

Comme nous l'avons mentionné, c'est au contraire l'emploi de *as* qui est le plus susceptible de créer des difficultés d'interprétation.

Meyers fait un constat étonnant sur l'absence d'adéquation entre les critiques des puristes et l'usage. Il est évident que les prescriptivistes sont linguistiquement conservateurs, mais il est difficile d'imaginer à quel point :

> "[a] recent study found 1584 items in the glossaries of 59 handbooks of composition published since 1980. Of the 1584, only 83 items appeared in a majority of texts. Only 12 of those 83 cannot be found in handbooks published before the Second World War. The average age of the 71 other majority items is 117 (Meyers 1994[6]). When we look at a glossary in a current handbook, we are looking at the usage controversies of the 1870s" (Meyers, 1995 : 63).

8.1.2.2. Hypercorrection

Le succès des pressions prescriptives exercées pendant plus d'un siècle est mis en lumière par l'emploi hypercorrect de *as* ou *as if* là où il faudrait normalement employer *like*. Bolinger (1986) relève un certain nombre de cas de ce phénomène :

> *(4) The planning metaphor, **as** any metaphor, biases one's view of language.*
>
> *(5) Illinois, **as** California, has [such traffic laws].*
>
> *(6) **As** all word people, she deplores that mark of the power-seeker, syllable inflation.* (1986 : 334)

L'auteur de cette dernière phrase, interrogé sur cette bévue, répond : "I *did* use 'like' – it was some fool on the *LA Times* desk who tried to 'gentrify' it, I guess" (1986 : 334).

Jack Smith (13/01/1980) relève également des cas où un *like* grammatical est évité au profit de *as if*, surtout dans la bouche de certains commentateurs sportifs pensant que *like* est incorrect. Ils produisent des énoncés comme :

> *(7) It looks **as if** a first down.*

ou

> *(8) It looks **to be** a first down.* (cité par Bolinger 1986 : 334)

Et Bolinger de poursuivre, à propos des locuteurs hypercorrects :

---

[1] B. Carter, C. Skates, *The Rinehart Handbook for Writers*. 2nde éd., Holt, Fort Worth, 1990.
[2] J. W. Kirkland, C. B. Dilworth, *Concise English Handbook*. 2nde éd., Heath, Lexington, 1990.
[3] J. F. Trimmer, *Writing with a Purpose*. 10e éd., Houghton, Boston, 1992.
[4] J; McKerman, *The Writer's Handbook*, 2nde éd., Holt, New York, 1991.
[5] H. Shaw, *Harper Handbook of College Composition*. 5e éd., Harper, New York, 1981.
[6] W. E. Meyers, "Usage Items in Current Handbooks of Composition." *Centennial Usage Studies. Publication of the American Dialect Society 78*, G. D. Little, M. B. Montgomery (éds), University of Alabama, Tuscaloosa, 1994, 129-37.

> "The *as* for *like* crowd is the yuppie generation that plans for early retirement, votes Republican, rimes *aquatic* with *exotic*, says [...] *eyether* for *either*, [...] and in general follows the gilded rule: to get ahead, say the right thing, conspicuously. A matter of group identity then. And I suspect that while *Winston tastes good* may have given an initial push, what mostly influences this later generation is the need to distance itself from the sloth and slovenliness manifested in *like* as a universal discourse connective: *Like, you know, man…*" (1986 : 335)

En d'autres termes, le sociolecte qui comporte cet emploi hypercorrect de *as* correspond au groupe ayant le deuxième statut social le plus élevé. D'après Labov (1972 : 114), c'est ce groupe social qui est le plus susceptible d'utiliser l'hypercorrection. À la différence des membres du groupe social le plus élevé, qui, eux, ne souffrent d'aucune insécurité linguistique, les membres du deuxième groupe veulent tellement se distinguer des groupes inférieurs qu'ils deviennent extrêmement vigilants concernant leur façon de parler. C'est cette hyper-vigilance qui les amène à employer des hypercorrections. Follett (1966 : 198) mentionne même un exemple d'hypercorrection en *such as* :

(9) Conrad's ***such as*** *an enormous riding light above a vessel of fabulous dimensions.*

ainsi que des remplacements par *as with*:

(10) The Greenland birds, ***as with*** *the mallards, remain in the country in winter.* Follett (1966 : 198-199)

On peut encore aujourd'hui relever de fréquents cas d'hypercorrection en *as* dans des romans britanniques :

(11) And so the second game begins ***as*** *the first.* (Ian McEwan, *Saturday*, 2005 : 106)

(12) So the morning of Archie's almost-death began ***as*** *every morning in the Hussein-Ishmael, with Mo resting his huge belly on the windowsill, leaning out and swinging a meat cleaver in an attempt to halt the flow of dribbling purple.* (Zadie Smith, *White Teeth*, 2000 : 5)

En (11), le contexte est celui d'un match de squash. L'un des deux joueurs a dominé largement pendant toute la première partie du jeu. Après une pause, ils recommencent, et le joueur le moins bon sent très vite qu'il va se passer la même chose que pendant la première partie. C'est donc le concept de ressemblance et non d'identité qui correspond à la situation. La deuxième partie n'est pas la première ; elle lui ressemble seulement. L'emploi de *as* n'est donc pas justifié, à moins qu'il ne s'agisse dans l'esprit du locuteur d'une ellipse de la proforme *do*. Il en va de même pour (12), où tous les matins se ressemblent mais représentent tout de même évidemment des entités distinctes.

Voici un autre exemple, qui constitue vraisemblablement aussi un cas d'hypercorrection en *as* :

(13a) In other cases, ***as*** *for instance the distinction between past tense forms and past participle forms, Biber is forced to post-edit the computer count manually.* (Jucker, 1992 : 15)

On sait que la norme veut que l'on emploie *as* plutôt que *like* devant un GP. Cependant, en (13a), le GP *for instance* constitue une incise, une parenthèse, qui semble plutôt être hors de la syntaxe de la phrase :

> *(13b) In other cases,* ***as*** *(for instance) the distinction between past tense forms and past participle forms, Biber is forced to post-edit the computer count manually.*

ce qui correspond à :

> *(13c) In other cases,* ***as*** *the distinction between past tense forms and past participle forms, Biber is forced to post-edit the computer count manually.*

On obtient donc un énoncé où *as* convient mal et où *like*, ou *such as* auraient été employés à meilleur escient.

Ces nombreux cas d'hypercorrection sont riches de sens. Ils prouvent tout d'abord que la prescription a été très efficace et ils démontrent également que le *like* conjonction est bien ancré dans la grammaire des locuteurs. S'ils n'avaient pas à faire des efforts pour aller contre leur tendance naturelle à employer *like*, ils ne produiraient pas de telles hypercorrections.

8.1.2.3. Manuels pédagogiques français

Essayons à présent de voir comment la variable *like / as (if / though)* est traitée dans les manuels pédagogiques pour les lycéens français apprenant l'anglais. Les trois tableaux ci-dessous reportent les données observées :

8.1.2.3.1. Classes de Seconde (Tableau 32)

Référence	Exercice / Cours	Contenu
Insight, Hatier, 2005		Aucune référence
Prime Time Hachette Éducation, 2004		Aucune référence
Connections, Delagrave, 2003	Cours Précis grammatical à la fin	p. 170 : *like* est une préposition : *like* + GN […] *As* est une conjonction de subordination […] *As* existe aussi comme préposition mais au sens de « en tant que » […] ***Like*** **se rencontre souvent comme conjonction de subordination, mais est considéré comme non standard :** He behaved like he was a star. Il s'est comporté comme s'il était une vedette. Préférez *as if.* Like I said, you must stop at once. Préférez *as.*
Crossroads, Hatier, 2003		Aucune référence
Going Places, Didier, 2003 *-manuel* *-workbook*	exercice	Aucune référence dans le manuel Workbook p. 81 : Sémantique uniquement, l'exercice ne porte que sur les prépositions *as* et *like*

Voices (workbook) Bordas, 2003		Aucune référence
Tacks Plus / Trackers Hachette Éducation, 2001	Précis grammatical	p. 203-5 : *As* introduit une proposition ou un nom précédé d'une préposition tandis que *like* introduit directement un GN (I have brown eyes like my sister ; I always do as my sister does ; In the island of Mauritius, people drive on the left, as in Britain) *As* peut aussi introduire un nom, mais dans ce cas il signifie « en tant que » […] **On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B.**
Excel, Didier, 2001	Précis grammatical	p. 221-2 : Différence sémantique entre les deux prépositions
Wide Open, Hachette, 2001		Aucune référence
Moving On Hatier 2001		Aucune référence
Open the Window Hachette Éducation, 1998 + workbook		Aucune référence
The New Pick and Choose, Hachette Education, 1998	Précis grammatical	212: *Like* : au sens de « comme », *like* est une préposition qui introduit un GN (It's like that. He's just like his partner.) *As* : au sens de « comme », *as* est une conjonction de subordination (I'll do as you tell me.) La proposition introduite par *as* peut être réduite à un GP ou à un adverbe (It's the same as in France / as here = as it is in France / as it is here) Comme préposition, *as* signifie 'en tant que' […] **En anglais américain, *like* est très souvent employé au sens de *as if / as though* : GB : He looks as if he's dying. US : He looks like he's dying**.
English Files, Bordas, 1997 -*Sourcebook* -*Activity book*		Aucune référence Aucune référence
Partners, Armand Colin, 1995 -*Manuel* -*Cahier de l'élève avec activités modulaires*	exercice	Aucune référence Mentionné p E47 : exercice sur le niveau de langue: **Reformulez les phrases suivantes en anglais standard** en rectifiant l'orthographe et les structures **[...]** -My 'arry can't believe I'm driving a lorry **like** he does.
Build up Oxford University Press, 1994		Aucune référence
New Flying Colours, Didier, 1994		Aucune référence
Tune In, Bordas, 1992	Précis grammatical Liste alphabétique	p. 198 : *Like* est une préposition de manière utilisée pour la comparaison, introduisant un nom ou un pronom. […] p. 181 : Conjonction *as* « de comparaison » et préposition « comme », « en qualité de »
Outlook, Hachette Lycées, 1992		Aucune référence
Your Way, Nathan, 1994		Aucune référence
Flying Colours Didier, 1990	Précis fonctionnel	p. 174 : appearance : it looks as if… p. 169

		It sounds like something being / someone doing It looks / sounds as if someone is doing.
The New Spotlight, Hachette Lycées, 1990		Aucune référence
Routes (ACL English Course) Armand Colin / Longman, 1988		Aucune référence
Open Access, Hatier, 1988		Aucune référence
New Society, André Desvigne, 1977		Aucune référence
Say what you mean, Fernand Nathan, 1977		Aucune référence

8.1.2.3.2. Classes de Première (Tableau 33)

Insight, Hatier, 2007		Exercice	p. 76 : observation de phrases du texte qui amènent à conclure que « utilisés comme prépositions, *as* établit une relation d' [identification] alors que *like* établit une relation de [comparaison] » Exercice d'application comptant, parmi les cas de prépositions, la phrase suivante à compléter : He spoke … my grandfather used to.
Bridges, Nathan, 2006	1ère L, ES, S		p. 198 Sémantisme des deux prépositions uniquement
Crossroads, Hatier, 2005			Aucune référence
Broad Ways, Nathan, 2004 -1ère Techno, ES, S, LV2 -1ère L, ES, S			Sémantisme des deux prépositions uniquement p. 214 p. 282
Trackers, Hachette Éducation, 2004		Exercice Questions guidées	Sémantismes des deux prépositions uniquement : Identité / ressemblance, p. 146
Connections Delagrave, 2004		Exercice	Sémantique et syntaxique p.111. + P, + GP pas de référence au *like* conjonction
World Watch Foucher, 2004	1ère Techno-logiques	Cours Exercice	Sémantique et syntaxique p.163. + P pas de référence au *like* conjonction
Going Places Didier, 2004		Cours	4e de couverture : *Checklist* des erreurs courantes - Erreur : He smokes as a chimney. Rappel : *like* + nom. Forme Correcte : He smokes like a chimney - Erreur : Do like I do. Rappel : *as* + expression avec un verbe. Forme Correcte : Do as I do.
Looking Forward, Belin, 2002		Exercice	p. 20-1: Les différents emplois de *as*: locutions (*as soon as, as a result...*); *as* préposition, *as* conjonction (comme, puisque, étant donné que) aucune référence à *like*
Voices, Bordas, 2002 *Workbook*	Techno-logiques		Aucune référence
Voices, Bordas, 2002	L, ES, S		Aucune référence
Wide Open, Hachette Éducation, 2002			Aucune référence

XL, Didier, 2002			Tableau prépositions p 205-206 juste différence sémantique entre les deux prépositions
Tracks Plus, Hachette Éducation, 2002	Techno-logiques		p. 171-2 : *As* introduit une proposition ou un nom précédé d'une préposition tandis que *like* introduit directement un GN (I have brown eyes like my sister ; I always do as my sister does ; In the island of Mauritius, people drive on the left, as in Britain) *As* peut aussi introduire un nom, mais dans ce cas il signifie « en tant que » […] **On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B.**
Open the Window, Hachette Éducation, 1999			Aucune référence
Partners, Armand Colin, Nathan, 1996			Aucune référence
New Flying Colours, Didier, 1996			Aucune référence
Pick and Choose, Hachette Éducation, 1995 -*Manuel* -*Activity Book*		Cours exercice	p. 216 : Au sens de « comme », *like* est une preposition qui introduit un groupe nominal : It's like that; […] He's just like his partner. […] -Au sens de « comme », *as* est une conjonction de subordination : I'll do as you tell me. **[...]** La proposition subordonnée introduite par *as* peut être réduite à un groupe prépositionnel ou à un adverbe : It's the same as in France / as here. (= as it is in France / as it is here.) […] -Comme préposition, *as* signifie « en tant que »: As a model, she knows what the latest fashion is. […] -**En anglais américain, *like* est très souvent employé au sens de *as if / as though* :** **(GB) He looks as if he is dying.** **(US) He looks like he is dying.**
Tracks, Hachette Éducation, 1995	Techno-logiques		p. 189 : *As* introduit une proposition ou un nom précédé d'une préposition tandis que *like* introduit directement un GN (I have brown eyes like my sister ; I always do as my sister does ; In the island of Mauritius, people drive on the left, as in Britain) *As* peut aussi introduire un nom, mais dans ce cas il signifie « en tant que » […] **On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B.**
Your Way, Nathan, 1994			Aucune référence
Tune in, Bordas, 1993			p. 199 : *Like* est une préposition de manière utilisée pour la comparaison, introduisant un nom ou un pronom : Like father, like son. What a wide river! It's just like the ocean. There's nobody like him. p. 181-2: *as* : adverbe, conjonction, préposition (« comme », « en qualité de »)
The New Spotlight, Hachette Lycées, 1991		Exercice	p. 138 : Compléter les phrases par *as* ou *like*. Sur les 10 énoncés, un seul blanc introduit une proposition, et elle a une valeur de cause

Ways and Means, Nathan, 1991 -*Manuel* -*Fichier de l'élève*	1e G		Aucune référence Aucune référence
Flying Colours, Didier, 1991			Aucune référence
Open Access, Hatier, 1989 *Manuel* *Workbook*			Aucune référence Aucune référence
Islands, ACL English Coures, Longman, 1989			Aucune référence
Ways and Means, Nathan, 1987			Aucune référence
Spotlight, Hachette, *1987*			p. 187 : Compléter les phrases par *as* ou *like.* Sur les 10 énoncés, un seul blanc introduit une proposition, et elle a une valeur de cause
Say what you mean, Fernand Nathan, 1978			Aucune référence

8.1.2.3.3. Classes de Terminale (Tableau 34)

Prime Time, Hachette Éducation, 2006			Aucune référence
Broad Ways, Nathan, 2005	Term techno + ES, S, LV2	Cours	Sémantique préposition uniquement Les deux mots expriment la comparaison, mais *like* indique que les deux éléments sont différents, alors que *as* signifie que les deux éléments sont identiques. (ex) On utilise *as* lorsqu'on occupe une fonction (ex) On utilise *like* après les verbes exprimant les cinq sens […] You sound like my father (trad), It tastes like honey (trad) What does she look like ? (trad)
Going Places, Didier, 2005			Syntaxique uniquement : 4e couv. Checklist erreurs " - Erreur : housework, as cleaning or vacuuming Rappel : *like* + nom. Forme Correcte : housework, like cleaning or vacuuming - Erreur : Like things have changed, people.... Rappel : *as* + verbe. Forme Correcte : As things have changed, people....
World Watch 2e edition, Foucher, 2005	Term STT, STI, SMS, STL	Cours + exercice	p. 163: La préposition *like* se trouve devant un nom pour établir une comparaison. Like father, like son (trad) What was the weather like? (trad) He is dressed like a tramp. (trad) Lorsque *as* est préposition, il signifie "en tant que" I speak to you as a friend (trad) He was dressed as a tramp *As* peut aussi être conjonction. Do as you like.
Trackers, Hachette Éducation, 2005		Cours et Exercice	p. 193 : *As* introduit une proposition ou un nom précédé d'une préposition tandis que *like* introduit directement un GN (I have brown eyes like my sister ; I always do as my sister does ; In the island of Mauritius, people drive on the left, as in Britain) *As* peut aussi introduire un nom, mais dans ce cas il signifie « en tant que » […] **On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B.** Exercice juste sur le sémantisme de la préposition

XL, Didier, 2003		Précis grammatical	Tableau de prépositions : p. 206 : As : en tant que, comme (≠ like) I speak as President today. p. 207 : Like : comme (comparaison) ≠ as ; He drinks like a fish ; he plays like a pro.
Looking Forward, Belin, 2003		Exercice	p. 48 : Comparez les emplois de *as* et *like* dans le texte, + ex Complete these sentences using *as* or *like* : …. you know, the capital of Holland is not Amsterdam. ….. you, I can never remember the capital of Austria. Surtout syntaxique
Voices, Bordas, 2003 -*Manuel* - *Workbook*	Term L, ES, S	Cours et Exercice	p. 56 : cours sur les différentes valeurs de *as*. Un exercice sur *as if / as though*. Aucune mention de *like* Aucune référence
Wide Open, Hachette Éducation, 2003			Aucune référence Dans une liste de mots de liaison p. 182, *as* et *as if* sont cités, pas *like*
Tracks Plus, Hachette Éducation, 2003	Term Techno	Cours	p. 171-2 : *As* introduit une proposition ou un nom précédé d'une préposition tandis que *like* introduit directement un GN (I have brown eyes like my sister ; I always do as my sister does ; In the island of Mauritius, people drive on the left, as in Britain) *As* peut aussi introduire un nom, mais dans ce cas il signifie « en tant que » […] **On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B.**
Insight, Hatier, 2003		Exercice	p. 174 : Observation de quasi paires minimales avec *like* et *as* prépositions. Questions très guidées qui permettent d'identifier la différence de sens entre les deux. Le manuel n'aborde pas la question des conjonctions de comparaison, mais évoque celle du *as* causal et du *as* temporel. Exercice à trous sur les deux prépositions.
To the Point, Hachette Éducation, 1999		Encadré + exercice	p. 51 : *Like* est une préposition qui introduit un nom, un pronom ou un groupe nominal. He realized that he behaved like a soldier. […] **Attention ! En américain, vous constaterez que *like* introduit souvent une proposition, mais n'employez pas cette structure vous-même. Don't do like the Americans do.** *As* est une conjonction de subordination qui introduit donc une proposition subordonnée comprenant un verbe apparent ou sous-entendu. If you found yourself crying all of a sudden, would you react as Gypo did ? = …would you react like Gypo?
Partners, Nathan, 1997		Précis grammatical	p. 236 : Liste de conjonctions : manière = *as*, comme *As if* + prétérit : comme si
New Flying Colours, Didier, 1997			Aucune référence
Pick and Choose, Hachette Éducation, 1996		Précis grammatical	p. 226 : Au sens de « comme », *like* est une préposition qui introduit un groupe nominal : It's like that; […] He's just like his partner. […] -Au sens de « comme », *as* est une conjonction de subordination : I'll do as you tell me. **[...]** La proposition subordonnée introduite par *as* peut être réduite à un groupe prépositionnel ou à un adverbe : It's the same as in France / as here. (= as it is in France / as it is here.) […]

			-Comme préposition, *as* signifie « en tant que » : As a model, she knows what the latest fashion is. […] **-En anglais américain, *like* est très souvent employé au sens de *as if / as though* :** **(GB) He looks as if he is dying.** **(US) He looks like he is dying.**
Your Way, Nathan, 1995			Aucune référence
Outlook, Hachette Éducation, 1994		Exemple dans exercice	p. 161 : Dans un exercice où les élèves doivent produire un petit texte, le manuel propose du vocabulaire et des structures utiles. Parmi elles se trouve **:** It looks like they…
Tune In, Bordas, 1994		Mémento grammatical	p. 181 : *As* conjonction indique la comparaison (en plus de la cause et du temps). « Lorsque *as* est conjonction de comparaison c'est un membre de phrase avec verbe exprimé ou sous-entendu qui est introduit : Do as you please. You are late as (it is) usual. Associé à *if* ou *though*, la conjonction *as* devient restrictive (as if / as though = comme si) He talks as if he knew all about it. […] *As* devient préposition lorsque son sens est « comme », « en qualité de » […] p. 196 : *Like* est une préposition de manière utilisée pour la comparaison introduisant un nom ou un pronom : Like father like son. […] What a wide river! It's just like the ocean. There's nobody like him.
Flying Ahead, Didier, 1993 *Cahier travaux pratiques*			Aucune référence
Keys, Hachette Éducation, 1993		Encadré grammatical Exercice	p. 169 : *As* est une conjonction de subordination ; elle introduit donc une proposition comportant un verbe : If you were alone in a forest, would you react as the heroine did ? […] Notez que *as* peut également introduire une proposition elliptique (=dont le verbe est sous-entendu) If you were alone in a forest, would you react as the heroine ? *Like* est une préposition qui introduit un nom, un pronom ou un groupe nominal : She had never seen a dog like this one before. […] **Attention ! En américain, vous rencontrerez fréquemment *like* introduisant une proposition, mais n'employez pas cette structure vous-même.** Ensuite les valeurs causale et temporelle de *as*, ainsi que le sens de la préposition sont évoqués. Exercice à trous mélangeant tout les cas de figure : avec les différents sémantismes et natures
Last but not Least, Hachette Lycées, 1992			Aucune référence
The New Open Access, Hatier 1991		Cours + Exercice	p. 112 : *Like* est une préposition (donc suivie d'un nom, d'un pronom ou d'un gérondif) et implique une comparaison : 'How could she help being like that?' *As* peut : -être préposition (implique l'appartenance à une classe : My son, I'll speak to you as a father) -être subordonnant (suivi d'une phrase entière : 'He behaves as his father did when he was angry.' -faire partie de la construction du comparatif d'égalité
Work Out, Hachette Lycées, 1990 + 1e version 1986			Aucune référence Aucune référence

The New Spotlight, Hachette, 1989			Pas mentionné explicitement Juste p. 155 : traduction de "do as told" p. 157 : "Woke up that morning and strapped on his gun, like he always done [formal English: as he always did]" + traduction
Ways and Means, Nathan, 1988 -*Manuel :* -*Fichier de l'élève*		Précis grammatical	p. 230 : As/like : Ils indiquent une comparaison, mais *like* est toujours préposition : He plays like a professional. *As* est souvent conjonction : As they say: better late than never. Comment les distinguer quand les 2 sont prépositions, suivis d'un groupe nominal ? *Like* implique une comparaison entre deux choses différentes. *As* implique l'identité de deux termes. He's not a professional, but he dances like one. As a professional, he knows dancing requires a lot of work. Aucune référence
Frontiers, Armand Colin - Longman, 1987	Term		p. 118 : préposition *as* : juste observation de phrases.
Spotlight, Hachette, 1985 Manuel Cahier d'exercices	Term		 Aucune référence Aucune référence
USA New Society, André Desvigne, 1983	Term		Aucune référence

Sur les 82 manuels pédagogiques observés[1], pour les trois années de lycée, 44 n'évoquent pas du tout les questions de choix entre *as* et *like*, ce qui correspond à 53 % du total. Comme l'on peut s'en douter, la proportion des manuels n'abordant pas ce problème diminue quand le niveau d'étude augmente : elle représente 68 % des manuels de seconde observés, 51 % des manuels de première et 42 % des manuels de terminales. On remarque que ce pourcentage demeure pourtant très élevé, alors que ce point de grammaire est tout de même relativement important.

Parmi les manuels qui évoquent la question du choix entre *as* et *like*, presque la moitié abordent les deux grands types de critère, à savoir sémantiques et syntaxiques. Environ 30 % ne mentionnent que les critères sémantiques servant à distinguer les deux prépositions. Un peu moins de 16 % ne discutent que des caractéristiques syntaxiques qui différencient *as* de *like* en anglais standard.

Environ 37 % des 38 manuels qui nous intéressent mentionnent l'existence d'un *like* conjonction. L'un des plus normatifs est le *Going Places* 1ère de 2004. Un rabat en quatrième de couverture présente une liste des erreurs à ne pas commettre et mentionne, entre autres :

[1] L'association d'un manuel pédagogique et d'un cahier de travaux pratiques a été considérée comme formant un tout et n'est donc comptabilisée que comme un manuel.

(14a) Erreur *: He smokes* as *a chimney.*
Rappel *:* like + *nom.* Forme Correcte *: He smokes* like *a chimney.*

(14b) Erreur *: Do* like *I do.*
Rappel *:* as + *expression avec un verbe.* Forme Correcte *: Do* as *I do.*

Ce rappel, qui donne d'ailleurs l'impression erronée que *as* préposition n'existe pas, est très catégorique puisqu'il qualifie d'« erreur » l'emploi de *like* conjonction. Cet emploi est traité au même niveau que l'exemple suivant, paru dans le *Going Places* de Terminales, publié en 2005 :

(15) Erreur *: Like things have changed, people....*
Rappel *:* as + *verbe.* Forme Correcte *: As things have changed, people....*

On met donc sur le même plan le *like* conjonction de comparaison, qui est légèrement informel, et un *like* qui serait employé avec un sens de cause. Là, le terme d'erreur serait plus approprié, puisque cet emploi de *like* n'existe pas en anglais et ne peut être produit que par un apprenant étranger.

On peut incidemment s'étonner de ce changement d'exemple entre la version pour les premières de 2004 et la version pour les terminales de 2005. Les auteurs ont-ils décidé que cette stigmatisation du *like* conjonction n'était pas appropriée ? Toujours est-il que la gradation des savoirs suppose certainement qu'un apprenant sait que *like* n'exprime pas la cause avant de savoir qu'il ne peut pas être une conjonction en anglais formel, et l'on peut donc trouver regrettable ce choix d'exemples.

Pour ce manuel, *like* conjonction n'existe donc pas. Cependant les auteurs d'autres ouvrages voient les choses un peu différemment. Le *Cahier de l'élève avec activités modulaires* qui accompagne le manuel *Partners 2nde* (1995) montre que *like* conjonction existe, mais en tant que phénomène à corriger. La brochure comporte en effet un exercice sur le niveau de langue, où l'on demande à l'élève de « reformule[r] les phrases suivantes en anglais standard en rectifiant l'orthographe et les structures ». Parmi les phrases proposées, on observe la suivante :

(16) My 'arry can't believe I'm driving a lorry ***like*** *he does.*

C'est donc le *like* qui signifie *as* dont il est question ici, et c'est d'ailleurs celui qui est le plus souvent évoqué. Un seul ouvrage observé mentionne explicitement les deux types de *like* conjonction, à savoir *Connections 2nde* (2003) : « *Like* se rencontre souvent comme conjonction de subordination, mais est considéré comme non standard :

(17a) He behaved ***like*** *he was a star. Il s'est comporté comme s'il était une vedette. Préférez* as if.

(17b) ***Like*** *I said, you must stop at once. Préférez* as. »

Ce type de recommandation est tout à fait classique. Par exemple, *Keys* (Terminales, 1993) et *To the Point* (Terminales, 1999) tiennent un discours assez similaire et nous alertent, en insistant sur la provenance de cet emploi : « Attention ! En américain, vous rencontrerez fréquemment *like* introduisant une proposition, mais n'employez pas cette structure vous-même. » Les auteurs de *To the Point* nous gratifient même d'un exemple qui n'est visiblement pas choisi au hasard : "Don't do like the Americans do."

L'identification erronée de ce phénomène comme uniquement américain est assez répandue et on l'observe également dans les manuels de la série *Tracks (+) / Trackers*, pour les trois niveaux : « On rencontre souvent *like* utilisé à la place de *as* en anglais américain dans la langue familière. Mais ceci est considéré comme incorrect en G.B. » Il est vrai que l'anglais américain semble tolérer plus facilement les écarts de langage, mais il serait schématique de considérer que *like* signifiant *as* est correct en anglais américain et incorrect en anglais britannique.

Deux manuels mentionnent l'existence du *like* conjonction sans le condamner. Le premier est *Pick and Choose*, qui existe pour les trois niveaux (publiés en 1995, 1996 et 1998). On y explique qu'en « anglais américain, *like* est très souvent employé au sens de *as if / as though* :

(18a) GB : He looks as if he's dying.

(18b) US : He looks like he's dying. »

La séparation britannique / américain est un peu excessive, puisque *like* signifiant *as if* s'emploie quand même au Royaume-Uni, mais elle est plus proche de la réalité que dans le cas du *like* qui signifie *as*.

Dans le deuxième ouvrage, c'est également *as* qui signifie *as if* qui est mentionné sans faire l'objet d'une stigmatisation. Dans *Outlook* (Terminales, 1994), la suite "It looks like they ..." est proposée comme amorce de phrase possible dans un exercice de production à partir d'un texte. On en déduit donc d'une part que l'état d'esprit des auteurs de manuels est en train de changer et d'autre part que les deux *like* conjonction ne sont pas mis au même niveau d'acceptabilité. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

8.2. Présentation du corpus

Dans le but d'établir un schéma implicationnel des emplois de *like* conjonction, il était impératif d'obtenir un échantillon de différents lectes, plus ou moins riches en *like*

conjonction. Les textes qui comportent le moins de *like* sont susceptibles de les présenter uniquement en co-texte très favorisant, tandis que ceux qui en regorgent l'emploieront vraisemblablement dans un nombre de co-textes bien plus large. La comparaison avec des niveaux intermédiaires, ainsi que des calculs de pourcentage, permettront d'établir un classement de ces co-textes, du plus favorable au totalement incompatible.

Par ailleurs, travailler sur des textes ne comportant strictement aucun *like* conjonction ne présente pas d'intérêt immédiat pour cette étude. Il était donc essentiel de se centrer principalement sur des textes susceptibles de contenir cette conjonction. C'est pourquoi, en plus d'ouvrages plutôt formels, qui servent en quelque sorte d'étalon de la norme conservatrice, il a semblé intéressant de rechercher, par exemple, des fictions avec une narration à la première personne, notamment avec un narrateur adolescent, de rassembler des romans destinés à un assez jeune public, sensible à une langue contemporaine et proche de l'oral. La vingtaine d'ouvrages que nous avons étudiés datent des années 1990 à 2006 et sont complétés par un corpus oral composé de plus soixante-dix heures de la série américaine *Desperate Housewives* (DH), de trente heures de la série américaine *Dexter*, ainsi que d'une dizaine d'épisodes de la série américaine *Sex and the City* (SATC) et des séries britanniques *Inspector Barnaby* et *Absolutely Fabulous*. La presse britannique et américaine, ainsi que le corpus de l'*Old Bailey* ont également été consultés.

On pourrait reprocher à ce corpus son caractère fictionnel, car il est reconnu qu'un corpus écrit de témoignages ou de lettres, ou un corpus oral authentique, constituent des sources primaires privilégiées pour le linguiste. Cependant, il est sûr que les auteurs de ces sources primaires parlent de façon sensiblement identique à leurs personnages. Il ne s'agit pas, comme par exemple dans les histoires d'Uncle Remus, écrites par Joel Chandler Harris, d'une recréation d'un dialecte non parlé par l'écrivain. Les auteurs de ces romans et de ces séries sont tous locuteurs natifs de la variété d'anglais qu'ils emploient.

De plus, il est difficile de rassembler autant de matériel authentique. À la différence de l'analyse phonétique ou phonologique, où un corpus limité suffit pour avoir un nombre raisonnable d'occurrences de la variable étudiée, les structures syntaxiques ont en général une fréquence plus limitée dans le discours, et il était essentiel d'avoir un corpus assez large, incluant de nombreux types différents d'occurrences de *like* conjonction, afin de ne pas tirer des conclusions trop hâtives en généralisant à outrance.

Enfin, la série *Desperate Housewives* présente l'avantage de se situer dans un milieu plutôt privilégié. On pourra donc en conclure que si ces personnages se permettent

d'employer des *like* conjonction, ce doit être également ce que ferait un grand nombre d'Américains moyens.

8.3. Quel est le statut sociolinguistique du *like* conjonction ?

8.3.1. Stéréotype, indicateur ou marqueur ?

Labov (1972a: 179-180) distingue trois grands types de variables sociolinguistiques, qui se différencient en fonction de leur saillance : les indicateurs, les marqueurs et les stéréotypes. Un indicateur est un élément dont la fréquence reflète une stratification sociale, mais dont le locuteur n'est pas conscient, ce qui signifie que le degré de formalité du discours du locuteur ne modifiera pas la survenue de cet élément. Un cas classiquement cité est celui de la prononciation du morphème *ing*, étudiée par Trudgill à Norwich.

Un marqueur, au contraire, aura tendance à disparaître dans les contextes où le sujet surveille davantage son langage, parce que le locuteur est conscient que cette particularité est socialement marquée. On pourrait ici mentionner le cas de l'omission du *ne* de négation en français. La présence ou l'absence de *ne* est en effet très sensible au degré de formalité du discours. Comme l'expliquent Hansen et Malderez (2000), « Ashby (1981[1]) a comparé, chez trois sujets Tourangeaux, leur usage de *ne* pendant une interview faite à leur travail, et cet usage pendant un enregistrement fait à la maison (respectivement 35 % et 16 % de *ne*, 1981 : 681), Coveney a pu enregistrer un seul informateur en Picardie dans deux situations différentes : interview formelle dans son bureau, et conversation libre au dehors, obtenant respectivement 50 % et 11 % de maintien de *ne* (1996 : 88-89[2]) ». Blanche-Benveniste (1997[3]) fait donc l'hypothèse que *ne* est une variante de prestige accessible à tous les locuteurs plutôt qu'un indice d'appartenance sociale.

Le troisième degré est celui du stéréotype. Les locuteurs sont conscients que ces traits caractéristiques sont très stigmatisés, parce qu'ils sont fréquemment en butte aux commentaires désapprobateurs. Ils sont "prominently labelled by society" (Labov 1972a : 314). Au niveau syntaxique, on pourrait donner comme exemple de stéréotype le cas de la négation multiple, qui est fortement rejetée par les classes sociales dominantes en Grande-Bretagne, et encore davantage aux États-Unis.

[1] W. Ashby, "The loss of the negative particle NE in French: a syntactic change in progress", *Language* 57, 1981, 674-687.
[2] A. Coveney, *Variability in Spoken French. A Sociolinguistic Study of Interrogation and Negation*, Elm Bank Publications, Exeter, 1996.
[3] C. Blanche-Benveniste, « La notion de variation syntaxique dans la langue parlée », in F. Gadet (éd.) *La Variation en syntaxe, Langue française* 115, 1997, 19-29.

Long, qui vient de l'ouest du Tennessee, montre par exemple que certains traits sont plus saillants que d'autres dans le discours épilinguistique (1996 : 130) : "I was aware from an early age that certain grammatical constructions, such as double negation and the use of the periphrastic *done* (as in *I done ate*), were nonstandard and stigmatized. With linguistic features such as the three listed above [notably double modals: *I might could have joined that fraternity* and certain verb usages: *I'm fixin' to go into town. I'll carry you to the shopping center*], however, the fact that they were regionally marked came as a surprise (occasionally an embarrassing one)."

Qu'en est-il de *like* ? D'un côté, son emploi est totalement proscrit et, de l'autre, on repère des attitudes comme celle de McMahan et Day[1], citée par Meyers (1995 : 47) : "Hardly anyone takes serious umbrage over the confusion of *as* and *like* anymore". D'autres guides récents indiquent que cet usage est "common even among the educated" (Marius and Wiener[2], cité par Meyers 1995 : 47). Murray et Simon (2004 : 243) considèrent même que : "[a]dverbial *sure* [...], participial *proven* [...], conjunctive *like* [l'exemple mentionné correspond à *as if*], nominative *me* (as in *Danny's four years older than me*) and a host of other constructions were once nonstandard, but are now widely judged respectable if not altogether cultured." Par ailleurs, Kortmann (1997: 75-76 et 298) inclut *like* dans son inventaire des subordonnants adverbiaux de l'anglais, sans même prendre la peine de le faire suivre de la mention *informal*.

Des études anciennes jalonnent l'histoire du *like* conjonction et permettent d'entrevoir son évolution. Tout d'abord, comme nous l'avons mentionné précédemment, Simpson (1952 : 463-464) indique l'origine méridionale du *like* de comparaison non factuelle, et suggère qu'il constituait très certainement à l'origine un stéréotype du sud des États-Unis – il est dit qu'il est "almost universal in Texas" et que "*look like* and *feel like* plus a clause are used so frequently in the South that they are considered southern idioms."

Une autre étude, relayée par Bryant (1962 : 135), indique qu'au milieu du XXe siècle, dans certaines zones des États-Unis (Upper Midwest et North Central States), *like* conjonction signifiant *as if* est employé par presque la moitié des informateurs jugés « cultivés », alors qu'il est utilisé par quasiment les trois quarts des informateurs ayant un cursus d'étude ne dépassant pas l'enseignement secondaire. Cela suggère donc que *like*

[1] E. McMahan, S. Day, *The Writer's Rhetoric and Handbook*. 3e éd., McGraw, New York, 1988.
[2] R. Marius, H. S. Wiener, *McGraw-Hill College Handbook*. 3e éd., McGraw, New York, 1991.

était à cette époque un indicateur. Aujourd'hui, il a largement perdu ce statut, pour devenir un simple marqueur. Il s'est donc propagé à toute la population.

Le principe de propagation d'une variante se produit de la manière suivante. L'innovation a lieu pour des raisons majoritairement fonctionnelles, et c'est bien le cas pour les deux conjonctions *like*, comme nous l'avons démontré. Ensuite, ce sont des facteurs sociaux qui expliquent la propagation d'une variante. Les Milroy (1985, 1992) montrent que ce sont principalement les locuteurs ayant des liens lâches avec plusieurs réseaux denses qui permettent le passage d'une variante d'un groupe à un autre. Ces communautés sont isolées les unes des autres, tandis que les individus qui ne se rattachent que de façon incomplète à tel ou tel groupe sont plus mobiles. Ces individus, nommés « introducteurs » par Croft (2000 : 179), entrent en contact avec plus d'individus de type différent et sont, par là même, plus exposés et plus ouverts aux innovations. Ce sont eux qui vont répandre la nouvelle forme d'un réseau dense à un autre. Aujourd'hui, *like* conjonction est présent dans le répertoire de tous les anglophones. Par exemple, pour ce qui est du *like* signifiant *as*, Foster (1970 [1968] : 226-7) explique : "[b]y 1959 this syntax had reached the House of Lords and even the Woolsack itself when the Lord Chancellor declared 'If someone attacks a colleague of mine like he did, he is going to get the answer from me' (16 dec.)". S'il est sûr que tous les anglophones de l'époque avaient une connaissance passive de ce subordonnant, il était cependant loin d'être employé fréquemment dans les années soixante-dix, car on n'en relève que 19 occurrences dans le corpus britannique LOB (Kortmann, 1997 : 130).

En effet, cela ne signifie pas que les anglophones l'emploient tous et tout le temps, loin s'en faut. Dans une étude (Brachfeld, cité par Bryant, 1962) du milieu du XXe siècle, *like* pour *as* était employé 2,5 fois plus à l'oral qu'à l'écrit.

Après cette première expansion à travers les différentes communautés de parole et la disparition de son statut d'indicateur, *like* subordonnant est en train à présent de se propager à travers les différents niveaux de langue et les différents types d'interaction verbale. Il est évident pour de nombreux observateurs que son acceptation générale n'est qu'une question de temps, comme l'indique l'emploi de *when* plutôt qu'*if* dans le commentaire suivant : "*[l]ike* in place of *as* is now fairly well accepted outside of formal

written English, and we will have no overpowering regrets when it is accepted at all levels" (Skwire et Beam[1], cité par Meyers 1995 : 47).

Une des pierres d'achoppement de l'acceptabilité de *like* concerne sa classification comme *colloquial*. Comme le précise Meyers dans son étude sur les guides de bon usage (1995 : 46), "[f]ive works call *like* colloquial" et on dit souvent de lui qu'il est "widespread in informal English[2]". Il ajoute que "[c]olloquial's twin, informal, means for Hunt[3] and Wilson *et al.*[4] that *like* should not be used as a conjunction in formal English, but means for Guth[5], Kane[6], McKerman[7], and White[8] that it should not be used in writing, period" (1995 : 46).

En fait, *colloquial* signifie littéralement relatif à la conversation, ce qui indique que *colloquial*, du sens de « courant » a glissé peu à peu vers « familier », alors qu'il y a une différence entre les deux. Ce glissement est très symptomatique de l'attitude générale envers la langue : tout ce qui n'est pas formel est familier, il n'y a pas de place pour un entre deux qui constitue la langue de tous les jours.

En 1946, Pooley déclare que "the use of *like* as a conjunction is a usage on the borderline of acceptability in American English (1946 : 153)"[9]. En 1974, Whitman, qui travaille sur un corpus de presse américaine datant de 1968, montre que la situation n'a pas beaucoup changé vingt ans plus tard. Dans son corpus écrit de 120 000 mots, la conjonction *like* n'est employée que dans 10 % des cas où elle aurait pu l'être, et ce, particulièrement quand elle est entre guillemets.

Le retardement de l'entrée de *like* dans la langue standard est dû au caractère particulièrement tenace de la prescription : "[i]t has been said that a usage gains complete acceptability only with the death of the last person to object to it" (Meyers, 1995 : 32). En effet, on recense en fait des exemples de *like* conjonction dans la prose depuis plus de quatre cents ans, comme l'indiquent ces exemples provenant de l'*OED* :

---

[1] D. Skwire, F. Chitwood Beam, *Student's Book of College English: Rhetoric, Readings, Handbook* 4e éd., Macmillan, New York, 1985.
[2] G. P. Mulderig, L. Elsbree, *The Heath Handbook* 12e éd, Heath, Lexington, 1990.
[3] D. Hunt, *The Riverside Guide to Writing*, Houghton, Boston, 1991.
[4] R. F. Jr., J. Kierzek, W. W. Gibson, *The Macmillan Handbook of English* 7e éd., Macmillan, New York, 1982.
[5] H. P. Guth, *New English Handbook* 3e éd. Wadsworth, Belmont, 1990.
[6] T. S. Kane, *The Oxford Guide to Writing: A Rhetoric and Handbook for College Students*, Oxford University Press, New York, 1983.
[7] J. McKerman, *The Writer's Handbook* 2e éd., Holt, New York, 1991.
[8] F. D. White, *The Writer's Art: A Practical Rhetoric and Handbook*, Wadsworth, Belmont, 1986.
[9] R. C. Pooley, *Teaching English Usage*, Appleton, New York, 1946, cité par Whitman (1974).

-*Like* de comparaison factuelle :

(19) Ye have said ***lyke*** *a noble lady ought to say.* (Lord Berners, *Arthur of Little Britain,* c 1530)

(20) ***Lyke*** *an excellent Phisitioun cureth moste daungerous diseases, so doth a man that is valyant [etc.].* (Thomas Elyot, *The Governour*, 1531**)**

(22) ***Like*** *an arrow shot from a well experienst Archer hits the marke his eye doth level at, so thou ne'er return unless thou say "Prince Pericles is dead".* (Shakespeare, *Pericles*, 1608)

(23) The patient still moveth the wounded joint, ***like*** *the jack of a watch doth move.* (A. Fox, *Würtz' Surgeons Guid*, 1658)

(24) To act ***like*** *Judith did with Holofernes*. (Myles Davies, *Athenæ Britannicæ*, 1715)

-*Like* de comparaison non factuelle :

(25) He was bygge and hye above all other, and coloured ***like*** *the rede rose had been set on the whyte lyly*. (Lord Berners, *Arthur of Little Britain*, c 1530)[1]

(26) The old fellow drank of the brandy ***like*** *he was used to it.* (J. R. Bartlett *Dictionary of Americanisms*, 3e édition, 1860 : 244)

(27) None of them act ***like*** *they belonged to the hotel.* **(***Harper's Magazine,* Juin 1886)

(28) I sprung from the chair ***like*** *a man had shot me through the head.* **(**H. S. Canfield, *Maid of Frontier*, 1898)

8.3.2. Expansion contextuelle

Like a donc actuellement le statut de marqueur puisqu'il est principalement employé à l'oral. Les formes *as* et *as if* sont vraisemblablement accessibles à tous les locuteurs et *like* leur cède sa place dans les registres formels. Mais *like* est-il complètement exclu de l'écrit ? La propagation de cette conjonction à travers les différents registres écrits s'est effectuée par étapes, comme l'indique le schéma ci-dessous :

[1] Alors que dans le premier cas, les exemples s'échelonnent régulièrement à partir du seizième siècle, le deuxième type de *like* est illustré par un premier exemple du seizième siècle, qui est suivi d'une longue période d'absence avant une réapparition au XIXe siècle principalement aux États-Unis. En effet, la Renaissance fut une période où les normes n'étaient pas encore stables : « Early Modern English was essentially a period of experiment » (Kortmann 1997 : 302). On comptait fréquemment des doubles comparatifs ou des participes flottants dans le standard émergent de l'époque. Ce fut également une grande période d'innovation linguistique, caractérisée par de très nombreux emprunts et de nombreuses créations, comme les innombrables néologismes shakespeariens. L'émergence du *like* de comparaison non factuelle au seixième siècle est donc un cas isolé, et c'est principalement au XIXe siècle aux États-Unis qu'il est apparu, à la différence du *like* de comparaison factuelle qui, lui, a été employé en Grande-Bretagne depuis la Renaissance.

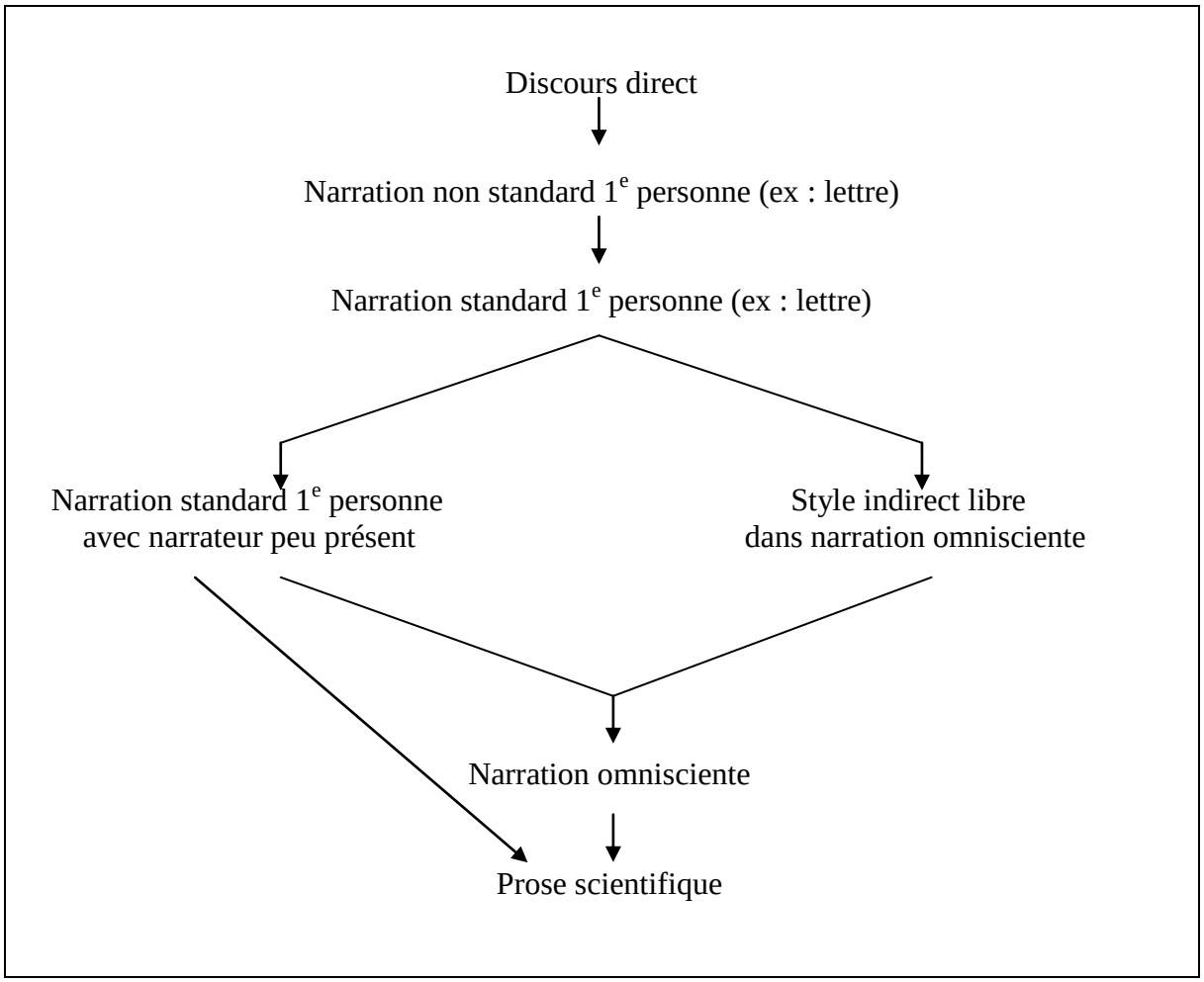


Figure 18. Hypothèse de propagation d'un marqueur sociolinguistique dans la langue écrite

8.3.2.1. Discours direct

La première étape de la présence de *like* conjonction à l'écrit se trouve bien sûr au discours direct :

> *(29) "I have a-thought sometimes about them poor folks that the Lord healed, – the blind beggars, and the poor woman whose sins He forgave, and how they did long for to see Him honoured and worshipped* ***like*** *He ought to be".* (*Wesleyan-Methodist Magazine*, 1778)

Cet extrait britannique illustrant l'usage du *like* de comparaison factuelle correspond à du dialogue. Il est donc interactif et inclut de la première personne. Il comporte des archaïsmes (*a-thought*, *for to*, et le *do* non-emphatique), ainsi que l'emploi non standard de *them* comme déterminant démonstratif.

On trouve également ce *like* conjonction dans du discours direct tout au long du XIXe siècle, chez Emily Brontë (*Wuthering Heights* : "She'll never be like she was."), Thackeray (*The History of Pendennis* : "I was like I was last night."), ou encore George Eliot (*Adam Bede* : "[it] makes it easier for him to work seven year for her, like Jacob did for Rachel").

8.3.2.2. Narration non standard à la première personne (dont lettres)

8.3.2.2.1. Narration non standard

L'exemple (30) constitue un niveau intermédiaire entre le discours direct et le récit à la première personne, car il s'agit d'une longue narration à la première personne qui est incluse dans du dialogue et qui occupe presque toute la nouvelle.

> *(30) When he got up to come out to de office in de yard, whar he slept, he stooped down an' kissed 'im jes' **like** he wuz a baby layin' dyar in de bed, an' he'd hardly let ole missis go at all. I knowed some'n wuz up, an' nex' mawnin' I called 'im early befo' light, **like** he tole me, an' he dressed an' come out pres'n'y jes' **like** he wuz goin' to church.* (Thomas Nelson Page, *Marse Chan, A Tale of Old Virginia*, 1887)

Cette narration fictive comporte, en plus des deux types de *like* conjonction différents (*like he tole me* d'une part et *like he wuz a baby, like he wuz goin' to church* d'autre part), certains traits non standard, de type morphologique, tels que *knowed* et *come*. En ce qui concerne la transcription graphique des particularités phonologiques, on reconnaît dans cet extrait des caractéristiques typiques du vernaculaire des Noirs américains : fricatives dentales exprimées sous forme d'occlusives (*dyar, de*), simplification des suites consonantiques (*an', jes', ole, nex', tole*), absence de rhoticité (*mawnin', befo'*). Cet extrait est narratif, comme l'indiquent les nombreux passés, et le locuteur y est impliqué[1], comme le montre l'emploi de la première personne. Ce deuxième grand type reste assimilable à du discours direct, mais il s'en distingue sensiblement étant donné que les passages rapportés sont longs et que la narration en anglais standard passe donc au second plan.

8.3.2.2.2. Lettres non standard

> *(31) But he carrid me to the eend uv a long passige, whar thar wuz a big glass hous, full uv trees, and the minnit he got thar, he laid down almong the tubbs whar the trees wuz plantid in, and roold over and over **like** he wuz a gointer die evry secund. I war goin fer a doctor, but he woodin let me. And he made the kuyusist soun, like laffin, and when I sea his fais, it lookt **like** he ware laffin, but fit to kill hisself with it.* (George William Bagby, *The Letters of Mozis Addums to Billy Ivvins*, 1858)

> *(32) The pritty one had the most wunderfule eye I uvver behell. It wus blac as nite, and when it lookt full at you, (wunst only it dun so at me,) you felt **like** you wus going off in a spell perduced by opeyum* (George William Bagby, *The Letters of Mozis Addums to Billy Ivvins*; *Southern Literary Messenger*, 1860)

À nouveau, les extraits sont narratifs, mais le narrateur y est impliqué. On rencontre des simplifications consonantiques (*soun*, *behell*), une métathèse (*perduced*), des

[1] Voir par exemple Biber (1988) pour une analyse de l'importance des facteurs tels que l'implication de l'énonciateur sur les variables sociolinguistiques utilisées (la conjonction *like* n'y est pas mentionnée)

modifications morphologiques (*hisself, the trees wuz, I war, you wus, it dun*) typiques du dialecte du sud des États-Unis.

Il s'agit ici de lettres fictionnelles, mais il est important de souligner que le développement des services postaux a participé indirectement à une plus grande diffusion de traits linguistiques non standard, qui se sont trouvés écrits. En Grande-Bretagne, par exemple, la *Penny Post* a été introduite en 1840. Avant cette date, 82 millions de lettres par an étaient envoyées au Royaume-Uni, mais, en trente ans, ce chiffre est passé à 917 millions.[1] Comme Beal (2004 : 9) le précise, "the relatively informal style of personal letters allowed new syntactic structures to be introduced into the written medium, even as grammarians were railing against them."

8.3.2.3. Narration à la première personne (quasi) standard et lettres

8.3.2.3.1. Exemple de narration (quasi) standard à la première personne

> *(33) She drew aside the curtains and flashed her torch in the darkness. I couldn't see a thing. It was pitch black,* ***like*** *it always is at first until you get used to it and begin to make out the shapes of the other people sitting there, but there were two great heads on the screen and some chap saying to the other, 'If you don't come clean I'll put a bullet through you,' and somebody broke a panel of glass and a woman screamed*. (Du Maurier, 1952, *Kiss me Again Stranger*, p. 204)

On sent bien que cet extrait des années cinquante s'apparente à une transcription écrite de l'oral, comme l'indique son caractère paratactique. À part *like, if,* et *until*, qui sont subordonnantes, toutes les conjonctions employées sont coordonnantes (cinq *and* et un *but*) et on relève également deux asyndètes. Ce passage est pourtant tout à fait standard. Ailleurs dans la nouvelle, en revanche, on rencontre des indices, comme l'emploi adverbial d'adjectifs (*It was proper maddening*) par exemple, et un vocabulaire familier, qui indiquent que l'on n'est pas tout à fait dans la norme.

8.3.2.3.2. Lettres (quasi) standard

Au XIXe siècle, le *like* conjonction parsème la correspondance de grands écrivains anglophones. Le *like* de comparaison non factuelle se trouve par exemple dans l'extrait (34), qui est une lettre que Mark Twain a écrite à sa mère en 1861 :

> *(34) As to the other fruits and flowers of the country, there ain't any, except "Pulu" or "Tuler," or what ever they call it – a species of unpoetical willow that grows on the banks of the Carson – a river, 20 yards wide, knee deep, and so villainously rapid and crooked, that it looks* ***like*** *it had wandered into the country without intending it, and had run about in a*

[1] Beal (2004 : 9).

> *bewildered way and got lost, in its hurry to get out again before some thirsty man came along and drank it up.*

Cet extrait de lettre est descriptif et peu interactif, et s'apparente plutôt à un récit de voyage, avec un narrateur assez peu présent.

Pour ce qui est du *like* de comparaison factuelle, on l'observe dès 1819 dans la correspondance de Keats :

> *(35) To-morrow I shall, if my health continues to improve during the night, take a look farther about the country, and spy at the parties about here who come hunting after the picturesque like beagles. It is astonishing how they raven down scenery* ***like*** *children do sweetmeats.* (15 juillet 1819, lettre à Fanny Brawne)

et une vingtaine d'années plus tard dans cette lettre de Dickens, datée du 7 janvier 1841 :

> *(36) Done!, done!!! Why bless you, I shall not be done till Wednesday night. I only began yesterday, and this part of the story is not to be galloped over, I can tell you. I think it will come famously – but I am the wretchedest of the wretched.[…] I tremble to approach the place a great deal more than Kit […]. I shan't recover it for a long time. Nobody will miss her* ***like*** *I shall. It is such a very painful thing to me, that I really cannot express my sorrow.*

Ce texte est tout à fait standard (si ce n'est le superlatif *wretchedest*, qui est obsolète) ; il est de type interactif, mais est plus proche du monologue, ce qui est normal pour une lettre.

On relève également plusieurs occurrences du *like* de comparaison factuelle dans les écrits de Charles Darwin. C'est le cas dans les deux extraits de lettres suivants:

> *(37) I hope you are enjoying the country, and are in good health, and are working hard at your Malay Archipelago book, for I will always put this wish in every note I write to you,* ***like*** *some good people always put in a text.* (5 juillet 1866, à son ami Mr. Wallace)

> *(38) It is most true what you say that any one to study well the physiology of the life of plants ought to have under his eye a multitude of plants. I have endeavoured to do what I can by comparing statements by many writers and observing what I could myself. Unfortunately few have observed* ***like*** *you have done.* (28 décembre 1868, à Mr. Rivers, un éminent horticulteur)

Ce dernier exemple est particulièrement notable, puisqu'il est à la fois comparable à un article scientifique et interactif – deux particularités rarement associées.

Il est intéressant de noter qu'à part le *ain't* de Twain aucune de ces lettres ne contient de structures informelles. Les deux *like* conjonction sont donc déjà bien acceptés à cette époque, puisqu'ils peuvent tout à fait coexister avec de l'anglais standard.

8.3.2.3.3. Narration standard première personne avec narrateur peu présent

Le passage suivant, toujours extrait des écrits de Darwin, fait partie d'une narration à la première personne, mais le narrateur y est peu présent. Le texte est peu interactif et le narrateur y est modérément impliqué, puisque le texte a surtout pour but de décrire les peuples, la faune, la flore et la typologie des lieux traversés :

> *(39) A small party of these men one morning set out, and the other Indians explained to him, that they were going a four days' journey for food: on their return, Low went to meet them, and he found them excessively tired, each man carrying a great square piece of putrid whale's-blubber with a hole in the middle, through which they put their heads,* ***like*** *the Gauchos do through their ponchos or cloaks.* (Darwin, *The Voyage of the Beagle*, Chap X, "Terra del Fuego", 1839)

Il s'agit du récit d'un voyage de cinq ans à travers le monde, sous la forme d'un journal, dans lequel sont consignées les observations scientifiques du savant. L'emploi du *like* de comparaison factuelle n'est donc plus relégué à l'expression des thèmes plus ou moins prosaïques qui caractérisent la langue informelle.

À partir de la prochaine étape, on quitte complètement la première personne et le caractère interactif typiquement associé aux faits de langues issus d'un registre familier. Le style indirect libre est la forme narrative la plus susceptible de contenir des éléments familiers après la narration à la première personne, car il préserve les marques de subjectivité du locuteur d'origine, telles que les interjections, les hésitations et les répétitions, etc. Le niveau de langue de l'énoncé d'origine est donc également préservé, et peut ainsi faire son entrée dans le cadre pourtant plus strict de la narration.

8.3.2.4. Style indirect libre et narration omnisciente

8.3.2.4.1. Style indirect libre non standard et standard

Dans les deux exemples qui suivent, la présence de style indirect libre est clairement explicitée par la présence de verbes introducteurs de pensée. Au début du siècle, le *like* conjonction, surtout celui signifiant *as if*, ne se rencontrait prototypiquement que dans du style indirect libre non standard :

> *(40) Sho now, Elmer was thinking. It must be pretty serious. Nobody ever knowed old man Bart Roberts to look at a person* ***like*** *he had in mind to kill him.* (*Harper's Magazine*, 1900)

À présent, il est tout à fait possible de rencontrer le *like* conjonction dans du style indirect libre standard :

> *(41) He spoke with a strong foreign accent. Not a bit* ***like*** *Christie would have, thought Olive.* (Ruth Rendell, *Thirteen Steps Down*, 2004)

8.3.2.4.2. Frontière entre style indirect libre et narration omnisciente

Le passage vers la narration omnisciente est favorisé par le style indirect libre, qui constitue un pont entre style direct et narration classique. C'est d'ailleurs le flou qui règne parfois à la frontière entre style indirect libre et narration omnisciente qui a facilité ce

passage. Le roman britannique *White Teeth*, par exemple, fourmille d'occurrences de *like* conjonction. Dans certains cas, la limite entre style indirect libre et narration omnisciente est claire, comme dans les cas suivants :

> *(42) Shame. He would have* liked *to have been part of a commune. If he'd played his cards right instead of starting a ding-dong, he might have had free love and bare breasts all over the gaff; maybe even a portion of allotment for growing fresh food. For a while (around 2 a.m., when he was telling Wan-Si about his childhood) it had looked* ***like*** *his new life was going to be fabulous.* (Z. Smith, *White Teeth*, 2000 : 23)

La co-présence d'autres éléments familiers (*ding-dong*, *gaff*), la syntaxe de la phrase nominale *Shame*, la mise en exergue du mot *liked*[1] et le ridicule des espoirs déchus du personnage nous permettent d'interpréter ces lignes comme un monologue intérieur.

> *(43) The more she read, the more that picture of dashing Capt. Durham aroused her natural curiosity: handsome and melancholy, surveying the bricks of half a church, looking worldly-wise despite his youth, looking every inch the Englishman, looking* ***like*** *he could tell someone or another a thing or two about something.* (Z. Smith, *White Teeth*, 2000 : 400)

Le personnage féminin est une adolescente qui imagine la vie qu'a menée ce Capitaine en Jamaïque cent ans auparavant. Elle n'a donc qu'une très vague image de lui, et c'est la grande imprécision des mots contenus dans la subordonnée adverbiale (*he could tell someone or another a thing or two about something*) qui nous indique clairement que la forme émane d'elle.

Parfois, à l'inverse, c'est clairement à de la narration que l'on a affaire, comme dans :

> *(44)And dressing like, like, like –'*
> *'Like what?'*
> *'Like a whore!' said Ryan, the word exploding from him* ***like*** *it was a relief to be rid of it.*
> *'Like a loose woman!'* (Z. Smith, *White Teeth*, 2000 : 43)

Ici, c'est l'alternance avec du discours direct qui nous oblige à considérer les didascalies comme faisant partie de la narration omnisciente.

En revanche, dans de nombreux cas, il est difficile de démêler les deux :

> *(45) She let off another long whistle and a rueful laugh, and, unless he was really going nuts, Archie saw that* come hither *look; identical to Daria's; tinged with a kind of sadness, disappointment;* ***like*** *she didn't have a great deal of options. Clara was nineteen. Archibald was forty-seven. Six weeks later they were married.* (Z. Smith, *White Teeth*, 2000 : 25-26)

Dans cet extrait, les mots "unless he was really going nuts", et "that *come hither* look" semblent provenir du personnage d'Archibald, mais le reste du passage paraît être plutôt le fait du narrateur omniscient.

[1] En italique dans l'original.

La zone de flou qui sépare style indirect libre et narration omnisciente facilite grandement l'arrivée de mots issus d'un registre familier dans la narration à la troisième personne. Ce développement est d'apparition assez récente, mais on le retrouve également dans le roman *Saturday* (2005 : 163 ; 200), de Ian McEwan, par exemple, qui est pourtant d'un registre beaucoup plus formel que *White Teeth*.

Il paraît probable que l'expansion contextuelle de *like* du discours direct vers la narration omnisciente et la prose scientifique soit facilitée par le type de support choisi. Après les lettres, les médiums comme la presse et plus récemment Internet jouent un rôle fondamental dans l'introduction progressive de traits non standard dans la norme.

8.3.2.5. Les médiums passerelles

La presse et Internet constituent des supports communicationnels intermédiaires entre les ondes sonores et le livre. La presse tabloïd en particulier s'appuie très clairement sur un style qualifié de "demotic", qui contient une certaine "residual orality", d'après Conboy (2003). Il évoque "the continuing vigour of the tabloid press and its dependence on vernacular and colloquial language" et montre comment les stratégies linguistiques employées "combine to assist in the creation of a vernacular idiom, in print." (2003 : 46-47).

En effet, on dénombre d'assez nombreuses occurrences de *like* conjonction extraites de la presse, dès les années 1950, dans les colonnes des commentateurs américains :

> *(46) The situation here is beginning everyday to look more* ***like*** *it did in the days immediately following Pearl Harbor.* (Columnist David Lawrence, *Detroit Free Press*, 4 juillet 1950, cité par Simpson 1952 : 464)

et même dans les magazines littéraires britanniques :

> *(47) O'Casey wrote* ***like*** *Nijinsky danced.* (*Time and Tide* magazine britannique politique et littéraire, 5 Mars 1956, relevé par Foster, 1970 [1968] : 226-7)

Internet est également un mode de communication qui peut faire le pont entre divers registres et faciliter l'introduction de *like* dans certains types de discours. On le trouvera d'abord dans des documents informels et interactifs à la première personne :

> *(48) change of plan, im going to stay in leeds instead, all trains are booked up for coming back up, and none of my m8s are coming back to london* ***like*** *I thought they would*. (extrait d'un e-mail authentique, reproduit par Jenkins, 2003 : 121)

Mais il pourra également se trouver dans des documents d'un genre différent, comme l'extrait suivant :

> *(49) Nonstandard dialects lack prestige, but not logic or communicative function. A dialect may be socially stigmatized, just* ***like*** *a particular word or usage may be; but that says nothing about its linguistic status*[1]. (M. Liberman, professeur à l'Université de Pennsylvanie et linguiste-phonologue)

Il faut noter que cet énoncé, qui n'est ni situé dans un co-texte familier, ni hautement interactif, ni produit par quelqu'un qui ne connaît pas les règles d'emploi de *as*, est adressé à des étudiants. Le médium que constitue Internet agit donc comme une passerelle qui favorise la compatibilité entre *like* conjonction et un discours didactique et scientifique.

Le langage spécifique d'Internet est appelé *netspeak* par Crystal (2001), *e-style* par Jenkins (2003 : 121) ou encore *weblish*. Ce mode de communication peut participer à l'arrivée du *like* conjonction dans la langue standard, car il est à mi-chemin entre l'écrit et l'oral, comme l'expliquent, entre autres, Crystal (2001), Snoddy (2003) et Baron (2003). La communication informatisée est de nature multiple et elle ne possède bien sûr pas toutes les caractéristiques de l'oral (la prosodie en particulier est absente), mais certaines de ses manifestations en présentent le caractère éphémère et immédiat (en particulier les forums de discussion en temps réel) et même certains aspects paralinguistiques, comme les émoticônes (Crystal, 2001). Dans de nombreux types de discours sur Internet, l'anglais écrit a hérité d'une partie de la spontanéité et de l'informalité de l'oral.

La figure suivante montre la prévalence du *like* signifiant *as if* sur Internet dans un co-texte particulier (*look … I*), et comme on le constate, le résultat est sans appel.

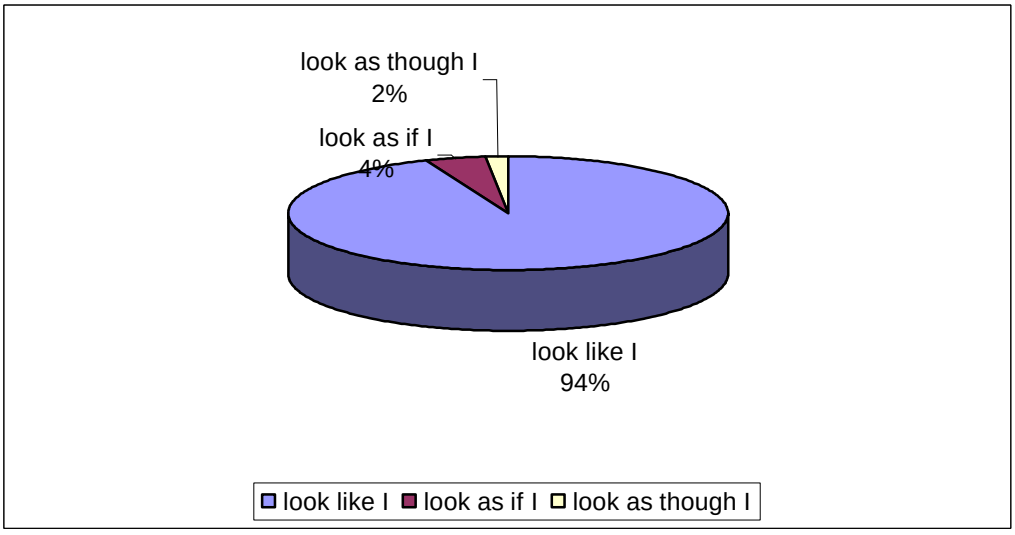


Figure 19. Répartition des trois formes *look like I, look as though I* et *look as if I* sur *Google*.

[1] Site de l'Université de Pennsylvanie, consulté le 25/02/2007.

Pour clore ce paragraphe sur les supports intermédiaires, il paraît intéressant de citer l'exemple suivant. Sachant que l'emploi d'un élément dont on souhaite valoriser l'usage peut participer à son acceptation, des linguistes comme Aitchison utilisent volontairement à l'écrit des formes jugées non standard. Son article daté du 27 avril 1994, publié dans l'*Evening Standard* et titré « Why do purists grumble so much ? » commence par les phrases :

(50) Language is not decaying ***due to*** *neglect. It is just changing,* ***like*** *it always did.*

L'emploi conscient de ces marqueurs dans des textes informatifs comme celui-ci, bien qu'exceptionnel, peut jouer potentiellement un rôle favorable sur leur acceptation dans la prose scientifique.

8.3.2.6. Prose scientifique

L'*OED* mentionne un exemple de *like* conjonction apparaissant dans la prose scientifique :

> *(51) They are strange and startling,* ***like*** *the products of a dream ofttimes are, to the mind which has actually produced them.* (H Maudley, *The Physiology and Pathology of the Mind*, 1867)

Cela dit, ce type d'occurrences semble assez rare. On dénombre également des exemples plus récents, mais qui sont pour la plupart [+ marqués]. Par exemple, dans un ouvrage d'Allan Bell de 1991, un des chapitres est intitulé *Telling it like it isn't* (*The Language of News Media*, 1991). Cependant, il s'agit en fait d'une imitation volontaire du style journalistique, comme le signalent d'autres titres : *Stylin' the News* […] et *Talking strange* […].

Hormis ce type d'emplois intentionnellement marqués, l'entrée de la conjonction *like* dans la prose scientifique peut éventuellement être encouragée par l'usage des locuteurs non natifs, comme c'est le cas dans les deux phrases suivantes, produites par une chercheuse polonaise :

> *(52) One more feature of the Polish system which bears relevance to the changes in the English / Scots pronominal system is the syncretism of the masculine and neuter possessive forms in the 3rd person, just* ***like*** *in Old English.* (Bugaj, 2006 : 176)

> *(53) Old English distinguished (to a limited extend, though) between the non-reflexive* his *and reflexive* sin *[…], just* ***like*** *Polish obligatorily uses* jego *in non-reflexive contexts and* swój – GSG swojego *(concord-inflected) in reflexive ones.* (Bugaj, 2006 : 176)[1]

[1] Dans la mesure où ces deux citations sont extraites d'un ouvrage sur la variation (diachronique et dialectale) publié par une grande maison d'édition spécialisée en linguistique (John Benjamins Publishing Company), on pourrait imaginer que cet emploi est un acte conscient de la part de l'auteur. Cependant, la présence dans cet

L'emploi conjoint de la conjonction *like* et du vocabulaire recherché spécifique de la linguistique forme un ensemble assez inédit, que l'on retrouve également sous la plume de Mufwene :

> *(54) At this point I may sound* ***like*** *I am talking with a forked tongue, admitting that there are differences between creoles and indigenized Englishes and yet suggesting that they are similar.* (*World Englishes* 13, 1994 : 27)
>
> *(55) And she apparently simply ignored the fact that the average African American, regardless of level of education, is sure they speak American English,* ***like*** *European Americans do, all of them being aware of differences among varieties of English considered American as opposed to Caribbean and other varieties.* ("What is African American English?", in Lanehart, S. L. (ed.), 2001 : 27)
>
> *(56) Thus, the vast majority of African Americans socialize among themselves, just* ***like*** *the vast majority of European Americans and other ethnic groups socialize among themselves.* (*American Speech*, 1997)
>
> *(57) The baby-talk connection is that, in order to be understood, the Europeans supposedly had to speak to the Africans* ***like*** *to babies, their interpretation of foreigner talk.* (Mufwene, 2002)

Mufwene, éminent linguiste d'origine africaine, a collaboré à des ouvrages de référence comme *The Cambridge History of the English Language*. Il ne s'agit donc pas d'un locuteur non natif de base. L'emploi de *like* est même peut-être pour lui le fruit d'une décision consciente.

On retrouve également le *like* conjonction sous la plume d'un linguiste finlandais, et d'une traductrice allemande, eux aussi éminents spécialistes de la langue anglaise :

> *(58) Fifthly, in Irish English –* ***like*** *in many other varieties of English today – the progressive form is extremely common with verbs of saying and telling, especially in past-time contexts.* (Filppula, 2004 : 78)
>
> *(59) If I try to talk to you as you would talk to me under similar circumstances, I actually imitate how you talk when you try to talk* ***like*** *I talk when I try to talk* ***like*** *you talk, and so on.* (Keller, 1990 : 99; traduit par Brigitte Nerlich)

En conclusion, le *like* conjonction de comparaison non factuelle est passé de stéréotype du sud des États-Unis à indicateur social, et aujourd'hui, les deux *like* sont des marqueurs de registre. Toutefois, leur incompatibilité avec la langue formelle s'estompe peu à peu et *like* fait des incursions à la fois dans la narration omnisciente et dans la prose

---

article d'autres emplois dont l'acceptabilité paraît problématique invite à la prudence et à l'hypothèse d'une correction superficielle de la part de l'éditeur. La dernière hypothèse serait qu'il s'agit, dans la lignée de Jenkins ou de Seidlhofer, de promouvoir la légitimité de l'anglais langue étrangère. Il est impossible de trancher. Pour information, les énoncés jugés problématiques sont :
(i) [I]t is quite logical why these two locations should exhibit a difference in syntactic patterns. (2006 : 199)
(ii) After the demise of grammatical gender and the restriction of his to [+male] antecedents, the problem how to render the possessive neuter appeared. (2006 : 180).

scientifique. Il apparaît même que *like* commence à être accepté dans certains types de narration omnisciente, alors qu'il reste pour l'instant majoritairement [+ marqué] dans la prose scientifique. Nous avons repéré les mediums passerelles et les locuteurs « introducteurs » (Croft : 2000 : 179) qui ont permis la propagation de *like* à travers les registres et les types de discours. Il s'agit notamment d'auteurs innovants et ouverts aux différents niveaux de langue (Zadie Smith), de linguistes concernés par les questions de changement linguistique (Joan Aitchison), et de locuteurs non natifs qui, par méconnaissance ou par choix, franchissent les barrières successives qui séparent le discours direct de la prose scientifique.

8.3.3. Différence entre les deux *like* ?

Quirk et Greenbaum (1985 : 662) et Larreya et Rivière (1991) expriment le même point de vue concernant l'acceptabilité du *like* de comparaison factuelle et celle du *like* qui équivaut à *as if / as though*. Pour certains autres auteurs, en revanche, le *like* de comparaison non factuelle est plus marqué. Pour Follett (1966 : 198) "*like* is […] even more repellent when it means *as if* than when it means simply *as*". De même, les auteurs de la première édition du *Robert et Collins Super Senior* (1995) considèrent le *like* signifiant *as* comme informel et celui équivalant à *as if* comme très informel. Dans le même état d'esprit, Wood accepte certains cas de *like* signifiant *as* (cf. § 9.2.2.) mais déclare catégoriquement : "*like* for *as if* is a vulgarism" (1964 [1962] : 140).

En fait, il semble plutôt que l'on ait affaire à une situation inverse. Le jugement émis par le Robert et Collins correspond à une vision des choses assez ancienne et très anglo-centrée qui est comparable à celle de Wood et de Follett trente ans plus tôt. D'ailleurs, entre la première édition de 1995 et la deuxième édition, datant de 2000, le statut du *like* signifiant à *as if* a changé et il n'est plus considéré comme moins acceptable que l'autre *like*. Dans les faits, on constate même que le *like* non factuel est plus répandu et semble mieux toléré que celui qui correspond à *as*. Par exemple, dans le roman *White Teeth* (2000), pourtant écrit par une Britannique, on compte deux fois moins d'occurrences de *like* remplaçable par *as* que de *like* substituable à *as if*. De plus, on ne recense que quatre occurrences du *like* signifiant *as* au style indirect libre ou dans la narration omnisciente, tandis que ce chiffre est multiplié par quatre pour le *like* signifiant *as if*.

Dès le milieu du XXe siècle aux États-Unis, des recherches[1] relayées par Bryant (1962 : 134-135) montrent que sur les 109 exemples de *like* conjonction relevés, 50 remplacent *as*, qui, lui, apparaît dans 571 cas. La proportion de *like* correspond donc à 8 %. Les 59 cas restants remplacent *as if* (164 occurrences au total) ou *as though* (78 cas au total). Cela équivaut à un emploi de *like* dans 19,6 % des cas.

On peut comparer la figure 20 à la figure 19 qui apparaissait plus haut. Certes, dans un tel cas de figure, il est impossible de s'assurer que *as* n'a pas un sens différent, comme celui de la concomitance temporelle (*As I said those words, I realised that* ….), mais une tendance se dessine, et elle est très différente de celle qui apparaît avec *look like I* :

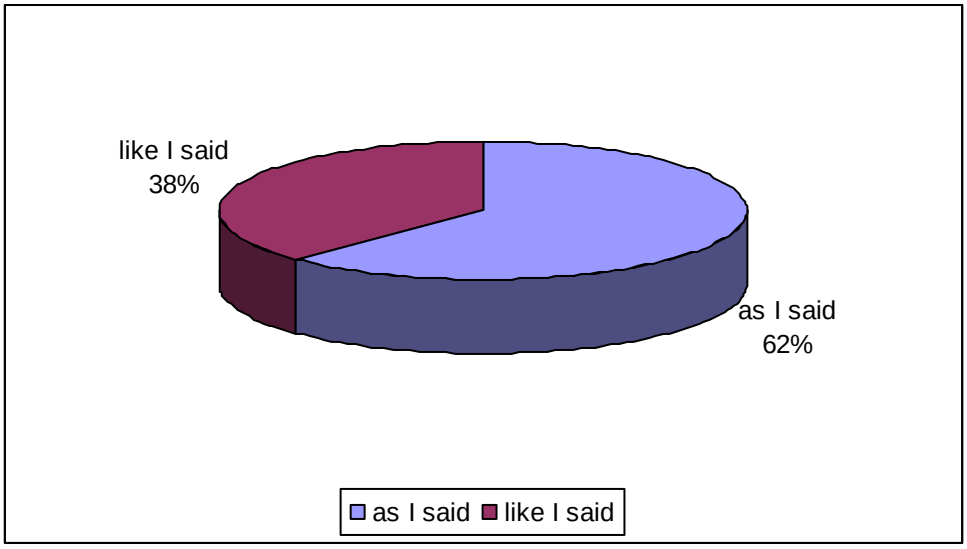


Figure 20. Répartition de *as I said* et *like I said* sur *Google*

Like est donc plus accepté quand il signifie *as if* que quand il signifie *as*. Il semblerait en effet que *like* signifiant *as* ait gardé son statut de marqueur au sens sociolinguistique, en tout cas en anglais britannique, et ce, surtout quand il apparaît dans un cas comme celui que nous évoquerons ci-après. Cet exemple sera à garder à l'esprit, pour comparaison, quand nous nous interrogerons sur la dimension pragmatique du binôme *as / like* en anglais américain.

Il s'agit d'une chanson du groupe de hip hop britannique *The Streets*, parue sur l'album intitulé *Original Pirate Material* (2002). Le morceau appelé *The Irony of it All* est particulièrement intéressant pour l'opposition *as / like*. L'auteur y dessine deux portraits en miroir, dans un but argumentatif, afin de se faire l'avocat de la légalisation du cannabis. Il met en parallèle deux *personae* : un alcoolique, Terry, et un usager de cannabis, Tim. Il

[1] Recherches menées sur de la fiction américaine, des journaux, des périodiques par Hansen, McMillan, Middleton, Nusbaum, Perrin, Ramlow, Schwartz et Scibner, citées par Bryant (1962 : 134-135).

confère toutes les qualités à Tim et tous les défauts à Terry, sur une musique de fond différente, beaucoup plus douce dans le cas de Tim. Celui qui fréquente les *pubs* est belliqueux et insultant ; il se répète et raconte même qu'il a craché à la figure d'un policier, tout en insistant sur le fait qu'il respecte la loi. Tim, en revanche, est calme et non violent ; on constate qu'il est assez cultivé (il évoque Einstein et Carl Jung) et on sait qu'il possède un diplôme d'ingénieur, mais c'est un criminel aux yeux de la loi.

La langue employée pour caractériser chacun des deux personnages est très différente. Terry, l'alcoolique, emploie des /r/ intrusifs à quatre reprises, trois fois après *law*, comme dans *I'm a law**r**abider*, et une fois dans *vodka**r**and snakebite*; il emploie un adjectif au lieu d'un adverbe (*when geezers look at me funny*); il présente une fréquente omission du /h/ dans les mots lexicaux ; *(h)ello, when the week end's (h)ere, the (h)ead, hooligans on (h)eroin, come (h)ere*; et utilise des occlusives glottales intervocaliques, devant /ɪ/ et devant des /l/ vocalisés : /'geʔɪn/, /'sɪʔɪzən/, /'lɪʔl/, /'seʔl/. Le seul point commun non standard qu'il partage avec Tim est l'emploi de *ain't* + une double négation : *I ain't no thief* (Terry), *this ain't no wholesale operation* (Tim). Tim, de son côté, n'omet jamais le /h/ dans les mots lexicaux et n'utilise des occlusives glottales qu'en position finale, ce qui est toléré en RP.

L'opposition entre les deux personnages, dont un doit paraître à la fois intelligent et sympathique, tandis que l'autre est bête et méchant, se cristallise sous la forme de la dichotomie *as* / *like*, illustrée par les deux énoncés suivants :

> *(60a)* ***Like*** *I was saying to him, I told him, talk with me and you won't live. So I smacked him in the (h)ead and downed another Carling.* (Terry)
>
> *(60b)* ***As*** *I was saying, we're friendly peaceful people. We're not the ones out there causing trouble.* (Tim)

Il est intéressant de constater qu'ici, le changement de registre est utilisé à des fins pragmatiques et argumentatives, pour montrer le personnage qui incarne la thèse de l'auteur sous le jour le plus positif possible, quitte à faire preuve d'un léger manque de cohérence. Peut-on vraiment dire à la fois : *this ain't no wholesale operation* et *as I was saying* dans le même contexte conversationnel ? En tout cas, cela signifie que l'emploi de *as*, là où *like* serait possible, est chargé de connotations positives, qu'il était bon pour l'auteur d'associer à son porte-voix pour appuyer sa thèse : les usagers de cannabis ne sont pas des voyous. Cela rejoint les recherches de Giles *et al.* qui déclarent : "what one has to say will often be considered more persuasive and of better quality, and also more likely to

gain the cooperation of others than had it been voiced in a less standardized accent" (Giles et Smith, 1979 : 49).

La raison potentielle de cette différence, que l'on a évoquée précédemment, est que *like* signifiant *as if*, plus qu'un indicateur sociolinguistique, permet d'exprimer une nuance de sens et fonctionne à l'origine en binôme au niveau sémantique avec *as if*. En revanche, il n'existe pas de distinction sémantique entre *as* et *like*.

Il est important en effet de mentionner que la présence d'une distinction sémantique a des conséquences fondamentales sur l'étude sociolinguistique. Comme le précisent Hansen et Malderez (2000 : 58), « [p]our parler d'une variable linguistique, il faut pouvoir définir une entité linguistique qui peut se réaliser de deux ou plusieurs façons en gardant la même signification référentielle. Les valeurs ou variantes de la variable doivent être "dépourvues de pertinence linguistique" (Labov, 1976 : 75), et ne doivent pas être dictées par le contexte linguistique. » Comme nous allons le montrer, bien qu'il ait existé à l'origine une différence entre *like* et *as if*, cette distinction sémantique est fluctuante.

8.3.4. *Like* / *as if* : des variantes synonymes ?

8.3.4.1. *As if* / *as though*

Tout d'abord, afin d'étudier pleinement la situation, il faut déjà nous interroger sur le choix entre *as if* et *as though.* Pour Wood (1964 [1962] : 25), "[d]espite the attempts of purists to insist on a distinction, in actual usage there is none. *As if* is the more logical, but *as though* is used almost as frequently."

Les chiffres ne vont pourtant pas dans le même sens ; *as though* est plutôt employé trois fois moins qu'*as if*. Par exemple, dans les exemplaires du *Times* du mois de janvier 1995, *as if* est employé 317 fois et *as though* 103 fois. La proportion reste sensiblement équivalente pour février (*as if* : 140 ; *as though* : 41) et mars (*as if* : 144 ; *as though* : 52). Cet état de fait n'est pas particulièrement nouveau puisque l'on retrouve des proportions à peu près similaires cent ans auparavant.

Quand on regarde dans le détail, il apparaît que le choix entre *as if* et *as though* dans la prose fictionnelle est très idiosyncratique. Par exemple, dans *Thirteen Steps*, on compte 75 *as if* et 2 *as though*, dans *How I paid for College* (HIPFC), il y a 100 % de *as if*. À l'inverse, dans *The Trials of Tiffany Trott* (TT), on recense 34 *as though* pour seulement 8 *as if*. Dans certains cas, le contexte joue un rôle non négligeable dans ces emplois idiosyncratiques et les structures elliptiques (comme *as if / as though* + *to* infinitif, *as if / as*

though + V-ING et *as if / as though* + GP) s'accompagnent toujours de *as though* dans *Undomestic Goddess* (UG), et toujours de *as if* dans *The Little Lady Agency* (LLA). Certains des auteurs observés ont des pratiques plus spécifiques concernant les ellipses. Dans *Can You Keep a Secret* (CYKS), quand la comparaison non factuelle est elliptique, *as though* est systématiquement choisi si ce qui suit est un participe. Quand c'est un GP commençant par *by*, ce sera en revanche toujours *as if* qui sera employé. Dans *Berdorf Blondes* (BB), *as if* est systématiquement employé quand ce qui suit est un infinitif. On peut donc estimer que les deux variantes sont synonymes et que leur emploi dans la fiction à l'écrit est le fruit d'un choix individuel de l'auteur, plutôt que d'une quelconque règle générale.

8.3.4.2. Un gradient d'irréel ?

En anglais britannique, nous avons décrit l'opposition binaire entre l'emploi d'un présent et l'emploi d'un passé après *as if / as though*, qui a été illustrée par les deux exemples suivants :

> *(61) I flatter myself that I am a tad more responsible, and always resent well-meant campaigns that treat me* ***as if*** *I smoked out of mere perversity.*

et

> *(62) He looks* ***as if*** *he wants to laugh, and a small voice inside my head is telling me to stop*. (CYKS, p121-2)

Le présent renvoie à du validé et le passé à du fictif.

On peut faire l'hypothèse que la possibilité d'employer un présent après *as if* est apparue par l'intermédiaire de *as though*. En effet, le morphème *though*, employé seul, ne déclenche pas prototypiquement l'emploi d'un prétérit ou d'un subjonctif passé[1], à la différence du *if* fictif. Par ailleurs, si l'on observe la proportion de temps du présent employés après *as if* ou *as though*, quand la proposition supérieure est au présent, dans le *Times*, à la fin du XIXe siècle, on constatera une légère différence entre les deux, qui semble avoir persisté aujourd'hui.

[1] Même s'il a longtemps été suivi d'un subjonctif présent, comme dans :
(i) 'Tis a shrewd doubt, though it be but a dream;/ And this may help to thicken other proofs/ That do demonstrate thinly (Shakespeare, *Othello*, 3.3.430-432).

	Pourcentage de passés[1]	Pourcentages de présents
As if, *Times*, fin XIXe	94,25	5,74
As though, *Times*, fin XIXe	86,9	13,09
As if, *Times*, fin XXe	36,27	63,72
As though, *Times*, fin XXe	20,63	79,36

Tableau 35. Pourcentage de passés et de présents après *as if* et *as though* quand la principale est au présent (deux périodes dans le *Times*)

La plus haute compatibilité de *as though* avec le présent est difficile à confirmer scientifiquement, car le nombre d'occurrences de *as though* est très inférieur à celui que l'on obtient pour *as if* (p = 0,09 pour la fin du XXe siècle). Cependant, plusieurs linguistes ressentent intuitivement cette plus grande compatibilité. C'est le cas de Taylor et Pang (2008 : 129) et de David Houghton, de l'Université de Buffalo, qui déclare :

> "It struck me as I contemplated the contrast that the sentences with 'as if' were better with some past tense form, and best with the subjunctive form. Those with 'as though' were better with the indicative forms. I cannot say that my semantic intuitions on this topic are very firm, but **it seems to me that there is a corresponding contrast between counterfactuality with 'as if' and mere hypotheticalness with 'as though'**. If any or all of these distinctions are real, I suspect they are not very strictly observed in colloquial usage.[2]" (Archives de la *Linguist List*[3])

Cependant, la distinction passé / présent et sa correspondance avec le fictif et le validé a quelque peu évolué. En 1995, dans les exemplaires du *Times* du mois de janvier, on note des exemples comme :

> *(63a) The day heats up almost beyond the boil. It is 110F on my shadeless side of the island. The intense heat makes the day drag, and I feel so lifeless, it's* ***as if*** *I'm engulfed in a timewarp. All I can do is get into the water, cool off, try to think straight.*
>
> *(64a) The art of being a good architect is designing something that looks* ***as if*** *it has always been there.*
>
> *(65a) "It still feels* ***as if*** *it's 1945 to me," Berlinsky said.*

et

> *(66a) "Why do I play on? It's an ego thing," he says, smiling a smile that leaves you in no doubt that something funny is about to be said. "I feel* ***as if*** *I'm better than some of the players on the park and it's hard for me to tell myself that I'm not."*

Ces exemples montrent tous des cas où un temps du présent est employé (présent et *present perfect*) et pourtant les relations prédicatives respectives de chaque subordonnée :

[1] Pour obtenir un aperçu général, on a considéré comme présent, les formes en *will*, les *present perfects* et les présents. Les passés correspondent aux prétérits modaux, aux subjonctifs passés, aux cas présentant une ambiguïté entre ces deux catégories (*they/we/you were*) et aux *pluperfects*. Les prétérits chronologiques et les modaux qui peuvent être employés indifféremment dans un contexte présent ou passé n'ont pas été comptabilisés.

[2] C'est nous qui soulignons.

[3] http://linguistlist.org/pubs/sums/summary-details.cfm?submissionid=14549 (consulté le 22/08/2009).

(63b) I'm engulfed in a timewarp

(64b) it has always been there.

(65b) it's 1945

(66b) I'm better than some of the players on the park

sont fictives. On aurait pu en douter dans la dernière phrase, mais la suite de l'énoncé : *it's hard for me to tell myself that I'm not* ne laisse pas de place à l'hésitation.

D'un point de vue strictement diachronique, on a constaté que l'emploi du présent après *as if* avait fortement augmenté au cours du XXe siècle en anglais britannique. À l'origine, ce présent avait une vraie fonction sémantique que nous avons évoquée, mais l'emploi du présent s'est tellement généralisé que maintenant la dichotomie validé / fictif n'est plus encodée par une opposition présent / passé.

On pourrait peut-être comprendre ces emplois du présent en distinguant la réalité extralinguistique d'une réalité subjective qui serait interne au locuteur. L'emploi du présent sert à renforcer le sentiment de réalité du sujet parlant. En (63), le narrateur vit des émotions très intenses ; la chaleur, le soleil et l'incapacité de réfléchir font que réalité et imaginaire se confondent dans son esprit. En (64), le bâtiment n'a pas toujours été là, mais l'emploi du *present perfect* souligne l'étrangeté de l'impression dont il est question, c'est-à-dire qu'un immeuble très bien intégré au paysage semble avoir toujours existé, grâce à ce mélange de fictif sémantique et de réel temporel. Les deux exemples suivants sont très clairs. Le locuteur de la phrase (65) emploie le GP *to me* dans la proposition *it's 1945 to me*. Cela met en évidence l'existence d'une réalité subjective interne au personnage. Dans le dernier cas, la deuxième partie de l'énoncé : *it's hard for me to tell myself that I'm not* montre également que le locuteur s'est formé dans son esprit une réalité différente de la réalité extralinguistique. À chaque fois, les locuteurs ont du mal à se rendre compte que les relations prédicatives incluses dans P_2 ne sont pas validées. À l'inverse du présent, l'emploi d'un prétérit indiquerait une certaine distanciation, une capacité à distinguer le vrai du faux qui n'est pas de mise ici.

Par ailleurs, la situation britannique a été modifiée par l'arrivée du *like* d'origine américaine. Une étude de plusieurs épisodes d'une série télévisée britannique (*Inspector Barnaby*) nous permet de dresser un tableau assez clair de l'usage de cette conjonction en britannique courant à l'oral. Dans cette série, les personnages, qui sont de classe sociale et d'âge moyens, ont prototypiquement le choix entre *as if* avec prétérit modal ou présent et

like. Étudions les subordonnants employés après des verbes comme *look* ou *feel*, qui facilitent l'emploi de *like* :

*(67) They made it look **as if** he was guilty.*

Dans cette phrase, bien que l'on ait le verbe *look*, il ne s'agit pas d'une perception sensorielle classique, mais d'une recréation des apparences par un frère et une sœur, coupables d'un double assassinat. C'est la sœur qui a tué les victimes et ils ont fait en sorte que tout accuse son frère, grâce à un subterfuge. Elle portait en effet ses vêtements à lui et s'est assurée d'être entrevue de dos par un témoin. Ils ont prévu qu'il paraisse suspect, car il a en fait un alibi qui le disculpe totalement. L'emploi de *as if* permet donc un décalage vers le non validé, puisque le garçon n'est pas coupable du double crime, bien qu'il en soit l'instigateur au même titre que sa sœur.

En revanche, dans les exemples suivants :

*(68a) Looks **like** Emily Simpson was murdered after all.*

*(68b) Looks **like** she found that flower.*

*(68c) Looks **like** there's a storm coming.*

la relation prédicative de la subordonnée est bien validée. Emily Simpson a bien été assassinée, elle a en effet trouvé cette fleur et le temps est très pluvieux. À chaque fois, des éléments directement perceptibles permettent de connaître la valeur de vérité de la subordonnée.

Dans le premier cas, une voisine avait remarqué quelque chose d'inhabituel, et suspecté un meurtre, mais ses arguments et elle-même sont jugés un peu fantasques (il s'agit d'une simple porte claquée et d'une bicyclette non attachée). La phrase n'est prononcée qu'après le rapport du médecin légiste qui indique une mort causée par un coup sur la nuque avec un objet contondant. Tous les éléments sont donc réunis pour conclure au meurtre.

Dans l'exemple (68b), la dame assassinée cherchait une orchidée particulièrement rare et faisait de cette recherche une sorte de concours avec sa voisine. On sait que si elle l'a trouvée, elle aura planté un de ses piquets tout près et aura photographié la plante. Après avoir fait développer la pellicule trouvée dans son appareil photo, les policiers ont la preuve formelle qu'elle a trouvé cette fleur.

Dans le dernier cas, le ciel est particulièrement gris et menaçant. Les personnages ont donc une perception directe d'éléments permettant de conclure que l'averse s'annonce.

Dans les deux phrases suivantes, en revanche, c'est *as if* qui est employé :

(69a) It doesn't look ***as if*** *he put up much of a struggle.*

(69b) Why do I feel ***as if*** *I know this place?*

Il n'y a pas de basculement vers l'irréel, mais l'emploi de *as if* traduit une perception moins directe. En (69a), il faut noter que la négation porte sur *look* et non pas sur la subordonnée. Cela signifie que le personnage ne peut pas conclure avec certitude qu'il n'y a pas eu de violence. Il ne peut que faire l'hypothèse, en l'absence d'éléments perceptibles, comme par exemple une lampe de chevet ou un bibelot cassés par terre, qu'il n'y a vraisemblablement pas eu de lutte acharnée avant le décès. De plus, il s'agit d'une scène de crime, observée le lendemain, et le temps écoulé empêche d'avoir une perception vraiment directe des événements.

Dans la phrase (69b), on peut clairement conclure à une perception indirecte. Le personnage se retrouve dans une grande maison luxueuse à Londres. Il a le sentiment flou de connaître l'endroit. En fait, il n'y est jamais allé auparavant, mais a lu une description assez précise de ce lieu dans un roman. Il n'a donc pas eu une perception directe de la maison, ce qui explique l'emploi de *as if* plutôt que *like* dans cette phrase.

En cela, les Britanniques se distinguent des Américains, qui peuvent employer *like* même sans perception directe. Dans la phrase suivante, le narrateur, qui est un lycéen américain, explique qu'il est employé dans un établissement de restauration rapide et qu'il y croise parfois un camarade de classe qui y travaille aussi.

(70) Occasionally we'll nod a brief but solemn hello to one another across the food court, ***like*** *we're in prison and I don't want the warden to notice us communicating.* (HIPFC, 104)

Devant une telle phrase, les Britanniques réagissent en disant que l'emploi de *like* plutôt que *as if* semble indiquer que le narrateur est déjà allé en prison, qu'il en a une expérience directe et non une simple perception indirecte à travers les médias par exemple. Or, ce n'est pas le cas dans le roman.

La situation américaine semble donc assez différente. *Like* a gagné du terrain et on peut maintenant le trouver dans des contextes qui basculent pourtant dans le non validé, comme dans :

(71) You said that ***like*** *I'm the antichrist.* (SATC, 12)

(72) Hell's Angel gives me a look ***like*** *someone just ran over his puppy.* (HIPFC, 52)

(73) Poor Doug looks ***like*** *he's about to have kittens.* (HIPFC, 31)

(74) Ziba glances around ***like*** *she's Mata fucking Hari.* (HIPFC, 32)

(75) It turned out everyone believed in drivers ***like*** *they're a religion*. (BB, 42)

On peut supposer qu'il s'est passé la même chose qu'avec *as if* + présent en anglais britannique. On a tout d'abord sélectionné *like* pour encoder du validé, puis son emploi a été généralisé à des emplois où le locuteur a l'impression que ce qui suit *like* n'est pas fictif (réalité subjective). Ensuite l'usage s'est tellement généralisé qu'il a quelque peu perdu sa motivation sémantique. C'est exactement le processus inverse qui s'est produit avec le subjonctif en français. À l'origine, seules des prédications non validées étaient compatibles avec un verbe au subjonctif. Aujourd'hui, on dit :

(76a) Le fait que tu ***sois*** *venue me touche beaucoup.*

(76b) Il est ravi que tu ***puisses*** *prendre part au dîner.*

mais aux XVe et XVIe siècles, on employait encore l'indicatif :

(77a) Je m'étonne que vous me ***dites*** *cela dans votre lettre.*

(77b) Je suis bien aise que vous ***avez*** *un commis.* (cité par Boulonnais, 1999 : 43)

Cette évolution inverse montre qu'il est possible que le champ d'action d'un marqueur ou d'un mode se déplace le long de l'axe fictif-factuel.

En résumé, dans les variétés d'anglais très légèrement conservatrices, comme celle illustrée par les exemples d'*Inspector Barnaby*, l'usage de *like* est restreint à peu de contextes syntaxiques différents et sa contribution y est plus directement sémantique. À l'inverse, dans les variétés où *like* conjonction a gagné très clairement du terrain en direction des emplois fictifs, et où il n'est donc plus réservé aux propositions validées, il semble que ce soient davantage des contraintes syntaxiques qui influent sur son emploi dans la langue spontanée. C'est à présent justement vers l'évaluation des contraintes syntaxiques qui régissent l'emploi du *like* conjonction que nous nous tournons.

CHAPITRE 9
EXPANSION CO-TEXTUELLE DE *LIKE* : VERS UN ÉVITEMENT DE *AS (IF)* ?

9.1. Introduction

La norme syntaxique évolue insensiblement à chaque génération et ce sont vraisemblablement les préadolescents, les adolescents et les jeunes adultes qui sont les principaux « agents de changement ». Cela est dû à leur désir d'innover et à leur orientation vers leur groupe de pairs et les adolescents plus âgés (cf., par exemple, Kerswill, 2002). Comme l'indiquent Brinton et Traugott (2005 : 8), "[o]n this view, not only the child as hearer, but also the adult (especially the young adult) as producer, can be the innovator and therefore the catalyst for change." Nous allons donc tâcher d'établir les tendances et les contraintes syntaxiques qui régissent l'emploi du *like* conjonction et tenter de rendre compte de sa propagation co-textuelle en nous demandant en substance si le *like* conjonction a aujourd'hui sa place dans la grammaire de l'anglais.

Traditionnellement, on constate que *like* peut plus facilement être employé quand la comparaison est de type propositionnel et porte sur le contenu de *q*, tandis que l'emploi de *as* reste le marqueur prototypique de ce que certains appellent l'emploi parenthétique ou le commentaire-accord. Cette distinction recoupe partiellement ce que Dancygier et Sweetser (2005 : 16-21) ont observé sur les différents niveaux de subordonnées adverbiales (*content, epistemic, speech-act* et *metalinguistic*). *Mutatis mutandis*, nous retrouvons également plusieurs niveaux avec *as*[1]. Certains types de subordonnées en *as* portent uniquement sur la prédication de la matrice, comme :

(1) He immigrated to New York, just ***as*** *his grandparents had done.*

D'autres touchent plus à l'épistémique et évaluent la connaissance du sujet vis-à-vis de la valeur de vérité de la prédication :

(2) ***As*** *I expected, there was not much in the fridge.*

(3) ***As*** *you know, I am a poor man.*

[1] Cette tentative de classification n'est bien entendu pas exhaustive, étant donné le nombre élevé d'expressions ayant recours à *as*. Certaines sont un peu à part, comme par exemple *as regards*, assez proche, semble-t-il, d'une locution prépositionnelle. Un autre cas particulier est l'expression *as x go*, dans laquelle le verbe *go* n'a pas son sens prototypique. Le double sens de *go* est mis en lumière dans ce jeu sur les mots de T. Pratchett :
(i) ***As*** *horses go, this one went very slowly.* (*The Last Continent*, 1998).

D'autres encore apportent un commentaire sur l'acte de parole lui-même, en général pour mentionner le fait qu'il a déjà eu lieu (***as** I said*, ***as** mentioned above*…). Cet emploi métatextuel a sans doute pour but d'augmenter la fiabilité du discours et de donner plus de poids aux paroles prononcées. Enfin, on trouve un emploi métalinguistique, comme dans les expressions *as he calls it* ou *as she put it*, où l'énonciateur commente le choix de l'étiquetage linguistique, en l'attribuant au locuteur source.

Nous allons à présent tenter de voir si cette classification permet d'expliquer dans quels cas *as* est remplaçable par *like*.

9.2. Expansion co-textuelle du *like* factuel

9.2.1. Groupes prépositionnels et adverbes

La conjonction *as* de comparaison apparaît dans différents co-textes : devant un GP, devant un adverbe avec une ellipse de la proposition, ou devant une proposition. C'est le dernier type sur lequel nous avons concentré nos recherches. En ce qui concerne le premier cas, comme nous l'avons mentionné, l'emploi de *like* y est favorisé par la plus grande acceptabilité de *unlike* + GP. D'après notre corpus d'œuvres fictionnelles, les cas les plus fréquents de *like* + GP apparaissent avec *in*, puis avec *on* et enfin avec *at*. On retrouve la même tendance sur le BNC (*like in* : 542 ; *like on* : 158 ; *like at* : 133[1]). Les données relevées à propos de *like* + GP dans notre corpus d'œuvres fictionnelles sont trop réduites pour pouvoir précisément distinguer des tendances d'emploi. On ne peut que se contenter pour l'instant d'estimer que plus une préposition est d'emploi courant et plus elle sera compatible avec *like*.

As s'emploie également devant un adverbe, avec une ellipse de la proposition, comme dans *as usual*, *as earlier*, *as always*, ou *as before*. Ces adverbes sont assez rarement employés avec *like*. D'après le BNC, parmi ces quatre séquences, *like usual* n'existe pas. On trouve en effet 1 *like earlier*> 9 *like always* > 34 *like before*[2]. Dans des corpus de taille plus importante, comme sur *Google*, on dénombre pourtant des cas comparables, produits par des locuteurs natifs :

> *(4) Went Christmas shopping today, and **like usual** ended up spending as much on myself as on anybody else.*[3]

[1] Il faut cependant garder à l'esprit que ce type d'occurrence inclut des phrases comme *What was it like in New York?*, qui ne correspondent pas à notre recherche.
[2] L'emploi de *like before* (adv) est sans doute favorisé par celui de *like before* + GN, qui est assez fréquent.
[3] //jeyers.phlipped.co.uk/2003index.php (consulté le 2/02/2009).

(5) 'Hot like Fire' a really different song for Jessica Simpson which is up-tempo, the beat and singing is good ***like usual****. But it doesn't always stay interesting unless you really listen to it.*[1]

(6) She dropped beside him. / By his side, just ***like always****, just like she always was.*[2]

(7) Thanks for listening ***like always*** [3]

(8) ***Like earlier****, he wears black rimmed glasses, all black suit and black tee-shirt*. (script d'un épisode de la série américaine *Ellen*)[4]

Ces emplois adverbiaux ne sont pas très prototypiques, mais on les rencontre tout de même assez fréquemment et on peut penser que leur nombre va augmenter dans l'avenir. Penchons-nous à présent sur le co-texte qui nous intéresse particulièrement, à savoir *as / like* + P.

9.2.2. *As / like* + P : entre diffusion syntaxique et lexicale

Les auteurs qui acceptaient l'emploi de *like* conjonction au milieu du XXe siècle étaient peu nombreux, mais Wood (1964 [1962] : 140) le tolère dans certains cas. Tout d'abord, il juge correcte la phrase

(9) I want a frock ***like*** *Mary wears.*

car "it is an ellipsis of 'like that which Mary wears'. The group of words introduced by *like*, that is to say, is not adverbial but adjectival" (1964 : 140). On trouve en effet de nombreuses occurrences similaires, comme :

(10a) One just ***like*** *you had washed up on Torch Lake (= a toychest). Had a woman in it.* (DH, 1-18)

(10b) One just ***like the one*** *you had washed up on Torch Lake. Had a woman in it.*

C'est avec le verbe *see* que l'on rencontre le plus souvent ce cas de figure :

(11a) It looks like proper bread. Real, proper bread ***like*** *you'd see in a baker's window.* (UG, 245)

(11b) Big, Spielberg-y storm clouds blow in fast from the east, while the late-afternoon sun shines low in the west, lightning the trees from below and casting them in high relief against the lavender-gray sky, ***like*** *you see in 1940's MGM Technicolor musicals.* (HIPFC, 14-15)

Mais ce type d'emploi n'explique qu'un nombre mineur de cas.

Par ailleurs, Wood (1964 [1962] : 140) essaie de trouver une raison qui justifie son impression que

(12) Do it ***like*** *I told you.*

[1] Amazon.co.uk.
[2] Gordon McNeilage, poetrymagazines.org.uk.
[3] acne-rosacea.co.uk/Readers%20Forum%20week19.htm.
[4] http://www.geocities.com/tvtranscripts/ellen/gggworld.htm.

et

*(13) Please leave the room **like** you found it.*

sont moins acceptables (il les considère comme : "*both incorrect*") que *like* dans :

*(14a) I can't sing **like** I used to.*

et

*(15a) He writes just **like** his brother did.*

qui sont jugés « permissibles » car ils sont censés renvoyer à une caractéristique, une qualité, et non une manière. On peut cependant parfaitement traduire ces phrases en rendant explicite la notion de manière :

*(14b) Je ne peux plus chanter **de la même manière** qu'avant.*

*(15b) Il écrit exactement **de la même façon** que son frère.*

Comme l'expliquait Golay (1959) et comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, la manière et la qualité sont deux concepts qui peuvent facilement s'entremêler[1]. Plutôt qu'une distinction entre ces deux notions, il nous semble qu'il faut chercher la différence d'acceptabilité du côté de la forme syntaxique de la circonstancielle. En effet, l'emploi de *like* est favorisé quand la subordonnée ne comporte pas de verbe nouveau. L'acceptabilité des autres types de structure n'apparaît que dans un deuxième temps, selon un processus de diffusion syntaxique.

9.2.2.1. *Like* et la reprise

Les cas les plus courants d'emploi du *like* factuel apparaissent avec une reprise de tout ou partie du prédicat de la proposition supérieure.

Reprise textuelle

-Reprise partielle de la prédication : verbe identique, sujet différent, objet différent :

*(16a) It's like they all absolutely <u>have to have one</u> [an Aga stove], **like** Americans <u>have to have a Sub-Zero fridge</u> if they're anyone who's anyone.* (BB, 299)

*(16b) He <u>emanates scary, brainy power</u> **like** other men <u>emanate aftershave</u>.*[2] (UG, 20)

[1] Il donne notamment l'exemple suivant, qui souligne le parallèle entre la qualité dénotée par l'adjectif apposé et la manière marquée par l'adverbe :
(i) Les enfants s'avançaient, silencieux.
(ii) Les enfants s'avançaient silencieusement.

[2] Cet exemple montre bien comment manière et similitude peuvent se confondre. S'agit-il ici de dire que cet homme dégage une aura de puissance aussi forte que l'odeur de certains après-rasage (identité de manière avec un haut degré), ou s'agit-il de ce que Le Goffic et Fuchs (2005 : 269) appellent analogie de situation, et qui ce traduirait par *de même que* ? Paradoxalement, on constate d'ailleurs que l'idée de similitude apporte ici un certain contrepoint qui oriente quelque peu le rapport logique vers l'opposition, et que l'on pourrait rendre en français par *quand* :
*(i) Il exhale le pouvoir **quand** d'autres exhalent l'après-rasage.*
*(ii) Il exhale le pouvoir **aussi fort que** d'autres exhalent l'après-rasage.*

-Reprise partielle de la prédication : verbe identique, sujet identique, objet différent :

*(16c) Say I were to win... I don't know... a million six hundred thousand dollars, would the government be able to take it, **like** they took everything else?* (DH, 1-17)

Reprise par la proforme *do* : tout le prédicat est repris, seul le sujet est différent :

-Prédicat intransitif :

*(17a) Through the next eight years she would determine never to say yes to him, never to say no to him, but rather to force him to live **like** she did – never knowing, never being sure…* (WT, 214)

-Prédicat transitif :

*(17b) I tug on my beard **like** Mr. Lucas does.* (HIPFC, 152)

Reprise par un auxiliaire (le prédicat est le même (sauf en ce qui concerne le temps ou le modal employé) ; le sujet peut être identique ou différent)

-Similitude entre événement *x* en T_1 et événement *y* en T_2 :

*(18a) My blood sugar dropped a mile, just **like** it had when I'd seen Charlie at Nice airport.* (BB, 245)

*(18b) I hitch up my overall till the skirt is about three inches shorter, **like** we used to at school* (UG, 184)

-Prédicat attributif, similitude entre état *x* en T_1 et état *y* en T_2

*(19a) "The pain is exactly **like** it was last time," I say.* (HIPFC, 146)

*(19b) Then they end it because he's being vile, **like** he was all along* (BB, 114)

-Reprise du prédicat par un modal :

*(20a) Talk away **like** you normally would.* (CYKS, 93)

*(20b) We just don't stay in touch **like** we should.* (DH, 2-3)

On constate également des cas de concaténation, qui sont assimilables aux modaux.

Concaténation avec reprise elliptique du prédicat par expression quasi-modale :

*(21a) You can find a clever traffic-avoiding back route **like** taxi drivers are supposed to (do)!* (CYKS, 204)

*(21b) They wolf it down, **like** kids are supposed to (do).* (DH, 3-11)

Concaténation avec reprise du prédicat par anaphore lexicale (*experience* → *enjoy*) et expression verbale non reprise, équivalant sémantiquement à *be supposed to* :

*(21c) Let our kids experience this classic **like** it was meant to be enjoyed.* (DH, 1.6)

Concaténation avec introduction d'un nouveau prédicat et reprise (elliptique) simultanée (intermédiaire entre vraie reprise et emploi d'un verbe autre que celui de *q*)

(22a) My hair is straightened, I'm wearing discreet earrings ***like*** *they tell you to (do) in How-to-win-that-job articles, and I've got on my smart new Jigsaw suit* (CYKS, 11)

(22b) Sometimes I wonder if fashion designers, who I consider to be geniuses, are actually thickos, ***like*** *lots of mean people are always saying they are.* (BB, 6)

On constate la prévalence des verbes de parole parmi les nouveaux verbes introduits dans la circonstancielle.

Concaténation sous-entendue (verbes de parole +/- performatifs)

(23a) If we had a few chairs and sofas in here ***like*** *I suggested (we should do), you could sit down and be comfortable.* (AM, 13)

(23b) We wouldn't need a picture if you'd actually brought her, ***like*** *you promised (you would).* (DH, 2-23)

Ces différentes étapes montrent comment on a pu passer de reprises exclusives du verbe du prédicat de *q* à des expressions faisant apparaître un verbe nouveau, comme *like I said*. Ce serait par l'intermédiaire de reprises modalisées par des auxiliaires, puis des expressions dites quasi-modales comme *be supposed to*, puis par d'autres types de verbes, comme les verbes de parole, avec une reprise du prédicat sous-entendue. Grâce à ces étapes, on comprend comment le cas prototypique s'est étendu à un deuxième grand groupe d'emplois de *like,* incarné par *like I said*. Ce deuxième type d'emploi demeure cependant plus rare en anglais britannique légèrement conservateur.

9.2.2.2. La question d'intégration syntaxique

Une fois que les verbes qui ne constituent pas une reprise du prédicat sont tolérés après *like*, un deuxième type de processus a lieu. C'est par exemple ce que l'on remarque pour les verbes ayant trait à la prévision. Plus ce type de verbe est intégré syntaxiquement à la phrase et plus il sera acceptable. On peut donc retracer le cheminement qui a mené à certains emplois innovants de *like* que l'on observe depuis peu.

-Intégration syntaxique (avec reprise sous-entendue du prédicat récupérable)

(24a) Nathaniel's mother is nothing ***like*** *I expected (her to be).* (UG, 169)

-Forme elliptique

(24b) What was he like? [...] (He was) Exactly ***like*** *you'd expect...* (PC, 136)

-Incise

(24c) He beats me with his fists, ***like*** *I expected, and I do not cry.* (Albert Wendt, *Leaves of the Banyan Tree*, 1994)

-Position initiale

(24d) I ignored the burrito after I seen a bug crawling out of it. ***Like*** *I expected, all kinds of thugs tried to play me, but I don't play that shit.* (Mary Monroe, *Red Light Wives*, 2005)

De nombreux locuteurs ne tolèrent pas encore cette dernière version avec *like I expected* antéposé. Un autre élément semble faciliter l'acceptabilité de ce type d'énoncés. Il s'agit de l'ajout de *just*. Un des rôles de *just* serait d'expliciter le sémantisme de similarité de la proposition, rendant impossible le sens de comparaison non factuelle. Étant plus explicite, *just* participerait peut-être à faciliter la mobilité de la subordonnée. Les quatre phrases suivantes sont classées selon un ordre du plus acceptable au moins acceptable :

(25a) He held the door for me and then chose a small corner booth – ***just like*** *I'd envisioned.* (315, EWK)

(25b) He held the door for me and then chose a small corner booth – ***Ø like*** *I'd envisioned.*

(25c) ***Just like*** *I'd envisioned, he held the door for me and then chose a small corner booth.*

(25d) ***Ø Like*** *I'd envisioned, he held the door for me and then chose a small corner booth.*

Nous obtenons donc l'échelle d'acceptabilité suivante :

Reprise > reprise modalisée > reprise elliptique + autre verbe, intégrée syntaxiquement > autre verbe en incise + ***just*** **> autre verbe en incise > autre verbe en position initiale+** ***just*** **> autre verbe en position initiale**

Tableau 36. Échelle d'acceptabilité du *like* de comparaison factuelle

9.2.2.3. Diffusion lexicale

Hormis le processus de diffusion syntaxique que nous venons d'observer, il semble que l'on constate un phénomène de diffusion lexicale. Un des emplois de *like* conjonction qui n'existait pas à l'origine, mais qui est en train d'en devenir une des manifestations les plus fréquentes est l'emploi parenthétique avec le verbe *say*. Son apparition soudaine est relevée et critiquée par des observateurs en 1961 dans *Word Study* et est rapportée dans l'*OED* :

(26) "Like I said" [...] The Beatnik School of Language Degradation must be responsible for the sudden mushrooming of the above expression.

Il est clair que cet emploi ne fait pas partie des usages observés traditionnellement en britannique, dans l'*Old Bailey* par exemple. Il est donc récent et d'origine américaine. La

confusion qui consiste à considérer que tous les *like* conjonction sont américains provient donc d'un amalgame avec ce *like* conjonction-là, qui, lui, est bien américain.

En ce qui concerne le choix du sujet du verbe *say*, Bolinger déclare (1986 : 335) : "[n]o matter how fond we are of *like* we will not use it instead of *as* in *As you say, Reagan was the same when he was governor of California*, which does not imply my agreement with you but forces you to agree with me. And the first person is unlikely (?*Like I was saying*, ...) as it makes a point of my agreeing with myself." Cette dernière assertion est erronée. Au contraire, dans le corpus de *Desperate Housewives*, plus de la moitié des occurrences de *like* + le verbe *say* concernent en fait la première personne[1].

En ce qui concerne le choix du verbe, on peut s'interroger sur la prévalence de *say* avec *like*. Si ce type d'emploi, qui apporte un commentaire énonciatif sur l'acte de parole, a lieu avec *say*, c'est sans doute parce que ce verbe rapporte un discours sans donner d'effet pragmatique particulier, qu'il est donc non marqué et qu'il est le verbe de parole le plus fréquent. *Like* s'est ensuite vu attaché à d'autres verbes de parole, selon le principe de diffusion lexicale.

Ce concept est majoritairement employé pour décrire des changements phonétiques, comme l'indiquent Brinton et Traugott (2005) : " 'lexical diffusion' refers to the gradual spread of phonological changes across the vocabulary of a language" (2005 : 12). Parmi les premiers à avoir appréhendé le changement linguistique sous l'angle de la diffusion lexicale, on compte Wang (1969), qui suggère que tous les changements phonétiques apparaissent à l'origine sur un unique lexème ou sur un petit nombre de lexèmes et qu'ils se répandent ensuite sur d'autres vocables contenant le même phonème. Cette théorie s'oppose à l'hypothèse néogrammairienne, qui considère que le changement s'opère de façon simultanée dans tous les lexèmes concernés[2] et va à l'encontre de la vision dite « catastrophique » du changement linguistique, tel que l'appréhende Lightfoot.

Aitchison (2001 [1991] : 86) décrit ce phénomène phonétique de la façon suivante, en mettant l'accent sur l'importance de la fréquence d'un lexème : "[t]here is a growing body of evidence that frequently used words quite often get affected early". Elle cite en exemple les phrases :

[1] L'emploi de la forme progressive est moins fréquent, mais n'est pas rare pour autant :
(i) Anyway, like I was saying, I had a lot of company. (*Forrest Gump*, 1994).
On la trouve également dans l'exemple de *The Streets* cité au paragraphe 8.3.3..

[2] Voir Labov (1994 : 419-543) pour une synthèse et un réexamen de la controverse de la régularité du changement phonétique.

*(27a) Bill's gone to play foo**t**ball*

*(27b) Daisy followed the foo**t**path*

*(27c) The door was opened by a foo**t**man*

*(27d) The coach was attacked by a foo**t**pad*

et explique que "[if] you live in England, then instead of *t* [t] in the very common word *football*, you probably produced a glottal stop [ʔ], a change currently working its way through Standard British English. But the *t* is likely to have become more distinct in *footpath* and *footman*, and be most noticeable in the fairly rare word *footpad*."

Elle ajoute (Aitchison, 2001 [1991] : 106) que "people get acclimatized to a change by hearing it repeatedly attached to a few prominent lexical items. These provide the toehold needed for it to be carried further".

Ce mécanisme de changement linguistique a quelquefois été appliqué à des phénomènes morpho-syntaxiques. C'est notamment le cas de Washabaugh (1977 : 341), qui l'utilise pour la variation *fi / tu* en créole caribéen. Pour lui, la fréquence de la co-occurrence de tel ou tel verbe recteur avec le complémenteur *tu*, ainsi que la proximité moyenne entre ce verbe et *tu*, sont les principaux critères qui expliquent la propagation de la forme acrolectale. De même, Silva-Corvalan (1986 : 600) associe la diffusion d'*estar* aux dépens de *ser* en espagnol parlé par des Mexicains-Américains (de Los Angeles) de deuxième génération (ou arrivés jeunes aux USA) au phénomène de diffusion lexicale. En effet, elle observe que l'expansion d'*estar* se fait d'un adjectif à l'autre au sein d'un même champ lexical, comme celui de la taille, de l'âge, etc., dans les constructions attributives.

Au niveau linguistique, cette approche du changement linguistique démontre que les locuteurs ne fonctionnent pas seulement en intégrant les formes profondes de la langue, mais aussi tout simplement par une espèce de contagion lexicale psychologique et imitative.

Cet emploi de *like* au sein d'une circonstancielle parenthétique qui dénote la conformité est principalement limité aux verbes de parole, bien qu'il commence progressivement à toucher également le champ lexical des verbes de prévision (*expect*, *envision*, etc.). Concernant le cas des verbes de parole après *like*, on pourrait esquisser le tableau de diffusion lexicale suivant :

[+ *like*] like I **said** > like I **told** you like > we **talked** about……..…… ……...……...…?like he **whispered** ; ?like I **uttered ;** ?like she **voiced [- *like*]**

Tableau 37. Échelle de diffusion lexicale, verbes de parole

9.2.3. Impossibilités d'employer *like*

Enfin, il semblerait que dans les cas où il n'y a pas d'ambiguïté sémantique possible entre les différents types de *as* subordonnants, *like* n'est pas employé dans la langue actuelle. Cela concerne les cas des inversions et des ellipses laissant apparaître uniquement un prédicat.

9.2.3.1. Inversions

(28a) I waited until I got married, ***as*** *did your father, and it was so much better.* (DH, 1-15)

*(28b) *I waited until I got married,* ***like*** *did your father, and it was so much better.*

(28c) I waited until I got married, ***as*** *your father did, and it was so much better.*

(28d) I waited until I got married, ***like*** *your father did, and it was so much better.*

Ce type d'inversion dans la subordonnée n'est possible que quand la subordonnée est postposée :

*(28e) ** ***As*** *did your father, I waited until I got married, and it was so much better*

et il ne peut se trouver qu'avec des auxiliaires ou avec la proforme *do*, car on ne l'emploie que quand c'est le sujet de la comparative qui constitue l'information nouvelle, ainsi mise en position d'information maximale (*end focus*).

Une hypothèse serait donc que si *like* ne s'emploie pas en contexte d'inversion, c'est parce que *as* n'est pas polysémique en position préverbale. En effet, l'inversion signifie que le verbe fait partie des informations déjà connues, parce qu'il est déjà présent dans la matrice. Le verbe constitue donc le point de comparaison entre les deux propositions, et *as* ne peut par conséquent pas avoir une interprétation de concomitance temporelle ou de cause-implication. L'incompatibilité de *like* avec l'inversion tend à renforcer l'hypothèse selon laquelle l'emploi fréquent du *like* conjonction est, au moins partiellement, la conséquence du caractère très polyvalent de *as*.

Par ailleurs, on peut faire l'hypothèse que l'origine du *like* conjonction serait en partie due à l'ajout d'un verbe après coup, pour former une structure correspondant initialement à une anacoluthe :

(28f) I waited until I got married, like your father (did), and it was so much better.

Cela signifierait que l'emploi de *like* n'est possible que quand la linéarité syntaxique classique est conservée et que l'on a la suite *like* + GN + GV.

On note d'ailleurs le même phénomène d'incompatibilité de *like* dans certains cas d'ellipses. Rappelons tout d'abord qu'il existe deux types d'ellipses, celles où le reliquat de prédication qui apparaît est un prédicat et celles où ce qui subsiste correspond au contraire au GN sujet. Nous avons déjà mentionné le cas des ellipses de prédicat, car il a peut-être facilité le passage du *like* prépositionnel au *like* conjonctif.

(29a) I play tennis well, ***like*** *you (do).*

(29b) You should behave ***like*** *a mother (does)*

C'est surtout quand il y a une ellipse de sujet que *like* ne peut pas s'employer, comme dans :

(30a) ***As*** *is normal with such samples, a small number of people refused to help.*

(30b) ***As*** *will become evident below, however, I believe that more basic issues are involved.*

Une des hypothèses qui pourraient expliquer cet état de fait est le caractère quasi relatif de *as* dans ces phrases.

9.2.3.2. Ambiguïté relatives / circonstancielles de comparaison

Dans de nombreux cas, si *like* ne peut pas remplacer *as*, c'est potentiellement parce que le fonctionnement de la subordonnée est un peu particulier, et que le rôle joué par la proposition en *as* se rapproche d'une relative. En effet, *as* a été un pronom relatif dans son histoire, à la différence de *like*. D'ailleurs, dans les langues du monde, cette proximité est fréquente, comme nous l'avons vu pour le cas du danois : "it is a 'typological fact', as Thompson-Longacre (1985: 178-179[1]) point out, that Time, Place and Manner clauses 'tend to take the form of, or share properties with, relative clauses' " (Kortmann, 1997 : 65).

9.2.3.2.1. Relatives à antécédent propositionnel

On distinguera ici deux types différents de subordonnées en *as*, celles, mentionnées fréquemment dans la littérature, qui sont assimilables à des relatives quant à certaines de leurs caractéristiques syntaxiques, mais pas au niveau de leur fonctionnement sémantique et un deuxième, moins connu, qui s'éloigne des relatives sur certains aspects syntaxiques, mais qui leur ressemble sur le plan sémantique.

De nombreux auteurs (Quirk *et al.*, 1985 : 1116 ; Larreya, 1996 : 102 ; entre autres) se sont interrogés sur les subordonnées comme :

[1] S. Thompson, R. Longacre, "Adverbial clauses", in T. Shopen (éd.), *Language Typology and Syntactic Description, vol. 2*, CUP, Cambridge / New York, 1985, 171-243.

(31a) ***As*** *was his habit when working to a deadline, Allen skipped his tea.*

et ont comparé le rôle de *as* à celui d'un pronom relatif, dans une relative à antécédent phrastique. Le principal argument en faveur de cette classification est l'absence de sujet (*As Ø is well known*) ou d'objet (*as we saw Ø earlier*), ce qui laisse penser que cette fonction syntaxique est prise en charge par *as*.

À l'inverse, il est clair que la mobilité de la subordonnée la fait plutôt pencher vers une circonstancielle. Ce critère est mentionné par Deléchelle (1995 : 199, voir également 1989 : 478) : « Fowler (1924, s. v. *as*) justifiait l'absence de sujet dans des énoncés comme [*He married her, as seemed natural*.] par le fait que *as* est alors un pronom relatif. Si c'est le cas, il s'agit d'un pronom relatif très particulier puisque, contrairement à *which*, il peut être antéposé : *As was natural, he married her. *Which was natural, he married her.* »

On pourrait arguer toutefois que l'antéposition de la relative n'est pas totalement impossible en anglais, comme le démontrent les deux énoncés suivants :

> *(32a) And,* ***which is more than all these boasts can be****, I am belov'd of beauteous Helena.* (Shakespeare, *A Midsummer Night's Dream*)

> *(32b) Sometimes she asked me about life at the Home and when I'd tell her she'd sigh, 'You must be glad to be with us instead,' and I would tell her,* ***which was true****, that I was. I usually went to bed before Moran came back from the pub, as they often quarrelled then, and I considered I had no place in that part of their lives.* (John McGahern, "Christmas", *The Collected Stories*, 1993)

Mais, outre les questions de mobilité, des objections non négligeables concernant les plans syntaxique et sémantique peuvent être soulevées, comme le montrent Quirk *et al.* (1985 : 1117) :

(33a) She married again, ***as*** *was / seemed natural.*

(33b) She married again, ***as*** *was expected.*

*(33c) *She married again,* ***as*** *delighted us.*

Il ne peut y avoir d'ellipse du sujet qu'avec un verbe attributif et, de plus, il faut que son sens soit congruent avec le contenu sémantique de la principale :

(33d) ***as*** *(it) often happens /***as*** *was unexpected / ***as*** *was disgraceful*

ce qui fait pencher les auteurs vers une notion causale.

Pour Deléchelle (1995 : 198-199), cela « montre bien que *as* ne perd pas alors complètement sa valeur adverbiale. » Il signale également, avec raison, que la valeur de cause ressentie par Quirk *et al.* relève plutôt du domaine de la comparaison.

Il y a donc certaines limites à cette interprétation de *as* comme un pronom relatif à antécédent phrastique. En conclusion, nous pensons, à l'instar de Deléchelle (1995 : 199),

qu'il serait « préférable de voir [dans ce type d'occurrences] des exemples de proposition de comparaison (permettant on le sait l'ellipse), à valeur parenthétique, ce qui expliquerait le détachement et l'antéposition. »

Dans ce type de phrases, nous remarquons de toute façon que ce n'est pas le caractère pseudo relatif de *as* qui explique l'incompatibilité avec *like*, mais à nouveau des contraintes sur la linéarité syntaxique. En effet, les phrases :

*(33d) *She married again, **like** Ø was / seemed natural.*

(33e) She married again, **like** Ø was expected.*

*(31b) ***Like** Ø was his habit when working to a deadline, Allen skipped his tea.*

sont strictement agrammaticales, tandis que certains emplois parenthétiques métatextuels avec une ellipse du COD sont possibles dans le lecte de certains Américains :

> *(34) **Like we saw Ø with Dell and the Coke machine**, the entrepreneur and the venture team cannot make all the decisions required to manage a fast-growing firm. The team must begin by delegating responsibility to middle managers, and later to front-line employees. **Like we saw Ø with IBM**, how the venture team and board members determine how this gets done will eventually determine the venture's organizational restructuring.* (Robert W. Price, *Roadmap to Entrepreneurial Success*, 2004 : 163)

Ce sont donc certainement plus des considérations relevant de la linéarité GN-GV que le rôle de pseudo-pronom relatif qui expliquent l'incompatibilité de *like* dans ce type de subordonnées parenthétiques.

9.2.3.2.2. Deuxième type intermédiaire entre relative et circonstancielle

Il arrive fréquemment qu'une subordonnée de comparaison en *as* ait pour portée un GN.

> *(35a) The results presented in this section, however, strikingly coincide with the division **as** it has been sketched above.* (Kortmann, 1997 : 266)
>
> *(36a) [T]he distribution of the to-infinitive **as** we find it in OE has gone far beyond this original model.* (Los, 2005 : 79)

Elle est donc dans ce type de phrase postmodifieur du nom, ce qui est pour le moins atypique pour une circonstancielle.

Elle se différencie des cas de subordonnées dites adjectivales en *like* que Wood jugeait permissibles, car l'ajout de *the one*, qui change *like* ou *as* en préposition n'y est pas grammatical :

*(10b') One just **like the one** (that) you had washed up on Torch Lake. Had a woman in it.*

*(9') I want a dress **like the one** (that) Mary wears.*

*(35b) *The results presented in this section, however, strikingly coincide with the division **as the one** (that) it has been sketched above.*

*(36b) *[T]the distribution of the to-infinitive **as the one** (that) we find it in OE has gone far beyond this original model.*

La traduction en français de ces postmodifieurs en *as* aurait recours à la proforme adjectivale *tel* et au connecteur *que*.

*(35c) Les résultats coïncident de façon frappante avec la division **telle** qu'**elle** a été esquissée ci-dessus.*

(36c) La distribution de l'infinitif en to ***telle** que nous **la** trouvons en vieil anglais s'est largement étendue au-delà de ce modèle originel.*

En tant qu'adjectif au contenu sémantique en attente de détermination, qui s'accorde en genre et en nombre avec le constituant auquel il se réfère, *tel* a un fonctionnement anaphorique. La combinaison d'un outil d'enchâssement comme *que* et d'un morphème anaphorique (ici discontinu, car le pronom *elle* est employé également) n'est pas sans rappeler le double rôle qui est endossé par les pronoms relatifs.

En anglais, bien que le sens soit très légèrement différent, la paraphrase par *which* est quasiment équivalente aux postmodifieurs en *as* :

*(35d) The results presented in this section, however, strikingly coincide with the division **which** has been sketched above.*

*(36d) [T]he distribution of the to-infinitive **which** we find in OE has gone far beyond this original model.*

Au niveau sémantique, la valeur restrictive que présente la subordonnée est, elle aussi, dans la droite ligne des relatives déterminatives. La seule différence, certes essentielle, avec les pronoms relatifs est que *as* ne joue pas les rôles combinés d'anaphore et d'outil d'enchâssement. Cependant, dans la langue orale, les pronoms résomptifs, avec un décumul du relatif, sont légion (Milroy et Milroy, 1999 [1985] : 75-77) :

*(37a) This is the house **that its** roof fell in.*

*(37b) There that's the guy in the leather jacket **that** we saw **him** around a few times in the market.*

Dans certaines constructions complexes, c'est même la seule option possible :

*(37d) These are the houses **which** we didn't know what **they** were like inside.*

Ces subordonnées sont tout de même bien des relatives, et ce n'est pas l'emploi d'un pronom résomptif qui les empêche d'être étiquetées comme telles.

L'agrammaticalité de *like* dans ces subordonnées circonstancielles atypiques pourrait donc être expliquée par le fait que *as* a aussi été un pronom relatif au cours de son histoire

complexe, alors que *like* n'est qu'une pure conjonction. De plus, le sémantisme des prépositions que sont *as* et *like* joue un rôle sur l'interprétation des conjonctions correspondantes dans ce cas précis. La phrase suivante :

*(10a) One just **like** you had washed up on Torch Lake. Had a woman in it.* (DH, 1-18)

peut être, avec quelques amendements, paraphrasée par une relative :

*(10c) The one **that / Ø** you had washed up on Torch Lake.*

mais le sens de ces deux phrases est différent. Alors qu'en (10a), le policier qui prononce la phrase explique qu'un coffre à jouets ressemblant au leur a été retrouvé avec un cadavre à l'intérieur, en (10c), il est dit explicitement que c'est de leur coffre qu'il s'agit. Pour obtenir une phrase contenant un postmodifieur au sémantisme proche de celui des propositions relatives, il faut donc avoir recours au marqueur d'identité que constitue *as*, et non au connecteur *like*, qui, en indiquant la ressemblance, encode la possibilité d'une non co-référence entre les deux GN comparés.

9.3. *Like* non factuel

9.3.1. Le Principe de Complexité de Rohdenburg et l'emploi du *like* conjonction

Les théories qui travaillent sur le traitement de l'information montrent que plus la structure grammaticale de la phrase est identifiée tôt et plus le traitement des données linguistiques est facilité. "The Complexity Principle states that in the case of more or less explicit constructional alternatives […], the more explicit option(s) will tend to be preferred in cognitively more complex environments" (Rohdenburg, 2003 : 205). Plusieurs tendances observées avec le *like* conjonction entrent dans cette problématique. Il semble en effet que l'interprétation par défaut soit celle de la préposition et que les structures plus complexes soient moins compatibles avec l'interprétation conjonctive.

De plus, le caractère d'intégration syntaxique ou à l'inverse de détachement est opérant pour les deux types de *like*. Nous l'avons abordé en ce qui concerne le *like* de comparaison factuelle. Voici à présent un tableau qui synthétise les tendances favorisant ou au contraire décourageant l'emploi du *like* de comparaison non factuelle.

9.3.2. Schéma Implicationnel

	[+ favorable]					[- favorable]	agrammatical
	Position post verbe attributif	***Act treat***	**Cpt manière dans GV**	**Cpt disjoint Verbe favorisant**	**Cpt disjoint Autres verbes**	**1.Élément antéposé 2.Position initiale 3.Sujet de P2 long**	**1.Ellipses 2.Interjection *As if !***
DH 5 saisons	156/158	22/23	11/11	2/2	13/14	1/2	0/2
Dexter 3 saisons	80/81		3/3	4/4	15/17	1/1	
SATC 1 saison	28/30	2/2	5/5	1/1	1/2	1/1	
HIPFC	70/82	4/5	71/76	10/13	73/97	5/10	0/6
PC	44/47		15/17	9/11	18/21		
BB	51/54	0/1	8/21	1/2	3/21	0/3	0/7
EWK	74/85		4/23	0/5	2/16	0/1	0/12
UG	43/70		1/15	0/6	5/21	0/3	0/15
WT	19/30	0/1	5/15	2/6	2/33	0/2	0/18
TOTAL	**565/637 88,7 %**	**28/32 87,5 %**	**123/186 66,1 %**	**29/50 58 %**	**132/242 54,5 %**	**8/23 34,8 %**	**0/50 0 %**

Tableau 38. Nombres absolus et pourcentages de *like* non factuel par co-texte syntaxique pour neuf ouvrages produits en anglais avancé[1]

Les paragraphes qui suivent donnent le détail des co-textes syntaxiques correspondant à chaque colonne du tableau 38 et ajoutent des commentaires le cas échéant.

9.3.2.1. Premier co-texte [++ *like*] : *Look-sound-taste-smell-feel-seem ; it* + copule

Dans notre corpus d'anglais informel, *like* est préféré à *as if* / *as though* dans 88,7 % des cas après les verbes attributifs[2], et cela semble être révélateur du statut syntaxique ambivalent des subordonnées de comparaison non factuelle. Par exemple, Kortmann (1997), dans son étude des subordonnants adverbiaux, évoque *like* et *as if* à plusieurs reprises, sans mentionner cette particularité essentielle. Dans presque tous les exemples en anglais cités dans cet ouvrage général sur les circonstancielles, la principale *q* peut

[1] Il s'agit de trois séries télévisées américaines (*Desperate Housewives*, *Dexter* et *Sex and the City*), trois romans américains (*How I Paid for College*, M. Acito (2004); *Bergdorf Blondes*, P. Sykes (2004) et *Everyone Worth Knowing*, L. Weisberger (2005)), deux romans britanniques (*White Teeth*, Z. Smith (2000) et *The Undomestic Goddess*, S. Kinsella (2005)) et un roman irlandais (*Paddy Clarke, Ha, Ha, Ha!*, R. Doyle (1993)). Ce schéma implicationnel n'a pas pour vocation d'être représentatif de l'emploi de *like* conjonction dans toutes les variétés d'anglais, mais la synthèse de ces données permet de dégager les tendances générales d'emploi de ce *like* au sein de l'anglais informel avancé.

[2] Les cas de *that*, surtout compatibles avec les verbes *feel* et *seem* ne sont pas comptabilisés.

apparaître seule[1]. La possibilité de supprimer une circonstancielle fait d'ailleurs partie des critères qui permettent de l'identifier comme telle, mais pour la comparaison (*as if*), on trouve des énoncés comme :

(38a) He looks ***like*** *he's getting better.*

(39a) She treats me ***like*** *I'm a child.*

où l'on remarque que l'effacement est agrammatical :

*(38b) *He looks.*

*(39b) *She treats me*[2].

De plus, la subordonnée ne présente pas la mobilité qui caractérise normalement les circonstancielles :

(40a) ***When*** *I first saw him, I found him unfriendly.*

(40b) I found him unfriendly ***when*** *I first saw him.*

(41a) He looks ***like*** *he's getting better.*

(41b) ****Like*** *he's getting better he looks.*

On a donc affaire à un type de subordonnée qui est censé être circonstanciel, mais constitue en réalité un élément syntaxique essentiel de la phrase. Cette particularité a d'ailleurs été également remarquée par Paulin (2003), dans son étude sur la polysémie de *feel*, « nous considérons que *as if* et *as though* introduisent un contenu propositionnel qui complète le sens du verbe et dont la présence s'avère nécessaire à la construction du sens de l'énoncé : il nous semble que les propositions en *as if* et *as though* ne sont pas des éléments périphériques » (Paulin, 2003 : 135, dans Delmas, 2003).

[1] Seules exceptions : les énoncés corrélatifs, comme ceux qui relèvent de la proportion :
(i) The faster he drove, the paler he grew.
*(ii) * The paler he grew.*
ainsi que les énoncés du type :
(iii) Hardly had he finished his dinner, when the servant came rushing in.
pour lesquels il est même difficile de déterminer quelle proposition est la principale et quelle proposition est la circonstancielle. Au niveau syntaxique, il semblerait que la principale est la première, mais elle ne peut se trouver seule :
*(iii') *Hardly had he finished his dinner.*
La deuxième commence par un subordonnant donc elle apparaît comme inférieure à l'autre, mais, sur les plans sémantique et informationnel, c'est la première proposition qui semble indiquer les circonstances dans lesquelles l'événement décrit dans la deuxième proposition s'est produit.
En effet, d'une manière générale, quand elles apparaissent dans la zone d'information maximale (par exemple parce qu'elles constituent la réponse à une question), les circonstancielles sont prototypiquement supprimables sur le plan syntaxique, mais bien évidemment essentielles sur le plan communicationnel.

[2] Sauf dans le sens de « guérir quelqu'un », ou encore de « faire plaisir à quelqu'un », en l'invitant au restaurant par exemple.

En effet, la subordonnée a la même distribution que les attributs du sujet après ce type de verbe, et non pas la distribution d'une circonstancielle adverbiale ou d'un complément de manière :

(42a) He looks nice. (attribut du sujet)

*(42b) *He looks nicely.* (manière)

Pour Lasersohn (1995 : 74), la subordonnée de la phrase suivante est même considérée comme "an adjectival phrase headed by *like*"

*(43) John sounds **like** he knows Mary.*

Après ce type de verbe, nous donnerons aux subordonnées en *like* le nom d'attribut de manière.

Le caractère syntaxiquement essentiel de ces subordonnées est mis en lumière par López-Couso et Méndez-Naya, qui, dans une communication datant de juillet 2009, estiment que *like, as if* et *as though* sont complémenteurs dans ce type de structure. Comme preuve, hormis l'agrammaticalité du déplacement de la subordonnée et de son effacement, ils mentionnent notamment l'exemple suivant, dans lequel l'hésitation du locuteur met en lumière le parallèle fonctionnel qui lie ce type de subordonnant et le complémenteur *that* :

> *(44) I tell you I can't believe it. It's – it's not right. It looks **as though** you've, well, **that** you've forgotten Dad.* (FLOB SN25, cité par López-Couso et Méndez-Naya, ICLCE3, à paraître)

Par ailleurs, nous observons que la suite *it* + copule est hautement compatible avec *like*, ce qui peut être relié à l'hypothèse de grammaticalisation de l'adjectif *like* dans les phrases à extraposition en *that* effacé, que nous avons développée au paragraphe 7.3.2.. L'expression *it's like* a même acquis un statut particulier. "[T]he frame *it's like* seems to be particularly ambiguous in that it can often be paraphrasable by quotation frames such as *I said*, as well as by discourse markers like, *look*, *I mean*, and so on," comme dans :

> *(45) **It's like**, you want to come home and it's no left turn, no right turn, go this way, come back that way, and then the cops look at you, like, "Where do you think you're going?" **It's like**, I live here!* (Charles Fishman, *The Washington Post*, 14/12/1985, cité par Romaine et Lange, 1991 : 254)

À partir de ce cadre syntaxique, on aboutit donc à un introducteur de discours rapporté[1] ainsi qu'à une particule pragmatique. En tant que particule pragmatique, la suite

[1] Dans notre corpus, nous pouvons relever des cas similaires avec la collocation "give someone. a look" :
*(i) The wave man gives me a look **like**, "Well what are you waiting for?"* (HIPFC, 134)
*(ii) He gives me a look **like**, "This is a gay piano bar; of course I know the finale from Yentl," and starts to play.* (HIPFC, 249)

it's like joue un rôle dans la gestion de l'interaction verbale et peut participer à l'initialisation d'une prise de parole, à l'introduction d'un nouveau sujet de discussion, et à la mise en relation de deux énoncés du discours. Elle fonctionne ici de façon comparable à la particule discursive *like* (voir D'Arcy, 2005).

Parmi tous ces verbes attributifs hautement compatibles avec *like*, *feel* et *seem* font figure d'exception, car ils se construisent avec *like, as if / as though* et également avec *that* (ainsi qu'avec une infinitive dans une structure à montée du sujet pour ce qui est de *seem*). Le verbe *feel* constitue un cas syntaxique à part, étant donné qu'il est considéré comme copule dans :

(46a) He feels guilty. Attribut[1] (*He ≈ guilty*)

mais qu'il ne l'est plus quand il est suivi de *that* ou de *like* (voir Paulin, 2003). En effet, la phrase :

*(46b) He **feels** [that / like his neighbours care about him]*.

est à peu de choses près paraphrasable par :

*(46c) He **thinks / knows** [that his neighbours care about him]*.

ce qui fait de lui un verbe de type transitif. Cependant, l'existence de phrases comme :

*(47a) It made me **feel** [good] and [like I accomplished something]* (*Exactly as I Am*, Shaun Robinson, 2009)

*(47b) I **feel** [awful] and [like I'm not good enough for them]* (*Human instincts, everyday life, and the brain*, Richard H. Wills, 1998)

*(47c) It makes me **feel** [terrible] and [like I'm somehow responsible for his unhappiness and his drinking]*. (*Life happens*: Kathy McCoy, Charles Wibbelsman, 1996)

montre qu'il y a une certaine fluctuation quant à l'assignation de la fonction syntaxique de ces subordonnées. Comme on le voit, après le verbe *feel*, les subordonnées en *like* tiennent à la fois du complément de manière, du COD et de l'attribut du sujet.

En ce qui concerne le verbe *seem*, le statut de complémenteur de *like* est tout à fait évident, puisque *like* sert avec ce verbe à introduire une nominalisée sujet extraposée[2] :

(48a) It seems [like / that you're ready].

[1] Bien que le mot *guilty* puisse être une réponse à la question *How does he feel ?*, ce qui orienterait plutôt vers une interprétation de *guilty* comme complément de manière. De plus, dans *I feel good*, il n'y a pas vraiment de co-référence entre le sujet et le constituant post-verbal (*I ≠ good*) quand la traduction est *Je me sens bien*, plutôt que *J'ai le sentiment d'être bon*.

[2] L'emploi de *as if* ou de *like* plutôt que *that* avec le verbe *seem* relève de la cryptanalyse. Nous avions déjà évoqué ce phénomène pour aborder l'emploi de *but* dans *can*(*-ED*) NEG *help but* et nous aurons l'occasion d'y revenir dans la suite de ce chapitre.

avec pour structure profonde :

(48a') [Like / that you're ready] seems (to be the case).

À propos de ce verbe, Liberman[1] note plusieurs développements récents. Normalement, hormis quand le sujet de P_1 est *it*, le sujet de P_2 doit être co-référentiel avec le sujet de *seem*[2] :

*(49a) Kerry$_i$ seems **like** he$_i$'s attacking the president.*

mais il peut aussi, bien que plus rarement, être COD :

*(50) She$_i$ seems **like** I would hate her$_i$ in real life*

Liberman ne le précise pas, mais ces deux emplois de *seem*, qu'il dit utiliser "without embarrassment in conversation and informal writing" sont très particuliers. Il semble s'agir d'un calque sur la structure des verbes de perception évidentiels, qui eux aussi peuvent s'employer ainsi. Avec ce type de verbe et avec *seem*, on observe des énoncés qui constituent un mélange syntaxique intéressant, participant à la fois de la montée et de l'extraposition du sujet. Cette particularité est particulièrement claire dans le cas de *seem*. En effet, la phrase :

(51) He seems like he's attacking the president.

peut être paraphrasée par :

(51a) It seems like he's attacking the president (extraposition du sujet)

(51a') [Like he's attacking the president] seems (to be the case.)

et aussi par :

*(51b) He seems to be attacking the president. (*montée du sujet de P_2)

(51b') [He – be attacking the president] seems (to be the case).

À l'instar de l'extraposition et de la montée, cette structure permet de postposer l'information nouvelle en zone focale. Elle est peut-être préférée à la montée car l'emploi d'une subordonnée finie requiert sans doute moins d'effort d'élaboration que l'emploi d'une infinitive. De plus, cette structure présente un certain avantage sur l'extraposition car

[1] Article de Mark Liberman du 11 novembre 2004, sur le site de l'université de Pennsylvanie : http://itre.cis.upenn. edu/~myl/languagelog/archives/001635.html.

[2] Nous observons le même type de contrainte pour le verbe *look*. S'il a pour sujet *it*, la subordonnée peut avoir n'importe quel sujet, mais si ce n'est pas le cas, il faut qu'il y ait co-référence entre les deux sujets. Quand les locuteurs veulent contourner cette contrainte, ils peuvent avoir recours à la collocation « give s.o. a look », comme dans les phrases suivantes, où le verbe *look* serait agrammatical :
*(i) Teejay$_i$ **gives me a look like** I$_j$'m an idiot (which, of course, I am) and ignores my request* (HIPFC, 47)
*(ii) Hell's Angel$_i$ **gives me a look like** someone$_j$ just ran over his puppy.* (HIPFC, 52)
*(iii) I push past her and head straight to the check-in table, where a woman$_i$ **gives me a look like** I$_j$'m some street person who wandered in by mistake.* (HIPFC, 133)

elle permet, comme la montée, d'avoir pour topique un animé humain défini et offre ainsi la possibilité de conserver le même topique tout au long du message.

Liberman ajoute que dans le schéma x_i *seems like* x_i + prédicat, *like* peut parfois être remplacé par *that*, ce qui constitue un nouveau développement, qu'il dit ne pas employer :

*(52) Strangely enough, <u>he$_i$</u> seems **that** <u>he$_i$</u> is much happier here.*

À nouveau, on observe ici ce que l'on pourrait appeler une extraposition avec topicalisation du sujet de P_2.

Enfin, sur le plan du sens, Liberman observe un glissement sémantique de la séquence *seem like* dans de nombreux énoncés :

*(53a) She seems **like** I'm stopping her from doing something.*

*(53b) You seem **like** he doesn't please you.*

"In such cases, *seem like* appears to mean something along the lines of 'act as if' or 'give the impression of believing that'. Perhaps this is connected to the quotative use of *like*, so that *seem like* may be felt to mean 'seem to be saying'?" À nouveau, on retrouve donc le rôle prépondérant que joue le marqueur *like* dans l'introduction de paroles et surtout de pensées, comme avec les locutions *be like* (sujet [+ animé] + *be like* ou *it's like*), ou *give s.o. a look like*. Devenu le marqueur de l'apparence par excellence, *like* trouve une place centrale dans un grand nombre de locutions de ce type.

9.3.2.2. Deuxième co-texte [++ *like*] : après les verbes *act* et *treat*

Dans notre corpus, les verbes *act* et *treat* sont suivis par *like* dans 87,5 % des cas. Il s'agit d'énoncés comme :

*(54) We have to settle for one of those New York delis where they act **like** they're doing you some big favor by overcharging you for a sandwich.* (HIPFC, 28)

*(55) But still every one treats me **like** I'm Oliver fucking Twist.* (HIPFC, 8)

De même qu'avec les verbes attributifs, les subordonnées en *like* après ces deux verbes ont la même distribution que des adjectifs, en anglais spontané :

(56a) She treats me coldly.

(56b) She treats me cold.

(57a) He acts strangely.

(57b) He acts strange.

Remplacer les adverbes par des adjectifs est encore fortement stigmatisé dans la plupart des contextes[1], sauf dans certaines expressions figées (*wide awake*), certains cas de comparatifs et de superlatifs (*speak louder*), ainsi que dans certaines structures coordonnées (cf. Quirk *et al*, 1985 : 405-407). Toutefois, on dénombre de nombreux cas d'adjectifs après *act*, ainsi, dans une moindre mesure, qu'après *treat* + GN.

Après *act*[2], il ne s'agit d'ailleurs peut-être pas d'adverbes dont le suffixe dérivatif *-ly* a été tronqué, mais bel et bien d'adjectifs, ce qui nous donne à penser que ce verbe est en train de devenir lui aussi un verbe attributif, indiquant une relation de co-référence entre le sujet et ce qui suit le verbe :

(56c) She treats me cold. She = cold

(57c) He acts strange. He = strange

De plus, dans l'exemple suivant :

(58a) Don't act so ***surprised****.* (SW, ep IV)

on ne peut pas retrouver d'adverbe correspondant car *surprisedly* est peu productif en anglais et ne s'emploierait pas dans cette phrase :

*(58b) *Don't act so* ***surprisedly****.*

Le verbe *act* et la séquence *treat* + GN sont donc partiellement assimilables au groupe des verbes copules.

En outre, comme le montre P. Miller (2009) dans son article sur les verbes de perceptions attributifs, leur emploi comme copule dérive certainement d'un emploi avec un adverbe de manière. Il

> « propose l'hypothèse que l'emploi [*The cheese smells strong*.] trouve sa source dans une réinterprétation [de *The cheese smells strongly*.], basée sur le rapport de la manière à l'être. En effet, si la manière d'action du référent du sujet est 'strong', alors on peut légitimement en inférer que, apparemment en tout cas, l'être de ce référent doit être 'strong' également. […] La confusion [entre les deux cas de figure] est favorisée par la distinction floue entre adverbes de manière et adjectifs en moyen anglais. »

Il reprend ensuite la même démonstration pour *sound*, ainsi que pour *look*, en ajoutant que l'emploi copule avec un sujet [- animé] avec *look* n'a été possible que dans un deuxième temps (*John looked. > John looked severely*[3]*. > John looked severe. > The cheese looked*

[1] "[I]n all Germanic languages (except Standard English), a given form can function as adjective and adverb: *they got on real good, drive slow* (on a sign at roadworks), *drive quick*. (With some exceptions, such as *fast*, Standard English adjectives and adverbs differ in form.)" (J. Miller, 2004 : 49).

[2] Le verbe *behave* étant moins fréquent que *act* (fréquence de 3 sur une échelle de 5 dans le *Collins Cobuild*, alors que *act* a un score de 5/5), il est peu étonnant qu'il soit moins souvent suivi d'un adjectif ou d'une subordonnée en *like*.

[3] On relève par exemple l'énoncé suivant en 1542 :
(i) For that wyll cause a man to loke agedly. (Boorde, *Dyetary*, cité par l'*OED*).

strong.). Puis, Miller montre que les données de l'*OED* suggèrent que le même phénomène a affecté ensuite *feel*, et enfin *taste*. C'est donc bien le même chemin qu'est en train de prendre le verbe *act*, et, dans une moindre mesure, la locution verbale *treat* + GN. Avec tous ces verbes (quasi) copules, la subordonnée introduite par *as if* / *as though* ou *like*, que nous qualifierons de complément de manière quasi attributif, fait partie intégrante de la syntaxe de la phrase, ce qui favorise l'emploi de *like*.

9.3.2.3. Co-texte [+ *like*] : Complément de manière intraprédicatif

Dans notre corpus, *like* est employé à 66,1 % quand il introduit un complément de manière inclus au GV, comme dans :

> *(59a) He strides in **like** he owns the place, cracks his hairy knuckles, and says to me, "Okay, kid, what's up?"* (HIPFC, 86)

Comme on le sait, les compléments de manière sont un cas très particulier de compléments circonstanciels, et peuvent même être appréhendés comme autre chose que des compléments circonstanciels (Golay, 1959), en ce sens qu'ils font en général partie du groupe verbal, qu'ils ne constituent pas des informations périphériques, mais constitutives de l'action :

> *(59b) He strides in **pompously / bumptiously**, cracks his hairy knuckles, and says to me, "Okay, kid, what's up?"*

On peut en prendre conscience en remplaçant le verbe et le complément de manière par un autre verbe, qui inclut dans son sémantisme une part du sens du complément de manière :

> *(59c) He **struts** in, cracks his hairy knuckles, and says to me, "Okay, kid, what's up?"*

Dans ce type de subordonnées, qui constitue le réel prototype du complément de manière, *like* est facilement employé.

9.3.2.4. Premier co-texte [+/- *like*] : complément disjoint – verbes favorisants

Lorsque le complément de manière est disjoint du GV, *like* est moins souvent employé que quand le complément fait partie du GV. On obtient 58 % de *like* dans notre corpus lorsque la subordonnée est disjointe, mais que le verbe de la principale fait partie des verbes favorisants. Il s'agit de phrases comme :

> *(60a) Her voice <u>sounds</u> far away to me, **like** I'm underwater* (HIPFC, 202)
>
> *(61) I suddenly <u>feel</u> itchy all over, **like** I'm going to burst out of my skin* (HIPFC, 44)
>
> *(62a) He <u>looked</u> different, **like** he'd been caught doing something* (PC, 53)

où la subordonnée est prototypiquement séparée de la matrice par une virgule. Ces subordonnées disjointes apparaissant avec des verbes favorisants ne sont pas paraphrasables par des adverbes de manière, mais plutôt par des adjectifs attributs juxtaposés :

(60b) Her voice sounds far away to me, muffled.

(62b) He looked different, (almost) guilty.

9.3.2.5. Deuxième co-texte [+/- *like*] : complément de manière disjoint – autres verbes

Quand le prédicat de la matrice ne contient pas un des verbes favorisants, la proportion de *like* baisse légèrement quand la subordonnée est disjointe et passe à 54,5 % dans notre corpus.

Le caractère disjoint de la subordonnée est normalement signalé par la présence d'une virgule et, dans certains cas, la ponctuation peut même être amenée à différencier deux types de comparaison, comme dans les phrases suivantes :

(63a) "KATHLEEN!" I scream like I'm Frau Nudelman. (HIPFC, 217)

*(63b) "KATHLEEN!" I scream**,** like I'm Frau Nudelman.*

Le premier cas est de type intraprédicatif. Le héros crie le mot *Kathleen* à la façon de Mme Nudelman, en imitant son ton de voix et son accent. Il s'agit là d'un complément de manière, qui fait partie intégrante du GV et porte sur le verbe. À l'inverse, le deuxième cas est extraprédicatif. La subordonnée contrefactuelle entre dans le cadre d'une simple analogie de situation, et la phrase postule une similarité entre deux événements, dont l'un est typique et est survenu fréquemment dans le passé. Un simple parallèle est établi entre deux prédications [Frau Nudelman – scream Kathleen] et [I – scream Kathleen].

Au niveau communicationnel, on observe que ce type de subordonnées disjointes sert souvent à proposer une explicitation de ce qui vient d'être dit, comme dans :

*(64) I speak deliberately, **like** I'm a special-ed teacher and he's a mentally impaired student.* (HIPFC, 61)

*(65) There's almost a fairy-tale quality to the house, **like** you'd expect a kindly woodcutter and his wife to live there, rather than a divorced, alcoholic therapist and her daughter.* (HIPFC, 64)

En (64), la subordonnée permet d'expliciter la manière de parler, incarnée par l'adverbe *deliberately*, et en (65), elle reformule l'impression qualifiée de *fairy-tale quality* que dégage la maison en la spécifiant par un exemple. Très souvent, on remarque également

que la subordonnée constitue une interprétation de la part de l'énonciateur des motifs qui poussent les agents à se comporter de la façon décrite dans la matrice.

> *(66) He asks me to watch him and Kelly do the combination one more time and I can see that just saying the word "combination" gives him a jolt,* ***like*** *he's in on some cool insider theater lingo.* (HIPFC, 12)
>
> *(67) "Hallo," she says, and holds out her hand to me, palm down,* ***like*** *I'm supposed to kiss it or something.* (HIPFC, 18)
>
> *(68) Each one is signed "D. Teufel" in huge letters,* ***like*** *she wanted to be certain everyone knew who did them.* (HIPFC, 159)

En indiquant la cause (en (66) et en (68)) ou le but (en (67)) qui justifient d'après l'énonciateur la prédication qui précède, ce type de subordonnées s'éloigne légèrement de la simple expression de la comparaison hypothétique. En devenant extraprédicatives, ces subordonnées en *like* peuvent donc endosser des rôles sémantiques complexes, d'ordinaire dévolus à d'autres conjonctions, et dénoter des rapports logiques supplémentaires, par un phénomène d'inférence pragmatique.

9.3.2.6. Co-textes [- *like*]

Dans les trois co-textes suivants, *like* n'est employé en moyenne qu'à 34,8 %.

9.3.2.6.1. Présence d'un élément antéposé avant le sujet

Dans la droite ligne du Principe de Complexité de Rohdenburg, on constate que l'emploi de *like* est freiné par l'insertion d'un constituant avant le sujet de la subordonnée :

> *(68) It was* ***as if / ?like****, standing there in the darkness, he's materialised out of nothing, fully formed, unencumbered.* (S, 3)

Cette tendance est observable car la postposition du constituant permet en général d'obtenir des énoncés plus acceptables :

> *(69a) But still Perowne keeps coming, slowing all the while,* ***as if / ?like*** *by pretending not to know, he can be exempted.* (S, 79)
>
> *(69b) But still Perowne keeps coming, slowing all the while,* ***like*** *he can be exempted by pretending not to know.*
>
> *(70a) [T]hey were hanging on to their beautiful girls* ***as though / ?like*** *if they let go they'd never see them again* (BB, 63)
>
> *(70b) [T]hey were hanging on to their beautiful girls* ***like*** *they'd never see them again if they let go.*

Il ne s'agit pas d'une contrainte absolue, car les constituants antéposés courts sont tout de même tolérés, comme :

(71a) It's kind of creepy swimming in a dark pool at night, ***like*** *any minute you expect to hear the theme from* Jaws. (HIPFC, 82)

(71b) I feel left out, ***like*** *maybe I've put my job before myself.* (*Women's Health*, juil. 2006)

(71c) It seems ***like*** *one day I was engaged to Jada and the next day I was married to Melanie.* (*Soulmates Dissipate*, Mary B. Morrison, 2002)

9.3.2.6.2. Position initiale

Une autre structure qui décourage l'emploi de *like* est l'antéposition de la subordonnée. La phrase authentique suivante semble en effet être moins acceptable si on remplace *as if* par *like* :

(72a) Then, ***as if*** *the air had been let out of him, he crumples in a heap.* (HIPFC, 186)

(72b) ?Then, ***like*** *the air had / has been let out of him, he crumples in a heap.*

alors que l'interversion syntaxique des deux propositions la fait gagner en acceptabilité :

(72c) Then, he crumples in a heap, ***like*** *the air had / has been let out of him.*

Ce type de phrases qui contient une subordonnée en position initiale n'est cependant pas totalement impossible, comme en témoigne l'énoncé suivant :

(73) ***Like*** *I don't have enough on my mind, now I have to provide a simultaneous running commentary*[1]. (HIPFC, 100)

Cette tendance s'inscrit également dans le Principe de Complexité de Rohdenburg. On constate d'ailleurs un parallélisme entre la rareté de cette structure et la rareté d'un présent après *as if* quand la subordonnée est en position initiale. Dans les exemplaires du *Times* de janvier, février et mars 1995, alors que plus de la moitié des cas de présent + *as if* sont suivi d'un temps du présent, quand la subordonnée est en position initiale et que la principale est au présent (11 cas) le présent n'est jamais employé dans la subordonnée[2] :

(74) ***As if*** *it was needed, some extra humour is injected into the interview as Basile tries to get into the wrong car on leaving Ibrox, excusing himself because, "it's not my fault everybody drives the same red Honda."*

(75) ***As if*** *motorway driving were not already enough of a gamble, Britain's bookies are planning to make it even more exciting by offering a flutter with the four-star at roadside garages.*

(76) His comrades mistrust him as a Yankee, he is in conflict with the head of the regiment, and ***as if*** *that wasn't enough his preacher-father is fighting on the other side.*

[1] L'antéposition de la subordonnée signale qu'elle est parenthétique. En général, elle contient un commentaire de l'énonciateur et présente très fréquemment un sémantisme du type « Comme si cela ne suffisait pas ». On note par exemple la prévalence d'une négation + *enough* dans ce type de phrase.

[2] Malgré le peu d'occurrences de subordonnées en *as if* antéposées, on constate que leur compatibilité avec le passé est significativement supérieure à celle que l'on observe en général après *as if* ($p < 0{,}0001$).

(77) ***As if*** *Zedillo did not have enough to contend with: along with an armed rebellion in the south and a financial crisis that has sent ripples around the world, Zedillo now has to take on "La Tigresa", The Tigress, as Serrano is known.*

En effet, selon Rohdenburg, "the Complexity Principle […] predicts that more explicit novel constructions are first established in more complex environments and that more explicit recessive (or obsolescent) constructions survive longer in exactly the same types of context" (2003 : 205). Cette composante du Principe de Complexité, que nous avons déjà citée, peut expliquer ces deux phénomènes. Dans les phrases contenant des circonstancielles de comparaison factuelle ou fictive, on s'attend en général à connaître l'élément comparé avant l'élément comparant :

(78a) [T]he sharp contours of her face curve at the ends, ***as if*** *her bones were shaped like question marks.* (HIPFC, 44)

(78b) # ***As if*** *her bones were shapes like question marks, the sharp contours of her face curve at the ends.*

L'inverse demande plus de travail cognitif et de mémorisation. Les emplois de subordonnées avant les principales sont donc rares. Étant plus rares et plus complexes cognitivement, il est normal que ces structures soient moins compatibles avec les usages plus innovants et moins explicites que sont le recours au présent avec *as if* ou l'emploi de *like* conjonction.

9.3.2.6.3. Longueur du sujet de P_2

La longueur du sujet est également un facteur déterminant. Le meilleur sujet pour identifier rapidement que *like* est une conjonction est un sujet court, comme un pronom, qui permet l'apparition immédiatement subséquente du verbe. De plus, à part dans les cas de *you* et de *it*, les pronoms personnels montrent clairement que l'on a affaire à une conjonction quand ils sont à la forme nominative et non à la forme accusative.

À l'inverse, les GN et les nominalisations, qui ne présentent pas de marques casuelles, risquent d'être interprétés comme régimes d'une préposition *like*. On trouvera donc plus souvent *as if* dans ce type de co-texte, surtout si le sujet est long :

(79a) Still he held the candle there ***as if*** *[continuing to light the hollow space] would ultimately reveal that it wasn't as empty as he'd thought at first.* (TSD[1], 269)

*(79b) ?*Still he held the candle there* ***like*** *[continuing to light the hollow space] would ultimately reveal that it wasn't as empty as he'd thought at first.*

[1] Ruth Rendell, *Thirteen Steps Down*, 2004.

*(80a) It would sound **as if** [his contracting to look after the club's machines] was no more than a ploy to meet the famous model – as indeed it was.* (TSD, 66)

*(80b) ?*It would sound **like** [his contracting to look after the club's machines] was no more than a ploy to meet the famous model – as indeed it was.*

Ce sont bien des questions de longueur et non de syntaxe qui freinent l'emploi de nominalisées, car elles sont tolérées lorsqu'elles sont courtes :

*(81) Al sighs, **like** [telling me] is a big hassle.* (HIPFC, 267)

Les sujets les plus longs rencontrés après le *like* conjonction dans notre corpus sont les deux suivants :

*(82) It's bad enough having to wear a paper hat to work, even though I coped the best I could by tilting mine at a stylish and slightly ironic angle, but then, to my complete mortification, my boss decided my hair was too long and I needed a hairnet too. (**Like** [Miss Black Roots and Dried-Out Perm] is in any position to be giving tonsorial advice.)* (HIPFC, 170)

*(83) It seems **like** [every conversation I have with this woman] begins with the words, "Tse vay I vas raised..." followed by some example of how life was better growing up in Nazi-occupied Austria.* (HIPFC, 59)

Dans le roman d'où sont extraites les deux phrases ci-dessus, la conjonction *like* est suivie d'un GN dans moins de 8 % des cas[1], tandis que *as if* précède un GN dans environ 28 % des cas et cette distinction est statistiquement significative ($p < 0,0001$). En moyenne, dans ce roman, le sujet de P_2 qui suit la conjonction *like* compte 1,1 mot, tandis que ceux qui suivent *as if* sont légèrement plus longs, à 1,5 mot. Une observation précise des romans du corpus indique cependant que le critère de longueur du sujet de P_2 est secondaire par rapport à celui du rôle syntaxique de la subordonnée en *like*. On peut supposer en effet que l'exemple (83) aurait été moins compatible avec *like* en l'absence de *seem*, verbe favorisant.

9.3.2.7. Agrammaticalité de *like*

Dans un certain nombre de co-textes, comme dans les ellipses et dans l'emploi interjectif de *as if*, *like* est totalement agrammatical.

9.3.2.7.1. Ellipses

Les ellipses dans lesquelles l'emploi de *like* est agrammatical concernent différents types de co-textes droit, et illustrent à nouveau la contrainte de la linéarité syntaxique.

[1] Les 92 % restants sont majoritairement des pronoms personnels ou encore des pronoms indéfinis, démonstratifs, ou des proformes existentielles.

-Infinitives

(84) Pleased with himself, Jordan turns around and laughs ***as if / *like*** *to say, "That was fun, now what should we do?"* (HIPFC, 185)

-Groupes Prépositionnels

Alors que le *like* signifiant *as* peut être suivi d'un GP, c'est impossible pour le *like* non factuel :

(85a) She's walking back towards him, arms outstreched ***as though / *like*** *on a tightrope, pretending to wobble* (Ian McEwan, *Saturday*, 2005)

(85b) [These] zones [...] are now protected ***as if / *like*** *by an invisible force.* (*Company*, Sept 2003)

(85c) Nathaniel lifts up the bar for me to come through, his eyes searching my face ***as though / *like*** *for clues.* (UG, 347)

Cette agrammaticalité peut peut-être expliquée par le fait que *like* + GP risquerait d'être interprété comme un *like* factuel au lieu d'un *like* non factuel.

-Participe présent ou passé

(86a) I jump ***as though / *like*** *stung.* (CYKS, 203)

(86b) Trish darts me a narrow look, ***as though /*like*** *suspecting me of deliberately sabotaging her appearance.* (UG, 250)[1]

9.3.2.7.2. Interjection *As if!*

(87) ***A:*** *Hey, look at you miss popular, so are you having a good time over there?*
B: As if! *and I don't know what idiot stuck me in that table but every guy over there is just a boring stiff.* (DH, 3-2)

Cette interjection, qui n'est pas remplaçable par *like*, exprime une contradiction dédaigneuse à la suggestion ou à la question de l'interlocuteur. Elle est équivalente à *I very much doubt that!*, *Some hope!* ou *You must be joking!* (*OED*).

On observe des points communs entre certaines remarques sur l'alternance *like* / *as if* et celle qui oppose *that* et zéro. Bolinger (1972), Elsness (1984), Hawkins (2003), Kaltenböck (2006) et Kearns (2007) montrent qu'en plus des questions de niveau de langue, la complexité syntaxique du sujet de la complétive et la présence de groupes adverbiaux intercalés entre le verbe recteur et le sujet de la complétive favorisent l'emploi de *that*. On sait également qu'une subordonnée sans *that* ne peut pas très facilement être

[1] Étrangement, les participes sont incompatibles avec *like*, alors que l'on relève un emploi adjectival fréquent d'origine américaine avec certains adjectifs, comme dans :
(i) He drove like mad.

sujet d'une phrase. Ces considérations montrent donc que le Principe de Complexité de Rohdenburg est bien une tendance générale. Dans des co-textes plus complexes, les marqueurs les plus explicites (*that* et *as if*) sont plus utilisés.

9.3.3. Vers un complémenteur introducteur de COD ?

Dans leur communication de juillet 2009, López-Couso et Méndez-Naya s'intéressent au rôle de complémenteur de *as if*, *as though* et *like*, mais n'abordent que le cas des verbes attributifs. Cependant, nous observons que le verbe *pretend* est également hautement compatible avec *like* en anglais spontané :

(88a) I'm not gonna pretend ***like*** *I'm not still all freaked out.* (DH, 2-8)

où il concurrence *that* :

*(88b) I'm not gonna pretend (****that****) I'm not still all freaked out.*

mais pas *as if* :

*(88c)*I'm not gonna pretend* ***as if*** *I'm not still all freaked out*[1]

On constate donc que *like* se répand dans des co-textes où l'on n'a jamais employé *as if / as though*. Les plus anciens exemples relevés sur *Google book search* datent du début du siècle :

> *(89) "Look her right in the face and pretend* ***like*** *we aren't afraid," said the biggest girl. But the littlest girl—that was you—had a conscience* (*McClure's Magazine,* 1903)

On en relève un dans les dialogues des *Raisins de la Colère* de Steinbeck (1939) :

(90) We'll pretend ***like*** *she was already broke. We'll pretend we ain't even been in here.*

On le retrouve également dans un guide pour secrétaires en 1947, où l'on recommande de ne pas l'employer :

> *(91) Pretend like — NOT: "They pretend* ***like*** *they haven't heard it." BUT: They pretend they haven't heard it.* (*Standard Handbook for Secretaries,* Lois Irene Hutchinson, 1947)

Pretend peut se construire avec une infinitive :

(92a) He pretends to be interested.

comme *seem* :

(92b) He seems to be interested.

or *seem* peut se construire également avec *that* (ou Ø) et *like* :

(92c) It seems ***that / like*** *he's interested.*

[1] On recense tout de même quelques occurrences de *pretend as if*, mais cette formulation est toujours restée extrêmement marginale.

On a donc eu une extension par analogie avec *seem*, qui a sans doute été renforcée également par la proximité sémantique entre *pretend* et un des sémantismes de *act*, qui, lui ne peut être suivi de *that*.

Pretend like est employé régulièrement à l'écrit à partir des années quatre-vingts et fait partie du lecte de nombreux anglophones. Hormis *pretend*, on trouve une structuration similaire avec *fake*, dans un des romans américains récents du corpus :

> *(93a) "We were just leaving, anyway," I say, then fake* ***like*** *I'm going to throw the ball at her.* (HIPFC, 74)

Cette occurrence n'est pas exemple unique ; on en trouve un certain nombre depuis les années 70-80 :

> *(94a) We both kinda laugh, and he fakes* ***like*** *he's going back for a flyball and dives for it at the centerfield fence.* (Cornell University, Epoch, 1973)
>
> *(94b) He fakes* ***like*** *he tosses one of the knives up and just places the knife in his mouth* (Bruce Fife, *Dr. Dropo's Juggling Buffoonery*, 1988)
>
> *(94c) Just fake* ***like*** *you're about to get in, then come back around and stand on the sidewalk.* (Donald Goines, *Cry Revenge*, 1996)
>
> *(94d) Peter Norden fakes* ***like*** *he is going to throw up.* (Maura Conlon-McIvor, *FBI girl: how I learned to crack my father's code*, 2004)

Dans cette configuration, *like* n'est pas remplaçable par *that* :

> *(93b)* I fake* ***that*** *I'm going to throw the ball at her.*

puisque *fake* se construit normalement avec un GN comme COD :

> *(93c) I fake surprise / a headache.*

On se rend compte ici que *like* est en train de devenir un complémenteur qui sert à introduire le COD de *pretend* et de *fake*. Dans le cas de *fake*, son emploi permet même d'ouvrir l'éventail des constructions syntaxiques possibles. Ce recours à *like* correspond au processus de cryptanalyse (Croft, 2000 : 140) que nous avons déjà évoqué plus haut : "cryptanalysis is hypothesized to occur if the covert value in the construction is normally expressed by an overt function word or inflexion in other contexts." Les verbes *seem*, *pretend* et *fake* encodent tous l'idée d'apparence. *Act*, *pretend* et *fake* signifient plus précisément que ce qui suit n'a pas valeur de vérité. Employer *like*, qui connote la ressemblance, est donc redondant. Cela ne l'empêche pas de se répandre avec d'autres verbes synonymes, comme *feign* :

> *(95a) I wondered if I should feign* ***like*** *I was about to faint.* (*Electric Blue*, Nancy Bush, 2006)
>
> *(95b) If it was Detective Ross, she could feign* ***like*** *she was another person and pretend to take a message.* (*Mirror, Mirror*, Laurel Handfield, 2004)

ou encore *simulate* :

> *(96) She would simulate **like** she was not very involved in anything, but just then she would take that swig of whisky, and then the girl or the boy would be dropped through a door* (*Barrios and Borderlands: Cultures of Latinos and Latinas in the United States*, Denis Lynn Daly Heyck, 1994)

On observe donc une diffusion lexicale du complémenteur *like* comme introducteur de complétives au sein du champ lexical des verbes de simulation. Ces emplois montrent que *like* se répand au-delà du simple remplacement de *as if* / *as though*[1] et joue de plus en plus un rôle syntaxique central en anglais.

9.3.4. Bilan

En conclusion, les différents types de circonstancielles évoqués par Dancygier et Sweetser (2005) et repris en début de chapitre (*content, epistemic, speech-act et metalinguistic*) n'expliquent que partiellement les possibilités d'emploi de *like*. Le premier genre d'emploi, où la comparaison est de type propositionnel et porte sur le contenu de la principale, semble être le premier à avoir été compatible avec le *like* de comparaison factuelle, tandis que les trois autres emplois, d'ordre parenthétique, sont plus récents, voire encore tangents ou même irrecevables. Il est difficile d'expliquer précisément pourquoi tel type d'énoncé est permis quand un autre, pourtant très comparable, n'est pas productif[2]. D'autres sortes de critères entrent en jeu et, comme nous l'avons observé, il semble que deux types de diffusion, syntaxique et lexicale, expliquent le processus d'expansion de *like*. Les deux *like* conjonction sont plus acceptables quand les subordonnées qu'ils introduisent sont intégrées syntaxiquement à la structure de la phrase, puis, par contiguïté, ils s'immiscent dans de nouveaux co-textes, de plus en plus disjoints. Parallèlement, lorsque certains emplois sont bien implantés, comme avec certains verbes, ils se propagent

[1] Cela peut sembler paradoxal, mais un tel exemple de redondance ne va en fait pas nécessairement à l'encontre de l'économie. Comme l'explique Martinet (1969 : 71-72) à propos des phrases françaises avec dislocation droite du type « mon père, il dit… », « pourquoi ne m'épargnerais-je pas la peine de choisir entre [di] et [idi] selon que je mentionne explicitement mon père ou non. Puisque je ne peux pas éviter d'employer [idi] de temps en temps, il est plus commode de l'employer toujours, quel que soit le contexte, plutôt que d'en tenir compte à chaque fois. Prononcer un phonème de plus n'est rien en comparaison de la quantité d'énergie mentale qu'il faut mettre en œuvre pour choisir entre [di] et [idi]. » La situation est certes un peu différente ici, mais on peut penser que c'est ce type de motivation qui encourage la propagation de *like* à tous ces verbes de simulation.

[2] Par exemple, une subordonnée parenthétique épistémique comme *Like he knows* est prototypiquement irrecevable, tandis que *Like he expected*, qui relève pourtant du même genre d'emploi, est toléré par certains. Pour ce qui est des emplois métalinguistiques comme dans les incises en *as he calls it* ou *as he puts it*, l'utilisation de *like* est rare mais pas totalement proscrite, puisqu'elle apparaît tout de même dans le lecte de certains locuteurs natifs.

progressivement aux verbes qui font partie du même champ lexical, en commençant par les plus fréquents.

Le tableau suivant résume les différents rôles syntaxiques endossés par les subordonnées en *like*. Entre constituants essentiels (attribut de manière, COD et sujet), compléments de manière prototypiques et compléments à valeur circonstancielle, ces subordonnées offrent un très large éventail de fonctions syntaxiques.

<table>
<tr><td colspan="5">[- périphérique] [+ périphérique]</td></tr>
<tr><td rowspan="3"></td><td>Attribut de manière
He looks like he’s going to be sick.</td><td>Complément de manière quasi attributif
He acts like I’m a child.</td><td>Complément de manière intraprédicationnel
He says everything like it’s a punch line.</td><td>Complément extraprédicationnel
Comparaison hypothétique à valeur souvent causale ou finale
He sighs, like telling me is a big hassle.</td></tr>
<tr><td colspan="2">COD
He fakes like he’s going to throw the ball.</td><td colspan="2" rowspan="2"></td></tr>
<tr><td colspan="2">Sujet extraposé
It seems like he can be trusted.
Sujet extraposé + montée :
He seems like he can be trusted.</td></tr>
<tr><td colspan="5">Proposition contrefactuelle syntaxiquement indépendante (ellipse de la principale)
Like I care! (≈ I don’t care!)</td></tr>
</table>

Tableau 39. Les fonctions syntaxiques des propositions en *like* non factuel : un gradient

Un dernier type de subordonnée reste à mentionner. Il s’agit des propositions syntaxiquement indépendantes en *like*, que l’on trouve par exemple dans :

(97) A : What are you going to do? [...]
*B : **Like** you really care.* (UG, 117)

Ce type de subordonnée contrefactuelle en *like* qui apparaît sans principale relève très précisément de ce que Dancygier et Sweetser nomment *speech-act*, car la principale inférée est du type *You say this / You ask me this question*. En apparaissant sans principale, ces propositions acquièrent un statut particulier, qui les distingue bien évidemment des autres. Elles ne sont pas vraiment circonstancielles car elles ne sont strictement pas supprimables et on ne peut pas dire non plus qu’elles entretiennent un lien fort avec le verbe, puisqu’elles constituent en elles-mêmes la prédication. Leur valeur contrefactuelle leur confère une

portée négative et elles sont à peu près équivalentes syntaxiquement à une indépendante contenant une négation.

Le large éventail de fonctions que peuvent occuper les propositions en *like* de comparaison non factuelle montre que ce connecteur est particulièrement productif. En tant que complémenteur introduisant des attributs de manière, des COD et des sujets extraposés, il s'inscrit au cœur même de la syntaxe de l'anglais spontané et se révèle de plus en plus indispensable. Cela explique qu'il soit progressivement devenu plus acceptable que le *like* de comparaison factuelle.

9.4. Aspect pragmatique : vers un évitement de *as (if)* ?

L'unique tentative d'explication du rôle de la conjonction *like* à notre connaissance est celle de Bolinger (1986 : 335), pour qui l'emploi de *as* ou de *like* provient d'un choix de type pragmatique : "[f]or instance, when we wish to agree fully with someone, we may say (if we are not afraid of *like*), *Like you say, Fred is the top candidate. I'm recommending him*. There is no 'but' implied in *like you say*; if we want a 'but' (i.e., partial agreement) we prefer *as*: *As you say, Fred is the top candidate, but personally he leaves something to be desired.*"

En d'autres termes, *as* exprime une certaine distance au niveau discursif, une rupture de point de vue entre les deux locuteurs, un désaccord.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Bolinger a tort quand il estime que "the first person is unlikely (?*Like I was saying, ...*) as it makes a point of my agreeing with myself." (1986 : 335), car, au contraire, dans le corpus de *Desperate Housewives* par exemple, plus de la moitié des occurrences où *like* est employé en conjonction avec le verbe *say* concernent la première personne. Cependant, la dimension pragmatique entrevue par Bolinger semble bien réelle, et c'est ce point particulier que nous allons étudier à présent, en abordant tout d'abord les théories de la politesse.

9.4.1. Politesse

9.4.1.1. Paradoxe de la politesse

Watts (2003 : 1) montre qu'il existe un paradoxe de la politesse, car certains la définissent comme de la « considération pour autrui » tandis que d'autres considèrent que la langue polie est une parole « exprimée élégamment », qui est l'apanage du gentleman. Il élabore son observation en indiquant (2003 : 33) que dans l'aristocratie française des XVIIe

et XVIIIe siècles, "[p]oliteness was [...] instrumental in creating and maintaining a strictly hierarchical and elitist social structure, and it was used as a means of enforcing social differences. [...] So it is hardly surprising that polite behaviour is frequently viewed with suspicion as being divisive and elitist." Et Watts de poursuivre, en citant France (1992 : 54[1]) : "What is true politeness? The crown of social values, or a convenient mask for the self-seeking individual? The cloak and agent of tyranny, or the promise, in an unequal society, of equal relations between citizens?"

Cette façon paradoxale de définir la politesse est au cœur de cette interrogation sur l'usage stratégique de la langue et l'ambivalence entre pragmatique et niveaux de langue contribue à expliquer les changements linguistiques que l'on observe en anglais moderne et contemporain.

9.4.1.2. Théories de la politesse

La plupart des théories de la politesse se fondent sur les préceptes pragmatiques de l'interaction verbale. Elles reprennent donc à leur compte les principes conversationnels de coopération établis par Paul Grice (1975 [1967]) que sont les maximes de qualité (vérité), de quantité (longueur adéquate du message délivré), de relation (pertinence du propos), et de manière (clarté).

Grice mentionne également en passant que ces principes de coopération doivent être augmentés d'une maxime de politesse, qu'il ne développe pas. C'est cette tâche qu'entreprend Robin Lakoff (1973). Pour définir son idée de Compétence Pragmatique (inspirée de la notion de Compétence chomskyenne), elle ajoute aux maximes de Grice, qu'elle réunit sous la mention « être clair », un principe supérieur de politesse, développé par les sociétés afin de réduire les frictions qui peuvent exister dans l'interaction personnelle. Ce principe de politesse se décompose en trois points : éviter d'imposer quoi que ce soit à autrui, faire en sorte que le co-énonciateur se sente bien et lui permettre de choisir entre plusieurs options.

De son côté, Leech tente d'établir un modèle général de pragmatique (1983). Il y distingue la rhétorique textuelle (composée des principes de processibilité, de clarté, d'économie et d'expressivité) de la rhétorique interpersonnelle, qui consiste, entre autres, en un principe de coopération (les maximes de Grice), d'ironie, et de politesse. Il définit la

[1] P. France, *Politeness and its Discontents*, CUP, Cambridge, 1992.

politesse (1980 : 19[1], cité par Watts, 2003 : 50) comme « l'évitement stratégique du conflit », grâce à « l'instauration et au maintien de la courtoisie (*comity*) ». Le principe de politesse se subdivise en six maximes : tact, générosité, approbation, modestie, accord et bienveillance.

En 1987, Brown et Levinson publient sous forme de livre le long article qui avait paru en 1978. Les auteurs reprennent à leur compte la notion de face créée par Erving Goffman en 1963 (repris dans Goffman, 1967), et tentent de démontrer le caractère universel des stratégies de politesse, en utilisant des exemples en anglais, en tamul et en tzeltal.

Pour Goffman, la face est une image de soi déterminée en termes d'attributs sociaux vus positivement. À travers des schémas d'activité à la fois verbale et non verbale, le sujet montre comment il évalue les divers participants de l'interaction, y compris lui-même. Brown et Levinson divisent la notion de face en deux éléments : « le désir de ne pas être gêné dans ses propres actions » et « le désir d'être approuvé » (1987 : 13).

Brown et Levinson montrent que les variables sociolinguistiques remplissent des fonctions communicationnelles : « [i]n sociolinguistics, one development that we confidently expect is a change of stress away from concern with linguistic indicators of social origin and identity (as in the influential Labovian paradigm) towards a greater concern with the linguistic expression of social relationships […]. Of course the two concerns are linked, as stressed in 'accomodation theory' " (Brown et Levinson, 1987: 49).

Les locuteurs utilisent en effet toutes les possibilités offertes par la langue dans le but d'agir sur leurs interlocuteurs. Ils ont à leur disposition un répertoire de niveaux de langue différents et s'en servent à bon escient pour moduler la distance interpersonnelle avec le co-énonciateur.

9.4.1.3. Accommodation et *audience design*

Les théories de la politesse et de l'accommodation constituent des facettes différentes de la même notion, celle que Bell nomme *audience design*. D'après Bell, "[a]udience design proposes that the intra-speaker or stylistic dimension of language variation can be primarily correlated with the attributes of the hearers" (Bell, 1991: 105). Ce principe a été synthétisé dans une des maximes de Keller (1994 [1990] : 99) : "[t]alk in a way in which you believe the other would talk if he or she were in your place."

[1] G. Leech, *Explorations in Semantics and Pragmatics*, Benjamins, Amsterdam, 1980.

Ce phénomène correspond à ce qui s'appelle la convergence au sens de Giles *et al.* (et qui s'oppose à la divergence) : "[t]he term 'convergence' has been coined to refer to the processes whereby individuals shift their speech styles to become more like that of those with whom they are interacting" (Giles et Smith, 1979 : 46). Il y a deux types de convergence : la convergence vers le haut et celle vers le bas. Le plus souvent, la convergence s'effectue en direction du dialecte de prestige, mais c'est n'est pas toujours le cas (Beebe et Giles, 1984 : 9).

Par exemple, Bell note que le pourcentage d'effacement du déterminant dans les quotidiens britanniques en 1980 reflète le niveau social de leur lectorat. On passe en effet de 5 % dans le *Times* à 89 % pour le *Sun* (Bell, 1991 : 108). Bell ajoute que le taux de contraction négative à la radio néo-zélandaise est stratifié en fonction du statut des auditeurs (1991 : 110), ainsi que le pourcentage de simplification des groupes de consonnes en fin de mot. Il mentionne également une étude sur le français canadien, qui montre que l'affriction du /t/ et du /d/ à la radio est un miroir de la hiérarchie sociale des auditeurs.

La thèse de l'*audience design* est prouvée de façon décisive par la comparaison de la prononciation d'un même animateur néo-zélandais sur deux chaînes de radio différentes. Bell constate (1991 : 119-120) que le pourcentage du voisement du /t/ intervocalique augmente dans la bouche du même animateur de manière systématique quand il passe sur une radio plus grand public ou plus jeune. Par ailleurs, les thèmes abordés et le cadre de l'énonciation sont sensiblement les mêmes d'une chaîne à l'autre. Ils ne constituent donc pas des facteurs expliquant ces modifications. Cela tend à réviser l'hypothèse labovienne classique selon laquelle ce genre de différence est simplement dû à une plus ou moins grande attention portée à sa prononciation par le locuteur.

Une autre étude pionnière en la matière est celle de Coupland (1984), qui a montré dans un contexte authentique – une agence de voyage – comment l'hôtesse de l'agence s'adapte consciemment ou inconsciemment au lecte de ses clients. L'étude, située à Cardiff, recouvre quatre variables plus ou moins non standard : l'omission du /h/ dans les mots lexicaux, le voisement du /t/ intervocalique, le remplacement de la nasale alvéolaire /ŋ/ par la nasale dentale /n/, et la simplification d'agrégats consonantiques en fin de mots. L'hôtesse utilise au maximum le potentiel de son répertoire phonologique pour se faire le miroir de ses clients. Elle n'agit pas ainsi en pure imitation, mais pour des raisons pragmatiques visant à influencer le point de vue de ses interlocuteurs à son égard.

En effet, Giles et Powesland (1975) ont montré qu'un locuteur du RP aura tendance à être considéré favorablement en termes de compétence (intelligence, expertise, confiance en soi, réussite sociale, etc.), tandis qu'un locuteur d'un dialecte moins standard sera jugé digne de confiance, amical et sociable. L'hôtesse de l'agence cherche donc le juste milieu en fonction de ses divers interlocuteurs afin d'être jugée plus ou moins compétente ou sympathique (Coupland, 1984 : 66). Les locuteurs calculent donc en termes de coût (perte éventuelle d'intégrité et d'identité personnelle et sociale) et de récompense pour décider s'ils doivent converger ou non (Giles et Smith, 1979 : 48).

Enfin, dans une autre étude ancienne, Trudgill (1986) a analysé la répartition sociologique de l'emploi de l'occlusive glottale [ʔ] à Norwich. Il a enregistré ses conversations avec ses informateurs, et s'est rendu compte par la suite que le pourcentage de glottalisation dans ses propres paroles variait en s'adaptant à celui de ses interlocuteurs.

Plusieurs linguistes (des chercheurs asiatiques ou africains, notamment) ont reproché au modèle de Brown et Levinson son manque d'universalité (voir Watts, 2003). En ce qui nous concerne, il nous suffira de constater qu'effectivement l'emploi de marqueurs sociologiques tels que *as* ou *like* a acquis une dimension pragmatique indéniable, qui est presque plus importante que la composante purement sociologique de l'usage de ces marqueurs, bien qu'elle en découle.

La troisième maxime de politesse de Lakoff – faire en sorte que le co-énonciateur se sente bien – est mise en lumière par la dichotomie *as (if) / like*. Faire que l'interlocuteur soit à l'aise peut passer par l'instauration d'un sentiment d'appartenance à un même groupe social. Cela correspond à la stratégie 4 qui fait partie des quinze stratégies de la politesse positive, chez Brown et Levinson : "use in-group identity markers" (1987 : 107-112). Cette quatrième stratégie se décompose en quatre parties. La première concerne les types d'adresses au co-locuteur et est illustrée d'exemples provenant des trois langues étudiées. Les exemples anglais rassemblent des formes de vocatifs comme *mate, luv, pal*, etc., qui permettent de revendiquer une certaine solidarité identitaire.

La deuxième évoque la dimension pragmatique de l'alternance codique (*Use of in-group language or dialect*). La troisième sous-partie – emploi de jargon ou d'argot – est illustrée, entre autres, d'exemples contenant des mots non standard pour désigner l'argent

(*Lend us two quid*[1] *then, wouldja mate?* pour l'anglais britannique et *Lend us two bucks then, wouldja Mac?* pour l'anglais américain). Le quatrième volet de cette stratégie concerne les ellipses et les contractions. Il correspond à ce que dit Cook (1992 : 172), à propos de l'ellipse en publicité. « C'est un phénomène purement formel, mais qui a une fonction au niveau du discours, dans le sens où il crée une atmosphère de proximité et d'intimité, caractéristique du registre de la conversation : le prototype de la communication réciproque et interactive dans laquelle les formalités et les différences de rang social sont souvent diminuées ou partiellement suspendues[2] ».

9.4.2. Publicité et communication à grande échelle

Cette remarque s'appliquerait également à l'emploi de *like* conjonction dans la publicité dans la mesure où elle instaure une certaine connivence supposée avec le lecteur du fait de son caractère légèrement informel. Dans la publicité, et notamment dans les campagnes télévisées ou sur internet, il est un peu difficile de parler d'accommodation *stricto sensu*, puisque l'absence de retour et d'interactivité empêche les publicitaires de s'adapter à leur cible. Ils ne savent en effet pas exactement qui va voir leur publicité, bien qu'ils aient une idée très précise de la cible privilégiée. On assistera alors non pas à une accommodation *a posteriori*, mais à une accommodation *a priori*. Cette approche proactive, grâce à laquelle les locuteurs publics cherchent à projeter une certaine image d'eux-mêmes afin d'obtenir des résultats précis est de plus en plus au cœur de la recherche sociolinguistique et ce type d'utilisation stratégique du répertoire correspond à ce que Schilling-Estes (2002) nomme *speaker design*. Il ne s'agit plus simplement de s'adapter à son interlocuteur quand on lui répond, mais de chercher à susciter une réaction particulière chez lui en ayant recours à des variables sociolinguistiques choisies de façon stratégique.

Cette accommodation *a priori* a lieu quand l'énonciateur n'a pas un accès direct au receveur, comme c'est le cas dans les médias de masse. Les publicitaires et les hommes et femmes politiques sont des types de locuteurs qui ont des visées pragmatiques essentielles et ont évidemment recours à ce genre de stratégies. Dans le registre politique, l'évolution vers une réduction de la distance interpersonnelle est notable : "[c]onversational discourse

[1] L'absence de marque de pluriel dans les mots comme *quid* (£1) ou *grand* (£100) reflète une pratique qui concerne les unités de mesures et date du vieil anglais, où l'on employait un génitif partitif (Montgomery, 2004 : 260). Elle se retrouve encore dans certains dialectes (Beal, 2004 ; Trudgill, 2004 ; Wagner, 2004) quand le nom de mesure est précédé d'un adjectif cardinal :
(i) Plus ye're talking something that happened twenty ***year*** *ago*. (J. Kelman, *How Late It Was How Late*, p 143)
[2] Notre traduction.

has been, and is being projected from its primary domain in the personal interactions of the private sphere, into the public sphere" (Fairclough (1992 : 98[1]), cité par Mair, 2006 : 200). Pour atteindre leur cible, les hommes politiques optent pour la proximité et s'autorisent beaucoup plus qu'avant d'employer un vocabulaire informel. Pour ne citer qu'un exemple, après la nomination de Tom Daschle au secrétariat à la Santé, Barak Obama a déclaré au cours d'une interview sur CNN le 4 février 2009 : "I think I screwed up.", expression inimaginable quelques années auparavant.[2]

On remarque donc que l'observation faite par Giles et Smith il y a trente ans : "what one has to say will often be considered more persuasive and of better quality, and also more likely to gain the cooperation of others than had it been voiced in a less standardized accent" (Giles et Smith, 1979 : 49) n'est plus tout à fait d'actualité, en tout cas sur le plan de la syntaxe et surtout du lexique.

L'emploi de *like* conjonction est très intimement associé aux médias de masse. Il se retrouve dans plusieurs publicités anciennes, dont :

(98) Cars that can do what they look ***like*** *they can do and they look* ***like*** *they can do more than any other cars on the road*

cité par Follett (1966 : 198) qui considère que "it is the outcome of an expensive effort to be folksy or to arouse interest by shocking".

La publicité qui a eu le plus d'écho est indubitablement :

(99) Winston takes good ***like*** *a cigarette should.* (1954, publicité américaine)

Il est clair que le mot *like* n'a pas été préféré à *as* pour des raisons prosodiques, puisque son emploi n'aurait rien affecté à ce niveau. Le recours à *like* évoque d'autres choses. Le premier point est la transgression. La marque a d'ailleurs bénéficié d'une grande publicité gratuite car cette « faute » a fait couler beaucoup d'encre à l'époque. Par exemple, en 1975, le *Harper Dictionary of Contemporary Usage*, qui rapporte les réactions linguistiques d'Américains éminents, mentionne notamment celle de Charles Kurath : "[t]he ad writer who dreamed up the Winston commercial should be jailed."[3] Cette idée de transgression renvoie à la célération d'un principe de liberté, qui nourrit fréquemment la rhétorique publicitaire des producteurs de cigarettes, comme l'indiquent le cow-boy et les grands

[1] N. Fairclough, *Discourse and Social Change*, Polity Press, Cambridge, 1992.
[2] En France aussi, de nombreux commentateurs observent une tendance comparable chez les hommes et femmes politiques. Par exemple, l'actuel président de la République a souvent recours à l'omission de *ne* dans les phrases négatives.
[3] Cité par Baron, 1982 : 238.

espaces de Marlboro, ou le slogan apposé sur les cigarettes Gauloises : « Liberté toujours ». Cette transgression confère au fumeur une image de rebelle ou de non conformiste destinée à séduire le consommateur potentiel.

Le deuxième point est évoqué par le prescriptiviste Robert Fisk :

> "[a]dvertising is a creative profession, so I feel copywriters and the like should be allowed a certain license that others – in more staid jobs, let's say – are not permitted […]. If a misspelling or questionable grammar serves a purpose, I have no objection whatever to *em* instead of *them*, or, say, *like* instead of *as*. Your *em*, I gather, is meant to suggest a tone, a friendliness that *them* would not so easily convey."[1]

Cette remarque va dans le même sens qu'une observation de Bolinger (1986 : 335), qui évoque "the familiarity, even intimacy of *like*."

Les cigarettiers américains ont par la suite capitalisé sur l'énorme polémique qu'avait déclenchée cette publicité en en lançant une seconde : "[w]hat do you want? Good grammar or good taste?". Comme l'explique Baron (1982 : 169), dans cette publicité télévisée, le choix pour les téléspectateurs était facile. Ils pouvaient soit s'identifier au comédien représentant la bonne grammaire – un puriste stéréotypé, puritain, inefficace et pédant – soit prendre le parti du bon goût, personnifié par de beaux jeunes gens heureux et énergiques qui chantent et qui dansent.

L'utilisation de *like* est depuis lors très imprégnée de cet emploi en publicité, comme l'indiquent Bell et Cohn[2] : "it wears the taint of commercial jargon" (Meyers, 1995 : 46) ainsi que Mulderig et Elsbree[3] : "this use of *like* 'is widespread in informal English, especially that used by advertising agencies' " (Meyers, 1995 : 46).

9.4.3. Changements socioculturels

L'emploi stratégique de la proximité interpersonnelle correspond à une tendance socioculturelle que l'on observe actuellement. Par exemple, Cameron (2003), qui s'intéresse aux techniques de communication développées pour la vente ou le domaine privé, évoque "[the] western preference for informal and friendly service" (2003 : 27). On peut rattacher à cela le recours plus fréquent au prénom dans les interactions commerciales,

[1] *New York Times* : nytimes.com, 13/01/2005, *Advertisers on Google Are Told to Keep It Proper*, Sarah Lefton (consulté le 15/03/2008).
[2] J. K. Bell, A. A. Cohn, *Bell and Cohn's Handbook of Grammar, Style, and Usage*. 3e éd, Macmillan, New York, 1981.
[3] G; P. Mulderig, L. Elsbree, *The Heath Handbook*. 12e éd., Heath, Lexington, 1990.

ou encore dans certaines relations hiérarchisées, comme dans les relations étudiant-professeur dans certaines universités anglo-saxonnes.

Cameron (2003) expose les principales recommandations des spécialistes en communication ou en psychologie. Ils jugent notamment que la parole est toujours préférable au silence, qu'il faut être direct, verbaliser ses émotions et adopter une attitude coopérative pour éviter tout conflit. En outre, ils préconisent également

> "a preference for a way of speaking that signals egalitarian social relationship. Even where the participants in an interaction are positioned asymmetrically, as in a job interview or an adult-child interaction, the recommendation is to minimize hierarchy and social distance by choosing discourse strategies and stylistic markers from the more informal end of the repertoire, and maximizing attention to your interlocutor's positive face." (2003 : 30)

Elle ajoute (2003 : 32) qu'il est aisé de relier l'idéal rassemblé dans ces textes sur la communication – attitude honnête, ouverte, directe, coopérative et égalitaire – aux valeurs fondamentales de la démocratie américaine.

Cette tendance n'est pas réservée à l'anglais, comme le montre Jollin-Bertocchi (2003 : 25) : « [n]ous sommes […] à un tournant historique, celui où la norme d'usage est en passe de devenir l'étalon de la norme prescriptive, à la faveur de la réduction des barrières sociales, de la démocratisation et du rôle croissant de la langue parlée. »

Mair et Leech font la même observation sur l'anglais écrit, qu'ils nomment "colloquialization of written English" : "[i]n the course of the past century written English has moved closer to the norms of spoken usage." (2006 : 332). Comme l'explique Mair (2006 : 72), depuis le début du XXe siècle, mais surtout depuis les années soixante, les sociétés occidentales se sont mises à accorder davantage d'importance aux modes d'expression informels et spontanés, même dans le cadre de discours public traditionnellement formels.

Dans le cas de *like,* on pourrait parler du phénomène que Bourdieu (1982) appelle hypocorrection. Ce terme désigne le processus qui consiste à s'efforcer de supprimer les indices les plus ostensibles du langage normé. Il est désigné sous le nom d'*anti-formality* par Mair (2006 : 187).

9.4.4. Autres faits linguistiques concernés

9.4.4.1. Morpho-syntaxe

De nombreux faits de langues entrent dans cette tendance à l'hypocorrection. Par exemple, un nombre considérable de guides d'usage américains recommandent aujourd'hui

d'éviter l'emploi du passif dans la littérature scientifique (Mair et Leech, 2006 : 331) et l'on observe également une baisse progressive des pronoms relatifs en *wh-* et du *pied-piping* (Mair et Leech 2006 : 334-5).

Par ailleurs, dès les années soixante, Barber (1964 : 143) notait une augmentation des structures parenthétiques dans la presse et à la radio, dans le but d'éviter les relatives appositives, jugées trop formelles :

(100) Boxer Bill Smith (he will be twenty-four to-morrow) has sign a contract to fight…

De même, la diminution de la fréquence de *must*, au profit de *have to* / *gotta* est interprétée par certains (Myhill (1995 : 157[1]), cité par Mair, 2006 : 182) comme un signe de l'atténuation des relations sociales hiérarchisées, car l'emploi de *have to /gotta* affaiblit l'injonction et l'énoncé prend alors davantage la forme d'un conseil.

Enfin, dans la presse, on remarque depuis quelques dizaines d'années une augmentation des formes contractées et de l'emploi du discours direct, ainsi qu'un changement de ton des éditoriaux. La seule tendance inverse concerne l'emploi du subjonctif mandatif, qui est en augmentation dans la presse britannique, bien qu'il soit à l'origine plutôt formel.

Tous ces faits de langue participent des trois tendances observées par Baron (2003: 90) à propos des États-Unis depuis la deuxième guerre mondiale : "reduced emphasis on social stratification (and overt attention to upward mobility); notable disconnects between educational accomplishment and financial success and strong emphasis on youth culture."

9.4.4.2. Un parallèle phonologique

9.4.4.2.1. La fin du RP ?

Le phénomène d'hypocorrection touche également le domaine phonétique. En effet, le RP semble être en passe d'être détrôné dans son propre pays d'origine. Considéré comme trop élitiste par les jeunes générations, il fait face à l'influence grandissante d'une variété désignée depuis une vingtaine d'années sous le nom d'*Estuary English* (Rosewarne, 1984), appelée également *the New London Voice* par McArthur (1994 : 203). Cette entité, qui n'est autre qu'un accent intermédiaire entre le RP et le Cockney, est de plus en plus présente dans les médias et pourrait devenir la norme de demain en Angleterre : "[p]erhaps the day has not yet come […] when we shall need to teach the glottal stop as an obligatory positional allophone of /t/, but it is certainly approaching" (Wells, 1990 : 6).

[1] J. Myhill, "Change and Continuity in the Functions of the American English Modals", *Linguistics 33*, 157-211.

Ce phénomène est si généralisé que certains auteurs s'interrogent même sur le bien-fondé de l'enseignement du RP : "[g]iven the changing status of RP, we might perhaps reassess the continuing role of RP as an educational norm, particularly with regard to the teaching of English as a foreign language" (Foulkes et Docherty, 1999 : 12). La dernière édition du dictionnaire de prononciation de Roach a même abandonné le terme RP, jugé archaïque, et il y est répertorié une prononciation moins restreinte socialement.

L'anglais de l'estuaire présente des différences phonétiques marquées avec le RP, notamment en ce qui concerne les points d'articulation des diphtongues et de certaines voyelles tendues. Cette variété d'anglais britannique tolère également davantage la glottalisation du /t/ et présente des cas de remplacement des occlusives dentales /θ/ et /ð/ par les labiodentales /f/ et /v/. On y observe également un usage fréquent des /r/ intrusifs et des /l/ vocalisés. Toutes ces particularités, réservées originellement à l'accent Cockney, sont en train de se généraliser dans l'anglais du sud de l'Angleterre, quelles que soient les classes sociales. Par exemple, d'après Wells, la vocalisation du /l/ est sur le point de s'établir dans la norme : "it seems likely that it will become entirely standard in English over the course of the next century" (Wells, 1982 : 259). En fait, ce n'est pas la première fois que le dialecte londonien des classes populaires exerce une influence sur le RP. C'est le cas par exemple de l'omission du /h/, dans <wh>, qui s'est imposée au milieu du XIXe siècle, alors qu'un siècle auparavant, John Walker considérait ce phénomène comme un emploi fautif propre aux Cockneys (Mugglestone, 2003 : 188). De même, l'emploi de /*a*:/ devant une fricative sourde, comme dans *glass, bath* ou *after*, était considéré comme vulgaire au XVIIIe siècle avant d'être incorporé à la norme, jusqu'à devenir paradoxalement le marqueur par excellence qui différencie le RP de l'accent des classes moyennes du nord et des Midlands. "Though the use of a lengthened sound in this position had in fact been attested for London English from the late seventeenth century […], throughout the late eighteenth and nineteenth centuries this shift was nevertheless often depicted as solely the preserve of the 'vulgar', the 'ignorant', or the socially unacceptable" (Mugglestone, 2003 : 80).

Il en allait de même pour le traitement du /r/ non prévocalique, qui, en RP moderne, n'est pas prononcé et influence la qualité de la voyelle qui le précède. "Its vocalisation in these positions had been attested since the mid-eighteenth century in London English. […]

Hill in 1821 and Smart in 1836, for example, both link the disappearance of [r] in this class of words to the [...] Cockney 'vulgar' of the 'Metropolis' [...]" (Mugglestone 2003 : 87).

Les facteurs expliquant la diminution de l'influence du RP sont multiples. La révolution des mœurs des années soixante a participé à rendre plus acceptable la revendication d'une culture *working-class*. Que ce soit en littérature, avec le mouvement des Angry Young Men, ou en musique, la culture de l'époque évoque un certain ressentiment envers l'*Establishment*, qu'incarne le RP et, de plus en plus, cette norme anciennement prestigieuse se voit stigmatisée.

Dès 1962, Gimson (1962 : 84) écrit : "RP itself can be a handicap if used in inappropriate social situations, since it might be taken as a mark of affectation, or a desire to emphasize social superiority." Comme l'explique Mugglestone (2003 : 274),

> "[a]s the decades advanced, the potential negative coding of RP has come to form a further part of its complex identity so that, in a number of ways, it has increasingly been seen not as neutral and 'accentless' – the images implicitly traded on by the early BBC – but instead as being heavily marked in accent terms, signalling elitism and exclusiveness rather than that 'passport to wider circles of acquaintance' which had so often been proclaimed in the past."

Pour certains locuteurs, l'anglais de l'estuaire constitue plus un registre qu'un réel dialecte : "[...] such enunciations [...] suggest the potential validity of that entity commonly conceived as 'Estuary English' in one sense as a style, one which evidently need not displace a speaker's habitual forms but which can be adopted as part of the repertoire of possibilities which individual speakers may have at their command" (Mugglestone, 2003 : 280). C'est d'ailleurs ce qui transparaît du commentaire d'une Anglaise à propos de la façon dont son ex-mari s'adressait aux chauffeurs de taxi : "He'd lean forward, slide open the glass partition, and tell the cab driver : 'there's a li'el slip road just dahn on the right, mate, alright? Cheers.' Then he'd shut the partition, lean back, […] and, in his normal voice, say something like: 'That claret at supper was utterly divine.' "[1]

9.4.4.2.2. Une nouvelle norme jugée "*classless*" et " *consumer friendly* "

De nombreux commentaires montrent les connotations positives associées à un anglais moins formel que le RP. Dans un sondage du *Sunday Times* paru en 1993 et cité par Crystal (1995 : 327), un homme d'affaires important déclarait : "[i]f you were unlucky enough to have such an accent (RP), you would lower it. You would try and become more consumer friendly". Par ailleurs, un documentaire sur Channel 4 (*Faking It*), diffusé en

[1] I. Knight, *Sunday Times*, 11/11/2001, rapporté par Mair (2006 : 171-2).

septembre 2000, montrait l'expérience d'un étudiant d'Oxford, ancien élève d'une *public school*, que l'on avait mis au défit de se faire passer pour le physionomiste d'une discothèque de l'est de Londres. Les réactions du public sur sa transformation montrent comment l'utilisation d'un accent populaire londonien a profondément modifié l'image qu'il renvoyait : "it was a metamorphosis from 'a slightly precious, rather nervous, former public schoolboy [...] with a 'hint of the "upper-class twit" about him' into 'a creature no one who knew him would have recognised': 'the new Alex, who has a London accent, is altogether more engaging and personable – obviously a good guy, as well as a smart, articulate one[1]' " (Mugglestone, 2003 : 275-6).

Et Mugglestone de préciser en quoi l'usage de l'anglais de l'estuaire constitue pour les personnages publiques une stratégie de communication :

> "it is [...] clear that conceptions of Estuary English as revealed in popular comment have taken on a currency in which they are regularly taken to image forth associations of 'classlessness' (as opposed to the traditionally status-ridden tones of RP) as well as accessibility in place of RP's stereotypical elitism. Estuary English in this sense is a mode of speech which could be adopted by Diana as the 'People's Princess' (*There's a lot of it about*, as she is reputed to have said, complete with perfectly enunciated glottal stops /ˈðɛəz ə ˈlɒʔ əv ɪʔ əˈbaʊʔ/)[2], and similarly deployed by Tony Blair as a representative of Labour as the 'People's Party', an 'everyman' who speaks to all" (Mugglestone, 2003 : 280).

Milroy et Milroy (1999 : 156) ajoutent que par certains côtés, cette nouvelle norme phonologique partage des points communs avec le *General American*. En effet, avec l'avènement de l'*Estuary English*, on assiste à "the emergence of a relatively socially unmarked levelled variety in Britain, similar to the mainstream American variety which […] is often described there as the standard language."

La tendance à l'hypocorrection est donc dans l'air du temps, aussi bien en Grande-Bretagne, qu'aux États-Unis. On peut penser que ce nouveau mode d'interaction verbal provient à l'origine des États-Unis. Leur influence ne se limite donc pas à des faits de langue, mais concerne également les canons de la communication dans son ensemble.

9.4.5. *Like / as (if / though)*

L'usage de la conjonction *like* est à cheval sur deux volets différents de la quatrième stratégie mentionnée par Brown et Levinson, à savoir le passage à un dialecte particulier et l'emploi de jargon ou d'argot. Il ne s'agit pas vraiment de jargon ou d'argot, car ces deux

[1] J. Collard, 'A modern Pygmalion in reverse', *The Times*, 18/09/2000.
[2] L'emploi de l'occlusive glottale chez la princesse Diana est mentionné par D. Rosewarne, "Estuary English – Tomorrow's RP?" *English Today* 37, vol. 10, n° 1 (Janvier 1994). La transcription exacte devrait en fait utiliser la forme faible de *there*.

termes s'appliquent plutôt à des entités lexicales, dont l'usage est l'apanage de certaines communautés, qu'à l'emploi « non standard » d'une préposition comme conjonction. Il ne s'agit pas non plus strictement de l'usage d'un dialecte particulier, car ce trait linguistique à lui tout seul ne peut pas constituer un dialecte. Cependant, il est clair que l'emploi de *like* conjonction a une fonction communicationnelle que l'on peut ranger parmi ces exemples de la quatrième stratégie de politesse positive.

S'attirer les bonnes grâces du co-locuteur peut donc se faire en instaurant un sens d'appartenance au même groupe social. Il s'agit donc à l'inverse d'éviter de créer de la distance en employant *as (if / though)* quand on pourrait employer *like*. L'emploi de la conjonction *as (if / though)* est en effet celui qui à son tour devient marqué, car il traduit une distance interpersonnelle qui s'oppose à la tendance communicationnelle actuelle de proximité que l'on observe notamment dans la publicité ou dans la politique. Ces anciens marqueurs de correction linguistique sont donc en train de perdre à l'échelle mondiale leur aura d'autorité intellectuelle. En conversation, pour les locuteurs d'un anglais avancé, et surtout en américain, l'emploi de *as (if)* là où *like* est bien attesté se voit chargé de connotations négatives. Il a tendance de plus en plus à dénoter un élitisme social, et à traduire une inaptitude à vivre en adéquation avec son époque et les valeurs égalitaires qui la dominent.

Dans un roman britannique récent (*Can You Keep a Secret?*) la narratrice assiste à un échange entre deux personnages, dont un est américain et l'autre britannique. Deux modes de communication distincts s'affrontent :

> *(101) Jack gives Connor a friendly smile, but Connor doesn't smile back.*
> *'**As** I said, sir, he says, a little stiffly, 'Emma and I operate on a strictly professional basis whilst at work. We would never dream of abusing the company's time for our own … ends.' […]*
> *God why does Connor have to be such a goody-goody?* (CYKS, 116)

Alors que c'est *like* qui est employé majoritairement en conjonction avec le verbe *say* dans ce roman (dans 4 cas sur 6), l'emploi de *as* contribue à caractériser le personnage de Connor. Tandis que Jack sourit amicalement, Connor, lui, ne sourit pas, il est rigide (*stiffly*), il emploie un vocatif légèrement obséquieux (*sir*), un vocabulaire formel (*whilst*), assez impersonnel (*operate on a strictly professional basis*) et quelque peu ampoulé (*We would never dream of abusing the company's time*). Toutes ces particularités linguistiques, alliées à l'usage de ***as** I said*, participent à la caractérisation de Connor comme un personnage flagorneur (*goody-goody*), qui n'est pas très au fait des nouvelles normes de communication.

9.4.6. Deux exemples cinématographiques

9.4.6.1. *La Guerre des étoiles*

Il apparaît clairement que dans un univers en rupture totale avec le monde réel (*A long time ago in a galaxy far far away*), il puisse y avoir une certaine déconnection par rapport aux données géographiques et sociales que nous connaissons. Cette situation favorise le caractère purement symbolique de l'emploi de telle ou telle forme langagière. Bigot, dans son analyse des accents employés dans l'épisode I de la *Guerre des étoiles* remarque notamment que les héros principaux ont tous des accents américains, pour faciliter l'identification du public.

Dans l'épisode IV, *La Guerre des étoiles*, on note tout d'abord que Obi-Wan Kenobi, interprété par Alec Guinness, acteur shakespearien parlant un accent RP, emploie à un moment le mot *gotten*, alors que cette forme de participe passé n'existe pas en britannique.

Par ailleurs, il apparaît que les personnages maléfiques utilisent un degré de formalité plus important que celui des héros et des adjuvants. Ce degré de formalité n'a pas pour but de refléter le statut social des locuteurs, puisque la princesse Leïa, qui fait partie de la noblesse et est un des personnages positifs, utilise des structures légèrement familières, comme *Looks **like** you've managed to cut off our only escape route* (Épisode IV), *Looks **like** I'm stuck here* (Épisode VI) et *The ground sure feels strange* (Épisode V).

Le seul personnage qui ne correspond pas à ce schéma est maître Yoda, qui est un être bénéfique, mais emploie tout de même *as* à certains moments quand *like* pourrait être employé. Cependant, ce personnage, qui est censé avoir neuf cents ans, parle une variété d'anglais qui lui est propre, avec un ordre des mots idiosyncratique. Il n'est donc pas si étonnant que cela qu'il ne se conforme pas au schéma général. Cela montre en outre le caractère résiduel d'aura d'autorité de *as*.

Hormis ce personnage particulier, le schéma est clair. Les personnages maléfiques ont prototypiquement recours à des tournures d'un registre plus formel, comme l'usage d'une infinitive après le verbe *know*, deux fois par Darth Vader dans l'épisode V et une fois par l'empereur dans le même épisode, ou de l'emploi de *thy* pour s'adresser à un supérieur (*What is thy bidding my Master?* Darth Vader, VI). Dans l'épisode V, Darth Vader dit : *Don't let yourself be destroyed **as** Obi-Wan did*, tandis que Obi-Wan Kenobi déclare : *He feared you might follow old Obi-Wan on some damn fool idealistic crusade **like** your father did* (IV) et *Luke, I don't want to lose you to the emperor **the way** I lost Vader* (V).

9.4.6.2. Films de Walt Disney

De nombreux commentaires épilinguistiques font état de l'association entre accent britannique standard et personnages négatifs dans les dessins animés de Walt Disney, ou encore dans les films hollywoodiens. Le manque de vraisemblance, avec un Aladdin qui parle avec un accent californien, un Robin des Bois qui parle américain, ou un acteur shakespearien qui dit *gotten*, ne trouble visiblement que peu de spectateurs. L'important pour l'industrie du film est de faciliter l'identification des spectateurs aux personnages, dans un schéma préconçu, fondé sur une notion d'identité binaire opposant l'en-groupe et le hors-groupe. Dans les dessins animés de Walt Disney ou du studio DreamWorks, la tendance est très marquée.[1] Cette tradition a plusieurs explications, mises en lumière par les commentaires épilinguistiques suivants. L'anglais britannique est associé à une certaine tradition historique ("In *Gladiator* for instance, Roman-ness can only be properly conveyed by an English accent. […] One might surmise that an English accent represents the 'Old World' in a more general sense to an American viewer"[2]). De cette tradition historique découle une connotation de charisme ("I always took the British accent to denote a certain magnetism and gravitas, which is what you want from a really potent bad guy"[3]) et d'intelligence ("For us, there's just one sort of British accent, and it's better than any American accent – more educated, more genteel," says Rosina Lippi-Green. […] Then there's the perception that a British accent equals a brain the size of a planet"[4]). De là provient une suspicion de machiavélisme et de manipulation ("Also, a British accent usually is a sign of cunning and politeness"[5]).

La provenance de l'accent se voit renforcée par la formalité de la langue employée, et on aura par exemple dans *Aladdin* un héros qui prononce des phrases comme : *Time to go see the doctor* ; *You do kinda stand out* ; *Aboo, would you knock it off?* ; *Looks* ***like*** *we're gonna have to find a way out of here* et *You sure showed me* et un personnage maléfique qui emploie un *but* adverbial, l'adverbe de degré *most* dans une structure non superlative ou

[1] De *Robin des Bois* (1952 ; Prince Jean : Peter Ustinov) au *Livre de la Jungle* (1967 ; Shere Khan : George Sanders), en passant par *Aladdin* (1992) (Jafar : Jonathan Freeman – acteur américain adoptant un accent britannique), *Shrek* (2001 ; 2004 ; 2007 ; La marraine : Jennifer Saunders ; Le Prince Charmant : Rupert Everett), le *Roi Lion* (1994 ; Scar : Jeremy Irons) et jusqu'à *Kung Fu Panda* (2008 ; Tai Lung : Ian McShane), nombre de personnages maléfiques ont un accent britannique standard.
[2] http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/magazine/7860531.stm, consulté le 3/03/2009.
[3] http://www.oliverwillis.com/2008/07/30/disneys-princess-and-the-frog-teaser-trailer/#comments, consulté le 3/03/2009.
[4] http://pbtranslations.wordpress.com/2007/03/22/best-of-british/ consulté le 3/03/2009.
[5] http://www.cracked.com/article_16905_7-classic-disney-movies-that-taught-us-terrible-lessons.html, consulté le 3/03/2009.

encore une inversion hypothétique : *My life is but to serve you, my lord* ; *You are most gracious, my liege* et *Had I but known* –

L'informalité linguistique et la réduction de la distance interpersonnelle sont donc en passe de devenir la nouvelle norme de communication. Que ce soit dans la représentation manichéenne des fictions audiovisuelles, dans le discours politique ou dans les techniques de vente de publicité, les médias promeuvent la convergence sociolinguistique vers la cible.

As devient donc dans certains contextes moins la variante standard que la variante connotée négativement. Elle sera donc systématiquement évitée en anglais avancé. Comme *like* n'est pas encore accepté par tout le monde dans toutes les situations, on a assisté à l'augmentation de l'emploi de *the way,* qui devient une locution conjonctive à part entière.

9.5. Un système tripartite : la grammaticalisation de *the way*

9.5.1. Lexicalisation ou grammaticalisation de *the way* ?

En fonction des définitions de ces deux notions, on constate qu'un même phénomène peut être traité comme un exemple de lexicalisation ou comme un cas de grammaticalisation, ce qui est par ailleurs étrange étant donné que de nombreux linguistes considèrent ces deux notions comme opposées. C'est le cas notamment des verbes suivis de prépositions ou de particules adverbiales (*point out, think about*), des incises discursives (*you know, I mean*), ainsi que des locutions prépositionnelles (*in case of, in spite of, instead of*) et des subordonnants complexes (*as soon as, in order that*) (Brinton et Traugott, 2005 : 64).

D'après Lehmann (1995 [1982]), quand un groupe de mots devient lexicalisé, sa structure interne devient opaque, car la suite de vocables se fossilise ; d'une expression, on passe à un synthème (dans la terminologie de Martinet) qui fait partie du lexique de l'anglais, d'où le terme lexicalisation.

À l'inverse, certains, comme Traugott (2003 : 636), considèrent que l'exemple des prépositions complexes constitue un cas typique de grammaticalisation. En effet, le nom (*case, stead, spite,* etc.) perd son caractère substantival pour faire partie d'un item complexe purement fonctionnel.

Cette divergence d'analyse s'explique car ces phénomènes, bien qu'ils soient *a priori* opposés, partagent des points communs, comme un certain degré de fusion et de démotivation. Le désaccord provient en fait de la définition du mot « lexique » et n'est pas si fondamental que cela. Pour certains, le lexical s'oppose au grammatical, tandis que

d'autres comprennent le mot lexique au sens d'inventaire des mots du dictionnaire. Si l'on suit la première définition, on dira que *the way* est en cours de grammaticalisation. Si l'on prend « lexique » au sens d'inventaire des mots de la langue, on pourra alors considérer que l'évolution de *the way* relève de la lexicalisation, puisque cette entité peut presque être envisagée comme une entrée du dictionnaire à part entière. Il nous semble personnellement qu'il est plus intéressant de comprendre la notion de « lexical » comme opposée au grammatical. C'est donc d'un phénomène de grammaticalisation que nous allons parler pour *the way*.

Bien que *the way* suivi d'une proposition relative se trouve sous la forme d'un GN étendu, il ne joue pas ce rôle syntaxiquement, comme l'indique l'agrammaticalité du remplacement par un pronom :

(102a) I said nothing, [the way Sinbad always did]. (PC, 165)

*(102b)*I said nothing, it / something.*

Nous faisons donc l'hypothèse qu'il existe un synthème fonctionnel *the way*[1], qui peut se comparer à une locution conjonctive[2] et qui est le résultat d'un processus de grammaticalisation. Cette locution mériterait donc d'être incluse dans l'inventaire des subordonnants adverbiaux composé par Kortmann (1997 : 75-76), ce qui n'est pas le cas. Une des rares personnes qui considèrent *the way* comme une conjonction à part entière est Tottie (2002). Cependant, elle ne fait que mentionner quelques exemples, sans entrer dans le détail de la grammaticalisation de cette locution.

Ce qui se passe pour *the way* est comparable à ce qui s'est produit avec les GN *the moment, the instant.* Ces deux locutions conjonctives sont en effet mentionnées comme telles, avec un sémantisme d'antériorité immédiate, par le *Longman Dictionary of Contemporary English* et par Quirk *et al.* (1985 : 1002). Il existe un autre exemple similaire dont la grammaticalisation est beaucoup plus ancienne, à savoir *while*. Du vieil anglais *þa*

[1] La locution *the way* est d'ailleurs déjà considérée comme un subordonnant dans un cas particulier. Harris (1993 : 164) mentionne qu'en anglais d'Irlande, *the way (that)* est une conjonction de but.

[2] Bien que Kortmann ne l'ait pas inclus dans son inventaire des subordonnants adverbiaux de l'anglais, *the way* satisfait, comme nous le verrons, à tous les critères qu'il juge indispensables (1997 : 72) : "complex expressions must fulfil at least one of the following three conditions to qualify as 'ideal' adverbial subordinators […].
(i) They must exhibit a minimum of fusion.
(ii) They must have lost at least some properties of the original phrase (e.g. modifiability of the head noun of an NP) […].
(iii) They must have at least one adverbial meaning which is not fully reconstructable from the meaning of their parts. This condition of noncompositionality must also be met by monosemic expressions."

hwile (þe) (littéralement *le moment où*), on est passé au moyen anglais à *(the) whyle (that)*. En anglais de la Renaissance, on avait *while (as / that)*, qui s'est réduit à *while* aujourd'hui (Kortmann, 1997 : 321).

9.5.2. Une nouvelle locution conjonctive ?

Mauroy, dans son article de 2003, qui tente de présenter une vision unifiée de tous les emplois de la séquence *the way*, montre, entre autres, que « le nom *way* semble par essence un terme relatif à d'autres termes dans les énoncés », du même type que les léxèmes *brother, father,* ou *edge, side* et *end* et que l'article défini effectue une opération de fléchage. En tant que tel, le rôle éminemment relationnel de la locution *the way* apparaît clair et on comprend comment elle a pu en venir à effectuer une jonction interpropositionnelle. Nous allons essayer de montrer quelles étapes diachroniques a traversées la locution pour devenir conjonctive.

Dans le roman *Bleak House*, de Dickens, on compte environ 180 occurrences du mot *way* dans le sens de « façon », « manière ». Le sens de « chemin » n'est pas comptabilisé, ni les occurrences de *by way of* + N. On dénombre 23 cas de *way* + relative dont trois relatives infinitives, toutes attribut, comme :

(103) That's not the way to do much good.

Parmi les autres groupes syntaxiques contenant *way* + une proposition relative, six sont des attributs du sujet, comme :

(104) That's the way I've got the ill name of Chancery (remplaçable par *how*)

quatre sont des sujets, parmi lesquels se trouve l'énoncé (105) :

(105) While I was very ill, the way in which these divisions of time became confused with one another distressed my mind exceedingly.

une occurrence a pour fonction COD :

(106) I don't even know which; but as I understand the way in which my dear Miss Summerson (always remarkable for her practical good sense and clearness) puts this case, I should imagine it was chiefly a question of money, do you know?

un cas est complément de la préposition *by* dans un complément d'agent :

(107) If it's ever broke to him that his rip of a brother has turned up, I could wish [...] to break it myself and be governed as to advancing or retreating by the way in which he seems to take it.

Un dernier cas complète la préposition *as* et est coordonné à un autre GN. Il s'agit donc également d'un GN :

(108) Dressed in black, black-gloved, and buttoned to the chin, there was nothing so remarkable in him as a lifeless manner and a slow, fixed way he had of looking at Richard.

Tous les cas mentionnés sont donc de véritables GN et n'ont par conséquent rien à voir avec la locution *the way* étudiée.

Les sept cas qui subsistent sont des GP indiquant la manière, introduits dans un cas par *by*, et dans cinq autres occurrences par *in*. La plupart de ces cas ne ressemblent pas à la locution étudiée. Ils sont très souvent modifiés :

(109a) She had given him her hand in an indifferent way that seemed habitual to her and spoke in a correspondingly indifferent manner, though in a very pleasant voice.

(109b) The system [...] had enabled him to dash through his tasks, always with fair credit and often with distinction, but in a fitful, dazzling way that had confirmed his reliance on those very qualities in himself which it had been most desirable to direct and train.

Un seul cas présente une omission de préposition. Il se trouve dans un dialogue et correspond à un registre familier, comme l'indique entre autres le relatif *what* :

(110) It an't her hand, nor yet her rings, nor yet her woice. But that there's the wale, the bonnet, and the gownd, and they're wore Ø the same way wot she wore 'em, and it's her height wot she wos, and she giv me a sov'ring and hooked it.

L'observation de ce roman nous permet d'estimer que la locution *the way* grammaticalisée n'est pas d'apparition très ancienne, et qu'il y a bien eu un changement linguistique récent concernant cette question. Elle suggère également que l'omission de la préposition *in* dans les GP qui contiennent *way* tire son origine de la langue informelle.

9.5.3. Deuxième étape au niveau syntaxique : le syntagme *the way* + relative déterminative devient adverbial

Dans les nouvelles de Roald Dahl, au milieu du XXe siècle, on observe une étape intermédiaire. Il ne s'agit pas encore de comparaison et *the way* n'y est pas une conjonction à part entière, mais le remplacement par *how* y est impossible et le groupe introduit par *the way* ne fonctionne plus comme un GN. On notera des exemples comme :

(111a) He seemed suddenly uneasy [the way he stood there], and I could tell by the drop of the head and by the stiff intent set of the body that there was no laughter in him any more.

Ces syntagmes ayant l'apparence de GN sont traduits quasi-systématiquement par des GP :

(112a) [The way you go about it], my boy, I'm quite sure it will.

(112b) [Avec la méthode que tu emploies], sûrement mon garçon… (que ce sera un plaisir de la peindre) (*Bizarre Bizarre* : traduction E. Gaspar et H. Barberis, 1962)

(113a) [The way this man painted], it would take him several months to finish the picture.

(113b) [...avec la méthode de Royden], l'exécution de ce portrait allait prendre des mois. (*Bizarre Bizarre* : traduction E. Gaspar et H. Barberis, 1962)

(114a) [The way she was standing there, with her head in the air and the body so tense], it seemed as though she were listening for the repetition of some sound that she heard a moment before from a place far away inside the house.

(114b) [À la manière tendue dont elle se tenait là], on aurait dit qu'elle écoutait, qu'elle attendait en retenant son souffle la répétition d'un bruit perçu à l'instant et qui provenait du fond lointain de la maison. (*Kiss Kiss* : traduction E. Gaspar, 1962)

Ces GN jouant un rôle adverbial sont fréquents en français et en anglais, plus particulièrement pour le temps (*la semaine dernière, this morning*, etc.) ou la posture, comme dans *les mains dans les poches* ou dans la traduction de (111)[1] :

(111b) La tête penchée, les muscles contractés, il était visiblement mal à l'aise et n'avait plus envie de rire (R. Dahl, *Bizarre Bizarre* : traduction E. Gaspar et H. Barberis, 1962)

Tous ces groupes adverbiaux en *the way* ont une valeur sémantique de cause qui s'ajoute à celle de manière, comme l'indique clairement :

(115a) [The way he was staring at me, and studying me, and appraising me with a queer kind of hungriness], I might have been a piece of prime beef on the counter and he had bought it and was waiting for them to wrap it up.

(115b) Vu la façon dont il me fixait, me jaugeait, me prenait à partie avec une sorte de violence, j'aurais pu me croire un morceau de bœuf de première qualité qu'il venait d'acheter et qui, posé sur le comptoir, attendait d'être enveloppé. (R. Dahl, *Kiss Kiss* : traduction E. Gaspar, 1962)

Ils sont dans l'ensemble paraphrasables par *seeing*, *in view of, given, considering the way*. Par exemple, on peut mettre en lumière le lien de cause à effet en (113) ou en (115) :

(113) p : Royden peint d'une certaine façon ; *q* : la peinture va prendre des mois

(115) p : Il me regarde d'une certaine façon ; *q* : on croirait que je suis un morceau de viande.

Voici donc la deuxième étape de la modification syntaxique de *the way* + relative : de GN elle devient adverbiale avec une nuance de cause qui se surajoute au sens de manière par inférence pragmatique[2].

On observe un début de fixation de la formule. Pour avoir un tel emploi adverbial, l'emploi du nom *way* semble obligatoire et la modification de ce nom par un adjectif paraît exclue :

(113c) ?[The peculiar way (in which) this man painted], it would take him several months to finish the picture.

(113d) ?[The manner (in which) this man painted], it would take him several months to finish the picture.

Mais, à la différence de la locution conjonctive *the way*, le remplacement par une conjonction n'est pas équivalent et le sens de manière est encore bien présent.

[1] Voir par exemple Boisson (1998) sur les GN adverbiaux.
[2] La valeur de cause va souvent de pair avec l'antéposition du groupe adverbial.

9.5.4. Troisième étape : *the way* devient conjonctif

Le syntagme *the way* + P continue à avoir une valeur adverbiale, mais *the way* se met à avoir la même distribution que *as* / *like***.**

9.5.4.1. Contraintes d'emploi

La similarité entre ces trois conjonctions a tout de même certaines limites, car, à la différence de *as* et de *like*, *the way* ne peut pas introduire un GP :

(114a) I had to lift my legs out of the grass, ***like*** *in water* (PC, 116)

*(114b) *I had to lift my legs out of the grass,* ***the way*** *in water*

puisqu'il doit être suivi de P.

De même que *like*, *the way* est employé de façon privilégiée avec une reprise du prédicat. Il encode en général la manière ou la similarité, mais pas le commentaire / accord sans sens de manière :

(115a) Hold your head up, ***like / *the way*** *I said.* (PC, 109)

En revanche, quand le commentaire a recours à une reprise du prédicat, la phrase devient grammaticale, si le commentaire se double d'un sens de manière, comme ici la manière d'être :

(115b) [The house] wasn't dirty, ***the way*** *a lot of people said it was.* (PC, 34)

La contrainte de la reprise du prédicat est mise en lumière par l'étude de la phrase suivante :

(116a) I wanted a grown-up [bike] [...], ***like*** *Kevin had.* (PC, 150)

Si l'on remplace *like* par *the way*, on obtient un changement de sens:

(116b) I wanted a grown-up [bike] [...], ***the way*** *Kevin had.*

La suite *the way Kevin had* entraîne l'interprétation de *had* comme auxiliaire, avec une reprise du prédicat, comme dans :

(116c) [Ian McEvoy] stamped his foot ***the way*** *Henno had.* (PC, 97)

et empêche celle de verbe lexical, qui est pourtant le cas en (a).

9.5.4.2. Changements formels

9.5.4.2.1. Érosion formelle : perte de matériel phonologique

Dans son article de 2003, Mauroy indique qu'« il faudrait évidemment approfondir les phénomènes que nous avons pu observer dans ce domaine : présence ou absence d'un

relatif ou encore d'une préposition ». En ancrant l'analyse de la locution *the way* dans la problématique de la grammaticalisation, on peut donner un sens à l'effacement de la préposition et du pronom relatif. Cet effacement correspond en effet à la perte de matériel phonétique typique de la grammaticalisation. En effet, les cas avec le relatif *that* sont des variantes qui ne semblent pas être grammaticalisées, comme ici, où la préposition est également présente et où le déterminant est différent :

> *(117) "What took you so long?" she coos, tilting her head in that way* ***that*** *pretty girls do.* (HIPFC, 149)

On observe également souvent une omission de *in*. Quand *in* est employé, il s'agit du vrai sens de manière et non du sens de similarité qui caractérise, comme nous allons le montrer, la version grammaticalisée de la locution *the way* :

> *(118a) I give him a punch in the arm* ***in*** *the way I think guys are supposed to.* (HIPFC, 45)
>
> *(118b) For a while I thought it was only Da, shouting* ***in*** *the way people did when they were trying not to, but sometimes forgot; a bit like screamed whispers.* (PC, 42)

9.5.4.2.2. Une forme qui se fige

9.5.4.2.2.1. Caractère obligatoire (« obligatoirification[1] ») de l'article *the*

Si l'on remplace *the* par *that*, par exemple, on constate en général que l'omission de la préposition (et du pronom relatif) n'a pas lieu, comme en (117). Les seuls emplois de *that way* sans préposition ne sont pas suivis d'une relative, comme l'indiquent ces énoncés extraits de *Google book search* :

> *(119a) Oh but to tell the truth it was not so much Brede was selling the place; 'twas the Bank and the storekeeper were selling up Breidablik, though for the sake of appearances they let it be done in Brede's name.* ***That way****, he thought he was saved from disgrace.* (Knut Hamsun, *Growth of the Soil*, traduction de W. W. Worster, 1920)
>
> *(119b) He liked it very much now that none of them ever looked up and saw him watching.* ***That way*** *he did not ever have to feel embarrassed or guilty*. (James Alan McPherson, *Hue and Cry: Short Stories*, 1979)
>
> *(119c) He kept it simple—****that way*** *he could "improvise."*[2] (James Harvey, *Romantic Comedy in Hollywood from Lubitsch to Sturges*, 1998)

Ces emplois sont donc tout à fait différents de ceux qui nous intéressent.

[1] Terme de Lehmann 1995 [1982].
[2] À nouveau, dans ces emplois adverbiaux, on retrouve un rapport de cause-conséquence :
Cause: *he kept it simple*; conséquence : *he could improvise.*

9.5.4.2.2.2. « Obligatoirification » de *way*

On n'observe pas non plus de forme alternative avec un nom synonyme comme *fashion* ou *manner* :

*(120a) * I lie completely still, the **manner** you're supposed to when you come upon a grizzly bear in the woods.*

*(120b) * I lie completely still, the **fashion** you're supposed to when you come upon a grizzly bear in the woods.*

Seule la forme non fusionnée existe :

*(121a) They were unable to employ these organs in the **manner** that we do.* (Haydn Mason, *Transactions of the Fifth International Congress on the Enlightenment,* 1980

*(121b) It would be far closer to the spirit of what John says to talk about evangelists going into foreign countries and proclaiming judgment unless there is repentance, in the **fashion** that Jonah is reported in the OT to have done.* (Ben Witherington, *Revelation,* 2003)

9.5.4.3. Décatégorialisation

9.5.4.3.1. Décatégorialisation du GN étendu

La décatégorialisation est un terme inventé par Hopper (1991 : 22) qui désigne la perte des particularités propres à la catégorie syntaxique d'origine d'un item en cours de grammaticalisation. Tout d'abord, comme nous l'avons signalé en introduction, le GN étendu {*the way* + proposition relative déterminative} est en train de perdre les caractéristiques distributionnelles des GN, en devenant adverbial :

*(122a) **The way this man painted**, it would take him several months to finish the picture.*

*(122b) ***Something**, it would take him several months to finish the picture.*

*(122c) ***As / *Like this man painted**, it would take him several months to finish the picture.*

9.5.4.3.2. Décatégorialisation de *the way*

En outre, la séquence déterminant *the* + nom *way* a acquis la même distribution que les conjonctions circonstancielles *as* et *like* :

*(123a) I said nothing, [**the way** Sinbad always did].*

*(123b)*I said nothing, it / something.*

*(123c) I said nothing, **like / as** Sinbad always did.*

Mauroy (2003) estime qu'avec la collocation *the way*, il est « toujours possible de reconstruire les relations de complémentation ainsi que d'anaphore, notamment en ce qui concerne la proposition relative à laquelle elle est si souvent liée ». Cependant, quand on

emploie la locution conjonctive *the way*, le GN *the way* ne peut pas être l'antécédent d'un pronom relatif**.**

*(124a) He did it **in the way** (that) I call **e** skilful.*

*(124b) *?He did it **the way** I call skilful.*

Elle se différencie en cela de l'emploi des synonymes de *way* et des formes non fusionnées :

*(125a) They are strategies of verbal attack in which words are launched "towards their aim" […] in the **manner** that Malinowski describes **e**.* (B. England, *Energy and Order in the Poetry of Swift*, A. 1980)

Dans cette phrase, *that*, en tant que COD de *describe*, a une fonction essentielle dans la relative, et dans un tel cas de figure, la locution grammaticalisée *the way* ne peut pas être employée :

*(125b) They are strategies of verbal attack in which words are launched "towards their aim" **in** the **manner** Ø Malinowski describes **e**.*

*(125c) They are strategies of verbal attack in which words are launched "towards their aim" **in** the **way** Ø Malinowski describes **e**.*

*(125d) *They are strategies of verbal attack in which words are launched "towards their aim" the **way** Malinowski describes **e**.*

*(125e) They are strategies of verbal attack in which words are launched "towards their aim" the **way** Malinowski describes **it**.*

Le GN perd donc son rôle syntaxique d'antécédent et se défait ainsi d'une part de substantivité.

9.5.4.3.3. Décatégorialisation du nom *way*.

Enfin, le nom *way* perd de plus en plus la possibilité d'être qualifié au sein du synthème *the way* :

*(123d) *?I said nothing, the **strange** way Sinbad always did.*

*(126a) *?The head bandage doesn't ennoble Baxter the **lovely** way it did Andrea.*

9.5.4.4. Décoloration sémantique

On observe également une certaine décoloration sémantique du mot *way* dans cette locution conjonctive. Cette perte de contenu lexical est caractéristique de la grammaticalisation : « in cases of grammaticalization, a new, more abstract, grammatical meaning develops that replaces the content meaning » (Brinton et Traugott, 2005 : 29).

La perte du sens de manière est particulièrement perceptible quand l'un des deux prédicats comparés n'est pas validé, comme on le voit dans l'énoncé suivant :

(127a) His immediate concern is to prevent her eating a tea bag, ***the way*** *she almost did last time.* (Ian McEwan, *Saturday*, 2005 : 164)

La mère du héros, qui souffre de la maladie d'Alzheimer, a failli manger un sachet de thé. Elle ne peut donc pas manger un sachet de thé de la même façon que la dernière fois, puisqu'elle ne l'a pas mangé la dernière fois. Il est en effet difficile d'établir une relation de similitude de manière entre un événement *x* qui risque de se produire, et un événement *y* qui n'est jamais survenu. La paraphrase par *in the same manner that* ou autre expression équivalente est d'ailleurs impossible :

*(127b) *His immediate concern is to prevent her eating a tea bag,* ***in the same manner*** *that she almost did last time;*

Dans le même ordre d'idée, on remarque dans la phrase suivante que la question de la portée de la négation se pose.

(128) Sinbad didn't notice ***the way*** *I did.* (PC, 153)

Sinbad n'a-t-il pas remarqué ce qui se passait de la même façon que le narrateur, ou n'a-t-il pas remarqué ce qui se passait, à la différence du narrateur ? C'est la deuxième interprétation, où la valeur de manière est inexistante, qui semble la plus logique. On repère également le même phénomène dans les deux exemples suivants :

(129a) This one revolves around the idea that since men's bodies don't shut down the baby-making mechanism ***the way*** *women's do, middle-aged man facing their mortality feel an increased biological need to propagate the species.* (HIPFC, 66)

(126b) The head bandage doesn't ennoble Baxter ***the way*** *it did Andrea. With his heavy stubble and dark swelling under the eyes he looks like a fighter laid out by a killer punch* (*Saturday*, 262)

La négation ne porte pas ici sur la manière, mais sur la prédication *p*. Le verbe déjà connu est repris et l'on envisage l'existence de ce procès avec un argument différent comme non problématique. Les prédications (129b) et (126c) :

(129b) ***women's bodies*** *shut down the baby-making mechanism*

(126c) The head bandage ennobles ***Andrea****.*

sont en effet du domaine du présupposé. La première fait partie de la *doxa*, et le deuxième constitue une reprise endophorique. En effet, trois pages plus tôt, il était dit :

(126d) With her fine dark skin, her round and lovely face, and the thick crêpe bandage that he wound round her head yesterday afternoon, she has a dignified, sepulchral look. An African queen. (S, 259)

Dans ces trois cas, on asserte la non validation d'un procès et on l'oppose à la validation du même procès avec un autre participant comme argument ; *the way* ne signifie donc pas *in the same manner as*, mais pourrait plutôt se paraphraser en *whereas*.

(129c) This one revolves around the idea that since men's bodies don't shut down the baby-making mechanism, ***whereas*** *women's do, middle-aged man facing their mortality feel an increased biological need to propagate the species.* (HIPFC, 66)

(126e) The head bandage doesn't ennoble Baxter, ***whereas*** *it did Andrea. With his heavy stubble and dark swelling under the eyes he looks like a fighter laid out by a killer punch* (*Saturday*, 262)

Dans cette locution conjonctive, *way* ne désigne donc plus la manière, ce qui constitue pourtant le sème par excellence qui caractérise normalement le nom *way*. Ce sémantisme a laissé place à une simple notion de similarité, que l'on retrouve également avec *as* ou *like*, et qui se double ici d'une inférence adversative.

Tous ces phénomènes (fusion, obligatoirification, décatégorisation et décoloration) concordent pour démontrer que le GN *the way* est devenu une locution conjonctive à part entière, qui est utilisée comme telle à la fois en anglais américain et en anglais britannique. Cet emploi offre une solution intermédiaire entre *as*, qui est de plus en plus connoté négativement parce qu'il indique la distance interpersonnelle, et *like* qui reste [+ marqué] dans certains registres écrits.

9.6. Conclusion

Au cours de cette analyse, nous avons étudié la question du *like* conjonction sous plusieurs angles. Nous avons vu pourquoi et comment les deux *like* conjonctifs ont pu apparaître. Nous avons également fait un état des lieux de leur usage dans la conversation en anglais avancé, et établi un schéma implicationnel de leur emploi.

Nous avons montré que l'usage de *like* plutôt que *as* est soumis à des pressions correspondant aux nouvelles techniques de communication basées sur la proximité. De plus, dans les quelques exemples cinématographiques que nous avons mentionnés, l'opposition formel / informel, incarnée par le binôme *as* / *like*, a même acquis une dimension symbolique stéréotypée du bien contre le mal.

Like a gagné beaucoup de terrain, puisqu'il peut même parfois être employé dans la prose scientifique – une des dernières étapes du long passage de l'oral à l'écrit que nous avons retracé. Cependant, *like*, surtout celui équivalant à *as*, demeure stigmatisé dans certains registres écrits. Les locuteurs optent donc souvent pour la voie moyenne qu'offre *the way*, car le plus important est avant tout d'éviter le marqueur de formalité que constitue *as*, selon le phénomène d'hypocorrection. Comme nous l'avons montré, le GN *the way* est en train de devenir une locution conjonctive grammaticalisée, au sein d'une forme

fusionnée qui se fige, qui perd des caractéristiques substantivales et qui se décolore sémantiquement, comme on le constate clairement dans les énoncés négatifs. On peut penser d'ailleurs que le succès de *the way* constituera un frein à l'acceptation totale du *like* factuel dans la norme à l'avenir, hormis devant un GP.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce travail de recherche a tenté d'analyser la dynamique générale de la norme de l'anglais et son rapport avec la variation linguistique. Tout d'abord, il a semblé intéressant de se demander si les variétés d'anglais s'éloignent ou se rapprochent de la norme, en étudiant les processus de diversification et d'homogénisation de l'anglais. Certes, les phénomènes de différenciation sont puissants et amènent parfois à des variétés dont le statut de langue séparée semble atteint, comme dans le cas des créoles et de certains *New Englishes*. Cependant, ces variétés très distinctes de la norme ont vu le jour dans des conditions socio-historiques très particulières et à une époque où les télécommunications n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Il semblerait au contraire qu'actuellement c'est plutôt, dans l'ensemble, vers un recentrage que se dirige l'anglais, comme le montrent les phénomènes généralisés de débasilectalisation et de nivellement dialectal.

Après avoir étudié le rapport que la variation entretient avec la norme, nous avons tâché d'explorer les rapports que la norme entretient avec la variation, en analysant des phénomènes linguistiques qui se situent à la frontière entre les deux et qui concernent les subordonnants, mots relationnels particulièrement sensibles à la variation et au changement linguistique.

Le recentrage vers la norme que l'on observe s'oriente majoritairement vers l'anglais américain et la variation d'hier devient donc la norme d'aujourd'hui. Pour en rendre compte, nous avons choisi d'étudier la complémentation du verbe *help* en nous concentrant tout d'abord sur la présence ou l'absence de *to* après ce verbe. Le sujet a été abordé par de nombreux auteurs et il en ressort une question fondamentale : les deux variantes d'infinitifs servent-elles à encoder deux façons différentes d'appréhender la notion interactive d'aide ?

Notre étude diachronique sur le corpus de l'*Old Bailey* montre que l'omission de *to* apparaît en anglais britannique non standard pour des raisons uniquement euphoniques, qui illustre le principe que Rohdenburg appelle *Horror Aequi*. Il n'y a donc pas au départ de distinction sémantique entre les deux variantes.

Bien qu'il soit apparu en Grande-Bretagne, c'est aux États-Unis que l'emploi de l'infinitif nu commence à se multiplier. Au XIXe siècle, cette différence formelle se voit investie d'une nuance sémantique. L'emploi de l'infinitif nu signifie que les deux

événements coïncident sur l'axe chronologique et constituent un macro-événement unique, tandis que la présence de *to* signifie au contraire que l'événement décrit par l'infinitif et celui énoncé par la superordonnée ne sont pas concomitants. De cette distinction fondamentale dérivent deux effets de sens principaux : l'infinitif nu traduit une plus grande agentivité et une intentionnalité de la part du référent du sujet. À la fin du XIXe siècle, sans doute pour des raisons de brassage dialectal aux États-Unis, les sujets inanimés, pourtant non agentifs, deviennent compatibles avec l'infinitif nu. De là découle l'hypothèse communément acceptée que l'infinitif nu traduit une aide directe tandis que l'infinitif complet indique une aide indirecte.

Cependant, il apparaît que, paradoxalement, cette distinction sémantique a causé sa propre extinction. En effet, le registre publicitaire a contribué à populariser la forme sans *to*, car l'effet de sens créé, mettant en avant l'efficacité du produit, intéressait grandement les communicants, qui l'ont exploité à tel point que l'infinitif complet après *help* s'est raréfié et que la distinction sémantique s'est affaiblie.

Depuis la moitié du XXe siècle, l'infinitif nu après *help* s'est multiplié en Grande-Bretagne et les contraintes traditionnellement observées que sont la négation du complément et la passivation du verbe *help* sont en train de s'assouplir. On repère cependant que certaines tendances d'emploi persistent aujourd'hui encore en anglais britannique et il semble en effet que l'aspect lexical du prédicat qui suit *help* joue un rôle sur le pourcentage de *to* dans le *British National Corpus*. Le pourcentage d'absence de *to* est observé, dans l'ordre décroissant, pour les *achievements*, puis les *accomplishments* et enfin les *states*. Les prédicats de type *activity* résistent toutefois à l'analyse car, quand ils complémentent le verbe *help*, leur sémantisme se rapproche sensiblement de la catégorie des *accomplishments*.

Dans le prolongement de ce travail, nous nous sommes interrogée sur les conséquences linguistiques de cette quasi disparition de *to* et nous avons examiné l'hypothèse de la grammaticalisation de *help* que soutient Mair. Cette hypothèse est très intéressante, mais elle soulève tout de même plusieurs objections. Tout d'abord, bien évidemment, le verbe *help* ne se comporte pas comme un auxiliaire car il ne possède aucune des *nice properties* et il ne fonctionne pas non plus comme un auxiliaire modal. Il faudrait donc que la notion d'idiome ou de concaténation modal(e), à laquelle Mair a

recours, soit définie plus précisément pour que l'on puisse réellement la considérer comme une catégorie verbale à part entière.

Ensuite, nous montrons que le critère de remplacement possible de l'infinitif du verbe par une préposition ne semble pas probant et qu'il est tout à fait possible de trouver des paraphrases lexicales pour remplacer *help*.

En ce qui concerne l'augmentation de la fréquence d'emploi du verbe *help* suivi de l'infinitif que l'on observe au cours du XIXe siècle, nous avons prouvé que l'élargissement sémantique de *help* n'en est pas nécessairement la cause. Il s'agirait plutôt d'un processus multifactoriel incluant notamment la diminution d'emploi du verbe *assist*, pour des raisons liées à l'augmentation du caractère verbal des compléments phrastiques et à la prescription prohibant l'infinitif après *assist*. De plus, le nombre accru des cas de *help* + infinitif peut être attribué à la diminution des structures concurrentes, à savoir *help* + *to* + GN et *help* + V-ING. Au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, l'emploi de *help* + *to* + GN a fortement régressé. Il s'est spécialisé dans le sens de « (se) servir », en particulier de la nourriture, et son ancien sémantisme, « aider quelqu'un à obtenir quelque chose », a été graduellement pris en charge par *help* + infinitif. Pour ce qui est de la structure *help* + V-ING, on remarque qu'elle pouvait, dans la première moitié de la période moderne, encoder aussi bien l'aide que l'empêchement, suivant le processus de glissement sémantique suivant : aider → favoriser → améliorer / guérir → protéger / se prémunir contre → empêcher. L'ambiguïté sémantique de cette structure a favorisé, surtout le temps que la structure *can*(-ED) + NEG. + *help* +V-ING se fixe, une répartition syntaxique claire des rôles sémantiques et une augmentation de la prise en charge du sens d'aide par la structure infinitive.

Mair a toutefois raison d'évoquer un changement dans le sémantisme du verbe *help*, car on peut parfois le trouver aujourd'hui avec des compléments qui ne constituent pas un bénéfice. Cette nouvelle compatibilité, qui fait entrer *help* dans la catégorie des verbes de causation, reste cependant au stade d'épiphénomène, car les recherches sur les corpus du BNC et sur *Google* et la paucité des résultats obtenus montrent que *help* ne peut pas être considéré comme un verbe causatif à part entière.

Il semblerait que les trois phénomènes observés – augmentation de la fréquence, élargissement sémantique et perte de matériel phonétique – ne soient pas nécessairement liés. Le nombre accru d'emploi de *help* + infinitif date de la deuxième moitié du XIXe siècle, alors que les nouveaux contextes d'emploi étaient encore rares en 1960.

Normalement, dans les cas de grammaticalisation, ces deux phénomènes coïncident, puisque c'est l'élargissement sémantique qui entraîne une augmentation statistique. D'autre part, l'omission de *to*, qui constitue la perte de matériel phonétique, ne devrait toucher que les cas de *help* grammaticalisés, alors qu'au contraire, ce sont les cas qui relèvent réellement de l'aide qui ont les premiers été affectés par l'omission de *to*. Il semble donc un peu précipité de parler de grammaticalisation et nous préférons considérer que ces modifications entrent dans le cadre de la synchronie dynamique. Au niveau syntaxique, ce que nous observons, c'est que le changement qui affecte *help* fait apparaître un nouveau type de structure : de verbe à contrôle trivalent, il devient un verbe bivalent à part entière, puisqu'il est devenu compatible avec un complément à sujet explétif.

Pour finir, nous nous sommes intéressée à un autre sémantisme du verbe *help*. L'évolution en direction de l'américain que l'on observe après *help* concerne en effet également la locution verbale lexicalisée *can*(-ED) NEG *help*. Originellement suivie du gérondif, elle est en train d'être concurrencée par la structure *can*(-ED) NEG *help but* + INF, qui n'avait jamais été répandue en anglais britannique. Ce recours à *but*, qui provient de *that ne* et qui est un calque du latin, correspond à ce que Croft (2000) appelle cryptanalyse : le sémantisme des verbes d'empêchement, quand ils sont à la forme affirmative, sous-entend que la subordonnée ne sera pas validée, la négation apportée par *but* n'est donc pas nécessaire. La cryptanalyse est le processus qui consiste à encoder par la syntaxe un sémantisme pourtant déjà encodé lexicalement. Bien que de nombreux grammairiens aient déconseillé l'usage de cette tournure, leurs critiques semblent être largement passées inaperçues, car, comme avec l'omission de *to* après le verbe *help* dans son sens classique, on a affaire à un changement linguistique qui a lieu principalement au-dessous du niveau de conscience des locuteurs. La seule différence avec l'emploi de l'infinitif sans *to* est que cet emploi semble plutôt s'implanter principalement dans les registres formels de l'anglais britannique. Nous avons ensuite montré dans quelle mesure les deux tournures qui suivent *can*(-ED) NEG *help* sont interchangeables. Sur le plan syntaxique, l'emploi de *but* est incompatible avec l'expression explicite du sujet du complément, mais le recours à un sujet exprimé est de toute façon rarissime même avec V-ING. En ce qui concerne les plans sémantique et aspectuel, un auteur émet des réserves sur leur synonymie, mais les corpus à grande échelle montrent que cet état de fait n'est pas avéré. Il semble en revanche qu'à cause du sémantisme de la locution obsolescente

can(-ED) (NEG) *but*, l'emploi de la complémentation en *but* après *can*(-ED) *help* soit devenue quasiment obligatoire quand le sujet est [- humain]. Enfin, l'avenir de la complémentation du verbe *help* nous réserve peut-être des surprises. En effet, dans la mesure où les locuteurs natifs sont aujourd'hui moins nombreux que les non natifs, d'autres fonctionnements syntaxico-sémantiques, tel l'emploi de V-ING avec le sémantisme d'aide, sont en train d'apparaître dans l'anglais global.

En troisième partie, nous avons étudié le recentrage de la norme sur l'axe formel-informel, en nous intéressant à la conjonction *like*. Ce subordonnant, longtemps exclu de la norme de l'anglais, est en train de passer progressivement d'un registre à un autre pour se retrouver aujourd'hui parfois dans la narration omnisciente et dans certains articles scientifiques. Pour commencer, nous avons cherché à expliquer les facteurs qui ont contribué à l'apparition du *like* conjonction. En ce qui concerne le *like* signifiant *as if / as though*, il nous semble que c'est son sémantisme, moins dirigé vers l'irréel, qui explique son apparition avec les verbes de perception. Le *like* signifiant *as*, lui, est apparu principalement pour des raisons d'isomorphisme, car le morphème *as*, dont la polysémie et la polyfonctionnalité ont été assez extrêmes au cours du temps, ne permet pas toujours une communication efficace. La diminution progressive de la polysémie des subordonnants adverbiaux est d'ailleurs une tendance universelle. En outre, de multiples autres facteurs favorisants peuvent être identifiés, comme l'analogie avec de nombreux morphèmes qui sont à la fois prépositions et conjonctions, le prolongement du long processus de grammaticalisation de *like*, l'emploi standard de *like* dans des circonstancielles de comparaison prédicatives averbales et, pour ce qui est du *like* de comparaison non factuelle, une réanalyse et une grammaticalisation de l'adjectif obsolète *like*, devenu opaque, dans les extrapositions du sujet avec *that* effacé.

Après un retour rapide sur la prescription anglo-saxonne en la matière et sur les phénomènes d'hypercorrection qu'elle a engendrés, nous avons étudié dans les manuels pédagogiques français les recommandations concernant le choix entre *like* et *as* (*if* / *though*). Sur les 82 ouvrages analysés, rares sont ceux qui mentionnent l'existence du *like* conjonction sans le stigmatiser. Ces manuels sont parmi les plus récents, ce qui suggère un changement progressif de l'état d'esprit des auteurs de manuels. Nous remarquons également que, malgré ce que prétendent certains observateurs, les deux *like* conjonction ne sont pas mis sur un pied d'égalité par rapport à leur niveau d'acceptabilité.

Les quelques éléments que l'on connaît sur l'histoire du *like* non factuel permettent de subodorer qu'il est passé par tous les types d'indices sociolinguistiques. Il semble avoir été d'abord un stéréotype du sud des États-Unis, avant de se généraliser chez les locuteurs des classes populaires, devenant ainsi un indicateur. Par la suite, il s'est progressivement intégré au répertoire de tous les locuteurs, qui y ont recours selon le degré d'informalité du discours. Il s'est donc changé en marqueur au sens sociolinguistique. Ce statut de marqueur est d'ailleurs en train d'évoluer car le *like* conjonction franchit tour à tour toutes les barrières de la langue écrite. Originellement relégué au style direct, il intègre rapidement la narration par le biais des récits à la première personne, comme les lettres personnelles. Puis, il s'aventure vers la narration omnisciente par le truchement des récits à la première personne avec un narrateur peu présent ainsi que par l'intermédiaire du style indirect libre, dont la frontière floue avec la narration facilite ce passage. Enfin, il s'insinue quelque peu dans la prose scientifique, et ce, surtout grâce aux locuteurs non natifs et grâce, entre autres, au médium intermédiaire que constitue Internet.

De même que *like* conjonction se propage d'un registre à un autre, il se propage d'un co-texte à un autre. Sa grande compatibilité avec les verbes de perception en fait un marqueur privilégié de la forte probabilité plutôt que de la comparaison fictive. Cependant, on peut très bien rencontrer aujourd'hui la conjonction *like* avec une proposition totalement fictive en anglais américain avancé.

L'origine informelle de ce *like* et la rareté des données diachroniques qui en résulte nous obligent à observer ce qui s'est passé pour *as if*, qui présente des points communs intéressants. Pour marquer la forte probabilité plutôt que la comparaison fictive, les locuteurs britanniques ont eu recours à l'emploi d'un présent après *as if*. Puis, *as if* + présent est devenu compatible avec du non validé, par l'intermédiaire d'un usage qui met en avant la réalité subjective interne au locuteur.

Aujourd'hui, en anglais britannique légèrement conservateur, l'emploi de *like* est relégué à peu de contextes syntaxiques différents, mais il y joue un rôle sémantique, car il sert à traduire une perception directe, tandis que *as if* + présent semble désigner la perception indirecte et que *as if* + passé continue à être employé pour introduire des prédications fictives. À l'inverse, en anglais américain avancé, l'emploi de ce *like* semble être moins contraint sur le plan sémantique qu'en anglais britannique et ce sont avant tout des considérations syntaxiques qui régissent son emploi.

Dans le cas des deux types de *like* conjonction, on constate que le critère d'intégration syntaxique est décisif. Par exemple, les subordonnées dans lesquelles *like* équivaut à *as if* sont plus acceptables si elles occupent la place d'un attribut dans la phrase que si elles jouent simplement le rôle d'un complément de manière prototypique. De même, l'emploi de *like* est plus compatible avec les subordonnées intraprédicatives qu'avec les subordonnées extraprédicatives et, enfin, cette conjonction apparaîtra plus volontiers dans les subordonnées extraprédicatives postposées que dans les subordonnées extraprédicatives antéposées, qui sont encore moins intégrées à la syntaxe de la phrase. De la même façon, l'autonomie syntaxique de la subordonnée introduite par le *like* de comparaison factuelle affecte son acceptabilité. Par exemple : *Nathaniel's mother is nothing like I expected* est plus acceptable que : *Like I expected, all kinds of thugs tried to play me*.

D'autre part, le Principe de Complexité de Rohdenburg permet d'expliquer certaines différences d'acceptabilité. On constate en effet que l'interprétation par défaut est celle de la préposition et qu'il faut que le sujet soit court et de préférence pronominal, que la linéarité GN-GV soit respectée et qu'il n'y ait pas de constituant interrompant la chaîne syntaxique pour permettre une identification immédiate de la structure.

Enfin, l'hypothèse de la porosité entre circonstancielles de comparaison et relatives pourrait permettre de rendre compte de certaines résistances contre l'emploi de *like*, mais c'est surtout dans le cas des circonstancielles qui fonctionnent comme postmodifieurs de GN que cette hypothèse se vérifie. Pour finir, l'expansion de l'emploi de *like* dans les subordonnées parenthétiques qui apportent un commentaire semble se faire verbe par verbe, selon un schéma de diffusion lexicale qui défie les classifications purement syntaxiques. C'est notamment le cas dans les subordonnées parenthétiques qui apportent un commentaire et comprennent un verbe de parole. C'est également ce phénomène d'expansion que l'on trouve avec les verbes de simulation, comme *pretend* ou *feign*. Dans ces cas de figure, *like* acquiert le statut de complémenteur introducteur de complétives. Avec le verbe *fake*, son emploi permet même d'élargir le panel des constructions postverbales possibles par le biais d'une structure complétive en *like* jusque-là inexistante.

Ensuite, après avoir rappelé les bases des théories sociolinguistiques de l'*audience design* et de la toute nouvelle hypothèse du *speaker design*, nous nous sommes intéressée à la dimension pragmatique de l'opposition *like* / *as (if / though)*.

Plus qu'une simple acceptation de la variation dans la norme, c'est, semble-t-il, vers une nouvelle norme de familiarité que l'on se dirige. Après une période où l'emploi de *as*, entouré d'une certaine aura d'autorité, permettait de donner plus de force argumentative à son propos, l'emploi de *as (if / though)*, en anglais américain oral, est celui qui à son tour devient marqué, comme en témoigne son évitement fréquent par les personnages positifs dans les films ou les dessins animés hollywoodiens, où la langue formelle se voit reléguée majoritairement aux personnages maléfiques. Cette tendance à l'évitement de *as*, que nous nommons, à l'instar de Bourdieu, hypocorrection, a également abouti à l'avènement d'un autre subordonnant adverbial, *the way*, qui est en passe de devenir une locution conjonctive à part entière. Après une première étape où le syntagme *the way* + proposition relative fonctionne strictement comme un GN, il acquiert des caractéristiques adverbiales. Cette expression de la manière, qui est prototypiquement empreinte d'une nuance de cause, se double par la suite d'un emploi de *the way* qui est paraphrasable par *as* ou *like*. On constate que la formule se fige, car le remplacement de l'article par un autre déterminant ou du nom par *fashion* ou *manner* ne présente pas les mêmes caractéristiques. De même, la perte de matériel phonétique est avérée, car l'emploi de la préposition *in* ou d'un pronom relatif explicite ne serait pas compatible avec cette locution grammaticalisée. Il est clair que le nom *way* se défait de certaines de ces caractéristiques substantivales, car il perd la possibilité d'être modifié par un adjectif et d'être l'antécédent d'un constituant essentiel dans la relative qui le suit. Enfin, avec des prédications non validées, il est flagrant que le vocable *way* a perdu son sème central. Il n'est plus question de manière, car on ne peut pas comparer la façon dont se déroulent les événements *p* et *q*, si l'un des deux n'a pas eu lieu. Le seul sème qui subsiste est alors celui de la similarité et l'on assiste là à la décoloration sémantique caractéristique de la grammaticalisation.

Un des points communs que l'on observe entre *help* et *like* concerne la porosité entre les catégories de constituant essentiel et de circonstant. Le prédicat à l'infinitive qui suit le verbe *help* est différemment appréhendé par les grammairiens, selon qu'ils soulignent sa valeur finale ou non. Diachroniquement, on observe un passage du circonstant de but vers la simple complémentation et, récemment, on observe un nouvel emploi monotransitif du verbe. En ce qui concerne *like*, on note qu'il est plus acceptable quand la subordonnée joue un rôle syntaxique essentiel dans la phrase, comme après les verbes de perception. Ces propositions, dites circonstancielles de comparaison, sortent donc du cadre strict des

subordonnées adverbiales. De surcroît, les subordonnées en *like* ont acquis le statut de complétives après les verbes de simulation *pretend* ou *fake*. Que ce soit avec la complémentation de *help* ou avec le *like* conjonction, les classifications traditionnelles qui séparent les constituants essentiels des circonstants montrent donc clairement leurs limites. De même, comme nous l'avons montré, les distinctions entre prépositions et conjonctions ne sont pas toujours pertinentes, surtout dans le cas des circonstancielles de comparaison prédicatives averbales. Il est donc évident que, d'une manière générale, il faut appréhender les catégories et les fonctions grammaticales sous la forme d'un continuum et être ouvert à la complexité des faits observés, comme le prouve Aarts dans son ouvrage intitulé *Syntactic Gradience* (2007).

Les questions relatives au passage d'une catégorie syntaxique à une autre unissent les études de cas proposées dans cette analyse. Qu'il s'agisse de *to,* de *but* ou de *like,* on observe que ces morphèmes, d'abord prépositionnels, sont devenus ensuite des subordonnants adverbiaux, avant d'être employés comme complémenteurs. On constate également que la mutation de ces conjonctions circonstancielles en complémenteurs est facilitée par la compatibilité entre le sémantisme des verbes employés et le sémantisme originel du subordonnant.

En dépit de ce point commun fondamental, ces trois marqueurs diffèrent par leur emploi. Alors que *to* est sans conteste l'un des complémenteurs les plus productifs de l'anglais, *but* et *like* représentent des complémenteurs statistiquement mineurs. En outre, tandis que le *but* subordonnant constitue un reliquat du passé, l'emploi du complémenteur *like* est une caractéristique de l'anglais avancé et reste l'apanage de la langue innovante.

Une analyse de la langue qui prend en compte la dimension diachronique ne peut que se conclure sur un certain sentiment d'inachevé. *To* va-t-il à terme complètement disparaître après le verbe *help* ? Combien de temps les verbes d'état vont-ils résister à cette évolution ? La contrainte de passivation va-t-elle s'affaiblir dans l'avenir, ou aboutirons-nous à une stabilisation sur les mêmes lignes que *make* ? En ce qui concerne le sens d'empêcher, la complémentation en *but* + infinitif, qui est pourtant structurellement très marginale, va-t-elle se développer jusqu'à supplanter V-ING à terme ? La complémentation en V-ING avec le sens d'aider, d'origine non native, va-t-elle continuer à gagner du terrain ? Jusqu'où l'emploi de *like* conjonction va-t-il s'étendre ? Toutes ces interrogations concernent des faits de langue en cours d'évolution, et il serait donc vain d'espérer dès à

présent y répondre. Malgré l'existence d'un cerrtain nombre de précédents et le constat de certaines évolutions bien avancées, il convient, à l'évidence, d'en rester au stade de l'hypothèse.

D'une manière générale, il est impossible de prédire quel sera l'avenir de l'anglais, mais nous avons tout de même réussi à déterminer des tendances socioculturelles qui influent sur la langue. Comme l'explique Mair (2006), "the functional pressures for standardization have strengthened further as a result of the rise of the audiovisual media, whereas the ideological pressures have weakened as a result of the egalitarian, democratic, and to an extent anti-authoritarian, ethos that has come to characterize public discourse in the industrialized Western world in the second half of the twentieth century" Mair (2006 : 201). Parallèlement à la convergence vers l'américain, on observe donc une homogénéisation et une "*colloquialization*" de l'anglais. Ces deux évolutions peuvent d'ailleurs être vues comme paradoxales à terme, car les registres familiers de chaque variété d'anglais diffèrent beaucoup plus les uns des autres que les registres plus formels. On pourrait cependant également imaginer – comme l'emploi de *like* semble le suggérer – que même les registres informels vont s'homogénéiser partiellement en direction de l'américain.

Ces tendances générales se doublent d'une pression vers l'économie et la compression de l'information, sous l'influence, d'une part, des tendances d'assimilation de la langue orale et du principe du moindre effort et, d'autre part, sous l'impulsion des médias, toujours à l'affût de la formule choc et condensée.

Dans l'ensemble, ces recherches ont tenté de se concentrer sur l'observation des faits et de dépasser les clivages théoriques. En ce qui concerne l'étude de l'omission de *to* après *help*, par exemple, il a été démontré qu'il est possible de réconcilier deux approches opposées. De même, tout au long de ce travail, deux visions de la langue, synthétisées par les maximes contradictoires "All grammars leak" (Sapir, 1949 [1921]) et « Tout se tient » (formule attribuée à Saussure) se sont révélées complémentaires. On peut supposer que chaque sous-système linguistique tend à une certaine cohérence, mais il est clair, quand on observe les faits dans leur globalité, que l'équilibre est précaire et que le système linguistique est en constante évolution et donc en déséquilibre permanent entre deux systèmes stables.

Nous considérons en outre que la linguistique doit être une discipline transversale. La langue n'est pas une entité déconnectée du monde extérieur et elle s'inscrit dans un contexte géopolitique, historique, économique, ou encore idéologique.

De surcroît, il nous semble essentiel de faire davantage le pont entre la grammaire et la phonétique, car les phénomènes sociolinguistiques qui entrent en jeu sont comparables. Nous avons également rappelé qu'il peut être fructueux de se servir des techniques mises au point par les créolistes pour étudier la variation en anglais, car certaines situations sont équivalentes, comme le continuum entre acrolecte et basilecte ou les processus de débasilectalisation et de dédialectalisation. Par exemple, le schéma implicationnel est un outil qui provient de la créolistique et qui s'est révélé très utile pour étudier l'expansion syntaxique du *like* conjonction.

Enfin, outre le lien évident entre sociolinguistique et diachronie, nous avons tenté de mettre en lumière les interconnections fécondes qui peuvent exister entre la sociolinguistique et la pragmatique, dans la ligne droite de la théorie dite du *speaker design* (Schilling-Estes, 2002). En ces temps de communication à grande échelle, la langue, plus qu'un simple mode de communication, devient, pour les personnes publiques et les communicants, un outil stratégique au potentiel inégalé.

INDEX DES AUTEURS

Aarts, B. : 280, 286n, 405
Aitchison, J. : 86, 106, 324, 326, 343, 344
Aitken, A. J. : 112, 113
Algeo, J. : 177
Allen, H. : 297
Alleyne, M. : 105
Anderson, B. : 94, 95
Andersson, E. : 195
Anderwald, L. : 48, 288
Anttila, R. : 282
Ashby, W. : 311

Bailey, B. : 81, 100, 104
Bailey, G. : 63
Bailey, R. W. : 39
Bamgbose, A. : 72, 74, 89n
Barber, C. : 186, 285, 378
Baron, D. E. : 38, 120n, 121, 122, 126, 295, 375n, 376
Baron, N. S. : 323, 378
Barrie, M. : 223
Baskaran, L. : 74
Bat-Zeev Shyldrot, H. : 269, 274n
Bauer, L. : 57n, 70, 122, 130, 131, 132, 133, 180, 182n, 281n, 283
Baugh, J. : 64
Baumgardner, R. J. : 72, 73
Beal, J. : 18, 20, 36, 37, 39n, 40, 41, 45, 48, 115, 117, 122, 123, 251, 264, 296, 318, 374n
de Beaugrande, R. : 214, 233
Beebe, L. : 372
Beekes, J. S. P. : 147
Bell, A. : 70, 71, 130, 186, 324, 371, 372
Benson, M. J. : 129
Bernstein, B. : 23, 31n
Berland-Delépine, S. : 128n
Bex, T. : 71
Biber, D. : 167n, 317n
Bickerton, D. : 15, 80n, 100, 108, 109
Bigot, D. : 383
Blake, N. F. : 34
Blanche-Benveniste, C. : 311
Bloomfield, L. : 89
Blount, T. : 35
Bolinger, D. : 48, 162, 279, 281, 298, 343, 364, 369, 376
Boulonnais, D. : 16n, 152, 153, 335
Bourdieu, P. : 377, 404
Bragg, M. : 67
Bresnan, J. : 166
Brinton, L. J. : 220, 284, 285, 286, 336, 343, 385, 393
Brown, P. : 99, 108, 371, 373, 381
Brugmann, K. : 45
Bullokar, W. : 35
Buchanan, J. : 115
Butters, R. R. : 124, 125, 250, 254
Bryant, M. M. : 312, 313, 327
Callies, M. : 184
Cameron, D. : 376, 377
Carter, R. : 22
Cassidy, F. G. : 81, 98, 103, 104n
Caxton, W. : 32n, 34
Cawdrey, R. : 35
Chambers, J. K. : 70, 89, 129
Chen, M. : 239
Chevillet, F. : 12, 49
Cheshire, J. : 37
Chomsky, N. : 13, 46, 139, 167
Cobbett, W. : 39
Coles, E. : 35
Conboy, M. : 322
Cook, G. : 189, 374
Cotte, P. : 237n
Coupland, N. : 372, 373
Coveney, A. : 311
Craig, D. R. : 61
Croft, W. : 166, 184, 195, 236, 287, 313, 326, 366, 400
Crozier, A. : 125, 126, 127
Crystal, D. : 12, 13, 35, 49, 51, 52, 53, 58, 66, 68, 112, 114, 124, 323, 380
Curme, G. : 136, 234

Dancygier, B. : 336, 367, 368
D'Arcy, A. : 250, 251, 286, 354
DeCamp, D. : 77, 78n, 82, 101, 102
Delbridge, A. : 70, 129
Deléchelle, G. : 195, 217, 219, 222, 223, 225, 274n, 275, 347
Delmas, C. : 176, 352
Denison, D. : 27, 133, 142
Deterding, D. : 130
Deschamps, A. : 141n
Dieth, E. : 46
Dillard, J. L. : 62, 63
Dilworth, T. : 38
Dixon, R. M. W. : 157, 176
Docherty, G. : 379
Dorian, N. C. : 23
Duffley, P. : 157, 168, 169, 170, 176, 177, 199, 201
Dutton, T. E. : 87n

Egan, T. : 156, 167, 207n
Ellis, A. J. : 40, 46, 123
Elsness, J. : 48, 134, 364

Fairclough, N. : 375
Fasold, R. W. : 64, 272
Fenigsen, J. : 94, 95, 96
Ferguson, C. : 43n
Fiengo, R. : 192

Filppula, M. : 69, 127, 182, 183, 325
Fitzmaurice, S. M. : 111, 194
Fischer, O. : 148, 150, 153, 157, 169, 170, 176, 197, 233
Fishman, J. : 12
Fisk, R. : 376
Follett, W. : 299, 326, 375
Foster, B. : 16, 122, 124, 125, 126, 133, 178, 188, 245, 255, 313, 322
Foulkes, P. : 379
Fowler, H. W. : 296, 347
Frajzyngier, Z. : 83
France, P. : 370
Francis, N. : 195
Frazer, T. : 64, 128
Frei, H. : 254, 267
Fuchs, C. : 275, 339n

Giles, H. : 61, 65, 328, 329, 372, 373, 375
Gilman, C. : 82, 83, 107, 108
Gimson, A. C. : 380
Girard, G. : 167
Givón, T. : 154, 169, 170, 267
Goffman, E. : 371
Golay, J. P. : 339, 358
Gonzalez, A. : 73
Görlach, M. : 54, 55, 56, 58, 85, 98n, 100
Graddol, D. : 20, 74, 81, 89, 128
Greenwood, J. : 37
Grice, P. : 149, 268, 278, 370
Grimm, J. : 45
Gunnemark, E. : 12
Gupta, A. F. : 73, 130

Hagège, C. : 254
Hall, R. A. Jr : 105, 106
Halliday, M. A. K. : 64n
Hannah, J. : 122
Hansen, A. B. : 311, 329
Hart, J. : 35
Hartig, M. : 280
Haspelmath, M. : 152, 153, 154, 287
Haugen, E. : 18, 31, 33, 35, 90, 91n
Hawkins, J. A. : 48, 364
Henry, A. : 14n
Henry, V. : 282
Hermerén, L. : 190
Hickey, R. : 66n, 69, 125
Holm, J. : 83, 109
Honeste, M. L. : 267n, 268
Honey, J. : 22
Hopper, P. J. : 167, 220, 269, 392
Houghton, D. : 331
Huddleston, R. : 139, 193, 194, 283
Hudson, R. A. : 222
Hundt, M. : 124, 191

Jackendoff, R. : 215, 216
Jenkins, J. : 13, 18, 23, 66, 72, 86, 89n, 128, 129, 131, 322, 323, 325n
Jenkins, R. : 60
Jefferson, T. : 121
Jespersen, O. : 167, 232, 263, 267, 280
Johnson, S. : 36, 38, 41, 295
Jollin-Bertocchi, S. : 377
Joly, A. : 226n, 227, 228
Jones, C. : 135
Jones, D. : 42, 70
Jourdan, C. : 77n
Jucker, A. H. : 187

Kachru, B. : 13, 56, 57, 58, 66, 67, 71, 74n, 92, 128, 130
Kaltenböck, G. : 48, 364
Karttunen, L. : 167
Kautzsch, A. : 64
Kearns, K. : 48, 364
Keller, R. : 180, 278, 325, 371
Kennedy, A. : 236
Kenrick, D. : 12
Kerswill, P. : 17n, 336
Kim, Y. S. : 129
Khalifa, J. C. : 196
Kiparsky, C. : 154
Kiparsky, P. : 47, 154
Kjellmer, G. : 161, 271
Kloss, H. : 31n, 91, 92, 93
König, E. : 269
Kortmann, B. : 85, 247, 252, 253, 260, 261n, 269, 270, 271, 274, 276, 277, 280, 287, 288, 312, 313, 315n, 346, 348, 351, 386, 387
Kučera, H. : 195
Kurath, C. : 127, 375

Lab, F. : 286
Labov, W. : 23, 37, 38, 44, 47, 48, 61, 62, 64, 65, 299, 311, 329, 343n, 371, 372
Lakoff, R. : 370, 373
Landau, I. : 142, 163n
Langacker, R. W. : 291
Lange, D. : 250, 286, 293n, 353
Larreya, P. : 137, 176, 326, 346
Lasersohn, P. : 353
Lass, R. : 130, 261n
Lawler, J. M. : 231, 242, 243
Leech, G. : 27n, 134, 135, 187, 257n, 370, 371n, 377, 378
Legallois, D. : 213
Le Goffic, P. : 275, 339n
Lehmann, C. : 385, 391n
Le Page, R. B. : 98, 104n
Levinson, S. C. : 371, 373, 381
Liberman, M. : 323, 355, 356
Lichtenberk, F. : 260n
Lightfoot, D. : 293, 343
Lind, A. : 161, 164, 165, 174, 179
Lippi-Green, R. : 384
Loban, W. : 62
Long, D. : 312

Longacre, R. : 346
Lopez-Cousó, M. J. : 353, 355
Los, B. : 141n, 147, 148, 152, 153, 156, 165n, 166, 180, 195, 204n, 348
Lowth, R. : 37
Macafee, C. : 116
Macaulay, R. : 43
Mair, C. : 16n, 27n, 133n, 134, 135, 138n, 154, 155, 187, 188, 191, 192, 195, 201, 202, 203, 204, 207, 215, 217, 219, 220, 221, 222n, 224, 241n, 249, 257n, 283, 375, 377, 378, 380n, 398, 399, 405, 406
Malan, N. : 48
Malderez, I. : 311, 319
Marchello-Nizia, C. : 282, 291
Marckwardt, A. H. : 123, 127
Martinet, A. : 180, 222, 385
Mauroy, R. : 253, 387, 390, 392
Mazrui, A. A. : 72
Mazrui, A. M. : 72
McArthur, T. : 27, 54-56, 58, 66, 67, 72n, 73, 74, 75, 76, 123, 378
McClure, J. D. : 90, 91, 98, 112n, 113
McColl Millar, R. : 33, 91n
McCordick, D. : 95
McEnery, A. : 137, 157, 161, 165, 191n, 195, 198, 201, 221
Méndez-Naya, B. : 353, 365
Menzies, J. : 116, 117
Meyerhoff, M. : 116
Meyers, W. E. : 297, 298, 312, 314, 376
Miller, J. : 23, 127, 153, 251, 357n
Miller, P. : 255n, 357, 358
Milroy, J. : 17, 19, 20, 22, 23, 34, 37, 48, 60, 62, 63, 65, 110, 137, 180, 264, 295, 313, 349, 381
Milroy, L. : 17, 19, 20, 23, 31, 34, 37, 48, 60, 62, 63, 65, 110, 137, 180, 264, 295, 313, 349, 381
Mittwoch, A. : 191, 192, 197
Modiano, M. : 56, 58, 59
Montgomery, M. : 107n, 123, 126, 127, 128, 254, 263, 298n, 374n
Morgenstern, A. : 170
Mossé, F. : 33n
Mufwene, S. : 63, 82, 83, 85, 94, 102, 107, 108, 110, 325
Mugglestone, L. : 33, 40, 41, 42, 111, 379, 380, 381
Mühlhäusler, P. : 32, 87n, 94, 107
Mulcaster, R. : 35
Murray, T. : 64, 128, 290, 312
Murray, L. : 37
Myhill, J. : 378

Nakajima, H. : 48
Nettle, D. : 13
Nerrière, J. P. : 18, 75
Nevalainen, T. : 124, 175, 286n
Newmeyer, F. J. : 393

OED : 18n, 36n, 124, 139, 143, 144, 158, 185n, 188, 203, 207, 226, 228, 234, 235, 250, 261, 264n, 270, 279, 285, 288, 289, 291, 293, 314, 324, 342, 357n, 358, 364
Oladejo, J. : 84n, 106
Orsman, E. : 71
Orsman, H. : 71
Orton, H. : 46
Osthoff, H. : 45

Paltridge, B. : 129
Pang, K.-Y. S. : 331
Partridge, E. : 19, 206
Patrick, P. : 74n, 79, 81, 83, 107, 108, 109
Paulin, C. : 352, 354
Pawley, A. : 117
Peitsara, K. : 264n
Penhallurick, R. : 74n
Philp, A. : 43n, 44
Pierrard, M. : 280
Pittman, C. : 223
Pixton, W. H. : 22
Platt, J. : 66, 73, 74
Pooley, R. C. : 314
Poutsma, H. : 246
Power, C. : 13
Powesland, P. 373
Preisler, B. : 129
Pullum, G. : 192, 193, 194, 283
Purves, D. : 98
Puttenham, G. : 33, 34

Quayle, N. : 246, 257n
Quirk, R. : 12, 22, 53n, 56n, 74, 139, 154, 157, 195, 271n, 273n, 281n, 326, 246, 347, 357, 386

Radford, A. : 139
Ramírez-González, C. M. : 73
Rickford, J. R. : 107
Rivens Mompean, A. : 129
Rissanen, M. : 161n
Rivière, C. : 137, 176, 326
Roach, P. : 379
Robinson, M. : 96n, 114, 117
Rohdenburg, G. : 150, 162, 162, 181, 182, 196, 202, 350, 360, 361, 362, 364, 397, 403
Romaine, S. : 13, 48, 60, 64n, 70, 77, 78, 79, 80, 81, 87, 88, 94, 105, 107, 129, 250, 286, 293n, 252
Rosewarne, D. : 378, 281n
Rowlands, E. C. : 109

Sankoff, G. : 99, 108
Sapir, E. : 19, 406
de Saussure, F. : 21, 60, 91n, 110, 137, 406
Schilling-Estes, N. : 23, 116, 374, 407
Schneider, E. : 61, 68, 70, 71
Schottman, W. : 16n

Scobbie, J. M. : 97n
Seidlhofer, B. : 18, 325n
Shapiro, F. : 296
Sheridan, T. : 40, 41
Sibayan, B. R. : 73
Siegel, J. : 108, 109
Silva-Corvalan, C. : 344
Simon, B. L. : 64, 128, 290, 213
Simpson, H. : 279, 289, 312, 322
Singler, J. V. : 107
Smith, P. : 61, 329, 372, 373, 375
Smith, G. : 85, 106
Smith, Je. : 32, 135
Smith, Ja. : 298
Snoddy, R. : 185, 323
Souesme, J. C. : 16n
Spence, T. : 39
Stankiewicz, E. : 46
Starks, D. : 129
Stewart, W. : 56n, 67, 91
Stowell, T. : 167
Strang, B. : 56n, 66, 122
Strevens, P. : 49, 50, 53, 56, 58, 66, 71
Stuart-Smith, J. : 117
Svartvik, J. : 195
Sweet, H. : 67
Sweetser, E. E. : 336, 367, 368
Swift, J. : 36, 40

Tagliamonte, S. : 250
Tajfel, H. : 61
Takeda, R. : 31n, 33
Talmy, L. : 215
Taylor, J. R. : 331
Taylor, M. V. : 22
Thomas, L. : 20, 89
Thomas, R. : 228, 232, 233, 234, 236, 240
Thompson, S. : 346
Tobin, Y. : 268
Torres-González, R. : 73
Tottie, G. : 163, 271, 272, 386
Traugott, E. C. : 182, 220, 269, 284, 285, 286, 291, 336, 343, 385, 393
Trudgill, P. : 20, 61, 62, 89, 100, 117, 122, 123, 124, 130, 131, 132, 135, 166, 175, 238, 281n, 311, 373, 374n
Turner, G. W. : 130
Underhill, R. : 250

Van Ek, J. A. : 195, 246
Vendler, Z. : 198
Verhaar, J. W. M. : 86, 87
Visser, F. T.: 38, 288

Wagner, S. : 78, 374
Walker, J. : 40, 379
Wang, W. S.-Y. : 343
Warner, A. R. : 148, 153, 166, 235, 236
Washabaugh, W. : 104, 344
Watts, R. J. : 38, 71, 260n, 369, 370, 371, 373
Webster, N. : 67, 121, 122, 296
Weinreich, U. : 46
Wells, J. C. : 117, 132, 378, 379
Wenker, G. : 45
West, M. : 273n, 275n
Whitman, C. D. : 314
Whitman, W. : 121
Whorf : 19
Widdowson, H. : 74
Wierzbicka, A. : 195
Williams, A. : 17n
Wischer, I. : 124, 175
Wolfram, W. : 63, 64, 116
Wood, F. T. : 157, 171, 172, 176, 256, 326, 329, 338, 348
Woolford, E. : 87
Wright, J. : 46

Xiao, R. : 137, 157, 161, 165, 191n, 195, 198, 201, 221

Youmans, G. : 125

Zipf, G. K. : 180, 261, 268

INDEX DES NOTIONS

AAVE : 47, 52, 55, 62-65, 78n, 83, 127n
Abstand : 91
Accommodation : 371, 374
Accomplishment : 168, 198, 199, 398
Achievement : 168, 197-199, 398
Act : 15, 315, 351, 356-358, 365, 366
Acrolecte : 102, 104, 406,
Acronyme : 188
Activity : 198, 398
Adverbe : 16, 17, 85, 87, 125, 126, 206, 222, 226, 227, 249, 251, 259, 261n, 266, 270, 271n, 286, 288, 301, 303, 305, 328, 337, 339n, 357, 369, 385,
Afrique du Sud : 57
Agentivité : 136, 171, 398
Agrammaticalité : 39, 349, 353, 363-364, 386
Aktionsart : 197
Allemand : 45, 84n, 91, 98n, 125, 126, 139, 140, 151, 153, 195, 246, 247, 252, 261n, 262, 276n, 285, 325,
Ambiguïté : 149-150, 174, 214, 224, 226, 227n, 271, 273, 277, 278, 279, 331n, 346, 399
Américanisation : 118, 122-128
Analogie : 144, 149, 175, 176, 245, 249, 254, 279-283, 291, 365, 401
Anglais contemporain : 27, 28, 136, 187, 197, 200, 225
Anglais de l'estuaire : 17, 378-381
Anti-formality : 377
Anti-language : 64n
Anymore positif : 64, 125, 130
Argument : 152, 155, 156, 216
As : 28, 49, 87, 261-279, 347-351, 371, 384, 385, 390, 392, 395, 396, 401
As if : 28, 49, 256-260, 330-337, 352-367, 371, 384, 385, 401, 402, 403
As though : 28, 256-260, 330-337, 384, 401, 403
Assist : 144, 145, 184, 203-207, 215, 224
Attribut de manière : 353, 368
Ausbau : 91-92
Audience design : 371-372, 403
Australie(n) : 52, 55, 56, 59, 66, 67, 70, 94, 117, 129, 130, 254
Autonomie : 66, 69, 70, 71, 77, 89, 91, 92, 93, 97, 99, 121
Auxiliaire : 27, 148, 180, 192, 194, 201, 202, 203, 222, 251, 252, 340, 341, 345, 390, 398

Bajan : 95, 96
Basilecte : 63, 95, 101-104, 108, 406
Be like : 250, 292, 356

Calque : 17, 21, 76, 108, 125, 126, 144, 184, 235, 236, 239, 241, 245, 273, 355, 400
Can(*-ED*) NEG *help* : 88, 226-248, 400, 401
Cause-implication : 19, 174, 275-277, 305
Circonstanciel : 86, 150, 151, 260-262, 265, 266, 269-271, 274, 278, 283, 284, 287, 339, 341, 344, 346-353, 358, 262, 367, 368, 392, 401, 403, 404, 405
Cockney : 378, 379
Codification : 31, 34-36, 70, 91
Colligation : 213, 233
Colloquial preterite : 16, 200
Colonial lag : 123, 124
Commentaire / Accord : 252, 253, 336, 371, 390
Communication : 18, 19, 22, 33, 71, 72n, 76, 80, 91n, 92, 99, 100, 123, 129, 180, 184, 199, 200, 249, 252, 255, 265, 268, 269, 322, 323, 352n, 359, 371, 474, 376, 277, 381, 382, 385, 395, 397, 401, 407
Comparaison factuelle : 87, 252, 253, 259, 279, 289, 315, 316, 319, 320, 326, 342, 350, 362, 367, 369
Comparaison non factuelle : 252, 253, 255, 289, 290, 292, 312, 315, 318, 325, 326, 330, 342, 350, 351, 369, 401
Compétence : 12, 13, 14, 22, 370, 373
Complémenteur : 48, 82, 83, 84, 87, 88, 104, 109, 118, 136n, 151, 169, 194, 227, 228, 235, 250, 261, 286, 287, 288, 344, 353, 354, 365, 366, 367, 369, 403, 405
Concaténation : 221, 222, 340, 341, 398
Concession : 265, 269-274
Concomitance : 168, 265, 266, 271, 274-277, 327, 345, 398
Conjonction : 16, 28, 49, 82-84, 86-88, 107, 109, 120, 137, 136, 148, 183, 234-236, 247, 249-397
Conservatisme extraterritorial : 124
Continuum sociolinguistique : 55, 56, 101-104,
Contrefactuel : 255, 359, 368
Convergence : 61, 120, 132, 135, 372, 385,
Conversion : 283-284
Co-texte passerelle : 285, 291, 292
Courbe logistique : 27, 244
Créole : 31, 54, 58, 60, 62, 63, 72, 74n, 76-86, 88, 89, 93, 95, 98-110, 117, 152, 254, 344, 397
  jamaïcain : 78-83, 99
Créolistique : 47, 407
Croate : 92
Cryptanalyse : 236, 242, 366, 400

Datif : 83, 139, 166, 195n, 285
Décatégorialisation : 392-393
Décoloration / élargissement sémantique : 203, 210, 215, 220, 224, 255, 393, 399, 400, 404
Débasilectalisation : 63n, 100, 102, 104-108, 114, 117, 397, 407
Décréolisation : 63, 100, 102n, 109,
Dédialectalisation : 100, 117, 407
Déficit : 254-256, 259

Démotivation : 385
Diachronie / diachronique : 15, 21, 23, 32, 45, 49, 52, 53, 58, 66, 77, 135-138, 142, 143, 147, 157, 158, 161, 165, 177, 200, 224, 232, 239, 246, 256, 275, 324n, 332, 397, 405, 407
Dialecte : 18, 31-34, 42, 45, 47, 52n, 53, 55, 62, 63, 75, 89-97, 110, 112n, 116, 118, 137, 184, 264n, 310, 318, 372, 373, 379, 380, 381, 382
Dialectologie : 23, 45-47
Dialogue : 316-317, 388
Diffusion lexicale : 233, 342-344, 367, 403
Diglossie : 43, 44
Diphtongue : 41n, 96, 279, 290, 379
Discours direct : 96, 250, 316-317, 321, 322, 326, 278
Distance interpersonnelle : 369, 371, 374, 277, 382, 385, 395
Divergence : 132, 372
Do-support : 124, 133

Économie : 15, 79, 85, 105, 133n, 180, 181, 185, 188, 189, 199, 239, 268, 367n, 370, 406
Écosse /écossais : 19, 23, 42-44, 48, 53, 55, 56, 89, 92, 94-96, 98, 100, 112-118, 126-128, 153, 254, 262, 263, 293
EFL : 56, 129, 256
EIL : 71, 75, 76
Élaboration : 31, 35
Ellipse : 126, 280, 299, 337, 346-348, 368, 374
Emprunt : 105, 254
Endonormativité : 57, 58, 68, 76
Englishes : 52, 60, 66-76, 89, 99, 397
Épilinguistique : 312, 384
Ergativité : 27, 82, 128n, 212
Erreur : 131, 290, 302, 304, 307, 308
États-Unis : 6, 28, 44, 45, 52n, 57, 58, 68, 69, 72, 73, 110, 120, 123, 124, 127, 128, 130, 131, 159, 165, 166, 170, 178, 187, 233, 254, 263, 289, 291, 293n, 311, 312, 315n, 318, 325, 327, 378, 381, 397, 398, 402
Exonormativité : 57, 68, 74, 120, 121
Extraposition : 24-26, 140, 147, 174-175, 292, 353, 355, 356, 401

Fake : 366, 368, 403, 404
Familiarité : 190n, 248, 403
Fashion : 392, 404
Faute : 130, 254, 296, 297, 375
Feel : 233, 289, 312, 331, 333, 334, 351-354, 358
Feign : 366, 403
Fewer : 16
Fictif : 87, 256-258, 260, 262, 330-332, 335, 362, 402
Formel / formalité : 17, 18, 23, 24n, 92, 128, 131, 232, 233, 240, 245, 264, 308, 310, 311, 314, 315, 322, 325, 374, 377, 378, 380, 382, 383, 384, 395, 396, 400, 401, 404, 406
Fusion : 169, 385, 386n, 392, 393, 396

Gérondif : 16, 133n, 144-147, 152n, 162, 206, 207, 211-214, 223, 227, 232, 238, 239, 241, 280, 306, 400
Globish : 18, 75
Grammaticalisation : 28, 84, 86, 88, 107, 109, 152, 154, 167, 201-226, 249, 250, 284-287, 291, 353, 385-395, 400, 401, 404
Grammaticalité : 22, 180
Graphie : 34-36, 41, 96-99, 121, 130, 131, 180, 185

/h/ : 41, 328, 372, 379
Have (got) : 124, 133-134
Help : 28, 48, 118, 135-248, 397-401, 404
Hétérogénisation : 52, 59, 60, 65, 76, 77, 268, 397
Hétérosémie : 260
Historicité : 77, 91, 111
Homogénisation : 397
Hopefully : 16, 17, 249, 296
Horror Aequi : 161, 162, 173, 174, 199, 397
How : 19, 263
Hybridation : 76, 106, 107
Hypercorrection : 131, 281, 298-300, 401
Hyperdialectalisme : 131
Hypocorrection : 377, 378, 381, 396, 404
Hypotaxe : 78, 82

Iconicité : 26, 169, 199, 267, 268
Identité ethnique : 62-63
régionale : 65
sexuelle : 61-62
sociale : 62
(In)animé : 107n, 139, 172-177, 179, 190, 229, 230, 245, 355n, 356, 357, 398
Inde : 12, 27, 58, 66, 74, 91n, 130
Indicateur : 311, 313, 325, 329, 402
Inférence : 270, 275, 360, 389, 395
Infinitif complet : 28, 148, 149, 160, 162-164, 168, 173, 184, 196, 199, 398
éclaté : 17, 39, 194
nu : 28, 137, 147, 148, 152, 159-161, 163-166, 168, 169, 172-175, 179, 184, 189, 191-193, 199, 202, 220, 227, 397, 298
Informalité : 20, 38, 120, 134, 233, 240, 258, 263, 308, 319, 320, 322, 323, 326, 351, 374, 375, 377, 385, 388, 395, 401, 402, 406
Innovation : 16, 27, 59, 64, 89n, 108, 120, 124, 127, 132, 161, 184, 254, 258, 278 ; 313, 315n
Insécurité linguistique : 42-45, 299
Institutionnalisation : 68n, 76
(In)intelligibilité : 14, 53, 75, 85, 89, 92, 93, 113, 117
Intentionnalité : 170, 398
Interférence : 18, 53, 68, 75, 76, 81, 184, 239
Internet ; 123, 247, 322, 323, 274, 402
Intraférence : 184, 206n, 239
Irlande / irlandais : 14, 53, 59, 68, 69, 70, 74n, 78n, 117, 125-128, 175, 183, 184, 188, 196, 254, 276n, 351n, 386n

Irréel : 255, 262, 330, 334, 401
It + copule : 294, 351, 353
Isochronisme : 73
Isomorphisme : 15, 78, 224, 249, 267-270, 276, 277, 278, 401
Isosyllabisme : 73
Kenya : 73
Koinêisation : 31, 68

Langue lexifiante : 77, 101, 105
Latin : 24, 32n, 35, 37-39, 67, 92, 113, 235, 236, 245, 276n, 400
Less : 16
Lexicalisation : 213, 261n, 385, 386
Like : 28, 49, 87, 249-385, 390, 392, 395, 396, 401-403
Linéarité : 345, 348, 363, 403
Lingua franca : 18, 57, 67, 72n, 77n, 85, 129
Locution conjonctive : 272, 275n, 279, 385-387, 390, 393, 395, 396, 404
Londres : 33, 34, 114
Look : 351-357

Manière : 145, 252, 253, 260, 266, 270, 301, 303, 305, 306, 339, 351-354, 357-359, 368, 369, 387-391, 394, 395, 404
Manner : 392, 404
Marqueur discursif : 286
Marqueur sociolinguistique : 249, 316
Médium passerelle : 322
Mésolecte : 95, 103
Monosémie : 268, 271
Montée : 138, 140, 292, 293, 354-356, 368
Morpho-syntaxe : 78, 107, 377

Narration 1e personne : 310, 316-320
Narration omnisciente : 316, 320-322, 325, 326, 401, 402
Nativeness : 56
Nativisation : 68, 77
Négation multiple : 37, 229, 311, 328
Nigeria : 66, 72-74, 91n
Nivellement dialectal : 17, 31, 33, 397
Nouvelle-Zélande : 53, 59, 70, 71, 129, 130, 182n

Obligatoirification : 391, 392, 395
Occlusive glottale : 96n, 373, 381n
Orthoépiste : 41, 115
Ouganda : 72, 73

Pakistan : 56, 72, 73
Papouasie-Nouvelle-Guinée : 53, 72n, 77n, 84, 85, 91n, 93, 106
Parataxe : 84, 236, 318
Passif : 27, 78, 81, 116, 128, 134, 139-141, 176, 182n, 184, 191, 194-197, 212, 229, 249, 377, 398, 405
Pays de Galles : 53, 74
Perception : 147, 196, 197, 202, 258n, 355, 357, 401, 402, 404
Périphrase : 79, 85, 103, 105, 200
Pidgin : 31, 58, 60, 72, 76-85, 89, 93, 94, 100, 105-108, 110, 112n, 117
Philippines : 67, 72
Phonème : 41, 48, 80, 96, 106, 107, 343, 367n
Phonographématique : 73, 96
Phonotactique : 80
Politesse : 369-371, 373, 382
Polycentricité : 56, 57, 67, 75, 82
Polysémie : 131, 136, 226, 260, 261, 265, 267-269, 271n, 277, 345, 352, 404
Ponctualité : 18n, 168, 198-200, 243
Porto Rico : 52, 72, 73
Postmodifieur : 348-350, 403
Pragmatique : 127n, 136, 189, 249-251, 269-270, 287n, 321, 328, 343, 353, 360, 369, 370, 372-374, 389, 403, 407
Prédicat : 16, 25, 26, 81, 132, 140-142, 145, 154, 166-168, 196, 198-200, 215, 218-219, 231, 259, 339-341, 345, 346, 356, 358, 359, 368, 390, 394, 398, 404
Prédication : 38n, 136n, 143, 171, 192, 230, 255, 256, 258, 262, 266, 280, 284, 331-333, 335, 336, 339, 340, 346, 360, 368, 394, 401, 402, 404, 405
Prescription : 17, 36, 38-40, 236, 249, 294, 295, 297, 289, 300, 314, 376, 399, 401
Present perfect : 15, 16, 27, 69, 127, 134, 257-259, 331, 332
Pretend : 365, 366, 403, 404
Prétérit : 15, 69, 97n, 114, 124, 127, 134, 164, 235, 255-257, 259, 262, 305, 330, 331n, 332
Préposition : 15, 17, 37, 74, 82, 84, 87, 88, 107n, 136n, 144, 147, 152, 154, 166, 181, 182, 187, 202, 203, 212, 226, 227, 242, 246, 251, 253, 260, 275n, 279-288, 293, 295, 300-308, 336n, 337, 346, 348, 350, 362, 364, 381, 385, 387, 388, 391, 399, 401, 403-405
Presse : 44, 95, 96, 178, 185-189, 256, 310, 314, 322, 378
Principe de Complexité : 150, 196, 350, 360-362, 364, 403
Pronom relatif : 38, 48, 228, 263-265, 346-349, 378, 391, 393, 404
Pronom résomptif : 228, 349
Proposition relative : 26, 386, 387, 392, 393, 404
Proximité : 374-376, 382, 395
Pseudo-passif : 191
Publicité : 136, 185-191, 200, 283, 374-376, 382, 385, 398,

Régime : 107n, 166, 281, 362
Réanalyse : 156, 166, 249, 286, 291-293, 401
Redondance : 63, 78, 85, 86, 153, 182, 226n, 236, 241, 262, 366, 267n
Répertoire : 111, 122, 313, 371, 372, 374, 402

Reprise : 192, 266, 272, 273, 284, 339-342, 390, 394
Réseau : 23, 48, 61, 62, 65, 253, 313
Rhoticité : 52n, 62, 76, 103, 131, 132, 317
Royaume-Uni / Grande-Bretagne : 45, 56, 58, 63, 64n, 69, 71, 72, 75, 78n, 81, 89, 93, 111, 115, 121, 124, 130, 159, 165, 177, 182n, 289, 296, 309, 311, 315n, 318, 381, 397, 398
RP : 17, 33, 40-42, 52n, 55, 56, 61, 65, 70, 96, 110, 132, 328, 373, 378-381, 383
Schéma implicationnel : 101, 102, 109, 249, 309, 351, 395, 407
Seem : 154, 257, 351, 354-356, 363, 365, 366
Sélection : 31-33
Serbe : 92
Shall : 115, 127, 133
Similarité / similitude : 87, 252, 253, 260, 282, 339n, 342, 359, 390, 391, 394, 395, 404
Simulate : 367
Sit : 20
Sociolinguistique : 23, 28, 47-49, 55, 58, 77, 117, 166, 249, 253, 294, 295, 311, 316, 327, 329, 374, 385, 402, 407
Sound : 255, 262, 325, 351, 357, 362
Speaker design : 374, 403, 407
Stand : 20
State : 198, 199, 398
Standardisation : 18-20, 31-36, 56n, 66, 67, 76, 77, 91, 93, 98, 112, 129
Stéréotype : 311, 312, 325, 402
Style indirect libre : 94, 316, 320-322, 326, 402
Subjonctif : 148, 151, 152, 204n, 255-258, 262, 330, 331n, 335
Subjonctif mandatif : 124, 134, 200, 245, 379
Subordonnant : 18, 28, 29, 49, 82, 83, 86, 88, 108 ; 109, 136n, 151, 193, 194, 227, 237n, 240, 245, 249, 260, 269, 270, 275, 276n, 277, 279, 280, 287, 288, 293, 312, 313, 318, 333, 345, 351, , 352n, 353, 385, 386, 397, 401, 404, 405
Substrat : 62, 66, 69, 81, 84, 109
Superstrat : 80, 85, 100, 105
Supralocalisation dialectale : 17, 132
Syntagme : 251, 284, 388, 390, 404
Synthème : 385, 386, 393

Télicité : 136, 198, 199
The way : 383, 385-396, 404
To : 135-201, 208-210, 221
Tok Pisin : 32n, 53, 77-80, 84-88, 93, 94, 98, 99, 105-109,
Treat : 253, 351, 352, 356-358

Validation : 142, 143, 170, 171, 236, 255, 256, 259, 330-335, 394, 395, 400, 402, 404
Variation stylistique : 24-26
Vernaculaire : 32, 45, 47, 53, 62, 63, 66, 81, 94, 113, 117, 317
Visée : 136, 154, 166, 167, 190

While : 18, 86, 261n, 269, 387
Will : 115, 127, 133, 257, 258

BIBLIOGRAPHIE

Aarts, B., *Syntactic Gradience: The Nature of Grammatical Indeterminacy*, Oxford University Press, Oxford / New York, 2007

Abercrombie, D., "R.P. and Local Accent", *Studies in Phonetics and Linguistics*, Oxford University Press, Londres, 1965, 10-15

Adamczewski, H., Delmas, C., *Grammaire linguistique de l'anglais*, Armand Colin / Masson, Paris, 1998 [1982]

Aijmer, K., "The Pragmatics of Adverbs", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 324-340

Aitchison, J., *Language Change: Progress or Decay?* 3rd edition, Cambridge University Press, Cambridge, New York / Melbourne, 2001 [1991]

Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003

Aitken, A. J., McArthur, T. (éds), *The Languages of Scotland*, W. & R. Chambers Ltd, Édimbourg, 1979

Aitken, A. J. (éd.), *The Scots Language, Planning for Modern Usag*e, Ramsay Head Press, Édimbourg, 1980

Aitken, J. R., "O'Rourke and Leonard", *American Speech*, vol. 9, n° 4 (Dec. 1934), 291-295

Algeo, J., "The Two Streams: British and American English", *Journal of English Linguistics* 19 (2), 1986, 269-284

Algeo, J., 1988. "British and American Grammatical Differences" in *International Journal of Lexicography*, 1 (1), 1-31

Alleyne, M., "Acculturation and the cultural matrix of creolization", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 169-186

Ammon, U., "Towards more fairness in International English: linguistic rights of non-native speakers?" in Phillipson, R. (éd.), *Rights to Language, Equity, Power and Education*, Erlbaum, Mahwah / Londres, 2000, 111-116

Anderwald, L., "The varieties spoken in the Southeast of England", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds), *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax,* Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 175-195

Armstrong, N., "Nivellement et standardisation en anglais et en français", in *Langage et Société,* n° 102 (déc. 2002), 5-32

Ash, S., "Social Class", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 402-422

Atkins, B. T. *et al.* (éds), *Le Robert et Collins Super Senior*, Robert et HarperCollins, Paris / Glasgow, 1995

Awbery, G. M., "The English Language in Wales", in Tristram, H. C. L. (éd.), *The Celtic Englishes*, Winter, Heidelberg, 1997, 86-99

Ayafor, M., "Cameroon Pidgin English (Kamtok): morphology and syntax" in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax,* Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 909-928

Ayto, J., *The Oxford Dictionary of Rhyming Slang*, Oxford University Press, Oxford, 2003

Baggioni, D., *Langues et Nations en Europe,* Payot, Paris, 1997

Bailey, B., "Jamaican Creole: Can Dialect Boundaries be Defined?", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 341-348

Ball, P., Giles, H., Byrne, J. L., Berechree, P., "Situational constraints on the evaluative significance of speech accommodation: Some Australian data", in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 115-130

Bamgbose, A., "Post-imperial English in Nigeria 1940-1990", in Fishman, J. A., Conrad, A. W., Rubal-Lopez, A. (éds) *Post-imperial English: Status Change in Former British and American Colonies, 1940-1990*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1996, 357-372

Barbour, J., *The Brus*, édité et préfacé par Duncan, A. A. M., Canongate Classics, Édimbourg, 1997

Barber, C., *Linguistic Change in Present-day English*, Olivervand Boyd, Édimbourg / Londres, 1964

Barnhart, C. L., Steinmetz, S., Barnhart, R. K., *A Dictionary of New English*, Longman, Londres, 1973

Baron, D. E., *Grammar and Good Taste – Reforming the American Language*, Yale University Press, New Haven / Londres, 1982

Baron, N. S., "Why email looks like speech: proofreading, pedagogy and public face" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 85-94

Barrie, M., Pittman, C., "Non-obligatory control and the movement towards movement", in *The Proceedings of the 2003 Annual Meeting of the Canadian Linguistic Association*, 1-12

Bat-Zeev Shyldrot, H., « Subordonnées circonstancielles et dépendance sémantique. Comparaison, concession et condition : grammaticalisation et sens des connecteurs », *Faits de Langues : La Comparaison*, n°5, mars 1995, Presses Universitaire de France, Paris, 145-154

Bauer, L., *Watching English Change: An Introduction to the Study of Linguistic Change in the Twentieth Century*, Longman, New York / Londres, 1994

Bauer, L., *An Introduction to International Varieties of English*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2002

Bauer, L. Trudgill, P. (éds), *Language Myths*, Penguin, Londres, 1998

Baugh, J., "A Survey of Afro-American English", *Annual Review of Anthropology*, vol. 12, 1983, 335-354

Baugh, J., "A Dissection of Style-shifting", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 109-118

Baumgardner, R. J., "The indigenization of English in Pakistan", *English Today* 21, 6 (1), 1990, 59-65

Bautier-Castaing, E., « Un Aspect de la compétence du locuteur : la gestion de l'inégalité dans la communication entre adultes », in François, F. (éd.), *La Communication inégale : heurts et malheurs de l'interaction verbale*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel / Paris, 1990, 261-272

Bayley, R., "Relativization Strategies in Mexican-American English", *American Speech*, vol. 74, n°2 (Eté 1999), 115-139

Beal, J., "English dialects in the North of England: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 114-141

Beal, J., *English in Modern Times*, Arnold, Londres, 2004

Beebe, L., M., Giles, H., "Speech-accomodation theories: a discussion in terms of second-language acquisition", in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 5-32

Bell, A., *The Language of News Media*, Blackwell, Oxford, UK, Cambridge, MA, 1991

Bell, A., "Back in Style: Reworking Audience Design", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 139-169

Berger, C., R., "Beyond Initial Interaction: Uncertainty, Understanding, and the Development of Interpersonal Relationships", in Giles H., St Clair, R. (éd.), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 122-144

Berland-Delépine, S., *La Grammaire anglaise de l'étudiant*, Ophrys, Gap, 1989

Berlage, E., "Prepositions and Postpositions", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 130-148

Bernstein, B., *Langage et classes sociales*, Éditions de Minuit, Paris, 1975

Bex, T., "Representations of English in 20th century Britain: Fowler, Gowers and Partridge", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 89-109

Biber, D., *Variation across Speech and Writing*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995 [1988]

Biber, D., "Compressed Noun-Phrase Structure in Newspaper Discourse: The Competing Demands of Popularization vs. Economy" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York/Londres, 2003, 169-181

Biber, D., Grieve, J., Iberri-Shea, G., "Noun Phrase Modification", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 182-193

Bickerton, A., *American-English / English-American: a two-way glossary of words in daily use on both sides of the Atlantic*, Abson Books, Londres, 2004 [1974]

Bickerton, A., *Australian-English / English-Australian*, Abson Books, Londres, 2004 [1976]

Bickerton, D., "Inherent Variability and Variable Rules", *Foundations of Language* 7, 1971, 457-492

Bickerton, D., *Dynamics of a Creole System*, Cambridge University Press, Londres

Bickerton, D., "Pidgin and Creole Studies", in *Annual Review of Anthropology*, vol. 5, 1976, 169-193

Bigot, D., *A Sociolinguistic Analysis of Star Wars Episode 1*, Mémoire de maîtrise sous la direction du Professeur Jean-Paul Régis, Université F. Rabelais de Tours, 2001, www.teluq.uquebec.ca/diverscite/SecArtic/Arts/2005/bigot/ftxt.htm

Blake, N. F., *Shakespeare's Language, An Introduction*, Macmillan Press, Londres, 1983

Blake, N. F., "Chancery English and *The Wife of Bath's Prologue*", in Nevalainen, T., Kahlas-Tarkka, L. (éds), *To Explain the Present – Studies in the Changing English Language in Honour of Matti Rissanen*, Société néophilologique, Helsinki, 1997, 3-24

Blake, N. F., *A History of the English Language*, Macmillan, Basingstoke / Londres, 1996

Bloomfield, L., *Language*, Henry Holt and Co, New York, 1933

Boisson, C., « Les adverbiaux sans préposition », in Rémi-Giraud, S., Roman, A., (éds), *Autour du circonstant*, Presses Universitaires de Lyon, 1998, 215-259

Bolinger, D. *That's that*, Mouton, La Haye / Paris, 1972

Bolinger, D., "*As* Strikes Back", *American Speech*, vol. 61, n°. 4 (Hiver 1986), 332-336

Bolton, K., "World Englishes", in Davies, A., Elder, C. (éds), *The Handbook of Applied Linguistics*, Blackwell, Oxford, 2004, 367-396

Bouchard Ryan, E., "Why do Low-Prestige Language Varieties Persist?", in Giles H., St Clair, R. (éds), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 145-157

Boulonnais, D., « Le Subjonctif anglais : Perspective sur le changement linguistique », *Actes du colloque de l'Association des Linguistes Anglicistes de l'Enseignement Supérieur*, Presses Universitaires de Rennes, 1999, 37-67

Boulonnais, D., « TO et les infinitives : l'hypothèse de la transcendance prépositionnelle » in Delmas, C. (éd.) *La Contradiction en anglais,* CIEREC. Travaux 116, 2004, Saint Etienne

Boulonnais, D., « SO et les phénomènes d'expansion contextuelle », *Actes du congrès de la SAES de 2005, Aux marges du texte : texte et co-texte,* C.I.E.R.E.C. Travaux 128, Publications de l'Université de Saint Etienne, 2006, 49-69

Bourdieu, P., *Ce que parler veut dire – l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Poitiers, 1982

Bourhis, R. Y., Giles, H., Leyens, J. P., Tajfel, H., "Psycholinguistic Distinctiveness: Language Divergence in Belgium", in Giles H., St Clair, R. (éd.), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 158-185

Boutet, J., « Pratiques langagières des élèves et pratiques langagières scolaires », *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, Revue du C.N.D.P., n° 130, septembre 2002, 163-177

Brewer, J., "Subject Concord of *Be* in Early Black English", *American Speech*, vol. 48. n° 1/2 (Printemps-Eté 1973), 5-21

Brinton, L. J., "Rise of the adverbial conjunctions {*any, each, every*} *time*", in Lenker, U., Meurman-Solin, A. (éds), *Connectives in the History of English*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2007, 77-96

Brinton, L. J., Traugott, E., *Lexicalization and Language Change*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005

Britain, D., "Space and spatial diffusion", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 603-637

Brook, G. L., *Varieties of English*, Macmillan, Londres / Tonbridge, 1973

Brown, P., Levinson, S. C., *Politeness: Some Universals in Language Usage*, Studies in Interactional Sociolinguistics, Cambridge University Press, Cambridge / New York / Melbourne, 1987

Brownlee Bragdon, I., "An Essay on a Linguistic Issue: What is Black English?", *The Journal of Negro Education*, vol. 43, n°3, *Black English and Black History-Continuing Themes* (Summer 1974), 265-274

Bryant, M. M., "Current English Forum", *College English*, vol. 22, n°. 5 (Feb., 1961), 358-359

Bryant, M. M., *Current American Usage*, Funk and Wagnalls Company Inc., New York, 1962

Bryant, M. M. *et al.*, "Current English Forum", *College English*, vol. 15, n° 7 (Apr., 1954), 417-418

Bugaj, J., "Analytic *of the samyn* or synthetic *its*: the use of neuter possessives in Older Scots texts", in Nevalainen, T., Klemola, J., Laitinen, M. (éds), *Types of Variation:*

Diachronic, Dialectal and Typological Interfaces, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2006, 171-201

Burchfield, R. J., *New Fowler's Modern English Usage*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996

Burridge, K., *Blooming English, Observations on the Roots, Cultivation and Hybrids of the English Language*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002

Burrow, J. A., Turville-Petre, T., *A book of Middle English*, Blackwell, Oxford / Cambridge, 1992

Butters, R. R., Editor's note [on be like 'think']. *American Speech* 57, 1982, 149

Butters, R. R., "Grammatical Structure" in Algeo, J. (éd.), *The Cambridge History of the English Language, Volume VI: English in North America*, Cambridge University Press, 2001, 325-339

Bužarovska, E., "Equality versus Similarity Constructions in English", *Journal of Language and Linguistics*, vol.4, n°1, 2005, 74-99

Callary, R. E., "Dialectology and Linguistic Theory", *American Speech*, vol. 46, n° 3/4 (Automne-Hiver 1971) 200-209

Callies, M., "The spread of bare infinitival complements in Present-Day English", Communication au *Survey of English Usage Symposium* (ICLCE 3), à paraître

Calvet, L. J., *Linguistique et colonialisme, Petit traité de glottophagie*, Payot, Paris, 1974

Calvet, L. J., *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Payot, Paris, 1987

Calvet, L. J., *Pour une écologie des langues du monde*, Plon, Paris, 1999

Cameron, D., "Globalizing 'Communication'" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 27-35

Carter, R., "Standard grammars, spoken grammars: some educational implications", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 149-166

Cassidy, F. G., "Tracing the pidgin element in Jamaican Creole", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 203-221

Cassidy, F. G., "Barbadian Creole: possibility and probability", *American Speech*, n° 61, vol. 3, (Automne 1986), 195-205

Cassidy, F. G., Le Page, R. B., *Dictionary of Jamaican English*, Cambridge University Press, Cambridge, 1967

Chambers, J.K., "The Development of Canadian English", *Moderna Sprak* 91 (1), 1997, 3-15

Chambers, J.K., "Patterns of Variation Including Change", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 349-372

Chambers, J.K., "'Canadian Dainty': the rise and decline of Briticisms in Canada", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 224-241

Chambers, J. K., Trudgill, P., *Dialectology* (Second Edition), Cambridge University Press, Cambridge, 1998 [1980]

Chen, M. Y.-C., "The time dimension: contribution toward a theory of sound change", *Foundations of Language* 8, 1972, 458-598

Cheshire, J., "Variation in the use of *ain't* in an urban British English dialect", *Language in Society*, vol. 21, n° 4, 1992, 365-381

Cheshire, J., "Spoken standard English", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 129-148

Chevillet, F., *Les Variétés de l'anglais*, Nathan Université, Paris, 1991

Chevillet, F., *Histoire de la langue anglaise* (Que sais-je ? n°1265), Presses Universitaires de France, Paris, 1994

Chirrey, D., "Edinburgh: descriptive material", in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 223-229

Chomsky, N., *Aspects of the Theory of Syntax*, MIT Press, Cambridge, MA, 1965

Clarke, S., "English Verbal -S Revisited: The Evidence from Newfoundland", *American Speech*, vol. 72, n° 3 (Automne 1997), 227-259

Combettes, B., *Les Constructions détachées en français*, Ophris, Gap / Paris, 1998

Conboy, M., "Parochializing the Global: Language and the British Tabloid Press", in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 45-54

Constantin de Chanay, H., « L'adverbe de manière : circonstant scénique à incidences contextuelles », in Rémi-Giraud, S., Roman, A., (éds), *Autour du circonstant*, Presses Universitaires de Lyon, 1998, 307-338

Cook, G., *The Discourse of Advertising*, Routledge, Londres / New York, 1992

Coupland, N., "Accomodation at work: some phonological data and their implications", in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 49-70

Coupland, N., "Language, Situation, and the Relational Self: Theorizing Dialect-style in Sociolinguistics", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 185-210

Cotte, P., « *To*, opérateur de dévirtualisation en anglais », *Modèle Linguistiques*, Tome IV, fasc. 2, Presses Universitaires de Lille, 1982, 135-149

Cotte, P., « Les subordonnées en *but* : la genèse et le linéaire », in Merle, J. M., Gournay, L., *Contrastes : Mélanges offerts à Jacqueline Guillemin-Flescher*, Ophrys, Gap / Paris, 2004, 213-220

Craig, D., "Education and Creole English in the West Indies: Some Sociolinguistic Factors", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 371-392

Crépin, A., *Grammaire historique de l'anglais*, Presses Universitaires de France, Paris, 1978

Croft, W., *Explaining Language Change: an Evolutionary Approach*, Longman, Londres, 2000

Crozier, A., "The Scotch-Irish Influence on American English", *American Speech*, vol. 59, n° 4 (Hiver 1984), 310-331

Crystal, D., "How many millions? The statistics of English today", *English Today*, CUP, n°1, Janvier 1985

Crystal, D., *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, Cambridge University Press, 1995

Crystal, D., *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, Blackwell, Oxford, 1999

Crystal, D., *Language Death*, Cambridge University Press, 2000

Crystal, D., *Language and the Internet*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001

Culioli, A., « *Even though, even if, as though, as if* », *Pour une linguistique de l'énonciation, Tome 3 : Domaine notionnel*, Ophrys, Gap / Paris, 1999, 177-181

Dalzell, T., Victor, T. (éds), *The New Partridge Dictionary of Slang and Unconventional English, Routledge*, New York / Londres, 2006

Dancygier, B., Sweetser, E., *Mental Spaces in Grammar: Conditional Constructions*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, Melbourne, 2005

Dannenberg, C., Wolfram W., "Ethnic Identity and Grammatical Restructuring: *Be(s)* in Lumbee English", *American Speech*, vol. 73, n° 2 (Eté 1998), 139-159

Danon-Boileau, L., « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues*, vol. 1, n° 1, mars 1993, 79-87

D'Arcy, A., *Like: Syntax and Development*, PhD, Université de Toronto, 2005

D'Arcy, A., "Lexical replacement and the *like*(s)", *American Speech*, vol. 81, n° 4, 2006, 339-357

D'Arcy, A., "*Like* and language ideology: disentangling fact from fiction", *American Speech*, vol. 82, n° 4, 2007, 386-419

Davis, C. E., "Language and American 'Good Taste': Martha Steward as a Mass-Media Role Model" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 146-155

Davis, H., "Typography, lexicography and the development of the idea of 'Standard English'", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 69-88

DeCamp, D., "The Study of Pidgin and Creole Languages", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 13-39

DeCamp, D., "Toward a Generative Analysis of a Post-Creole Speech Continuum", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 349-370

Delbridge, A., "Standard Australian English", *World Englishes* 18 (2), 1999, 259-270

Deléchelle, G., *L'Expression de la cause en anglais contemporain : étude de quelques connecteurs et opérations*, Thèse de Doctorat d'état, Université de Paris III, 1989

Deléchelle, G., « Emplois de *as* en anglais, comparaison et identification », *Faits de Langues : La Comparaison*, n°5, mars 1995, Presses Universitaire de France, Paris, 193-200

Deléchelle, G., « *Help* : syntaxe et sémantique », *Cycnos, Actes de l'atelier de linguistique du congrès SAES de 1997*, vol. 15, 1998, 117-129

Deléchelle, G., « Causalité et phrase complexe : prédications et circonstances concomitantes », Cercles, n°9, 2004, 121-142

Delmas, C. *et al*., *Faits de langue en anglais : Méthode et pratique de l'explication grammaticale*, Dunod, Paris, 1993

Delmas, C. (éd.), *Correct, Incorrect en linguistique anglaise*, Travaux CIEREC 113, Saint Etienne, 2003

Denison, D., *English Historical Syntax: Verbal Constructions*, Longman, Londres / New York, 1993

Denison, D., "Syntax" in Romaine, S. (éd.), *The Cambridge History of the English Language, Volume IV: 1776-1997*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998, 92-329

Denison, D., "Log(ist)ic and simplistic S-curves", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003, 54-70

Denison, D., "Argument Structure", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 149-165

Deschamps, A., « Formes schématiques des prédicats et constructions syntaxiques : étude de *promise* et *promettre* », in Merle, J. M., Gournay, L., *Contrastes : Mélanges offerts à Jacqueline Guillemin-Flescher*, Ophrys, Gap / Paris, 2004, 101-114

Deschamps, A., Duchet, J. L, Fournier, J. M., O' Neil, M., *English Phonology and Graphophonemics*, Ophrys, Gap / Paris, 2004

Dillard, J. L., "The Creolist and the Study of Negro Non-standard Dialects in the Continental United States", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, Cambridge, 1971, 393-408

Dixon, R. M. W., *A New Approach to English Grammar on Semantic Principles*, Clarendon Press, Oxford, 1991

Docherty, G. J., Foulkes, P., "Derby and Newcastle: instrumental phonetics and variationist studies" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 47-71

Dolan, T. P. (éd.), *A Dictionary of Hiberno-English*, Gill & Macmillan Ltd, Dublin, 1999.

Dorian, N. C., "Varieties of Variation in a Very Small Place: Social Homogeneity, Prestige Norms, and Linguistic Variation", *Language*, vol. 70, n° 4 (Déc. 1994), 631-696

Downing, A., Locke, P., *A University Course in English Grammar*, Prentice Hall, New York, 1992

Duchet, J. L., Fryd, M., *Manuel d'anglais oral pour les concours*, Didier érudition – CNED, Paris, 1997

Duffley, P., *The English Infinitive,* Longman, Londres, 1992

Duffley, P., "A natural-language semantics approach to infinitival and gerund-participial complementation in English", *Anglophonia-Sigma* 22, 2007, 55-67

Dykema, K. W., "The Grammar of Spoken English: Its Relation to What is Called English Grammar", *American Speech*, vol. 24, n°. 1 (Feb. 1949), 43-48

Eckert, P., "Style and Social Meaning", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 119-126

Edwards, J. R., "Judgements and confidence reactions to disadvantage speech", in Giles H., St Clair, R. (éd.), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 22-44

Egan, T., *Non-finite Complementation: A Usage-based Study of Infinitive and -ing Clauses in English*, Rodopi, Amsterdam / New York, 2008

Ellis, M., "Literary Dialect as Linguistic Evidence: Subject-Verb Concord in Nineteenth-Century Southern Literature", *American Speech*, vol. 69, n° 2 (Eté 1994) 128-144

Elsness, J., "*That* or Zero? A Look at the Choice of Object Clause Connective in a Corpus of American English", *English Studies* 65, 1984, 519-533

Elsness, J., "The Present Perfect and the Preterite", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 228-245

Erades, P.A., *Points of Modern English Syntax*, N. J. Robat, Swets et Zeitlinger B. V., Amsterdam, 1975, 32-3

Ervin-Tripp, S., "Variety, style-shifting, and ideology", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 44-56

Escure, G., *Creole and Dialect Continua*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphie, 1997

Escure, G., "The Pragmaticization of Past in Creoles", *American Speech*, vol. 74, n° 2 (Eté 1999), 165-202

Fabricius, A., *T-glottalling Between Stigma and Prestige: A Sociolinguistic Study of Modern RP*, Ph D, Copenhagen Business School, Copenhage, 2000

Fasold, R. W., Labov W., Vaughn-Cooke, F. B., Bailey, G., Wolfram, W., Spears, A. K., Rickford, J., "Are Black and White Vernaculars Diverging? Papers from the NWAVE XIV Panel Discussion", *American Speech*, vol. 62, n° 1, (Printemps 1987), 3-80

Fenigsen, J., " 'A Broke-up Mirror': Representing Bajan in Print", *Cultural Anthropology*, vol. 14, n° 1 (Fevr. 1999), 61-87

Fennel B. A., "Evidence for British Sources of Double Modal Constructions in Southern American English", *American Speech*, vol. 68, n° 4 (Hiver 1993) 430-437

Ferguson, C., "Absence of copula and the notion of simplicity: a study of normal speech, baby talk, foreigner talk, and pidgins", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 141-150

Feuillard, C., « Grammaticalisation et Synchronie Dynamique », *La Linguistique : Revue de la Société Internationale de la Linguistique Fonctionnelle*, vol. 23-1, Presses Universitaire de France, Paris, 2007, 3-27

Fiengo, R., *Surface Structure*, Harvard University Press, Cambridge, MA / Londres, 1980

Filppula, M., "The quest for the most 'parsimonious' explanations: endogeny vs. contact revisited", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003, 161-173

Filppula, M., "Irish English: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 73-101

Fine, M. G., Anderson, C., "Dialectal Features of Black Characters in Situation Comedies on Television", *Phylon*, vol. 41, n° 4, 1980, 396-409

Finegan, E., Biber, D., "Register Variation and Social Dialect Variation: the Register Axiom", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 235-267

Fischer, O., "The Distinction between *TO*- and Bare Infinitival Complements in Late Middle English", in *Diachronica* 12, 1-30, 1995

Fischer, O., "Grammaticalisation: unidirectional, non-reversible? The case of *to* before the infinitive in English", in Fischer, O., Rosenbach, A., Stein, D., *Pathways of Change: Grammaticalisation in English*, John Benjamins, Amsterdam, 2000, 149-169

Fischer, O., "Syntax", in Hogg, R., Denison, D., (éds) *A History of the English Language*, Cambridge University Press, 2006

Fiske, R. H., "The Remains of All Writing, the Spoils of All Speech" *The Vocabula Review*, Avril 2000, vol. 2, n° 4, Vocabula Communications Company, Lexington, MA, http://www.vocabula.com/VRApr00SS.htm (consulté le 23/02/2007)

Fitzmaurice, S. M., "The Great Leveller: The Role of the Spoken Media in Stylistic Shift from the Colloquial to the Conventional", American Speech, 75, n° 1, printemps 2000, 54-68

Flucha, L., « Le connecteur *AS* et l'opération d'identification », *Cycnos*, vol. 21, n°1, *L'Identification* - décembre 2003, 167-180

Follett, W., *Modern American Usage*, Hill and Wang, New York, 1966

Ford, C. E., *Grammar in Interaction – Adverbial Clauses in American English Conversations*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993

Foster, B., *The Changing English Language*, Penguin Books, Harmondsworth, 1970

Foulkes, P., Docherty, G., "Urban Voices – Overview", in Foulkes, P., Docherty, G. (éds), *Urban Voices: Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 1-24

Fowler, H. R., Aaron, J. E, *The Little, Brown Handbook*, Harper Collins College Publishers, New York, 1995

Frajzyngier, Z., "On the Origin of *Say* and *Se* as Complementizers in Black English and English-Based Creoles", *American Speech*, vol. 59, n° 3 (Automne 1984) 207-210

Frazer, T. C., "Chicano English and Spanish Interference in the Midwestern United States", *American Speech*, vol. 71, n° 1 (Printemps 1996) 72-85

Frei, H., *La Grammaire des fautes*, Ennoïa, Rennes, 2007 [1929]

Fries, C. C., *American English Grammar*, Appleton, New York, 1940

Fritz, C., "Resilient or yielding? Features of Irish English syntax and aspect in early Australia", in Nevalainen, T., Klemola, J., Laitinen, M. (éds), *Types of Variation: Diachronic, Dialectal and Typological Interfaces*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2006, 281-301

Fuchs, C., Le Goffic, P., « La Polysémie de *comme* », in Soutet, O., (éd.), La Polysémie, Presses de l'université Paris-Sorbonne, Paris, 2005, 267-292

Gilbert, E., Quelques Remarques sur *as* et la construction des valeurs référentielles, *Travaux du Cerlico* vol. 11, *La Référence* 2, 1998, 103-126

Giles, H., "Sociolinguistics and Social Psychology: An Introductory Essay", in Giles H., St Clair, R. (éds), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 1-20

Giles, H., “Couplandia and Beyond”, in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 211-219

Giles, H., Powesland, P., *Speech Style and Social Evaluation*, Academic Press, Londres, New York, San Francisco, 1975

Giles, H., Smith, P., “Accomodation Theory: Optimal Levels of Convergence”, in Giles H., St Clair, R. (éd.), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 45-65

Giles, H., Scherer, K. R., Taylor, D. M., “Speech markers in social interaction”, in Scherer, K. R., Giles, H. (éds), *Social Markers in Speech*, Cambridge University Press, Cambridge, 1979, 343-381

Gimson, A. C., *An Introduction to the Pronunciation of English*, Edward Arnold, Londres, 1989 [1962]

Girard, G., « Le passage verbe plein / opérateur. Deux exemples : MAKE, DO », *Faits de langue* n°1, Mars 1993, Université du Mans, 207-213

Girard, G., « La Problématique temporelle dans les énoncés avec *to* », *CIEREC, Travaux 104*, Saint Etienne, 2001, 49-65

Girard, G., « Identification, localisation, attribution d'une propriété : analyse des structures *there’s an oddness to the room* et *she had a timid side to her* », *Cycnos*, vol. 21 n°1 *L’Identification* - décembre 2003

Gish, N. K. (éd.), *Hugh MacDiarmid: Man and Poet*, Edinburgh University Press, 1992

Givòn, T., “Iconicity, isomorphism and non-arbitrary coding in syntax”, in Haiman, J. (éd.), *Typological Studies in Language, vol.6: Iconicity in Syntax*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1985, 187-219

Givòn, T., *English Grammar, A Function-based Introduction*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 1993

Goffman, E., *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behaviour*, Doubleday, New York, 1967

Golay, J.-P., « Le Complément de manière est-il un complément de circonstance ? », *Le Français moderne* XXVIII, 1959, 65-71

Görlach, M. (éd.), *Focus on Scotland*, The Varieties of English Around the World Series, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1985

Gordon, E., Trudgill, P., “English input to New Zealand”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 440-455

Gorrel, R., “Grammar in the Composition Course”, *College English*, vol. 16, n°4 (Jan. 1955) 233-238

Graddol, D., *The Future of English?*, The British Council, Londres, 1997

Graddol, D., Leith, D., Swann, J. (éds), *English: History, Diversity and Change*, Routledge, Londres, 1996

Grant, W., Dixon, J. M., *Manual of Modern Scots,* Cambridge University Press, Cambridge, 1921

Green, J., *Slang through the Ages*, NTC Publishing Group, Chicago, 1997

Greenbaum, S., *The Oxford English Grammar*. Oxford: Oxford University Press, 1996

Grice, H. P., “Logic and Conversation”, in Cole, P., Morgan, J; L. (éds), *Syntax and Semantics, vol. 3 : Speech Acts,* Academic Press Editions, New York, 1975 [1967], 41-58

Grimshaw, A., “Some social forces and some social functions of pidgin and creole languages”, in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 427-445

Guimier, C., “A Study in Grammatical Semantics: the Preposition *to* in English, *Sigma* n° 17-18, 1995-96, 83-95

Guiraud, P., *L'Argot*, Que Sais-Je? Presses Universitaires de France, Paris, 1963

Gupta, A. F., “Singapore Colloquial English? Or deviant standard English?”, in Tent, J., Mugler, F. (éds), *SICOL, Proceedings of the Second International Conference on Oceanic Linguistics, vol. 1 Language Contact*, Pacific Linguistics, Canberra, 1998, 43-57

Hadermann, P., Pierrard, M., Van Raemdonck, D., « Les marqueurs d’identité: subordonnants, coordonnants ou corrélateurs? » *Faits de langues. Revue de Linguistique*. n° 28: *Coordination et subordination: typologie et modélisation*, Ophrys, Paris, 2006, 133-144

Haenni, R., *The Case of Estuary English: Supposed Evidence and a Perceptual Approach*, thèse soutenue à l’université de Basel, 1999

Hagège, C., *Le Souffle de la langue, Voies et destins des parlers d'Europe,* Odile Jacob, Paris, 1992

Hagège, C., *The Language Builder*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1993

Hagège, C., *Halte à la Mort des Langues*, Odile Jacob, Paris, 2000

Haiman, J., "The Iconicity of Grammar: Isomorphism and Motivation", *Language: Journal of the Linguistic Society of America*, vol.56, n°3 (Sept. 1980), Waverly Press Inc., Baltimore, 515-540

Hall, R. A. Jr., *Pidgin and Creole Languages*, Cornell University Press, Ithaca, 1966

Halliday, M. A. K., *An Introduction to Functional Grammar* (3e éd.), Oxford University Press, New York, 2004

Hamp, E. P., "*Like* Over *As*", *American Speech*, vol. 60, n° 4 (Hiver 1985), 376-377

Hancock, I., "A Provisional Comparison of the English-derived Atlantic Creoles", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 287-292

Hansen, A. B., Malderez I., « La négation en français parlé – une enquête en région parisienne » *Le Français parlé, Actes du colloque international Université de Copenhague du 29 au 30 octobre 1998*, Etudes Romanes 47, Museum Tusculanum Press, Copenhague, 2000, 45-64

Hartley, L. C., Preston, D. R., "The Names of US English: Valley Girl, Cowboy, Yankee, Normal, Nasal and Ignorant", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 207-238

Haspelmath, M., "From Purposive to Infinitive – A Universal Path of Grammaticization" *Folia Linguistica Historica* 10, 1989, 287-310

Haugen, E., "Dialect, Language, Nation", *American Anthropologist*, New Series, vol. 68, n° 4 (Août 1966) 922-935

Hawkins, J. A., "Why are zero-marked phrases close to their heads?", in Rohdenburg, G., Mondorf, B., *Determinants of Grammatical Variation in English*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2003, 175-204

Heine, B., "Grammaticalization and Language Universals", *Faits de langues*, vol. 4, n° 7, mars 1996, 11-22

Hendy, D., "Speaking to Middle England: Radio Four and its Listeners" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 65-74

Henry, A., "Variation and Syntactic Theory", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 267-282

Hermerén, L., *English for Sale: A Study of the Language of Advertising*, Lund University Press, Lund, 1999

Herndobler, R., Sledd, A., "Black English. Notes on the Auxiliary", *American Speech*, vol. 51, n° 3/4 (Automne-Hiver 1976), 185-200

Hickey, R., "Dublin English: current changes and their motivation", in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 265-281

Hickey, R., "How do dialects get the features they have? On the process of new dialect formation", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 213-239

Hickey, R., "Dialects of English and their transportation", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 33-58

Hickey, R., "Development and diffusion of Irish English", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 82-117

Hickey, R., "English dialect input to the Caribbean", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 326-359

Hickey, R., "Englishes in Asia and Africa: origin and structure", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 503-535

Hoenigswald, H., "Language History and Creole Studies", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 473-480

Hogg, R., "The Standardiz/sation of English", *Paper presented to the Queen's English Society* (March 2000)

Holm, J., *Pidgins and Creoles. vol. 1 : Theory and Structure*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988

Holm, J., *Languages in Contact – the Partial Restructuring of Vernaculars*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004

Honeste, M. L., « Un mode de classification sémantique : la polysémie », *Faits de langues*, Volume 7, Numéro 14, octobre 1999, 27-36

Honey, J., *Does Accent Matter? The Pygmalion Factor*, Faber and Faber, Londres, 1991 [1989]

Hook, J. N., Mathews, E. G., *Modern American Grammar and Usage*, Ronald, New York, 1956

Hopper, P. J., "On Some Principles of Grammaticalization", in Traugott, E., Heine, B. (éds) *Approaches to Grammaticalization*, vol. 1, Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1991, 17-35

Hornby, A. S., *The Oxford Paperback American Dictionary*, Oxford University Press

Horwill, H. W., *Modern American Usage*, Oxford University Press, Oxford, 1935

Houdebine, A-M., « Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain », *Le Français moderne*, 1982, tome I, 42-51

Houdebine, A-M., « Pour une linguistique synchronique dynamique », *La Linguistique : Revue de la Société Internationale de la Linguistique Fonctionnelle*, vol. 21, Presses Universitaire de France, Paris, 1985, 7-36

Huck, G. J., Na Y., "Extraposition and Focus", *Language*, vol. 66, n°1 (Mars 1990) 51-77

Huddleston, R., *The Sentence in Written English*, Cambridge University Press, Cambridge, 1971

Huddleston, R., Pullum, G., *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002

Hudson, R. A., *An Introduction to Systemic Grammar*, North-Holland Publishing Company, Amsterdam / Londres, 1973

Hundt, M., "Colonial lag, colonial innovation or simply language change?", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 13-37

Hussey, S. S., *The Literary Language of Shakespeare*, Longman, Londres / New York, 1982

Hybertie, C., « Rôle de la linéarité dans l'interprétation des morphèmes de "pure disponibilité" ; un exemple : *tel* », in Cotte, P., (éd.), *Langage et Linéarité*, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, 87-104.

Hymes, D., "Introduction to the third part: General Conceptions of Process", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at

the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 65-90

Jackendoff, R., *Semantic Structures*, MIT Press, Cambridge, Massachussets, 1990

Jacobsson, B., "Adverbs, Prepositions and Conjunctions in English: A Study in Gradiance", *Studia Linguistica*, vol. 31, 1, 197, 38-64

Janes, M., *Hip Hop English*, Abson Books, Londres, 2003

Jenkins, J., *The Phonology of English as an International Language*, Oxford University Press, 2000

Jenkins, J., *World Englishes*, Routledge, Londres / New York, 2003

Jespersen, O., 1940-1956, *A Modern English Grammar on Historical Principles, Part II, III, IV, V, VII*, Munksgaard, Copenhage

Johansson, S., "A Corpus Study of English Existential Clauses: Register Variation and Discourse Function", in Nevalainen, T., Kahlas-Tarkka, L. (éds), *To Explain the Present – Studies in the Changing English Language in Honour of Matti Rissanen*, Société néophilologique, Helsinki, 1997, 303-318

Jollin-Bertocchi, S., *Les Niveaux de Langues*, Hachette Supérieur, Paris, 2003

Joly, A., « *But* : morphème de la subordination de l'anglais », *Travaux de linguistique et de littérature* XVIII, 1, 1980, 269-285

Joly, A., « *But*, signe de l'exception et de la restriction dans l'histoire de l'anglais », *Modèles linguistiques* 8, IV, 2, 1982, 151-175

Jones, C., *A History of English Phonology*, Longman, New York / Londres

Jourdan, C., "Pidgins and Creoles: The Blurring of Categories", *Annual Review of Anthropology*, vol. 20 (1991), 187-209

Jucker, A. H., *Social Stylistics, Syntactic Variation in British Newspapers*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1992

Kachru, B., " 'Socially-realistic linguistics': the Firthian tradition", *International Journal of the Sociology of Language* 31, 1986, 65-89

Kachru, B., *The Alchemy of English: the Spread, Functions and Models of Non-native Englishes*, University of Illinois Press, Urbana / Chicago, 1990 [1986]

Kachru, B., "English in South Asia", in Burchfield, R. (éd.), *The Cambridge History of the English Language vol. 5. English in Britain and Overseas: Origins and Development*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994, 497-553

Kachru, B., "World Englishes: Agony and Ecstasy", *Journal of Aesthetic Education* 30, 1996, 135-155

Kallen, J. L., "Two Languages, Two Borders, One Island: Some Linguistic and Political Borders in Ireland", *International Journal of the Sociology of Language* 145, 2000, 29-63

Kaltenböck, G., " '…*That* is the question': complementizer omission in extraposed *that*-clauses", *English Language and Linguistics* 10.2, 2006, 371-396

Karttunen, L., "Implicative Verbs", *Language* vol. 47, n° 2 (Juin 1971), 340-358

Kautzsch, A., "Earlier African American English: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 341-355

Kearns, K., "Regional variation in the syntactic distribution of null finite complementizer", *Language Variation and Change*, 19, 2007, 295-336

Keller, R., *On Language Change: The Invisible Hand in Language*, Routledge, Londres / New York, 1994

Kerleroux, F., « Identification d'un procédé morphologique : la conversion », *Faits de langues*, Volume 7, Numéro 14, octobre 1999, 89-100

Kerswill, P., "Mobility, meritocracy and dialect levelling: the fading (and phasing) out of Received Pronunciation" in Rajame, P. (éd.) *British Studies in the New Millennium: Challenge of the Grassroots*, 2001. Proceedings of the 3rd Tartu Conference on British Studies, University of Tartu, Estonia, August 2000

Kerswill, P., "Koineization and accommodation", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 669-702

Kerswill, P., "Dialect Levelling and Geographical Diffusion in British English", in Britain, D., Cheshire, J. (éds), *Social Dialectology: In Honour of Peter Trudgill*, John Benjamins, Amsterdam, 2003, 223-241

Kesseler, A., "Literacy and the New Media: *Vita Brevis, Lingua Brevis*", in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 75-84

Khalifa, J. C., *La Syntaxe anglaise aux concours*, Colin, Paris, 1999

Khalifa, J. C., « Pour une cartographie des causatifs en anglais », *Corela*, volume 4, numéro 1, 2006

Kies, D., "Adverbial *but*", in *The Twentieth LACUS Forum 1993*, Jupiter Press, Lake Bluff, IL, 1994, 315-332

Kiesling, S.F., "English input to Australia", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 418-439

Kiparsky, C., Kiparsky, P. "Fact", in Bierwisch, M., Heidolph, K., *Progress in Linguistics*, Mouton, La Haye, 1970

Kiparsky, P., "Linguistic universals and linguistic change", in Bach, E., Harms, R. T., *Universals in Linguistic Theory*, Holt, Rinehart and Winston Inc., New York, 1968

Kirchner, G., "Recent American Influence on Standard English: the Syntactical Sphere", *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik*, vol. 5, Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1957, 29-42

Kjellmer, G., "Help to/help ø revisited", *English Studies* 66 (2), 1985, 156-61

Kjellmer, G., "Old as he was: A Note on Concessiveness and Causality", English Studies, 73. 4 (aout 1992), 337-350

Kjellmer, G., "The Revived Subjunctive", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 246-256

Kleiber, G., « Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive », *Faits de langues*, vol. 1, n° 1, mars 1993, 105-121

Kortmann, B., *Adverbial Subordination: A Typology and History of Adverbial Subordinators Based on European Languages*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1997

Kortmann, B., "Syntactic Variation in English: A Global Perspective", in Aarts, B., McMahon, A. (éds), *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA / Oxford / Victoria, 2006, 603-624

Kortmann, B., Szmrecsanyi, B., "Global synopsis: morphological and syntactic variation in English", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds), *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 1142-1202

Kriegel, S., « Grammaticalisation et créoles : un élargissement du concept ? » *Actes des conférences du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence*, 2000, 1-19

Kuiper, K., "Studying New Zealand English", *English Today* 75, 19 (3), 2003, 31-34

Kynoch, D., *Teach Yourself Doric*, Scottish Cultural Press, Aberdeen, 1994

Kytö, M., "The emergence of American English: evidence from seventeenth-century records in New England", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 121-157

Kytö, M., Romaine, S., "Competing Forms of Adjective Comparison in Modern English: What could be more quicker and easier and more effective", in Nevalainen, T., Kahlas-Tarkka, L. (éds), *To Explain the Present – Studies in the Changing English Language in Honour of Matti Rissanen*, Société néophilologique, Helsinki, 1997, 329-352

Lab, F., "Is *as* like *like* or does *like* look like *as*?", in Deschamps, A., Guillemin-Flesher, J. (éds), *Les Opérations de détermination : quantification / qualification. Actes du colloque de linguistique des 27 et 28 mars 1998 organisé à l'UFE d'Etudes Anglophones de l'Université Paris 7-Denis Diderot*, Ophrys, Paris, 1999, 83-100

Labov, W., "The Social Motivation of a Sound Change", *Word* 19, 1963, 273-307

Labov, W., *The Social Stratification of English in New York City*, Center for Applied Linguistics, Washington, 1966

Labov, W., "The notion of 'system' in Creole languages", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 447-472

Labov, W., *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1972

Labov, W., "Negative Attraction and Negative Concord in English Grammar", *Language*, vol. 48, n° 4 (Dec 1972), 773-818

Labov, W., *Sociolinguistic Patterns*, Blackwell, Oxford, 1978

Labov, W., *Principles of Linguistic Change: Internal Factors*, Blackwell, Oxford / Cambridge, MA, 1994

Labov, W., "Coexistent systems in African-American English", in Mufwene, S. *et al*. (éd.), *The Structure of African-American English*, Routledge, Londres, 1998, 110-153

Labov, W., "The Anatomy of Style-shifting", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 85-108

Lakoff, R., "The logic of politeness: or minding your p's and your q's", in Corum, C., *et al*. (éds), *Papers from the ninth regional meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago Linguistic Society, Chicago, 1973, 292-305

Lambert, W. E., “Language as a Factor in Intergroup Relations”, in Giles H., St Clair, R. (éds), *Language and Social Psychology*, Blackwell, Oxford, 1979, 186-192

Laneheart, S., “African American Vernacular English”, in Fishman, J. (éd.), *Handbook of Language and Ethnic Identity*, Oxford University Press, Oxford / New York, 1999, 211-225

Landau, I., *Elements of Control: Structure and Meaning in Infinitival Constructions*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht / Boston / Londres, 2000

Larreya, P., « Peut-on porter un regard simple sur les formes impersonnelles du verbe anglais : (TO) + V, V-ING, V-EN ? », *Sigma* n° 11, 1987, 7-30

Larreya, P., “On the Semantics of *SO* and *AS*”, *Sigma* n° 17-18, 1995-1996, 97-130

Larreya, P., « Identité et identification », *Cycnos*, Volume 21 ; n°1 *L'Identification* - décembre 2003

Larreya, P., Rivière, C., *Grammaire explicative de l’anglais,* Longman France, Paris, 1991

Larroque, P., “Le rôle du contexte en anglais non-standard”, *Actes du congrès de la SAES de 2005, Aux marges du texte : texte et co-texte, C.I.E.R.E.C. travaux 128*, Publications de l’Université de Saint Etienne, 2006, 149-162

Lasersohn, P., “Sounds like *like*”, *Linguistic Analysis* 25, n° 1-2, 1995, 70-77

Lass, R. (éd.), *The Cambridge History of the English Language, Volume III : 1476-1776*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997

Lass, R., “South African English”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 363-386

Lecercle, J-J., *La Violence du langage*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996

Leech, G., *Principles of Pragmatics*, Longman, Londres / New York, 1983

Leech, G., Short, M., *Style in Fiction, A Linguistic Introduction to English Fictional Prose*, Longman, Londres / New York, 1981

Leech, G., Culpeper, J., “The Comparison of Adjectives in Recent British English” in Nevalainen, T., Kahlas-Tarkka, L. (éds), *To Explain the Present – Studies in the Changing English Language in Honour of Matti Rissanen*, Société néophilologique, Helsinki, 1997, 353-373

Leeman, D., *Les Circonstants en question(s)*, Kimé, Paris, 1998

Legallois, D. « Peut-on mesurer la naturalité des énoncés ?», Mémoire de la Société de Linguistique de Paris 16, 2008, accessible sur http://dominique-legallois.6mablog.com/public/naturalit_.pdf (consulté le 4/07/2009)

Lehmann, C., "Towards a Typology of Clause Linkage", in Haiman, J., Thompson S. A. (éds), *Clause Combining in Grammar and Discourse*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphie, 1988

Lehmann, C., *Thoughts on Grammaticalization*, Arbeiten des Kölner Universalien-Projekts 48, Cologne, 1995 [1982]

Levin, M., "The Formation of the Preterite and the Past Participle", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 60-85

Lewis, D. M., "Online News: A New Genre?" in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 95-104

Lichtenberg, F., "Semantic Change and Heterosemy in Grammaticalization", *Language* 67, n°3, 1991, 475-509

Lightfoot, D., "Grammaticalisation: Cause or Effect?", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 99-123

Lind, A., "The Variant Forms *HELP TO* / *HELP Ø*", in Birrell, T. (éd.), *English Studies: A Journal of English Language and Literature*, vol. 64, Swets and Zeitlinger B. V., Lisse, 1983, 263-273

Lippi-Green, R., *English with an Accent: Language, Ideology, and Discrimination in the United States*, Routledge, Londres / New York, 1997

Long, D., "Quasi-Standard as a Linguistic Concept", *American Speech*, vol. 71, n° 2 (Eté 1996), 118-135

López-Couso, M. J., "Adverbial Connectives within and beyond adverbial subordination: The history of *lest*", in Lenker, U., Meurman-Solin, A. (éds), *Connectives in the History of English*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2007, 11-29

López-Couso, M. J., Méndez-Naya, B., "It seems like times are changing: On the use of *as if, as though* and *like* as complementizers in Contemporary English", communication présentée à la conférence internationale de la linguistique de l'anglais contemporain (ICLCE3), 2009, à paraître

Los, B., *The Rise of the To-Infinitive*, Oxford University Press, Oxford / New York, 2005

Macafee, C., *Traditional Dialect in the Modern World, a Glasgow Case Study*, University of Bamberg, Studies in English Linguistics, Wolfgang Viereck, Frankfurt am Main, 1994

Macafee, C., "Scots and Scottish English", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 59-81

Macaulay R., "Double Standards", *American Anthropologist*, New Series, vol. 75, n° 5 (Oct. 1973), 1324-1337

Macaulay R., " 'Coz it izny spelt when they say it': Displaying dialect in writing, *American Speech*, vol. 66, n° 3 (Automne 1991), 280-291

Macaulay, R., *Standards and Variation in Urban Speech, Examples from Lowland Scots*, The Varieties of English Around the World Series, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 1997

Macaulay, R., "The question of genre", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 78-82

Mackie, A., *Talking Glasgow*, Blackstaff Press, Belfast, 1978

Maidment, J.A., "Estuary English: Hybrid or Hype?" *Paper presented at the 4th New Zealand Conference on Language and Society*, Lincoln University, Christchurch, New Zealand, Août 1994

Mair, C., *Infinitival Complement Clauses in English: A Study of Syntax in Discourse*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 1990

Mair, C., "Changing patterns of complementation, and concomitant grammaticalisation, of the verb *help* in present-day British English", in Aarts, B., Meyer, C. F., *The Verb in contemporary English: Theory and description*, Cambridge University Press, 1995, 258-272

Mair, C., "Three changing patterns of verb complementation in Late Modern English", *English Language and Linguistics* 6 (1), 2002, 105-31

Mair, C., *Twentieth-Century English: History, Variation, and Standardization*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2006

Mair, C., Leech, G., "Current changes in English syntax", in Aarts, B., McMahon, A. (éds) *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA – Oxford – Victoria, 2006, 318-342

Malan N., La Proposition relative en anglais contemporain – une approche pragmatique, Ophrys, Gap / Paris, 1999

Marckwardt, A. H., *American English*, Oxford University Press, New York, 1958

March, C., *Le Discours des mères martiniquaises – Diglossie et créolité : un point de vue sociologique*, L'Harmattan, Paris, 1996

Marchello-Nizia, C. *Grammaticalisation et changement linguistique*, De Boeck, Bruxelles, 2006

Martinet, A., *Langue et fonction: une théorie fonctionnelle du langage*, Denoël, Paris, 1969

Mathews, M. M., *A Dictionary of Americanisms*, University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1951

Matthews, P., "On Change in 'E-Language'", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 7-17

Mauroy, R., « *The way* : un cas d'identification qualitative », *Cycnos*, Volume 21, n°1, *L'Identification* - décembre 2003, 181-193

Mauroy, R., « La manière en questions : qualification différentielle et types de prédicats », *Cycnos*, vol. 23, n° 1, *Le Qualitatif* - février 2006. *(revel.unice.fr/cycnos/document .html?id=300)*

Mazrui, A. M., Mazrui, A. A., "A tale of two Englishes: The imperial language in post-colonial Kenya and Uganda", in Fishman, J. A., Conrad, A. W., Rubal-Lopez, A. (éds) *Post-imperial English: Status Change in Former British and American Colonies, 1940-1990*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1996, 271-302

Mbangwana, P., "Cameroon English: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al*. (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 898-908

McArthur, T., *The Oxford Companion to the English Language*, Oxford University Press, Oxford / New York, 1992

McArthur, T., *The English Languages*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998

McArthur, T., "World English and World Englishes: trends, tensions, varieties and standards", *Language Teaching* 34, 2001: 1-20

McArthur, T., *The Oxford Guide to World English*, Oxford University Press, Oxford, 2002

McCafferty, K., "(London)Derry: between Ulster and local speech – class, ethnicity and language change" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 246-264

McClure, J. D., *Scotland and the Lowland Tongue*, Aberdeen University Press, Aberdeen, 1983

McClure, J. D., *Why Scots Matters*, The Saltire Society, Édimbourg, [1988] 1997

McClure, J. D., *Language, Poetry and Nationhood: Scots as a Poetic Language from 1878 to the Present*, Tuckwell Press, East Lothian, 2000

McColl Millar, R., *Language, Nation and Power: An Introduction*, Palgrave Macmillan, Basingstoke et New York, 2005

McCordick, D. (éd.), *Scottish Literature, An Anthology, Volume I & II*, Peter Lang Publishing Inc, New York, 1996

McCrum, R., MacNeil, R., Cran, W., *The Story of English*, Faber and Faber, Londres 2002 [1986]

McDavid, R. I., McDavid, V. G., "The Relationship of the Speech of American Negroes to the Speech of Whites", *American Speech*, vol. 26, n° 1 (Fevr. 1951), 3-17

McDavid, R. I., McDavid, V. G., "Grammatical Differences in the North Central States", *American Speech*, vol. 35, n° 1 (Feb. 1960), 5-19

McEnery, A., Xiao, R., "*Help* or *Help to*: what do corpora have to say?" *English Studies* 86 (2), 2005, 161-87

McWhorter, J., "Looking into the Void: Zero Copula in the Creole Mesolect", *American Speech*, vol. 70, n° 4 (Hiver 1995), 33ç-360

Mees, I. M., Collins, B., "Cardiff: a real-time study of glottalization" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 185-202

Mencken, H. L., *The American Language*, Alfred A Knopf, New York, 1936

Menner, R. J., "Hypercorrect Forms in American English", *American Speech*, vol. 12, n° 3 (Oct. 1937), 167-178

Merlin-Kajman, H., *La Langue est-elle fasciste? Langue, Pouvoir et Enseignement*, Seuil, Paris, 2003

Mermin Feinsilver, L., "How Bad(ly) Do You Feel?" *American Speech*, vol. 24 (Oct. 1949), 161-170

Mesthrie, R., West, P., "Toward a grammar of proto South African English", *English World-Wide* 16 (1), 1995, 105-133

Meurman-Solin, A., "A Corpus-based Study on *t/d* Deletion and Insertion in Late Medieval and Renaissance Scottish English", in Nevalainen, T., Kahlas-Tarkka, L. (éds), *To*

Explain the Present – Studies in the Changing English Language in Honour of Matti Rissanen, Société néophilologique, Helsinki, 1997, 111-124

Meyers, W. E., "Linguistics in Textbooks: A Forty-Year Comparison", *American Speech*, vol. 70, n° 1 (Printemps 1995), 30-68

Miller, J., "Scottish English: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al*. (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 47-72

Miller, J., "Spoken and written English", in Aarts, B., McMahon, A. (éds) *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA – Oxford – Victoria, 2006, 670-691

Miller, P., « Compléments et circonstants : une distinction syntaxique ou sémantique », *Cycnos* vol. 5, 1998, 91-103

Miller, P., « Prédication et évidentialité : de l'emploi copule des verbes de perception en anglais », *Faits de Langue 31-32 : La Prédication*, 2009, 253-262

Milroy, J., "The consequences of standardisation in descriptive linguistics", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 16-39

Milroy, J., "On the Role of the Speaker in Language Change", in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 143-157

Milroy, L., "Bad grammar is slovenly", in *Language Myths*, Trudgill, P., Bauer, L. (éds), Penguin, Harmondsworth, 1998, 94-102

Milroy, L., "Standard English and Language Ideology in Britain and the United States", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 173-206

Milroy, L., "Conversation, Spoken Language and Social Identity", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 268-278

Milroy, J., Milroy, L., "Linguistic change, social network and speaker innovation", *Journal of Linguistics* 21, 1985, 339-384

Milroy, J., Milroy, L., *Authority in Language: Investigating Standard English*, third edition, Routledge, New York / Londres, 1999 [1985]

Milroy, L., Watt, D., “Patterns of variation and change in three Newcastle vowels : is this dialect levelling?” in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 25-46

Mintz, S., “The socio-historical background to pidginization and creolization”, in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 481-496

Mittwoch, A., “On the Distribution of Bare Infinitive Complements in English”, in *Journal of Linguistics*, n°26, 1990, 103-131

Modiano, M., “International English in the global village”, *English Today*, vol. 15, n° 2, 22-28

Mondorf, B., “Synthetic and Analytic Comparatives”, in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 86-107

Montgomery, M., “British and Irish Antecedents” in Algeo, J. (éd.), *The Cambridge History of the English Language, Volume VI: English in North America*, Cambridge University Press, 2001, 86-153

Montgomery, M., “Appalachian English: morphology and syntax”, in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 245-280

Montgomery, M., “Solving Kurath’s puzzle: establishing the antecedents of the American Midland dialect region”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 310-325

Moreau, C., « Identification et validation fictive », *Cycnos*, Volume 21, n°1 *L’Identification*, décembre 2003, 113-132

Morgenstern, A., 2004. « L’erreur de Sophie ou Peut-on expliquer la présence ou l’absence de *to* dans les structures causatives ? » *Etudes Anglaises* 57 (4), 467-82

Morrison, A., *"Haud Yer Wheesht!" Your Scottish Granny's Favourite Sayings*, Neil Wilson Publishing, Glasgow, 1997

Mossé, F., *Manuel de l’anglais du Moyen Age*, vol. I (Vieil anglais), vol. II (Moyen anglais), Aubier, Paris, 1945 - 1959

Mufwene, S., “New Englishes and criteria for naming them”, *World Englishes* 13, 1994: 21-31

Mufwene, S., "The Ecology of Gullah's Survival", *American Speech*, vol. 72, n° 1 (Printemps 1997) 69-83

Mufwene, S., "What is African American English?", in Lanehart, S. L. (éd.), *Sociocultural and Historical Contexts of African American English*, John Benjamins, Philadelphia, 2001, 21-51

Mufwene, S., "African American English", in Algeo, J. (éd.), *The Cambridge History of the English Language, Volume VI: English in North America*, Cambridge University Press, 2001, 291-324

Mufwene, S.,"Pidgin and Creole Language", in Smelser, N.J. Baltes, P. (Ed.), *International Encyclopaedia of the Social and Behavioral Sciences,* Elsevier, Oxford, 2002

Mufwene, S., "Gullah: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) A *Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 356-373

Mufwene, S., Gilman C., "How African is Gullah, and why?", *American Speech*, vol. 62, n° 2 (Eté 1987), 120-139

Mugglestone, L., *Talking Proper: the Rise of Accent as Social Symbol, 2nd edition,* Oxford University Press, Oxford 2003

Mühlhäusler, P., *Pidgin and Creole Linguistics*, Blackwell, Oxford / New York, 1986

Munro, M., *The Complete Patter*, Canongate Books, Édimbourg, 1996

Murray, T., Simon, B. L., "Colloquial American English: grammatical features", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 221-244

Murray, T., Frazer, T., Simon, B. L., "*Need* + Past Participle in American English", *American Speech*, vol. 71, n° 3 (Automne 1996) 255-271

Murray, T., Simon, B., "*Want* + Past Participle in American English", *American Speech*, vol. 74, n° 2 (Eté 1999), 140-164

Nakajima, H., "Complementizer Selection", *Linguistic Review*, vol. 13, n° 2, 1996, 143-164

Neely, P. M., "To Split or to Not Split" *College English*, vol. 40, n° 4 (Dec. 1978), 402-406

Nerrière, J.P., *Don't Speak English... Parlez globish!*, Groupe Eyrolles, Paris, 2006 [2004]

Nettle, D., Romaine, S., *Vanishing Voices. The Extinction of the World's Languages*, Oxford University Press, Oxford / New York, 2000

Nevalainen, T., “The Processes of Adverb Derivation in Late Middle and Early Modern English”, in *Grammaticalization at Work: Studies of Long-term Developments in English*. (Topics in English Linguistics 24), Rissanen, M., Kytö, M., Heikkonen, K. (éds), Mouton de Gruyter, Berlin / New York: 1997, 145-190.

Nevalainen, T., “Vernacular universals? The case of plural *was* in Early Modern English” in Nevalainen, T., Klemola, J., Laitinen, M. (éds), *Types of Variation: Diachronic, Dialectal and Typological Interfaces*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2006, 351-359

Newmeyer, F. J., “Formal and Functional Motivation for Language Change”, in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 18-36

Ni, Y., “Noun Phrases in Media Texts: A Quantificational Approach”, in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 159-168

Nichols, P. C., “Black and White Speaking in the Rural South: Difference in the Pronominal System”, *American Speech*, vol. 58, n° 3 (Automne 1983), 201-215

Nicholson, M., *American English Usage*, Oxford University Press, Oxford, 1957

Nunberg, G., *The Way We Talk Now*, Houghton Mifflin Company, Boston / New York, 2001

Oladejo, J., “English in Papua New Guinea”, in Fishman, J. A., Conrad, A. W., Rubal-Lopez, A. (éds) *Post-imperial English: Status Change in Former British and American Colonies, 1940-1990*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1996, 589-621

Patrick, P. L., “Recent Jamaican Words in Sociolinguistic Context”, *American Speech*, vol. 70, n° 3 (Automne 1995), 227-264

Patrick, P. L., “Jamaican Creole: morphology and syntax”, in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 407-438

Partridge, E., *Usage and Abusage, A Guide to Good English*, Penguin Reference, Londres, 1974

Passot, F., “*Because* and *cos* in context”, in *Actes du congrès de la SAES de 2005, Aux marges du texte : texte et co-texte, C.I.E.R.E.C. travaux 128*, Publications de l’Université de Saint Etienne, 2006, 103-114

Pawley, A., "Australian Vernacular English: some grammatical characteristics", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 611-642

Peitsara, K., "Somerset relativizers revisited", in Nevalainen, T., Klemola, J., Laitinen, M. (éds), *Types of Variation: Diachronic, Dialectal and Typological Interfaces*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2006, 269-280

Penhallurick, R., "Welsh English: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 102-113

Peters, P., *The Cambridge Guide to English Usage*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004

Peters, P., "English Usage: Prescription and Description", in Aarts, B., McMahon, A. (éds) *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA – Oxford – Victoria, 2006, 759-780

Pierrard, M., « *Comme* préposition ? Observations sur le statut catégoriel des prépositions et des conjonctions » Actes du colloque international PREP AN 2000 : *La préposition française dans tous ses états* (Tel-Aviv, 3-9 septembre 2000), *Travaux de linguistique*, 2002, n°44, 2002, 69-78

Pittock, M. G. H., *Scottish Nationality*, Palgrave, Londres, 2001

Pixton, W. H., "A Contemporary Dilemma: The Question of Standard English", *College Composition and Communication*, vol. 25, n° 4 (Oct. 1974), 247-253

Platt, J., Weber, H., Ho, M. L., *The New Englishes*, Routledge et Kegan Paul, Londres, 1984

Pooley, R. C., "'Real' and 'Sure' as Adverbs", *American Speech*, vol. 8, n° 1 (Fevr. 1933) 60-62

Pooley, R. C., "Subject-Verb Agreement", *American Speech*, vol. 9, n° 1 (Feb. 1934) 31-36

Poplack, S., Tagliamonte, S., "Back to the present: verbal *–s* in the (African American) English diaspora", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 203-223

Preisler, B., "Functions and forms of English in a European EFL country", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 239-267

Preston, D. R., “Style and the Psycholinguistics of Sociolinguistics: the Logical Problem of Language Variation”, in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 279-304

Preston, D. R., “Language with an Attitude”, in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éds), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 40-66

Price, G. (éd.), *Languages in Britain and Ireland*, Blackwell Publishers, Oxford, 2000

Przedlacka, J., “Estuary English and R.P.: Some Recent Findings”, *in Studia Anglica Posnaniensia*, 36, 2001

Pullum, G. K., “Syncategorematicity and English Infinitival TO”, *Glossa* 16.2, 181-215, 1982

Purcell, A. K., “Code shifting Hawaiian style: children’s accommodation along a decreolizing continuum”, in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 71-86

Putman, W. B., Street, R. L., “The conception and perception of noncontent speech performance: implications for speech-accomodation theory”, in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 97-114

Quaglio, P., Biber, D., “The Grammar of Conversation” in Aarts, B., McMahon, A. (éds) *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA – Oxford – Victoria, 2006, 692-723

Quayle, N., « Le Subjonctif en anglais contemporain : étude psychomécanique », in de Carvalho, P., Soutet, O., Psychomécanique du langage : problèmes et perspectives, Champion, Paris, 1997, 255-267

Quayle, N., « Du virtuel à l’actuel : observations sur le subjonctif en anglais contemporain », *Modèles Linguistiques* XIX. 1, 1998, 143-156

Quirk, R., *The Use of English*, Longman, Londres, 1962

Quirk, R., Svartvik, J., *Investigating Linguistic Acceptability*, Mouton & Co., Londres / La Haye / Paris, 1966

Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., Svartvik, *A Contemporary English Grammar*, Longman, Londres, 1972

Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., Svartvik, J., *A Comprehensive Grammar of the English Language*, Longman, Londres / New York, 1985

Radford, A., *Transformational Grammar – A Fisrt Course*, Cambridge University Press, Cambrisge, 1988

Ramírez-González C. M., Torres-González, R., "English under U.S. sovereignty: Ninety-five years of change of the status of English in Puerto Rico", in Fishman, J. A., Conrad, A. W., Rubal-Lopez, A. (éds) *Post-imperial English: Status Change in Former British and American Colonies, 1940-1990*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1996, 173-204

Rémi-Giraud, S., « Le complément circonstanciel : problèmes de définition », in Rémi-Giraud, S., Roman, A., (éds), *Autour du circonstant*, Presses Universitaires de Lyon, 1998, 65-113

Rice, W., "Go Slow. Proceed Slowly", *American Speech*, vol. 2, n° 12 (Sep. 1927) 489-491

Rickford, J. R., "Style and Stylizing from the Perspective of a Non-autonomous Sociolinguistics", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 220-231

Rickford, J. R., "Implicational Scales", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éd.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, 2002, 142-167

Riegel, M., "*Tel* adjectif. Grammaire d'une variable de caractérisation", *Langue Française*, vol. 116, 1997, 81-99

Ritz, M. E. A., "Perfect Change: Synchrony meets Diachrony", in Salmons, J.C., Dubenion-Smith, S., *Historical Linguistics*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2005, 133-148

Ritz, M. E. A., Engel, D. M., "'Vivid narrative use' and the meaning of the present perfect in spoken Australian English", *Linguistics* 46. 1., 2008, 131-160

Rivens Mompean, A., "Pronouncing English in Brazil", *English Today – The international review of the English language*, ET 48 vol. 13, n°1, janvier 1997, 28-35

Robertson, S., "British-American Differentiations in Syntax and Idiom", *American Speech*, vol. 14, n° 4 (déc. 1939) 243-254

Robinson, M. (éd.), *Concise Scots Dictionary: A New Comprehensive One-Volume Dictionary of the Scots Language*, Aberdeen University Press, 1985

Rochemont, M S., Culicover, P W., "English Focus Constructions and the Theory of Grammar", in *Cambridge Studies in Linguistics*, vol 52, Cambridge, 1990

Rohdenburg, G, “Cognitive complexity and *horror aequi* as factors determining the use of interrogative clause linkers in English”, in Rohdenburg, G., Mondorf, B., *Determinants of Grammatical Variation in English*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2003, 205-249

Rohdenburg, G., “Reflexive Structures”, in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 166-181

Rohdenburg, G., “Nominal Complements”, in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 194-211

Rohdenburg, G., Schlüter, J., “New Departures”, in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 364-423

Romaine, S., “The Relative Clause Marker in Scots English: Diffusion, Complexity, and Style as Dimensions of Syntactic Change”, *Language in Society*, vol. 9, n° 2 (Août 1980), 221-247

Romaine, S., *Pidgin and Creole Languages*, Longman, Londres / New York, 1988

Romaine, S., “English: from village to global village”, in Machan, T., Scott, C. (éds), *English in its Social Contexts: Essays in Historical Sociolinguistics*, Oxford University Press, 1992, 253-260

Romaine, S., “English input to the English-lexicon pidgins and creoles of the Pacific”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 456-499

Romaine, S., Lange, D., “The Use of *like* as a Marker of Reported Speech and Thought: A Case of Grammaticalization in Progress”, *American Speech*, vol. 66, n° 3 (Automne 1991), 227-279

Rosewarne, D., “Estuary English: Tomorrow’s RP?”, *English Today* 37.10.1 (Janvier 1994), 3-8

Sapir, E., *Language: An Introduction to the Study of Speech*, Harcourt, Brace and World, New York, 1949 [1921]

Sankoff, G., “Dialectology”, *Annual Review of Anthropology*, vol. 2, 1973, 165-177

Sankoff, G., Brown, P., “The Origins of Syntax in Discourse: A Case Study of Tok Pisin Relatives”, *Language*, vol. 52, n° 3 (Sept. 1976), 631-666

Santin Guettier, A. M., « Des constructions *try to P* et *try and P* en langue anglais contemporain », *Parcours Linguistiques*, Travaux CIEREC 122, 2005, 166-179

Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1969 [1916]

Schilling-Estes, N., "Investigating Stylistic Variation", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éd.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, 2002, 375-401

Schlüter, J., "Phonology and Grammar", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 108-129

Schlüter, J., "The Conditional Subjunctive", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 277-305

Schneider, E., "The Origin of the Verbal *-S* in Black English", *American Speech*, vol. 58, n° 2 (Eté 1983), 99-113

Schneider, E., "Investigating Variation and Change in Written Documents", in Chambers, J. K., Trudgill, P., Schilling-Estes, N. (éd.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford, R.U., 2002, 67-96

Schneider, E., "The Dynamics of New Englishes: from Identity Construction to Dialect Birth", *Language* 79 (2), 2003: 233-281

Schneider, E., "The English dialect heritage of the southern United States", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 262-309

Schottman, W., *Le* present perfect *face au* colloquial preterit *en anglais américain et britannique contemporains*, thèse de doctorat sous la direction de P. Larreya, Université Paris XIII (Villetaneuse), 1997

Scobbie, J. M., Hewlett, N., Turk, A. E., "Standard English in Edinburgh and Glasgow: the Scottish Vowel Length Rule revealed" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 230-245

Sebba, M., "British Creole: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al*. (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 196-208

Seidlhofer, B., *A Concept of International English and Related Issues: from 'Real English' to 'Realistic English'?* Council of Europe, Language Policy Division, Strasbourg, 2003

Shapiro, F., "A Study in Computer-Assisted Lexicology: Evidence on the Emergence of *Hopefully* as a Sentence Adverb", *American Speech*, vol. 73, n° 3. (Automne, 1998), 279-296

Shields, K., "Standard English in Jamaica: A Case of Competing Models", *English World-Wide* 10 (1), 1989, 41-53

Shields, K., "Positive *Anymore* in Southeastern Pennsylvania", *American Speech*, vol. 72, n°2 (Été 1997), 217-220

Shockey, L., "All in a flap: long-term accommodation in phonology", in Giles, H. (éd.) *The Dynamics of Speech Accomodation, International Journal of the Sociology of Language*, vol. 46, Mouton, Berlin-New York-Amsterdam, 1984, 87-96

Sibayan, B. R., Gonzalez, A., "Post-imperial English in the Philippines", in Fishman, J. A., Conrad, A. W., Rubal-Lopez, A. (éds) *Post-imperial English: Status Change in Former British and American Colonies, 1940-1990*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 1996, 139-172

Siegel, J., *The Emergence of Pidgin and Creole Languages*, Oxford University Press, Oxford / New York, 2008

Silva-Corvalan, C., "Bilingualism and Language Change: The Extension of *Estar* in Los Angeles Spanish", *Language*, vol. 62, n° 3. (Sept. 1986), 587-608

Simpson, H., "A Harmless Crime?", *College English*, vol. 13, n° 8 (May, 1952), 463-464

Singler, J. V., "Plural Marking in Liberian Settler English, 1820-1980", *American Speech*, vol. 64, n° 1. (Printemps 1989), 40-64

Skeat, W. W., *Concise Dictionary of English Etymology*, Wordsworth Editions, Ware, 1993

Smith, G., "Tok Pisin: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al*. (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 720-741

Smith, J., *An Historical Study of English: Function, Form and Change*, Routledge, Londres, 1996.

Snoddy, R., "Modern Media Myths", in Aitchison, J., Lewis, D. M. (éds), *New Media Language*, Routledge, New York / Londres, 2003, 18-26

Sorva, E., "The concessive connective *albeit*: a diachronic corpus-based study", in Nevalainen, T., Klemola, J., Laitinen, M. (éds), *Types of Variation: Diachronic,*

Dialectal and Typological Interfaces, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphie, 2006, 121-148

Souesme, J. C., « Valeur de *do* dans les subordonnées en *as* et incidences de sa présence », in Celle, A., Gresset, S. (éds) *La Subordination en anglais : une approche énonciative*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2003, 167-179

Souesme, J.C., « Réel et irréel dans les énoncés en *as if* », publication en ligne (serveur de l'université de Pau, ALAES, 2003)

Stankievicz, E., "On discreteness and continuity in structural dialectology", *Word* 13, 44-59

Sternglass, M. S., "Dialect Literature: Positive Reinforcer for Writing 'In' and 'Out' of Dialect", *College Composition and Communication*, vol. 26, n° 2 (Mai 1975) 201-204

Stewart, W., "A Sociologic Typology for Describing National Multilingualism' in Fishman, J. A. (éd.) *Readings in the Sociology of Language*, Mouton, La Haye et Paris, 1968, 531-544

Stockwell, P., "Language and Literature: Stylistics", in Aarts, B., McMahon, A. (éds) *The Handbook of English Linguistics*, Blackwell Publishing, Malden, USA / Oxford / Victoria, 2006, 742-758

Stoddart, J., Upton, C., Widdowson, J. D. A., "Sheffield dialect in the 1990s: revisiting the concept of NORMs" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 72-89

Stowell, T., "The Tense of Infinitives", *Linguistic Inquiry*, vol. 13, n° 3 (Été 1982), 561-570

Strevens, P., *Teaching English as an International Language*, Pergamon Press, Oxford, 1980

Stuart-Smith, J., "Glasow: accent and voice quality" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 203-222

Sudbury, A., "English on the Falklands", in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 402-417

Suhami, H., *Stylistique anglaise*, Presses Universitaires de France, Paris, 1994

Swiggers, P., « Iconicité : un coup d'œil historiographique et méthodologique », *Faits de langues*, vol. 1, n° 1, mars 1993, 21-28

Tagliamonte, S. D'Arcy, A., " 'He's like, she's like': The quotative system in Canadian Youth", *The Journal of Sociolinguistics* 8, 2004, 493-514

Takeda, R., "A Study of dialect levelling in some fifteenth-century Yorkshire documents", in Nelson, D. (éd.) *Leeds Working Papers in Linguistics and Phonetics* 9, 2002, 141-157

Talmy, L., *Toward A Cognitive Semantics, vol 1, Conceptual Structuring Systems*, MIT Press, Cambridge, Massachussets/Londres, 2000

Tasioulas, J. A. (éd.), *The Makars, The Poems of Henryson, Dunbar and Douglas*, Canongate Classics, Édimbourg, 1999

Taylor, M. V., "The Folklore of Usage", *College English*, vol. 35, n° 7. (Apr. 1974), 756-768

Taylor, J. R., Pang, K.-Y. S., "*Seeing as though*", *English Language and Linguistics*, 12. 1., 2008, 103-139

Thomas, R., "Cannot Help But", *College English*, vol. 10, n° 1 (Oct. 1948), 38-39

Tobin, Y., *Semiotics and Linguistics*, Longman, Londres, 1990

Toliver-Weddington, G., "The Scope of Black English", *Journal of Black Studies*, vol. 4, n°2 (Dec 1973) 107-114

Tollfree, L., "South East London English: discrete versus continuous modelling of consonantal reduction" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 163-184

Tottie, G., "*Tall as he was*: on the meaning of complement-*as*-constructions", in Dalton Puffer, C., Ritt, N. (éds), *Words: Structure, Meaning, Function*, Mouton de Gruyter, 2000, 307-321

Tottie, G., *An Introduction to American English***,** Blackwell, Oxford, 2002

Tottie, G., "How Different are American and British English grammar? And how are they different?", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 341-363

Treffry, D. (éd.), *Scots Dictionary*, Harper Collins Publishers, Glasgow, 1995

Traugott, E. C., *A History of English Syntax: A Transformational Approach*, Rhinehart et Winston, New York / Chicago / San Francisco, 1972

Traugott, E. C., "Zeroing on Multifunctionality and Style", in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 127-136

Traugott, E. C., "From Subjectification to Intersubjectification, in Hickey, R. (éd.), *Motives for Language Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 124-139

Trudgill, P., *Dialects in Contact*, Blackwell, Oxford / New York, 1986

Trudgill, P., "Dedialectalisation and Norfolk dialect orthography", in Atkinson, M. (éd.), *If you see what I mean: essays presented to Keith Brown*, Essex University Languages and Linguistics Department, Colchester, 1998, 147-52

Trudgill, P., "Standard English: What it isn't", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 117-128

Trudgill, P., *The Dialects of England*, Blackwell Publishers, Oxford, Malden (Mass.), 1999

Trudgill, P., "Norwich: endogenous and exogenous linguistic change" in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 124-140

Trudgill, P., "A Window on the Past: 'Colonial Lag' and New Zealand Evidence for the Phonology of Nineteenth-Century English", *American Speech*, Vo. 74, N° 3 (Automne 1999) 227-239

Trudgill, P., *A Glossary of Sociolinguistics*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2003

Trudgill, P., "The dialect of East Anglia: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 142-153

Trudgill, P., Chambers, J.K. (éd.), *Dialects of English, Studies in Grammatical Variation*, Longman, Londres and New York, 1991

Trudgill, P., Hannah, J., *International English: A Guide to the Varieties of Standard English*, Arnold, Londres, 2002

Trudgill, P., Nevalainen, T., Wischer, I., "Dynamic *have* in North American and British Isles English", *English Language and Linguistics 6-1*, 2002, 1-15

Tsuzaki, S., "Coexistent systems in language variation: the case of Hawaiian English", in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 327-339

Turner, G. W., *The English Language in Australia and New Zealand*, Longmans, Londres, 1966

Underhill, R., "*Like* Is, like, Focus", *American Speech*, vol. 63, n° 3 (Automne 1988), 234-246

Valdman, A., « Créole et français en Haïti », *The French Review*, vol. 49, n° 2. (Déc. 1975), 174-185

Van Ek, J. A., *Four Complementary Structures of Predication inn Contemporary British English: an Inventory*, Groningen Studies in English 9. J. B. Wolters, Groningen, 1966

Varrod, P., Sinclair-Knight, L., *Le Robert et Collins Super Senior 2e édition*, Robert et HarperCollins, Paris / Glasgow, 2000

Vendler, Z., 1967. *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press, New York

Verhaar, J. W. M., *Toward a Reference Grammar of Tok Pisin: an Experiment in Corpus Linguistics*, University of Hawai'i Press, Honolulu, 1995

Visser, F. T., *An Historical Syntax of the English Language*, E. J. Brill, Leiden, 1963-1973

Vosberg, U., "Non-finite Complements", in Rohdenburg, G., Schlüter, J. (éds), *One Language, Two Grammars? Differences between British and American English*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 2009, 212-227

Wagner, S., "English dialects in the Southwest: morphology and syntax", in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 154-174

Walter, H., *Honni soit qui mal y pense*: *l'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Robert Laffont, Paris, 2001

Wang, W. S.-Y., "Competing Sound Changes as a Cause of Residue", *Language* 45, 1969, 9-25

Warner, A. R., *Complementation in Middle English and the methodology of Historical Syntax*, Croom Helm, Londres, 1982

Washabaugh, W., "Constraining Variation in Decreolization", *Language*, vol. 53, n° 2 (Juin 1977), 329-352

Watts, R. J., "The social construction of standard English: grammar writers as a 'discourse community'", in Bex, T., Watts, R. J. (éds), *Standard English: the Widening Debate*, Routledge, Londres, 1999, 40-68

Watts, R. J., *Politeness*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003

Weinreich, U., "Is a structural dialectology possible?", *Word* 10, 1954, 388-400

Wells, J.C., *Accents of English*, 3 volumes, Cambridge University Press, 1982

Wells, J.C., “British English Pronunciation Preferences: A Changing Scene”, *Journal of the International Phonetic Association* 29 (1), 1999, 33-50

West, M., *A general service list of English words – with semantic frequencies and a supplementary word-list for the writing of popular science and technology*, Longmans, Londres, 1960

Whinnom, K., “Linguistic hybridization and the ‘special case’ of pidgins and creoles”, in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 91-115

Whitman, C. D., “*Like* as a Conjunction”, *American Speech*, vol. 49, n° 1/2 (Printemps-Été 1974), 156-158

Widdowson, H., “The Ownership of English”, *IATEFL, Annual Conference Report*, Plenaries, 1993

Wierzbicka, A., *The Semantics of Grammar*, John Benjamin, Amsterdam / Philadelphie, 1988

Williams, A., Kerswill, P., “Dialect levelling: change and continuity in Milton Keynes, Reading and Hull” in Foulkes, P. (éd.), *Urban Voices, Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres, 1999, 141-162

Winford, D., “Re-examining Caribbean English creole continua”, *World Englishes* 16 (2), 1997, 233-279

Withington, R., “A Note on ‘Bloody’”, *American Speech*, vol. 6, n° 1 (Oct. 1930) 29-35

Wolfers, E., “A Report on Neo-Melanesian”, in Hymes, D. (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968, Cambridge University Press, 1971, 413-419

Wolfram, W., “Delineation and Description in Dialectology: The Case of Perfective *I’m* in Lumbee English”, *American Speech*, vol. 71, n° 1 (Printemps 1996), 5-26

Wolfram, W., “Issues in Dialect Obsolescence: An Introduction” *American Speech*, vol. 72, n° 1 (Printemps 1997) 3-11

Wolfram, W., “Rural and ethnic varieties in the Southeast: morphology and syntax”, in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 281-302

Wolfram, W., “Urban African American Vernacular English: morphology and syntax”, in Kortmann, B., Burridge, K., *et al.* (éds) *A Handbook of Varieties of English, 2nd volume: Morphology and Syntax*, Mouton de Gruyter, Berlin / New York, 2004, 319-340

Wolfram, W., Schilling-Estes, N., “Remnant dialects in the coastal United States”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 172-202

Wood, F. T., *Current English Usage*, Macmillan, Londres, 1964 [1962]

Wright, L., “The language of transported Londoners: third-person-singular present-tense markers in depositions from Virginia and the Bermudas, 1607-1624”, in Hickey, R. (éd.), *Legacies of Colonial English: Studies in Transported Dialects*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004, 158-171

Yaeger-Dror, M., “Primitives of a System for ‘Style’ and ‘Register’”, in Eckert, P., Rickford, J. R. (éds), *Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 170-184

Youmans, G., “Any More on *Anymore*?: Evidence from a Missouri Dialect Survey”, *American Speech*, vol. 61, n°1 (Printemps 1986), 61-75

Zipf, G. K., *Human Behavior and the Principle of Least Effort*, Addison-Wesley Press, Inc, Cambridge, Massachussetts, 1949

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche se donne pour but d'analyser la dynamique générale de la norme de l'anglais contemporain et son rapport avec la variation linguistique. Pour ce faire, nous abordons quelques subordonnants qui illustrent le déplacement du centre de gravité de la norme sur les axes spatial et social.

À travers l'étude de la complémentation du verbe *help*, nous illustrons l'américanisation syntaxique de l'anglais britannique et nous montrons comment les contraintes d'emploi se sont assouplies, pour aboutir finalement, dans le cas de l'opposition *help* + *to* + infinitif et *help* + zéro + infinitif, à une disparition de la distinction sémantique entre les deux formes. Cette disparition est le résultat d'un recours sans cesse plus fréquent à l'infinitif nu pour des raisons stratégiques, surtout dans la publicité.

Ensuite, nous nous intéressons au *like* conjonction et nous analysons son expansion dans la langue. Après avoir expliqué son apparition par des facteurs isomorphiques et sémantiques, auxquels s'ajoute probablement une réanalyse de l'adjectif *like* signifiant « vraisemblable », nous montrons comment ce subordonnant s'est répandu à travers les registres de langue et les types de texte, ainsi qu'à travers les constructions syntaxiques, jusqu'à devenir un élément non périphérique de la syntaxe anglaise. D'après nous, le succès de cette innovation reflète l'évolution des modes de communication, qui se fondent de plus en plus sur la proximité interpersonnelle à des fins stratégiques. D'une simple acceptation de la familiarité dans la norme, c'est donc de plus en plus vers une norme de familiarité que nous nous dirigeons actuellement.

Mots clés : anglais standard, variation linguistique, syntaxe, subordonnants adverbiaux, complémenteurs, dialectes

ABSTRACT

Norm and Variation in Contemporary English – Variationist Study of a few Subordoners:
Complementation of the Verb *help* and Conjunction *like*

This study aims at analysing the general dynamics of the norm of contemporary English, together with its relationship with linguistic variation. In order to do so, a few subordoners have been selected to illustrate how the centre of gravity of the norm moves along the spatial and social axes.

The study of the opposition between zero and *to* after the verb *help* is used to document the syntactic americanization of British English and it is shown that the constraints limiting the use of zero have gradually slackened, which led to a complete disappearance of the semantic distinction between the two forms. The said disappearance results from an evergrowing use of the bare infinitive for strategic reasons, particularly in advertizing.

The third part deals with conjunction *like* and analyzes its expansion in English. It is argued that the appearance of this subordoner can be attributed to isomorphic and semantic factors, and to a potential reanalysis of the adjective *like* meaning *likely*. This section also traces how this subordoner has spread through registers and text-types, and through syntactic structures, before becoming a central part of the English syntax. It appears that the success of this innovation reflects the current trends in modes of communication, which tend to favour interpersonal proximity for strategic purposes. From a mere acceptance of informality within the norm, we are now heading towards a new norm of informality.

Key words: standard English, linguistic variation, syntax, adverbial subordoners, complementizers, dialects